

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE « V. PÂRVAN »

D A C I A

REVUE D'ARCHÉOLOGIE
ET D'HISTOIRE ANCIENNE

NOUVELLE SÉRIE

LI

2007

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

RÉDACTEUR EN CHEF :

ALEXANDRU VULPE

COLLEGE DE REDACTION

MARIA ALEXANDRESCU VIANU (Bucureşti), ALEXANDRU AVRAM (Le Mans), DOUGLAS BAILEY (Cardiff), MIHAI BĂRBULESCU (Cluj-Napoca), PIERRE DUPONT (Lyon), SVEND HANSEN (Berlin), ANTHONY HARDING (Exeter), RADU HARHOIU (Bucureşti), ATILA LÁSZLÓ (Iaşi), SILVIA MARINESCU-BÎLCU (Bucureşti), MONICA MĂRGINEANU-CÂRSTOIU (Bucureşti), VIRGIL MIHĂILESCU-BÎRLIBA (Iaşi), JEAN-PAUL MOREL (Aix-en-Provence), IOAN PISO (Cluj-Napoca), CLAUDE RAPIN (Aix-en-Provence), WOLFRAM SCHIER (Berlin), VICTOR SPINEI (Iaşi), ALEXANDRU SUCEVEANU (Bucureşti).

COMITÉ DE RÉDACTION :

CRISTINA ALEXANDRESCU, IULIAN BÎRZESCU, FLORIAN MATEI-POPESCU, EUGEN NICOLAE, ALEXANDRU NICULESCU, NONA PALINCAŞ, DANIEL SPÂNU.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

LILIANA ZAHARIA

RÉDACTION ÉDITORIALE : Rodica Florescu
INFORMATIQUE ÉDITORIALE : Luiza Stan

Toute commande sera adressée à :

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE, Calea 13 Septembrie, nr. 13, sector 5, P.O.Box 5-42, Bucureşti, România, RO-050711, tél. 4021-411 90 08, tél./fax (4021) 411 3983 ; (4021) 410 34 48.

RODIPET SA, Piaţa Presei Libere, nr. 1, sector 1, P.O.Box 33-37, Bucureşti, România, fax (4021) 222 6407, tél. (4021) 618 5103 ; (4021) 222 4126.

ORION PRES IMPEX 2000, P.O.Box 77-19, Bucureşti 3 – România, tél. (4021) 301 87 86, fax (4021) 325 02 96.

Les manuscrits et les périodiques proposés en échange, ainsi que toute correspondance seront adressés à la Rédaction : Institut d'Archéologie « V. Pârvan », 11, rue H. Coandă, 010667 Bucarest, Roumanie, tél./Fax 4021 212 88 62, E-Mail : redactie_iab@yahoo.com

**ÉCRITS DE PHILOGIE, D'ÉPIGRAPHIE ET
D'HISTOIRE ANCIENNE**

**À LA MEMOIRE DE
D. M. PIPPIDI**

**VOLUME EDITÉ
PAR
ALEXANDRU AVRAM**

AVANT-PROPOS

Dans un *Avertissement* introduisant ses *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, publiés en 1984, notre maître D. M. Pippidi caractérisait lui-même brièvement sa « carrière scientifique assez longue et mouvementée » :

« Commencée par des études d'histoire de la littérature classique et d'histoire des idées, elle s'est poursuivie par des recherches d'histoire politique et religieuse, avant d'aboutir à des travaux d'archéologie et d'épigraphie, issus de l'exploitation systématique du site d'Istros, la plus ancienne colonie grecque fondée sur la côte occidentale de la mer Noire ».

Notre recueil, consacré au centenaire de la naissance de D. M. Pippidi (1905-1993) et qui reprend le sous-titre des *Parerga*, se propose de réunir, de la plume de plusieurs savants appartenant à des générations différentes – anciens élèves, amis, collaborateurs pour les plus âgés, ou bien admirateurs et continuateurs de l'œuvre du maître pour les plus jeunes –, des contributions dans les domaines cultivés naguère par celui dont nous célébrons maintenant la mémoire. Il s'agit donc d'articles de philologie, d'épigraphie grecque et latine, d'histoire grecque, thrace et romaine et d'archéologie classique, le tout étant introduit par trois textes exhumés des archives léguées par D. M. Pippidi et généreusement mis à notre disposition par son fils et notre cher confrère Andrei Pippidi.

Que la cité d'Istros (Histria) occupe dans notre recueil une place centrale, que ce soit par des contributions épigraphiques ou archéologiques, ce n'est guère le choix de l'éditeur : c'est bien le fruit d'une tradition pieusement conservée par une bonne partie des épigones de D. M. Pippidi, et le plus bel hommage posthume que l'on peut adresser à notre maître serait – oserions-nous espérer – de le rassurer ainsi que ses successeurs poursuivent patiemment des recherches sur le site auquel il avait consacré pendant de longues décennies tant d'énergie et d'enthousiasme.

ALEXANDRU AVRAM

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE « V. PÂRVAN »

DACIA, LI, 2007

REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
JOURNAL OF ARCHAEOLOGY AND ANCIENT HISTORY
ZEITSCHRIFT FÜR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE DES ALTERTUMS
ЖУРНАЛ АРХЕОЛОГИИ И ДРЕВНЕЙ ИСТОРИИ

SOMMAIRE
CONTENTS
INHALT

Avant-propos (*Alexandru Avram*)
TROIS TEXTES INÉDITS DE D.M. PIPPIDI

Les Grecs et l'esprit historique
Renaissance et humanisme (En marge du livre de M. Oțetea)
Le sens actuel de l'humanisme

*

PHILOLOGIE

ZOE PETRE, « *Zalmoxis, roi et dieu* ». Autour du *Charmide*
LIVIA BUZOIANU, Nom et déterminant dans la texture du mythe de Phaéton (Ovide, *Métamorphoses II*, 1-329)

ÉPIGRAPHIE

ALEXANDRU AVRAM, Le corpus des inscriptions d'Istros revisité
IULIAN BÎRZESCU, Zu den ältesten Steininschriften aus Istros
MARIA BĂRBULESCU, De nouveau sur le *Koinon* du Pont Gauche à partir d'une inscription inédite de Tomi
CONSTANTIN C. PETOLESCU, ANTONIU-TEODOR POPESCU, Trois fragments de diplômes militaires de Dobroudja
FLORIAN MATEI-POPESCU, Two Fragments of Roman Military Diplomas Discovered on the Territory of the Republic of Moldova
DENIS KNOEPFLER, Les honneurs décernés par Samos à Antiléon de Chalcis et à son fils Léontinos : une autre lecture
ADRIAN ROBU, Notes sur les dédicaces mégariennes pour Hadrien et Sabine

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

PIERRE DUPONT, Le « vide phocéén » vu d'Histria et Bérézan
MĂDĂLINA DANA, Éducation et culture à Istros. Nouvelles considérations
PETRE ALEXANDRESCU, La fin de la Zone Sacrée d'époque grecque d'Istros

MARIA ALEXANDRESCU VIANU, Sur les mystères dionysiaques à Tomis
ALEXANDRU VULPE, Burobostes. Ein dakischer König im 2. Jh. v. Chr.? (Zu Trogus,
Prol. XXXII).
DAN DANA, Orolès ou Rholès (Justin XXXII 3,16)
J.G.F. HIND, Ovid and the Barbarians beyond the Lower Danube
OCTAVIAN BOUNEGRU, Sigilées pergaméniennes de Halmyris
EMILIAN POPESCU, L'Église de Tomis au temps du Métropolitain Valentinien

Abréviations

TROIS TEXTES INÉDITS DE D.M. PIPPIDI

LES GRECS ET L'ESPRIT HISTORIQUE*

Une récente polémique entre deux professeurs de l'Université de Sibiu vient de renouveler chez nous l'intérêt pour un problème débattu – dans un ordre d'idées différent – un peu partout en Europe au cours des années immédiatement consécutives à la dernière guerre. Occasionnée par le livre destiné à un immense retentissement d'Oswald Spengler – *Der Untergang des Abendlandes* – la discussion à laquelle je fais allusion portait sur la question de savoir s'il existe une logique de l'histoire, et culminait dans la critique de la tentative du penseur allemand d'offrir à ses contemporains une philosophie de notre temps, « une dernière philosophie de l'Occident vieilli ». Parmi d'autres graves préoccupations, celle qui consiste à vouloir établir si une civilisation comme la civilisation hellénique aura été douée d'esprit historique peut au premier abord sembler déplacée. Elle trouvait néanmoins sa justification non seulement dans l'ambition de Spengler de jeter les bases d'une « morphologie » historique, mais aussi dans le soin que prenait le philosophe de mettre en lumière le caractère à la fois relatif et nécessaire de son système, dont l'intégration dans l'histoire des idées était par lui poursuivie à l'aide d'une documentation empruntée au passé de l'humanité tout entière.

En dépit de leur indiscutable éloignement – argumentait le prophète de la Décadence de l'Occident – l'intellectualisme classique, le criticisme kantien et le moralisme de Schopenhauer présentent cette particularité commune de postuler une nature humaine suffisamment identique à elle-même pour pouvoir être étudiée en dehors de l'histoire. Mais une telle nature, simple fiction de notre esprit, n'existe pas. L'homme ne vit pas en dehors du temps, mais dans le temps. Et par « temps » il convient d'entendre non pas le temps métaphysique, la durée pure, mais le temps historique, dont l'expression quantitative est la chronologie. Entre l'un et l'autre, à peine s'il est nécessaire de souligner la différence, vu que la durée pure n'est qu'un cadre, tandis que la durée historique est une chaîne d'événements vécus. Inséparable de son contenu, celle-ci présente à notre méditation une série irréversible de faits hétérogènes, doués d'une individualité marquée et dont la ressemblance ne va jamais jusqu'à l'identité. Si, pour un mathématicien, les quatre siècles qui séparent la chute de Constantinople de la guerre de Crimée représentent une durée identique aux quatre siècles antérieurs à la conquête par les Turcs de la capitale byzantine, pour l'historien, entre ces deux périodes il existe une différence qualitative : chacune revêt à ses yeux des traits qui lui sont propres, une originalité et un rythme qui s'opposent à ce qu'on les confonde. Pour l'un, l'année 1453 est un simple chiffre, une mesure ; pour l'autre, un point d'appui, un symbole de la réalité vécue, dont elle ne saurait être séparée et sans laquelle elle perdrait son sens.

Des considérations comme celles qui précèdent servaient au philosophe allemand à rendre sensible – ainsi que je l'ai dit – le caractère à la fois relatif et nécessaire de son système : nécessaire, puisque se rattachant à une étape de la culture européenne qu'il reflète et dont il ne saurait être isolé ; relatif, dans la mesure où – pour cette raison même – sa valabilité est circonscrite à l'époque qui l'a vu naître et par laquelle il est conditionné. Cependant, dans l'œuvre dont je suis en train de parler, la même conception du temps se rattache à un autre aspect de la pensée spenglienne, la tentative d'esquisser une morphologie de l'histoire universelle, en partant de ce que le philosophe appelle le « phénomène primordial » de chaque devenir. « Il existe – avait dit Goethe – des phénomènes primordiaux dont nous devons respecter la divine simplicité ». Et ailleurs : « quand la découverte du phénomène primordial provoque notre étonnement, nous avons atteint la limite que la connaissance humaine ne peut dépasser ». Spengler pensait avoir découvert le phénomène primordial de l'histoire universelle, et ce phénomène –

* Conférence donnée à l'Institut d'Histoire Universelle « N. Iorga » le 1^{er} avril 1944.

j'ai à peine besoin de le dire – c'est la *culture*, l'organisme collectif par rapport auquel le simple « homme historique » n'est qu'une cellule. « De même que la classification de Linné a précédé en botanique la découverte de Goethe – fait observer à ce propos un exégète français du penseur munichois, M. Fauconnet¹, – de même l'immense travail d'érudition, réalisé par les historiens modernes, était nécessaire pour nous permettre de répartir dans des tableaux symétriques les faits passés, pour nous permettre de substituer à des analyses fantaisistes des lois valables de concordance, pour faire surgir devant nos yeux éblouis les cultures comme des organismes vivants, pour nous révéler le destin qui règle leur naissance, leur apogée, leur déclin, pour nous rendre enfin capables de prévoir l'avenir prochain de notre actuelle civilisation ».

On comprend maintenant par quelle voie Spengler a été amené à étudier une culture aussi caractérisée que la culture gréco-romaine, et l'on comprend aussi qu'au cours de ses méditations il se soit trouvé dans l'obligation d'étudier son attitude à l'égard du passé. Définie d'un mot, cette attitude apparaissait au philosophe allemand comme négative. La civilisation antique est pour lui « dépourvue de mémoire », en voulant dire par là que les Grecs – et aussi les Romains – n'ont pas eu ce que j'appelais plus haut le sens du développement historique et de la chronologie. « On a dit que le mythe était l'histoire des âges antiques », écrit le même commentateur de la pensée spengliérienne que je viens de citer² ; « pour l'auteur du *Déclin de l'Occident* le mythe est la négation de l'histoire. Il plane, en dehors du temps historique, sur le présent et l'avenir, comme une étoile fixe au milieu du ciel ».

À en croire le philosophe allemand, passé et avenir se seraient confondus, dans l'âme de l'homme classique, en un sentiment d'éternel présent, et c'est bien l'impression que nous laissent soit la radieuse beauté des chefs d'œuvre de l'art grec, soit – sur le plan ontologique – la conception éléate de l'absolu temporel de l'Être, dont Parménide pensait qu'il « n'était pas et ne sera pas non plus, puisqu'il est en ce moment tout à la fois »³, ce qui revenait à dire, en usant une formule scolastique que Spengler n'a pas connue, mais qui exprime à merveille l'idée par lui attribuée aux Grecs : « l'éternité n'est pas un déroulement sans fin du temps, mais un arrêt dans le présent ; entre aujourd'hui et hier pas de différence » (*aeternitas non est temporis sine fine successio, sed nunc stans ; inter nunc et tunc nullam esse differentiam*)⁴.

J'ai cru devoir rappeler en quelques mots le jugement de Spengler sur le manque d'esprit historique de l'antiquité, parce que – encore que le nom du penseur allemand n'ait pas été prononcé – la polémique entre M.M. Bezdechi et Blaga autour de l'historiographie grecque (à laquelle j'ai fait allusion et sur laquelle je me propose maintenant de revenir) a été occasionnée par quelques-uns des problèmes qui avaient retenu l'attention de l'auteur du *Déclin de l'Occident* : le sens de la notion « vérité » dans une culture comme la culture hellénique, ou encore la réaction de l'âme grecque devant l'infini écoulement du temps.

Le point de départ de la discussion doit être cherché dans l'attitude de M. Bezdechi dans un livre datant de 1927, dans lequel, en parlant de l'indifférence des Grecs à l'égard de la vérité, il faisait des affirmations comme celles qui suivent : « L'amour de la vérité n'est pas un trait caractéristique de l'âme grecque. L'Hellène est prêt à sacrifier sans hésiter la vérité à la beauté. Les Hellènes, qui étaient doués d'une fantaisie infiniment riche, ne pouvaient se résoudre à devenir les esclaves de la vérité. La vérité est souvent triste, et ils éprouvaient un impérieux besoin de la corriger. La langue du peuple ne distinguait pas l'erreur du mensonge, et ce dernier était considéré avec beaucoup de complaisance, sinon avec amour. Pour ces raisons, nous ne devons pas nous attendre à ce qu'en rapportant les événements du passé – la vérité historique – les Grecs fissent preuve d'une conscience particulièrement scrupuleuse. La vérité, ils la respectent et l'utilisent toutes les fois qu'ils y trouvent leur profit ; autrement ils s'en passent ou la transforment de telle manière qu'elle devient à peu près inconnaissable »⁵. À cet essai de caractérisation, M. Blaga oppose, dans un récent article de *Saeculum*⁶, en premier lieu l'observation de méthode que,

¹ *Un philosophe allemand contemporain : Oswald Spengler*, Paris, 1925, p. 37.

² *Ibidem*, p. 46.

³ Fr. 8, 5 Diels (= *Die Frgm. der Vorsokratiker*, V^e éd., I, p. 235).

⁴ Fauconnet, *op. cit.*, p. 46.

⁵ *Gânduri și chipuri din Grecia veche*, Cluj, 1927, p. 6-7.

⁶ « Despre istoriografie », *Saeculum* 1, 1943, 6, p. 3-17.

lorsqu'il s'agit de définir la mentalité d'un peuple ou l'esprit d'une culture, il faut éviter de partir de notions conditionnées par les perspectives de notre époque. « Pour comprendre les tendances propres à l'historiographie grecque – écrit-il – nous devons nous demander quel était le sens de la notion ἀλήθεια « vérité » pour les Grecs, dans quelles régions étaient-ils enclins à la chercher, et ne pas nous laisser entraîner à des spéculations, égarés par notre conception empiriste de la vérité. Ce qui a été dénoncé comme une tendance vers le « mensonge », comme une particularité grecque, nous apparaîtra sous un jour différent, quand nous aurons établi ce que la « vérité » signifiait pour des Grecs. Or – et nous invoquerons à ce propos un témoignage qu'on ne saurait méconnaître, celui de leur philosophie – les Grecs n'entendaient pas chercher leur « vérité » dans le monde des sens, de l'individuation, ... mais dans le monde des « types », autant dire dans une région idéale, la région des formes retouchées, des significations générales »⁷. Et ailleurs : « lorsqu'il est mis devant des faits historiques, des événements, le Grec, conformément à sa conception de la vérité, cherchera à rehausser ces faits ou ces événements au point de leur conférer une signification typiquement idéale. Les lacunes et les inévitables déficiences des événements historiques seront comblées et retouchées afin que les événements revêtissent une signification *typique*. Dans ce but, on aura recours à l'anecdote et à légende. Supposons que l'historien ait à raconter la rencontre des délégués de deux peuples en guerre. Leur discussion ne sera pas reproduite fidèlement, ... mais remplacée par des discours qui auraient pu être prononcés en l'occurrence, et cela afin de conférer à la rencontre une plus grande élévation, dans un monde de significations générales »⁸.

Le problème formulé en ces termes, l'opinion de M. Blaga sur l'historiographie hellénique se laisse facilement deviner. « Ce n'est pas le fait d'avoir eu de la fantaisie – estime-t-il – qui a poussé les Grecs à créer ce que l'on a appelé une historiographie « mensongère », mais leur propre conception de la vérité, laquelle – conformément au *style* de l'esprit grec – ne doit pas être cherchée dans le monde des individuations concrètes, mais dans un monde idéal, le monde des types et des signification générales. Les historiens grecs « mentent » parce qu'ils tendent vers des vérités typiquement idéales »⁹.

Nous voici donc en présence de deux thèses nettement délimitées, ayant pour trait commun de nier l'existence d'une historiographie grecque dans le sens attribué de nos jours à cette activité de l'esprit, ce qui ne les empêche pas d'invoquer pour leur justification des arguments non seulement différents, mais contradictoires. Le disside semble encore accentué depuis que, dans le plus récent fascicule de la revue *Transilvania*, M. Bezdechi accuse son adversaire d'avoir confondu « la conception de l'histoire, telle qu'elle a pu être professée par les grands philosophes grecs, et la conception de l'histoire – branche de la rhétorique – telle qu'elle a été pratiquée par les adeptes grecs de la muse Clio... »¹⁰.

Du philologue suspecté de « certaine inévitable déformation professionnelle » (pour parler avec M. Blaga¹¹) et du philosophe accusé de chercher « même pour les choses les plus simples des explications profondes, qui dépassent de beaucoup la portée du phénomène interprété » (comme voudrait nous en persuader M. Bezdechi)¹², qui donc aurait raison ? Et quelle pourrait être la vérité, dans un débat dont on a vu qu'il ne datait pas d'hier et qu'il met en cause quelque chose de plus que l'amour-propre de deux spécialistes, même éminents ?

Une réponse ne me paraît guère possible autrement qu'avec la dose de subjectivité impliquée par toute interprétation historique, et qui, dans le cas présent, risque d'être plus grande que d'habitude, en raison de l'incertitude si, de la longue série d'œuvres susceptibles de retenir notre attention, il nous faut considérer les plus nombreuses ou les plus méritoires ? Simple question de méthode, dont l'importance est pourtant loin d'être négligeable, comme le prouve l'exemple de M. Bezdechi, qui, dans le livre déjà cité, arrive – selon qu'il suit une voie ou l'autre – tantôt à la conviction que « les Grecs ont créé la vraie science historique dans le sens moderne de ce terme »¹³, tantôt à la constatation que « ce peuple n'a pas

⁷ *Ibidem*, p. 14.

⁸ *Ibidem*, p. 15.

⁹ *Ibidem*, p. 16.

¹⁰ « D-l L. Blaga și istoriografia greacă », *Transilvania*, nov.-déc. 1943, p. 955.

¹¹ *Op. cit.*, p. 12.

¹² *Transilvania*, nov.-déc. 1943, p. 952.

¹³ *Gânduri și chipuri din Grecia veche*, p. 9.

eu d'historiographie »¹⁴. Avant d'avoir élucidé cette difficulté, il me paraît peu prudent de poursuivre ma recherche, de même qu'il me paraît peu prudent d'émettre des jugements sur l'historiographie grecque, en général, avant d'avoir précisé le critérium suivant lequel on le fait, autrement dit la conception de l'histoire à laquelle on se propose de la comparer. Brièvement formulées, telles sont, je pense, les conditions préalables d'un examen objectif du sujet, et c'est en cherchant à ne pas l'oublier qu'à mon tour je prends la liberté de l'aborder.

Pour ce qui est de la première difficulté (celle de savoir si, au cours de notre recherche, nous aurons à tenir compte des plus importantes ou des plus nombreuses parmi les œuvres des historiens grecs), la solution que je crois devoir adopter – la prise en considération des œuvres représentatives – apparaît comme meilleure non seulement à cause de l'impossibilité où nous serions de procéder autrement dans un délai limité, mais pour des raisons d'un ordre plus probant, à savoir la considération témoignée à certains écrits dans le monde ancien (autant dire la signification que, dès leur parution, ils ont revêtu aux yeux des contemporains), ou leur état de conservation, la plupart du temps déterminé par le nombre de copies en circulation à la fin de l'antiquité, en d'autres termes toujours par la faveur plus ou moins grande des lecteurs. Si, par conséquent, ce n'est pas à un simple hasard que nous devons de lire les œuvres de Thucydide et de Polybe, et non pas celles d'Éphore et de Théopompe, et si l'admiration témoignée à ces écrivains par leurs contemporains peut être considérée comme une preuve de l'empressement avec lequel ces derniers saluaient en eux des représentants accomplis du génie national, – sans crainte de nous tromper, nous pourrions limiter notre recherche à quelques personnalités, choisies avec la seule préoccupation d'illustrer la perpétuation à travers les siècles des mêmes qualités spirituelles.

Ceci m'amène à préciser qu'au cours de l'exposé qui suit, en parlant de la conception de l'histoire chez tel ou tel auteur, je m'efforcerai de mettre en lumière les aspects de leurs doctrines dans lesquels une analyse appropriée nous aura permis de reconnaître des traits permanents de l'âme grecque. Ce faisant, j'espère faire comprendre, premièrement, que – de la même manière que la poésie ou les arts plastiques – l'histoire digne de ce nom est un moyen d'expression de l'âme collective ; ensuite que, parler de l'orientation des historiens grecs vers les significations générales, ce n'est pas postuler l'influence sur eux d'un certain courant philosophique : dans un cas comme dans l'autre, on est en présence d'une seule *forma mentis*, différemment orientée mais poursuivant une « vérité » supérieure à la vérité empirique.

Il ne saurait donc être question d'opposer à M. Blaga l'objection qu'Hérodote et Thucydide ne pouvaient connaître Platon, comme le fait M. Bezdechi, convaincu d'avoir ruiné la thèse de son adversaire¹⁵ ; de même, il ne saurait être question de voir dans la commune aspiration des historiens et du philosophe vers la vérité des formes typiques une garantie de véracité, autre illusion de l'helléniste de Sibiu, lequel, se proposant de préciser les rapports de l'histoire et de la philosophie chez les Grecs, écrit : « aussi longtemps qu'elle a suivi la bonne tradition de ses rapports avec la philosophie, ... l'historiographie n'a fait que progresser, en inscrivant dans son programme ... la poursuite et le respect de la vérité ... Par contre, lorsque l'historien abandonne ce chemin, lorsqu'il met fin aux rapports de l'histoire et de la philosophie, il ne peut plus faire œuvre d'historien, aussi doué fût-il ... »¹⁶.

De telles affirmations ne sont pas rares dans le livre de M. Bezdechi. On y reconnaît, en même temps que la conviction de l'influence exercée par les philosophes sur les historiens, celle de l'identité entre vérité historique et vérité philosophique. Pareille position ne se laisse toutefois pas défendre, sans qu'on s'expose à l'accusation de confusion, et voici pourquoi, une fois de plus, nous nous trouvons dans l'obligation de faire connaître le critérium suivant lequel il s'agit de juger l'historiographie grecque dans ses œuvres représentatives, ou plutôt le terme de comparaison qui nous permettra de répondre à la question : les Grecs ont-ils eu ou non une historiographie dans le sens moderne de ce terme ?

Cette fois ma tâche est autrement difficile, pour une raison facile à comprendre. Tout le monde s'occupe d'histoire, mais bien rares sont ceux qui cherchent à se rendre compte en quoi notre manière de concevoir cette activité s'éloigne de celle des siècles précédents. Serait-ce, somme on l'a dit, par le souci de l'exactitude, la recherche et l'emploi des documents ? Mais aucune de ces caractéristiques ne commence avec nous, et l'antiquité offre de nombreux exemples d'utilisation consciencieuse des sources

¹⁴ *Ibidem*, p. 54.

¹⁵ Transilvania, nov.-déc. 1943, p. 954.

¹⁶ *Gânduri și chipuri din Grecia veche*, p. 11. Cf. p. 30.

de toute sorte. Serait-ce par une plus grande rigueur critique, par une interprétation plus pénétrante des faits et des événements ? Mais, parmi les historiens des siècles récents, personne n'égale en profondeur Thucydide, et l'on a pu dire, sans crainte d'exagérer, que l'époque de la guerre du Péloponnèse est la période la mieux connue de l'histoire universelle. – Faudrait-il mettre en avant notre objectivité, l'aspiration vers une impartialité dont nos prédécesseurs se seraient montrés incapables ? Écoutons plutôt Polybe, dans le chapitre 14 de son I^{er} livre : « C'est un devoir pour un homme de bien d'aimer sa patrie et ses amis, de haïr leurs ennemis, de chérir ceux qui les aiment ; mais ces dispositions sont incompatibles avec l'esprit historique : l'historien a souvent à faire le plus vif éloge de ses ennemis, quand leur conduite le mérite, et non moins souvent à critiquer sans ménagement ses amis les plus chers, quand leurs fautes le comportent. Un animal privé de la vue n'est plus bon à rien ; de même, si une histoire n'est pas véridique, elle se réduit à une narration sans valeur »¹⁷.

À qui demander de nous éclairer ? Vers qui tourner nos regards ? Au terme d'une vie au cours de laquelle, mieux que personne, il a su faire revivre le passé de tant de peuples, Nicolas Iorga répond : « Nous n'avons pas à faire en ce monde ... à des choses qui existent par elles-mêmes et subsistent par elles-mêmes. Chacune vient d'un passé, qui est encore en elle, et contient les germes prêts à éclore d'un avenir ... ». Et ailleurs : « du gouffre des siècles, d'aussi loin qu'on le peut imaginer, par des voies entrevues ou ignorées à jamais se sont rassemblés les éléments destinés à s'unir nécessairement pour créer une nouvelle forme de vie, qui est à tel moment, à tel endroit, et qui exactement dans les mêmes conditions ne sera plus jamais et nulle part ... ».

L'écrit auquel j'emprunte ces textes a pour titre *De l'esprit historique*¹⁸, et dans cette leçon, avec ce don de la formule qui n'était qu'à lui, le fondateur de l'Institut d'Histoire Universelle précisait notre attitude à l'égard du phénomène historique mieux que tous les traités de théorie ou de méthodologie de l'histoire publiés dans les derniers cinquante ans.

Que signifient-elles en effet la définition de Rickert, suivant laquelle l'histoire serait « la science des choses particulières et individuelles »¹⁹, ou les lignes de Xénopol, découvrant l'essence de l'histoire « en ce que le fait considéré ne se produit qu'une seule fois dans le courant des âges et ne se reproduit plus jamais »²⁰, sinon ce que voulait dire Iorga, alors qu'avec une toute autre maîtrise de la parole et l'enthousiasme divinatoire qui faisait de lui une apparition unique parmi les historiens du monde, il parlait « d'une forme de vie qui est à tel moment, à tel endroit, et qui exactement dans les mêmes conditions ne sera plus jamais et nulle part » ?

Que signifie-t-elle encore son affirmation que « nous n'avons pas à faire en ce monde à des choses qui existent par elles-mêmes et subsistent par elles-mêmes », sinon « la relation causale » dont le rôle est si important dans le livre de Xénopol et à propos de laquelle les théoriciens ne sont pas jusqu'ici tombés d'accord si – parmi les conditions nécessaires d'un fait – il faut l'identifier à l'antécédent lié à lui par la relation la plus particulière ou la plus générale ?

Concevoir l'histoire comme un déroulement d'événements unis par une relation causale, c'est se la représenter comme un processus de changement, à son tour inconcevable autrement que dans le temps. Car « temps », lorsqu'il s'agit d'histoire, ce n'est pas seulement – ainsi qu'il m'est arrivé de le dire – un simple cadre dénué de contenu, une durée pure, mais la suite même des événements qui forment la vie de l'homme dans l'univers, qu'il marque de son empreinte et dont il ne saurait être séparé. À côté de l'unicité et de l'irréversibilité – traits rappelés plus haut et qui déterminaient Xénopol à voir dans l'histoire un mode *successif* de concevoir le monde, en opposition avec le mode *répétitif* des sciences de la nature –, le déroulement dans le temps (avec les paroles de Spengler : « la nécessité organique du destin »)²¹ vient compléter l'idée que l'homme de nos jours se fait du phénomène historique et conformément à laquelle (je cite une fois de plus le penseur allemand) « il vit sous l'impression constante

¹⁷ Traduction Pierre Waltz.

¹⁸ « Generalități cu privire la studiile istorice », III^e éd., Bucarest, 1944, p. 160-161.

¹⁹ « Les quatre modes de l'«universel» en histoire », *Revue de synthèse historique* 2, 1901, p. 137.

²⁰ « Les sciences naturelles et l'histoire », *Revue de synthèse historique* 4, 1902, p. 287.

²¹ *Le Déclin de l'Occident*, tr. fr. Tazerout, 1931, I, p. 26.

que sa vie est un élément au sein d'un courant vital supérieur s'étendant sur des siècles ou des millénaires... »²².

Cette impression était-elle également l'impression de l'homme antique et le phénomène historique lui apparaissait-il défini par les mêmes caractères d'unicité et d'irréversibilité ? L'âme du Grec lui faisait-elle concevoir le passé sous la forme d'une « marche générale de l'humanité » – pour citer encore Iorga²³ – « comme une extériorisation de la pensée, du sentiment et du vouloir humains, qui part des époques les plus reculées, depuis que l'on peut parler de l'homme autrement que sous le rapport anthropologique, et embrasse toute la vie intérieure et toutes les manifestations vitales de tous les peuples » ?

Le doute est permis, pour des raisons que l'on devine peut-être, mais que le moment est venu d'indiquer clairement : la conception grecque de l'histoire était différente de la nôtre, parce que dans l'âme antique passé et avenir ne jouaient pas le rôle de perspectives ordonnatrices qu'ils jouent dans l'âme moderne, parce que l'univers de l'homme ancien n'était pas un univers qui *devient*, mais qui *est* ; la conception grecque de l'histoire était différente de la nôtre, parce que les deux caractères qui définissent à nos yeux le phénomène historique – j'entends : l'unicité et l'irréversibilité – étaient inconcevables pour l'intelligence de l'Hellène, orientée vers les significations dépassant l'individuel et obsédée par l'idée de l'éternel retour.

Comme cette expression apparaît ici pour la première fois dans mon exposé, et comme au premier abord elle semble contredire l'affirmation selon laquelle l'univers de l'homme antique aurait été un univers figé (si j'ose ainsi m'exprimer), je prends la liberté de m'attarder un peu sur ce point, avant de continuer.

Il est dans Nietzsche une page frémissante, qui est dans toutes les mémoires et que personne ne saurait lire sans émotion. « Le monde des forces – écrit le Solitaire – ne souffre aucune diminution, ... le monde des forces ne connaît point d'arrêt, ... le monde des forces n'arrive jamais à l'équilibre ... Quel que soit l'état auquel ce monde puisse atteindre, il doit l'avoir déjà atteint ... Ainsi cet instant : il a déjà existé. ... il va encore revenir. Homme ! ta vie tout entière sera renversée sans répit, comme une clepsydre, et sans répit elle s'écoulera ... jusqu'à ce que le mouvement circulaire du monde ait ramené au même point l'ensemble des conditions de ton existence. Tu retrouveras alors chaque peine et chaque erreur, et chaque brin d'herbe et chaque rayon de soleil, et tout l'enchaînement des choses. Cet anneau, dont tu n'es qu'un carat, continuera à briller. Et dans tout anneau d'humaine existence il y aura toujours une heure où, d'abord un seul, puis plusieurs, puis tous auront la révélation de cette pensée immense, l'éternel retour des choses : et chaque fois ce sera alors pour l'humanité l'heure du midi »²⁴.

En l'écrivant, l'auteur du *Zarathoustra* était convaincu d'avoir fait une découverte. Mais ce que son enthousiasme l'empêchait de reconnaître, s'impose à nous comme une évidence : l'idée de l'éternel retour, par laquelle le professeur émérite de philologie classique de l'Université de Bâle pensait avoir donné à la philosophie contemporaine une de ses conquêtes les plus riches en conséquences, avait été la pensée dominante d'une culture à l'intelligence de laquelle – par son *Origine de la Tragédie* – il avait puissamment contribué. Pour les Grecs anciens, tout le long de l'histoire, l'idée de l'éternel retour a représenté ce que représente pour nous l'idée de progrès illimité. À commencer par les naturalistes ioniens et à finir par les néoplatoniciens, – à la seule exception des atomistes – la spéculation grecque autour de la nature du monde concorde dans l'affirmation que le déroulement des phénomènes n'a ni commencement ni fin, mais passe périodiquement par les mêmes états, séparés par des intervalles réguliers²⁵.

À l'origine des choses, les Ioniens plaçaient une matière primordiale, d'où tout vient et où tout retournera. Anaximandre l'appelle ἄπειρον – l'infini – comme une masse sans limites dans l'espace et le temps, à l'intérieur de laquelle se mêlent – en s'équilibrant – les contraires. Cette masse infinie se meut par sa propre vertu et, dans son lent glissement, elle libère les contraires, dont l'opposition crée les

²² *Ibidem*, I, p. 28.

²³ *Generalități cu privire la studiile istorice*, III^e éd., p. 278.

²⁴ *Aus dem Nachlaß : Werke*, Bd. VI, Leipzig, p. 14, 15.

²⁵ J'emprunte l'aperçu qui suit à A. Tilgher, *La visione greca della vita*, II^e éd., Roma, 1926, p. 9-20, dont le beau livre m'a souvent guidé dans cette partie de mon exposé.

mondes. Ainsi, sans commencement ni fin, de la matière infinie naissent des mondes infinis, qui, après un certain laps de temps, retournent à elle pour de nouveau renaître.

Tout comme Anaximandre, Anaximène défend la doctrine d'une infinité de mondes, tour à tour lâchés et réabsorbés par la matière primordiale, qui n'est plus pour lui « l'infini » mais l'air. À son tour, Héraclite substitue à l'air le feu, ce feu dont un fragment conservé par Hippolyte nous apprend qu'« à sa venue il jugera tout et condamnera tout »²⁶. On rencontre des doctrines analogues chez les Orphiques, dont l'intuition du monde est inséparable de l'idée de l'éternel retour, chez les Pythagoriciens et chez Empédocle, dont les « quatre racines de toute chose » (l'eau, la terre, l'air et le feu), tantôt unies et tantôt séparées par l'Amour et la haine, créent les mondes et les détruisent suivant un rythme que – pour la première fois – le sage d'Agrigente compare à l'immobile éternité.

Après les Pythagoriciens, la doctrine se retrouve chez Platon, avec cette différence que, tandis que chez un Empédocle l'identité des mondes successifs n'était qu'une identité d'espèce, chez le fondateur de l'Académie elle devient une identité absolue : périodiquement les mêmes âmes s'incorporent dans les mêmes êtres et le cycle recommence, de tout point identique, à l'infini.

Je passe sur Aristote, dont le système nécessiterait un exposé plus détaillé mais dont je me contenterai de préciser qu'il ne s'éloigne pas de l'idée dominante des spéculations antérieures, pour m'occuper des Stoïciens, chez lesquels – sous la double influence de la tradition grecque et des religions astrales de l'Orient – la doctrine de l'éternel retour atteint à une précision et à une rigueur encore inconnues. D'après les chefs de cette école, le mouvement des astres mesure l'écoulement du temps et, grâce à la sympathie qui relie entre eux les éléments de l'univers, détermine inexorablement le sort de ces éléments. Lorsque toutes les positions possibles des corps célestes se seront vérifiées – moment inévitable, puisque leur nombre est limité – et lorsque tous les événements déterminés par elles se seront produits, une conflagration universelle détruira le monde. Seule survivra la Divinité suprême, le feu tout puissant, jusqu'à ce qu'ayant lui-même subi une série de transformations – vapeur, eau et, pour finir, terre – il crée un monde nouveau pour le détruire à la consommation des temps.

Après les Stoïciens, les derniers philosophes païens chez lesquels on trouve la doctrine de la périodicité de la vie cosmique, ce sont les Néoplatoniciens. Comme pour Platon et comme pour les Stoïciens, l'identité des mondes successifs est pour eux absolue : chaque âme est destinée à s'incarner dans les mêmes conditions un nombre infini de fois, et un nombre infini de fois, au moment fixé par le Sort, pour remplacer un monde périssable, un autre monde périssable vient s'insérer dans le cercle fermé de l'éternité.

Ainsi qu'il a été observé plus d'une fois, pour que la doctrine de l'éternel retour ait rencontré pendant mille ans la faveur dont je viens de parler ; pour que par-dessus les différences d'école les penseurs grecs se la soient transmise avec l'empressement qu'on met à assurer la perpétuation à travers les siècles des biens les plus précieux d'une culture, il faut que les liens qui l'unissent à cette culture soient bien forts. Un lien aisément perceptible rattache en effet le mythe en question aux réactions fondamentales de l'âme grecque devant la vie et le monde, notamment au dualisme qui exprime sa solution du problème ontologique et qu'on pourrait résumer comme il suit : il existe, d'une part, un Être absolu, une totalité de l'être ; d'autre part, un principe de multiplicité et de variété (le « non-être » de Platon, la « matière » d'Aristote et de Plotin), qui aspire à la plénitude de l'Être, mais que sa nature condamne à ne jamais atteindre l'absolu. Dans ses vaines tentatives de saisir ce qu'il ne saurait saisir, ce principe réédite périodiquement les mêmes états, décrit des cycles grâce auxquels – comme le pensait Empédocle – il s'efforce de réaliser quelque chose de l'immobile éternité. « Si l'être éternel et absolu n'existait pas – écrit, à ce propos, Adriano Tilgher²⁷ –, la nature ne tournerait pas en rond autour d'elle-même. L'éternel retour est une preuve que l'éternité existe, qu'elle n'est pas un vain mot. Et, puisque de toute éternité s'affrontent l'Être absolu et le principe du non-être, ... de toute éternité la roue de la création et de la mort continue à tourner, de toute éternité le monde passe et passera par les mêmes états ».

Mais les conséquences de l'attitude dont je m'occupe ne s'arrêtent pas ici. Postuler d'une part l'absolu de l'être, de l'autre un principe du non-être, c'est postuler du même coup tous les degrés

²⁶ Fr. 66 Diels (= *Die Frgm. der Vorsokratiker*, V^e éd., I, p. 165).

²⁷ *Op. cit.*, p. 24.

intermédiaires entre l'être et le non-être. Il en résulte une hiérarchisation de tout l'existant basée sur la participation à l'être, une classification ascendante ou descendante du réel, selon que le monde nous apparaît comme une succession d'êtres d'une perfection croissante ou décroissante. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes à l'antipode de la conception moderne suivant laquelle les espèces naissent l'une de l'autre – l'espèce supérieure de l'espèce inférieure – et le devenir équivaut au passage d'un état moins parfait à un état plus parfait. Pour l'homme antique le processus est inverse – du parfait à l'imparfait – aussi la génération ne lui apparaît-elle que comme une décadence. Le rapport établi par l'esprit grec entre l'individu et l'espèce pourrait être comparé à un être cherchant à atteindre la perfection, à la matière aspirant à revêtir une forme. « C'est pourquoi – a-t-on observé avec raison²⁸ – plutôt qu'à une descente dans les couches inférieures de la création, l'acte par lequel l'homme classique s'efforce de comprendre le monde doit être comparé à une élévation vers son principe spirituel ». Un abîme sépare le monde intelligible du monde des sens, dont la multiplicité échappe à la connaissance et sur lequel on ne saurait avoir que des opinions. La vraie science vise à l'universel ; son monde est le monde des idées.

Au terme d'une longue digression nous nous retrouvons – j'ose espérer enrichis – sur la position qui était celle de M. Blaga alors qu'il écrivait, dans l'essai plusieurs fois cité : « Le monde des sens, la vérité des sens en viennent à être considérés par les Grecs comme quelque chose de *dégradé* par rapport à la vérité plus haute des essences, des idées »²⁹. Et plus loin : « Le fait que dans les philosophies représentatives de l'esprit grec la vérité ait revêtu une telle signification ne saurait être considéré comme un accident »³⁰. Si ce n'est pas un « accident », que serait-ce, sinon un trait caractéristique de l'âme hellénique ? Et, s'il en est ainsi, ne devons-nous pas nous attendre à le retrouver dans d'autres créations de cette âme collective que la philosophie ? Poser la question, c'est y répondre, et, de fait, entre les manifestations de l'esprit grec à son apogée qui trahissent les mêmes tendances, on n'a que la difficulté du choix.

Le respect de la Loi, autant dire du général-valable, de l'universel, c'est ce qui frappe, par exemple, dans la conception grecque de l'éducation. Le but que celle-ci s'assigne n'est pas la préparation de l'individu en vue d'un résultat pratique, mais l'élévation de ses qualités les plus nobles – physiques et morales – jusqu'à un niveau à partir duquel elles puissent revêtir une valeur exemplaire. Les qualités auxquelles elle s'adresse ne sont pas non plus les dons exceptionnels de quelques rares privilégiés, mais des traits communs à une humanité moyenne. Aussi « éduquer » signifie pour les Grecs chercher les lois auxquelles est soumise la nature de l'homme, ensuite valorifier les virtualités qu'elle pourrait contenir conformément aux normes découvertes. Le principe qui préside à cette recherche n'est pas, comme on l'a souvent répété, l'individualisme, mais l'*humanisme* ; autrement dit, le but qu'elle poursuit n'est pas la mise en relief du particulier, mais le développement des dons communs à une humanité largement comprise : par-dessus l'homme-foule, mais aussi par-dessus l'homme autonome, l'homme-idée (dans l'acception platonicienne du terme), l'homme image exemplaire de l'espèce.

Un effort analogue caractérise la création grecque dans le domaine des arts, et tout particulièrement de l'art dont – dans l'état actuel de nos connaissances – nous pouvons suivre le développement avec plus de précision, la sculpture. S'il est vrai, comme on l'a dit, que la musique est l'art représentatif de l'homme moderne, pour lequel la vie est une succession d'états et la perfection inséparable du mouvement, aucun art plus que la sculpture n'est fait pour exprimer fidèlement l'âme de l'homme antique, pour lequel la perfection est antérieure au mouvement, réalisée une fois pour toutes dans un geste unique et indivisible. On comprend dès lors qu'une statue nue ait représenté pour l'artiste grec la beauté parfaite, et l'on comprend aussi que – se trouvant par rapport au commun de l'humanité dans la situation de la matière aspirant à se réaliser dans la forme – cette statue sera conçue en dehors du temps, enfermée en soi, soustraite au mouvement et, en quelque sorte, à la vie.

C'est là la raison pour laquelle, à l'époque de suprême floraison de la plastique grecque, l'artiste évite de donner aux figures une expression individuelle. Quelle que soit leur nature ou le sujet représenté, les créations du V^e siècle nous apparaissent inaccessibles à un sentiment passager, au-dessus de la joie et de la tristesse, par-delà l'espace et le temps. Au lieu de portraits, des transfigurations ; au lieu de scènes

²⁸ T. Vianu, *Idealul clasic al omului*, Bucarest, 1934, p. 11.

²⁹ *Op. cit.*, p. 14.

³⁰ *Ibidem*, p. 15.

historiques, des épisodes légendaires ; au lieu de couleur locale, un fond imprécis. Hommes et femmes, jeunes et vieux – sur les stèles qui perpétuent leur souvenir, dans l'attitude convenant à l'occupation et à l'état de chacun – leurs figures respirent la plénitude de l'instant le plus haut de la trajectoire de la vie, de cet instant dont, dans une page admirable, Charles Maurras a dit : « Le ciseau et la main des tailleurs de ce marbre, l'intention de leur esprit, si l'on veut la suivre, donne à entendre ou laisse voir que ces splendeurs vivantes, épanouies au juste point, sont présumées avoir effleuré, atteint et goûté par une pointe vive de leur existence mortelle, la seconde d'une heure ou d'un jour, passé sans doute, mais parfait, par lequel, approchant le Dieu, l'Homme ravit le feu céleste ou peut-être en reçoit, dans un éclair, le sceau de l'incorrupible essentiel.

Ce point du temps où meurt le temps se reconnaît sans doute à ce que chaque être y retrouve le plus beau de soi. Le flot se rend, la voile gonfle : ainsi l'homme s'accroît pour accomplir son type, aspirer son destin et contempler sans honte la ligne d'horizon qui, seule, le définira. Ensemble ou tour à tour, le rêve et la mémoire lui rapportent son état plénier de félicité et d'effort, de labeur et de grâce, de dignes ambitions et de volontés couronnées. C'est là qu'est fait le juste compte de tous les autres points, moyens ou même bas, de la courbe terrestre, l'apogée seul offrant une fleur éligible au Jardinier divin qui la rende au cycle immortel, auquel l'a inclinée le grand vent du désir qui la meut, comme toute chose »³¹.

Cet art, si noble, c'est un art abstrait, fait pour l'esprit plutôt que pour le cœur. Son domaine, c'est le domaine des idées pures, des formes inaltérées. La vérité qu'il poursuit, c'est la vérité éternelle.

Des considérations comme celles qui précèdent ne sont pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, des spéculations plus ou moins ingénieuses, mais modernes, en marge du phénomène antique. L'interprétation que je viens de donner des créations plastiques du V^e siècle athénien – et qui est valable également pour ses créations littéraires, la tragédie tout particulièrement – ne fait que se conformer à la manière dont les penseurs grecs les plus justement célèbres ont jugé les créations de leur race³².

Que serait-ce, en effet, sinon une mise en relief de son caractère abstrait, de ses tendances idéales, que la définition de l'*Éthique à Nicomaque* suivant laquelle l'art (dans l'acception la plus étendue de ce mot, mais, avant tout, l'art grec) serait « une activité créatrice conforme à une conception vraie ? » (ἐξίς μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική). Éclairée par le contexte, la « conception vraie » dont parle Aristote équivaut à la forme vers laquelle toute chose aspire : que la nature s'efforce de réaliser, mais que rarement elle réussit à atteindre. Une telle forme (εἶδος) se cache dans chaque phénomène insolé. Le devoir de l'artiste est de la découvrir, de lui trouver une expression fidèle et, par sa création, de conférer à l'individuel une valeur universelle, à l'éphémère un peu du prestige des choses impérissables.

Dans le cas de la littérature, le but à elle assigné par les théoriciens de l'antiquité est celui de représenter « des caractères, des passions et des actions » humaines³³. Non pas cependant à la manière d'une reproduction dont le mérite résiderait dans la fidélité, mais d'une transfiguration en beauté, qui emprunterait ses premiers éléments au caractère général-valable des épisodes représentés. « Ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'œuvre propre du poète – remarque, à ce propos, Aristote, dans le chapitre IX de la *Poétique*³⁴ – mais bien de raconter ce qui pourrait arriver ». Le domaine que le philosophe assigne ici à la poésie, ce sont les virtualités psychiques d'une humanité non pas réelle, mais exemplaire. En bien, comme en mal, les héros et les héroïnes de la tragédie doivent s'élever jusqu'à un niveau représentatif pour l'humanité tout entière ; en bien, comme en mal, semblables à chacun de nous, ils doivent néanmoins nous dépasser par l'harmonie des traits et la « stature » morale. « Comme la tragédie est l'imitation d'hommes meilleurs que nous – observe ailleurs le Stagirite³⁵ – il faut imiter les bons portraitistes ; ceux-ci, en effet, pour rendre la forme particulière de l'original, peignent, tout en composant des portraits ressemblants, en plus beau. Ainsi aussi le poète, quand il imite des hommes violents ou lâches ou qui ont n'importe quel autre défaut de ce genre dans leur caractère, doit tels quels en faire des hommes remarquables ».

³¹ *Les vergers sur la mer*, Paris, 1937, p. 24.

³² Dans les pages qui suivent, je reprends quelques-unes des idées exprimées dans le chapitre VI de mon livre *La formation des idées littéraires dans l'Antiquité* (en roumain), Bucarest, [2^e éd., 1994], p. 86 et suiv.

³³ VI, 1140 a 10.

³⁴ Arist., *Poét.* I, 1447 a 27-28. Cf. Plat., *Lois* II, 655 d.

³⁵ 1451 a 36 ss. (Trad. Hardy).

Ainsi le monde de la poésie se situe sur un autre plan de vérité que le plan de l'expérience. Ses créations participent à une réalité plus haute que la réalité phénoménale. Au lieu d'être comme tout le monde, le héros tragique est tel que tout le monde devrait être : plus près de l'idée qu'il représente, de cet εἶδος de l'espèce que l'artiste a découvert et qu'il s'efforce de rendre sensible. « Si l'on critique (dans une œuvre littéraire) un manque de vérité – lit-on, dans le chapitre XXV de la *Poétique*³⁶ – peut-être peut-on répondre que le poète a dépeint les choses comme elles devraient être ». Et plus loin : « Peut-être est-ce impossible qu'il y ait des hommes tels que Zeuxis les peignait ; mais c'est tant mieux, car il faut que le modèle soit dépassé »³⁷.

L'on saisit dès lors le sens de la fameuse comparaison entre l'histoire et la poésie, ainsi que la supériorité reconnue par Aristote au poète sur le compilateur de chroniques : « L'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers l'autre en prose... ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver »³⁸. Bien mieux, dans l'œuvre de l'historien « il faut faire voir non une seule action mais un seul temps, c'est-à-dire tous les événements qui, au cours de ce temps, sont arrivés à un seul homme ou à plusieurs, événements qui n'ont entre eux qu'un rapport de fortune »³⁹. En d'autres termes, tandis que la poésie aspire à représenter – dans l'unité organique assurée par leur conformation à la loi du nécessaire ou du vraisemblable – des enchaînements de faits rigoureusement déterminés par des raisons logiques et causales, l'histoire apparaît au philosophe comme le domaine par excellence du contingent, de l'incohérent et de l'irrationnel.

On comprendra que je ne puisse examiner à cette place autrement que de passage les raisons qui paraissent avoir poussé Aristote à adopter ce point de vue. Le problème aurait besoin d'une discussion spéciale⁴⁰, qui risquerait de nous entraîner loin. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'à un moment ultérieur de sa carrière, alors qu'il écrira la *Rhétorique*, le Stagirite professera à ce sujet des opinions sur lesquelles les textes cités de la *Poétique* ne nous renseignent qu'incomplètement. Soit que ses vues sur la question aient changé, soit – comme il est plus probable – que le terrain sur lequel se déroulait la discussion dans le fameux chapitre IX ne lui ait pas permis de dévoiler sa pensée, – dans le I^{er} livre de la *Rhétorique*⁴¹, le philosophe laisse entendre que la multiplicité et la disparité des événements historiques ne lui apparaissaient plus comme un empêchement pour qui – grâce à eux – se serait proposé d'atteindre une vérité supérieure à la vérité empirique ou une signification valable indépendamment du fait dont elle aura été tirée. L'incohérence et l'irrationalité dont, dans les pages de la *Poétique*, lui paraissaient infectées les vicissitudes des sociétés humaines, se réduisent, dans la *Rhétorique*, à une multiplicité derrière laquelle la raison ordonnatrice parvient à discerner les lois des développements futurs. À une seule condition (qui est la clef de son changement d'attitude) : qu'à l'historien il se substituât pour cette opération le penseur politique, que les matériaux rassemblés par l'un fussent interprétés et valorifiés par l'autre.

On s'explique de la sorte ce qu'au premier abord l'on risquerait de prendre pour une méconnaissance de la part d'Aristote de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, méconnaissance impliquée – pourrait-on croire – par le jugement sur l'histoire formulé dans la *Poétique*. Inexplicable autrement, le passage sous silence d'un chef d'œuvre doué de toutes les qualités qu'un esprit orienté vers l'universel pouvait désirer rencontrer dans une présentation du passé trouve sa justification dans la simple supposition que le Stagirite a vu en lui non *pas la chronique d'une guerre*, aussi importante fût-elle, *mais un essai de philosophie politique*, fondé sur la conviction (qui était également la sienne) que les mêmes causes engendrent toujours les mêmes effets.

Ce faisant, Aristote pouvait être sûr d'interpréter correctement la pensée de Thucydide, dans l'œuvre de qui les mots « histoire » et « historien » ne se rencontrent jamais pour caractériser son activité⁴² et d'où ne manquent pas les allusions polémiques à ceux qui l'avaient précédé dans un ordre de

³⁶ XV, 1454 b 8 ss.

³⁷ XXV, 1461 b 12 ss. Je m'éloigne ici de la traduction Hardy.

³⁸ IX, 1451 b 1 ss.

³⁹ XXIII, 1459 a 22 ss.

⁴⁰ On la trouvera dans un article de prochaine apparition dans la Revista Clasică 15, 1944.

⁴¹ Ch. 4, notamment 1359 b 30 – 1360 a 37.

⁴² Cf. A. Frenkian, « ἱστορῶν, ἱστορέω, ἱστορία », Revue des études indo-européennes 1, 1938, p. 470.

recherches dans lequel le fils d'Olore ne se reconnaissait pas des précurseurs. Ses propres déclarations programmatiques, dans la mesure où elles se laissent reconstituer (et dont j'aurai à m'occuper plus loin), nous conduisent à la même conclusion. L'homme qui reprochait aux logographes d'aimer les belles phrases plus que la vérité ; l'homme qui se vantait d'avoir laissé à la postérité un κτῆμα ἐς αἰεὶ plutôt qu'un ἀγώνισμα εἰς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν – cet homme revendiquait pour lui autre chose que le mérite d'avoir consigné fidèlement les épisodes sanglants d'une guerre fratricide. En le comptant parmi les penseurs politiques, le Stagirite lui rendait un hommage envié ; de même qu'en jugeant sévèrement une histoire contente de transmettre à la postérité « ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé »⁴³, il ne faisait que réserver son estime à la seule digne de ce nom : celle qui, par delà les faits nus, aspire à ressusciter une personnalité ou une époque ; celle à laquelle, jusqu'à ce jour, la connaissance du passé n'a cessé d'insuffler l'espoir – ou l'illusion ? – de pouvoir déchiffrer l'avenir.

Cette histoire, essayons maintenant de la voir de près, dans quelques-unes des réalisations les plus importantes qu'elle ait inspirées sur le sol de la Grèce. Comme point de départ nous choisirons un auteur qu'avec plus de raison qu'Hérodote l'on devrait appeler « le père de l'histoire », l'homme qui, vers la fin du VI^e siècle, dans un port de la riche Ionie, confessait, dans les premières lignes d'un de ses écrits : « Ainsi parle Hécatee de Milet : j'écris ces choses telles qu'elles me paraissent s'être passées en vérité ; car les légendes des Grecs sont nombreuses et, pour autant que j'en puisse juger, ridicules... »⁴⁴.

L'œuvre à laquelle cette profession de foi est empruntée – intitulée *Les Généalogies* – semble avoir été un essai de chronologie des tribus grecques. Tout comme une autre œuvre du même auteur, une *Description de la terre* (autant dire des deux continents alors connus : l'Europe et l'Asie, à laquelle était rattachée l'Afrique), elle est depuis longtemps perdue. Les fragments conservés nous permettent toutefois d'affirmer qu'un esprit nouveau s'y faisait jour, non seulement dans le scepticisme de l'auteur à l'égard des légendes du passé, mais aussi dans ce que l'on pourrait appeler un critérium de valorification spirituelle des faits du passé.

À l'origine de cette attitude paraît s'être trouvée la conviction – acquise par Hécatee au cours de ses voyages – que les Grecs avaient été les élèves des Égyptiens en bien des matières, et notamment dans le domaine de la religion. Avec dépit, mais aussi avec intelligence et bonne foi, le Milésien a dû se dire que les Égyptiens connaissaient de longue date les croyances qu'avant de sortir de son pays il considérerait comme grecques. La même chose il a dû se l'avouer à propos des Libyens et surtout à propos des Phéniciens, de qui il n'est pas sans savoir que les Grecs ont emprunté l'alphabet. Comparée à ces civilisations prestigieuses, la modeste civilisation grecque a dû lui apparaître dans un stade encore barbare ; et comme une expression de « barbarie » spirituelle, les légendes « aussi nombreuses que ridicules » qu'il rejette avec la fierté de qui a la conscience de travailler à poser les bases d'une culture nouvelle.

Ainsi, dès ses débuts, la vraie historiographie témoigne d'être issue d'un besoin spirituel profond. Dans le cas de notre auteur, de celui de substituer à un système de connaissances vaines un autre, non plus théologique, comme le précédent, mais anthropologique. De ce point de vue, la révolte d'Hécatee revêt une signification décisive pour l'historiographie grecque : après lui, celle-ci ne sera plus un simple recueil de traditions sur des dieux et des héros, mais ou bien critique de ces traditions ou – dans son aspect positif – étude de l'homme et des choses concernant l'homme⁴⁵.

Pareille transformation n'allait s'opérer toutefois ni d'un seul coup, ni en un jour. Plus près de nous dans le temps, mais très éloigné comme mentalité – contemporain en esprit d'Hésiode plutôt que d'Anaxagore –, Hérodote prolonge en plein siècle des lumières une religiosité et une crédulité à tel point surprenantes, qu'il n'a pas manqué des critiques pour le soupçonner d'artifice. Moins sensible dans les détails du récit – où de timides essais de critique rationaliste⁴⁶ alternent avec des interprétations puériles et des contes de nourrice – cette mentalité archaïque se fait jour particulièrement dans ce qu'on pourrait

⁴³ *Poét.* IX, 1451 b 11.

⁴⁴ Frg. 1 Jacoby.

⁴⁵ Je dois cette interprétation de l'œuvre d'Hécatee à la pénétrante étude d'A. Momigliano, « Il razionalismo di Ecatèo di Mileto », *Atene e Roma* NS 12, 1931, p. 133-142.

⁴⁶ On en trouvera un exemple dans mon article « Sur un procédé critique d'Hérodote », *Revista Clasică* 11-12, 1939-1940, p. 29-37.

appeler la conception de l'histoire du narrateur. Car Hérodote a une philosophie personnelle de l'histoire, qui lui permet de juger à sa manière la guerre mémorable entre les Grecs et les Perses.

Dans le monde matériel aussi bien que dans le monde moral – estime-t-il – tout ce qui dépasse le niveau commun est destiné à succomber sous les coups de la Loi divine, dont la mission est de rétablir l'équilibre rompu par la démesure des hommes. Les dieux étant envieux, ne consentent pas aux mortels des faveurs excessives. C'est l'idée exprimée par Amasis dans la lettre adressée à Polycrate : « à moi ta grande fortune ne me paraît pas de bon augure, car je sais que la divinité est jalouse »⁴⁷. Toute élévation contient en elle-même le germe de la chute inévitable. Ainsi que l'avait enseigné de longue date la morale ionienne, l'abondance et le pouvoir produisent la satiété, qui engendre l'orgueil, qui attire sur l'homme imprudent le dénouement fatal, l'ἄτη. Ainsi conçue, l'histoire cesse d'être un déploiement de forces humaines, pour devenir le terrain d'application d'une loi divine. Le principe qui gouverne le monde est un principe transcendant, l'envie des dieux (φθόνος θεῶν), et c'est à ce principe que l'on doit la chute des empires et leur succession ininterrompue. « Les choses humaines sont sur une roue – dit Crésus à Cyrus dans l'épisode bien connu – qui tourne et ne laisse pas toujours les mêmes être heureux »⁴⁸.

La victoire des Grecs sur les barbares apparaît à l'historien comme une manifestation de cette loi éternelle. Aussi, sur ce point, sa conception s'accorde-t-elle à celle de l'autre chantre de la gloire nationale, le combattant de Salamine, le grave Eschyle. Lorsque, dans les *Perses*, le chœur des anciens évoque l'ombre de Darius pour lui demander conseil dans le malheur qui a frappé l'Empire, triste, le roi proclame : « des monceaux de morts, en un muet langage, jusqu'à la troisième génération, diront aux regards des hommes que nul mortel ne doit nourrir des pensées au-dessus de sa condition mortelle. La démesure en mûrissant produit l'épi de l'erreur et la moisson qu'on en lève n'est faite que de larmes... »⁴⁹.

Ainsi, il y a chez Hérodote un élément irrationnel, expression de sa mentalité archaïque, qui contrarie la tendance rationaliste vigoureusement affirmée par Hécatee. Les exigences de la raison ne parviennent pas à s'imposer à cause des préjugés métaphysiques qui entravent le processus logique en marche. Mais sa victoire est assurée, et elle sera absolue chez Thucydide.

En effet, si pour l'historien d'Halicarnasse l'existence individuelle et celle de l'humanité tout entière est un drame dont le dénouement est entre les mains de la divinité ; si ce dénouement n'est pas toujours en fonction de nos actions ou de notre moralité, mais le caprice ou la jalousie des dieux entrent pour beaucoup dans le sort fait aux pauvres mortels, pour l'auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* (pour m'en tenir à la caractérisation d'Alfred Croiset) « la vie humaine est un ensemble de faits qui s'enchaînent suivant des lois nécessaires, toujours les mêmes, sans aucune intervention extérieure et accidentelle de la divinité ; où la moralité humaine joue un rôle sans doute, mais bien moins parce qu'un acte immoral appelle un châtement théologique, un jugement de la providence, que parce qu'il est en soi, presque toujours, un acte inintelligent, un acte qui méconnaît la liaison scientifique et nécessaire des choses »⁵⁰. Il ne faut donc pas nous attendre à rencontrer dans son œuvre le cortège des miracles et des présages enregistrés avec un respect religieux par Hérodote, et encore moins le recours à la « main de Dieu » pour expliquer des situations autrement incompréhensibles. La part d'irrationnel dont il ne songe pas à nier la présence dans le déroulement des événements (de même que cet autre grand « réaliste » du monde ancien, Jules César, n'hésitera pas à parler de la *Fortune*), cette part d'irrationnel qu'il appelle « le hasard » (τύχη) n'est pas, aux yeux de Thucydide, une divinité, une force venue du dehors pour fausser le mécanisme du monde, mais – comme on l'a dit justement – « l'ensemble des causes naturelles inconnues dont la faiblesse de l'esprit humain n'a pu tenir compte »⁵¹.

Au lieu des interventions surnaturelles, au lieu de « la jalousie des dieux » élevée au rang de régulateur du devenir historique, Thucydide pose des causes – des causes susceptibles d'être étudiées en elles-mêmes, soit qu'il s'agisse de l'individu isolé, soit de cet être collectif qui a nom « État », dont il est le premier à reconnaître la nature particulière et dont les mobiles sont par lui analysés avec une lucidité

⁴⁷ III 40.

⁴⁸ I 207 (Trad. Legrand). Cf. B. Lavagnini, *Saggio sulla storiografia greca*, Bari, 1933, p. 31-33.

⁴⁹ V 818-822 (Trad. Myzon).

⁵⁰ *Histoire de la littérature grecque* IV, Paris, 1895, p. 107.

⁵¹ *Ibidem*, p. 109.

insurpassable. Ce que nous propose de la sorte l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, c'est, en premier lieu, un exposé dont l'exactitude matérielle est la plus rigoureuse à laquelle un chercheur travaillant dans les conditions de l'auteur pouvait atteindre. « Pour ce qui est des faits – lisons-nous dans une profession de foi dont on ne saurait mettre en doute la sincérité –, je ne m'en suis pas rapporté au dire du premier venu ou à mes impressions personnelles ; je n'ai raconté que ceux dont j'avais moi-même été spectateur ou sur lesquels je m'étais procuré des renseignements précis et d'une entière exactitude... »⁵². L'exactitude matérielle n'est toutefois ni l'unique, ni le plus important mérite revendiqué par Thucydide. Conscient de sa valeur exceptionnelle, il ne manque pas de le relever lui-même, à la suite du passage cité, dans ces lignes où, en parlant des résultats obtenus dans des conditions aussi difficiles, il écrit : « Peut-être ces récits, dénués du prestige des fables, perdront-ils de leur intérêt ; il me suffit qu'ils soient trouvés utiles par quiconque voudra pénétrer le sens des événements passés et préjuger les incidents plus ou moins semblables dont le jeu des passions doit amener le retour... »⁵³.

Au point de vue du problème qui retient notre attention, il ne saurait échapper à personne l'intérêt de la déclaration de Thucydide suivant laquelle l'importance de son œuvre résiderait dans le fait de dévoiler « le sens des événements passés » et de permettre de prévoir l'avenir. Il convient d'ajouter toutefois que la phrase en question n'a pas toujours été, et continue à ne pas être toujours ainsi comprise. Pour m'en tenir à un seul exemple, dans l'unique version roumaine de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, les paroles τῶν γενομένων τὸ σαφές sont rendues par « savoir de manière certaine ce qui a été »⁵⁴. Mais, si par ces paroles l'on entend que l'intention de l'historien a été d'établir avec plus ou moins de précision l'existence matérielle de certains événements du passé ou le rôle de ces événements dans la préparation du présent, l'interprétation est fautive. Car il suffit de pousser la lecture du texte un peu plus loin pour se rendre compte qu'aux yeux de Thucydide l'avantage que le lecteur était censé retirer de son œuvre n'était pas l'intelligence du présent, mais celle de l'avenir.

Sans doute, en un certain sens, toute exploration historique du passé ouvre des perspectives sur l'avenir. Sans doute toute époque historique – dans la mesure où elle constitue le point de départ d'un nouveau développement – permet d'entrevoir l'avenir. Mais ce qui est caractéristique de la conception professée par Thucydide c'est que la connaissance de l'avenir n'est pas poursuivie parce qu'il serait le but du devenir historique, ni parce qu'il serait déterminé par le présent, mais pour la possibilité qu'il fasse revivre – dans des conditions plus ou moins semblables – des événements du passé : *pour la possibilité que l'histoire se répète*.

Dans le passage à peine reproduit, pour cause de la répétition des événements historiques – ainsi que de tout événement pur et simple – on nous donnait ce que l'historien appelle τὸ ἀνθρώπειον, expression rendue par « le jeu des passions humaines », autant dire « la manière d'être des hommes ». Si la traduction est bonne, l'intention de Thucydide pourrait avoir été – avec l'heureuse formule de Thibaudet, dans un de ses plus beaux livres, et des plus intelligents qu'on ait jamais consacrés à l'historien d'Athènes – « l'identification de la pérennité historique et des retours inévitables avec la pérennité humaine et les plis du cœur humain »⁵⁵.

Ceci veut dire tout d'abord que – pour Thucydide – la compréhension historique doit dépasser la sphère du simple devenir, dans la conception moderne seule susceptible d'être étudiée dans son enchaînement causal. Ceci veut dire également que le but poursuivi par l'historien est une sorte de détemporalisation du devenir historique – d'après notre manière de voir, inséparable de l'idée de temps, de temporalité. Ceci veut finalement dire que le véritable objet de la recherche historique n'est pas la matérialité des faits, ni la succession ininterrompue des événements, mais ce qui se cache sous les apparences, ce qui les détermine et les conditionne, et qui n'est autre que l'éternel humain.

Mais, pour autant qu'il soit éternel, « l'éternel humain » est susceptible d'être étudié et compris. Forts de la connaissance de ce *primum movens* des événements historiques, nous pouvons faire des prévisions. Et voici comment, chez l'historien dont l'œuvre a été et continue à être considérée comme une anticipation de l'historiographie moderne, on en vient à découvrir une conception de l'histoire – science

⁵² I 22, 2. Cf. V 26, 5 (Trad. Bétant).

⁵³ I 22 4 (Trad. Bétant légèrement modifiée).

⁵⁴ Thukydides, *Războiul Peloponeziac*, tradus de M. Jaloță, București, 1941, p. 53.

⁵⁵ *La campagne avec Thucydide*, Paris, 1922, p. 126-127.

de loin, sorte de physiologie des communautés humaines – dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle se situe à l'opposé de notre propre conception.

Surprenante ou non, cette conclusion n'en est pas moins vraie. Elle s'accorde du reste aux conclusions de quelques-uns des plus pénétrants critiques de Thucydide, un Jaeger et un Regenbogen, sans oublier Thibaudet, dont *La campagne avec Thucydide*, ainsi qu'il m'est arrivé de la dire, compte parmi les interprétations les plus lumineuses de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Par d'autres voies que celle que nous avons suivie – en prenant pour point de départ la place de l'historien dans l'évolution de l'esprit et de la société attiques –, leur effort de compréhension arrive au même résultat : l'œuvre de Thucydide ne se révèle pas à eux comme une œuvre désintéressée, comme une recherche dont le but serait un acte de pure connaissance ; intention et réalisation, théorie et pratique, l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* leur apparaît comme une étape nécessaire sur la voie d'une pensée politique aspirant à l'universel.

Avec des différences qui tiennent aux époques et aux individus, la direction imprimée à l'historiographie par Thucydide – sous son double aspect de psychologie de l'animal social et de mécanique des collectivités – allait être continuée jusqu'à la fin du monde antique dans des conditions sur lesquelles il ne saurait être question d'insister. Deux seuls moments devrais-je encore évoquer aussi brièvement que possible et ce seront (en sacrifiant l'ordre chronologique à un ordre rationnel) le moment Plutarque et le moment Polybe.

Pourquoi estimé-je de m'arrêter sur Plutarque, on le comprendra sans peine dans une étude qui se propose de mettre en lumière le « manque de mémoire » de l'âme grecque, son peu de sensibilité aux transformations amenées par le temps. L'incapacité de « réaliser » la dimension du temps manifestée dans les domaines de création sommairement rappelés dans la première partie de mon exposé – la même incapacité se fait jour dans l'idée que le Grec se faisait de la vie psychique, dans laquelle jamais il n'a vu (comme c'est notre cas à nous) une succession d'états passagers, déterminés par une fatalité intérieure et convergeant vers un but nécessaire. C'est la raison pour laquelle la littérature grecque a connu des héros mais non pas des hommes, a créé la tragédie mais non pas le roman.

Qui n'a pas le sentiment de la fluidité de la vie psychique, qui postule un moi identique à chaque moment de l'existence, celui-là est prêt à confondre l'homme d'hier et l'homme d'aujourd'hui, l'homme d'aujourd'hui et l'homme de toujours. Le risque était en germe dans l'idée de Thucydide d'une nature humaine invariable ; mais les fruits on les admire chez l'auteur des *Vies parallèles*, dont les héros, choisis pour servir d'exemple, proclament la victoire sur le temps de vertus trop belles pour ne pas se renouveler. « Ce fut pour l'utilité des autres que je commençai à écrire les *Vies des hommes illustres* – avoue quelque part Plutarque⁵⁶ – c'est pour mon propre avantage que je les continue aujourd'hui, et que je m'en occupe avec complaisance. Cette histoire est pour moi comme un miroir fidèle, dans lequel je considère ces grands personnages, pour tâcher de régler ma vie et de me former sur leurs vertus... Sans cesse appliqué à l'étude de l'histoire, occupé à composer ces *Vies*, je grave dans mon âme le souvenir et l'image des hommes les plus vertueux et les plus illustres ; si le commerce de ceux avec qui je suis obligé de vivre me fait contracter quelque disposition vicieuse, dépravée et indigne d'un homme d'honneur, je travaille à la rejeter, à la bannir loin de moi ; j'adoucis, j'épure ma pensée, en la portant sur ces modèles si parfaits de sagesse et de vertu... ».

Que les *Vies parallèles* s'inspirent à une conception anachronique de l'histoire, à peine ai-je besoin de la dire. Ce qu'il convient plutôt de rappeler c'est que, chez Plutarque, la recherche de l'unité dans la diversité, la mise en relief du durable et du permanent dans une humanité conçue identique à travers l'espace et le temps, trahit l'influence de ses maîtres stoïciens, dont la prédication a rendu populaire dans le monde ancien l'image du sage citoyen de l'univers, partout chez lui, partout le même. En faisant participer l'homme à la raison universelle, en établissant entre le Créateur et la Créature des liens plus étroits que n'importe quelle autre philosophie païenne, la doctrine du Portique propageait non seulement l'idéal d'un État étendu sur toute la terre, mais – dans la mesure où l'interdépendance des éléments était pour elle plus étroite que pour d'autres systèmes – l'idée d'une communauté de sort embrassant à la fois l'univers et l'homme, la partie et l'ensemble. « Rien, fût-ce la moindre des choses – lit-on dans un

⁵⁶ *Vie de Paul-Émile* 1 (trad. Ricard).

fragment de Chrysippe, conservé par Plutarque⁵⁷ – ne saurait se passer autrement que d'après la nature commune et sa loi rationnelle ». Par rapport à cette loi, la vie historique ne jouit pas de plus d'autonomie que la vie individuelle. « Du haut en bas, de siècle en siècle », dira Marc-Aurèle⁵⁸, à travers un enchaînement ininterrompu de causes et d'effets, ce qui fut sera, selon une ordonnance à laquelle rien n'échappe. « À considérer le passé, puis les changements qui se font dans le présent, on peut assister d'avance à l'avenir », écrit ailleurs l'empereur philosophe⁵⁹. « Car le spectacle sera toujours absolument pareil et l'on ne saurait s'écarter du rythme des événements ».

Dans ses traits principaux et dans mainte expression particulière, c'est là l'essentiel des vues de Polybe sur le devenir historique. On se rappelle en effet que, se proposant de découvrir par quels moyens la capitale du Latium était devenue presque sous ses yeux la principale puissance du monde méditerranéen, et convaincu d'avoir trouvé cette explication dans l'excellence de son organisation politique, l'historien de Mégalopolis avait été amené à consacrer au problème de la constitution une étude dont les conclusions peuvent se résumer comme il suit.

À l'intérieur de chaque société, la succession des formes de gouvernement se poursuit suivant un ordre prévisible, toujours le même. À commencer par la monarchie et en passant par la tyrannie, l'aristocratie, l'oligarchie la démocratie – pour finir avec la démocratie dégénérée qui s'appelle ochlocratie – les États sont destinés à connaître l'instabilité des régimes politiques, condamnés à se remplacer l'un l'autre, par suite d'un processus de dégénérescence dont les germes sont dans leur nature. C'est ici qu'il convient de chercher la cause des événements du passé et la raison des changements à venir. « Si l'on possède bien ces notions, – croit pouvoir affirmer Polybe⁶⁰ –, on peut se tromper sur le temps, quand on veut prédire l'avenir d'un État ; mais quand il s'agit de déterminer à quel point de développement ou de décadence il est parvenu, ou quels changements il doit subir, il est rare qu'on commette une erreur, pourvu qu'on juge sans passion et sans préjugé. C'est surtout en étudiant suivant cette méthode la constitution de Rome que nous arriverons à en connaître les origines, les progrès, l'apogée, et aussi les transformations éventuelles ; car plus que tout autre, ... elle s'est toujours formée et développée selon les lois de la nature, et c'est selon ces mêmes lois que s'opéreront ses révolutions futures ».

Quelque chose de la fatalité des cycles cosmiques se retrouve dans l'incessante succession des formes de gouvernement. De même que le périodique renouvellement des uns clôture l'horizon de l'existence, l'alternance des autres assigne à la vie historique des limites insurpassables. Après l'homme évadé du temps, comme les héros de Plutarque, l'image que Polybe propose à notre médiation est celle de l'homme prisonnier du temps. Entre l'un et l'autre nous n'avons pas à choisir, mais peut-être, n'était-il pas inutile de souligner une différence qui concrétise l'orientation bipolaire de l'historiographie grecque.

Transposée en termes moraux, c'est la distance entre liberté et contrainte, que la pensée antique n'a pas su effacer, si ce n'est – tout à tout – par l'exaltation jusqu'à l'auto-divinisation de l'individu et la rupture de tout lien capable de le rattacher à la collectivité, ou par le sacrifice joyeusement consenti de tout trait personnel en faveur de la fraternité humaine, par l'abandon de toute velléité d'auto-détermination à la plus grande gloire de l'intelligence qui gouverne l'humanité et le monde.

D. M. Pippidi

⁵⁷ *De Stoic. repugn.* 34, p. 1049 f (= *Stoic. Vet. Frgm.* II 937).

⁵⁸ IX 28 (Trad. Trannoy).

⁵⁹ VII 49.

⁶⁰ VI 9.

RENAISSANCE ET HUMANISME. EN MARGE DU LIVRE DE M. OȚETEA

Il y a cinq ans depuis qu'a paru le livre de M. Oțetea sur *La Renaissance et la Réforme*¹, et si l'accueil qu'il a rencontré auprès du public a dès le début été favorable, je ne crois pas me tromper en affirmant que, parmi les spécialistes, l'intérêt suscité par l'ouvrage du professeur de Iassy a été plutôt médiocre. Quelle qu'en soit l'explication, je ne pense pas que, dans nos périodiques, on lui ait consacré d'autre discussion que les sommaires objections de M. P. Comarnescu, publiées par la *Revista Fundațiilor Regale*². Pourtant, pour ne rien dire de l'intérêt considérable d'un sujet qui depuis cent ans n'a cessé de passionner les esprits, on se trouvait devant une tentative de résoudre l'un des principaux problèmes de l'histoire universelle, grâce à une hypothèse par elle même susceptible d'occasionner d'intéressantes controverses. Ai-je besoin de dire, en effet, que l'explication avancée par M. Oțetea de l'ensemble de manifestations culturelles auquel on donne le nom de Renaissance – à savoir l'apparition du capitalisme et les transformations politiques et sociales qui en découlent – pourrait à elle seule fournir le point de départ de plus d'une discussion, concernant soit la valeur en général de la méthode préconisée, soit son application au cas spécialement étudié ?

Pour prendre un exemple, une affirmation comme celle-ci, selon laquelle « l'apparition du capitalisme » aurait été partout « la condition préalable de tout essor culturel supérieur »³ – contestable dans la mesure où la civilisation antique s'est tout entière développée dans le cadre d'une économie que, improprement seulement, on pourrait taxer de « capitaliste » – méritait de retenir l'attention des spécialistes autant que la page dans laquelle, en précisant les rapports qui, à l'en croire, rattacheraient les créations artistiques et littéraires de la Renaissance aux conditions économiques de l'époque, l'auteur expose non seulement la méthode dont il entend se servir, mais aussi les conclusions auxquelles finalement il s'arrête. « L'essor des lettres et des arts – lisons-nous à la p. 11 – la libre expansion de la personnalité, la diffusion de la culture humaniste et le développement de l'esprit critique sont, à n'en pas douter, des éléments constitutifs de la Renaissance, mais ils ne définissent pas l'essence du mouvement, pas plus qu'ils ne délimitent son action dans l'espace et le temps. Ce sont là des épiphénomènes – des effets, non des causes de la Renaissance. Ce sont les nouvelles conditions de vie qui ont créé une nouvelle conscience, et non pas inversement. Pour qu'une nouvelle conception du monde et de la vie vînt à triompher, il fallait que l'ancienne organisation économique, sociale et politique, où avait vécu l'homme médiéval, disparût. Les nouvelles formes d'existence se sont manifestées partout où le lien féodal qui unissait les hommes a été brisé, et la force qui, en écartant les entraves du régime féodal, a remplacé l'ordre statique du Moyen Âge par un ordre essentiellement dynamique, en faisant des villes le centre des activités disséminées auparavant à la campagne ... a été le capitalisme. Ce n'est pas par l'effet d'un simple hasard que les premières manifestations de la Renaissance se produisent dans les Flandres et en Italie (à Florence notamment, où apparaissent également les premiers symptômes du capitalisme), et finissent avec le déplacement du centre commercial du monde sur les rives de l'Atlantique et la conquête de la Péninsule par les Espagnols. La Renaissance italienne coïncide avec l'époque de suprématie économique et avec l'indépendance politique de l'Italie. En changeant n'importe quelle chose en marchandise – les

¹ *Renășterea și Reforma*, Bucarest, 1941, 359 p. in 16°.

² Avril, 1941, p. 229-231.

³ *Op. cit.*, p. 39.

produits de la terre et de l'industrie aussi bien que ceux de l'esprit et de l'imagination –, le capitalisme arrache l'homme à l'isolement où l'avait fait vivre le régime féodal et, en le contraignant à produire au delà de ses besoins domestiques pour le marché, transforme le repos en mouvement, l'inertie en activité sans répit, l'imprévoyance en esprit froidement calculateur ».

Sans m'arrêter aujourd'hui à peser le bien-fondé d'une thèse dont la discussion exigerait un tout autre cadre, et sans non plus insister sur l'imprécision du terme « capitalisme », employé par M. Oțetea dans un sens qui n'est pas parfaitement clair, je voudrais, avant d'en venir à l'examen des deux notions qui forment l'objet de cette note, dire quelques mots sur la méthode préconisée dans les lignes qu'on vient de lire, méthode qui ne me paraît pas avoir été toujours appréciée à sa juste valeur.

On croit généralement, et on n'a pas manqué de l'affirmer, que la méthode d'interpréter les événements pratiquée par M. Oțetea dans le livre qui retient notre attention serait celle du matérialisme historique, autrement dit que la philosophie dont il s'inspire serait la philosophie marxiste du matérialisme dialectique. La confusion – car, à n'en pas douter, il s'agit là d'une confusion – ne saurait être imputée à M. Oțetea, qui, pour son compte, n'invoque jamais l'autorité du théoricien socialiste, mais au peu de familiarité de notre public avec une doctrine plus fameuse que connue. Quelques précisions à ce sujet ne seront donc pas de trop, d'autant plus que le jugement sur la valabilité de la thèse discutée devra dépendre en premier lieu de sa juste compréhension.

« Dans la production sociale de leur vie – écrit Marx dans la préface de *Zur Kritik der politischen Oekonomie* –, les hommes contractent certains rapports, indépendants de leur volonté, nécessaires, déterminés. Ces rapports de production correspondent à un certain degré de développement de leurs forces productives matérielles. La totalité de ces rapports forme la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique, et à laquelle répondent des formes sociales et déterminées de conscience ... Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine son existence, mais son existence sociale qui détermine sa conscience »⁴.

En des termes légèrement différents, l'idée exprimée dans la dernière phrase est celle défendue par M. Oțetea dans la page reproduite plus haut, lorsqu'il écrivait : « Ce sont les nouvelles conditions de vie qui ont créé une nouvelle conscience, et non pas inversement ». Là s'arrête cependant la ressemblance entre les deux conceptions, parce que, à y bien regarder, ce qui, selon Marx, détermine les conditions sociales d'existence, ce qui, en dernière instance, doit être tenu pour le moteur du développement historique, ce sont les rapports de production, à leur tour conditionnés par l'évolution plus ou moins poussée de l'outillage technique. « Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives – lisons-nous dans la *Misère de la Philosophie. Réponse à la Philosophie de la Misère de M. Proudhon*⁵. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. *Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur la société avec le capitaliste industriel* ... Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle produisent aussi les principes, les idées, les catégories conformément à leurs rapports sociaux ... Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment ; elles sont des produits historiques et transitoires ».

Le rôle de la technique en tant que facteur de transformations historiques est proclamé par Marx avec encore plus d'insistance dans un passage du *Capital*, dont l'importance pour l'intelligence de la méthode à laquelle il a donné son nom ne saurait être exagérée : « Les débris des anciens moyens de travail ont pour l'étude des formes économiques des sociétés disparues la même importance que la structure des os fossiles pour la connaissance de l'organisation des races éteintes. Ce qui distingue une époque économique d'une autre, c'est moins ce qu'on fabrique que la manière de fabriquer, les moyens de travail par lesquels on fabrique (*wie, mit welchen Arbeitsmitteln gemacht wird*). Les instruments de travail sont les gradimètres du développement du travailleur et les exposantes des rapports sociaux dans lesquels il travaille »⁶.

⁴ *Critique de l'économie politique*, trad. fr. par L. Rémy, Paris, 1899. Cf. *Der Achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte*, II^e éd., 1869, p. 26.

⁵ Paris, 1847, p. 99-110.

⁶ *Das Kapital*, p. 42-143, cité par Sorel dans l'introduction à la traduction française du livre d'E. Seligman, *L'interprétation économique de l'histoire*, Paris [s.d.], p. XXXIII-XXXIV.

Les citations pourraient continuer, mais l'essentiel me paraît exprimé dans les textes qu'on vient de lire. D'après ceux-ci, si l'on essayait de représenter schématiquement la conception de Marx concernant les rapports entre l'infra et la superstructure, en d'autres termes entre les phénomènes historiques et les facteurs qui les déterminent, le résultat serait, je crois, le suivant :

- à la base, un certain degré de développement des forces productives, de l'outillage, de la technique ; conditionnés par cette dernière, des rapports économiques déterminés ;
- à son tour conditionné par les rapports économiques, un certain régime politique et social ;
- influencée par le régime où il vit, la psychologie de l'homme social ;
- enfin, réfléchissant cette psychologie, les différentes manifestations spirituelles censées caractériser une société et une époque données⁷.

Si, par rapport à cette hiérarchisation de causes et d'effets (où chaque élément fait fonction à la fois de cause et d'effet, à l'exception du premier anneau de la chaîne, l'outillage technique, dont on ne nous dit pas⁸ qu'est-ce qui contribue à le rendre tel qu'il est à un moment donné de l'évolution historique), l'on se demande quelle est la méthode employée par M. Oțetea dans l'étude d'un phénomène comme la Renaissance, il faudra répondre que le recours aux facteurs matériels pour expliquer des activités autres que matérielles ne va pas, chez lui, jusqu'à mettre en cause l'élément technique, mais seulement l'élément économique. « Ces transformations – écrit-il à propos de certaines manifestations caractéristiques de l'époque qu'il se propose de présenter – sont dues en premier lieu à la révolution économique qui a remplacé l'économie naturelle par une économie fondée sur la monnaie et le crédit. L'essor du commerce ... a réveillé des forces qui ont radicalement transformé l'organisation économique, politique, sociale et culturelle de l'Europe occidentale ». Et plus loin : « ... l'essor du commerce a favorisé l'essor des villes et la formation d'une population urbaine s'occupant de négoce et d'industrie et qui, par l'importance de son rôle économique, a fait des villes le centre des énergies et des initiatives qui dominent la société moderne »⁹.

Dans ces conditions, la question de savoir si la méthode utilisée par M. Oțetea pour expliquer la Renaissance peut encore être appelée « marxiste » doit rester ouverte. Mais ce qui me paraît plus important qu'une simple querelle de mots, c'est la constatation que, eût-il voulu s'en rapporter, pour défendre sa thèse, à ce que Marx appelait « der Gradmesser der Entwicklung der menschlichen Arbeitskraft » (entendez : les outils, les moyens de fabrication), cette voie lui aurait été fermée du fait que, du Moyen Âge à la Renaissance, la technique de la production ne connaît pas de perfectionnements décisifs, capables d'expliquer les différences entre les « superstructures » de ces deux époques.

Il ne saurait être question, naturellement, d'entamer ici une discussion technologique, pour laquelle je serais très mal préparé. Pareille tentative serait du reste inutile, puisque, comme nous venons de le voir, M. Oțetea lui-même se contente de parler d'une transformation économique, et non pas industrielle, par laquelle s'expliqueraient nombre de traits caractéristiques non seulement de la mentalité « rinascimentale », mais aussi de l'homme moderne. Entre l'une et l'autre la différence est grande, si l'on pense aux conséquences vraiment incalculables de l'introduction du machinisme dans l'Europe du XVIII^e siècle, au point de vue économique et social aussi bien qu'au point de vue politique et intellectuel. Par rapport à cette véritable révolution, qui a changé l'aspect du monde, en posant sur de nouvelles bases les relations entre les hommes et les relations entre les États, n'est-on pas en droit d'estimer que, dans l'oeuvre de soumission de la nature, l'humanité n'a connu que deux phases : avant et après l'invention de la machine ? Et n'est-elle pas plausible l'affirmation de Salvioli – dans un livre justement célèbre –, selon laquelle les économies de la Rome républicaine et impériale, du Moyen Âge et, en partie, de l'époque moderne auraient toutes eu le même rythme ? « De l'une à l'autre, écrit le savant italien, rien d'essentiel ne change : les différences sont de quantité, non de qualité ; les formes de la production restent identiques, et de même la mentalité »¹⁰.

⁷ Cf. G. V. Plekhanov, *Les questions fondamentales du marxisme*, Paris, 1927, p. 67.

⁸ Voir cependant les observations d'Engels dans une lettre de 1894, publiée par le *Sozialistischer Akademiker* et reproduite chez L. Woltmann, *Der historische Materialismus*, 1900, p. 248 : « Wenn die Technik, wie sie sagen, ja größtenteils, vom Stande der Wissenschaft abhängig ist, so noch weit mehr dieses vom Stande und den Bedürfnissen der Technik. Hat die Gesellschaft ein technisches Bedürfniss, so hilft dies die Wissenschaft mehr voran als zehn Universitäten ».

⁹ *Op. cit.*, p. 331.

¹⁰ *Il capitalismo antico*, a cura e con prefazione di G. Brindisi, Bari, 1929, p. 196.

Mais il y a un autre point encore sur lequel j'aimerais attirer l'attention et qui est fait pour éclairer la différence entre les deux méthodes. Dans l'interprétation marxiste, le recours au système de fabrication pour expliquer les transformations de la « superstructure » précise des événements déterminés par le perfectionnement de l'outillage industriel. S'il est vrai, comme on l'a dit, que l'invention de la « navette volante » est à la base de la manufacture du coton en Angleterre, et que c'est l'essor de cette industrie qui a amené les transformations que l'on sait dans la structure sociale du Royaume-Uni, pour l'historien il ne saurait être indifférent de connaître l'année exacte de l'invention de Kay (1733). Par contre, dans l'évolution des pratiques commerciales, les étapes sont plus difficiles à dater, parce que les perfectionnements se font lentement et que, d'une période à l'autre, il n'intervient pas cette solution de continuité par laquelle s'exprime la disparition d'une méthode connue et son remplacement par quelque chose de nouveau. C'est ce qui, dans le livre de M. Oțetea, explique, à n'en pas douter, pourquoi l'apparition du capitalisme est datée seulement avec une large approximation, et c'est ce qui explique également pourquoi, déterminée à son tour par le capitalisme en voie de consolidation, la Renaissance elle-même nous est présentée sans limites précises dans le temps. « La Renaissance se prépare sans interruption depuis le XI^e siècle », lisons-nous quelque part¹¹. Et un peu plus loin : « on peut parler de Renaissance dès le moment où les institutions et les principes qui au cours du Moyen Âge avaient réglé la vie de la chrétienté occidentale n'arrivent plus à satisfaire les besoins matériels et moraux des croyants et entravent le libre épanouissement de leur activité ». Entre le Moyen Âge, nettement caractérisé, et l'époque moderne, définie elle aussi par des traits inconfondibles, la Renaissance apparaît donc comme une étape intermédiaire – pour citer M. Oțetea – « comme une période de transition au cours de laquelle la structure de la société se modifie par la formation de la bourgeoisie et l'émancipation des classes rurales, la situation politique change par l'apparition des États nationaux, enfin la culture se laïcise autant par les buts qu'elle se propose que par les moyens qu'elle emploie »¹².

À défaut de repères chronologiques permettant de la délimiter, l'époque qui retient notre attention se définit donc, dans la conception de M. Oțetea, par le contraste où elle se situe avec l'époque précédente dans plusieurs domaines d'activité et notamment dans l'attitude à l'égard du monde. « En opposition ouverte avec ... la conception de vie médiévale – nous apprend-t-on – un nouvel idéal de vie s'affirme, plus libre et plus rationnel, apparenté à l'idéal de vie de l'Antiquité et basé sur la foi dans la nature humaine et l'efficacité de la raison »¹³. Ou : « ce qui fait différer le Moyen Âge de la Renaissance, ce n'est pas tant la nouveauté des problèmes que les solutions qu'on propose des problèmes éternels de la vie et de la pensée »¹⁴. Et encore : « Pendant la Renaissance, la nature, la vie et le monde avec leurs plaisirs et leurs beautés (autant d'obstacles dans la voie du salut, au jugement de l'ascétisme médiéval) deviennent les valeurs suprêmes aux yeux de l'homme et surtout de l'artiste. En ce sens, on a pu dire que la Renaissance est la découverte de l'homme et du monde »¹⁵.

Quelque chose de la conception burckhardtienne se fait jour dans l'attitude de l'auteur, encore que, dans l'introduction du livre, il prenne la peine de protester contre « l'abîme » qui, dans l'ouvrage bien connu de l'historien suisse, séparerait « la Renaissance du Moyen Âge et l'Italie du reste de l'Europe »¹⁶. En réalité, en dépit de ce désaveu on ne saurait plus catégorique, lorsqu'à son tour il se propose d'esquisser la physionomie spirituelle de l'époque, le savant roumain ne s'y prend pas autrement que son célèbre prédécesseur, qu'il accuse d'avoir « décrit dans les couleurs les plus vives les éléments originaux et modernes de la Renaissance et, en les opposant au Moyen Âge », de les avoir « puissamment mis en relief »¹⁷.

Or, M. Oțetea ne fait-il pas exactement la même chose alors que, parlant de « l'esprit laïque, réaliste et pratique qui distingue l'homme moderne de l'homme médiéval »¹⁸, il exalte l'idéal nouveau, « fondé

¹¹ *Op. cit.*, p. 329.

¹² *Ibidem*, p. 329.

¹³ *Ibidem*, p. 334.

¹⁴ *Ibidem*, p. 329.

¹⁵ *Ibidem*, p. 252.

¹⁶ *Ibidem*, p. 29.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*, p. 38.

sur la glorification de la vie présente, sur le sentiment de la valeur de la nature et de l'homme, ... idéal *diamétralement opposé* à l'ascétisme du Moyen Âge » ?¹⁹. Comment, par ailleurs, douter qu'un véritable abîme ait séparé les deux époques, quand on lit que « de Dante à l'Arioste, l'idéal de l'homme que la Renaissance s'est forgé ... est antiféodal, positiviste et démocrate ... Le chevalier médiéval, avec sa conception de l'honneur qui lui commandait le sacrifice de la vie pour Dieu et son suzerain, ne suscite plus que des sourires moqueurs » ?²⁰.

Même sans nous attarder à examiner le degré de crédibilité d'une affirmation comme celle qu'on vient de lire²¹, n'y aurait-il pas, dans la contradiction entre la théorie et la pratique de notre auteur, entre son anti-burckhardtisme principiel et la saveur burckhardtienne du livre, un reflet de la fausseté de sa position doctrinale, l'attitude de quelqu'un qui conscient de tout ce dont la Renaissance est redevable au Moyen Âge, ne se résigne pas à tirer la conclusion que « loin de constituer une victoire sur le Moyen Âge – comme l'a si bien dit Nordström²² – la Renaissance n'est qu'une branche fleurie sur l'arbre puissant de la culture médiévale » ?

Sensible dans plus d'une partie de l'exposé – où, dans la présentation des créations du *Trecento* et du *Quattrocento*, l'héritage du Moyen Âge s'impose à chaque pas –, la précarité de la position de M. Oțetea devient particulièrement sensible lorsqu'il essaye d'esquisser le portrait moral de la Renaissance, son idéal de vie, dont le caractère « positiviste », encore que souligné avec insistance, ne réussit pas à nous faire oublier les innombrables traits de mentalité théologique difficilement conciliables avec « l'esprit laïque, réaliste et pratique » qui, selon une phrase reproduite plus haut, marquerait la séparation entre les deux époques. Dans cet ordre d'idées, on ne saurait non plus passer sous silence l'interprétation donnée par M. Oțetea à un phénomène comme l'humanisme, dont la véritable signification me paraît obscurcie chez lui par la même manière burckhardtienne de concevoir la Renaissance, et sur laquelle je me propose de m'arrêter plus longuement.

« Désirant se donner un nouvel idéal de vie, plus en accord avec les réalités de l'époque – lisons-nous dans un passage significatif –, les Italiens de la Renaissance se sont tournés vers l'Antiquité classique, dans les oeuvres de laquelle ils ont trouvé un programme de pensée et d'action, un modèle à suivre et une nouvelle conception de l'existence »²³. Quant au fait, judicieusement relevé plus loin, que « ce n'est pas l'Antiquité qui a créé l'esprit moderne, mais la maturité de l'esprit moderne qui a découvert l'Antiquité », il présente à notre point de vue moins d'importance que l'affirmation selon laquelle, dans les oeuvres des anciens, les annonciateurs des temps nouveaux auraient découvert « les fondements d'une culture laïque appropriée au degré de développement de la bourgeoisie »²⁴. Dans la conception de M. Oțetea, l'humanisme apparaît donc comme l'expression spirituelle de la nouvelle situation économique et politique, comme l'allié naturel de la classe citadine dans sa lutte contre les forces de la réaction. « L'Antiquité – nous dit-on plus loin – a offert aux idéaux de la bourgeoisie la sanction de son autorité et le modèle d'une culture laïque fondée sur la raison »²⁵. Et ailleurs : « L'Antiquité classique a été saluée avec enthousiasme parce qu'elle légitimait la révolte contre les entraves de la société médiévale, en opposant à l'autorité de l'Église l'autorité d'une doctrine tout aussi prestigieuse, bâtie sur le sens commun »²⁶. Retour aux valeurs spirituelles du monde gréco-romain, l'humanisme représenterait donc, d'après l'ouvrage que nous analysons, une sorte de charte de la libre pensée, l'équivalent sur le plan moral des libertés civiles péniblement conquises. En lui auraient trouvé expression les aspirations les

¹⁹ *Ibidem*, p. 182.

²⁰ *Ibidem*, p. 218.

²¹ En réalité, sans autrement insister sur la prétendue mentalité antiféodale de Dante, promu, pour la circonstance, représentant de l'esprit nouveau, il est évident, comme le fait observer Nordström à propos de Balthazar Castiglione, qu'au temps de la Renaissance « les moeurs de la culture courtoise sont toujours une réalité vivante, avec leurs conventions mondaines, leur culte de la femme et leurs sports chevaleresques » (*Moyen Âge et Renaissance*, Paris, 1933, p. 215).

²² *Moyen Âge et Renaissance*, p. 8. Cf. J. Huizinga, *Le déclin du Moyen Âge*, trad. fr. par J. Bastin, Paris, 1932, p. 391-392.

²³ *Op. cit.*, p. 38.

²⁴ *Ibidem*, p. 18.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ibidem*.

plus audacieuses de l'Europe moderne, c'est à lui que nous serions redevables de la table des valeurs morales à laquelle l'humanité n'a cessé depuis de rendre hommage. « Les humanistes – écrit encore M. Oțetea dans une page significative – ne nient pas ouvertement les dogmes fondamentaux du christianisme – l'immortalité de l'âme et la création du monde –, mais ils les ignorent. Au lieu de la religion transcendante, ils prêchent une religion purement rationnelle. Le but suprême de l'homme ne sera plus la félicité éternelle mais la félicité terrestre, l'homme devient une fois de plus la mesure de toutes choses et l'objet d'étude le plus digne de l'homme. Le développement de toutes ses qualités physiques et spirituelles, afin qu'il puisse mieux jouir de la vie, apparaît comme l'unique but légitime de l'éducation. L'Antiquité classique, avec sa philosophie positive, avec sa science orientée vers l'étude de la nature et son art voué à l'exaltation de l'homme, représente l'idéal de vie des humanistes de la fin du XV^e siècle. Au lieu de l'Évangile de la résignation et de l'humilité, l'Évangile de la beauté et de la gloire terrestre »²⁷.

En laissant pour l'instant de côté la question de savoir jusqu'à quel point chacune de ces affirmations est fondée en elle-même, et en nous contentant d'apprécier en bloc l'impression de vérité qui se dégage de la lecture de ces lignes, ne serait-ce pas, de la part de notre auteur, une attitude peu recommandable que celle qui fait attribuer aux humanistes des traits dont quelques-uns ont pu se rencontrer isolément chez des hommes de la Renaissance, mais qui – pris ensemble et dans la mesure indiquée – n'ont jamais caractérisé l'humanisme comme tels ?

Par ailleurs, n'y aurait-il pas une erreur de perspective dans la tendance déjà signalée, qui consiste à opposer à un Moyen Âge noirci à souhait l'image radieuse d'une Renaissance douée des qualités les plus rares, surtout lorsque la plupart de celles-ci lui viennent des siècles qui l'avaient précédée, et en tout premier lieu de l'extraordinaire XIII^e siècle ?

Nous touchons ici à une surprenante lacune du livre de M. Oțetea, selon toute probabilité explicable par la même influence burckhardtienne qu'il m'est déjà arrivé de noter. « Burckhardt – fait justement observer Nordström – considère le Moyen Âge et la Renaissance comme s'opposant l'un à l'autre. Il fait de chacune de ces périodes une espèce d'entité historique nettement circonscrite où l'on ne distingue aucune évolution, où se manifestent à peine quelques tendances contradictoires. Tout se trouve ramené au même plan et la différenciation chronologique fait défaut. L'idée générale d'un développement ne se laisse qu'entrevoir »²⁸. Ce reproche est également fondé à l'égard de M. Oțetea, dont le manière de présenter le Moyen Âge ne laisse guère soupçonner le nombre et la variété des courants d'idées qui se sont entrecroisés au cours du millénaire dont la physionomie morale – arbitrairement schématisée – est par lui opposée à la Renaissance comme le jour s'oppose à la nuit. Encore moins laisse-t-il soupçonner la position singulière et – du point de vue de quelqu'un qui se propose d'étudier l'humanisme – l'intérêt exceptionnel du siècle de Bacon, siècle auquel Gravina avait donné le nom d'« arabe » et que, dans un récent et brillant essai, M. Toffanin vient d'appeler « il secolo senza Roma ».

Quelle est, en effet, la caractéristique spirituelle du XIII^e siècle, entre l'humanisme français du XII^e et l'humanisme italien des XIV^e et XV^e siècles ? Une audacieuse révolte contre les idées symbolisées par la Cité des sept collines, une tentative de briser les triples liens de l'orthodoxie catholique, de la rhétorique cicéronienne et de la tradition politique latine.

Dans l'ordre intellectuel, le siècle évolue sous le signe d'Athènes plutôt que sous celui de Rome, de la science plutôt que de la philosophie. Dans un sens comme dans l'autre, personne ne le représente mieux que Roger Bacon, qui, dans l'allocution adressée au pape Clément IV, plus connue sous le nom d'*Opus Tertium*, exprime on ne saurait mieux l'aspiration de l'époque vers une « sagesse » basée non pas sur Platon mais sur Aristote, non pas sur la dialectique mais sur l'exploration scientifique de la nature et tout d'abord sur les mathématiques. « Sine instrumentis mathematicis – fait-il savoir au chef de la chrétienté – nihil potest sciri, et instrumenta haec non sunt facta apud Latinos »²⁹. Et, dans le même ordre d'idées, en insistant sur le peu de profit à tirer des auteurs latins : « Placuit Deo dare sapientiam cui voluit ... Et ideo primo tradita est principaliter per Aristotelem in lingua graeca; deinde principaliter per Avicennam in lingua arabica; sed nunquam in latina fuit composita, sed solum translata de linguis alienis, et meliora non sunt translata »³⁰.

²⁷ *Ibidem*, p. 217.

²⁸ *Op. cit.*, p. 38.

²⁹ *Opus Tertium*, London, 1859, p. 35, cité par G. Toffanin, *Il secolo senza Roma*, Bologna, 1943, p. 106.

³⁰ *Opus Tertium*, p. 32, apud G. Toffanin, *op. cit.*, note 1.

Le mépris du moine anglais pour la rhétorique est de tous ses contemporains, de même que l'enthousiasme pour la science expérimentale. Les foyers spirituels de l'époque sont les facultés de médecine, et les centres universitaires les plus recherchés s'appellent Paris, Montpellier, Salerne et Padoue. Padoue surtout paraît avoir poussé si loin le perfectionnement des méthodes d'investigation de la nature que, tout près de nous, un spécialiste de ces problèmes a pu écrire : « La conception de la nature de la science, de ses rapports avec l'observation des faits et de la manière de les formuler, telle qu'elle a été transmise à la postérité par Galilée, n'est pas l'oeuvre d'un chercheur récent, occasionnée par la découverte féconde d'une méthode ... Pendant trois siècles, les philosophes naturalistes de l'école de Padoue, en étroite collaboration avec les médecins de la même faculté, ont approfondi et divulgué la conception de cette méthode, en la fondant sur l'analyse rigoureuse des résultats de l'expérience. Les idées qui, avec Galilée et Descartes, osent prétendre au nom de science de la nature et, avec Newton, l'obtiennent à tout jamais, poussent des racines puissantes et profondes dans la science antique assimilée au cours du XIII^e siècle »³¹.

Il n'y a là cependant qu'une des faces de ce siècle déconcertant. Dans le domaine de la foi, la vague mystique qui, au cours des deux cents ans précédents, avait porté au jour les innombrables hérésies étudiées par M. Gioacchino Volpe dans un livre connu³², ne fait que croître. En plein XIII^e siècle, Joachim de Flore, « âme mystique plutôt que véritable réformateur, prophète plutôt que philosophe » (comme s'exprime sur lui l'historien que je viens de citer), fait répandre sous forme de psaumes et de commentaires aux livres de l'Écriture, des prophéties curieuses et troublantes. « Un troisième âge aurait été sur le point de commencer, l'âge des moines, voué non plus à la crainte (autant dire à la servitude) ni au travail (autant dire à la discipline) comme les deux précédents... mais à l'esprit » et par conséquent à la liberté car « où est l'esprit là est aussi la liberté »³³. Le prophète calabrais n'en disait pas plus, ni ne donnait des indications chronologiques précises. Ce soin devait être réservé à une abondante littérature apocryphe diffusée par des gens comme Gherardino di Borgo San Donnino, Bartolomeo Guiscolo et Salimbene da Parma – littérature d'un pessimisme amer, où la croyance à l'avènement des moines s'allie de manière significative à l'hostilité à l'égard du clergé et à l'attente d'un empereur venu pour mettre fin à la tyrannie de Rome. L'anarchie qui régnait en Italie, les guerres des communes, des rois et des papes, par suite desquelles (pour citer les paroles d'un chroniqueur de l'époque) « le sang italien coulait comme de l'eau », tout cela paraissait donner raison au prophète de l'« évangile éternel », selon lequel le chaos était la condition préalable et le signe certain de l'âge à venir, âge des pauvres et des opprimés, où il ne devait plus y avoir des puissants et des faibles et où toute différence entre « mien » et « tien » s'effacerait. « C'est alors – écrit M. Volpe – que commencèrent à se montrer les foules des flagellants, mouvement religieux tumultueux et anarchique, en révolte ouverte contre le rituel de l'Église, opposant le fouet aux sacrements expiatoires et les cantiques criés passionnément dans les rues, en langue populaire, à l'hymne ecclésiastique solennel et grave, chanté en latin par les prêtres, dans les sanctuaires »³⁴. Et ailleurs : « C'était comme une réhabilitation et une exaltation des humbles devant le Christ, et qui, en Allemagne, à partir du XIV^e siècle, allait réveiller un écho puissant surtout parmi les paysans : eux seuls étaient de vrais chrétiens, capables de comprendre les Écritures ; eux seuls étaient indiqués pour recevoir la confession, et non pas les prêtres, comme si les clefs du royaume des cieux avaient été confiées aux pauvres et aux déshérités »³⁵.

Par rapport à ce monde tourmenté et divisé, par rapport à ces adorateurs de Dieu et de Mammon : de la foi la plus profonde et d'un rationalisme poussé jusqu'aux dernières limites, du « Poverello » d'Assise et de Siger de Brabant ; par rapport à ce siècle, barbare dans son manque d'équilibre, mais si près de nous par les doutes qui l'assiègent, par sa soif d'absolu et jusque par ce que – sans crainte d'exagérer – l'on pourrait appeler le « spleen » d'un Cino de Pistoia :

« Tutto quel che altrui piace a me disgrada,
ed emmi a noia e spiace tutto il mondo »

³¹ J. H. Randall, « The development of scientific method in the School of Padua » *Journal of the History of Ideas*, 1940, p. 177, cité par G. Toffanin, *op. cit.*, p. 139, note 1.

³² *Movimenti religiosi e sette ereticali nella società medievale italiana (secoli XI-XIV)*, II^e éd., Firenze, 1926.

³³ *Ibidem*, p. 116.

³⁴ *Ibidem*, p. 117-118.

³⁵ *Ibidem*, p. 118.

– quel sera l'état d'esprit des XIV^e et XV^e siècles, l'humanisme dans lequel, à en croire M. Oțetea, il nous faudrait reconnaître l'épanouissement des sentiments les plus caractéristiquement modernes : exaltation de l'homme et de ses virtualités, élibération des liens de la foi, confiance illimitée dans la science et le progrès ? – Une opposition catégorique à toutes ces tendances, une proclamation sur le plan idéal de toutes les « limites » rejetées par le siècle précédent : en matière religieuse, en aidant la religion à préciser ses rapports avec la culture ; dans le domaine intellectuel, en situant la morale plus haut que l'investigation de la nature ; dans le domaine politique, en aspirant de toutes ses forces au rapprochement des clercs de partout dans le culte commun de la sagesse antique et de la langue latine. « L'esprit animateur des siècles qui assurent la transition entre le Moyen Âge et l'époque moderne – a pu écrire dans cet ordre d'idées M. Toffanin – a été la foi dans la progressive unité spirituelle et culturelle du monde sous les auspices du classicisme »³⁶. Et ailleurs : « L'état d'esprit si particulier auquel, dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles, on a donné le nom d'humanisme a été une réaction et a représenté, durant au moins deux siècles, une barrière contre certaine inquiétude hétérodoxe et romantique, germée au temps des Communes et qui devait prendre sa revanche avec les réformes »³⁷.

Loin donc d'avoir représenté, ainsi que nous en assurait M. Oțetea, un soulèvement hostile à l'autorité ecclésiastique (p. 332), une philosophie contraire « à la philosophie du surnaturel » (p.18), une méconnaissance voulue des dogmes fondamentaux du christianisme (p. 217), l'humanisme doit être envisagé plutôt comme un mouvement se proposant de réhabiliter le prestige de l'Église aux yeux des foules disposées à chercher seules le salut, comme une prise de position dictée par la foi à l'égard de toutes les formes de rationalisme hétérodoxe et en premier lieu à l'égard de l'aristotélisme devenu averroïsme, avec ses implications : l'éternisme et la théorie des deux vérités ; en un mot, comme une conception de vie pour laquelle la Vérité existe, révélée une fois pour toutes dans la doctrine chrétienne et dans cette partie de la philosophie païenne pour laquelle la perfection de l'homme réside dans l'imitation de Dieu.

Évidemment, entre cette manière de se représenter les faits et l'image traditionnelle d'un humanisme « païen », ivre de la liberté reconquise et de sa propre audace, la distance est grande. Cependant, Burckhardt lui-même n'était pas loin de reconnaître que les matériaux rassemblés pour sa *Kultur der Renaissance* autorisaient une interprétation différente – et même contraire à la sienne³⁸ – et, sur ce point tout au moins, les recherches récentes lui ont donné raison. Il n'en est que plus surprenant de voir M. Oțetea parler d'une « méconnaissance » des dogmes chrétiens de la part d'hommes qui, de Pétrarque à Marsile Ficin, n'ont fait que proclamer leur foi profonde et inébranlable. « Je ne suis ni cicéronien ni platonicien – avoue Pétrarque³⁹ – mais chrétien, convaincu que Cicéron lui-même aurait été chrétien s'il avait pu voir le Christ et connaître sa doctrine. Quant à Platon, d'après ce qu'en dit Saint Augustin, il n'y a pas de doute que, s'il vivait encore de notre temps ou qu'alors qu'il vivait il eût pu prévoir l'avenir, il serait devenu chrétien. Le même Augustin raconte que de son temps beaucoup de platoniciens se convertissaient, et il est probable que lui-même était du nombre ». Et Marsile Ficin : « Alors que, par suite de l'inquiétude innée dans son âme, de sa faiblesse et de son indigence, la vie du genre humain sur la terre est plus pénible que celle des bêtes, si la Nature lui avait donné de vivre autant que les autres êtres, il n'y aurait pas d'animal plus malheureux que l'homme. Mais il est impossible que celui-ci, qui, de tous les êtres voués à la mort, est celui qui se rapproche le plus de Dieu par sa piété, soit le plus malheureux. C'est donc qu'une plus grande félicité doit lui échoir après la mort corporelle ».

Les lignes qui précèdent sont tirées de la préface du traité sur la *Théologie de Platon*⁴⁰ ; aussi l'invocation de l'auteur du *Banquet* parmi les autorités qui ont enseigné l'immortalité de l'âme (nous avons déjà rencontré son nom chez Pétrarque) n'est-elle pas due à un simple hasard. Parmi les

³⁶ *Che cosa fu l'Umanesimo*, Firenze, 1929, p. 123.

³⁷ *Ibidem*, p. 134-135.

³⁸ *La civiltà del Rinascimento in Italia*, trad. Valbusa, IV^e éd., Firenze, 1940, p. XV : « Nell'ampio mare, nel quale ci avventuriamo, le vie e le direzioni possibili sono molte; e gli stessi studi intrapresi per questo lavoro assai facilmente potrebbero, in mano ad altri, non solo avere diverso sviluppo e diversa trattazione, ma porgere altresì occasione a conclusioni del tutto contrarie ».

³⁹ *Della sua e dell'altrui ignoranza*, trad. L. M. Capelli, Firenze, 1904, p. 324.

⁴⁰ *Theologia Platonica seu de immortalitate animarum*, in *Opera omnia*, Parisiis, 1641, I, p. 79 (*apud* G. Toffanin, *Storia dell'Umanesimo*, Napoli, 1933, p. 215, n. 3).

humanistes, l'admiration pour Platon – garant païen de la doctrine chrétienne – est à ce point répandue que, sans crainte de se tromper, on peut la considérer comme un trait distinctif de leur mouvement. « Vous me faites savoir, mon très cher ami – écrit Marsile Ficin dans une lettre adressée à Jean Pic de la Mirandole –, que chaque jour vous persuadez à quelqu'un ... d'abandonner l'impiété épicurienne et, rejetant l'enseignement d'Averroès, d'embrasser les pieuses opinions de Platon concernant Dieu et l'âme, à l'aide desquelles, comme par une voie facilement accessible, il puisse diriger ses pas vers la doctrine chrétienne »⁴¹. Et ailleurs : « Je pense (et je ne crois pas me tromper) que la divine Providence elle-même a dû décider que les esprits pervers de beaucoup de gens, rebelles à l'autorité de la seule Loi divine, vinssent à céder aux arguments de Platon en faveur de la religion : *reor autem (nec vana fides) hoc Providentia divina decretum, ut et perversa multorum ingenia quae soli divinae legis auctoritati haud facile cedunt, Platonis saltem rationibus religioni admodum suffragantibus acquiescant* »⁴².

Tout l'humanisme est là : dans la conviction que la piété soutenue par la raison est préférable à l'élan mystique le plus impétueux⁴³ ; dans l'admiration sans bornes professée à l'égard de la philosophie académique, celle qui – pour user des paroles de Saint Augustin – dans la connaissance de Dieu avait découvert « ubi esset et causa constitutae universitatis et lux percipiendae veritatis et fons bibendae felicitatis »⁴⁴ ; enfin, dans l'hostilité témoignée aux sciences de la nature (se proposant de prouver la mortalité de l'âme et l'éternité de l'univers), représentées à l'époque qui nous intéresse par l'aristotélisme et sa progéniture arabe, l'averroïsme.

Nous retrouvons ici une vieille illusion – ou confusion ? – du livre de M. Oțetea, à savoir que – philosophie d'une classe en pleine ascension – l'humanisme aurait concentré en lui l'ensemble des tendances de renouvellement moral propres à l'époque qui va de Dante à la Réforme. « Avec l'apparition de Dante – nous apprend-t-on –, la direction du mouvement littéraire et artistique passe à l'Italie qui, par ses poètes, ses artistes et ses érudits assure le triomphe définitif de l'esprit moderne, caractérisé par la libre recherche de la vérité, par l'esprit historique et critique et par la méthode expérimentale »⁴⁵.

Dans la mesure où elle vise l'humanisme, cette caractérisation me paraît erronée : la prétendue critique historique et philologique pratiquée dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles ne dépasse pas le stade embryonnaire⁴⁶, et quant à la méthode expérimentale, de la découverte de laquelle on lui fait un titre de gloire, ainsi qu'à l'intérêt généralement manifesté pour les sciences de la nature, ce sont là en réalité des traits propres au XIII^e siècle, contre lesquels l'humanisme n'a cessé de protester.

⁴¹ *Opera omnia* I, p. 930.

⁴² *Theol. Plat.*, dans *Opera omnia* I, p. 78.

⁴³ Ce sont presque les paroles de Pétrarque, *Sen.* I 4 ; « Unde fit litteratae devotioni comparabilis non sit, quamvis devota, rusticitas ».

⁴⁴ *De civ. Dei* VIII 10.

⁴⁵ *Op. cit.*, p. 195-196. Cf. également p. 188 : « Mais le mouvement intellectuel qui devait conduire à la critique philologique et aux sciences de la nature ne s'est esquissé qu'au cours du XIV^e siècle et n'a triomphé qu'à l'encontre de la tradition médiévale ». Ce qu'il faut penser de cette affirmation, j'aurai l'occasion de le montrer plus loin, mais peut-être n'est-il pas inutile de relever la contradiction où elle se situe avec certaines lignes de la p. 191, selon lesquelles : « l'esprit scientifique ne pourra triompher qu'alors que la superstition de l'Antiquité aura été vaincue, c'est-à-dire au XVI^e siècle ».

⁴⁶ « Für die Geschichte der Philologie kommen diese Literaten nur als Finder und Verbreiter alter Schriftsteller in Betracht », écrit à ce propos U. von Wilamowitz-Moellendorf, *Geschichte der Philologie*, Leipzig-Berlin, 1921, p. 10. Et ailleurs (p. 11) : « Wir dürfen von den Humanisten keine Philologie verlangen ». Cette opinion est également celle de G. Pasquali, *Storia della tradizione e critica del testo*, Firenze, 1934, p. 49-50 : « Il nostro Rinascimento fu, checché si sia sofisticato, molto più latino che greco; i nostri umanisti seppero e s'interessarono molto più di latino che di greco. Si potrebbe supporre che i codici latini scoperti fossero stati da essi conservati con cura scrupolosa. E tutto l'opposto : quell'età, ancora libera da quella religione del documento che minaccia ora talvolta di divenire superstizione, vedeva nel manoscritto solo il trasmissore di un testo nuovo. Una volta che il testo era copiato fedelmente, esso perdeva per gli umanisti quasi ogni valore. E in fatto di fedeltà gli studiosi hanno mostrato ... facile contentatura fin molto giù, fin quasi al secolo XIX. Era necessaria un'esperienza editoriale di secoli a convincere gli studiosi che ogni volta che si riprende in mano un manoscritto già copiato o collazionato con ogni cura, si scoprono omissioni ed errori. Lo zelo per gli studi ha per centinaia d'anni non soltanto messo in luce testi, ma distrutto le pergamene che avevano rivelato quei testi ».

« Sed praeter has scientias est una perfestior omnibus, cui omnes famulantur et quae omnes miro modo certificant, et haec vocatur scientia experimentalis, quae neglegit argumenta quoniam non certificant ... nisi simul adsit experientia conclusionis ... ». Qui élève cet hymne à la science expérimentale, en laquelle il n'hésite pas à reconnaître « la reine des sciences ... et le terme de toute spéculation » ? – Roger Bacon, dans son fameux *Opus Tertium*, qu'il m'est déjà arrivé de citer⁴⁷. Et comment s'exprime là-dessus un humaniste des plus grands, le héraut du classicisme ressuscité, Pétrarque ? – « Même les secrets de la nature, mystères insondables de Dieu, que nous nous contentons, nous, d'accepter humblement, ces gens-là, pleins de jactance, s'efforcent de les comprendre, sans y réussir ... Les fous, ils croient serrer le ciel dans leur poing »⁴⁸. Et ailleurs : « Il sait beaucoup de choses sur les bêtes, les oiseaux et les poissons ; il sait le nombre de crins qu'il y a dans la crinière du lion, de plumes qui ornent la queue de l'épervier et de tentacules dont se sert la pieuvre pour étouffer le naufragé... La plupart de ces connaissances sont fausses, mais alors même qu'elles seraient vraies, elles seraient de peu d'utilité pour nous apprendre à vivre heureux ... »⁴⁹.

S'il en est ainsi, se demande avec raison M. Toffanin, comment peut-on encore attribuer à l'humanisme le mérite d'avoir favorisé l'étude de la nature ? Surtout lorsque l'on pense que, parmi les connaissances rejetées par Pétrarque, il y avait la médecine, que les Arabes avaient sauvée de la faillite de la science grecque, il y avait aussi des éléments de cette géographie et de cette astronomie qui allaient permettre à Colomb de découvrir l'Amérique⁵⁰.

Mais, dira-t-on, même s'il n'a pas encouragé avec un trop grand enthousiasme les essais dont devait sortir la science moderne, on ne saurait nier à l'humanisme italien le mérite d'avoir « restauré la pensée antique, ... créé un système d'éducation de type libéral, ... étudié l'Antiquité comme un tout ... et contribué à répandre un esprit nouveau laïque, libre et audacieux »⁵¹.

Ce qu'il convient de penser de « la restauration de la pensée antique », on l'a peut-être compris par le peu qu'il m'est arrivé de dire sur la prédilection des humanistes pour Platon. J'ajoute que cette prédilection a toujours été exclusive et accompagnée, chez la plupart des représentants d'une mentalité que M. Oțetea voudrait nous faire prendre pour « positiviste », par un manque d'intérêt significatif à l'égard de tout courant non-spiritualiste de la philosophie grecque, à commencer par le matérialisme d'Épicure⁵² et à finir par le scientisme d'Aristote. Quand il ne va pas jusqu'à l'hostilité ouverte, comme c'est le cas de Pétrarque dans le passage reproduit plus haut, emprunté au *De sui ipsius et aliorum ignorantia*, ou dans le *Contra medicum*, le manque d'intérêt auquel je viens de faire allusion se traduit par une étrange interprétation de la doctrine du Lycée, rabaissée – par Marsile Ficin notamment – au rang de simple introduction à l'intelligence des vérités platoniciennes : « peripateticam vero doctrinam ad sapientiam platoniam esse viam comperiet, quisquis recte consideraverit naturalia nos ad divina perducere »⁵³. On s'explique dès lors pourquoi, ainsi que M. Oțetea n'a pas manqué de le noter, « l'humanisme s'est développé en dehors des universités et en opposition avec elles »⁵⁴. Ce qu'il oublie d'ajouter c'est que, à Padoue aussi bien qu'à Bologne, les bases de l'enseignement étaient fournies par la doctrine d'Aristote et que – pour qui conserve aux paroles leur sens – il apparaît inexplicable comment l'humanisme aurait pu « étudier l'Antiquité comme un tout », en excluant de ses préoccupations une part aussi considérable du patrimoine de la sagesse antique.

Des réserves analogues s'imposent à l'égard de l'autre affirmation contenue dans le passage reproduit plus haut, à savoir que, parmi les principaux mérites de l'humanisme, s'inscrirait la création d'un enseignement de type libéral, remplaçant l'ancien enseignement scolastique. « Aucune institution de la Renaissance n'a exercé une influence plus profonde sur le développement de la culture européenne que

⁴⁷ P. 43 et 46, apud G. Toffanin, *Il secolo senza Roma*, p. 105.

⁴⁸ *Della sua e dell'altrui ignoranza*, p. 289.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 273.

⁵⁰ *Storia dell'Umanesimo*, p. 109.

⁵¹ A. Oțetea, *op. cit.*, p. 233.

⁵² Cf. cependant G. Saitta, « Le rivendicazione d'Epicuro nell'Umanesimo », dans *Filosofia italiana e Umanesimo*, Venezia, 1928, p. 53-82.

⁵³ *Epist.* XII, dans *Opera omnia* I, p. 953.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 225.

celle-ci », écrit M. Ōtetea avec raison⁵⁵. À cette réserve près que, si par « enseignement de type libéral » il entend un enseignement positiviste et laïque, ouvert aux préoccupations de l'actualité et orienté vers l'instruction des masses ; en d'autres termes si, dans l'école de type nouveau, il prétend nous montrer un des moyens d'affirmation de cette classe dont l'énergique ascension aurait été selon lui le facteur déterminant de l'apparition de l'humanisme – force nous est de dire que là n'est pas la vérité.

Déjà Burdach avait fait observer que l'humanisme poursuivait l'élévation spirituelle de l'individu plutôt que l'organisation des masses⁵⁶. Mais surtout M. Toffanin, dont les livres me paraissent avoir contribué à la connaissance de l'époque en question plus que ceux de n'importe quel autre savant contemporain, a relevé avec vigueur le caractère aristocratique de l'école humaniste : dans les disciples auxquels elle s'adressait autant que dans l'esprit dont elle était imbuë. En ce qui concerne les premiers, il était naturel que, conformément au rôle de directeurs de conscience qu'ils étaient en train d'assumer, les humanistes aient réservé le bénéfice de leur enseignement plus spécialement à ceux qui, par leur condition sociale, se trouvaient dispensés du souci de gagner leur existence. « Au Moyen Âge aussi les livres avaient été écrits pour les princes – remarque à ce propos l'auteur de *l'Histoire de l'humanisme* – mais alors le privilège résidait dans la culture même : maintenant, dans une certaine culture »⁵⁷. C'est ainsi que, dans l'éducation humaniste, se fait jour un indiscutable éloignement (pour ne pas dire mépris) à l'égard de toute idée de profession. Pour les enthousiastes du classicisme ressuscité, les études appelées depuis « libérales » visaient avant tout à la liberté – autant dire à l'otium –, toute préoccupation pratique étant jugée incompatible avec la recherche de la gloire, cette récompense désintéressée des fatigues de l'esprit⁵⁸. Une fois de plus, donc, aristocratique par excellence l'idéal pédagogique de l'humanisme, même si la noblesse prise par ses éducateurs n'était plus la noblesse du sang, mais celle du savoir⁵⁹.

On comprend dès lors le peu de considération où les humanistes les plus éminents n'ont pas manqué de tenir le peuple (« vulgus cui malim semper ignotus esse quam similis », dira Pétrarque), on comprend également cet esprit de caste qu'il m'est déjà arrivé de relever et qu'on leur a si souvent reproché. À tort, dois-je dire, puisque c'est précisément dans son éloignement de la foule que s'avère la dépendance, par rapport aux conditions historiques, d'un mouvement dans lequel M. Ōtetea voudrait nous faire voir l'expression fidèle d'une mentalité partagée par la société toute entière. « Avec le peuple – a-t-on dit avec raison – annihilé comme force vive, [les humanistes] n'ont plus rien de commun ; ... exempts de toute participation à une vie politique asservie à la violente ambition d'un petit nombre de tyrans, ils créent et répandent, sur le plan de la culture, des idéaux d'autant plus universels qu'ils échappent au contrôle de la réalité »⁶⁰.

Une fois de plus, nous voici ainsi devant une question que le lecteur du livre de M. Ōtetea n'aura pas manqué de se poser, et qui à elle seule mériterait l'honneur d'une recherche spéciale : quelle est la

⁵⁵ *Op. cit.*, p. 227. On ne saurait en dire autant d'une affirmation comme celle qu'on lit à la p. 240, selon laquelle les Allemands auraient vu dans l'humanisme « un moyen de réformer l'enseignement, qui leur permettait de remplacer les méthodes surannées de la scolastique par celles plus simples, plus claires et plus substantielles de l'humanisme ». En réalité si, pour prendre un exemple, la méthode médiévale d'enseigner les langues classiques mérite d'être appelée « surannée », difficilement pourrait-on dire de celle de la Renaissance qu'elle a été « plus substantielle », pour la bonne raison que c'est la même. « Non bisogna credere che l'inventore di questo metodo (il s'agit de la méthode empirique d'enseigner la syntaxe) sia stato Guarino. La medesima classificazione e la medesima nomenclatura compariscono definitivamente stabilite sin dal secolo XIV nella grammatica del Cremonese Folchino dei Barboni; ma la materia e il metodo risalgono più in là, a Donato, a Consenzio, a Prisciano », écrit à ce propos le meilleur connaisseur de ces problèmes, R. Sabbadini, *Il metodo degli umanisti*, Firenze, 1920, p. 9. Et il ajoute : « Oppure il medio evo aveva prodotto nella sintassi dei casi un saggio meraviglioso di metodo storico e formale, che fa la sua prima apparizione nel *Doctrinale* di Alexander de Villa-dei (1199) ».

⁵⁶ K. Burdach, *Riforma, Rinascimento, Umanesimo*, trad. Cantimori, Firenze, 1935, p. 121.

⁵⁷ G. Toffanin, *Storia dell'Umanesimo*, p. 175.

⁵⁸ « Agendum est, laborandum est – écrit Boccace dans l'introduction au livre VIII du traité *De casibus virorum illustrium* – et totis urgendum viribus ingenium ut a vulgari segregemur grege, ut tamquam nobis profuere praeteriti, sic et nos posteris valeamus, ut nomen nostrum inter perennia conscribatur, ut famam consequamur aeternam, ut videatur, hac in peregrinatione mortali, Deo et non vitiis militasse » (apud G. Toffanin, *Che cosa fu l'Umanesimo*, p. 57).

⁵⁹ G. Toffanin, *Storia dell'Umanesimo*, p. 177.

⁶⁰ Idem, *Che cosa fu l'Umanesimo*, p. 29.

valeur de l'affirmation selon laquelle l'humanisme aurait fait de l'homme « la mesure de toute chose »⁶¹, en d'autres termes quels rapports y a-t-il entre humanisme et individualisme ? Jusqu'à la discussion détaillée que je ne désespère pas de consacrer un jour à la question, la réponse pourrait nous être fournie par un des chercheurs les plus pénétrants qui se soient occupés de ces problèmes, et sous l'autorité duquel il me plaît de clore cet exposé déjà long :

« Si par individualisme, l'on entend cette conscience de sa propre personnalité qu'on va jusqu'à ériger en juge suprême, sinon unique, des actes de chacun, je ne vois pas ce qu'on pourrait opposer à l'opinion des Romantiques, selon laquelle entre les modernes et les hommes des Communes il y aurait des liens plus étroits qu'entre les modernes et les successeurs de ces derniers ».

Encore : « Le mouvement humaniste, dont il serait arbitraire de faire dépendre certaines personnalités marquantes de la politique, a, chez les hommes de lettres, commencé par émousser la vigueur créative, en la subordonnant au savoir et à l'imitation. Ce qui distingue une page d'humaniste d'une page de Dante ou de Dino Compagni, c'est un certain penchant à la généralisation ou, si l'on veut, une répugnance à l'individuation ; et il faudra attendre la fin de l'humanisme pour que s'exprime chez l'artiste ... la conscience de l'art comme irréductible création individuelle ».

Enfin : « Si le terme « individualisme » a un contenu concret, dans ses rapports avec l'humanisme se fait jour la même opposition qu'il y a entre « culture », qui est presque toujours classicisme, et « philosophie », qui est presque toujours romantisme »⁶².

D. M. Pippidi

⁶¹ *Op. cit.*, p. 217.

⁶² G. Toffanin, *Che cosa fu l'Umanesimo*, p. 24, 130, 132.

LE SENS ACTUEL DE L'HUMANISME¹

Lors du congrès réuni en 1936 à Budapest par l'Institut international de coopération intellectuelle, dans le but de rechercher « le rôle des humanités dans la formation de l'homme moderne » – congrès dont les débats ont, dans la suite, été publiés sous le titre *Vers un nouvel humanisme* –, le représentant de la Hollande, le savant historien Huizinga, déclarait : « Si l'on me demande ce que c'est que l'humanisme, je répondrai franchement que je ne le sais pas ». De semblables aveux ont souvent fait entendre leur écho dans ce conclave choisi et, venus d'hommes parmi lesquels on remarquait un Thomas Mann et un Paul Valéry, ils ne peuvent pas ne pas donner à penser. Si, cependant, il m'est permis d'exprimer un avis après des personnalités comme celles qui viennent d'être citées, je dirais que, dans leur agnosticisme, les illustres délégués se montraient ou trop modestes ou trop ambitieux. « Trop modestes », dans la mesure où ils hésitaient à enfermer dans une formule un concept en plein développement ; « trop ambitieux », parce qu'ils refusaient de tenir compte de définitions antérieures, qui auraient pu leur servir de base de discussion. Quand, en général, un concept se dérobe à une définition systématique, il est d'une bonne méthode de chercher à le saisir historiquement ; et, précisément dans le cas de l'humanisme, cette dernière voie se serait avérée féconde.

Quel est en effet le contenu de représentations d'un terme dont le sens a varié selon les époques : l'élément fixe, l'élément limite à même d'en permettre la définition ? – L'idée d'un rapprochement de l'antiquité. À quelque moment de l'histoire que nous cherchions à le penser, l'humanisme se manifeste comme une tentative de mise en valeur du patrimoine gréco-romain, à tel point que, dans une acception générale, il est permis de parler d'humanisme à propos de toute circonstance dans laquelle l'antiquité a été sentie comme une imposante somme de biens spirituels, comme une force éducatrice encore vivante et active. Cela signifie, en premier lieu, que l'humanisme n'est pas immédiatement lié à un certain bagage de connaissances linguistiques ou archéologiques, ni enfermé dans le cadre étroit de l'École. Cela signifie également qu'il est un système de valeurs qui réfléchit comme un miroir les rapports de toute culture parvenue à maturité avec la plus ancienne et la plus originale des cultures de notre coin du monde.

Ces deux aspects sont mis en lumière dans une définition de M. Werner Jaeger, laquelle, pour notre discussion, peut constituer un excellent point de départ. « Dans une première acception – écrit l'annonciateur du troisième humanisme allemand – l'humanisme est un concept culturel élaboré par les Grecs au moment culminant de leur développement spirituel et fondé sur l'idée d'une éducation de l'homme aussi complète que possible. Ce concept a acquis la valeur d'une norme pour les peuples faisant partie de l'aire de civilisation hellénocentrique et, dans une seconde acception, il indique la synthèse de la culture et de l'éducation de ces peuples avec l'hellénisme : en d'autres termes, il n'est pas une simple dépendance causale ou historique, mais bien l'idée d'une imprégnation consciente de valeurs grecques, telle que l'ont réalisée pour la première fois, d'une manière exemplaire, les Romains »². Dans la définition de l'éminent helléniste, il entre un ou deux éléments sur lesquels je me propose de revenir plus loin. En même temps qu'eux, un trait est toutefois souligné sur lequel il est préférable de nous arrêter tout de suite et c'est – si je puis ainsi m'exprimer – la variabilité des aspects revêtus par l'humanisme, selon les époques et les circonstances. L'humanisme étant de par sa nature la synthèse d'éléments en partie changeants, en partie permanents, son caractère sera chaque fois déterminé par une composante que nous

¹ Fragment d'une leçon d'ouverture donnée, le 23 janvier 1946, à la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest.

² « Antike und Humanismus », dans *Humanistische Reden und Vorträge*, Berlin-Leipzig, 1937, p. 114.

pourrions qualifier d'« accidentelle ». En d'autres mots, si, dans ses grandes lignes, le patrimoine classique est resté le même depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à nos jours, ce qui s'est modifié, c'est notre façon de le comprendre, laquelle à son tour est conditionnée par des circonstances propres à chaque nation et à chaque époque isolément. On s'explique des lors pourquoi l'humanisme italien ne ressemble pas de tout point à l'humanisme français, et aussi pourquoi, entre l'humanisme de la Renaissance, et le néo-humanisme allemand de la fin du XVIII^e siècle, il existe des différences qu'il serait imprudent de sous-estimer.

Pour m'en tenir à ces derniers exemples, il est évident aujourd'hui que, si l'humanisme de la Renaissance italienne n'a pas été, comme on l'a cru trop longtemps, une résurrection du monde antique, ou une explosion de vitalité païenne au milieu d'une société chrétienne, il n'en a pas moins été, dans le sens que nous avons cherché à préciser, une synthèse du christianisme et de la philosophie grecque, une tentative de conciliation de l'Évangile et de la métaphysique de Platon. Conçu, comme une réaction contre le mysticisme turbulent du XIII^e siècle, développé sous le signe d'un retour enthousiaste à la littérature et à la langue latines – garantie d'universalité et instrument de perfection formelle –, l'humanisme des XIV^e et XV^e siècles incarne, avant tout, la tendance primordiale de l'humanisme de tous les temps, à savoir la subordination des valeurs pratiques aux valeurs spirituelles et morales. C'est ce qui explique, d'une part, l'admiration presque religieuse professée par ses représentants les plus marquants pour Platon et l'hostilité pour le scientisme aristotélicien ; d'autre part, leur illusion d'avoir ainsi atteint les limites de l'activité de l'esprit, auquel, dans la conviction générale, il ne restait plus qu'à se prosterner devant la Vérité révélée une fois pour toutes dans la synthèse du platonisme et du christianisme.

L'ambiance différente dans laquelle devait se développer ce qu'on appelle le néo-humanisme allemand – avec une certaine approximation, entre 1760 et 1830 – si elle lui a imprimé, comme il fallait s'y attendre, un caractère à part, ne l'a pas exempté même de loin de ce qui, dans le cas de l'humanisme de la Renaissance, nous est apparu comme un leurre. À la croyance des platoniciens de Florence d'avoir atteint les limites de la connaissance, correspond, chez les artistes et penseurs de l'époque mentionnée, la croyance non moins profonde d'avoir découvert le Beau : un beau tout aussi absolu que la sagesse du chrétien avant la lettre qu'avait été Platon, tout aussi miraculeux dans sa perfection que n'importe quel enseignement révélé.

De Winckelmann à Guillaume de Humboldt, en passant par Lessing et Schiller, l'Allemagne du premier éveil national a de la sorte vécu l'illusion d'une Grèce de rêve – sans rapport avec celle de l'histoire – dont les incomparables habitants, artistes et penseurs hors ligne, auraient laissé paraître dans leur propre vie quelque chose de la règle d'or qui les guidait. Du domaine des créations plastiques, où l'auteur de *Histoire de l'art dans l'antiquité* avait cru les découvrir, « la calme majesté » et la « noble simplicité » semblaient être passées dans la façon d'être de ces créatures privilégiées, capables des spéculations les plus profondes et des envolées les plus hautes. C'est ainsi que nous avons eu *Les dieux de la Grèce* de Schiller et *Hyperion* de Hölderlin : image perpétuée jusqu'à nos jours d'une humanité enivrée d'harmonie, drapée dans sa propre beauté comme d'une chlamyde. C'est encore ainsi que nous avons vu se répandre l'illusion d'un paganisme épargné par le doute, affrontant triomphalement la vie, couronné de violettes...

Combien peu vérité il y avait dans ces créations d'esprits préoccupés par tout autre chose que par la compréhension historique c'est ce que laisse soupçonner le témoignage de Guillaume de Humboldt, selon lequel, pour ses contemporains, les Grecs auraient représenté « non pas un peuple utile à connaître, mais un idéal »³. Cependant la faute d'avoir attribué aux Grecs des qualités qu'ils n'ont pas eues, ou de les avoir généralisées avec légèreté – en répandant sur la civilisation grecque tout entière des traits propres à une seule de ses époques – est dépassée, à notre point de vue, par celle d'avoir cru que – réels ou imaginaires – les aspects favorables d'une civilisation peuvent être appropriés par imitation. Le mot d'ordre de Winckelmann : « le seul moyen de devenir grands – inimitables peut-être –, c'est pour les Allemands l'imitation des Grecs »⁴, donne la mesure de cette erreur, dont les échos – les uns dangereux, les autres plaisants – se font encore entendre parmi nous.

³ « Ueber den Charakter der Griechen », dans W. v. Humboldt's *Gesammelte Werke*, hrsg. von der Preuss. Akad. der Wissensch., Berlin, 1903 et suiv., t. VII, 2, p. 609.

⁴ *Gedanken über die Nachahmung*, dans J. J. Winckelmann's *Werke*, hrsg. von C. L. Fernow, H. Meyer und J. Schulze, Dresden, 1808 et suiv., vol. I, p. 7.

Quelques années seulement se sont écoulées depuis qu'un écrivain roumain du plus haut mérite, le regretté Paul Zarifopol, montrait son mécontentement envers les adeptes de ce qu'il appelait « la religion classiciste » auxquels, entre autres griefs, il faisait le reproche de ne pas apprécier équitablement tout ce que l'humanité moderne a créé dans les domaines les plus variés et notamment dans celui de la littérature. Venue d'un esprit pondéré, bien que porté parfois au paradoxe, la sortie du pénétrant critique a pu être occasionnée par le zèle d'un fanatique, de l'espèce de ce professeur viennois d'avant la première guerre mondiale, dont il m'est revenu que, pour toute nourriture spirituelle, il se contentait de lire – depuis plusieurs dizaines d'années – *l'Odyssée*. Des excès de ce genre se rencontrent également chez les adorateurs d'autres « religions » que la religion classiciste, et leur constatation ne rend ridicules que ceux qui s'y livrent. Il semblerait toutefois que, parmi ceux qui cultivent les littératures anciennes, le défaut flétri par Zarifopol soit plus répandu que parmi les autres spécialistes, du moment qu'au congrès de Budapest dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, un délégué qui se trouvait être le délégué de la Roumanie, s'élevant contre cette tendance, se voyait obligé d'en relever l'absurdité. « L'humanisme, tel qu'on le conçoit d'habitude – faisait observer alors M. Opresco – est une doctrine aristocratique. Cela ne m'effraie pas, car toute haute culture est forcément aristocratique. Mais c'est une doctrine décourageante aussi et voici où cela devient inquiétant. La perfection, nous dit-on toujours, la perfection est uniquement dans le passé. Et la situation est telle que, quoi que vous fassiez, que ce soit dans les lettres, dans les arts ou dans la philosophie, il y a eu quelqu'un, en Grèce ou à Rome, qui a exprimé la même chose et mieux que vous ne sauriez le faire. S'il en était ainsi, cela constituerait dans la vie de ceux qui sont venus après les Grecs et les Romains, un grave inconvénient. Ce serait comme un boulet que nous trainerions à nos pieds et qui nous empêcherait d'être nous-mêmes et de nous manifester entièrement dans la certitude d'être toujours inférieurs à notre tâche⁵ ».

L'objection est trop sérieuse pour pouvoir être esquivée. Elle mérite même une discussion spéciale, à laquelle, en ce qui me concerne, j'ai, dès 1941, consacré une note-réponse à l'article de Zarifopol, publiée dans la même revue où celui-ci avait paru. Sans songer à répéter les explications que j'y donnais, j'aimerais préciser ici en premier lieu que l'idolâtrie, sous n'importe quelle forme, des œuvres de l'antiquité, est une survivance de la mentalité néo-humaniste, manifestée de nos jours par des profanes bien intentionnés plutôt que par des philologues ; ensuite que, loin de gêner la création originale par l'admiration exclusive témoignée aux littératures antiques, la conception de la culture gréco-romaine que professent les plus illustres représentants de notre spécialité est aujourd'hui hostile au préjugé qui conférerait à certaines créations du passé une valeur absolue, extra-temporelle. « Quelque soit le nom dont elles s'affublent et quelle qu'en soit l'origine – écrivais-je, s'il m'est permis de me citer, dans la note mentionnée, en commentant les opinions d'un savant italien sur les rapports des littératures antiques et modernes –, des tentatives de ce genre ne cachent qu'à demi la difficulté de réaliser un rapprochement sincère avec les œuvres du passé. Les exclamations laudatives, les épithètes sonores ne rachètent ni l'absence d'esprit critique de ceux qui ne peuvent réaliser autrement que verbalement les véritables raisons de l'admiration pour l'antiquité, ni leur absence de sens historique ». Et, dans le même ordre d'idées : « ...un rapprochement fécond avec l'esprit des littératures anciennes ne saurait être réalisé aujourd'hui qu'à cette double condition : renonciation à la conception statique qui a trop longtemps dominé les études de l'antiquité ; aspiration à une conception historique, capable de renouvellement, pour laquelle les œuvres de nos préférences aient la valeur relative des œuvres littéraires des temps plus récents : non pas des lueurs fixes d'un monde inaccessible, mais des pierres milliaires d'une réalité spirituelle sur le chemin de laquelle nous n'avons pas fini d'avancer »⁶. Tel étant l'esprit qui préside à l'enseignement des littératures anciennes dans les principales universités du monde, on me permettra, j'espère, de considérer l'objection de M. Opresco comme écartée. D'argument contre l'humanisme, sa valabilité s'est réduite à celle d'un reproche – fût-il justifié – adressé à quelques retardataires. Notre tâche en devient d'autant plus aisée et les éclaircissements commencés acquièrent maintenant toute leur signification.

En effet, ce que nous avons appris à rejeter de l'héritage néo-humaniste, ce n'est pas seulement l'idolâtrie dont nous parlions, l'exaltation immodérée de créations auxquelles, conscients de leur

⁵ *Vers un nouvel humanisme*, p. 42.

⁶ *Revista Fundațiilor Regale*, Bucarest, avril 1941, p. 200-210.

exceptionnelle valeur, nous ne nous sentons plus obligés de témoigner une estime exclusive, mais encore la conséquence pratique de cette disposition d'âme, concrétisée dans l'exhortation à imiter les anciens pour devenir comme eux. L'erreur de Winckelmann, dans la phrase que j'ai citée, n'était d'ailleurs pas seulement l'erreur du néo-humanisme, ni même celle de l'humanisme de la Renaissance, qui avait poussé lui aussi assez loin l'illusion que la simple acquisition de certaines qualités formelles aurait le don de ménager un rapprochement en esprit : c'est l'erreur du « classicisme » en général, autrement dit de toute doctrine pour qui les œuvres d'importance des prédécesseurs apparaissent comme des prototypes de valeur absolue, ou comme la matérialisation de lois esthétiques préétablies⁷. Horace se rendait coupable d'une faute analogue, lorsqu'il conseillait à ses lecteurs :

... uos exemplaria Graeca

Nocturna uersate manu, uersate diurna

Non moins que les théoriciens littéraires de l'époque hellénistique, ses inspirateurs probables, qui, pour expliquer la perfection des modèles proposés à l'admiration de la postérité, rivalisaient à mettre en lumière l'accord de ceux-ci avec une prétendue « forme idéale ».

De même que la théorie des genres, à laquelle il se rattache et qu'il présuppose, le postulat de la forme idéale connaît de nos jours un crépuscule sans gloire. Révélant dans les uns de simples modes de classification du matériel littéraire, proclamant l'indivisibilité de l'acte créateur, l'esthétique des dernières décades nous a enseigné l'inutilité des tentatives de distinguer entre contenu et expression, ou de voir dans les règles des plus savantes poétiques autre chose que la codification de réussites accidentelles. Aussi l'effort pour assimiler l'esprit d'une littérature par voie d'analyses stylistiques ne nous apparaît-il plus que comme un préjugé, et, comme un préjugé également, la prétention de juger de la valeur d'une civilisation uniquement d'après ses créations artistiques.

C'est le moment d'ajouter qu'une appréciation d'ensemble de la civilisation grecque est aujourd'hui plus aisée qu'elle ne l'était pour les contemporains de Goethe. Un siècle de recherches érudites n'a pas été de trop pour nous donner – sur des aspects jadis à peine entrevus de la vie de l'Hellade – des connaissances plus abondantes et plus précises que n'en a jamais eues une autre période de l'histoire de la philologie. Il n'y a donc pas à s'étonner, si notre attitude à l'égard du phénomène grec s'est modifiée et si, au lieu d'être circonscrit au domaine des lettres et des arts, notre intérêt embrasse maintenant l'ensemble des manifestations de ce peuple exceptionnel.

À commencer par la religion et à finir par la science – en passant par la philosophie et la politique – aucun secteur de son activité publique ou privée n'est resté inexploré. Notre attention a surtout été retenue par les conditions de son développement spirituel, dans la mesure où elles pouvaient dévoiler quelque chose du miracle d'un épanouissement aussi harmonieux. On en est ainsi arrivé – en premier lieu grâce aux travaux de Werner Jaeger – à l'établissement de nouveaux rapports entre le monde moderne et l'antiquité (entre le monde moderne et les Grecs, pour parler plus exactement), à la base desquels il n'y a plus, comme par le passé, la proclamation de l'excellence des créations de ces derniers, mais la conscience que notre système de valeurs tout entier est le système de valeurs des Grecs, de même que sont grecs les moules dans lesquels, depuis plus de deux mille ans, se développe la vie spirituelle de l'Europe. « Si les Grecs sont devenus les maîtres des autres peuples – écrit dans une page du plus haut intérêt l'auteur de *Paideia* –, l'explication en est qu'ils ont découvert le principe conducteur du monde spirituel de l'Occident, le principe par lequel celui-ci se différencie de tous les autres mondes à nous connus. Cette *causa mouens* de notre histoire est le principe de la culture : non pas dans le sens de cette unité stylistique inconsciente, objective, qui caractérise les manifestations de n'importe quel peuple, fût-il à un stade primitif de son développement, mais dans celui de système consciemment élaboré par des esprits créateurs associés dans la poursuite du but le plus élevé qu'un homme puisse se proposer : l'éducation de l'homme⁸ ». Et d'ailleurs, précisant sa pensée : « Tous les peuples connaissent l'éducation, les Grecs connaissent la culture. Les prophètes d'Israël comptent indubitablement parmi les plus éminents

⁷ Pour le sens attribué ici au terme « classicisme », voir l'important essai de M. A. Rostagni, « Letteratura classica senza classicismo », in *Classicità e spirito moderno*, Torino, 1939, p. 43-67.

⁸ « Humanismus und Jugendbildung », dans *Humanistische Reden und Vorträge*, p. 46.

éducateurs de l'humanité, mais leur éducation n'est pas ce que les Grecs entendent par le mot παιδεία. D'autres peuples disent à leurs fils : « Il ne faut pas ! » ; ils les initient aux œuvres de la guerre ou de la paix. Les Grecs, comme des véritables artistes-philosophes, se proposent d'éduquer les hommes avec, sous les yeux, un « type », une « idée » de l'homme, la conception de sa perfection spirituelle et physique, tels les sculpteurs lorsque, de la pierre brute, ils tirent des statues accomplies. Dans l'esprit de l'éducateur grec reviennent inlassablement les images du bâti, du formé, du modelé – celles de l'harmonie et du rythme. À ses yeux l'homme apparaît comme un tout, chaque connaissance et chaque action sont vues en rapport et en fonction de ce tout. Son point de départ est une loi de l'homme ..., autrement dit la propre forme de celui-ci. Ce « moule », il va l'appliquer à l'individu. L'homme cultivé est de la sorte sagement guidé vers une fusion de sa nature particulière avec le type général de l'espèce ».

Inventeurs de l'homme individuel, il n'est pas étonnant que les Grecs nous apparaissent comme des véritables précurseurs du monde moderne. « Sociologiquement parlant, le problème de la culture se pose au moment historique où l'homme – naguère pris dans les liens de l'État et de la religion – se réveille comme individualité, où il acquiert la conscience de son propre moi en opposition avec tout ce qui est non-moi. À ce moment, qui est le moment historique grec, le plus puissant des nouveaux liens en arrive à être la culture. Le moi désenchaîné est introduit à bon escient dans ce que nous avons appelé le « moule » de l'homme. Ceci est la première des caractéristiques de l'éducation grecque : cultiver le moi individuel en vue d'une humanité supra-individuelle, objectivation spirituelle de l'individu libéré de l'étreinte de la communauté⁹ ».

Notre position devant l'héritage antique revêt ainsi un aspect différent de celui des siècles précédents. Alors qu'au cours des deux périodes auxquelles je me suis rapporté, l'attitude à l'égard de la culture gréco-romaine était une attitude de subordination, notre attitude à nous est une attitude indépendante, en ce sens que, pour atteindre à l'idéal rêvé, ce que nous proposons à nos contemporains ce n'est pas telle ou telle valeur culturelle élaborée par les anciens, mais l'exemple d'un monde dont les activités étaient, toutes, orientées vers le perfectionnement de l'individu. Ὡς χάριεν ἔστ' ἀνθρώπος, ὅταν ἀνθρώπος ᾖ : « quelle aimable chose que l'homme, quand il est homme », s'exclame un personnage de Ménandre, exprimant par là un sentiment qui était celui de la société grecque tout entière ; et quelle aimable chose, pourrait-on ajouter, qu'une culture gravitant autour de l'homme, exaltant ses qualités et faisant du perfectionnement de celles-ci sa préoccupation essentielle ! La religion, l'art, la science – jusqu'à la politique et à la littérature, – nous apparaissent chez les Grecs en fonction « anthropoplastique », autrement dit préoccupées de modeler les virtualités humaines, physiques et morales. Unique au moment où il s'était produit, ce phénomène devait rester unique jusqu'à nos jours, bien qu'au cours des temps, dans l'aire culturelle hellénocentrique, les tentatives de valorisation de l'exemple antique ne pouvaient faire défaut. Parmi celles-ci, le système anglais d'éducation – visant à former le caractère, accordant aux exercices physiques une attention spéciale et poursuivant le mûrissement du jugement plutôt que le nombre de connaissances – peut être considéré comme le plus réussi, dans la mesure où, depuis des siècles, il assure à la Grande-Bretagne les dirigeants dont elle s'enorgueillit et que le monde lui envie. Combien peu représente toutefois même ce remarquable enseignement, comparé à l'action éducatrice exercée par la communauté grecque tout entière, c'est ce qui résulte du simple fait que, dans un cas, il s'agit d'un privilège réservé à une classe restreinte, tandis que, chez les Grecs, le dernier citoyen était à même de bénéficier des éléments de la culture la plus élevée. Je n'oublie pas, naturellement, les facilités découlant de la superficie modeste de la Cité, par rapport à l'étendue des États modernes, ni la simplicité d'un appareil social dans lequel les loisirs d'un petit nombre de maîtres étaient assurés par un grand nombre d'esclaves. Mais, si la tâche de l'éducateur dans les sociétés modernes est complexe, les moyens à sa disposition ne sont pas non plus à dédaigner : l'imprimerie, la radiophonie, l'enseignement obligatoire sont les instruments de formation des esprits d'une puissance incomparable, auxquels il n'a manqué que d'être mis au service d'un idéal humain pour donner les fruits qu'on était en droit d'en attendre. Que cette simple condition n'ait pas encore été remplie ; que, des années durant, d'aussi nobles conquêtes de l'intelligence aient pu être utilisées à répandre le mensonge et la haine, cela restera l'une des hontes de notre époque. Mais le moment est venu pour l'homme de prendre la défense de l'homme, afin que les efforts de la collectivité ne tendent pas uniquement vers une amélioration des conditions

⁹ « Antike und Humanismus », dans *Humanistische Reden und Vorträge*, p. 115-116.

matérielles. À lui seul le bien-être ne fera de personne autre chose qu'un animal gavé, et au mieux payé des citoyens il restera à peine à entreprendre le dur apprentissage de l'humanité. Le mot d'Hölderlin (dans l'avant-dernière lettre d'Hyperion à Bellarmin) : « Tu vois autour de toi des ouvriers, mais pas un homme ; des penseurs, mais pas un homme ; ... des maîtres et des valets, des jeunes gens et des gens posés, mais pas un homme... » – n'a jamais été plus vrai et, au milieu de la confusion où nous nous débattons et qui menace de se prolonger, il se pourrait que le premier devoir des gouvernants et des gouvernés soit le rétablissement de l'homme dans son imprescriptible dignité.

Dans cette oeuvre de restauration morale, quel peut et doit être le rôle de ce qu'on appelle « les humanités » ? La réponse ne saurait revêtir à cette place qu'un caractère de principe, l'examen détaillé de la question nécessitant un autre cadre et un autre loisir. Sous cette réserve, je dirai que personne ne se fait l'illusion que tout le monde pourrait apprendre le latin ou le grec, mais qu'il est à désirer qu'un nombre aussi grand que possible d'individus instruits aient eu l'occasion de méditer sur les aspects fondamentaux d'une civilisation où, comme dans un germe, sont contenus les destins ultérieurs de l'Europe.

Il est ici un aspect du problème sur lequel je me propose de revenir. Pour l'instant, il est nécessaire de considérer un autre trait important de l'humanisme tel que nous le concevons aujourd'hui, le fait que, plutôt qu'une doctrine, celui-ci représente à nos yeux un état d'esprit, une disposition intellectuelle. Cela signifie, ainsi qu'il m'est arrivé de le relever, que l'exclusivisme dont se sont rendues coupables des manifestations passées de l'humanisme ne saurait plus nous être objecté. On ne peut plus nous objecter, en particulier, l'hostilité envers la science professée par les humanistes de la Renaissance, ni l'indifférence envers tout ce qui n'était pas art, ostensiblement propagée par les néo-humanistes du XVIII^e siècle. De nos jours, personne ne songe à nier la valeur morale d'un enseignement scientifique, les seules réserves portant sur l'esprit dans lequel pareilles matières doivent être enseignées. Bien mieux, si, aux époques que je viens de rappeler, la conception humaniste du monde demandait à être complétée par l'apport de la science, de nos jours les résultats atteints par celle-ci ne sauraient contribuer à la formation de l'individu si ce n'est dans le cadre d'une vision humaniste de l'existence. « Un des effets les plus évidents de la science – écrivait récemment un biologiste des plus réputés – a été de conférer à l'homme un pouvoir très augmenté sur l'univers qui l'entoure et de lui donner la perspective d'une augmentation régulière de ce pouvoir. Mais, à ce même moment, la fière conviction d'être le héros du jeu cosmique lui a été volée, il a été déposé de son trône au centre de l'univers et a été relégué dans la position d'un parasite insignifiant produit par un des satellites d'une de ces millions d'étoiles parmi les millions de voies lactées¹⁰ ». La situation est loin d'être flatteuse et ses conséquences pourraient être graves, si, de son insignifiance même, l'homme ne savait tirer les raisons de sa suprême fierté. « Un humanisme qui est aussi scientifique <ou une science pénétrée d'humanisme> – remarque ailleurs le savant en question – voit l'homme doté de pouvoirs infinis de contrôle s'il veut se donner la peine de les exercer. Dans la perspective du savoir scientifique, il voit l'homme se détachant sur son vrai fond, un fond de matière et d'énergie irresponsables qui le composent aussi lui-même, un fond d'évolution lente et aveugle de laquelle il est lui-même un produit. L'humanité apparaît ainsi comme un phénomène très particulier, une fraction de la matière du monde qui en tant que résultat d'un long processus de changements et de luttes, a été rendue consciente d'elle-même et de ses relations avec le reste de la matière universelle, capable de désirs et de sentiments, jugeant et faisant des plans d'avenir. C'est une expérience de l'univers, de conscience rationnelle¹¹ ».

Qu'est-ce à dire, sinon que – perdu dans l'immensité de l'univers – l'homme sera aussi petit ou aussi grand que la conscience de sa condition dont il saura compénétrer ses actes ? Et quelle valeur cette constatation a-t-elle, sinon que, dans sa marche laborieuse, un idéal de perfectionnement personnel doit flotter à ses regards, tout comme, sous le soleil de midi, son ombre précède les pas du voyageur ?

Une fois de plus – et de la manière la plus inattendue – nous sommes ainsi amenés à proclamer la nécessité d'un humanisme de notre temps, d'une synthèse où viendraient se fondre l'idéal traditionnel de l'homme à l'image de Dieu et celui de l'homme pétrissant sa propre statue. Pour y arriver, on partira de la conviction que la seule source de valeurs dans un monde privé de Créateur c'est le lien existant entre l'esprit et cette matière qui est la vie humaine ; que la vie dans sa totalité est plus précieuse qu'un

¹⁰ J. Huxley, *Ce que j'ose penser*, tr. fr. par Le Prat, Paris, 1934, p. 93-94.

¹¹ *Ibidem*, p. 116.

fragment de vie ou qu'un produit de la vie et que, celle-ci étant une, nous nous tromperions en accordant une préférence exclusive soit à un seul ordre de valeurs, soit à un seul aspect de l'existence. Là encore, les Grecs pourraient nous servir de guides, à qui l'on doit le concept objectif-normatif de l'homme et dont l'histoire spirituelle est la création d'un monde de formes où les lois de celui-ci trouvent leur expression la plus parfaite. Ainsi que cela a été observé avec raison, « si notre subjectivisme est ce qui nous distingue le plus des Grecs, c'est encore lui qui est le motif de notre constant besoin de recouvrer – par eux – notre intégrité. Quand, à cause de notre sensibilité exacerbée et pour échapper à l'âpreté et à la rigidité de la civilisation, nous nous réfugions dans la pure contemplation de l'Orient ou dans une intériorisation soumise à toutes les fluctuations, notre attitude n'est qu'une fuite devant la réalité, en dernière analyse faiblesse. Ce qui nous reste alors, c'est la solution de l'humanisme ; l'effort d'infuser de l'intérieur une nouvelle vie à nos formes d'existence, de les recréer en partant de la racine sur laquelle elles ont grandi »¹².

Comme dans toute entreprise humaine, les résultats dépendront de la sincérité et de la continuité de l'effort fourni. Du moins peut-on dès maintenant en indiquer le but, et c'est une disposition d'âme faite de compréhension et d'indulgence, aspirant à s'objectiver dans la liberté et dans la justice ; une disposition qu'avec les paroles de Thomas Mann nous pourrions définir « le contraire du fanatisme » ; un état d'esprit réellement humain, du moment qu'il repose sur des attributs propres à l'homme, qui lui réservent beaucoup de tourments, mais aussi les joies les plus hautes¹³.

Il y a dans cette préférence marquée pour les qualités « humaines » de l'âme, l'aveu implicite d'une primauté de l'esprit sur la vie et aussi d'une hiérarchie des valeurs selon leur degré d'universalité. Aux yeux de l'humaniste, l'homme vaudra toujours plus que l'individu, la cathédrale plus que la somme des pierres dont elle est faite. Ni l'idée d'homme cependant (au sens d'image idéale de l'espèce), ni même celle d'humanité (autrement dit l'ensemble des modes de comportement de l'homme dans le temps) ne sont – à peine est-il besoin de le relever – des données naturelles, mais des créations historiques, lentement élaborées au cours de plusieurs millénaires d'efforts accumulés. Ce qui en découle, c'est une nouvelle justification de l'éducation humaniste, pour autant qu'elle contribue à nous situer dans notre véritable perspective historique, à nous dévoiler l'origine des valeurs permanentes de la culture européenne, en un mot à nous apprendre ce que nous sommes, en fonction des transformations ininterrompues du monde. À cela près toutefois que ce qui nous apparaît à nous comme un mérite, aux yeux d'autrui pourrait constituer un tort, ce qui m'oblige à examiner brièvement un dernier aspect de la question, qui s'y rattache et sur lequel je voudrais conclure.

C'est une constatation banale que celle d'après laquelle le rythme du processus historique serait déterminé par les forces antagonistes de la tradition et de l'innovation, et c'en est une que l'intensité avec laquelle celles-ci se font sentir varie selon les époques, pouvant aller de l'équilibre paisible jusqu'au renversement violent ou à la réaction caractérisée. Une certaine tension entre les contraires fait partie de la nature des choses, et c'est tout juste si elle est enregistrée par la sensibilité commune. Ce qui est moins banal, c'est la conviction que l'histoire ne ferait que commencer, telle qu'elle se fait jour à des moments particulièrement troublés de la vie des peuples, quand aucune des réalisations du passé ne trouve plus grâce aux yeux de la postérité et, dans l'âme des hommes assoiffés de transformations règne l'illusion que de ce qui fut rien ne subsistera. Pareils moments ont été le triomphe du christianisme à la fin du monde antique, ou de la Raison, à la fin du XVIII^e siècle, et un moment semblable paraît être aussi notre époque, dans laquelle – pour ne pas remonter jusqu'à Nietzsche et aux foudres par lui lancés contre l'histoire – sous nos yeux blasés, des régimes politiques évanouis au bout de vingt ans revendiquaient l'honneur d'inaugurer des ères faites pour durer des millénaires.

Ce que l'auteur des *Considérations inactuelles* appelait « le courage suprahistorique » – l'audace de créer dans la perspective de l'éternité immobile et absolue – trouve de nos jours son équivalent dans une disposition que, bien placé pour la connaître et la juger, un penseur contemporain assimile au « futurisme ». Comme la doctrine de Marinetti, le courant flétri par le philosophe en question « se prosterne devant un avenir sans passé, une marche en avant qui est un bond, une volonté qui est arbitraire, une hardiesse qui – pour demeurer impétueuse – se fait aveugle et glorifie la force pour la force, l'action

¹² W. Jaeger, « Die geistige Gegenwart der Antike », dans *Humanistische Reden und Vorträge*, p. 184-185.

¹³ Voir le discours du grand écrivain au congrès de Budapest, dans le volume cité à plusieurs reprises, *Vers un nouvel humanisme*, p. 53-55.

pour l'action, la nouveauté pour la nouveauté, la vie pour la vie, sans se soucier de conserver un lien avec le passé et d'ajouter ses efforts aux efforts du passé »¹⁴, convaincu, semble-t-il, que, de la laborieuse ascension de l'humanité, rien ne mérite de subsister, ni ne pourrait servir à l'édification d'un « demain » baigné dans les couleurs de l'illusion. Devant cet état d'esprit notre devoir est de rappeler que tout renouvellement n'est pas forcément un pas en avant, pas plus que toute tradition n'est un poids mort. Bien comprise, la tradition est une force dont le rôle dans la création ne risque de devenir nuisible que par le manque de maturité du créateur. Plus la personnalité de celui-ci est formée, plus le danger d'une subordination servile est réduit, plus la tradition reste ce qu'elle doit être, un trésor d'expériences accumulées, « une contribution spirituelle du passé, concrétisée dans des formes culturelles nettement définies »¹⁵.

Nous retrouvons ici la position que nous défendions lorsque nous affirmions que, pour une société, la découverte de l'origine de son système de valeurs ne peut avoir comme conséquence qu'une conscience accrue de ces valeurs, un contact plus intime avec l'histoire conçue comme la réalisation dans le temps d'une grandiose volonté créatrice. Cette volonté est la volonté d'auto-éducation de l'homme, par un effort qui le distingue de tout autre être de la création et dont la courbe montante est son plus beau titre d'orgueil. En ce sens, on peut dire de l'histoire qu'elle se propose de reconstituer l'ascension de l'homme sur l'échelle de l'Être et que – selon une admirable caractérisation de Benedetto Croce – « de même que l'humanité ne saurait se passer de la poésie, de même elle ne peut faire à moins de l'histoire, ni des traditions qui la constituent, ni de la liberté qui l'anime ... C'est là la dernière religion qui reste à l'homme – la dernière non pas dans l'acception d'un dernier vestige, mais en ce sens qu'elle est la plus élevée de toutes celles qui sont à notre disposition –, la seule qui soit forte et que n'effraient pas les vents contraires, la seule à même de les affronter et, de cette épreuve même, de sortir raffermie : celle qui n'évite pas, mais recherche la critique et est – à la fois – critique et action, pensée. Ceux qui ne veulent pas en entendre parler et la dénigrent sont, de nos jours, les véritables athées, ceux qui sont dépourvus de religion ... Celui qui ouvre son cœur au sentiment historique n'est plus seul, mais uni à la vie de l'univers, frère et fils et compagnon des esprits qui ont peiné sur la terre et continuent de vivre dans l'oeuvre accomplie, apôtres et martyrs, génies créateurs de beauté et de vérité, pauvres hommes de bonne volonté, généreux du baume de leur bonté, gardiens de l'humaine gentillesse : vers eux, reconnaissant, il dirige sa pensée, d'eux il attend un soulagement dans le tourment et la peine, au milieu d'eux il aspire à se trouver une place, à leur labeur il ajoute son labeur »¹⁶...

D'aussi belles paroles que celles du grand penseur portent en elles-mêmes leur signification. Si, toutefois, je me permets de les gloser, c'est pour souligner à quel point le sentiment qui les anime est le sentiment de l'humaniste, aux yeux duquel l'histoire n'a été et ne sera jamais qu'un épanouissement de la vie, pour qui la justification de l'étude du passé réside avant tout dans la redécouverte des voies qui, de la bête privée de langage, conduisent à Pasteur et à Goethe ... La culture est ainsi au centre des préoccupations de l'humaniste, tout comme elle est au centre des préoccupations des historiens véritables, depuis Burckhardt et Ranke jusqu'à Nicolas Jorga. Sans elle l'histoire perd son centre, sans elle l'humanisme est une parole dénuée de sens. Mais la culture – oeuvre du temps – est l'effort ininterrompu des générations unies à travers les siècles. C'est pourquoi – adeptes attardés du chantre de *Zarathoustra* – à d'autres de prêcher « l'oubli anhistorique » ou « le courage suprahistorique ». Pour nous, humanistes d'aujourd'hui et de toujours, « la conscience historique – qui ne fait qu'un avec la civilisation et la culture – est le bien qui nous a été confié et que nous sommes tenus de garder, de conserver et d'accroître : la conscience historique, trait d'union du passé avec l'avenir, garantie de la fécondité de tout renouvellement, blasphémée comme la liberté, mais, comme la liberté, victorieuse de ceux qui lui créent des obstacles »¹⁷.

D. M. Pippidi

¹⁴ B. Croce, « Punti di orientamento della filosofia moderna. Antistoricismo », dans *Due letture ai congressi internazionali di filosofia di Cambridge, Mass. 1926 e di Oxford 1930*, Bari, 1931, p. 21-22.

¹⁵ Cf. W. Jaeger, « Der Humanismus als Tradition und Erlebnis », dans *Humanistische Reden und Vorträge*, p. 22.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 37.

¹⁷ *Ibidem*, p. 36.

« ZALMOXIS, ROI ET DIEU ». AUTOUR DU *CHARMIDE*

ZOE PETRE

L'éditeur du présent volume m'a fait l'honneur non seulement de m'inviter à y collaborer pour rendre hommage à la mémoire du professeur D.M. Pippidi, mais aussi de suggérer qu'une version française du chapitre que j'avais consacré dans mon livre récent, « Pratiques d'immortalité »¹, à la mention de Zalmoxis dans le Charmide de Platon serait appropriée à la substance et aux buts de cet hommage. J'y ai consenti d'autant plus volontiers que ma lecture du texte platonicien a été profondément marquée par la sévérité méthodologique et par l'immense savoir de mon maître².

Le texte qui suit reprend pour l'essentiel la démonstration proposée il y a trois ans dans mon livre, avec quelques développements de détail qui ne pouvaient pas y trouver leur place lors de la première rédaction, ainsi qu'avec les compléments bibliographiques adéquats, en partie postérieurs à la date de publication de mon volume.

1. Prélude à l'après-midi d'un éphèbe

L'historien du monde antique, et surtout celui qui s'intéresse aux peuples non grecs, est trop souvent condamné à affronter le morcellement et le caractère irrémédiablement fragmentaire de ses sources : syntagmes coupés de leur contexte, phrases isolées, citées par des auteurs postérieurs de bien de siècles à l'information qui les intéresse, brèves paraphrases extraites d'un texte perdu par les compilateurs de jadis de scholies, de lexiques ou de chrestomathies à usage rhétorique, nous transmettent un savoir amputé dont nous devons imaginer le contexte et souvent même la signification d'origine.

Cette pratique quotidienne du fragmentaire³ a pour prix non seulement des hypothèses condamnées à rester incertaines, mais aussi un examen restrictif des passages, peu nombreux, provenant d'œuvres conservées en entier, et qui se réfèrent en passant à quelque événement ou singularité des peuples non grecs. Habitué à travailler sur des fragments épars, les savants — archéologues et historiens — traitent souvent de la même manière les passages des œuvres conservées et transmises en entier, se concentrant

¹ Zoe Petre, *Practica nemuririi. O lectură critică a surselor grecești referitoare la geți*, Iași, 2004, p. 127-170 (désormais, *Practica nemuririi*).

² D.M. Pippidi a commencé à développer une critique des plus sévères des partisans du « zalmoxisme » dans son compte-rendu du livre de A. Marinescu-Nour (*Cultul lui Zalmoxis*, Bucarest, 1941), *Balkanica* 6, 1943, p. 537, et l'a continuée dans les mêmes années à propos de deux articles de J. Coman (« Zalmoxis », *Zalmoxis* 2, 1939, p. 79-110, et « Décénée », *Zalmoxis* 3, 1942, p. 103-160), dans *Revista Clasică* 15, 1943, p. 117-118, et *RHSEE* 23, 1946, p. 340-342. Il a continué ce parcours critique pendant toute sa carrière : voir notamment D. M. Pippidi, « Însemnările lui Adam Neale despre Moldova și Dobrogea la începutul secolului trecut, Note de lectură (35) », *StCl* 14, 1972, p. 195-201 = *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988, p. 254-260 ; « Gînduri de ieri și de azi cu privire la cultul lui Zalmoxis, Note de lectură (37) », *StCl* 14, 1972, p. 205-210 = *Studii de istorie și epigrafie*, p. 123-128 ; « Zalmoxis și Kogaionon. În marginea unei ipoteze a lui Henri Grégoire, Note de lectură (45) », *StCl* 15, 1973, p. 177-179 = *Studii de istorie și epigrafie*, p. 128-130.

³ Voir G.W. Most (éd.), *Collecting Fragments – Fragmente sammeln*, Göttingen, 1997.

uniquement sur les quelques phrases intéressant leur sujet, qu'ils utilisent comme s'il s'agissait de fragments, sans même tenter d'en analyser le contexte. C'est le cas avant tout des *Histoires* d'Hérodote, dont les digressions concernant les peuples les plus divers, des Égyptiens aux Scythes — ou aux Gètes — risquent de perdre une partie essentielle de leur sens dès qu'elles sont extirpées de l'ensemble⁴.

Ces considérations générales de méthode sont d'autant plus valables quand il s'agit d'informations provenant d'un dialogue de Platon, car ces œuvres hautement élaborées interdisent toute lecture naïve. Les *Dialogues* sont un corpus dont la cohérence et la subtilité imposent des paliers successifs de lecture intertextuelle, puisque chaque pièce, construite avec sa propre autonomie épistémique et littéraire, se retrouve en même temps au centre d'un univers polyphonique où résonnent d'abord les voix des autres dialogues, ensuite celles d'écrits ou des débats antérieurs ou contemporains. Pour arriver le plus près possible du sens de chaque phrase, il faut assumer systématiquement cette extraordinaire polyphonie⁵. C'est pourquoi je propose ici une lecture analytique du *Charmide* de Platon, en reprenant l'ensemble du dialogue, bien connu sans doute aux philologues classiques ou aux historiens de la pensée platonicienne, mais oublié ou ignoré par les historiens et archéologues intéressés par les antiquités thraces, et qui se résumait d'habitude à la lecture littérale du passage relatif à Zalmoxis du *Charmide* pour formuler des conclusions aussi hâtives que fermes autour des Gètes et de leur « médecine psychosomatique ».

La rédaction du *Charmide* est généralement attribuée aux premières décennies de l'activité de Platon — soit avant son voyage en Sicile de 390⁶, soit à son retour à Athènes, lorsqu'il inaugure l'Académie⁷. La date « dramatique » du dialogue se situe au début de la Guerre du Péloponnèse, juste après le siège de Potidée, évoqué par Socrate — donc vers 429 ou peu avant cette date⁸, lorsque Charmide, le héros éponyme du dialogue, était effectivement un adolescent.

Le narrateur de l'épisode est Socrate lui-même, qui raconte à un (ou plusieurs) auditeur(s) non précisé(s), et à une date tout aussi incertaine, sa rencontre de naguère avec Charmide et Critias, ainsi que la discussion qu'ils avaient eue tous les trois autour de la définition d'une catégorie morale assez souvent invoquée dans la littérature qui précède Platon, ainsi que dans ses dialogues, à savoir la σωφροσύνη⁹ —

⁴ Le livre de Fr. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'Autre*, Paris, 1982, est une excellente preuve du fait que la digression scythe du IV^e livre ne devient intelligible que par immersion dans l'ensemble des *Histoires* ; voir aussi le chapitre consacré à l'excursus gète du même livre des *Histoires* dans mon volume, *Practica nemuririi*, p. 70-123.

⁵ Sur la lecture « littéraire » de Platon et ses implications, voir récemment Ch. Griswold (éd.), *Platonic Writings. Platonic Readings*, New York, 1988 ; H. W. Ausland, « On Reading Plato Mimetically », *AJPh* 118, 1997, p. 378-405 ; W.J. Johnson, « Dramatic Frame and Philosophic Idea in Plato », *AJPh* 119, 1998, p. 577-599 ; M. Migliori, « Tra polifonia e puzzle. Esempi di rilettura del "gioco" filosofico di Platone », in G. Casertano (éd.), *La Struttura del dialogo platonico*, Sképsis. Collana di testi e studi di filosofia antica 14, Napoli, 2000, p. 171-212 ; R. Blondell, *The Play of Character in Plato's Dialogues*, Cambridge, 2002.

⁶ Sauf mention spéciale, toutes les dates du texte appartiennent à l'ère païenne.

⁷ Gr. Vlastos, *Socrates: Ironist and Moral Philosopher*, Cambridge, 1991 ; voir aussi idem, « Classical Greek Political Thought: I. The Historical Socrates and Athenian Democracy », *Political Theory* 11, 1983, et « *Elenchus* and Mathematics: A Turning-Point in Plato's Philosophical Development », *AJPh* 109, 1988 ; Ch. H. Kahn, « Did Plato Write Socratic Dialogues ? », *CQ* 31, 1981, 2 ; « Plato's Methodology in the *Laches* », *Review of International Philosophy* 40, 1986 ; et *On the Relative Date of the Gorgias and the Protagoras*, *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 6, Oxford, 1988 ; S. Dušanić, « Isocrates, the Chian Intellectuals, and the Political Context of the *Euthydemus* », *JHS* 119, 1999, p. 1-16. Pour une date plus tardive, voir maintenant les analyses assistées par l'ordinateur de H. Thesleff, *Studies in Platonic Chronology*, Helsinki, 1982 (entre 380 et 367), ou G. R. Ledger, *Re-counting Plato: A Computer Analysis of Plato's Style*, Oxford, 1989 — entre 387, l'année de l'ouverture de l'Académie, et ca. 380. J'ajoute qu'une datation très précise de la rédaction du dialogue n'est pas indispensable pour les arguments que j'entends développer *infra*.

⁸ Chr. Planeaux, « Socrates, Alcibiades, and Plato's *ta Poteideiaka*: does the 'Charmides' have a historical setting ? », *Mnemosyne*, ser. 4, 52, 1999, 1, p. 72-77. En général, on suppose que la bataille de Potidée mentionnée dans le dialogue est la même que celle où Socrate aurait sauvé Alcibiade blessé ; *contra*, K. W. Luckhurst, « Note on Plato *Charm.* 153 b », *CR* 48, 1934, p. 207-208.

⁹ Pour l'analyse du dialogue, voir N. van den Ben, *The Charmides of Plato. Problems and Interpretations*, Amsterdam, 1985 ; Gr. Vlastos, *Socratic Studies*, Oxford, 1994 ; M. Erler, « Hypothese und Aporie. *Charmides* », in Th. Kobusch & B. Moisch (éds.), *Platon. Seine Dialoge in der Sicht neuer Forschung*, Darmstadt, 1996,

notion traduite d'habitude par *modération, sagesse, tempérance*. Le récit de Socrate commence pourtant de façon paradoxale, du moins si l'on songe à cette vertu de sage modération, par un prologue chargé d'érotisme : Socrate se dit ouvertement troublé et ému jusqu'à en perdre la voix par la grâce du jeune Charmide, dont il entrevoit un instant la nudité, évoquée aussi, avant même l'apparition en scène du jeune garçon, par un personnage secondaire du dialogue, ce qui fait souhaiter au maître d'examiner, comme dans une dokimasie, non seulement le corps, mais aussi l'âme dénudée de l'éphèbe.

Avec la complicité de Critias, oncle de Charmide et ami de Socrate, celui-ci esquisse une scène de séduction d'une délicieuse ambiguïté, qui inscrit le scénario du dialogue dans le double registre, érotique et philosophique, où se joue ce petit drame. Critias offre à Socrate un prétexte pour aborder le bel adolescent, en lui révélant que son neveu souffre de migraines matinales et en lui proposant de se faire passer pour un médecin inconnu pouvant guérir ces maux de tête. Encore troublé par la nudité du jeune Charmide, Socrate se prête au jeu, en affirmant qu'il connaît bien une plante¹⁰, φύλλον τι, qui guérit ces maux, mais qu'elle doit absolument être accompagnée d'une incantation, ἐπωδή, sans laquelle la potion, φάρμακον, n'a aucune efficacité. Le jeune Charmide, qui a tout de suite reconnu Socrate, s'apprête à prendre note du texte de l'incantation sous la dictée du maître, mais, au lieu d'épeler les mots incantatoires, Socrate remarque qu'étant reconnu, il pourrait parler de l'incantation avec une plus grande liberté (156 b), et, après avoir exposé la théorie de la médecine « totale » (156 b-d), il raconte comment il est entré en possession de l'incantation : (156 d) *C'est là-bas, à l'armée, que je l'ai apprise d'un des médecins thraces de Zalmoxis, qui, dit-on, rendent les gens immortels* (ἀπαθανατίζοντες). *Or, ce Thrace assurait que ses confrères de Grèce ont raison de soutenir ce que je disais tout à l'heure. Mais, ajoutait-il, Zalmoxis, qui est notre roi, atteste* (156 e) *en sa qualité de dieu, que tout ainsi qu'on ne doit entreprendre de guérir les yeux sans avoir guéri la tête, on ne doit pas davantage chercher à guérir le corps sans chercher à guérir l'âme ... C'est dans l'âme, en effet, disait mon Thrace, que, pour le corps et pour tout l'homme, les maux et les biens ont leur point de départ* (157 a), *c'est de là qu'ils émanent, comme émanent de la tête ceux qui se rapportent à la vue ; c'est par conséquent à ces maux et à ces biens de l'âme que doivent s'adresser nos premiers soins et nos soins principaux, si nous voulons que se comportent comme il faut les fonctions de la tête et celles du reste du corps. Or, c'est par des incantations* (ἐπωδαί), *bienheureux ami, que l'on soigne l'âme ; ces incantations, ce sont les discours qui contiennent de belles pensées* (τὰς δ' ἐπωδὰς ταύτας τοὺς λόγους εἶναι τοὺς καλοὺς) ; *or les discours qui sont de telle sorte font naître dans l'âme la sagesse* (σωφροσύνη) *dont l'apparition et la présence permettent dorénavant* (157 b) *de procurer aisément la santé à la tête comme au reste du corps. Or, tout en m'enseignant, avec le remède, les incantations, il me disait de ne me laisser persuader par personne de lui soigner la tête, sans qu'il m'eût livré d'abord son âme pour être soignée par moi au moyen de l'incantation ! Il ajoutait que c'était, à l'égard des gens, la faute aujourd'hui de certains médecins de prétendre être médecins de l'un des deux à part de l'autre, et il me recommandait avec une extrême insistance de ne me laisser par personne, si riche, si noble ou si beau fût-il, persuader d'agir d'une autre manière. En conséquence, je lui obéirai ;* (157c) *je lui en ai fait le serment, et c'est pour moi une nécessité d'obéir à mon serment. Je lui obéirai, dis-je, et, si tu veux bien, conformément aux recommandations de l'Étranger, commencer par livrer ton âme aux incantations de l'enchanteur thrace, alors je t'appliquerai le remède pour la tête. Sinon, cher Charmide, il n'y aura pas moyen pour moi de rien faire qui te soulage !*¹¹

p. 25-46 ; M.-F. Hazebroucq, *La folie humaine et ses remèdes*. Platon, *Charmide ou de la Modération*, trad. nouvelle, notes et commentaires, Paris, 1997 ; W. Th. Schmidt, *Plato's Charmides and the Socratic Ideal of Rationality*, Albany, 1998 ; E. N. Ostenfeld, « Hypothetical method in the *Charmides* and in the *Elenchus* », C&M 50, 1999, p. 67-80, ainsi que Th. M. Robinson et L. Brisson (éds.), *Plato, Euthydemus, Lysis, Charmides, Proceedings of the Vth Symposium Platonicum. Selected Papers*, International Plato Studies 13, Sankt Augustin, 2000.

¹⁰ Dans l'interprétation de J. Svenbro, « Lire le *Charmide*. La *sôphrosunê* du lecteur selon Platon », Vagant 1, 2002, p. 26-32, et Södertörn Philosophical Studies 1, 2003, p. 63-76 (en suédois), il s'agit d'une feuille de papyrus, donc d'une allégorie de l'écrit ; je remercie Dan Dana d'avoir attiré mon attention sur ce texte et à son auteur pour la permission d'en utiliser la version française, à paraître prochainement. Pour R. Kotanski, « Incantations and Prayers for Salvation on Inscribed Greek Amulets », in Chr. Faraone et D. Obbink, *Magika Hiera. Ancient Greek Magic and Religion*, New York – Oxford, 1991, p. 107-137, il s'agirait d'une amulette accompagnant l'incantation.

¹¹ La traduction appartient à L. Robin, dans Platon, *Œuvres complètes* I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1977.

L'intervention de Critias, qui affirme être certain que son neveu, plus que tout autre jeune homme de sa génération, est en possession de cette σωφροσύνη, provoque une réponse polie de Socrate, qui se dit lui-même convaincu du fait, puisque Charmide est le descendant d'une illustre lignée, mais il persévère néanmoins à questionner l'éphèbe (158 b) : *Pour ce qui se voit de tes formes, cher fils de Glaucon, j'estime que tu n'as en rien déchu d'aucun de ceux qui t'ont précédé. Mais si, pour la sagesse aussi et pour le reste, tu es aussi bien doué naturellement que l'a dit Critias, ta mère, cher Charmide, a enfanté, ajoutai-je, un bienheureux enfant ! Or donc, voici ce qui en est : supposons que, comme l'assure Critias ici présent, il y ait déjà en toi de la sagesse (σωφροσύνη) et que tu sois sage (σώφρων) autant qu'il le faut, alors tu n'as plus du tout besoin, ni des incantations de Zalmoxis, ni de celles d'Abaris l'Hyperboréen, mais il me faudra te donner tout de suite le remède au mal de tête ; (158 c) supposons au contraire que tu sois encore en défaut sous ce rapport, dans ce cas, avant de te donner le remède, il faut que tu sois soumis à l'incantation*¹².

Modestement, comme il sied bien à un éphèbe, Charmide répond qu'il ne peut pas décider par lui-même s'il possède ou non cette précieuse σωφροσύνη. Socrate lui propose alors de définir d'abord la notion, ce à quoi s'essayent tour à tour Charmide, puis Critias, provoquant chaque fois la réfutation de Socrate, qui les amène à reconnaître que σωφροσύνη n'est ni l'action lente et posée (159 b – 160 d), ni la modeste retenue (160 e – 161 b), ni le fait de ne pas se mêler des affaires d'autrui (161 b – 163 c), ni même la connaissance de soi (163 d – 166 b) ou la connaissance de la connaissance (166 c – 175 e). À la fin de ce parcours stérile, du moins en apparence, Socrate se demande (175 e) si tout son effort d'apprendre l'incantation du guérisseur thrace s'avérerait inutile, et demande une dernière fois à Charmide si, en possession de la σωφροσύνη, il est heureux, n'ayant besoin de nulle ἐπωδή — ce qui rendrait d'emblée inutile le savoir socratique, puisque Charmide serait sage et heureux par sa nature (176 a). *Au contraire*, lui répond l'éphèbe, *je crois avoir besoin de l'incantation, et je me soumettrai quotidiennement à ton ἐπωδή, jusqu'à ce que tu me dises toi-même que c'est assez*. Critias déclare que cette décision de se soumettre aux ἐπωδαί de Socrate est pour lui la preuve tangible de la sagesse de son neveu (176 b). Socrate se déclare vaincu et contraint par la force, βία, à accepter Charmide comme disciple, et le dialogue finit là.

On pourrait penser au premier abord que le prologue du débat sur la σωφροσύνη est un simple ornement littéraire, sans portée sur le débat lui-même. C'est ainsi que la plupart des commentateurs du dialogue procèdent, en se concentrant surtout sur la partie centrale du *Charmide*¹³, tandis que, au contraire, les savants préoccupés par les antiquités des Gètes n'examinent que la section introductive évoquant Zalmoxis. Or, non seulement cette fragmentation du texte ne peut pas se justifier du point de vue méthodologique, mais encore elle est contredite par Platon lui-même, qui fait revenir le thème de l'enseignement du Thrace à la fin du dialogue (175 e), projetant ainsi derechef le débat du *Charmide* au sujet de la vertu, grecque par excellence, de σωφροσύνη sur la toile de fond du monde étranger, voire étrange, de la Thrace de Zalmoxis et de ses mystérieuses incantations. L'ἐπωδή qui doit impérativement guérir l'âme — Socrate en avait prêté serment, ὅρκος — avant que le φάρμακον ne guérisse le corps, est en quelque sorte l'épicentre de la construction du dialogue. Or, cette incontournable incantation revient à la fin du texte comme *incantation de Socrate* (176 b) pour désigner l'enseignement philosophique auquel Charmide entend se soumettre aussi longtemps que son maître le considérera nécessaire.

Faut-il, dès lors, simplifier les choses et penser que l'incantation du médecin thrace n'est en fin de compte que l'équivalent métaphorique de l'enseignement philosophique de Socrate, et que le seul remède « pour la tête », φάρμακον τῆς κεφαλῆς, capable d'apporter la σωφροσύνη, serait la philosophie ? Ma réponse est en principe affirmative. La plupart des savants qui étudient l'œuvre de Platon sont d'accord sur le caractère essentiellement figuré des incantations et du remède thrace évoqués dans le *Charmide* et ne pensent pas que leur usage métaphorique par Platon aurait une quelconque valeur informative pour la

¹² Trad. L. Robin.

¹³ Voir déjà P. Boyancé, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*, Paris, 1936, p. 155-162, sur les incantations platoniciennes. — Pour ne citer que des commentaires parmi les plus récents, voir Ch. H. Kahn, « Plato's Charmides and the Protreptic Reading of Socratic Dialogues », JP 85, 1988, p. 541-549 ; N. van den Ben, *op. cit.* (note 9), et M.-F. Hazebroucq, *op. cit.* (note 9), ainsi que, de toute évidence, J. Derrida, « La Pharmacie de Platon », Tel Quel 32, 1968, p. 3-43, et 33, 1968, p. 3-48.

civilisation thrace ou gète. Récemment, cependant, Luc Brisson a avancé une hypothèse à mi-chemin entre cette lecture métaphorique et une lecture littérale du texte, en proposant d'y retrouver l'allusion à une médecine tripartite traditionnelle, d'origine indo-européenne, sous la forme d'une ancienne triade *herbes médicinales / incantations / amputation*. Cette tradition archaïque se serait mieux conservée en milieu thrace, où, à l'avis de Brisson, un dieu guérisseur, Zalmoxis, dont Hérodote aurait attesté l'existence, présiderait à ces anciens rites arrivés à la connaissance du Socrate historique lors du siège de Potidée. J'y reviendrai.

La plupart des exégètes de l'œuvre de Platon sont à tel point convaincus du caractère fictif du maître thrace des incantations qu'ils n'en font tout au plus qu'une mention fugitive dans l'analyse du dialogue, la soi-disant doctrine psychosomatique — qu'ils mettent en rapport avec l'ensemble des métaphores médicales dont l'usage dans l'œuvre de Platon fait apparaître la philosophie de Socrate comme une médecine de la vie en cité — étant attribuée directement à Socrate. C'est sans doute une négligence méthodologique, mais une négligence assez éloquente. Dans un article encore inédit, Jesper Svenbro nous propose, par ailleurs, de comprendre l'incantation, ce « surchant prononcé sur une feuille », comme une allégorie de la lecture¹⁴.

Il n'est pas interdit de supposer qu'à Potidée (ou bien ailleurs, par exemple à Athènes même) Socrate avait rencontré un ou plusieurs personnages d'origine thrace, ou que, comme tout Athénien, il était familiarisé avec les mages et magiciennes originaires souvent du nord des Balkans¹⁵, mais de là à conclure qu'il avait pris connaissance d'une vraie doctrine, mi-religieuse, mi-médicale, liée au culte de Zalmoxis, le chemin n'est pas seulement long, il est tout à fait improbable, du moins si l'on tient compte du texte intégral du *Charmide*.

Car cette lecture intégrale prouve bien que le *Charmide* n'a nullement pour sujet — faut-il le répéter ? — la médecine thrace. C'est un dialogue appartenant à la catégorie formelle des dialogues de réfutation, construit autour de la notion de *σωφροσύνη*, qu'il ne définit pas, en fin de compte, puisqu'il s'agit d'un dialogue aporétique. Si on le lit à rebours, on peut dire simplement que c'est un dialogue expliquant comment Charmide est devenu le disciple de Socrate. Comment, et surtout pourquoi Platon fait-il intervenir dans la trame de ce dialogue le thème du guérisseur thrace, de l'incantation et du *φάρμακον*, reste cependant une question qu'on doit éclaircir afin de comprendre la fonction du passage dans les termes propres à la pensée platonicienne.

À vrai dire, il ne s'agit pas d'un seul passage faisant allusion à la médecine incantatoire de Zalmoxis, mais de deux, car, en dépit des lectures courantes, le passage 156 d – 157 c trouve dans le texte un écho souvent laissé de côté, celui où Zalmoxis, maître des incantations, est évoqué en compagnie d'Abaris l'Hyperboréen (158 b). Par ailleurs, vers la fin du dialogue, Socrate rappelle une dernière fois, comme je viens de le souligner, l'Étranger thrace et ses remèdes. Cette continuité thématique légitime la question de savoir pourquoi le choix de Platon s'est-il porté non pas sur une incantation ou un remède quelconques, mais très précisément sur l'ἐπωδή d'un Étranger thrace, sujet de Zalmoxis, *roi et dieu*. Je ne doute pas un instant du caractère fictif du personnage thrace qui fait sa brève apparition dans le *Charmide*, mais, afin de cerner quelles aient pu être les raisons de sa création par Platon, il faut, à mon avis, analyser non seulement le sens platonicien des catégories de *φάρμακον* ou ἐπωδή, mais aussi la notion de *σωφροσύνη*, les références platoniciennes au monde thrace du Septentrion et à ses personnages mythiques, ainsi que l'usage des différentes hypostases du personnage de l'Étranger dans les *Dialogues*.

2. Les incantations de Socrate

La première mention des incantations appartient à Socrate lui-même et précède, dans l'économie du dialogue, les paroles attribuées au médecin rencontré à Potidée. Socrate évoque l'*incantation* et le *remède* dès qu'il entend parler de la souffrance de Charmide, et renforce ensuite le lien entre les deux en racontant ce qu'il avait appris d'un médecin thrace, sujet de Zalmoxis, de ceux *qui se font immortels*,

¹⁴ Voir *supra*, note 10.

¹⁵ D. Collins, « Theoris of Lemnos and the Criminalization of Magic in Fourth-century Athens », CQ 51, 2001, 2, p. 477-493.

ἀπαθανατίζουσι. Le médecin, dont les paroles sont longuement citées ensuite, parle de « *Zalmoxis notre roi — βασιλεύς — et dieu, θεός* ». Il y a dans ce passage un changement progressif de registre narratif entre le récit de Socrate, au ton assez familier et « prosaïque » qui semble d'abord limité à l'identification « technique » du traitement proposé à Charmide, et l'enseignement prononcé par le Thrace au nom de son roi et dieu, dont le ton solennel est renforcé encore plus par le serment qu'il fait prêter à Socrate. L'espace familier — celui d'un après-midi ensoleillé d'Athènes aux abords de la palestres de Tauréas, celui du siège de Potidée — glisse ainsi vers un vague Septentrion brumeux, chargé de rites mystérieux, tout comme le temps clairement défini de la narration se double d'un passé indéfini et sacré où le dieu-roi Zalmoxis est présent et initie ses fidèles. Mais, ainsi que je viens de le rappeler, le thème de l'ἐπωδή précède, dans le discours de Socrate, l'apparition de l'horizon mystérieux du pays de Zalmoxis, ce qui me semble tout aussi important que le fait qu'il le dépasse à la fin du dialogue, lorsque, avec une ellipse lourde de sens, Charmide d'abord, Critias ensuite, parlent tous les deux des *incantations de Socrate*. L'ἐπωδή devient ainsi un mot-charnière qui fait le passage entre le monde étrange des Thraces sujets de Zalmoxis et l'Athènes de la prédication socratique.

L'ἐπωδή apparaît dès l'épopée avec le sens d'incantation à vertu guérissante : Odyssée blessé est soigné par les fils d'Autolykos qui arrêtent l'hémorragie, *le sang noir*, par des ἐπαοιδαί¹⁶. Ce sens médical — ou plutôt de magie guérissante — est renforcé quand le « surchant » est accompagné du φάρμακον, *le remède*, c'est-à-dire de plantes ou d'extraits de plantes aux vertus médicinales. L'étude de Luc Brisson que j'ai mentionnée tout à l'heure prend son point de départ dans cette association fréquente, que Platon utilise aussi dans le *Charmide*, pour reconstituer, sur les traces d'Émile Benveniste et de Bernard Sargent, une ancienne médecine tripartite, donc indo-européenne, dont la Grèce archaïque et la Thrace auraient gardé le souvenir¹⁷.

Il ne me semble pas impossible d'accepter la thèse générale de Benveniste sur une tradition médicale tripartite — *incantation, remède, amputation* — telle qu'elle apparaît par exemple dans la troisième *Ode Pythique*, où Pindare évoque Asclépios soignant trois types de souffrances — celles provoquées par l'excès de chaud ou de froid, celles dues à des blessures et celles, enfin, dues à une infection — avec trois types de moyens, les φάρμακα, les ἐπωδαί ou bien l'amputation¹⁸. Néanmoins, l'idée que le *Charmide* serait un témoignage de la présence effective de cette médecine de tradition indo-européenne en milieu thrace est difficilement acceptable.

Il faut tout d'abord remarquer à ce propos que la mention du *Charmide* est singulière, et qu'il n'y a aucune autre attestation d'une hypostase « médicale » de Zalmoxis : le texte d'Hérodote, *pace* Brisson, n'y fait la moindre allusion, et il n'y a pas de mention ultérieure nous suggérant une telle interprétation. Les *pratiques d'immortalité*¹⁹, si souvent attribuées aux Gètes, ne sont jamais qualifiées d'incantations (ou rites) qui guérissent : lorsqu'on les explique, ce qui n'arrive pas toujours, il s'agit soit de sacrifices humains, comme chez Hérodote, soit d'enseignements initiatiques promettant l'immortalité, ou bien, dans la tradition ultérieure d'inspiration pythagoricienne, de lois sacrées²⁰. Esclave et/ou disciple de Pythagore²¹, législateur inspiré, parfois un mage, γοητής, Zalmoxis reste un spécialiste du pouvoir et des rites d'immortalité, jamais un médecin.

À part le texte du *Charmide*, la seule autre mention d'un savoir médical des Gètes n'apparaît qu'au VI^e siècle de l'ère chrétienne, dans les *Getica* de Jordanès, qui y dresse une longue liste énumérant les

¹⁶ *Od.* XIX 455-458.

¹⁷ B. Sargent, *Les indo-européens. Histoire, langue, mythes*, Paris, 1995, p. 241-246 ; L. Brisson, « L'Incantation de Zalmoxis dans le *Charmide* », in *Symposium Platonicum V*, p. 278-286.

¹⁸ Pi., *P.* III 47-55 ; cf. S., *Ai.* 582-583 : *un médecin habile n'utilise pas d'incantation pour une souffrance qui demande l'amputation*.

¹⁹ Je reprends ici — comme je l'ai fait dans mon livre, *Practica nemuririi, passim* — la traduction du participe ἀθανατίζοντες suggérée par Fr. Hartog en commentant l'étude de I. Linforth, « ΟΙ ΑΘΑΝΑΤΙΖΟΝΤΕΣ (Herodotus 4. 93-96) », *CPh* 13, 1918, p. 23-33.

²⁰ Cf. Hdt. IV 94-95. — Pour une analyse complète des textes mentionnant Zalmoxis, voir maintenant la thèse de D. Dana, *Enjeux et controverses autour du mythe de Zalmoxis*, soutenue en décembre 2005 à l'École de Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

²¹ Zoe Petre, « Avatars de Zalmoxis », *Bulletin CICS* 3, 2001, p. 43-47 ; *eadem*, *Practica nemuririi*, p. 165-170, 208-248, et, plus catégorique encore, D. Dana, dans la thèse que je viens de citer.

disciplines que le double tardif de Zalmoxis pythagoricien, le grand prêtre Décénée, était censé avoir enseignées aux *meilleurs parmi les Gètes*. Cet éloge de Décénée, emprunté par Jordanès à Cassiodore, n'a rien d'historique, car il reprend presque mot à mot l'éloge de Cassiodore attribué par l'auteur à Théodoric dans les *Variae*²². Par ailleurs, les noms daces des plantes transmis par Dioscoride attestent un savoir des simples et l'existence d'une médecine populaire qui n'a rien d'exceptionnel, tandis que la présence assez fréquente dans la littérature grecque du personnage de la magicienne thrace — y compris la référence de mythographe d'Arrien, cité par Eustathe, à la nymphe *Thraikè*, éponyme de la Thrace historique et experte ἀμφὶ ἐπωδᾶς καὶ φάρμακα, *en incantations et philtres* d'amour ou poisons — ne saurait être entendue comme témoignage d'une expertise médicale particulière aux Gètes²³. Tout au plus devrait-elle nous rendre plus circonspects envers une lecture naïve du *Charmide* comme éloge de l'excellence des remèdes de Zalmoxis — ou même de Socrate.

Une prudence élémentaire nous empêche donc d'accepter d'emblée la véridicité du récit thrace de Socrate et sa pertinence pour l'histoire de la civilisation des Gètes, du moins avant d'avoir examiné le sens des « incantations de Platon » dans l'univers de discours des *Dialogues*²⁴. Ceci d'autant plus que les thèmes du médecin et des bons remèdes comme métaphores de la vraie philosophie politique sont parfaitement attestés dans d'autres écrits de Platon, ainsi, d'ailleurs, que chez bien d'autres auteurs contemporains ou postérieurs²⁵.

Il est presque impossible de séparer le sens guérisseur des incantations — comme aussi celui de φάρμακον d'ailleurs — de leur connotation magique intrinsèque²⁶. Tout spécialement le « surchant », dont la séduction n'agit que par le verbe et par la mélodie qui le rythme et l'accompagne, est doué d'un pouvoir magique qui l'apparente aux séductions de la magie d'amour : même les incantations d'Asclépios, apparemment médicales, sont nommées par Pindare μαλακαὶ ἐπαιδαί, *chants qui adoucissent*, proches des incantations *douces comme le miel* que Jason apprend pour pouvoir séduire Médée, elle-même experte en charmes thaumaturgiques et en philtres d'amour²⁷.

Il faut signaler, d'ailleurs, que le thème du chant qui séduit et guérit à la fois est parmi les motifs les plus fréquemment explorés par Pindare, qui esquisse, à travers ses poèmes, une réflexion métaphorique très élaborée autour de la magie du verbe²⁸. L'analyse de ces thèmes dans la quatrième *Ode Néméenne*²⁹, est éclairante surtout parce qu'elle met en évidence le rapport très étroit qu'établit Pindare entre la vertu thérapeutique des incantations et le champ sémantique de φρήν et de ses dérivés, tout spécialement

²² Ainsi que le soulignait déjà Th. Mommsen dans son édition de Jordanès, *Monumenta Germaniae Historica*, ad loc. Voir Zoe Petre, « À propos des sources de Jordanès », in L. Boia (éd.), *Études d'historiographie*, Bucarest, 1985, p. 39-51, et eadem, *Practica nemurii*, p. 304-361.

²³ Arrian., FHG III 37, ap. Eustath. ad Dion. Per., 140 ; lorsque les *Thérapeutiques* de Théodoret de Cyr (I 25) évoquent Zalmoxis le Thrace et Anacharsis le Scythe que vous, les Grecs, admirez tant pour leur savoir, il s'agit non pas de savoir médical, mais bien de « pratiques d'immortalité ». — Sur les mages et la magie, on doit ajouter au livre de Chr. Faraone et D. Obbink (supra, note 10), G. Lanata, *Medicina magica e religione popolare in Grecia fino all'età di Ippocrate*, Roma, 1967 ; F. Graf, *La magie dans l'antiquité gréco-romaine. Idéologie et pratique*, Paris, 1994 ; A. Moreau et J.-Cl. Turpin, *La Magie I. Du monde babylonien au monde hellénistique*, Montpellier, 2000 ; M. W. Dickie, *Magic and Magicians in the Graeco-Roman World*, London, 2001.

²⁴ D. J. Murphy, « Doctors of Zalmoxis and the Immortality », ainsi que A. Vallejo, « Maieutic, epoide and Myth in the Socratic Dialogues », in *Symposium Platonicum V*, p. 287-295 et 324-336 respectivement.

²⁵ Voir e.g. Pl., *Resp.* 403 d – 404 e ; *Grg.* 503 d – 504 e ; *Pol.* 280 d ; cf. B. Campbell, « Poliatrics. Physicians and the Physician Analogy within Fourth-century Athens », *American Political Science Review* 76, 1982, 4, p. 810-824 ; G. Casertano, « Il mal di testa di Carmide : osservazioni sul rapporto tra medicina, filosofia e politica in Platone », *AAN* 108, 1997, p. 195-209.

²⁶ J. Scarborough, « The Pharmacology of Sacred Plants, Herbs, and Roots », in Chr. Faraone et D. Obbink, *Magika Hiera* (supra, note 10), p. 138-174.

²⁷ Pi., *P.* III 47 ; cf. *P.* IV 213-220, 228 ; pour les incantations de Médée, e.g. Paus. II 12, 1.

²⁸ Pour l'ensemble du problème de la magie du verbe dans la littérature grecque, voir W.G. Thalmann, *Conventions of Form and Thought in Early Greek Poetry*, Baltimore, 1984 ; Jacqueline de Romilly, *Magic and Rhetoric in Ancient Greece*, Cambridge MA, 1975 ; Chr. A. Faraone, *Ancient Greek Love Magic*, Cambridge MA, 1999 ; R.G.A. Buxton, *Persuasion in Greek Tragedy: A Study of Peitho*, Cambridge UK, 1982.

²⁹ G.A. Machemer, « Medicine, Music, and Magic: The Healing Grace of Pindar's Fourth Nemean », *HSCP* 95, 1993, p. 103-141.

d'ἐϋφρwsύνη, par un mécanisme de ce que l'auteur cité nomme de « iatification », et qui n'est pas sans rappeler la relation parallèle entre l'incantation du *Charmide* et cet autre dérivé de φρήν, la σωφροσύνη, qui est au centre même du dialogue de Platon.

Le *Prométhée enchaîné* évoque les incantations aux paroles de miel de Peitho, μηλιγλώσσοις Πειθοῦς ἀοιδαῖσιν, et dans l'*Hippolyte* d'Euripide, puisque le héros refuse l'amour de Phèdre, la Nourrice propose à la malheureuse de le séduire par la magie des ἐπωδαὶ καὶ λόγοι θελκτῆριοι, *des incantations et des mots qui ensorcellent*³⁰. Il nous faut, enfin, rappeler l'*Éloge d'Hélène* de Gorgias, avec l'équivalence que le sophiste établit entre le λόγος poétique, les incantations, ἐπωδαί, et la sorcellerie, γοητεία, et où l'envoûtement, θέλγμα, produit par le verbe est comparé à une drogue, φάρμακον³¹.

Dans l'œuvre de Platon, le motif de l'incantation dépasse de loin, par sa fréquence et surtout par sa polysémie, la présence, pourtant dominante, de ce thème dans le *Charmide*. Tout un éventail de signifiés, allant de l'incantation maléfique qui prétend soumettre par magie la volonté d'un dieu, et qui est condamnée avec violence dans les *Lois*³², à la condamnation sévère des chants poétiques de la *République*, mais aussi aux mythes édifiants de l'enfance, accompagnant par des incantations les gestes du rite quotidiennement accompli, dans une œuvre constitutive de la piété envers les dieux³³. Un autre passage des *Lois* précise encore mieux le sens pédagogique de l'ἐπωδή : dans une cité bien organisée, il ne doit pas y avoir de conflit entre les générations ; cependant, l'âme des jeunes enfants ne doit pas s'attrister ou se réjouir comme celle des adultes. *C'est pourquoi ce que nous nommons « chants », οἶδαι, se sont transformés en incantations pour l'âme, ἐπωδαὶ τῆς ψυχῆς, des incantations dont le but est, si on les pratique avec assiduité, cette συμφωνία dont on parlait, mais qui, parce que l'assiduité n'est pas propre à l'âme jeune, sont, d'après leur nom et en fait, en même temps un jeu et un chant. C'est de la même manière que les médecins essaient, lorsque le corps du patient est malade ou affaibli, de mettre le remède qu'ils veulent lui donner dans un aliment ou une boisson agréables au goût*³⁴.

L'ἐπωδή peut être aussi une sorte d'auto-incantation qui nous protège par sa séduction bénéfique contre cette autre séduction, trompeuse celle-ci, qu'exerce sur nous la poésie³⁵, ou, ironiquement cette fois, comme dans l'*Euthydème*, elle peut désigner la capacité persuasive des démagogues qui ensorcellent les juges, l'assemblée et d'autres multitudes par l'art de leurs incantations tout comme Orphée, maître des ἐπωδαί, domptait par ses charmes les serpents, les araignées et les scorpions, ainsi que toute autre bête nuisible ou maladie³⁶.

Il est intéressant de mettre en rapport ces fuyantes définitions avec le passage du *Théétète* où Socrate évoque l'art de la sage-femme, capable, avec ses ἐπωδαί, d'aider la délivrance heureuse où, au contraire, de provoquer une fausse couche, pour ajouter tout de suite que ces mêmes accoucheuses sont d'excellentes entremetteuses, tout comme lui, Socrate, est un bon entremetteur procurant aux jeunes les maîtres dont ils ont besoin pour leur formation³⁷. Comme dans le *Charmide*, le sous-texte érotique de la pédagogie de Socrate n'est pas contredit, mais englobé dans la connaissance, qui garde les traces de l'opération magique d'envoûtement par laquelle, comme dans la pratique des sectes mystiques, l'initié vit sa conversion.

Ce nœud de connotations à la fois érotiques, pédagogiques et symboliques se retrouve d'ailleurs chez Xénophon, dans deux passages des *Mémemorables* qui éclairent encore mieux le statut de l'ἐπωδή dans la tradition socratique. Le premier reproduit les conseils donnés par Socrate à Critobule sur la meilleure façon de se faire un ami : ce n'est pas en le pourchassant comme un gibier, par la violence, mais par la

³⁰ A., *Pr.* 172-173 ; Eur., *Hip.* 478.

³¹ *Gorg.* B 11 Diels – Krantz ; voir Jacqueline de Romilly, « Gorgias et le pouvoir de la poésie », *JHS* 93, 1973, p. 155-162.

³² Pl., *Leg.* 909 a-b ; cf. *ibidem.*, 933 d, et *Resp.* 364 b, 598 d – 602 e ; 659 d.

³³ Pl., *Leg.* 887 c-d ; cf. 903 b.

³⁴ Pl., *Leg.* 887 c-d ; cf. 908 a, 910 a.

³⁵ Pl., *Resp.* 607 e – 698 b.

³⁶ Pl., *Euthyd.* 289 e, *Resp.* 364 b – 365 a-b, à propos des incantations et fausses initiations attribuées par des charlatans à Orphée ou Musée ; cf. 572 e – 573 a.

³⁷ Pl., *Theaitet.* 149 d – 151 b. Voir P. Plass, « 'Play' and Philosophic Detachment in Plato », *TAPhA* 98, 1967, p. 343-364 ; sur Socrate sage-femme, voir J. Tomin, « Socratic Midwifery », *CQ* 37, 1987, 1, p. 97-102.

généreuse bienfaisance et par la douceur, qu'on *capture la bête*, τὸ θηρίον. Il y a pour cela *des incantations et des potions magiques* — c'est-à-dire, s'empresse-t-il d'ajouter, *des éloges des qualités* de l'ami : Périclès était un grand maître de ces incantations avec lesquelles il avait séduit la cité³⁸. Le deuxième passage met en scène une conversation toute en sous-entendus érotiques entre Socrate et la belle hétéaire Théodotè, qui bénéficie d'un vrai cours de séduction, à tel point qu'elle finit par demander à Socrate s'il ne voudrait pas devenir son pourvoyeur. Socrate lui répond qu'il n'en a pas le temps, car *ses vierges bien-aimées qui ne le quittent pas de jour ou de nuit étudient avec lui des potions*, φάρμακα, et des ἐπωδαί, et il ajoute que c'est sans doute le fait qu'il est *expert en de telles incantations, potions magiques et ὕμνους*, ces « roues d'amour » censées envoûter les amants — qui attire auprès de lui Apollodore, Antisthène, Cébès et Simmias, dont les noms nous font comprendre que l'*ars amatoria* de Socrate n'est autre que la philosophie³⁹.

Ainsi, l'ἐπωδή est par son essence même ambiguë. Elle peut être une imposture ou même un maléfice, mais aussi une variante du discours formatif, voire normatif : une variante chargée de séduction, bien adaptée à l'âme jeune, encore sauvage, et à ses forces naissantes. C'est dans un sens proche que le même mot apparaît dans le discours de Diotime⁴⁰, qui révèle à Socrate que c'est par l'entremise d'Éros, ce *daimon* intermédiaire entre les dieux et les hommes, qu'est apparue *l'entière divination, comme aussi la science des sacerdoces à propos des sacrifices, des rites d'initiation, des incantations*, ἐπωδαί, *ainsi que l'art de la prédiction en général et la magie*, γοητεία. Nous comprenons donc que les incantations font partie de ces formes révélées du rapport des humains avec le divin qui devient ainsi accessible, tout comme, dans les *Lois*, les incantations sont des révélations traduites *ad usum Delphini*, dans une forme ludique, à même de séduire les âmes jeunes qui n'ont pas encore acquis la force nécessaire à la pratique adulte de la philosophie.

Il y a donc, aussi bien dans les *Dialogues* de Platon que dans la littérature qui les précède, ainsi que dans les mémoires socratiques de Xénophon, un complexe de significations liant la capacité séductrice, la séduction formative de l'éphèbe et les vertus thérapeutiques du verbe dans un même ensemble de représentations autour de l'ἐπωδή⁴¹. Le lien des incantations du *Charmide* avec la magie, aussi bien thérapeutique qu'érotique, de l'ἐπωδή est important pour le sens d'un dialogue qui commence dans une atmosphère chargée d'érotisme : l'envoûtement de la passion amoureuse s'avère ainsi intimement lié à la quête de la σωφροσύνη, cette vertu dont le sens d'origine semble dominé à la fois par le thème de l'éducation des éphèbes et par l'idée de *maîtrise des pulsions érotiques*. Dès son arrivée à la palestres de Tauréas, Socrate avait demandé s'il y avait là *quelque jeune homme qui se serait distingué par sa sagesse ou par sa beauté, ou par les deux* — tout comme, dans le *Lysis*, il arrive, comme par hasard, à une palestres récemment inaugurée, et demande le nom du plus beau des jeunes éphèbes du nouveau club⁴². Or, les abords d'une palestres étaient généralement le lieu idéal pour draguer des jeunes éromènes : c'est pourquoi la loi attribuée à Solon en interdisait l'accès aux esclaves, c'est pourquoi aussi les hommes adultes n'avaient pas la permission d'y pénétrer, sauf en de rares occasions, et notamment aux jours de fête, telle celle des *Hermaia* — le troisième jour des Anthestéries — qui est aussi le jour où se déroule l'action du *Lysis*⁴³.

³⁸ X., *Mem.* II 6, 8-14.

³⁹ *Ibid.*, III 11, 1-18.

⁴⁰ Pl., *Smp.* 202 e – 203 a.

⁴¹ Voir aussi L. Edelstein, « Greek Medicine in its Relation to Religion and Magic », in *Ancient Medicine. Selected Papers of L. Edelstein*, Baltimore, 1967, p. 205-246 ; L.J. Oates et J.M. Sharp (éds.), *The Therapy of the Word in Classical Antiquity*, New Hawen, 1970 ; P. Lain Entralgo, *The Therapy of the Word*, Yale, 1970 ; G.E.R. Lloyd, *Magic, Reason, and Experience: Studies in the Origin and Development of Greek Science*, Cambridge, 1979.

⁴² Pl., *Chrm.* 153 d ; 154 c ; cf. *Lys.* 204 b ; voir D.M. Halperin, « Plato and Erotic Reciprocity », *CA* 5, 1989, p. 60-80 ; M. McAvooy, « Carnal Knowledge in the *Charmides* », *Apeiron* 29, 1996, 4, p. 63-103 ; P. Ludwig, *Eros and Polis: Desire and Community in Greek Political Theory*, Baltimore, 2001 ; Chr. Planeaux, *op. cit.* (note 8) ; T. Scanlon, *Eros and Greek Athletics*, Oxford, 2002 ; V. Yeates, « ANTERASTAI. Competition in Eros and Politics in Classical Athens », *Arethusa* 34, 2005, p. 33-47.

⁴³ Pl., *Chrm.* 153 e – 154 a ; cf. *Lys.* 206 d 1-2 ; Chr. Planeaux, « Socrates, an Unreliable Narrator ? The Dramatic Setting of the *Lysis* », *CPh* 96, 2001, 1, p. 60-68.

Socrate regarde d'abord Charmide comme on contemple, transi d'admiration, une belle statue, ἄγαλμα⁴⁴. Il voudrait, certes, le séduire, mais son désir glisse vite du corps vers l'âme, puisqu'il dit à Chaïrémon qu'il voudrait soumettre à une dokimasia non seulement ce corps parfait, dont la nudité entrevue un instant le trouble au point de le faire parler avec difficulté, mais aussi l'âme dénudée de l'éphèbe, afin de se convaincre que cette âme est tout aussi belle que le corps. Ce thème du double désir, charnel et spirituel, est lui aussi repris à la fin du dialogue, mais dans un sens renversé, puisque maintenant c'est Socrate qui semble devenir la proie du désir de Charmide et cède — comme on cède aux désirs violents d'un amant trop empressé — à la force, βία, de son aspiration à la σωφροσύνη, ou du moins à son désir ardent de se soumettre aux *incantations de Socrate*.

Il est vrai, d'une certaine manière, que, comme l'écrivait jadis Jacqueline de Romilly, Platon oppose à l'envoûtement trompeur des poètes, démagogues et sophistes la contre-magie socratique de la vérité⁴⁵. Mais cette contre-magie reste elle-même une magie, de rang supérieur, certes, mais comportant quand même une surcharge envoûtante et mystérieuse, et le fait que la catégorie de l'*incantation* — toujours inscrite dans la sphère sémantique de la persuasion séductrice par le verbe et par le chant — garde dans toutes ces instances les connotations qui la rapprochent de l'ensorcellement, n'est sans doute pas indifférent.

Avec sa nature dédoublée⁴⁶, ἑπωδή peut être l'opposé de ἑλεγχος — la réfutation décapante qui démasque la tromperie — mais elle en est souvent le complément. Socrate peut apparaître lui-même comme un magicien dans le *Ménon*, où le héros éponyme du dialogue accuse tous les symptômes de l'envoûtement provoqué par les discours du magicien Socrate⁴⁷ qui l'a intoxiqué et l'a ensorcelé avec ses *incantations*. Comme le suggérait il y a déjà longtemps Ivan Linforth, les λόγοι de Socrate sont à leur façon un rite cathartique⁴⁸ : la philosophie, ce noble risque, devient ainsi une purification et une initiation, ainsi qu'on le comprend du *Phédon*⁴⁹. Ainsi que l'écrivait récemment David Roochnik, « to challenge λόγος, requires going outside of λόγος : it requires experimentation with μῦθος »⁵⁰.

Sur les traces des Pythagoriciens et d'Empédocle⁵¹, le philosophe platonicien est lui aussi un guérisseur, à mi-chemin entre le thaumaturge initié et le médecin de l'âme. La fréquence des métaphores platoniciennes liées au vocabulaire des initiations et des mystères⁵², les nombreuses allusions aux prêtres et prêtresses, « hommes et femmes sages au sujet du divin »⁵³, font revivre dans un univers de discours qui tend vers l'abstrait et vers le concept les anciennes traditions des purificateurs et thaumaturges du VI^e siècle, faisant du personnage platonicien de Socrate le vrai héritier des θεῖοι ἄνδρες et le maître d'une γοητεία supérieure⁵⁴.

Dans le *Gorgias*, Calliclès — cette voix de l'excès renversant l'ethos traditionnel de la cité en faveur d'une loi prétendument naturelle de la force — parle avec mépris des *incantations et de l'ensorcellement* par lesquels la cité essaie de réduire en esclavage l'âme de l'individu puissant, jusqu'au

⁴⁴ P. Gros, « Le visage de Charmide », in Marie-Claire Amouretti et P. Villard (éds.), *Eukrata, Mélanges offerts à Claude Vatin*, Aix-en-Provence, 1994, p. 15-20 ; Deborah Steiner, « Moving Images. Fifth-Century Victory Monuments and the Athlete's Allure », *CIAnt* 1, 1995, 1, p. 1-34, v. surtout n. 46.

⁴⁵ Jacqueline de Romilly, *Magic and Rhetoric*, p. 36-37 ; Elisabeth Belfiore, « 'Elenchus', 'Epode', and Magic: Socrates as Silenus », *Phoenix* 34, 1980, 2, p. 128-137.

⁴⁶ Le même dédoublement des significations peut être constaté en ce qui concerne φάρμακον : voir A. Motte, « À propos de la magie chez Platon : l'antithèse sophiste – philosophe vue sous l'angle de la pharmacie et de la sorcellerie », in A. Moreau et J.-Cl. Turpin, *La Magie* I, p. 267-292.

⁴⁷ Pl., *Men.* 80 a-b.

⁴⁸ I.M. Linforth, *The Corybantic Rites in Plato*, Berkeley, 1946, p. 140-144 (en commentant le *Banquet*).

⁴⁹ Cf. Pl., *Phaid.* 66 e, 67 a-b : καλὸς κίνδυνος, *ibidem*, 114 d.

⁵⁰ D. Roochnik, « The Deathbed Dream of Reason. Socrates' Dream in the *Phaedo* », *Arethusa* 34, 2001, p. 239-258 ; la phrase citée se trouve à la p. 256.

⁵¹ Cf. DL, *V. Pyth.* VIII 12 ; *V. Emp.* 58-59, 61-62.

⁵² W. Burkert, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge MA – London, 1987, p. 21-23, 71-72, 91-94.

⁵³ Pl., *Men.* 81 a.

⁵⁴ Voir A.D. Nock, « Paul and the Magus », in Z. Stewart (éd.), *Essays on Religion and the Ancient World*, Oxford, 1972, p. 308-330 ; A. Motte, « À propos de la magie chez Platon », in A. Moreau et J.-Cl. Turpin, *La Magie* I, p. 291-292.

jour où, comme un lion indomptable, celui-ci *piétine tous nos écrits et normes, nos incantations et nos lois, toutes contraires à la nature, et, se rebellant, l'esclave se révèle être un maître* selon le droit de la nature⁵⁵. *A contrario*, nous comprenons que les ἐπωδαί — surtout lorsqu'elles s'adressent aux adolescents — ont la vertu de domestiquer et de rendre raisonnable ce qu'il y a de sauvage, τὸ θηριώδες, dans la nature de l'homme. Mais la domination de la raison sur les pulsions désordonnées des passions porte, partout dans les *Dialogues*, le nom de σωφροσύνη.

3. Trois modes de la maîtrise de soi

Dans le langage commun, le mot σώφρων, dérivé de σῶς, *sain*, et φρήν — l'un des nombreux termes désignant la raison, l'intelligence — appartient, avec le verbe σωφρονεῖν, à la même sphère sémantique de la santé mentale, s'opposant à celle de la folie, μανία : Pausanias raconte qu'à Thèbes il y avait une pierre σωφρονιστήρ qu'Athéna aurait jetée à la tête d'Héraclès pour le guérir de la folie impure, Λύσσα, que Héra lui avait envoyée⁵⁶, et ailleurs il nous dit qu'Oreste égaré par les Érinyes aurait recouvert la σωφροσύνη en amputant son doigt au lieu dit Μανίαί⁵⁷ : ces histoires, aussi bien que tant d'autres, nous parlent de la folie comme d'une souillure et de la purification par laquelle on recouvre l'équilibre de la raison et la maîtrise de soi.

En particulier, la σωφροσύνη est le séparateur entre la démesure encore sauvage et l'incapacité de se dominer de l'enfant et l'équilibre de l'adulte, puisque *la dent de sagesse* porte le nom de σωφρονίστηρος⁵⁸. L'un des sens les plus fréquents de σωφροσύνη est celui de maîtrise des impulsions sexuelles⁵⁹. À Athènes, les dix σωφρονισταί surveillaient l'éducation et la décence des éphèbes dans les gymnases⁶⁰, et Thucydide cite le roi Archidamas de Sparte déclarant que le comportement honorable et la maîtrise de soi s'harmonisent au plus haut degré⁶¹.

Σωφροσύνη peut être une qualité naturelle, innée — ainsi que le suppose Critias⁶² — mais est le plus souvent le résultat conjoint de la croissance de l'enfant et de l'éducation qu'il reçoit, à la limite — des contraintes qu'il subit : dans les *Lois*, les éléments insoumis sont corrigés dans ces écoles de rééducation qui portent le nom de σωφρονιστήρια⁶³. Dans tous ces usages des notions de la sphère de σωφροσύνη, on voit la double vocation du mot, individuelle et collective. L'équilibre et la santé mentale de l'individu lui sont nécessaires pour bien fonctionner dans la société, mais elles sont transférables de la personne à l'ensemble social, tout aussi intéressé dans l'équilibre d'ensemble que l'est l'individu dans sa santé mentale. C'est pourquoi la σωφροσύνη est l'une des trois vertus morales cardinales du citoyen dans la pensée archaïque, avec le courage, ἀνδρεία, et le sens de la justice, δικαιοσύνη. Par ailleurs, on voit bien comment, dans l'effervescence des sectes cathartiques, orphiques ou autres, des VII^e et VI^e siècles, la quête de l'équilibre, de la maîtrise de soi et de la pureté — ainsi que des incantations et des pratiques ascétiques qui les assurent — circulent de l'individu à la cité et de l'éducation aux rites et aux incantations qui guérissent l'âme⁶⁴.

Une partie des références de Platon à la σωφροσύνη renvoient à ce sens traditionnel du mot, désignant la modération et la maîtrise de soi — ce que, dans les *Mémorables*, Socrate semble nommer le

⁵⁵ Pl., *Grg.* 483 d-e.

⁵⁶ Paus. IX 11, 2. — Pour la notion de σωφροσύνη la monographie classique est celle de H. North, *Sophrosune. Self-Knowledge and Self-Restraint in Greek Literature*, Ithaca, 1966.

⁵⁷ Paus. VIII 34, 1-2.

⁵⁸ Hp., *Carn.* 13 ; Cleanth. Stoic. I 118 ; Ruf. Onom. 51, Hsch., s.v.

⁵⁹ Democr., B 210 Diels – Krantz ; Ar., *Nu.* 962 ; Pl. 563 ; And. I 131.

⁶⁰ IG II² 1156 ; Athen. 42, 2.

⁶¹ Th. I 84 ; sur la parenté entre αἰδώς et σωφροσύνη, voir la discussion détaillée chez D. Cairn, *Aidōs. The Psychology and Ethics of Honor and Shame in Ancient Greek Literature*, Oxford, 1993.

⁶² Pl., *Chrm.* 158 a ; cf. X., *Mem.* I 3, 9 ; Arist., *Rh.* 1390 a 14 ; *EN* 1144 b 5.

⁶³ Pl., *Leg.* 908 a ; cf. *A. Sup.* 992 ; Aristarch. Trag. 3 ; Ap. Pun. 78 ; voir Chr. J. Bobonich, « Persuasion, compulsion, and freedom in Plato's Laws », *CQ* 41, 1991, p. 365-388.

⁶⁴ W.K.C. Guthrie, *Orphée et la religion grecque*, trad. fr., Paris, 1956, p. 228-229 ; J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, 1962, p. 79-99.

plus souvent ἐγκράτεια⁶⁵ — en contraste avec la μανία, la folie, ou avec le dépravation, ἀκολασία⁶⁶. Dans le canon traditionnel du bon citoyen, la σωφροσύνη est associée à l'ἀνδρεία — la *bravoure*, au sens à la fois de *courage viril et de force morale*⁶⁷ — et/ou à la δικαιοσύνη, le *sens de la justice*. Cet ensemble n'est pas sans rappeler les vertus des Gètes, ἀνδρειότατοι et δικαιοτάτοι, mais cependant faisant preuve de manque de jugement, ἀγνωμοσύνη, chez Hérodote⁶⁸, non pas parce que Platon reproduirait le texte d'Hérodote concernant les Gètes — je m'efforcerais tantôt de prouver qu'il l'ignorait, ou du moins faisait semblant de l'ignorer — mais parce que, précisément, c'est un lieu commun de la tradition aristocratique que chacun des deux auteurs reprend à son compte. Chez Platon, en tout cas, ce caractère gnomique du motif des vertus est clairement exprimé dans des formules comme celle du *Ménon*, τὴν δικαιοσύνην καὶ σωφροσύνην καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα⁶⁹.

À partir de cette association stéréotype traditionnelle, Platon construit, surtout dans le *Protagoras*, le *Gorgias* et la *République*, la catégorie de la vertu civique, ἀρετή, avec ses quatre composantes définitoires : σωφροσύνη, δικαιοσύνη, ἀνδρεία et φρόνησις — c'est à dire l'intelligence réflexive, la capacité de discerner, de juger et d'agir de façon rationnelle.

En tant qu'élément constitutif de la vertu civique, σωφροσύνη n'est pas une simple et sage obéissance ou conformisme social, mais une attitude active, par laquelle aussi bien le citoyen que la cité assurent la domination de l'élément rationnel sur les passions : domination de l'individu sur les pulsions de sa nature, en elle-même sujette aux désirs immodérés ; domination des citoyens mâles adultes sur les femmes, les enfants et les esclaves, plus vulnérables par leur nature et pouvant être facilement entraînés dans une conduite indisciplinée et irrationnelle⁷⁰. Cette vertu civique de la modération raisonnable n'est pas, Platon en avertit bien ses lecteurs, une simple technique des corps et des âmes⁷¹, mais une conduite active qui fonde le bien commun. L'un de ses antonymes les plus dangereux est la ὕβρις, la *démensure*, puisque le tyran, paradigme de la ὕβρις, est celui qui tue, ἀποκτείνει, en soi-même toute trace de σωφροσύνη⁷². Parce que l'homme est naturellement dominé par des pulsions irrationnelles, cette vertu s'obtient par un effort plein de zèle et par une sévère éducation, proche de l'idéal de la παιδεία spartiate⁷³.

Si l'opposition ἀκολασία – σωφροσύνη renvoie au thème de la contrainte, la modalité la plus souvent prescrite par Platon pour l'éducation de la maîtrise de soi reste la musique. La simplicité — écrit-il dans les *Lois* — est de deux types : l'une s'obtient dans l'âme par la musique et c'est la modération (σωφροσύνη), l'autre, qui s'obtient par la gymnastique, est la santé (ὕγεια)⁷⁴. La musique a la vertu de

⁶⁵ X., *Mem.* II 1, 1 ; II 1, 8 sq. — Au sujet de la σωφροσύνη chez Platon, et tout spécialement dans le *Charmide*, voir R. Mc. Kim, « Socratic Self-Knowledge and 'Knowledge of Knowledge' in Plato's *Charmides* », *TAPhA* 115, 1989, p. 59-77 ; F. Coolidge, « The Relation of Philosophy with *Sophrosune*: Zalmoxian Medicine in Plato's *Charmides* », *Ancient Philosophy* 13, 1993, p. 23-36 ; M. Vorwerck, « Plato on Virtue. Definitions of σωφροσύνη in Plato's *Charmides* and in Plotinus' *Enneads* », *AJPh* 122, 2001, p. 29-47 ; H. Tarrant, « Naming Socratic Interrogation in the *Charmides* », in G. Scott (éd.), *Does Socrates have a Method ?*, University Park, Pa., 2002 ; Marina Berzins McCoy, « Philosophy, *Elenchus*, and *Charmides*' Definition of ΣΩΦΡΟΣΥΝΗ », *Arethusa* 38, 2005, p. 133-159.

⁶⁶ Le sens dominant d'ἀκολασία n'est pas celui éthique, mais celui que je nommerais social, ce qui est perceptible dans le verbe κολάζω, punir, contrôler, et surtout dans des expressions comme ἀκόλαστος δῆμος, Hdt. III 81, le *demos insoumis*, ou même ἀκόλαστος ὄχλος, la *foule insoumise*, rebelle : Eur., *Hec.* 607 ; cf. Arist., *EN* 1107 b 6 ; Pl., *Grg.* 505 b.

⁶⁷ Voir maintenant R.M. Rosen et Ineke Sluiter (éds.), *Andreia. Studies in Manliness and Courage in Classical Antiquity*, Leyde – Boston, 2003.

⁶⁸ Hdt. IV 93 ; voir Zoe Petre, « Les Gètes chez Hérodote », *Analele Universității București, seria Istorie* 33, 1984, p. 17-25, et *eadem*, *Practica nemuririi*, p. 70-82.

⁶⁹ Pl., *Men.* 79 a ; cf. 88 a, où s'ajoute la μεγαλοπρεπεία, la *grandeur généreuse de l'âme, la mémoire*, μνήμη, καὶ πάντα τοιαῦτα, *ainsi que toutes les autres* (vertus), ou, comme dans le *Lachès* (198 a), où Socrate énumère la *modération*, σωφροσύνη, le *sens de la justice*, δικαιοσύνη, καὶ ἄλλ' ἅττα τοιαῦτα, *ainsi que les autres à l'avenant*.

⁷⁰ Pl., *Resp.* 536 a, 573 a ; cf. *Phaidr.* 237 e, *Grg.* 492 b, *Leg.* 906 a.

⁷¹ Pl., *Alc.* I 131 b, mais cf. *Anterast.* 138 c.

⁷² Pl., *Resp.* 573 b ; cf. 562 a – 576 c ; *Phaidr.* 237 e – 238 b ; *Leg.* 849 a.

⁷³ Pl., *Grg.* 504 d.

⁷⁴ Pl., *Resp.* 404 e ; cf. à 433 d σωφροσύνη comme santé de l'âme.

générer la modération et la maîtrise de soi⁷⁵, c'est pourquoi, d'ailleurs, la σωφροσύνη peut être définie comme une harmonie, qui ne se réduit pourtant pas à l'harmonie musicale. Elle est proche du συμφωνεῖν du passage sur le rôle éducatif des ἐπωδαί que j'ai cité plus haut⁷⁶ et à l'ordre cosmique aussi bien qu'à celui intérieur de l'âme, que Socrate oppose au monde dominé par la loi du plus fort invoquée par Calliclès : *Les sages nous disent, Calliclès, qu'aussi bien le ciel et la terre que les dieux et les hommes ont en partage la solidarité et l'amour, la bonne ordonnance des choses et la modération, σωφροσύνη, ainsi que le sens de la justice, et que ce tout porte, justement pour cela, le nom de κόσμος, l'univers ordonné, cher ami, et non pas de désordre, ἀκοσμία, ou de dépravation – ἀκολασία*⁷⁷.

Pour qui a suivi le déploiement du concept de σωφροσύνη dans la majorité des dialogues de Platon, allant de la réfutation du *Charmide* à la *République* et aux *Lois* qui en font une vertu cardinale du bon citoyen, le *Phèdre* reste énigmatique du moins par sa condamnation de la même σωφροσύνη réduite à un tiède conformisme, prouvant une étroite incapacité de l'individu à dépasser ses propres limites. En effet, l'éloge de la folie en tant que forme supérieure de connaissance révélée retrouve l'ancienne opposition entre μανία et σωφροσύνη, mais en renverse les termes, en dénonçant la médiocrité de cette modération privée d'Éros qui est propre aux âmes sans grandeur⁷⁸, et en faisant, comme on le sait bien, l'éloge de la folie en tant que délire vaticinateur, inspiration purificatrice ou poétique, ou, enfin, vision philosophique inspirée par Éros. Cette palinodie a jeté dans la perplexité bon nombre d'exégètes. Elle établit une hiérarchie descendante dont le critère est la présence ou l'absence de l'enthousiasme, cette capacité d'être envahi par un dieu. Or, dans cette hiérarchie de l'accès à la révélation, dont le degré le plus vil est représenté par le tyran, le modéré, le bien-pensant doté d'une σωφροσύνη myope se retrouve dans la moitié inférieure du classement, tandis que juste au milieu de l'échelle on retrouve les anciens détenteurs de rites d'initiation — ceux qui, comme le roi-dieu des Thraces, dévoilent aux mortels par leurs τελεταί, les secrets de la vie et de la mort⁷⁹.

L'apparente contradiction par laquelle l'éloge de la σωφροσύνη en tant que vertu civique se transforme en signe d'une médiocrité sans flamme devient intelligible si nous acceptons que, tout comme les deux chevaux du *Phèdre*, il y a deux rangs de chaque vertu : un rang supérieur, fondé par la vraie connaissance des essences, indomptable et éclatant, et un autre, commun et banal, comme celui auquel se réfère Socrate avec mépris dans le *Phédon*, en parlant de cette σωφροσύνη *que les gens du commun, οἱ πολλοί, appellent σωφροσύνη*⁸⁰ : le fait d'utiliser le même mot pour désigner deux sens divergents de la notion prouve combien difficile est l'effort de conceptualisation éthique assumé par Platon. Un autre passage du même *Phédon* explicite ce double sens, lorsque Socrate dit à Simmias qu'il y a une vraie et une fausse modération, la dernière n'étant qu'une expression de la peur secrète qui pousse les hommes du commun à se priver d'un plaisir pour mieux jouir des autres. *Vois-tu, bienheureux Simmias, il est à craindre que ce ne soit pas là, par rapport à la vertu, le mode correct d'échange : celui qui consiste à échanger des plaisirs contre des plaisirs, des peines contre des peines, une peur contre une peur ; une plus grande quantité contre une plus petite, comme si c'était de la monnaie ! Que cette monnaie ne soit seule de bon aloi, et contre quoi doivent s'échanger toutes ces choses (b) : la pensée ! que ce soit là ce que, toutes, elles valent, et le prix dont réellement s'achètent et se vendent courage, tempérance, justice : la vertu vraie dans son ensemble, accompagnée de la pensée, et que s'y joignent ou s'en disjoignent plaisirs ou peurs, avec tout ce qu'encore il y a du même ordre ! à craindre, dis-je, que tout cela, pris à part de la pensée comme matière d'un mutuel échange, ne constitue cette sorte de vertu qui est une peinture en trompe-l'œil : vertu réellement servile et qui n'aurait rien de sain, rien non plus de vrai ; et que le vrai, d'autre part, ce ne soit une purification à l'égard de tout ce qui ressemble à ces états ! Bref, la tempérance, la justice, le courage, la pensée étant elle-même le moyen d'une purification ! Ils risquent fort, enfin, de n'être pas de gens méprisables ceux qui, chez nous, ont institué les initiations, mais bien*

⁷⁵ Pl., *Resp.* 490 c – le chœur de la Vérité, composé de Santé et de Juste penchant qui s'appelle σωφροσύνη.

⁷⁶ Pl., *Leg.* 887 c-d.

⁷⁷ Pl., *Grg.* 507 e.

⁷⁸ Pl., *Phaidr.* 256 e ; cf. 256 b : οὔτε σωφροσύνη ἀνθρωπίνη οὔτε θεία μανία, *ni modération humaine, ni folie divine*.

⁷⁹ Pl., *Phaidr.* 248 d-e.

⁸⁰ Pl., *Phaidr.* 68 c.

plutôt, ces grands hommes, de réellement nous donner à mots couverts, de longue date, cet enseignement : quiconque, disent-ils, arrivera chez Hadès sans avoir été ni initié, ni purifié, aura sa place dans le Bourbier, tandis que celui qui aura été purifié et initié, celui-là, une fois arrivé là-bas, aura sa résidence auprès des Dieux⁸¹.

L'éloge de Socrate à la fin du *Banquet* doit aussi être convoqué dans ce débat, car ce qu'Alcibiade trouve d'exceptionnel dans la conduite de son maître est l'alliance entre l'intelligence, φρόνησις, et la force intérieure, καρτερία, qui se traduisent par son exceptionnelle résistance face à toute tentation, et surtout par sa capacité à surpasser le désir amoureux. Excessif et insolent comme Marsyas, Socrate est capable mieux que celui-ci d'envoûter ses disciples sans aucun instrument musical, rien que par la parole qui leur transmet l'enthousiasme et leur révèle l'essence même de la vérité⁸². L'ἐπωδή du *Charmide*, les λόγοι du *Banquet* et les incantations purificatrices du *Phèdre*, par lesquelles celui qui a su se laisser capturer ... par la folie et par son délire s'est vu délié de tous les maux⁸³, se rejoignent ainsi dans une même quête de la révélation philosophique, qui récupère les pratiques des anciens « maîtres de vérité » et la séduction d'un Éros incantatoire et initiatique dans une vision supérieure de l'être⁸⁴.

Le prologue du *Charmide*, avec sa forte composante érotique, ouvre ainsi une direction de pensée qui, en passant par le *Phèdre*, aboutira au *Banquet*, où la complicité entre la passion, la maîtrise de soi, la séduction et la quête des vérités ultimes atteint son point culminant. Lorsque, à la fin du *Banquet*, Alcibiade déclare : *Ce n'est pas à moi seulement que Socrate l'a fait croire, mais aussi à Charmide, fils de Glaucon, à Euthydème, fils de Dioclès, et à beaucoup d'autres, à qui il a fait croire qu'il était leur éraste, en devenant en fait leur éromène*⁸⁵, toute l'ambiguïté et la complexité du lien unissant le maître à ses disciples devient presque palpable⁸⁶, et l'envoûtement qu'il exerce sur eux rappelle bien l'ἐπωδή, l'incantation séduisante de ses *belles paroles*, λόγοι καλοί, déjà présentes dans le *Charmide*.

Le corollaire de cette passionnée maîtrise de soi se retrouve au centre du *Phédon*, où elle devient sérénité et même joie dans l'attente du trépas. Tel le cygne d'Apollon Hyperboréen *chantant de son plus beau chant le jour de sa mort*, l'âme de Socrate chante, heureuse, la délivrance que cette fin lui apporte et se dirige joyeusement vers la porte qui s'ouvre enfin vers les essences. L'Étranger thrace n'est plus de la partie, mais, *consacré au même dieu que les cygnes*, Socrate⁸⁷ évoque derechef cet au-delà du Septentrion auquel faisaient penser les incantations de Zalmoxis et d'Abaris l'Hyperboréen du *Charmide*. Là, la liesse des festins présidés par le dieu hivernal, chantée jadis par Pindare⁸⁸, avoisinait le pays des Gètes ἀθανατίζοντες qui saluaient la mort dans la joie. À l'entendre, Cébès pense que Socrate connaît une merveilleuse incantation secrète capable de guérir l'âme de la peur devant la mort, *comme s'il était probable qu'au-dedans de nous il y eût un enfant, un enfant à qui font peur ces sortes de choses ! C'est donc cet enfant qu'il faut tâcher de réconforter, d'empêcher de craindre la mort comme il craint la Croquemitaine ! Eh bien, répliqua Socrate, ce qu'il faut à cet enfant, c'est une incantation quotidienne, jusqu'à l'exorcisation complète ! Mais alors, dit-il, d'où tirerons-nous, Socrate, un enchanteur capable de pratiquer cette sorte d'exorcismes, puisque toi, ajouta-t-il, tu nous abandonnes ? Cébès, la Grèce est grande, et elle renferme des hommes de grand mérite, nombreux sont, d'autre part, les peuples barbares : parmi tous ces hommes il vous faut fouiller soigneusement, en quête d'un pareil enchanteur ...*⁸⁹

⁸¹ Pl., *Phaid.* 69 a-c, trad. L. Robin.

⁸² Pl., *Smp.* 213 d – 222 c.

⁸³ Pl., *Phaidr.* 244 d-e.

⁸⁴ Dans un sens assez proche, voir A. Reece, « Drama, Narrative and Socratic Eros in Plato's *Charmides* », *Interpretation* 26, 1998-1999, 1, p. 65-76, et G. Casertano, *op. cit.* (*supra*, note 25).

⁸⁵ Pl., *Smp.* 222 b 1-4.

⁸⁶ La signification de cette double identité érotique de Socrate, à la fois éraste et éromène, provoquant par là la production du discours philosophique, a été mise en valeur il y a déjà longtemps par L. Robin, *La théorie platonicienne de l'Amour*, Paris, 1964 ; voir aussi M. McAvoy, *op. cit.* (*supra*, note 42) ; J.N. Davidson, *Courtesans and Fishcakes. The Consuming Passions of Classical Athens*, London, 1997, p. 160 ; Radcliffe G. Edmonds III, « Socrates the Beautiful: Role Reversal and Midwifery in Plato's *Symposium* », *TAPhA* 130, 2000, p. 261-285 ; J. M. Rhodes, *Eros, Wisdom, and Silence : Plato's Erotic Dialogues*, Columbia, 2003.

⁸⁷ Pl., *Phaid.* 84 e – 85 b.

⁸⁸ Pi., *P.* X 34-44.

⁸⁹ Pl., *Phaid.* 77 e – 78 a, trad. L. Robin.

Les anciens enseignements que le *Phédon* évoque nous laissent entrevoir l'œuvre de récupération de la prédication quasi mystique des écoles de la Grande Grèce, éléates et pythagoriciens, auxquels Platon emprunte le ton incantatoire et initiatique, tout en conférant un sens nouveau aux thèmes qu'ils avaient inaugurés jadis dans la pensée grecque⁹⁰. La vérité — entrevue un instant en cet après-midi ensoleillé d'Athènes, sur lequel pèse la douce tentation que porte avec soi, insouciant, le jeune éphèbe Charmide — d'une ἐπωδή capable de produire cette maîtrise de soi qui est le seul vrai remède « pour la tête », est ainsi sublimée dans une sereine et heureuse reconnaissance de la mort qui purifie l'âme et ouvre la voie royale vers le monde parfait des Idées. Ce qu'étaient, à un niveau archaïque et mystérieux, les *pratiques d'immortalité* attribuées au roi gète Zalmoxis, ce qu'était une incantation pour l'âme enfantine, encore labile, de l'éphèbe, devient, au niveau de la philosophie, une ἐπωδή d'un rang supérieur. Les anciens rites induisaient par ensorcellement cette force de l'âme consciente de son immortalité que le λόγος suscite par l'argumentation dialectique dont le côté envoûtant tient à la connaissance révélée, génératrice de la suprême maîtrise de soi, celle qui, seule, guérit la peur devant la mort.

Le *Charmide* part d'un scénario initiatique où l'éphèbe, apprivoisé et séduit par les incantations formatives, aspire à acquérir cette force intérieure qui maîtrise les pulsions incontrôlées de son âme juvénile et lui permet d'affronter aussi bien la vie que la mort. Mais la voie de cette παιδεία reste assez secrète, comme toute vraie initiation, et doit passer par l'Éros pour atteindre la vraie connaissance de soi. La récupération des anciens enseignements pythagoriciens, des mythes d'Apollon Hyperboréen et de ses mystérieux convives, allusive et métaphorique dans toute l'œuvre de Platon, revêt, dans le *Charmide*, la forme des incantations et des remèdes attribués à un disciple de Zalmoxis le Thrace, tout comme, dans le *Phédon*, elle prendra le biais du chant ultime des cygnes consacrés au dieu du Septentrion.

L'art attribué au médecin de Zalmoxis, qui promet de refaire par ses incantations l'unité de l'être, est une vraie « pratique de l'immortalité »⁹¹. Y a-t-il, au demeurant, une ἐπωδή contre la mort ? L'Apollon des *Euménides* d'Eschyle le nie : *dès que la poussière a bu le sang du héros qui meurt une seule fois* (ἅπαξ) *rien ne peut le faire revivre. Pour cela, mon père n'a enseigné aucune ἐπωδή*. Les « rites d'immortalité » de Socrate, avec tout ce qu'ils comportent de mystérieux, d'incertain et d'atemporel, ne guérissent pas les hommes de la finitude et de la mort, mais, en démontrant que l'âme est immortelle, ils ouvrent une porte secrète vers la vie éternelle à ceux qui ont *purifié leur âme* par l'incantation de la quête du Vrai.

4. Initiations et incantations

L'aporie sur laquelle finit le *Charmide* prouve bien qu'en proposant à l'éphèbe *les incantations et les remèdes* de Zalmoxis, Socrate l'engage à une quête de la σωφροσύνη qui n'est pas l'humble maîtrise de soi du sens commun⁹². La brève analyse du corpus des *Dialogues* que je viens d'entreprendre a mis en évidence l'existence de trois niveaux de signification de la notion de σωφροσύνη : la catégorie mentale commune, d'équilibre et de modération, est le point de départ d'une σωφροσύνη devenue, dans l'axiologie de la cité aristocratique, une vertu civique, propre non seulement au citoyen, mais aussi à la cité en tant qu'entité collective, dominant ses pulsions déviantes par la soumission volontaire et légiférée au pouvoir qu'exercent les porteurs d'excellence des membres de la communauté qui sont, de par leur nature, plus faibles et plus susceptibles d'errer, et en premier lieu des futurs citoyens. Soumis à la contrainte sociale, les jeunes sont aussi séduits et persuadés par l'ἐπωδή — l'enchantement incantatoire qui désigne l'ensemble des pratiques unissant le chant, la poésie et la musique en général en tant qu'instruments de la παιδεία et du contrôle social.

Une tradition ancienne que nous transmet Athénée⁹³ voulait que les premières lois écrites, attribuées à Charondas, aient été précédées par des incantations devant apaiser l'âme des citoyens et la prédisposer à

⁹⁰ E.R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, 1951, p. 101, parlait de la fonction du « conglomerat pythagoricien » dans la pensée de Platon.

⁹¹ Z. Planinc (éd.), *Politics, Philosophy, Writing: Plato's Art of Caring for Souls*, Columbia, 2001, p. 30.

⁹² D.J. Murphy, « Doctors of Zalmoxis and Immortality in the *Charmides* », in *Symposium Platonicum V*, p. 278-286 ; R.F. Stalley, « *Sophrosune* in the *Charmides* », *ibidem*, p. 265-277 ; Z. Planinc (éd.), *op. cit.*

⁹³ Athen. 14, 619 b.

l'obéissance envers les lois. Par ailleurs, Plutarque nous raconte que Lycurgue avait rapporté de son voyage en Crète les chants d'un certain Thalès *qui passait pour un simple poète lyrique, mais était en fait un législateur des plus remarquables. Car ses odes étaient en fait des appels à la sage obéissance, εὐπείθεια, et à la concorde civique, ὁμόνοια, par des mélodies et des rythmes propres à inspirer l'amour des normes communes et de l'ordre. Même à l'insu des auditeurs, ces chants adoucissaient les mœurs*⁹⁴.

Ce sens politique et collectif des incantations qui fondent l'équilibre social et l'entente harmonieuse des citoyens — une σωφροσύνη dont l'antonyme est plutôt la démesure, ὕβρις, que la folie individuelle, μανία — est souvent présent, surtout dans la *République* et dans les *Lois*, où la modération rationnelle et la disponibilité à se laisser persuader par ses meilleurs est une vertu active, participant à l'excellence civique, πολιτικὴ ἀρετή, au même titre que le courage, l'esprit de justice et la raison.

Au-delà même de cette modération politique — qu'elle englobe et qu'elle dépasse en même temps — se situe cependant la maîtrise de soi du philosophe, qui sait ne pas céder aux tentations érotiques et se réjouir devant la mort. La théorie de la folie bénéfique du *Phèdre* reprend sur un plan supérieur les thèmes des initiations inspirées et de l'élan poétique comme formes d'une μανία salutaire ouvrant vers le délire prophétique et vers la révélation philosophique possédée par l'Éros, tandis que la sereine jubilation du *Phédon*, profondément marquée par la lecture platonicienne des doctrines attribuées à Pythagore et à ses disciples sur l'immortalité des âmes, fait jouer une complicité secrète du philosophe avec l'ancienne tradition des bienheureux Hyperboréens⁹⁵. Il serait risqué d'y reconnaître aussi une allusion à la tradition concernant l'étrange attitude jubilante devant la mort que les anciens textes attribuaient aux Gètes de Zalmoxis, bien que, à mon avis, les drames perdus de Sophocle, peut-être aussi d'Eschyle, pouvaient s'y référer plus directement qu'on ne peut le constater aujourd'hui⁹⁶.

Erwin Rohde a été le premier à signaler la pertinence de la tradition attribuée par Hérodote aux Grecs [du Pont et] de l'*Hellespont*⁹⁷ comme témoignage du pythagorisme le plus ancien⁹⁸. Sur les traces de Rohde, les savants intéressés par la civilisation des Gètes retiennent le plus souvent comme une simple similitude la relation postulée par les Anciens entre Pythagore et Zalmoxis, qu'ils nient en fait, ne prenant au sérieux ni l'histoire de la dépendance personnelle du héros gète par rapport au Samien, ni l'idée d'une relation des prétendues doctrines du « zalmoxisme » avec le pythagorisme le plus ancien. Par ailleurs, les auteurs préoccupés par l'histoire des débuts du pythagorisme ne cherchent chez Hérodote que des détails permettant de reconstituer les premiers enseignements du maître de Crotone, sans prêter aucune attention au contexte gétique du récit des Grecs du Pont. Il serait trop aisé de composer un catalogue contrastif de ces deux positions, plus opposées que complémentaires, et qui, au demeurant, s'ignorent royalement ; je vais donc m'abstenir de le faire, tout en me référant à des études représentatives pour chacune d'entre ces deux écoles de pensée.

Pendant le siècle qui nous sépare des premières observations de Rohde, l'exégèse du pythagorisme ancien a été en quelque sorte révolutionnée par la publication, en 1935, de l'étude de Meuli sur le « chamanisme grec »⁹⁹, qui voyait dans Pythagore et dans quelques autres personnages du même âge — et tout aussi mystérieux que lui — les témoins d'une variante grecque des pratiques ouralo-altaïques de l'extase ; parmi les disciples du philosophe dont les biographies plutôt bizarres et les capacités hors du commun — mais assez proches des performances attribuées à Pythagore lui-même — semblaient justifier

⁹⁴ Plut., *Lyc.* 4, 1-3.

⁹⁵ Pour l'ensemble des traditions concernant ce pays de l'au-delà, voir Zoe Petre, « Les Hyperboréens », in M. Viegnes (éd.), *Imaginaires des points cardinaux. Aux quatre angles du monde, Actes du colloque organisé par l'Université Stendhal de Grenoble*, Paris, 2005, p. 147-155.

⁹⁶ J'ai tenté ailleurs la démonstration de l'ancienneté des traditions grecques concernant des mystérieuses « pratiques d'immortalité » des Gètes : Zoe Petre, « L'immortalité du roi Charnabon », dans *Fațetele istoriei. Existențe, identități, dinamici. Omagiu acad. Șt. Ștefănescu*, București, 2000, p. 395-406, ainsi que *eadem*, *Practica nemuririi*, p. 21-69, et « Le Triptolème de Sophocle et la date du *Prométhée Enchaîné* », *StCl*, à paraître.

⁹⁷ D. Dana, *op. cit.* (*supra*, note 20), observe justement que la mention du Pont n'apparaît que dans les manuscrits secondaires des *Histoires*.

⁹⁸ E. Rohde, *Psyché*, trad. fr., Paris, 1928, p. 61-68 ; idem, « Die Quellen des Iamblichus in seiner Biographie des Pythagoras », *RhM* 26, 1871, p. 554-576 ; 27, 1872, p. 23-61 = *Kleine Schriften* II, Tübingen, 1901, p. 102-172 ; *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1914.

⁹⁹ K. Meuli, « Scythica », *Hermes* 70, 1935, p. 121-176 ; cf. W. Burkert, « Goes. Zum griechischen Schamanismus », *RhM* 105, 1962, p. 36-55 ; idem, *Lore and Science on Science in Ancient Pythagoreanism*, Cambridge MA, 1972, p. 23-55.

la constitution d'une série de chamans, se retrouvaient aussi bien Abaris l'Hyperboréen que le gète Zalmoxis, ceux que Platon associe au thème des incantations salutaires du *Charmide*.

La catégorie de personnages à laquelle appartiennent les deux détenteurs d'ἐπωδαί du dialogue relève de nombreux traits communs : ils font leur apparition vers la même époque, pendant la deuxième moitié du VII^e siècle et durant le VI^e, et sont, souvent de manière explicite, mis en relation avec Pythagore ; ils prétendent tous — y compris Pythagore lui-même — avoir une communication directe et personnelle avec l'au-delà, des capacités surhumaines et une connaissance particulière de la vie et de la mort. Le plus souvent il s'agit d'étrangers venus de loin, mais ils peuvent aussi être grecs, à condition de s'être longtemps dépayés dans les contrées exotiques de l'altérité — en Égypte d'abord, comme Pythagore, mais aussi, à l'opposé, dans les pays mystérieux du Septentrion, comme Aristée, par exemple.

La préférence assez marquée de plusieurs de ces personnages pour l'espace septentrional, scythique surtout — d'où l'essentiel de l'hypothèse de Meuli — semble répondre à l'assimilation, au niveau de l'imaginaire des cités, des expériences de l'avancée vers le nord et l'est des expéditions coloniales, milésiennes surtout — mais je m'empresse d'observer, néanmoins, l'opposition latente entre le rationalisme ionien de cet âge et les merveilleux exploits attribués à Aristée, à Abaris ou à Pythagore lui-même. Cette opposition deviendra patente dans la condamnation de Pythagore par Héraclite, qui accuse le Samien non seulement d'un savoir prolixe et sans utilité, mais aussi d'une κακοτεχνία dont le nom renvoie à des pratiques de magie noire et de nécromancie, éventuellement à celles qui, attribuées aux sectes orphiques, les rendaient suspects¹⁰⁰.

L'apparition et la diffusion de l'ensemble de représentations eschatologiques assez diverses qui sont d'habitude réunies sous l'étiquette d'orphisme, τὰ ὀρφικά, attribuées à un personnage légendaire, Orphée, et véhiculées par les confréries itinérantes des « initiés d'Orphée », les Ὀρφεοτελεσταί, ne peuvent être séparées des origines du pythagorisme dont elles partagent la préoccupation dominante pour la mort et l'au-delà. L'une parmi les nombreuses différences que l'on peut cependant établir entre ces deux courants de pensée tient au fait que, tandis que les conventicules orphiques sont une présence diffuse et anonyme, les Pythagoriciens ont une individualité bien précisée, assignée à des lieux et à un temps déterminé et gravitant autour de personnages dont l'identité et la biographie, si insolites fussent-elles, prétendent être concrètes et vérifiables.

Le trait le plus saillant de ces personnages est une capacité individuelle surhumaine à communiquer avec les dieux, ce qui correspond à une relation privilégiée avec le divin : ces illuminés se font souvent passer pour des hypostases d'Apollon Hyperboréen, comme c'est le cas d'Abaris, d'Aristée ou de Pythagore lui-même, et illustrent toujours une vocation individuelle à dépasser les limites humaines du temps et de l'espace, migrant à travers des générations successives, vivant d'une vie prolongée au-delà de la norme commune, comme Aristée, arrivé à Crotone quelque 200 ans après sa venue au monde à Proconèse, ou bien comme Épiménide qui prophétise les guerres médiques dix ans d'avance — c'est-à-dire vers 500 — après avoir secondé, quelque cent ans auparavant, les réformes de Solon. Ces merveilleux personnages qui ignorent les limites temporelles de la vie humaine parcourent tout aussi librement l'espace — Abaris sur la flèche d'or, présent d'Apollon, d'autres, comme Pythagore ou Aristée, doués du don de l'ubiquité — et ils prouvent ainsi leur nature d'êtres à part, θεῖοι ἄνδρες pour les uns ou, au contraire, dangereux mages pour les autres.

La complexité même de ces traditions nous interdit de leur attribuer une origine unique — celle du chamanisme venant de la lointaine Sibérie par l'intermédiaire des Scythes : les savants qui ont développé les thèses de Meuli font état, à côté de ces possibles influences ouralo-altaïques, de celle des courants mystiques originaires ou véhiculés dans l'espace iranien des Mages, peut-être même des pratiques des gymnosophistes et d'autres illuminés de l'Asie lointaine¹⁰¹. Ces croyances étranges sont sans doute absorbées et réélaborées dans ce conglomerat de savoirs initiatiques qui nous signale, au niveau de l'imaginaire religieux des VII^e et VI^e siècles, une anxiété croissante et une capacité toute neuve de repenser et de mettre en cause les traditions qui avaient fondé la cité à ses origines.

¹⁰⁰ Heraklit. B 40 Diels – Krantz = Pythagora A 15, avec le commentaire de W. Burkert, *Lore and Science*, p. 131-133.

¹⁰¹ J. Bidez et H. Grégoire, *Les mages hellénisés* I, Paris, 1938, p. 38-42 ; J.-P. Vernant, *op. cit.* (*supra*, note 64) ; A. Momigliano, *Sagesses barbares*, trad. fr., Paris, 1979, p. 147-152.

Il s'agit sans doute d'un vrai choc culturel, dont ces intrusions dans la conscience commune des cités grecques témoignent en mettant en jeu le thème de l'Étranger venu d'ailleurs, mais qui, au demeurant, rencontre en pays grec d'anciennes traditions helléniques — ou, du moins, présentes dès l'épopée — sur les peuples très pieux, abstinentes et justes, des confins septentrionaux du monde grec, proches du pays des morts de l'au-delà du Borée et de son éternelle liesse. Plus important peut-être, le personnage du mage illuminé y rejoint la figure du θεῖος ἀνὴρ d'Hésiode, porteur d'une exigence de piété et de justice sociale, ainsi que celle de ses descendants, les « Sept Sages », ou même d'Ésope le contestataire, s'inscrivant ainsi de plein droit dans le contexte grec de la crise de la cité archaïque, comme une solution alternative visant à une cité mieux gouvernée, plus juste et plus pure. De ce point de vue, la figure presque mythique de Pythagore, ainsi que le fait que celui-ci ait annexé, comme de proches disciples, la théorie de personnages surhumains venus du lointain Septentrion, exprime à rebours, en quelque sorte, l'absorption de cet amalgame de croyances, à l'origine étrangères au monde grec, dans la substance même, spécifiquement grecque cette fois, de la réflexion sur la *polis* comme lieu géométrique et forme idéale de la piété et de la justice.

Il est intéressant d'observer que la définition grecque de la condition humaine, qui est justement en train de cristalliser à la même époque, et qui passe par une perception dramatique et une conscience de plus en plus aiguë de ce qu'il y a d'éphémère, d'irréremédiablement changeant et aléatoire dans la vie des hommes¹⁰², est contredite par ces contes, qui parlent, précisément au même moment, d'initiés devenus à leur tour des initiateurs illuminés, d'étrangers venant de très loin et portant avec eux un savoir dont eux seuls peuvent déchiffrer le mystère, d'hommes divins communiquant avec les dieux — bref, de destinées d'exception dépassant par le haut la condition mortelle.

Le processus qui se laisse ainsi entrevoir intéresse tout d'abord l'évolution de la religiosité et de la pensée grecques. Cependant, il rejoint aussi, du moins par deux aspects, l'analyse des traditions grecques se référant aux Gètes. D'un côté, les représentations utopiques et/ou eschatologiques des confins septentrionaux du monde grec sont de toute évidence reprises et instrumentalisées par les Orphiques pour conforter leur propre prédication d'un style de vie très différent, voire opposé au mode de vie traditionnel en Grèce. Les *Galactophages* et autres végétariens, ἄβιοι — donc à la fois sans vie et refusant toute nourriture vivante — viennent ainsi corroborer le refus orphique du sacrifice sanglant, cette pierre angulaire de la religion civique¹⁰³. Il n'est pas moins vrai qu'ainsi des représentations très anciennes évoquant, à la limite de l'œkoumène, des peuplades pastorales auxquelles la tradition épique attribuait deux formes complémentaires d'inhumanité, une sauvagerie extrême et une surcharge de piété et de justice, sont projetées au centre du débat autour de la *polis* et valorisées dans une première ébauche de la figure du « bon sauvage », que l'anthropologie du IV^e siècle et de l'époque hellénistique développera de mainte façon¹⁰⁴. Le monde des peuples et des tribus situés au nord de la Grèce des cités, Thraces, Gètes et même Scythes, devient ainsi le témoin d'une civilisation archaïque de l'ascèse qui refuse par conviction éthique et religieuse toute consommation des chairs d'animaux, bien qu'elle soit νόμιμα, *légitime*, c'est-à-dire sacrificielle¹⁰⁵, obtenant en échange la béatitude, εὐδαιμονία, que les révélations orphiques promettent aux initiés qu'elles guident à travers le pays des morts vers une nouvelle vie¹⁰⁶.

¹⁰² H. Fränkel, *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, New York, 1951 ; idem, *Wege und Formen frühgriechischen Denkens*, München, 1955.

¹⁰³ M. Detienne et J.-P. Vernant (éds.), *La Cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, 1979.

¹⁰⁴ La qualification bien connue des Gètes chez Hérodote, qui les dit ἀνδρείοτατοι καὶ δικαιοτάτοι, dérive de cette tradition : Zoe Petre, « Les Gètes chez Hérodote » (*supra*, note 68) ; eadem, *Practica nemuririi*, p. 82-95, pour le commentaire d'Hérodote, et p. 179-207, à propos de l'idéalisation des barbares.

¹⁰⁵ Ps.-Kesarion II 10, PG 38, col. 985-986.

¹⁰⁶ Sur l'orphisme et ses implications, voir W.K.C. Guthrie, *Orpheus and Greek Religion*, Cambridge, 1935 ; M. P. Nilsson, « Early Orphism and Kindred Religious Movements », *HThR* 28, 1935, p. 181-230 ; W.C.K. Guthrie, *Orpheus and Greek Religion*, London, 1952 ; W. Jäger, « The Greek Ideas of Immortality », *HThR* 52, 1959, p. 135-147 ; W. Burkert, *Lore and Science* (*supra*, note 99) ; idem, *Greek Religion*, trad. angl., Cambridge MA, 1985, p. 276-304. Les récentes éditions des papyrus orphiques de T.H. Carpenter et Chr. Faraone (éds.), *Masks of Dionysus*, Ithaca, 1993, et d'A. Laks et G. W. Most, *Studies on the Derveni Papyrus*, Oxford, 1997, reprennent l'ensemble de la littérature du sujet. — Sur la composante contestataire de l'orphisme et des premières doctrines pythagoriciennes, voir M. Detienne, « La Cuisine de Pythagore », *Archives de Sociologie de la Religion* 29, 1970,

Sans doute, les sectes orphiques ne sont qu'une des nombreuses formes de cette intrusion de lointaines influences et ruptures. Leur rapport avec le pythagorisme à ses débuts revêt la forme d'une relation privilégiée entre les personnages du scénario pythagoricien et Apollon dans son hypostase de dieu Hyperboréen. Il faut observer que cette tradition provient d'Aristote¹⁰⁷, ce qui garantit sa pertinence pour la tradition la plus ancienne. Pythagore¹⁰⁸ — qui a une cuisse en or et qu'un fleuve salue comme dieu, sait prédire sans faute l'avenir, tue un serpent en le mordant, a le don de l'ubiquité, peut disparaître et réapparaître comme il veut — prétend être un avatar de cet Apollon, soit directement, soit sous la forme intermédiaire d'Euphorbe¹⁰⁹, et est nommé *Apollon Hyperboréen* par les Crotoniates¹¹⁰.

À ses côtés, de nombreux fidèles ont, eux aussi, une relation privilégiée avec ce même Apollon des confins septentrionaux ; leurs listes canoniques diffèrent d'un auteur à l'autre, mais, parmi les mentions les plus anciennes, il nous faut rappeler celle d'Aristée, un Grec de la cité de Proconnèse, auteur d'un poème composé selon toute vraisemblance avant 550, les *Arimaspees*, qui décrivait le voyage aérien du poète possédé par Apollon et qui, accompagné d'un corbeau, aurait volé jusqu'aux limites du monde, au pays des Issédons, voisins des Arimaspes, des Griffons et des Hyperboréens. Le nom d'Aristée, ainsi que le motif du voyage à vol d'oiseau, sont connus d'Hécatee, de Pindare, d'Eschyle, ainsi que d'Hérodote, qui raconte aussi l'anecdote de la disparition du poète à Cyzique¹¹¹. Vers 470, un prophète mystérieux, identifié au même Aristée, fait son apparition à Métaponte, où il institue un culte d'Apollon Hyperboréen — ce qui, pour les pythagoriciens vivant encore dans ce centre favori, avec Crotone, des premiers conventicules fondés par le Samien, est le signe d'une réaffirmation de l'identité de leur maître avec l'Apollon Septentrional. Abaris est, quant à lui, un véritable Hyperboréen, parfois reconnu lui aussi comme hypostase du dieu, ou du moins comme prêtre de l'Apollon septentrional, qui lui aurait fait don de la flèche miraculeuse d'or avec ou sur laquelle il se serait envolé d'abord à Athènes, où il avait apporté son offrande aux déesses d'Éleusis, puis à Sparte et à Cnossos, enfin à Métaponte¹¹².

Par ailleurs, parmi les nombreux disciples grecs de Pythagore, il y a au moins un, Léonymos de Crotone, qui aurait navigué loin vers le Pont-Euxin et les bouches du Danube, arrivant jusqu'à l'île d'Achille, *Leukè*, cet autre Pays des Bienheureux du Septentrion¹¹³. Tous ces récits de voyageurs dans l'au-delà, spécialistes de latences mystérieuses et d'apparitions surprenantes, qui gravitent autour de Pythagore, à commencer avec Épiménide le Crétois, hypostase de Minos ou de son frère Éaque, reprennent de mainte façon le thème de la descente au pays des morts.

Chez Hérodote, le récit d'Anacharsis comporte une version ironique, provenant sans doute du folklore colonial des Grecs du Pont : Anacharsis est sage en dépit du fait qu'il est Scythe, car il doit sa sagesse à son contact avec la civilisation de la Grèce des cités, ce qui entraîne d'ailleurs la mort qui lui est infligée par ses frères pour le punir de son acculturation¹¹⁴. Au contraire, l'érudit callatien Démétrios, cité

p. 135-150 ; M. Detienne et J.-P. Vernant, *La Cuisine du sacrifice* (*supra*, note 103) ; O. Reverdin et B. Grange (éds.), *Le Sacrifice dans l'Antiquité classique*, Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité Classique 27, Vandoeuvers – Genève, 1981. – Les hypothèses d'A. Fol, *Trakijat Orfej*, Sofia, 1992, n'ont rien à voir avec l'argumentation que je poursuis ici.

¹⁰⁷ C'est à l'œuvre du Stagirite que remontent les quatre textes majeurs concernant la relation de Pythagore avec Apollon Hyperboréen, les *Histoires merveilleuses* d'Apollonios (6), Diogène Laërce VIII 11, Élien II 26 et Iamblique, *VP* 140.

¹⁰⁸ Pour le pythagorisme ancien, mes conclusions sont en grande partie redevables à l'admirable livre de W. Burkert, *Lore and Science* (*supra*, note 99).

¹⁰⁹ K. Kerényi, *Pythagoras und Orpheus*, Zürich, 1950, p. 19, commentant *Il.* XVI 849-850.

¹¹⁰ Ap., *H. m.* 6 ; Iam., *VP* 142 ; Ael. II 26 et IV 17.

¹¹¹ Hecat., *FGrHist* I F 193-194 ; Pi., *Fr.* 271 ; J. D. P. Bolton, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962 ; E. D. Philips, « The Legend of Aristeas: Fact and Fancy in Early Greek Notion of East Russia, Siberia and Inner Asia », *Artibus Asiae* 18, 1973, p. 161-177 ; Edith Hall, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, 1989, p. 50 ; Zoe Petre, « Le Triptolème de Sophocle » (*supra*, note 96).

¹¹² Hippostrat., *FGrHist* 568 F 4 ; Paus. III 13, 2 ; Iam., *VP* 92 ; sur Abaris, voir Marie Delcourt, *L'Oracle de Delphes*, Paris, 1955, p. 158-163 ; J. D. P. Bolton, *op. cit.*, p. 156-158.

¹¹³ Paus. III 19, 11-13.

¹¹⁴ Hdt. IV 76-80 ; voir Fr. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote* (*supra*, note 4), p. 134-164 ; Zoe Petre, *Practica nemuririi*, p. 111-114.

par le Pseudo-Scymnos, affirmait que l'excellence du personnage était due à son origine scythe, car les Scythes seraient un peuple par excellence pieux, εὐσεβής¹¹⁵.

Ces versions opposées correspondent, au demeurant, à la double tradition sur Pythagore, où deux courants irréconciliables s'affrontent. L'enseignement de Pythagore avait suscité très tôt une forte réaction sceptique et de nombreuses et souvent cruelles ironies, visant souvent le thème de la descente aux Enfers, qui apparaît dans un registre ironique ; par ailleurs, la catabase de Pythagore a toutes les chances d'avoir été un thème central des initiations solennelles et des énigmes rappelant aux fidèles l'enseignement du Maître¹¹⁶. Comme l'écrivait Walter Burkert, « Pythagore est une figure qui ne peut pas être déchiffrée dans la claire lumière de l'histoire, mais dans la pénombre brumeuse de l'intervalle qui sépare la vénération religieuse de l'éclat déformant des polémiques hostiles. Pythagore ne peut être séparé de la légende de Pythagore »¹¹⁷.

Le courant apologétique, propagé par des adeptes du maître, récupère aussi à l'avantage du Samien les récits sur les θεῖοι ἄνδρες du temps jadis, dont il fait des disciples dans le sillage de Pythagore. Je crois ne pas me tromper en affirmant que, par ce biais, l'apologie confère au fondateur de l'école le rôle central dans le mouvement religieux, philosophique et, partant, politique qui représente en réalité l'origine et le lit germinatif de l'ancien pythagorisme. Des échos de cette tradition, qui évoque avec vénération les qualités exceptionnelles des fondateurs de l'école, à commencer par Pythagore lui-même, parviennent à Athènes au plus tard vers la fin du V^e siècle ou au tout début du IV^e. Socrate en offre peut-être une première version adaptée, mais c'est Platon qui entreprend une nouvelle lecture systématique de la tradition pythagoricienne, assez importante pour que ses détracteurs l'accusent d'avoir plagié les écrits de ses contemporains, les pythagoriciens de la Grande Grèce¹¹⁸. À son tour, Aristote reprendra, dans son œuvre d'historien de la philosophie la plus ancienne, des éléments importants en provenance des écrits pythagoriciens¹¹⁹.

Ainsi que l'avait remarqué il y a longtemps déjà D. M. Pippidi, à la série des disciples de Pythagore venus des quatre coins du monde sera intégré un Gète du nom de Salmoxis ou Zalmoxis¹²⁰. Cette adjonction doit se situer à un moment sans doute postérieur aux *Arimaspées* d'Aristée, qui ne semblent pas en faire mention, mais, forcément, avant le voyage d'Hérodote à Olbia. La seule différence notable entre le Gète et les autres disciples étrangers de Pythagore est le fait, probablement présent dès les versions les plus anciennes, que Zalmoxis ne se rattache pas au milieu pythagoricien de la Grande Grèce, comme les autres fidèles, mais bien aux années de début du maître, à Samos, sa cité d'origine. Quant à sa condition d'esclave, qui n'apparaît pas dans les textes des Pythagoriciens, elle devrait résulter selon moi d'influences venant d'autres récits, par exemple de la tradition sur Ésope¹²¹, qui sont instrumentalisées dans la variante deux fois ironique — par rapport aux Gètes barbares et par rapport à Pythagore — du folklore colonial élaboré dans les cités grecques du Pont-Euxin.

Mircea Eliade, l'auteur de la monographie devenue classique sur le chamanisme¹²², insiste sur le fait que, aussi bien dans les traditions recueillies par Hérodote que dans les récits postérieurs, Zalmoxis ne présente aucun trait caractéristique des personnages chamaniques¹²³. Bien que la version ironique de sa latence ou le savoir de guérisseur que lui attribue le *Charmide* pourraient suggérer, sinon un vrai prototype chamanique, comme le supposait Eric Dodds¹²⁴, du moins quelque affinité avec les spécialistes de l'extase qu'on retrouve aux lointaines origines du pythagorisme, Eliade, fort de l'autorité du savant

¹¹⁵ Ps.-Scymn. 853-860.

¹¹⁶ W. Burkert, *Lore and Science*, p. 78-82.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 120.

¹¹⁸ P. Kucharski, « Aux frontières du Platonisme et du Pythagorisme », *Archives de Philosophie* 19, 1955-1956, p. 17-43.

¹¹⁹ W. Burkert, *Lore and Science*, p. 25-35.

¹²⁰ Voir *supra*, note 2.

¹²¹ Sur les similitudes entre Ésope et Zalmoxis, voir les observations de S. Jedrickiewicz, *Sapere e paradosso nell'Antichità: Esopo e la favola*, Roma, 1989, p. 104-106.

¹²² M. Eliade, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, 1951 ; pour l'état actuel de la question, voir Jane M. Atkinson, « Shamanisms today », *American Review of Anthropology* 21, 1992, p. 307-330.

¹²³ M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, 1972, p. 32-34.

¹²⁴ E. Dodds, *op. cit.* (*supra*, note 90).

ayant ouvert dans la recherche contemporaine le débat sur le chamanisme, nie toute connotation de ce genre dans la légende de Zalmoxis, qui n'a pas le don de l'ubiquité et auquel on n'attribue jamais de transe, de voyages merveilleux à travers les airs, d'extase ou d'illumination révélée.

Dans mon opinion, le problème d'ensemble que pose la série de personnages étranges qui nous sont présentés dans le sillage de Pythagore doit être posé en d'autres termes. Ces biographies romancées sont en fait le degré second d'élaboration du thème des sages venant des confins. À ce niveau, l'imaginaire grec opère avec ce qu'on pourrait appeler une anthologie de personnages hors du commun : assimilés à des dates probablement très différentes comme porteurs de pratiques, de croyances exotiques et de rites d'initiation dont le mystère s'organisait à l'origine dans une grande diversité de gestes et de significations, ils se fondent, à partir d'un certain moment, dans une espèce de « portrait robot » de l'Étranger venu d'ailleurs, dont les traits sont ensuite redistribués au bénéfice de l'un ou de plusieurs personnages de cette série, qui acquiert sa cohérence autour du pythagorisme le plus ancien, et qui alimente de particularités exceptionnelles la figure même du fondateur de l'école. Pythagore est ainsi crédité à la fois du statut de maître de ces maîtres des « sagesse barbares » et de celui d'hypostase suprême de leurs pouvoirs d'exception. C'est pourquoi les textes affirment que Pythagore représente une catégorie à part dans son rapport au monde divin : *il y a, nous dit-on, des dieux, il y a des hommes mortels, et il y a Pythagore*.

Vers le milieu du V^e siècle, Hérodote recueille auprès des Grecs des cités pontiques une version ironique et doublement dépréciative de l'histoire du disciple gète de Pythagore, à la fois son esclave et un maître trompeur qui a appris sans doute de Pythagore comment mettre en scène une catabase de pacotille. Si l'on compare, comme le proposait Hartog, Zalmoxis et Anacharsis, on s'aperçoit qu'il s'agit en fait de deux cas d'acculturation de Barbares, qui ont en partage — au contraire d'Abaris, quittant pour toujours son lointain pays pour le monde des cités, au contraire aussi du Grec Aristéas revenant chez les siens après ses merveilleux voyages — le fait d'avoir au départ quitté leur monde pour la Grèce, où ils acquièrent un savoir supérieur pour revenir ensuite chacun dans sa patrie. Là, cependant, le sort leur a réservé des fins opposées, car le Scythe est banni et tué par ses frères pour avoir adopté les usages grecs, tandis que le Gète, au contraire, est vénéré par son peuple pour lui avoir fait connaître les mœurs raffinées et les croyances subtiles des Grecs. Avec Abaris installé durablement en Grande Grèce, avec Aristéas rentré de ses voyages lointains, l'imaginaire grec de l'âge des installations coloniales semble ainsi avoir épuisé tous les cas de figure de l'acculturation et de ses médiateurs.

Il est parfaitement évident, d'autre part, que, dans le *Charmide*, il n'y a la moindre trace de l'anecdote racontée par Hérodote — comme il n'y en a pas d'indice suggérant quoi que ce soit au sujet des sacrifices attribués par le Père de l'histoire au culte du dieu Zalmoxis. Que Platon ait ignoré ou oublié la digression gétique des *Histoires*, ou bien qu'il ne lui ait accordé aucun crédit — n'importe, fait est que son Zalmoxis n'a presque rien de commun en dehors du nom avec le double personnage d'Hérodote. Celui-ci avait un statut ambigu, flottant entre la condition divine, démoniaque et mortelle¹²⁵, tandis que le Zalmoxis de Platon est clairement désigné comme *roi et dieu* par ses sujets thraces. Ces sujets sont, il est vrai, des spécialistes de l'immortalité, (ἀπ)θανατίζοντες, dans les deux textes, mais, au contraire d'Hérodote qui explique fièrement ce qu'il a appris comme justification de cette épithète formelle, Platon n'en donne pas de raison, tout en semblant suggérer qu'il s'agit d'un dieu, barbare, certes, mais bienveillant et salutaire. Le dieu thrace du *Charmide* vient de l'horizon atemporel du mythe, tandis que l'esclave des Grecs du Pont appartient à un temps bien défini, celui de la jeunesse samienne de son maître, et à des lieux très précis — le pays des Gètes, qu'il doit quitter comme esclave pour aller à Samos, mais où il revient dès qu'il est libre de le faire.

Au demeurant, Platon ne regarde jamais Zalmoxis ou son peuple avec l'œil d'un ethnographe attentif aux identités précisément circonscrites et nettement différenciées — ainsi qu'essayait de le faire Hérodote, ou, mieux encore, ainsi que le font tout naturellement les historiens d'aujourd'hui. Les *Histoires* d'Hérodote témoignent de l'effort considérable entrepris par leur auteur afin de préciser le plus exactement possible le nom et les particularités de chaque peuple et groupe ethnique de ce vaste et peuplé monde thrace¹²⁶. Cet effort est complètement ignoré par Platon, qui, tout le long du *Charmide*,

¹²⁵ Voir P. Alexandrescu, « La nature de Zalmoxis selon Hérodote », dans *L'Aigle et le Dauphin. Études d'archéologie pontique*, Bucarest - Paris, 1999, p. 293-303.

¹²⁶ Hdt. V 3-10.

appelle de façon générique Thraces aussi bien le médecin de Zalmoxis que son dieu et roi. Cette vague détermination devient encore plus vague lorsque, dans le passage 158 b, Socrate évoque du même trait *les incantations de Zalmoxis ou d'Abaris l'Hyperboréen* – assimilant Zalmoxis à la série de personnages venus du pays septentrional des morts et de l'immortalité apollinienne pour peupler le premier cercle des disciples de Pythagore, et fait ainsi glisser son lecteur vers l'horizon des anciennes traditions pythagoriciennes, jamais indiqué de façon explicite, mais suggéré maintes fois dans les *Dialogues*. Hérodote ne met jamais en rapport Zalmoxis avec d'autres personnages de la *saga* de Pythagore, tandis que pour Platon l'équivalence entre Zalmoxis et Abaris l'Hyperboréen ne fait pas de doute.

Il est, certes, impossible d'affirmer de façon tout à fait catégorique que ce n'est pas dans les *Histoires* d'Hérodote que Platon aurait rencontré d'abord le nom et les éléments de base de l'histoire de Zalmoxis¹²⁷. On a essayé récemment de prouver que, dans un cas parallèle — celui de l'histoire de Gygès chez Hérodote et du conte de « l'anneau d'invisibilité », attribué par Platon à l'aïeul du même Gygès dans la *République* — l'hypothèse d'une autre source que le récit d'Hérodote était superflue, et qu'on pouvait bien imaginer que Platon avait inventé lui-même, à partir de l'anecdote hérodotéenne et de légendes sur les objets magiques portant le don de l'invisibilité, l'épisode merveilleux de l'anneau de Gygès¹²⁸. Il serait légitime donc d'attribuer au moins une partie des composantes de l'épisode du médecin thrace du *Charmide* à l'ingénieuse inventivité de Platon. Mais les différences entre le récit d'Hérodote et celui de Platon ne sont pas limitées à la trame narrative des deux textes : le message essentiel du récit de Socrate dans le *Charmide* est l'opposé non seulement du récit des Grecs du Pont, mais aussi du χαίρετω plutôt cavalier avec lequel Hérodote clôt sa digression sur les Gètes.

L'écart de tonalité et de sens entre le texte platonicien et celui du récit d'Hérodote sur Salmoxis est à mon avis essentiel. Je crois donc qu'il nous faut admettre non seulement que l'allusion du *Charmide* à Zalmoxis doit dériver d'une autre source que les *Histoires*, mais aussi que cette source n'est pas sans rapport avec les récits diffusés par les premiers pythagoriciens au sujet de leur maître. Ces récits peuvent bien avoir circulé de bouche à oreille dans les cercles proches des pythagoriciens, comme ils peuvent aussi avoir été véhiculés par les écrits des fidèles. Il est, par ailleurs, impossible de distinguer entre ce que Platon aurait appris de ces sources au sujet de son Zalmoxis, figure royale et divine à la fois, qui révèle à ses disciples le secret des herbes et des incantations qui font guérir l'âme pour pouvoir guérir le corps, et ce qu'il en aurait ajouté à partir de sa propre connaissance du conglomerat de traditions cumulées autour des initiations orphiques et des révélations de Pythagore. Platon est un créateur génial de mythes, qu'il construit selon les besoins de son argumentation, souvent en prenant pour point de départ une simple suggestion fugitive de ses prédécesseurs, mais qui, telle un grain de sable, concentre autour d'elle toute la richesse de la méditation platonicienne¹²⁹.

Au demeurant, comme le dieu-roi des Thraces est une figure de style du dialogue, sa fonction n'est ni de transmettre au lecteur des informations exactes sur les croyances des peuples du nord des Balkans, ni celle de prouver que l'auteur connaît mieux que quiconque ces terres lointaines. Telle la parole du dieu de Delphes, le Zalmoxis de Platon n'affirme pas, il suggère : il suggère, par un récit dont le lecteur peut reconnaître à la fois l'exotisme et la détermination essentielle, un horizon séducteur et mystérieux qui serait à l'origine des incantations initiatiques de Socrate, ces λόγοι καλοί de la quête philosophique.

On ne peut certes nier à ce propos une certaine familiarité non seulement de Platon, mais aussi du public athénien auquel le philosophe s'adresse, avec ces peuples du Septentrion, *praticiens de l'immortalité*, ainsi qu'avec les noms des deux initiés, Zalmoxis et Abaris, à la limite aussi avec la présence de ces deux personnages dans le cercle des premiers disciples de Pythagore : sinon, les suggestions présumées du texte auraient été sans objet. La mention du Thrace dans le *Charmide* nous suggère non seulement le fait que Platon était familiarisé avec une version apologétique de la vie de Pythagore, mais aussi que le public de Platon avait une connaissance, fût-elle des plus vagues, de cette même version.

¹²⁷ C'est l'hypothèse que soutient D. Dana dans sa thèse sur Zalmoxis citée *supra*, note 20.

¹²⁸ A. Laird, « Ringing the Changes of Gyges. Philosophy and the Formation of Fiction in Plato's Republic », JHS 121, 2001, p. 12-29.

¹²⁹ L. Brisson, *Platon, les mots et les mythes*, Paris, 1982 (1994) ; P. Vidal-Naquet, « La société platonicienne des Dialogues », in *La Démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, 1985, p. 106-118 ; G. Cerri, « Platone inventore di miti: persuadere narrando », AION (filol.) 9-10, 1987, p. 69-90.

La variante que j'appelle « solennelle », ou apologétique, d'un Zalmoxis roi et dieu, reste sans doute hypothétique, tandis que celle ironique de l'esclave de Pythagore ne fait pas de doute, car elle est directement attestée par Hérodote. Néanmoins, si nous acceptons l'idée de cette double tradition, il nous faut d'abord tenter de préciser quel serait le rapport, chronologique ou autre, entre les deux versions. Enregistrée par Hérodote, la version ironique peut sembler la plus ancienne, bien qu'il soit par ailleurs logique de présumer, au contraire, que la dérision réagissait de façon polémique à l'apologie. Reste le fait que la version recueillie par Hérodote a comme *terminus ante quem* les années 450, quand sont publiées les *Histoires*, et que la variante apologétique doit précéder la date de publication du *Charmide*, vers 380, peut-être même la date « dramatique » de l'action du dialogue, c'est-à-dire le début de la Guerre du Péloponnèse.

Le parcours de la variante ironique est simple. Elle a été élaborée sans aucun doute — Hérodote en est témoin — dans le milieu colonial des cités pontiques ; il est d'ailleurs intéressant d'observer que ce même milieu enregistrera, du moins au IV^e siècle et à l'époque hellénistique, de nombreux témoignages de ce qu'on pourrait considérer comme une dépendance des Grecs par rapport aux dynastes scythes ou thraces de la région, ce qui pourrait conférer à ce folklore de dérision une dimension compensatoire assez amusante. Élaborée, donc, dans le milieu colonial du Pont Euxin, l'anecdote de Zalmoxis esclave a eu la chance d'être recueillie par Hérodote, dont l'œuvre jouira, non seulement à Athènes après 450, mais partout ailleurs, et pendant toute l'Antiquité, d'une popularité exceptionnelle, et atteindra de ce fait une diffusion dépassant de loin l'intérêt des auteurs grecs pour l'histoire et la civilisation des Gètes en tant que telles¹³⁰.

L'origine de la variante solennelle ou apologétique — qui peut être, je le redis, aussi bien orale qu'écrite — est assurément à chercher dans les milieux influencés par le pythagorisme : qu'il s'agisse de survivants de l'école de Crotone en Grande Grèce ou d'émigrés s'établissant à Thèbes, à Athènes même ou ailleurs dans les cités métropolitaines, il est assez évident que le développement et la diffusion de la *saga* de Pythagore leur appartient. Une hypothèse formulée jadis par Kurt von Fritz¹³¹ mériterait peut-être que l'on s'y arrête un instant, car le savant allemand supposait l'élaboration, dans les milieux grecs des cités pontiques au sens le plus large du mot, d'un « roman d'Anacharsis », peut-être même d'une série romanesque témoignant de l'influence du pythagorisme le plus ancien dans cette région frontalière, et qui aurait pu ensuite se diffuser au loin en accompagnant la circulation des adhérents du pythagorisme d'une extrémité à l'autre de l'espace méditerranéen. Pourquoi ne pas imaginer aussi un « roman de Zalmoxis pythagorien » rattaché à ce cycle de récits septentrionaux ? Il est malaisé d'être plus précis quant aux voies qu'auraient empruntées ces traditions pour arriver à Athènes : Platon les aurait-il connues à Athènes, ou rapportées de son premier voyage sicilien, avec ces écrits qu'il sera accusé par ses détracteurs d'imiter ?

Il est sans doute vrai, au demeurant, que, ainsi que j'ai essayé d'en argumenter ailleurs l'hypothèse¹³², la littérature géographique qui se développe pendant la deuxième moitié du VI^e siècle, à la limite, assez confuse d'ailleurs, entre les poèmes épiques, la description historique et anthropologique en prose des logographes milésiens, et l'utopie romanesque, y compris les écrits de vulgarisation appartenant à la filière pythagoricienne, était connue à Athènes bien avant l'âge de Platon : l'*Arimasée* attribuée à Anacharsis, ainsi que les poèmes de Phérécyde de Syros ou les diverses *Gès Periodoi*, plus ou moins fantaisistes, qui témoignent de la vogue dont jouit celle d'Hécatee, ont des échos dès les premières

¹³⁰ La thèse de D. Dana sur Zalmoxis, citée *supra*, notes 20 et 127, le prouve de manière décisive : l'écrasante majorité des mentions de Zalmoxis dans les textes postérieurs aux *Histoires* d'Hérodote dépendent directement ou, le plus souvent, de façon indirecte, du chapitre IV 95 des *Histoires*. Même là où l'on peut présumer une tradition dérivée des écrits apologétiques des Pythagoriciens, le prestige du texte d'Hérodote se fait sentir : c'est le cas, par exemple, du texte de Porphyre, *VP* 14 (Nauck), qui compare la sagesse de Zalmoxis à celle de Thalès et mentionne qu'il était vénéré comme Héraclès, mais qui en même temps garde dans son vocabulaire la trace de la condition servile du héros, appelé μεῖράκιον, d'un mot qui, avec παῖς, est souvent utilisé pour nommer un jeune esclave, et en mentionnant que Pythagore l'avait acheté, ἐκτέσαστο, en Thrace. — Voir plus amplement Zoe Petre, *Practica nemuririi*, p. 160 et 370-379.

¹³¹ K. von Fritz, *Die griechische Geschichtsschreibung* II, Berlin, 1967, p. 17-18 ; voir aussi M. Hadas, « Utopian sources in Herodotus », *CPh* 30, 1935, p. 115-125 ; J. D. P. Bolton, *op. cit.* (*supra*, note 111), p. 156-158.

¹³² Voir *supra*, note 95.

décennies d'après les guerres médiques. Il y a, notamment, dans le *Triptolème* de Sophocle, représenté dès 468, la première mention des Gètes et d'un de leurs rois du nom de Charnabon. Comme, cependant, on ne peut déceler dans ces premiers témoignages des signes péremptoires d'un rapport avec la littérature de caractère pythagoricien, force nous est d'en rester là pour l'instant.

Le fragment des Βαρβαρικά Νόμιμα d'Hellanicos de Lesbos¹³³, qui mentionne aussi bien l'épithète traditionnelle des Gètes ἀθανατίζοντες et le nom de Zalmoxis, ne nous est pas d'un grand secours dans cette enquête, d'abord parce que le texte transmis par les lexicographes est, en fait, un amalgame de citations provenant en partie de l'œuvre de l'historien mytilénien et en partie d'autres écrits d'auteurs inconnus dont la date, impossible à déterminer avec précision, est sans aucun doute postérieure au siècle de Platon¹³⁴. Néanmoins, il est à remarquer que la phrase du fragment qui appartient sans aucun doute à Hellanicos ne mentionne pas le statut d'esclave de Zalmoxis, se bornant à dire qu'il était non-grec et hellénisé, et lui attribue des τελεταί, en employant donc — pour la première fois, du moins à notre connaissance, ainsi que le remarque Walter Burkert¹³⁵ — le terme technique d'*initiations* à propos de Zalmoxis et de sa « doctrine », ce qui pourrait suggérer que l'auteur avait à sa disposition une autre source en dehors des *Histoires* d'Hérodote — qu'il semble pourtant connaître, voire contredire pour certains détails — et, de surcroît, que cette autre source n'était pas ironique.

Quelles qu'aient pu être les voies par lesquelles Platon et ses lecteurs auraient entendu parler d'un disciple gète de Pythagore, on peut affirmer que la mention du *Charmide* ne dépend pas d'Hérodote. Ceci ne veut pas dire que Platon ou ses sources avaient une vraie connaissance des antiquités spécifiques des Gètes, mais suggère que, au plus tard au début du IV^e siècle, la tradition pythagoricienne avait déjà annexé ce personnage d'initié des confins, au même titre que d'autres héros du même espace septentrional, tels Anacharsis le Scythe ou Abaris l'Hyperboréen.

5. La métaphore de l'Étranger

Pourquoi, cependant, avoir choisi Zalmoxis ? Le problème des rapports de Platon avec la tradition pythagoricienne, et notamment le caractère presque chiffré des mentions se référant aux doctrines appartenant à ce courant de pensée, dépassent de loin les limites de mon enquête. L'opinion des savants est assez unanime, aussi bien en ce qui concerne l'importance du filon pythagoricien dans la formation de la philosophie de Platon que sur le fait que la lecture platonicienne du pythagorisme n'est jamais ouvertement assumée dans les *Dialogues*, qui n'y font que des allusions assez obliques, en se rapportant tout au plus aux *antiques enseignements* de sages jamais désignés par leur nom. À mon avis — mais je devrais écrire tout un livre pour pouvoir le prouver — cette discrétion de Platon vient à la fois du souci à ne pas irriter l'opinion athénienne, généralement hostile aux pythagoriciens en tant que promoteurs d'une philosophie politique qui s'opposait à la démocratie, et du fait que, pour lui, les pythagoriciens n'étaient pas tant des précurseurs de Socrate (ou de sa propre pensée), que d'ancêtres dont l'enseignement secret et initiatique était, certes, riche de suggestions quant à la singularité et la composante mystérieuse de la quête philosophique, mais restait loin encore du haut degré d'abstraction, des concepts et des arguments d'une vraie théorie.

Or, dans le *Charmide*, la distance entre la quête où Socrate veut entraîner l'éphèbe et les antiques initiations de la tradition pythagoricienne est encore plus grande, puisque aussi bien l'incantation que le remède qui devraient guérir le jeune homme et lui apporter la sage modération ont pour origine les rites d'un dieu étrange, presque inconnu et archaïque, ce mystérieux Zalmoxis des Thraces, le compagnon d'Abaris, un autre étranger descendu jadis de son utopique pays d'Apollon parmi les mortels.

L'apparition insolite d'étrangers, porteurs d'une sagesse qui vient du fond des siècles illuminer le présent, est un procédé littéraire par lequel Platon marque assez souvent l'extrême originalité de ses théories, et notamment de celles qui prennent la forme d'un mythe. Platon n'attribue jamais à Socrate les

¹³³ Hellanikos, FGrHist 4 F 73.

¹³⁴ L'interpolation a été démontrée par D. Dana (*supra*, note 20).

¹³⁵ W. Burkert, in G. Nenci et O. Reverdin (éds.), *Hérodote et les peuples non-grecs*, Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité Classique 25, Vandoeuvres – Genève, 1990, p. 166-167.

grands mythes autour desquels il élève l'édifice de sa philosophie¹³⁶ : le mythe central de la *République* est attribué au mystérieux Er de Pamphylie, l'histoire de l'Atlantide aurait été racontée d'abord à Solon par les prêtres de la déesse Neth d'Égypte, ensuite par Solon à Critias l'Ancien, le mythe de l'Éros du *Banquet* a été recueilli par Socrate de la bouche d'une mystérieuse prêtresse, Diotimè, et ainsi de suite¹³⁷. Dans tous ces passages cruciaux des *Dialogues* où les idées de Socrate/Platon pourraient sembler insolites, voire radicalement novatrices et choquantes, le texte met en jeu le même scénario médiateur de l'Étranger venu de loin et transmettant un savoir ancestral que Socrate ne fait que recueillir et reconnaître comme vrai. Ce personnage qui a pour unique fonction la transmission d'une vérité difficile à accepter et pourtant essentielle n'est pas sans rappeler les spectacles tragiques où le fantôme du Grand Roi des *Perses* ou l'Étranger scythe évoqué par le chœur des *Sept contre Thèbes* faisaient irruption pour dévoiler le sens caché des péripéties. Semblables au procédé ultérieur du « manuscrit retrouvé », dont la fonction dans la construction de l'univers romanesque est si importante dans l'Antiquité et bien au-delà de ses limites, ces personnages chargés de mystère qui arrivent d'un passé lointain et de contrées inconnues jouent, dans les *Dialogues*, presque le même rôle que celui qui leur est imparti au théâtre, c'est-à-dire celui de porteurs d'une révélation venant d'un espace insolite et d'un temps révolu des origines afin de dévoiler soudain aux Athéniens une vérité fondamentale dont Socrate prendra ensuite le relais.

Dévoilée par un personnage étrange et barbare, l'incantation du *Charmide* est, tout comme les *enseignements à mots couverts* des vieux maîtres du *Phédon*, à la fois très ancienne, donc vénérable, et mystérieuse, donc révélée. Attribuée à un personnage divin aussi lointain que Zalmoxis, elle acquiert une portée universelle : aussi bien le médecin thrace au début du *Charmide* que Socrate vers la fin du dialogue se réfèrent au genre humain en général, τὸ ἀνθρώπινον γένος (173 c, cf. 157 b). L'incantation de Zalmoxis, devenue incantation de Socrate à la fin du dialogue, acquiert ainsi une portée qui dépasse le temps de l'action et son lieu précis, la cité d'Athènes des années de début de la guerre, pour exprimer la valeur générale de la quête que le maître propose au jeune éphèbe Charmide pour guérir son mal de tête en commençant par guérir son âme.

Néanmoins, un dialogue qui met en scène, aux côtés de Socrate, deux hommes politiques célèbres, Critias et Charmide, descendants d'une illustre lignée d'Athéniens, nous parle sans aucun doute de la cité athénienne, et non pas des mages et guérisseurs du lointain monde des Gètes. Avec le *Charmide*, nous sommes au seuil d'un parcours initiatique qui devrait mettre d'accord la gracieuse beauté du corps de l'éphèbe, si troublante pour Socrate, avec son âme à la recherche de la σωφροσύνη, cette qualité dont la définition semble échapper aux efforts des interlocuteurs. Or, le non-dit du dialogue pèse sur cette quête philosophique d'un poids énorme. Le texte du *Charmide* respecte rigoureusement la convention de sa date dramatique — on mesure mieux le caractère exceptionnel, donc significatif, de cette option de l'auteur si l'on compare le *Charmide* avec, par exemple, le *Ménexène*, qui fait librement apparaître et agir des personnages qui, au moment assigné au dialogue, étaient morts depuis de longues années¹³⁸ — et ne fait la moindre allusion au fait qu'aussi bien Critias que son trop obéissant neveu, Charmide, deviendront tristement célèbres comme protagonistes du coup d'état de 404/3 — et que Socrate lui-même sera condamné en 399, en fin de compte, pour avoir été proche de ces oligarques surnommés « les Trente Tyrans »¹³⁹. À peine si la violence, βίαια, qu'impose à Socrate, vers la fin du dialogue, la prise en charge de

¹³⁶ Hermeias d'Alexandrie l'observait déjà, cf. Schol. Plat., *Phaidr.* 274 c, p. 253 Couvreur.

¹³⁷ Plat., *Resp.* 614 b.

¹³⁸ Nicole Loraux, « Socrate, contre-poison de l'oraison funèbre, Enjeu et signification du *Ménexène* », AC 43, 1974, p. 172-211 ; B. Rosenstock, « Socrates as Revenant. A Reading of the *Menexenus* », Phoenix 48, 1994, 4, p. 331-347 ; Susan D. Collins et D. Stauffer, « The Challenge of Plato's *Menexenus* », The Review of Politics 61, 1999, 1, p. 85-105.

¹³⁹ X., *Hell.* II 3, 2, 15-16 ; 4, 1-19 ; Athen. 38, 1 ; 39, 6, etc. — Autour des non-dits des *Dialogues*, voir Th. G. Rosenmeyer, « The Family of Critias », AJP 70, 1949, 4, p. 404-410 ; B. Witte, *Die Wissenschaft vom Guten und Bösen*, Berlin, 1970, p. 48-50, en attirant l'attention sur le contraste entre Critias et Charmide d'une part, et de l'autre — Chairémon, l'un des dénonciateurs lors du scandale des Hermocopides, à la suite duquel Charmide avait été condamné, voir R.W. Wallace, « Charmides, Agariste, et Damon », CQ 42, 1992, p. 328-335 ; P. Vidal-Naquet, « La société platonicienne » (*supra*, note 129) ; A. D. Barker, « Problems in the *Charmides* », Prudentia 27, 1995, 2, p. 18-23 ; Th. M. Tuozzo, « Greetings from Apollo: *Charmides* 164 c – 165 b, Epistle III and the structure of the *Charmides* », in *Symposium Platonicum V*, p. 296-305 ; idem, « What's Wrong with these Cities ? The Social Dimension of *sophrosune* in Plato's *Charmides* », Journal of Hist. Philosophy 39, 2001, 3, p. 321-340 ; S. Dušanica,

l'âme de Charmide, pourrait suggérer de façon presque trop discrète la future violence dont les deux personnages deviendront les héros. L'hypothèse classique de Burnet¹⁴⁰, selon laquelle le *Charmide* serait une tentative d'apologie en faveur de la noble famille de son propre auteur, dont la mère était la cousine de Critias et de Charmide, n'est pas à rejeter peut-être complètement, mais, à elle-même, est loin cependant de rendre compte de la complexité de sens que le choix des interlocuteurs de Socrate comporte.

Les trois *dramatis personae* du dialogue s'engagent, à la suite de l'enseignement de l'Étranger thrace, dans une quête de la modération, qu'ils ne réussissent pas, en fin de compte, à identifier. Si l'on pense que, dans la *République*, le tyran est celui qui, *dominé par la ὑβρις, la démesure, tuera même la dernière trace de σωφροσύνη restée dans son esprit*¹⁴¹, on peut bien lire le dialogue en son entier comme une ironie — ou comme l'histoire d'un tragique échec. En dernière instance, la polysémie que le thème des incantations de Zalmoxis induit dans le *Charmide*, faisant osciller la définition même de la quête philosophique entre le vrai remède, l'imposture maléfique des sorciers étrangers, l'ensorcellement des sens et la séduction de l'âme, la magie d'un Septentrion mystérieux et la clarté — combien douce, combien trompeuse — d'un après-midi ensoleillé d'Athènes, ce temps de l'innocence ignorant les drames à venir, pourrait bien répondre à l'ambiguïté fondamentale d'une quête de la maîtrise de soi et de la modération qui a pour protagonistes deux personnages susceptibles au plus haut degré d'évoquer l'absence totale de σωφροσύνη, l'horreur de la guerre fratricide, l'opprobre public et la tragédie personnelle de Socrate et de ses disciples. Vu sous cet angle, le *Charmide* est l'équivalent d'une tragédie. Comme dans une tragédie, la péripétie prend son point de départ dans une révélation énigmatique, portée par un mystérieux Étranger qui projette l'action dans un temps immémorial et dans une dimension étrange de l'espace. Mais surtout, comme il arrive toujours dans les tragédies, l'auteur et son public savent dès le début quelle sera la fin sanglante d'un drame dont les acteurs ignorent les pièges, évoluant avec grâce au bord du précipice béant qui les attend. Le débat autour de la σωφροσύνη trouve ainsi sa conclusion dans la démesure et dans la mort : est-ce l'échec personnel de Charmide, incapable de trouver en son âme la bonne voie de la philosophie, est-ce l'échec de Socrate, ce maître qui espère vainement enseigner la modération aux tyrans ? Est-ce l'échec de la cité d'Athènes, incapable d'éviter la guerre civile, ou bien c'est, en fin de compte, l'échec de la philosophie confrontée au tragique inéluctable de la condition politique et mortelle de l'homme ?

Le *Phédon* nous met en présence de Socrate dépassant par le haut la tragédie de sa condamnation et de sa mort, qu'il arrache au contingent des troubles politiques en la projetant dans l'éternité des croyances en l'immortalité des âmes, prenant son départ des expériences extatiques évoquées par les anciens mythes d'Apollon Septentrional et des mystérieuses initiations pythagoriciennes, pour retrouver, au niveau supérieur de la connaissance philosophique, une étrange jubilation face à la mort, pareille à celle que les anciens récits attribuaient aux lointains Gètes « praticiens de l'immortalité ». Au seuil de cette initiation suprême, Socrate invoque l'écho du chant des cygnes d'Apollon Hyperboréen, tout comme, au seuil de l'initiation qu'il propose au jeune Charmide, sera invoqué l'Apollon de Delphes¹⁴², ainsi que, pour un instant, l'ombre tutélaire du roi-dieu des Gètes, avec ses mystérieuses incantations, qui préfigurent au plan archaïque du mythe l'ineffable séduction du λόγος : guide de l'âme adolescente dans la voie de la contemplation des essences, mais aussi, comme toute entreprise humaine, exposé à l'échec et à la mort. Les ἐπωδαί de Zalmoxis et d'Abaris deviennent ainsi les incantations de Socrate, et c'est de cette sublimation du fonds archaïque des anciens mythes que parle le Zalmoxis imaginaire et troublant du *Charmide*.

Université de Bucarest

« Critias in the *Charmides* », *Aevum* 74, 2000, p. 53-63 ; N. Notomi, « Critias and the origin of Plato's political philosophy », in *Symposium Platonicum* V, 2000, p. 237-250.

¹⁴⁰ J.A. Burnet, *A History of Greek Philosophy* I. *From Thales to Plato*, London, 1914, p. 169.

¹⁴¹ Pl., *Resp.* 573 b, *cit.*, *supra*, note 72.

¹⁴² T. Tuozzo, *loc. cit.*

NOM ET DÉTERMINANT DANS LA TEXTURE DU MYTHE DE PHAÉTON

(Ovide, *Métamorphoses* II 1-329)

LIVIA BUZOIANU

À la suite de l'introduction définitive des notions d'*histoire* (au sens de conte) et de *discours* dans les études sur le langage¹, à la suite de leur catégorique formulation faite par É. Benveniste², on reconnaît, de manière toujours plus nette, que le langage poétique a le statut de discours spécial, à organisation propre³. La poétique se constitue en tant que discipline du discours littéraire⁴ compris comme un système de sèmes. Les termes de la langue actuelle dans le plan du discours deviennent une collection de sèmes où l'on peut distinguer le noyau sémique et les sèmes du contexte⁵. À ces unités linguistiques proprement dites s'ajoutent des unités poétiques⁶, lesquelles, dépassant le cadre de la phrase, constituent des unités discursives plus grandes. On peut considérer le texte comme une phrase⁷ constituée à partir d'un certain système de signes ; ainsi pouvons-nous le considérer comme étant un enchaînement de sons, de mots et de vers. Les sons produisent des mots par concaténation, tandis que les mots produisent des vers.

D'autre part, la signification linguistique-lexicale peut être thématisée et, inversement, un motif peut souvent être exprimé par un seul mot, fusionnant avec la signification lexicale⁸. La sphère sémantique ou le motif ont pour axe de formation la redondance, laquelle est, en même temps, une répétition des formules et de la signification. Au niveau sémantique, la variabilité des redondances consiste en l'intégration, dans la même sphère sémantique, d'un nom provenant de racines différentes⁹. C'est ce que nous essayons de prouver dans la cas du mythe de Phaéton¹⁰, thématisé en mythe de la

¹ Tz. Todorov, « Les catégories du récit littéraire », *Communications* 8, 1966, p. 125-161, repris dans M. Nasta et S. Alexandrescu (éds.), *Poetică și stilistică. Orientări moderne, prolegomene și antologie*, București, 1972, p. 371-400.

² É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966.

³ S. Alexandrescu, *Prolegomenon* II. *Introducere în poetica modernă*, dans *Poetică și stilistică. Orientări moderne*, p. XCII, où sont cités I.A. Richards et G.K. Ogden.

⁴ A. J. Greimas, « La linguistique structurale et la poétique », dans *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris, 1970, p. 271-283.

⁵ Idem, *Sémantique structurale*, Paris, 1966, *apud* S. Alexandrescu, *op. cit.*, p. CIII.

⁶ Idem, « La linguistique structurale et la poétique », les paragraphes sur la communication poétique : unités linguistiques et unités poétiques.

⁷ R. Ingarden, « Der Aufbau des literarischen Werkes », dans *Das literarische Kunstwerk*, Tübingen, 1960, p. 25-30 (notamment la section *Die Schicht der sprachlichen Lautgebilde*, p. 42-51 de l'original), cité dans *Poetică și stilistică*, p. 53.

⁸ J. Mukarovsky, *O jazyce básnickém (Sur le langage poétique)*, dans *Poetică și stilistică. Orientări moderne*, p. 195-219 (notamment le paragraphe sur *La dynamique sémantique du contexte*).

⁹ A. J. Greimas, *La linguistique structurale et la poétique* ; l'auteur se réfère à la redondance syntagmatique (à l'intérieur d'un texte) et à la redondance paradigmatique (dans les textes comparables).

¹⁰ Le texte suit *Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso* (éd. R. Ehwald), Berlin, 1915. Pour une analyse des noms propres grecs et appellatifs, Liana Lupaș, *StCl* 20, 1981, p. 7-20.

lumière, présentant une variété de noms appuyés par des déterminants qui les actualisent, en leur conférant des déterminations.

Sol, d'un rad. ὕς = brûler, briller (cf. gr. ἥλιος)¹¹, est entouré de déterminants qui expriment l'idée de resplendissement : *micante* (v. 2), *flammas* (v. 2), *nitidum* (v. 3), *argenti radiabat lumine* (v. 4)¹² et a son correspondant en v. 2 *pyropus* (πυρρός)¹³ de la même famille que πῦρ (= feu).

Mais en même temps que le v. 5, c'est l'essence du *proème* qui nous est dévoilée : le Soleil (*Sol*) passe sur un plan secondaire, indiqué grammaticalement par le génitif de l'appartenance : *regia Solis* (v. 1). Le sujet du *proème* est, en fait, *Mulciber*¹⁴, tout le contenu des vers 1-18 pouvant être résumé à la phrase simple *Mulciber caelarat* (Mulciber avait sculpté). On n'établit aucune dépendance entre les deux divinités, voilà pourquoi le mythe du Soleil sera pour l'instant abandonné et substitué par une relation de type nouveau :

A	B	C
créateur	- objet contemplé	- contemplateur ¹⁵
ou Mulciber	- <i>opus</i> (<i>ars</i>)	- celui qui regarde

L'art apparaît comme doué d'une fonction protreptique et psychagogique, apte à rendre calme, à apaiser et à consoler, suggérée par la dérivation du nom du créateur du thème du verbe *mulcēre*. La réduction de cette relation à un rapport binaire du type B résulte ou est produit de A :

Mulciber → *opus*

A → B

détermine un premier catalogue (v. 6-18) où l'ordre de l'énumération repose sur des séquences phoniques privilégiées, poursuivant en même temps le schéma de l'univers tristratifié, auquel Ovide demeure fidèle¹⁶.

Les dénominations gagnent leur poids et se combinent de manière significative avec des éléments déterminatifs au niveau sémantique et grammatical, visant de façon parallèle la réalisation d'un effet paronomastique au niveau phonique. Le catalogue est introduit par la relation de contenu / contenant ; du point de vue grammatical, il y a des noms-objet dépendant du verbe *caelarat* (v. 6), mais les termes n'en représentent pas seulement de simples références mais nous donnent le statut du livre.

Terras (v. 6), repris par *orbis terrarum* (v. 7), occupe une position médiane entre *aequora* et *caelum*¹⁷. La relation entre les éléments de l'univers est réalisée au niveau du déterminant : *caeruleos* (v. 8)¹⁸ s'accorde avec *deos* mais s'applique en réalité à l'eau, indiquée de manière métonymique par *unda* (v. 8). Le nom de Triton – *Tritona* (v. 8), composé d'une première syllabe dure à sonorité vibratoire (*r*), suivie de deux syllabes à long vocalisme (*o*, *a*), est par lui-même suggestif pour l'action indiquée par l'attribut *canorum* (allusion, probablement, à la coquille à l'aide de laquelle le dieu faisait les vagues monter et descendre). L'attribut de Protée – *ambiguum*¹⁹ (v. 9) – appuie l'idée des transformations où

¹¹ La lumière et le brûlement apparaissent comme des phénomènes qui se confondent ; le radical indo-européen **su* -, évolue en iranien **hu* - et en grec ὕς- (= brûler, briller). La sphère sémantique est représentée par des noms, des déterminants et le verbe.

¹² D. Popescu, *Ovidius, Metamorfoze*, II^e éd., 1972, p. 73 : « Palatul soarelui se înalță măreț cu coloanele spre cer, strălucind de atâta aur sclipitor și de pyropul care imită flăcările. Vârful îi era de fildeș lustruit și ușile cu două canaturi radiau lumini din argintul lor ».

¹³ Le latin *pyropus*, - *i* = pyrope, alliage de cuivre et or ; en grec, πυρρός, -όν et τὸ πυρρόν - (couleur) d'un rouge de feu.

¹⁴ Un autre nom pour Vulcain, « le dompteur du fer ».

¹⁵ En latin, les deux termes (*contemplator* / *spectator*) sont des noms d'agent, ayant des valeurs sémantiques rapprochées.

¹⁶ *Métamorphoses* I, v. 15 (*Quoque fuit tellus, illic et pontus et aer*). La représentation graphique de la cosmogonie d'Ovide se réduit à celle de cercle ou de cercles concentriques.

¹⁷ Voir aussi I, v. 22 : *Nam caelo terras et terris abscidit undas*. Ici *terras*, repris par un ablatif *terris*, est flanqué par *caelo* et *undas*. Par la suite, on met en évidence trois niveaux : l'*air* (niveau supérieur), la *terre* (position médiane) et l'*eau* (niveau inférieur).

¹⁸ La traduction roumaine citée conserve la même relation : « Apele albastre își au zeii lor » / « Les eaux bleues ont leurs dieux ».

¹⁹ Allusion à la fois au don de prophétie possédé par le dieu et à sa nature changeante (métamorphique : le dieu changeait de physionomie pour s'échapper aux poursuivants).

s'inscrivent « Les Métamorphoses » et s'applique subjectivement à la mer. *Doris*, employé par Virgile pour désigner « la mer » est déterminé dans notre cas par un nom (v. 11) et développé par *natas* (v. 11), on comprend – Néréides, hypostasiées en aspects de la mer : *nare* (v. 11), *uirides capillos* (v. 12) et *pisce uehi*²⁰ (v. 13).

Les représentations terrestres subissent le processus inverse de désacralisation et, à l'encontre des premières, elles sont placées sur l'horizontale des vers, dans des relations linéairement enclitiques :

Terra uiros, urbesque gerit, siluasque, ferasque

Fluminaque et Nymphas, et cetera numina ruris (v. 15-16).

Au vers 17 apparaît *imago caeli*²¹, syntagme qui réalise « la pointe » d'une représentation graduelle fermée (*regia Solis – aequora – terra – imago caeli*) et qui conclut à la fois le proème, marquant le retour au mythe de la lumière.

Le soleil revient dans la représentation ovidienne par un attribut propre – *Phoebus* (Φοῖβος v. 24)²², apparenté probablement à φάος présent par le correspondant latin *lumina* (v. 23).

C'est pour le poète l'occasion d'inaugurer un nouveau catalogue – celui des abstractions phénoménologiques, réparties de manière équilibrée par des énumérations linéaires (v. 25-30). La formule du catalogue en est autre : sujet au nominatif – prédicat (S-P) en réalisant au niveau sémantique un rapport d'identité souligné par l'emploi de la même forme verbale : *stabat* (v. 27, 28, 29).

Dans le développement du catalogue, Ovide applique, parallèlement, deux procédés :

a) l'emploi des synonymes : *sedebat – stabat*²³ ; *corona –serta*²⁴;

b) l'emploi, avec plus de succès, de certains syntagmes – déterminant à effet paronomastique.

Par exemple : la réalisation d'une allitération en v. 28 par la reprise du consonantisme (s) de *Aestas* dans le syntagme *spiceaserta*²⁵; pour obtenir le même effet, auprès de *Hiems* apparaît l'attribut *hirsuta capillos*²⁶, après que, dans la première période du vers, *Hiems* ait eu en tant que déterminant *glacialis* (v. 30), couple nom – déterminant distinct par le caractère de la vélaire.

Sol oculis iuuenem, quibus adspicit omnia uidit (v. 32) marque le début de l'intrigue proprement-dite, également répartie entre *optio* (v. 30-150) et *actio* (v. 151-270) ou *optio* et *cursus*²⁷.

À l'action bénéfique du soleil que représente Ἥλιος / *Sol*, s'oppose l'énergie néfaste, personnifiée par *Phaeton* (Φαέθων), nom représentant l'abstraction d'un participe du verbe *φαέτω²⁸.

Depuis la désignation par filiation *Clymeneia proles* (v. 19), explicable pour la réalisation d'une répétition syllabique *adcliuo Clymeneia*²⁹, *Phébus* réapparaît comme appellatif en v. 34. Entre *Phébus* et *Phaéton* s'établit une relation de géométrie linéaire ouverte (*Phaéton* dépend de *Phébus*), rapport résoluble si *Phaéton* s'était déclaré satisfait par la reconnaissance verbale de la part de *Phébus*.

Phébus a pour nouvel attribut *lux immensi publica mundi* (v. 35) ; sur la verticale des vers (v. 34-36), *lux* occupe une position médiane entre *Phaéton* et *Phébus*, étant au fond l'attribut commun des deux noms. D'épithète du Soleil dans la période de l'« Iliade », *Phaéton* devient une divinité distincte,

²⁰ Pour une bonne compréhension, nous présentons en entier la traduction des vers 11-13 : *Mulciber avait sculpté « Doris et ses filles, dont on voit les unes nager, d'autres assises sur un rocher, faire sécher leurs cheveux mouillés (« uerdis ») et d'autres se faire déplacer par des poissons ».*

²¹ La formule complète du texte contient aussi un déterminant : *caeli fulgentis imago* (l'image du ciel brillant).

²² Le radical φα- /φω- (= éclairer) se trouve à la base du doublet Φοῖβος (*Phoebus*) / Φαέθων (*Phaeton*) ; le premier constitue l'hypostase d'une forme adjectivale (« brillant », « clair »); *Phaéton* désigne l'énergie maléfique du soleil : c'est « le soleil qui fait allumer la terre », le correspondant de *Cushna* de la poésie védique.

²³ Les deux termes ont des acceptions spéciales « Se tenait assis / se tenait debout » (*sedebat / stabat*). La nuance est conservée dans le texte : *Phoebus se tenait assis dans son siège*, tandis que les abstractions déifiées – *Dies*, *Menses*, *Annus*, *Horae*, etc. *se trouvaient debout* à ses deux côtés (v. 23-30).

²⁴ « Couronne » / « guirlande ».

²⁵ L'Été (en hypostase de divinité) portait une guirlande d'épis.

²⁶ L'Hiver (à son tour, en hypostase de divinité aussi) se fait voir avec ses cheveux en désordre (ébouiffés).

²⁷ *Option / action* ou *option / course* (il s'agit de la course de *Phaéton*, qui conduit le char d'Hélios et fait mettre en flammes la terre).

²⁸ Plus haut, note 22.

²⁹ Du point de vue grammatical, dans le vers, *adcliuo* s'accorde avec *limite* (v. 19) : *Quo simul adcliuo Clymeneia limite proles uenit*.

opposée mythologiquement à *Phébus*, s'intégrant, dans cette nouvelle hypostase, à l'antinomie primaire *fas / nefas*. La résolution de ce dualisme, qui signifie en même temps le point culminant du mythe, est anticipée dans un vers par l'allitération (*p*), où le nom de *Phaéton* apparaît associé à *poena* ; *poenam*, *Phaeton*, *pro munere poscis* (v. 99).

Poena, déterminée par *ignarus* (v. 100), est le châtiment infligé aux mortels qui aspirent aux choses divines. Est créée une relation du type :

*sapiens (-ius) – optio – licet*³⁰
annulée dans notre mythe par
ignarus – *optio – poena*
K

Puisque *optio* a une valeur constante (*K*), *poena* est motivée sur le plan mythique.

Les divinités lumineuses s'inscrivent dans deux séries aspectologiques, sans intervention directe dans le déroulement du mythe : *Aurore* et *Lucifer*, le dernier – personnification d'un complément d'agent – est composé du nom *lux* et du verbe *ferre*.

L'épithète d'*Aurore*³¹ ῥοδοδάκτυλος (« aux doigts de roses ») est appliquée au milieu : *plena rosarum atria* (v. 113-114).

La personnification est perçue en tant que processus inverse, de concrétisation dans le cas de la désignation des constellations : *Anguis* et *Ara* gardent leur valeur iconographique concrète – de « serpent » et d'« autel ».

Le nom *equi* sera développé dans quatre nominalisations dont l'attribut commun est *uolucres*. *Pyrois* et *Phlégon* appartiennent à la sphère du « feu » ; au premier correspond en grec un adjectif πυρόεις (« d'un rouge de feu »), le second conserve l'aspect de participe présent d'un verbe φλέγω (« enflammer »).

Le placement dans le vers en est linéaire : *Pyrois* et *Eous* et *Aethon* (v. 153). Entre le dernier nom et *Phlégon* est placée l'apposition *Solis equi* où le groupe phonétique *qui* de *equi* est repris par les formes alternatives *qua / que* dans *quartusque* ; en même temps, le vocalisme aigu (*i*) de *Solis equi* est prolongé en *hinnitibus*, réalisant l'expression onomatopéique du verbe *hinnire* :

Solis equi quartusque Phlegon hinnitibus auras (v. 154).

Avec le même effet phonique, le syntagme *Solis equi* est repris en v. 162, où *solis* est à retrouver dans la séquence phonique suivante – *solitaque*.

L'action néfaste de *Phaéton* détermine un changement d'état – métamorphose à ses débuts – de l'univers individualisé dans *Triones*, *Serpens* et *Bootes*³² – noms placés finalement sur la verticale des vers. Il est à remarquer, en ce lieu, l'emploi à effet onomatopéique de la labio-dentale aspirée (*f*) et de la sifflante (*s*) dans le syntagme – déterminant auprès du substantif *Serpens* :

Frigore pigra prius nec formidabilis ulli,

Incaluit, sumpsitque nouas feruoribus iras (v. 174-175).

Tout l'énoncé linguistique est un flux sémantique qui attire les mots isolés et les absorbe. C'est ce que démontre le style apparemment énumératif d'un nouveau catalogue, au fond une forme de discours descriptif, où les noms et leurs déterminants ont un poids significatif particulier. L'énoncé ferme des parenthèses déterminantes exigées par la répétition du verbe *ardet*. Par nécessité phonétique, des noms à syllabe finale *yx / us / ys* sont placés dans le même vers : *Eryx* et *Cynthus* et *Othrys* (v. 221) ; qui plus est, *Cynthus* réalise avec le déterminant *biceps* de *Parnasse* une alternance *ce / cy* :

Parnasusque biceps et Eryx et Cynthus et Othrys (v. 221).

La reduplication de la syllabe initiale avec des dissimilations vocaliques et consonantiques : *mi – ma, din – dym*, crée des noms tels *Mima*, *Dindyma*, *Mycale*, placés successivement dans le vers :

.....*Mimasque*

Dindymaque et Mycale natusque ad sacra Cithaeron (v. 222-223).

L'élément de liaison se réalise au niveau phonétique : la consonne dentale aspirée (*th*) de *Cithaeron* réapparaît dans *Scythiae*, avec la conservation de la séquence phonique *cith*.

Le vocalisme « *o* » est présent dans la texture des noms *Ossa*, *Pindo*, *Olympus* et du déterminant *maiorque ambobus*, réalisant avec le vers suivant une alternance vocalique *o / a* :

³⁰ Ou bien, dans une formule plus libre, la raison – l'option – l'action permise (dans le sens que, à la base du choix d'une action permise, doit se trouver la raison ; on comprend aussi la sagesse, la prudence) ; *sapiens* est mis en relation avec le verbe *sapio*, -ere (au sens figuré = connaître, savoir) ; en même temps, l'opposition en plan vertical (*sapiens / ignarus*) est plus évidente.

³¹ L'*Aurore* a pour correspondant en grec Ἥως ; c'est le point du jour, le correspondant féminin (ici) pour *Lucifer*.

³² Nous reconnaissons les noms des constellations : les Ourses, le Serpent, le Taureau.

*Ossaque cum Pindo maiorque ambobus Olympus
Aeriaque Alpes et nubifer Apenninus* (v. 225-226).

Apparaissent de nouveaux déterminants pour des noms déjà connus : *sicca Ida* (v. 218), couple déterminant – nom placé à distance dans le vers – mais de manière suggestive grâce au phonétisme aigu (i) et à la correspondance métrique.

Hélicon a pour déterminant *uirgineus*, substitut des Muses, tout le syntagme constituant une « forma mutata » pour Μοῦσαι Ἑλικωνιάδες (Hésiode, *Théogonie*, v. 1).

Ovide découvre une nouvelle formule de catalogue par la connexion sujet-complément direct dans des propositions consécutives trouvées en rapport de juxtaposition et ayant un verbe commun placé au début de la période.

(P) – S – C.d.

S – C.d., S – C.d.

.....quaerit Boeotia Dircen

Argos Amymonen, Ephyrae Pirenidas undas (v. 239-240).

L'élément de continuité est à trouver au niveau phonétique par la reprise de la séquence *-phyr-* (du nom *Ephyrae*) dans la mot suivant – *Pirenidas*, continué dans le déterminant *undas* par l'identité de la syllabe finale – *das*.

La formule fréquemment employée dans le catalogue des fleuves est la localisation à rôle de déterminant particulier – nom : *Phocaico Erymantho* (v. 244), *Mygdonius Melas*, *Taenarius Eurotas* (v. 247), *Euphrates Babylonius* (v. 248). Les déterminants à caractère général, peu nombreux, sont placés à côté des noms de fleuves, à l'intérieur des syntagmes créés pouvant être appliquées les règles de l'association mathématique :

$\{n_1 d_1\}$	$\{n_1 d_2\}$	$\{n_1 d_3\}$
$\{n_2 d_2\}$	$\{n_2 d_1\}$	$\{n_2 d_3\}$
$\{n_3 d_3\}$	$\{n_3 d_1\}$	$\{n_3 d_2\}$
v. 244 : (n ₁) <i>Ismenos</i>	- <i>celer</i> (d ₁)	
v. 243 : (n ₂) <i>Peneos</i>	- <i>senex</i> (d ₂)	
v. 249 : (n ₃) <i>Thermodon</i>	- <i>citus</i> (d ₃).	

L'emploi du déterminant *flauus* auprès du substantif *Lycormas*, dans un contexte linéaire *Xanthus flauusque Lycormas* (v. 245) est inédit ; *Xanthus* (Ξάνθος), lui-même, est une hypostase appartenant à la même sphère chromatique que *flauus*³³.

Il arrive que le déterminant simple soit développé dans toute une proposition relative étendue sur deux ou plusieurs vers ; dans ce cas, le catalogue se présente structuré par groupes de noms séparés de développements déterminants.

La succession de noms culmine par *Thybris*, *cuique fuit rerum promissa potentia* (v. 259), argument littéraire d'une réalité historique, répondant aux exigences de l'époque et au « romanisme » d'Ovide. Le placement du *Thybris* dans la texture du catalogue a été préparé par la diminution de la sphère à :

Hesperiosque amnes Rhenum Rhodanumque Padumque (v. 258),

noms, liés de manière enclitique et dont le phonétisme dur crée la note de gravité convenable au Thybre.

L'intervention de Jupiter (v. 305 sqq.) met fin au développement d'une métamorphose réversible à l'état primaire de *chaos* (*in chaos antiquum confundimur* – v. 299)³⁴. Le dieu sauveur n'est pas nommé, mais il apparaît désigné par l'intermédiaire des déterminants : *pater omnipotens* (v. 305), et par attributs : *mouet tonitrus uibrataque fulmina iactat* (v. 309), avec le correspondant presque identique dans la « *Théogonie* » d'Hésiode : εἴλετο δ' ὄπλα βροντὴν τε στεροπὴν τε καὶ αἰθαλόεντα κεραυνόν (v. 835-854).

Encore une fois Ovide ne se déclare pas content de la simple reconstitution des légendes connues ; dans la partie finale qu'il ajoute, le grand poète essaie de subordonner ce qu'il écrit à une vision philosophique d'envergure. C'est justement ce que réalise l'épilogue de Phaéton :

³³ Les deux termes – le latin *flauus* et le grec, ξανθός désignent la couleur jaune – doré ou jaune – rougeâtre.

³⁴ *Chaos* (gr. Χάος) est chez Ovide un élément primordial. Si, dans la *Théogonie* d'Hésiode, le même élément primordial Χάος signifiait « espace vide », « abîme », la signification du mot, chez Ovide, est proche du verbe χέω = verser, répandre. Le poète tente une définition du Chaos : une masse sans forme, confuse (*Métamorphoses* I 7 : *rudis indigestaque moles*).

Hic situs est Phaethon currus auriga paterni :

Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis (v. 328-329).

Le texte s'inscrit dans les deux aspects dominants du langage ovidien³⁵ :

1) la densité aphoristique des vers ;

2) la richesse des épithètes et des métaphores, construites pour obtenir des nuances euphoniques dans des syntagmes nom – déterminant, où les deux constituants s'appuient réciproquement.

L'article a essayé de surprendre, au niveau d'un texte strictement délimité, les modalités d'établir la place des noms, déchiffrant, dans certains cas, de nouvelles formules dont la réitération leur confère le caractère de norme littéraire.

Université « Ovidiu » de Constanța

³⁵ Voir aussi G. Bulgăr, « Densité et couleur dans le langage d'Ovide », dans *Acta Conventus Omnium Gentium Ovidianis Studiis Fovendis*, București, 1976, p. 191-195.

LE CORPUS DES INSCRIPTIONS D'ISTROS REVISITÉ

ALEXANDRU AVRAM

Après avoir consacré plus de trois décennies à l'étude des inscriptions du Pont Gauche, et notamment aux monuments d'Istros (Histria), Dionisie M. Pippidi couronna son oeuvre par la publication, en 1983, d'un corpus que le monde savant attendait depuis longtemps : *Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine I. Histria și împrejurimile*. Sa parution fut bientôt saluée dans tous les milieux d'épigraphistes¹ et, comme on l'avait prôné dès le début, le corpus devint depuis lors un ouvrage de référence indispensable à tout exégète des antiquités de la mer Noire.

Utiliser un corpus d'inscriptions, c'est également réfléchir sur les solutions trouvées par l'éditeur, notamment lorsqu'il s'agit, comme à Istros, les belles inscriptions mises à part, de nombreux textes fragmentaires mais importants du point de vue historique. Et c'est précisément parce que ce corpus a été fréquemment utilisé que les rectifications et les améliorations qui y ont été apportées au fil du temps par plusieurs savants n'ont pas tardé à s'accumuler, à commencer d'ailleurs par les comptes-rendus consacrés à cet ouvrage². Cependant, il arrive bien souvent que des rectifications parfois importantes, voire décisives, soient formulées *currente calamo* dans tel ou tel ouvrage consacré à un sujet plus général et ne faisant état qu'en passant de l'une ou l'autre des inscriptions d'Istros : autant dire que beaucoup de ce qui a été écrit demeure dans l'anonymat³ et que l'on continue souvent à utiliser le corpus sans tenir compte de tous ces ajouts.

Voilà donc une première raison d'essayer d'en faire le point. J'ai tenté de présenter, d'une manière que j'espère commode pour le lecteur intéressé, les interventions portant sur des inscriptions d'Istros que

¹ Voir, à titre d'exemple, les présentations consacrées au corpus dans SEG XXXIII 577 et par J. et L. Robert, Bull. ép. 1984, 268. Quelques textes, « inédits ou peu connus », ont été repris dans l'Ann. ép. 1984, 794-803.

Abréviations supplémentaires :

Conrad 2004	S. Conrad, <i>Die Grabstelen aus Moesia Inferior. Untersuchungen zu Chronologie, Typologie und Ikonographie</i> , Leipzig.
Lambrino 1928-1929	S. Lambrino, <i>Histria 1928-1929</i> (3 carnets de fouilles, ms.).
Lambrino 1930	S. Lambrino, <i>Histria 1930</i> (carnet de fouilles, ms.).
Lambrino 1931	S. Lambrino, <i>Histria 1931</i> (carnet de fouilles transcrit plus tard par Marcelle Flot-Lambrino, ms.).
Mihailov 1984	G. Mihailov, [Compte-rendu de ISM I], <i>Linguistique balkanique</i> 27, 3, p. 83-89 (en français).
Moretti 1983	L. Moretti, « Il Corpus delle iscrizioni di Histria e una dedica arcaica ad Afrodite », RFIC 111, p. 52-57.
Vinogradov et Karyškovskij 1984	Ju.G. Vinogradov et P.O. Karyškovskij, [Compte-rendu de ISM I], VDI 3, p. 174-183 (en russe).

² Moretti 1983 (cf. SEG XXXIII 582 ; Bull. ép. 1984, 269) ; Mihailov 1984 ; Vinogradov et Karyškovskij 1984 (cf. SEG XXXIV 735). Ce dernier compte-rendu propose aussi une révision chronologique de plusieurs décrets d'Istros (Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181-183, avec un tableau). Je me suis vu contraint de ne pas en tenir compte, afin de ne pas surcharger un article déjà assez long.

³ On peut en trouver des exemples sous les nos **246**, **266**, **305** ou **356** (voir ci-dessous).

j'ai pu tirer de la littérature consultée. Je ne les ai sûrement pas toutes trouvées, néanmoins j'espère en avoir constitué un échantillonnage représentatif.

Mais il y a encore d'autres raisons qui m'ont poussé à cet essai. Pendant les campagnes passées chaque année à Histria, j'ai eu le privilège d'examiner à plusieurs reprises, dans le *lapidarium* abrité par le musée du site, la plus grande partie des monuments commentés dans le corpus de D. M. Pippidi, d'en vérifier les textes et de tenter des raccords ou des rapprochements entre des *membra disiecta*⁴. C'est ainsi que je suis parvenu moi-même à proposer parfois quelques rectifications ou suppléments, dont plusieurs n'ont jamais été communiqués jusqu'à ce jour. Ma collaboration au quatrième volume du LGPN, qui enregistre entre autres les noms attestés dans les villes de Scythie Mineure, m'a obligé à presque tout revoir, jusqu'aux menus fragments. J'en ai même trouvé quelques uns, inédits ou non, qui pourraient bien dire quelque chose.

J'ai enfin le plaisir de signaler que j'ai eu la chance de retrouver, grâce au soutien constant et généreux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, quelques carnets inédits concernant les fouilles d'Istros de 1928-1931. Ces carnets, rédigés par Scarlat et Marcelle Lambrino, les successeurs de Vasile Pârvan à la direction des fouilles d'Istros, ont été récupérés dans le fonds Jeanne et Louis Robert et apportent — sans préjudice de quelques contributions archéologiques des plus remarquables — de nouvelles données sur le contexte de la découverte de plusieurs inscriptions⁵.

J'ai essayé de présenter — dans l'ordre des entrées dans le corpus — tout ce qui pourrait être ajouté aux éditions de D. M. Pippidi. Je tiens à préciser que j'ai laissé de côté les interprétations historiques ou les hypothèses étayées à partir des textes épigraphiques d'Istros par plusieurs savants. Je me suis limité à ce qui tient strictement de l'édition du document : nouvelles lectures, nouveaux suppléments, compléments de lemmes, etc. J'ai ajouté une brève présentation des inscriptions publiées après la parution du corpus et quelques inscriptions inédites découvertes pendant les dernières fouilles (*addenda*, B **XLI–XLIII**). Dans ce dernier cas, la moisson en est plutôt décevante : elle reflète en réalité le déclin lent des fouilles sur ce site, provoqué depuis voilà presque trois décennies par des difficultés économiques insurmontables.

Il n'est donc point question de faire un *Forschungsbericht*, quel qu'il en soit : il s'agit tout simplement de revisiter, plus de vingt ans après, le bel ouvrage de Dionisie M. Pippidi. Puissent ces lignes faire accroître l'intérêt accordé aux inscriptions d'Istros, si chères à mon maître.

*

1. Ju.G. Vinogradov⁶ propose quelques compléments et changements :

l. 3 : πα[τρὸς ὦν *patronymicum*] (à comparer avec Bull. ép. 1955, 163 : πα[τρὸς γεγονὼς ἐυεργέτου] *uel simile* ; à mon avis⁷, πα[τρὸς ὦν ἐυεργ[έ]του] ;

l. 5/6 : κ[αὶ ν]ῦν | ἐκ τῶν ἰδίων χρημάτων ;

l. 14 : θέλη, et non θέλη[ι], car le *iota anekphonéton* n'est pas noté s'il s'agit de formes subjonctives (cf. l. 6 : σιτωνιθηῖ) : ce qui n'est pas tout à fait obligatoire (voir ici-bas, n° 2 + 3 : [ῥπως] ὑπάρξει τροφή) ;

l. 24 : [τοῦ|το] ou bien [τό|δε], pour respecter la coupe syllabique.

Le même document a été réédité par L. Migeotte⁸ (qui n'avait pas encore pu connaître ISM I), avec quelques restitutions aux l. 3-5 que je tiens pour entièrement convaincantes :

⁴ Je ne peux maintenant que souscrire à ce que formulait L. Moretti dans son compte-rendu consacré au corpus des inscriptions d'Istros : « Credo anzi, a questo proposito, che un accurato confronto paleografico e di misurazione potrebbe forse portare all'accostamento di frammenti sin qui considerati separatamente » (Moretti 1983, p. 53).

⁵ Voir, à ce propos, A. Avram, « Scarlat et Marcelle Lambrino : notes inédites sur les fouilles d'Histria (1928-1940) récemment retrouvées », *Dacia* NS 46-47, 2002-2003, p. 185-188 ; idem, CRAI, 2004, p. 707-708.

⁶ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 177.

⁷ A. Avram, « Autour de quelques décrets d'Istros », *Pontica* 33-34, 2000-2001, p. 338-339.

⁸ L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques. Recueil des documents et analyse critique*, Québec, 1984, p. 123-126, n° 40.

- 3 [ἐπειδὴ Διογένους πατρὸς γεγωνὺς εὐεργέ]-
[του, καὶ πρό]τερόν τε χρεῖαν ἔχοντος τοῦ δήμου δι[αφό]-
[ρων ἐπηγγείλατο χρυσοῦς πεντακοσίους κτλ.

En ce qui concerne la lacune à la l. 9, L. Migeotte remarque qu'il « manque un chiffre égal ou supérieur à mille, mais χιλίους semble un peu court » ; à mon avis, on pourrait y insérer [χιλίουσ καί]. D'autre part, l'édition de Migeotte évite quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans ISM I :

l. 19 : εἰς πάσας (le *iota* se lit clairement sur la pierre), et non ἐς πάσας ;

l. 22/23 : φιλοτιμ[ό]τεροι ;

l. 24 : αὐτόν, et non αὐτόν.

Aux l. 23 et 24 (*in fine*), Migeotte respecte, comme il est normal, la coupe syllabique : τιμ[αί] (l. 23) et [τοῦ]το] (l. 24/25).

En mettant à profit toutes ces suggestions, je crois pouvoir comprendre les l. 3-10 du décret de la façon suivante⁹ :

- 4 [ἐπειδὴ Διογένους πατρὸς γεγωνὺς εὐεργ[έ]-
[του, καὶ πρό]τερόν τε χρεῖαν ἔχοντος τοῦ δήμου δι[αφό]-
[ρων ἐπηγγείλατο χρυσοῦς πεντακοσίους ἀ[τόκους] κ[αὶ] ν[ύ]ν
[ἐκ τῶν ἰδίῳ]ν χρημάτων ὅπως σιτωνηθῇ τῷ δήμῳ ἐπὶ δὲ
[ἱέρειω Ἀπόλλωνος Ἰατροῦ Ἀγαθήνορος τοῦ Σιμύλου] καὶ Σ[.]Ε[.]
8 [- - ca. 10 - -]ντος, ὃν αὐτοῦ θυγατριδοῦς, δίδωσι χρυσοῦς
[χιλίουσ καὶ] πεντακοσίους ἀτόκους ἐμ παισὶν [ὧ]ν ὅπως ὑ-
[πάρξει] τροφῇ τῷ δήμῳ.

Compte tenu du fait que l'on ne connaît que *deux* fragments du pséphisme honorant Diogénès (ISM I 1 et 2 + 3 ; voir ici-bas), il convient de restituer à la l. 25, comme le fait aussi Migeotte, [εἰς στήλας λιθίνας δύο] à la place de τρεῖς (cf. ISM I 8, l. 21 et suiv.).

2 et 3. L. Moretti¹⁰ s'interroge à juste titre : « non capisco perché il Pippidi, che pur conosce le osservazioni dei Robert [Bull. ép. 1966, 272], pubblicati di nuovo, separati, i due frammenti ».

Les fragments 2¹¹ et 3 se raccordent, en effet, comme l'avaient naguère bien vu J. et L. Robert¹². J'en ai donné la restitution suivante¹³ :

- [- - - - ὅπως] ὑπάρξει τροφῇ [τῷ δή]-
[μῳ· ἐπαινέ]σαι ἐπὶ τούτοις Διογ[ένει]ν
[Διογένους] καὶ ἀναγράψαι εὐεργ[έτην]
4 [τοῦ δή]μου· στεφανοῦσ[θ]αι δ' αὐτόν καὶ
[ἐμ πάσι] τοῖς ἀγῶσι χρυσῷ[ι] στεφάνῳ
[ἀρετῆς] ἔνεκεν καὶ εὐνοίας τ[ῆς] εἰς τὸν δῆ]-
[μον· στή]σαι δ' αὐτοῦ καὶ εἰκό[να] χαλκῇ
8 [ἐν τῇ ἀγο]ρᾷ οἷ ἂν αὐτὸς θέλ[η]· ἀνατεθει]-
[κότος δὲ] τὸ Μουσεῖον τοῦ πα[τρὸς] αὐτοῦ
[Διογένους τοῦ Γλαυκί]ου κτλ.]

4 et 16. L'inscription n° 4 a été reprise par A. Bielman¹⁴, avec commentaire.

⁹ A. Avram, Pontica 33-34, 2000-2001, p. 337-339 (SEG LI 933) ; cf. Bull. ép. 2003, 390 (1) (Ph. Gauthier).

¹⁰ Moretti 1983, p. 54.

¹¹ Trouvé le 28 septembre 1931, dans le secteur de la basilique du SE de la ville (Lambrino 1931, p. 28).

¹² Cf. aussi L. Migeotte, *loc. cit.*, et Bull. ép. 1984, 269.

¹³ A. Avram, Pontica 33-34, 2000-2001, p. 337-338 et fig. 1 (photo des deux fragments jointifs).

¹⁴ A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne. Recueil d'inscriptions honorant des sauveteurs et analyse critique*, Diss. Lausanne, 1994, p. 139-141, n° 37.

Il ne s'agit pourtant que de la partie gauche d'une stèle dont la partie droite est constituée par ISM I 16. J'en ai proposé le texte suivant¹⁵ :

Ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· ἐπιμηνιεύοντος Ἀ]-
γαθοκλέους [τοῦ δεινός, ὁ δεῖνα Θεο]-
γνήτου εἶπε[ν· ἐπειδὴ -----]α]-
4 τρὸς ἀνὴρ ἀγ[αθὸς καὶ πρόθυμος ὢν διατελεῖ περὶ τὸν]
δῆμον ἡμῶν καὶ κοινῇ καὶ ἰδίαι εὖνουν ἑαυτὸν καὶ]
εὐχρηστοῖν παρεχόμενος πᾶσι τοῖς ἐντυγχάνουσι καὶ ἀ]-
ρίστην ποιοῦμενος τὴν ἀναστροφὴν· *uacat* ἐνδημήσας]
8 εἰς τὴν π[όλιν ἡμῶν, - -----]
πλείους [- -----]σεν· κατασταθ[εῖς δὲ]
ἐπὶ τὸ δη[μόσιον ἔργον - - - ἔτη] πλείονα καὶ παρα[σχό]-
μενός τε ἑαυτὸν ἐμ παντὶ καιρῷ] ἐκτενῆ καὶ φιλότιμον
12 πολλοῖς [τῶν πολιτῶν τῶν παρ' ἡμῖν ἐγ]έμετο παραίτιος
τῆς σωτ[ηρίας· πολλῶν τῶν σωμάτων] τέ τινων πολιτικῶν
αἰχμαλώτων τῶν ἀρπαχθέντων] καὶ ἀπαχθέντων [εἰ][ς]
Τομέα, [πρὸς - - - - - ἀποδημήσας ἀπὸ τῶν ἰ-
16 δίων ἀναλωμάτων χρυσοῦς εἰς λύτρων αὐτοῖς προέθη
ἐνέ[χυρον - - - - - καὶ παραίτιος ἐγ]έμετο τοῦ ἀνακο-
[μισθῆναι αὐτοῦς εἰς τὴν ἰδίαν πάντα]ς καὶ τὴν παρε-
[πιδημίαν ἐποιήσατο εὐσχήμονα καὶ καταξί]αν τοῦ τε
20 [ἐπιτηδεύματος - -----]

L. 7 : « no need for a *uacat* if one restores [παραγενόμενος καὶ] vel sim. », Chaniotis (SEG).- L. 9 : [δέ] ajouté par Gauthier.- L. 10 : τὸ δη[μόσιον ἔργον ἔτη], Gauthier ; τὸ δη[μόσιον ἐδημοσίευσεν ἔτη], *ed. pr.*- L. 12 : « perhaps [τῶν πολιτῶν καὶ τῶν ξένων] », Chaniotis.- L. 13 : « one expects a punctuation mark after σωτηρίας », Chaniotis.- L. 14 : « perhaps αἰχμαλώτων γενομένων, which, however, seems too short », Chaniotis.

Traduction :

« Il a plu au Conseil et au peuple, sous la présidence d'Agathoklès fils d'Untel. Untel fils de Théognètos a fait la proposition suivante. Attendu qu'Untel fils d'Untel [*ethnique*], médecin, persévère à agir en homme de bien et dévoué à l'égard de notre peuple et à rendre commodément service avec zèle, à titre public et en privé, à tous ceux qui viennent le trouver et qu'il s'est comporté d'une manière excellente. Étant venu séjourner dans notre cité - - - plusieurs - - - Ayant été nommé (médecin) public, (il a accompli cette charge) pendant plusieurs années, en se montrant, à chaque occasion, plein de zèle et d'ardeur envers beaucoup de nos citoyens, et il a assuré le salut de beaucoup des quelques citoyens captifs qui avaient été enlevés et emmenés à Tomis. Ayant effectué le voyage chez [ou à - - -], il leur a mis en gage, à ses propres frais, [*somme*] statères pour la rançon et a fait en sorte que tous puissent s'en retourner chez eux, rendant ainsi son séjour convenable et digne de son occupation - - - »

5. Inscription reprise dans le corpus consacré aux monuments d'Isis et de Sarapis par S. A. Takács¹⁶.

Plus récemment, dans une étude consacrée à la diffusion des cultes égyptiens en mer Noire, Y.G. Vinogradov et M.I. Zolotarev¹⁷ proposent à la dernière ligne conservée de l'inscription la restitution : τίνα καὶ πόθεν *vel* πῶς θεόν + *uerbum*). Ils voient, d'autre part, dans le *rogator* du décret, [Ἡρακλείδης Μοῦιμου, le frère du ναύαρχος Ἡγησαγόρας Μοῦιμου (plus bas, n° 64) et estiment que

¹⁵ A. Avram, Pontica 33-34, 2000-2001, p. 339-344 (SEG LI 934) ; cf. Bull. ép. 2003, 390 (2) (Ph. Gauthier).

¹⁶ S. A. Takács, *Isis and Sarapis in the Roman World*, Religions in the Graeco-Roman World 124, Leiden – New York – Köln, 1995, n° 190 (cf. SEG XLV 885).

¹⁷ Y.G. Vinogradov et M.I. Zolotarev, « Worship of the Sacred Egyptian Triad in Chersonesus (Crimea) », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia* 5, 1999, 4, p. 357-381 (SEG L 682).

12. Vinogradov²⁴ propose aux l. 19-22 :

[ἀναθεῖναι δ' αὐτοῦ καὶ εἰκόνα χαλκῆν
20 ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος· τῷδε τὸ ψήφισμα
ἀναγράψαι ἐστέληι (?) καὶ στήσαι παρὰ τὴν εἰκό-
[να -----]

Voir aussi H. W. Pleket (SEG XXXIII 581) : « The honorand perhaps was the brother of the benefactor Διονύσιος Στρουθίωνος » (ISM I 19) ; ce qui demeure très possible. Pour la l. 20, Pleket propose [- - ἀναγράψαι δὲ τὸ ψήφισμα à la place de [ἐν τῇ ἀγορᾷ·] τὸ ψήφισμα κτλ.

Fort de ces deux propositions, je préfère restituer :

[στήσαι δ' αὐτοῦ καὶ εἰκόνα χαλκῆν
20 ἐν τῇ ἀγορᾷ· ἀναγράψαι δὲ τὸ ψήφισμα
[τόδε εἰς στήλην καὶ στήσαι παρὰ τὴν εἰκό-
[να αὐτοῦ τοὺς ἡγεμόνας -----]

L. 20 : ΨΗΦΙΣΜΑ la pierre (cf. Vinogradov, *loc. cit.*). Pour [εἰς στήλην] (et non [εἰς στήλην λιθίνην]), cf. e.g. ISM I 6.

15. La stèle a été trouvée le 18 octobre 1929 dans la basilique rectangulaire à l'ouest de la ville²⁵.

Deux belles traductions, en français et en allemand, en ont été faites respectivement par J.-M. Bertrand²⁶ et W. Schuller²⁷, à chaque fois avec de brefs commentaires.

Aux l. 18/19 il convient maintenant de restituer (cf. ISM 12, l. 10/11) : οὐδένα κίνδυνον ὑπ[ολογι]σάμενος.

16. Moretti²⁸ proposait aux l. 2/3 : κατασταθ[εῖς] | δὲ ταμίης ? ἔτη] πλείονα. L'inscription a été ensuite reprise par Bielman, avec commentaire²⁹.

Voir maintenant plus haut, n° 4.

17. Moretti³⁰ : « si tratta del solito prestito e della restituzione. Qui gli interessi pattuiti sembra fossero piuttosto alti (τόκοις ὀγδόους), cioè 1/8 annuo del capitale (12,50 %). Più frequenti, certo, in età ellenistica, interessi corrispondenti a 1/12 ovvero a 1/10 annuo del capitale dato a prestito (τόκοι δωδέκατοι, δέκατοι, cioè rispettivamente 8,33 % e 10 %) : ma allora si era ringraziati e onorati come evergeti anche prestando al 16,66 % (τόκοι ἑφεκτοι : SEG 15, 751) ».

Bull. ép. 1984, 268 : « avant Ἐδοξε τῷ δήμῳ, les lettres conservées ne pourraient-elles se restituer [Ἀρτέμι]δι Ὁρθ[ι]α[ι] ? Il faudrait pour cela que cette dédicace se détachât bien du corps du décret (pas de photographie) ; ce n'est qu'une très timide suggestion à éprouver ». Cette suggestion ne me paraît pas convaincante.

Vinogradov³¹ préfère couper à la l. 6 -κρα (?) τῇ πόλει (et non -κρατ[η] πόλει).

Je remarque, d'autre part, qu'une ligne a été fautiveusement transcrite par Pippidi, comme si elle était la continuation de la l. 4, et que la disposition des lettres des premières lignes est en réalité un peu différente par rapport à ce que nous donne la première édition. J'entends :

²⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 177.

²⁵ Lambrino 1928-1929, p. 131 : « Fouillé dans la basilique rectangulaire, au centre, autour de la colonne qui est apparue sous le niveau. Trouvé une grande stèle en marbre avec inscription grecque, 60 lignes, III^e s. av. J.-C. Elle était couchée, l'écriture en dessous entre la colonne et le pilier N, un peu vers l'E ; elle était un peu penchée vers le centre (n° 480) ». Cf. *ibidem*, p. 166, n° 480.

²⁶ J.-M. Bertrand, *Inscriptions historiques grecques*, Paris, Les belles lettres, 1992, p. 195-197, n° 109.

²⁷ W. Schuller, « Hellenismen », *Ktema* 21, 1996, p. 102-104.

²⁸ Moretti 1983, p. 54.

²⁹ A. Bielman, *op. cit.*, p. 151-154, n° 41.

³⁰ Moretti 1983, p. 54.

³¹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 177.

[Ἔδοξ]ε τῷ δήμῳ· ἐπιμ[ηνιεύοντος τοῦ δέινος]
 [. . . .]νος Διοχάρης Π[-----εἶπεν·]
 [ἐπειδὴ Ἥγησαγόρας -----]
 4 [. . .]νος ἀνατιθ[-----χρυ]-
 [σοῦς] τριακοσίους ὅ[πως -----]

À mon avis, le minuscule éclat qu'est ISM I 51 aurait pu appartenir à la même stèle.

18. Bull. ép. 1984, 268 : « plutôt que τοὺς περιέχοντας [βαρβάρους], nous penserions à τοὺς περιέχοντας [τὴν πόλιν κινδύνους] ; l'activité du personnage a écarté les dangers entourant la ville et a été à l'origine des « espérances pour l'avenir » ; cf. à Byzance : προετρέψατο δὲ καὶ εἰς πλήονας ἐλπίδας τὸν τε δάμον καὶ τοὺς ιδιώτας (SGDI, 3069, 17-19) ; τὰς εἰς τὸ μέλλον ἐλπίδας à Aphrodisias (MAMA, 424 ; Reynolds, *Aphrodisias*, 25) ».

Vinogradov³² propose, à son tour :

l. 2/3 : [καὶ χειροθο]νεθεῖς ἐπὶ τῷ[-----] ;

l. 12/13 : συναγωγ[ίζων -----] | τὰ μὲν διὰ τὰς παραχὰς e.g. κακῶς διακειμένα διορθῶσαι].

Enfin, Mihailov³³ estime que « le supplément de Pleket γενομένης après πολλῆς] est nécessaire » à la l. 31, donc : πολλῆς] δὲ ἀφορί[ας γενομένης].

19. Migeotte³⁴ a réédité l'inscription sur la foi de l'édition qu'en avait donnée Pippidi en 1975³⁵. Il estime pouvoir restituer à la l. 1 [- - τὸν δῆμον εὐεργέ[τηκεν]. Au début de la l. 15, il doute de la restitution [παρεστῶ]σα[ς αὐ]τῷ[ι] (proposée dans Bull. ép. 1966, 273 et retenue dans ISM I 19).

Aux l. 17-19, il propose, à partir des lettres lues par Pippidi :

[----- στεφαλ]νο[ῦσθαι δὲ αὐ]-
 [τ]ὸν καὶ ἐμ[μ] π[ᾶ]σι [τοῖς ἀγῶσιν χρυσῶι στεφά]-
 [ν]ωι ἀρετῆς ἔνεκεν κτλ.

Enfin, à la l. 32, il restitue ἀναγράφαι τὸ ψήφισμα καὶ E, sans ponctuation avant cette formule. Vinogradov³⁶ proposait ici, à son tour : ἀναγορεῦσαι τὸ ψήφισμα καὶ ἐν τοῖς e.g. Διονυσίοις (ou le nom d'une autre fête)]. La solution de Migeotte me paraît meilleure ; car s'il s'agissait du commencement d'une nouvelle phrase, on aurait plutôt attendu ἀναγορεῦσαι δὲ τὸ ψήφισμα. On peut donc accepter :

-----σταθ[έντος δὲ]
 [τ]οῦ ἀνδριάν[τ]ος καὶ εἰς τὴν [β]άσιν το[ῦ ἀνδριάν]-
 [το]ς ἀναγράφαι τὸ ψήφισμα καὶ E -----

20. Selon Y.G. Vinogradov et M.I. Zolotarev, contrairement à ce que l'on admettait couramment depuis la publication de ce décret, le Καρχηδόνιος] qui y est honoré pour avoir apporté du blé à Istros n'est pas un Carthaginois, mais bien un habitant de Chalcédoine³⁷. Puisque la confusion Καλχηδόνιος (Χαλκηδόνιος)/Καρχηδόνιος est attestée par ailleurs (autant dans des sources littéraires que dans certaines inscriptions) et au vu du caractère étrange de la présence d'un Carthaginois à Istros vers 200 av. J.-C., j'estime que la solution des savants russes est à retenir sans trop de réserves. Les relations entre

³² *Ibidem*, p. 177-178.

³³ Mihailov 1984, p. 84.

³⁴ L. Migeotte, *op. cit.*, p. 128-130, n° 42.

³⁵ D. M. Pippidi, *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest – Amsterdam, 1975, p. 111-120.

³⁶ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

³⁷ Y.G. Vinogradov et M.I. Zolotarev, *op. cit.* (*supra*, note 17).

Istros et Chalcédoine sont d'ailleurs mises en évidence bien avant la date de ce décret par la consultation officielle de l'oracle de la cité du littoral asiatique du Bosphore (n° 5).

21. Mihailov³⁸ estime qu'à la l. 9 le supplément suggéré dans Bull. ép. 1966, 272, τ[αφὴν δημοσίαν] « est possible », mais « τ[αφὴν τὴν ἐν πόλει] n'est pas moins possible ».

22. Vinogradov³⁹ restitue à l. 15 [ἀ]σθενούς.

24. Ce décret fragmentaire a été réédité par Bielman⁴⁰, qui renonce à deux restitutions trop poussées de Pippidi :

l. 3 : [- -] μένου τοῦ [δήμου - -] ; cf. [- - οἶου] μένου τοῦ [δήμου (?) - -], Pippidi ;

l. 8 : [- -] ΟΥΣ ἐπέλυσεν ΤΟΥ [- -] ; cf. ἐπέλυσεν τοῦ [λύτρου (?) - -], Pippidi.

Elle commente : « Si l'on adhère aisément à l'idée que ce document rendait compte de moments difficiles vécus par l'une des colonies grecques de la mer Noire⁴¹ au début du II^e siècle av. J.-C., il est délicat, en revanche, d'admettre sans discussion l'interprétation donnée par Pippidi de ces lignes fragmentaires. On n'y retrouve guère, en effet, de termes caractéristiques du sauvetage ou de la libération de prisonniers ; aucun élément n'évoque clairement la capture ni la détention de citoyens ; le verbe ἐπιλύω (ἐπέλυσεν, l. 8) n'a pas de parallèle dans les documents du recueil et, de façon générale, les sources épigraphiques et littéraires préfèrent λύω ou ἀπολύω à ἐπιλύω pour marquer la remise en liberté d'un individu⁴² ; en outre, la restitution ἐπέλυσεν τοῦ [λύτρου] proposée par Pippidi n'est nullement attestée et surprend du point de vue syntaxique. Devrait-elle d'ailleurs signifier « libérer contre rançon » ou « faire remise de la rançon » ? Le verbe ἀποδίδωμι répété à deux reprises (ἀποδοῦναι, l. 7, [χρημά?]των ἀπέδωκε, l. 10) et la tournure δοῦναι χρήματα inciteraient plutôt à voir dans ce fragment le reflet de tractations financières (avance ou don d'argent consentis à la cité par un riche particulier, par exemple) ».

25. F.V. Šelov-Kovedjaev⁴³ restitue les l. 5 et suiv. :

5 [- - - - - εἶναι δ' αὐτῶι καὶ
[τοῖς ἐκγόνοις προξενίαν πολι]τείαν
[ἰσοτέλειαν καὶ εἰσπλουν καὶ ἔκ]πλουν
[καὶ πολέμου καὶ εἰρήνης ἀσυλεί κ]αὶ
[ἀσπονδεί· - - - - -]

Pour des raisons d'espace, cette solution me paraîtrait en principe satisfaisante ; cependant, l'article devant ἐκγόνοις demeure étrange. De plus, à la l. 5, je remplacerais [εἶναι δ' αὐτῶι (Pippidi)] par l'usuel [δεδοσθαι δὲ αὐτῶι].

26. Voir, à propos de cette inscription, M. Dana, dans ce même volume, p. 199-201.

27. K. Nawotka⁴⁴ signale que le nom du titulaire de ce décret finit en -κος. En effet, la l. 5 donne clairement : ΚΟΣ (-ος, Pippidi, sans doute une faute d'impression).

³⁸ Mihailov 1984, p. 84.

³⁹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁴⁰ A. Bielman, *op. cit.*, p. 226-227, n° 67.

⁴¹ En effet, l'inscription a été trouvée à Corbu, un petit village situé à quelque 10 km au sud d'Istros, mais sa provenance istrienne ne semble faire aucun doute.

⁴² Ici A. Bielman, *loc. cit.*, p. 227, note 12 : « Voir tout de même Luc., *Par.* 50 : τὴν πόλιν ἀποροῦσαν συμμάχων τοὺς ἐν τῇ εἰρκτῇ κακούργους ἐπιλύσαι τῷ πολέμῳ, et à la voix moyenne dans l'acte d'affranchissement *FD* III 2, 233 (II^e siècle av. J.-C.), l. 10 : ἐπιλυτόν ; l. 13 : εἰ δὲ μὴ ἐπιλύσαιντο . . .] τ[οῖς μὴ συνεπιλυσμένοις ».

⁴³ *Apud* Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁴⁴ K. Nawotka, *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies from Classical Age until Third Century A.D.*, Wrocław – Warszawa – Krakow, 1999, p. 179-191 (SEG XLIX 1007).

29. La stèle a été trouvée le 12 septembre 1930 dans la basilique rectangulaire de l'ouest de la ville⁴⁵.

Vinogradov⁴⁶ trouve une solution ingénieuse pour les l. 2 et suiv. (avec renvoi à I.Olbiae 29 + IOSPE I² 240, l. 9 : [ἀ]ποδίδωσι μείζους ὦν ἂν εἶ πά[θη]).

[ὅπως οὖν καὶ ὁ δῆμος φαίνεται]
[ἀποδίδωσι] μείζων ὦν τε[τίμηται (?), δεδόχθαι τῇ βου]-
[λῇ καὶ τῷ δήμῳ· ἐπηνῆσθαι μὲν Μόσχῳ]
[Διογένους] θυγατέρα κτλ.

Peut-être [ἐπὶ τούτοις] au lieu de [μὲν], pour mieux combler la lacune.

30. Bull. ép. 1984, 268, apporte quelques suppléments :

l. 3 : ἀξιοθεῖς τε[- -] ;

l. 3/4 : [τὰς (ou un autre cas) δημοσίας τε καὶ ιδιωτικὰς δίκας] ;

l. 4/5 : [δεδόχθαι] τῷ δήμῳ· [ἐπαινέσαι μὲν τὸν δῆμον τὸν] Ἀπολλωνιατῶν [ἐπὶ τῷ - ?]

l. 7-9 : [ἐδίκασεν τὰς] δίκας ὀρθῶς [καὶ δικαίως καὶ κατὰ τοὺς νόμους].

31. Il convient de restituer au début [ἔδοξε τῷ δήμῳ], et non [ἔδοξε τῇ βουλῇ]⁴⁷. D'autre part, en mettant à profit les suggestions formulées par L. Moretti et Ju.G. Vinogradov à propos du n° 37, un décret dont le formulaire me semble très proche (voir plus bas), je proposerais éventuellement aux l. 6/7 : τὴν αὐτὴν | προαίρεσιν ἔχων τῷ πατρὶ μὲν [αὐτοῦ].

Quant au nom du titulaire, il serait [Ἀ]ριστίδης [Π]αντίμου plutôt que [Μεγ]ιστίδης [Π]αντίμου (Pippidi)⁴⁸.

33. Vinogradov⁴⁹ restitue les l. 2/3 (avec renvoi à ISM I 15, l. 6/7 et 37, l. 6/7) : [ἐν] τε ταῖς ἀρχαῖς καὶ ταῖς ἐπιμελεῖαις] (*haud dubie* : voir maintenant aussi *addenda*, n° XXXVII).

34. (Fig. 1.) Ce fragment de décret semble présenter des formules jamais attestées à Istros mais que l'on retrouve en revanche à Apollonia du Pont (l. 6 et 9) : IGB I² 391 et les décrets fragmentaires d'Agathopolis, lesquels sont, à mon avis, toujours d'Apollonia⁵⁰. Pippidi a bien vu qu'il était question de deux copies du décret (cf. l. 7) et a envisagé des restitutions convenant à l'idée d'une double publication. Cependant, si le décret avait été promulgué par Apollonia, comme je suis enclin à croire, ne serait-il pas plus simple d'en imaginer une publication parallèle à Apollonia *et* à Istros, à chaque fois dans le sanctuaire d'Apollon (cf. l. 4 et 5, avec la répétition du nom d'Apollon) ?

En plus, notre pierre a la même épaisseur (11 cm) et présente la même écriture (ht. des lettres : 1,5 cm) que le célèbre décret apolloniate en l'honneur d'Hégésagoras, fils de Monimos (ISM I 64 = IGB I² 388 bis). J'estime donc qu'il s'agit de la partie finale de ce décret, par conséquent, je crois pouvoir restituer :

[- - - - - ποιήσας(?)]-
θαι καθὼς ὁ δῆμος ? - - - - - οἱ ἐπ]-
ιστάται· ἐνγράφει δὲ τὸ ψήφισμα εἰς τελαμόνας λευκοῦ]

⁴⁵ Lambrino 1930, p. 3 et 39, n° A 17, avec dessin.

⁴⁶ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁴⁷ A. Avram, Pontica 33-34, 2000-2001, p. 341, note 11.

⁴⁸ K. Nawotka, *op. cit.*, p. 179-191 (SEG XLIX 1007).

⁴⁹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁵⁰ A. Avram, « Zu zwei Inschriften aus Agathopolis », in K. Bošnjakov et D. Boteva (éds.), *Jubilaus V. Sbornik v čest na prof. Margarita Tačeva*, Sofia, 2002, p. 17-22 ; cf. Bull. ép. 2003, 386 (Ph. Gauthier) ; SEG LII 658-659 (A. Chaniotis).

- λίθου καὶ ἀναθεῖναι τὸν μὲν ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλω]-
 4 νος τοῦ Ἰατροῦ, [τὸν δὲ ἐν Ἰστρωι παρὰ τὸν βωμόν]
 τοῦ Ἀπόλλωνος· ἐλῆσθαι δὲ τὴν ἐκκλησίαν ἄνδρας δύ]-
 ο ὅτ[ι]νες ἐπιμεληθήσονται τῆς τε ἀναγραφῆς καὶ ἀνα]-
 θέσεως τῶν τελαμόνων· τὸ δὲ σύμπαν εἰς τὴν ἀνάθεσιν]
 8 ἀνάλωμα ὑποτελῆσαι τοὺς ----- καὶ τὸν οἶκο]-
 νόμον· ἤρέθησαν Α[----- καὶ -----]
uacat

L. 1 : la dernière lettre est triangulaire, très probablement un *delta* (en tout cas, pas de *mu*, comme pour Pippidi *haesitanter*).- L. 2, au début : coupe syllabique non respectée, mais la solution de Pippidi est convaincante.- L. 4 : rest. e.g., peut-être un peu trop courte (on pourrait également trouver autre chose).- L. 5 et suiv. : rest. d'après IGB I² 391.

Les dernières lignes conservées du décret ISM I 64 = IGB I² 388 bis sont :

ἀναγγεῖλαι δὲ τὰς τειμὰς καὶ ἐν Ἰστρωι ἐν τοῖς συν-
 [τελουμένοις ἀγῶσιν ἀεὶ ποιουμένους τὴν ἀναγγε-
 [λίαν τοὺς -----]

Aux lignes qui manquent encore entre les deux morceaux, il conviendrait donc d'insérer quelque chose ayant trait à une ambassade envoyée par Apollonia à Istros, afin de remettre la copie du décret, d'établir l'endroit de l'exposition de la stèle à Istros et d'exprimer les autres signes de reconnaissance.

Il reste à s'interroger sur la construction syntaxique exigeant le nominatif [οἱ ἐπ]ιστάται (l. 1/2). Mihailov⁵¹ avait fait remarquer que ce nominatif ne s'accordait pas avec les infinitifs qui suivent. La solution que je propose (prudemment !) au début de la l. 1, καθὼς ὁ δῆμος ? - -], permettrait en principe un sujet collectif ou bien toute autre sorte d'accord entre les deux nominatifs ὁ δῆμος et οἱ ἐπιστάται ; dans la lacune on attendrait donc un ou deux verbes à l'indicatif ou au subjonctif.

36. Moretti⁵² a bien vu qu'il s'agissait d'un « decreto onorario per ambasciatori : ἀ[π]οστα[λ]έντες ὑπὸ τοῦ δήμου κτλ. » (l. 3). Il a également remarqué, d'après la photo, que ce décret présentait « una trentina di linee ». Dans le même sens, Vinogradov⁵³ y distinguait : ἐπειδὴ ἀποσταλέντες ὑπὸ τοῦ δήμου *uel* τοῦ βασιλέως]. Mihailov⁵⁴ se contente de remarquer : « la photo montre qu'un nouvel examen de la pierre permettra de dégager davantage ».

C'est justement ce que j'ai essayé de faire dans une nouvelle édition commentée de ce décret dont la teneur est remarquable⁵⁵ :

- [Ἐδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· ἐπιμηνι-
 εύντος Ποσειδίππου τοῦ Ποσειδίππου,
 Εὐξενίδης Μονίμου εἶπεν· ἐπειδὴ ἀποστα-
 4 λέντες ὑπὲρ [----- εἰς] Σαμοράι- (sic)
 κην Εὐξενίδης [τοῦ δείνος, ὁ δεῖνα Ἡρακλεί-
 δου, Βιάνωρ Κλειτ[οφῶντος -----] ΑΛΟΥ
 [.ληνὴν ἐχόντων ----- τη]ν[. . .]ωκ[. . .]
 8 ωνος Σαμ[----- δή]μῳ καὶ [. . .]
 [. . .]τορ' ἐν τῷ [----- πρόθυμον ἑαυτὸν]
 παρεχόμενοις· δεδόχθαι τῇ βουλῇ καὶ] τῷ δή-

⁵¹ Mihailov 1984, p. 84.

⁵² Moretti 1983, p. 54.

⁵³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁵⁴ Mihailov 1984, p. 84.

⁵⁵ A. Avram, Pontica 33-34, 2000-2001, p. 344-348 (SEG LI 936) ; cf. Bull. ép. 2003, 390 (3) (Ph. Gauthier).

- 12 μωι· ἐπηνῆσαι δ' ἐπὶ τούτοις ----]ν· [δεδόσ-
 16 θαι αὐτῶι καὶ ἐκγ[όνοις προξενίαν πολι]τεί-
 16 αν ἰσοτέλει[αν εἴσπλουν καὶ ἔκπλουν καὶ πο-
 16 λέμου καὶ εἰρήνης ἀσυλεὶ καὶ ἀσπον]δεῖ· εἰ-
 16 ναι δὲ αὐτῶι καὶ ἔφοδον ἐπὶ τὴν βουλή]ν
 16 καὶ τὸν [δ]ῆμ[ον μετὰ τὰ ἱερά] π[ρ]ώ]τωι· τοὺς
 16 δὲ ἡγεμόνας ἀναγράψαι τοῦ]το δὲ τὸ ψή-
 16 φισμα εἰς] σ[τή]λην καὶ στήσαι ἐ]ν τῶι Σαμ[ο]-
 16 [θ]ρακί[κ]ωι· τὸ δὲ ἀνάλωμα δοῦναι] τὸν οἰκονό-
 16 [μο]ν, μερ[ί]σαι δὲ [τοὺς μεριστάς]. *uacat*
 16 [Ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῶι δήμωι· ἐπιμηνι-
 16 [ε]ύοντος Π[ο]σειδ[ί]ππου τοῦ Π[ο]σειδ[ί]ππου,
 16 [ὁ δεῖνα τοῦ δεινὸς εἶπεν· ἐπειδὴ ἀπο-
 16 [σταλέντες *uel*· εἰς ὑπὲρ ----] εἰς Σ[α]-
 16 [μοθράικην ὁ δεῖνα Ἡρακλε]ίδου
 16 [----- ἀ]παγγέ[λ]-
 16 [λουσι -----] ΜΗΤ[.]
 16 [-----]ς προξε-
 16 [-----] τῶι δήμωι
 16 [----- τῶ]ν πολιτῶν
 16 [----- δεδόχθαι] τῇ βουλῇ[ι]
 16 [καὶ τῶι δήμωι· ἐπηνῆσαι δ' ἐπὶ] τού-
 16 [τοις -----] ΘΕΑ-
 16 [----- ἀναγράψαι τοῦ]το δ[ε]
 16 [τὸ ψήφισμα εἰς στήλην λιθίνην τοὺς ἡγ[ε]-
 16 [μόνας καὶ στήσαι ἐν τῶι Σαμοθ]ρακί[κ]ωι· τὸ
 16 [δὲ ἀνάλωμα δοῦναι τὸν οἰκονόμο]ν, με-
 16 [ρίσαι δὲ τοὺς μεριστάς. *uacat*]

L. 9/10 : [πρόθυμον ἑαυτὸν] | παρεχόμενοις], Gauthier ; [προθύμους ἑαυτοὺς] | παρεχόμενοι, *ed. pr.*- L. 11 :
 ἐπηνῆσαι δ' ἐπὶ τούτοις Εὐξενίδην, *ed. pr.*- L. 26/27 : [ἀ]παγγέ[λ]λουσι, Gauthier ; [ἐ]παγγέ[λ]λεται (?), *ed.*
pr.- L. 28/29 : [τοὺς προξέ]ινους ?, Chaniotis (SEG).

Pour l'interprétation du décret, il convient de se rapporter au commentaire de Ph. Gauthier, Bull.
 ép. 2003, 390 (3).

37. Moretti⁵⁶ : « penso che a l. 3-4 debba integrarsi τὴν αὐτὴν προ]α[ί]ρεσιν [ἔχ]ων τῶι πατρί e
 successivamente πολλὰς κ[α]ὶ μεγάλας [χ]ρείας παρέχεται | τοῖς πολίταις κτλ. ».

La deuxième des deux solutions a été trouvée aussi par Vinogradov⁵⁷ : πολλὰς κ[α]ὶ μεγάλας
 [χ]ρείας παρέχεται | τοῖς πολίταις κτλ.

Quelques suggestions pour continuer les l. 6 et 7 peuvent être trouvées dans ISM I 15, l. 6-8. Je
 propose :

- Ἔδοξε τῶι δήμωι· ἐπιμηνιεύοντος τοῦ δεινὸς τοῦ
 Ἀπολλοδότου οἱ ἄρχοντες εἶπαν· ἐπειδὴ ὁ δεῖνα Καρ(?) -
 [τε]ρομάχου ἱερησάμενος πάντων τῶν θεῶν τὴν αὐτὴν προ]-
 4 αί]ρεσιν [ἔχ]ων τῶι πατρί [τε αὐτοῦ [καὶ προγόνοις εὐεργέ]-
 4 ταις τοῦ δήμου πολλὰς κ[α]ὶ μεγάλας [χ]ρείας παρέχεται
 4 τοῖς πολίταις ἐν τε [ταῖς ἀρχαῖς [καὶ ἐπιμελείαις καὶ συνε]-
 4 δρεῖαις λέγων καὶ πράσων ἀεὶ τὰ βέλτιστα διατελεῖ τῶι
 8 [δήμωι· - -]ΣΙΑ[--- αἰρεθεῖς] π[ρ]ε[σ]βευτ[ῆ]ς -----

⁵⁶ Moretti 1983, p. 54 ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

⁵⁷ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

40. Vinogradov et Šelov-Kovedjaev⁵⁸ ajoutent avant les deux lignes restituées par Pippidi : [εἶναι δὲ αὐτῷ καὶ ἔφοδον ἐπὶ τὴν βουλὴν καὶ τὸν δῆμον πρῶτοι μετὰ τῆς ἱερά.

42. (Fig. 2). Moretti⁵⁹ dégage les mots suivants : « [θη]σκειτῶ[ν], ἀποστ[αλ - (si tratta di un ambasciatore), δωρεάν (non si fece pagare la diaria), πολλῶ[ν] » . En ce qui concerne la première de ces propositions, voir déjà Bull. ép. 1984, 269 : « le supplément [θη]σκειτῶ[ν] proposé par M., l. 3, n'est pas possible à cette époque ».

Mihailov⁶⁰ distingue, à son tour : l. 3 : [τῶν] πρεσβευτῶ[ν] ; l. 4 : ας καὶ - ; l. 5 : [ἐπα]γγελίαν ; l. 7 : [ναυ]πηγία ; l. 8 : [τῇ]ν δωρεά[ν] ; l. 11 : [πολλ]ωρία.

Enfin, Vinogradov⁶¹ reconnaît : l. 2 : [τῶ]ι δῆμω[ι] ; l. 3 : [πρε]σβευτῶ[ν] ; l. 4 : [ἀρ]χὰς καὶ [συνε]δρείας ; l. 5 : [ἐπα]γγελίαν ; l. 6 : ἀποστ[αλέν]τες uel -ε[ις] (?) ; l. 7 : περὶ α- ; l. 8 : ν δωρεά[ν] ; l. 11 : [πολλ]ωρία ; l. 12 : [ὑπάρ]χουσα ; l. 13 : ΤΟΔΡΩ.

Presque toutes les solutions avancées vont donc dans le même sens. Il s'agit, en effet, d'une ambassade, car à la l. 3 (ΣΚΕΥΤΩ, Pippidi) on voit clairement ΣΒΕΥΤΩ, d'où [πρε]σβευτῶ[ν]. Voici ce qui en résulterait après la vérification de la pierre, stimulée par les suggestions des savants cités :

```

-----
Ω[ ----- -τ]-
[ῶι δ]ήμω[ι] ----- τῶν πρε]-
σβευτῶ[ν] ----- εἷς τε τὰς ἀρχ]-
4  ἄς καὶ ἐ[πιμελείας τασσό]μενος ----- διὰ τὴν ἐπαγ]-
   γελίαν [-----]
   [.] ἀποστ[αλ ----- να]-
   [υ]πηγία ----- τῇ]-
8  ν δωρεά[ν] -----]
   [.]ωι ΠΛΗ[ ----- τῇ]-
   ν χώρα[ν] ----- πολ]-
   υωρία[ν] ----- ὑπάρ]-
12  χουσα[ν] -----]
   τὸ δὲ ἀνάλωμα δοῦναι τὸν οἰκονόμον, μερίσαι δὲ τοὺς μεριστάς]
                                     uacat

```

43. Moretti⁶² reconnaît aux l. 3-5 [ἐπιβε]βαρηκέ[ναι, - - τὴν καθή]κουσαν ἐ[πιμέλειαν - - ἐποι]ήσατο.

Vinogradov⁶³ restitue les l. 8 et suiv. :

```

8      [καὶ τοῖς ἀφικνου]-
   μένοις τῶν πολιτῶ[ν εἰς τὴν δεῖνα πόλιν κα]-
   τεπειγούσας χρείας [παρέ]χεται ὅπως οὖν καὶ]
   [ὁ δῆμο]ς φαίνεται καὶ τιμῶν [e.g. τοὺς ἀγαθοὺς]
   [ἀνδρας καὶ part.]

```

L. 9/10 : [κα]τεπειγούσας χρείας proposé aussi dans Bull. ép. 1984, 268 (avec renvoi à ISM I 45) et par A. Avram et O. Bounegru⁶⁴.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 178.

⁵⁹ Moretti 1983, p. 54.

⁶⁰ Mihailov 1984, p. 85.

⁶¹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁶² Moretti 1983, p. 54.

⁶³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁶⁴ A. Avram et O. Bounegru, « Mithridates al VI-lea Eupator și coasta de vest a Pontului Euxin. În jurul unui decret inedit de la Istros », *Pontica* 30, 1997, p. 160.

45. Bull. ép. 1984, 268, propose (13/14) « sans doute » [προκ]εχε(υ)ρισμ[ένος στρατηγός -]. Vinogradov⁶⁵ ajoute aux l. 4/5 οὐ[δέν]ας].

Deux nouveaux fragments de la même stèle, trouvés en 1990 et 1995 respectivement, ont permis la restitution reproduite ci-dessous, *addenda*, XXVIII.

46. Vinogradov⁶⁶ remarque que la forme normale du patronyme serait Σι[μύλου], et non Συ[μίλου]. Cf. ISM I 1, l. 7.

47. Vinogradov⁶⁷ restitue ce décret de la façon suivante :

[- - - - - ωνύμου Καλλατιανὸς κοινῇ τε]
[εὖνουν καὶ πρόθυμον ἑαυτὸν] παρέχεται
[πρὸς τὸν δῆμον λέγων τε καὶ] πράσσω
[ἀεὶ τὰ βέλτιστα καὶ ἰδία τοῖς ἐντυγχά-
νουσιν αὐτῷ τῶν πολιτῶν παρέχεται
5 [χρείας, δεδόχθαι οὖν (?) τῷ δήμῳ· ὅπως
[καὶ ἡ πόλις φαίνεται ἀξίας χάριτας ἀποδι-
δοῦσα τοῖς - - - - - ἐπαινέσαι] μὲν ἐπὶ
[τούτοις τὸν δεῖνα - - - - - ω]νύμου Καλ-
[λατιανόν, δεδόσθαι κτλ. - - - - -]

Je ne crois pas cependant que l'hortatif (ὅπως [καὶ ἡ πόλις φαίνεται κτλ.]) puisse figurer après δεδόχθαι τῷ δήμῳ. Je penserais plutôt à une solution plus économique :

- - - - -
[ἐπειδὴ ὁ δεῖνα - - - - - νύμου Καλλατιανὸς]
[εὖνουν καὶ πρόθυμον ἑαυτὸν] παρέχεται
[κοινῇ τε τῷ δήμῳ λέγων καὶ] πράσσω
[ἐμ παντὶ καιρῷ (?) καὶ ἰδία τοῖς ἐντυγχά-
4 [νουσι τῶν πολιτῶν χρείας παρέχεται
[ἀεὶ τὰ βέλτιστα (?) διατελεῖ τῷ δήμῳ· ὅπως
[οὖν καὶ ὁ δῆμος φαίνεται τὰς ἀξίας ἀποδι-
δοῦς αὐτῷ χάριτας, ἐπαινέσαι] μὲν ἐπὶ
8 [τούτοις τὸν δεῖνα - - - - - νύμου Καλ-
[λατιανόν, δεδόσθαι δὲ αὐτῷ καὶ ἐκγό-
[νοισ κτλ. - - - - -]

À la l. 8, après la lacune, peut-être *nu*, ou bien *mu*, comme pour Nawotka, lequel retient comme patronyme [M]ύμου⁶⁸.

48. Bull. ép. 1984, 268 : « l. 2, le nom [Εὐ]ηνωρπί[δης] n'est pas possible ; nous coupons Εὐήνωρ ; l. 8 : [Εὐ]ηνωρπίδης Φιλο[?]λάου Τομί[την] ; nous rétablirions Εὐήνωρ Π[ι]σιλάου (ou Πειθολάου, Πεισιλάου) ».

Šelov-Kovedjaev⁶⁹ estime pouvoir renoncer à τῇ πόλει (l. 4), restituer [αὐτῷ τῶν πολιτῶν (l. 6 ; [τῶν πολιτῶν, Pippidi) et insérer [μὲν] à la place de [ἐπὶ τούτοις] (l. 8). D'autre part, Vinogradov propose pour le nom du bénéficiaire de ce décret [Ἀλ]κηνορί[δης], ce qui n'est pas soutenu par les lettres et les débris de lettres visibles sur la pierre : ΚΗΝΩΡΙ *uacat*. Cf. LGPN IV, s.v. Νικήνωρ : [Νι]κήνωρ ?, [Ἀλ]κήνωρ ?

⁶⁵ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 178.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 178.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 179.

⁶⁸ K. Nawotka, *op. cit.*, p. 179-191 (SEG XLIX 1007).

⁶⁹ *Apud* Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

Quant à moi, je restituerais ce décret de la manière suivante :

 [--- ὁ δεῖνα - -]μβρό[του]
 [εἶπεν· ἐπειδὴ Ἀλ[κ]ήνωρ ! [-]-
 [--- άου Τομί]της εὔνους ὦ[ν]
 4 [διατελεῖ κοιν]ῇ τε τῶι δήμ-
 [ωι καὶ ἰδίαι τ]οῖς ἐντυγχ[ά]-
 [νουσι τῶν πολιτῶν χρει-
 [ας παρέχεται·] ἐπηνῆσθαι
 8 [Ἀλκήνωρα ? - -]άου Τομί-
 [την· δεδοσθαι δὲ] αὐτῶι κα[ὶ]
 [ἐκγόνοις προξενί]αν πολιτ[ε]-
 [ίαν εἴσπλουν καὶ ἔκ]πλουν [καὶ]
 12 [πολέμου καὶ εἰρήνης άσυλεῖ]
 [καὶ άσπονδεῖ· κτλ. -----]

49. Moretti⁷⁰ reconnaît (l. 7/8) καὶ Νουμή[νιος, « nome communissimo a Histria ». Dans le même sens, Mihailov⁷¹ : - ε καὶ Νουμη - .

Vinogradov⁷² pense (l. 10) à [φιλότι]μον καὶ εὔ[λουν] ou bien à [πρὸς τὸν δῆ]μον.

51. L'inscription a été trouvée le 4 ou le 5 septembre 1931, à l'occasion du montage des lignes des wagonnets précédant le commencement de la fouille⁷³. Voir plus haut, n° 17.

54. Ph. Gauthier⁷⁴ restitue d'une façon différente la l. 55. Ses solutions sont reprises par Bielman⁷⁵. À mon tour, j'ai restitué les l. 56/57⁷⁶. Il en résulte :

[-----καὶ ἀναγράψαι αὐτὸν εὐεργέτην [τοῦ δήμου -----]
 [----- τὸ δὲ ψήφισμα τοῦτο ἀναγράψαι τοὺς]
 [ἡγεμόνας εἰς στήλην καὶ ἀναθεῖναι ἐν τῷ ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ ---]

L. 55 : [τὸν ἀπὸ προγόνων] εὐεργέτην ὄντα] Pârvan (Maier, Pippidi), [καὶ ἀναγράψαι αὐτὸν εὐεργέτην τοῦ δήμου] Gauthier (Bielman). - L. 56-57 : [- - τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγράψαι εἰς τελαμῶνα | λευκόλιθον καὶ ἀναθεῖναι] Pârvan, [- - τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγράψαι - - - | - - - καὶ ἀναθεῖναι] Pippidi (Maier, Bielman).

55. Mihailov⁷⁷ remarque les accentuations différentes Πάπας (ici) et Παπᾶς (n° 146 et index). L'accentuation correcte est Παπᾶς.

57. Le père de la titulaire de ce décret, Ἐκαταῖος Εὐξενίδου, est attesté comme prêtre de Dionysos *Karpophoros* par l'inscription reproduite plus bas, *addenda*, XXXII, face B.

⁷⁰ Moretti 1983, p. 54.

⁷¹ Mihailov 1984, p. 85.

⁷² Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

⁷³ Lambrino 1931, p. 2, n° B 49, avec la transcription : ἐμ π[άσι - - φ]ιλότιμ[ι - - ᾧ]νδρα [- -]ομ[- -].

⁷⁴ Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, BCH, Suppl. XII, Athènes – Paris, 1985, p. 34, note 85.

⁷⁵ A. Bielman, *op. cit.*, p. 189-193, n° 53.

⁷⁶ A. Avram, « Wohltäter des Volkes (εὐεργέται τοῦ δήμου) in den pontischen Städten der späthellenistischen Zeit », in M. Dreher (éd.), *Bürgersinn und staatliche Macht. Festschrift für Wolfgang Schuller zum 65. Geburtstag*, Konstanz/Bodensee, 2000, p. 151-170 (SEG LI 930 bis).

⁷⁷ Mihailov 1984, p. 85.

59. Le fragment A de cette stèle avait été découvert le 11 octobre 1929, réutilisé pour l'aménagement d'une tombe tardive, sans doute de la deuxième moitié du VI^e s. ap. J.-C., située à proximité de la basilique rectangulaire de l'ouest de la ville⁷⁸.

A. Avram et M. Marcu⁷⁹ estiment que le titulaire de ce décret pourrait être le personnage honoré par le monument reproduit ci-dessous, *addenda*, XXXII (face A).

60. Šelov-Kovedjaev⁸⁰ propose [κατ' ἔτος] à la place de [κατ' ἐνιαυτόν] (l. 5). Vinogradov⁸¹ remplace [ἄν] par [οὖν] (l. 9) et restitue, aux l. 10-11 : φιλοτιμ[ότεροι γίνων]ται πρὸς τοὺς κτλ.] *uel* πρὸς τ[ὰ + *inf.*].

63. Mihailov⁸² trouve que πόλις Ἀπολλωνιατῶν « ne va pas du point de vue syntactique » (*sic*) ; ce que je ne comprends guère.

En ce qui concerne le fragment à droite, Vinogradov⁸³ pense à [ἐα]υτο- (l. 4).

64. Voir plus haut, n° 34, pour la fin du décret.

Ju.G. Vinogradov estime que ce décret ne date pas du II^e s. av. J.-C. (ISM I 64 ; cf. IGB I² 388 bis : « saeculi II^a parte priore »), mais bien des années 255/4 av. J.-C. La guerre entre Apollonia, aidée par Istros, et Mésambria aurait affaire aux opérations déroulées en mer Noire pendant la « deuxième guerre de Syrie »⁸⁴.

65. La provenance de ce décret trouvé dans le monastère de Dragomirna (Bucovine) demeure énigmatique. E.I. Solomonik (dans un article cité par Ju.G. Vinogradov mais qui m'est resté inaccessible) a étudié les signes sarmatiques ajoutés sur la stèle et en a conclu que la stèle ne pouvait provenir que d'Olbia ou d'Istros. Vinogradov remarque à ce propos : « Der Gerechtigkeit wegen sei angemerkt, daß das Dokument eine Reihe lexischer und Formelemente enthält, die bisher weder in der einen noch der anderen milesischen Kolonie genaue Parallelen finden ; im Unterschied zu Histria sind die olbischen Ehrendekrete der 1. Hälfte des 3. Jh. uns allerdings praktisch unbekannt »⁸⁵.

Le même décret a été inséré, avec traduction française et commentaire, dans le recueil de Marie-Christine Hellmann⁸⁶.

⁷⁸ Lambrino 1928-1929, p. 107 : « Sur la rue des thermes nous avons laissé le coin sud-est de la chambre n° 8. Le reste des murs S et E, nous les avons démolis pour dégager un tombeau situé presque au milieu de la pièce, mais à quelque 0,50 m sous les fondations de cette pièce. Le tombeau est dirigé [*sic*] de l'O à l'E. La tête est encastrée dans le mur E de la basilique rectangulaire : une encavation y est creusée large de 0,60 <m>, profonde de 0,35 m et haute de 0,50 m. Le tombeau est situé en travers de la rue des thermes, à quelque 0,35-0,40 <m> au-dessus du dallage de la rue. Sur les dalles une couche de terre de q(uel)que 0,15-0,20 m, au-dessus un lit de maçonnerie (pierres vertes et mortier). Sur ce lit de maçonnerie repose directement le mort ; son cercueil est formé de tuile<s> larges et un peu incurvées. Parmi les pierres qui formaient ce lit de maçonnerie, nous avons trouvé{e} une plaque de marbre avec une inscription grecque, contenant 22 lignes (n° 312) ». Cf. *ibidem*, p. 124, n° 312 : « Inscription grecque. Plaque de marbre trouvée dans le lit de maçonnerie sur lequel reposait le tombeau de la rue des Thermes. Elle était située au N de ce tombeau ».

⁷⁹ A. Avram et M. Marcu, « Monument epigrafic inedit de la Histria », SCIVA 50, 1999, p. 72.

⁸⁰ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

⁸¹ *Ibidem*, p. 179.

⁸² Mihailov 1984, p. 85.

⁸³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

⁸⁴ Voir plus haut, note 18. La même idée est défendue par Vinogradov dans une étude qui ne m'a pas été accessible, in *Bospor i antičny mir*, Nižnij Novgorod, 1997, p. 218-219 (*apud* SEG L 661).

⁸⁵ Ju.G. Vinogradov, *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz, 1997, p. 52, note 224.

⁸⁶ M.-Chr. Hellmann, *Choix d'inscriptions architecturales grecques traduites et commentées*, Travaux de la Maison de l'Orient, Lyon, 1999, p. 81-83, n° 25 ; cf. *eadem*, « Les signatures d'architectes en langue grecque. Essai de mise au point », ZPE 104, 1994, p. 172, n° 69.

66. Il faut rattacher au même fragment un petit éclat (inv. 225, mentionné par Pippidi dans l'*appendix*), qui avait jadis attiré l'attention de S. Lambrino⁸⁷ :

Α
ΤΕΗ
ΠΟΗΚΑ
4 ΑΙΝΥΝΔΥ
ΝΥΜΕΙ.
ΟΙΜΗΤ
ΤΑΓ

J'ai identifié en août 2002 ce minuscule fragment, dont la description correspond parfaitement aux données fournies par Lambrino. Je trouve, en plus, un argument en état de fournir la preuve décisive pour l'appartenance de ce fragment à ISM I 66 : à l'avant-dernière ligne on peut identifier - Ρ]οιμητ[αλκ - ; or, c'est justement d'un des rois thraces portant le nom Rhoemétalkès qu'il est question dans ISM I 66 !

Fl. Matei Popescu vient d'ajouter en août 2003 encore un éclat (inv. A 193) retrouvé dans le *lapidarium*. Il est à placer au niveau des l. 2-4 et confirme les solutions données par Pârvan :

Ἰστριανῶν [ἄρχουσιν βουλῇ δῆμῳ χαίρειν· οἱ πρέσ]-
βεις ὑμῶν [-----ἀπέδοσάν μοι τὸ ψή]-
φισμα δι['] οὗ ἐ[-----]

67 (68). B. E. Thomasson⁸⁸ fait le point sur la chronologie des gouverneurs de Mésie mentionnés par la *horrothesia* de Laberius Maximus. Il en conclut : « Wenn wir so die vorgelegten Indizien abwägen, ergibt sich folgende Übersicht :

Tullius Geminus um 50-53,
Flavius Sabinus um 53-60,
Plautius Aelianus um 60-67,
Pomponius Pius um 67-68,

die, genau gesehen, nur betrifft Tullius Geminus von der Chronologie A. Steins, *Moesien* (1940), S. 28 ff. abweicht ».

72. L'inscription a été découverte le 7 octobre 1931 dans les décombres d'habitations tardives du quartier SE de la ville, « près du mur de la cité »⁸⁹.

⁸⁷ Lambrino 1928-1929, p. 99, n° 225, avec dessin : « Marbre friable ; au contact de l'eau s'émiette comme le sel. Ligne 1 : barre inf. de droite d'un A (?) et fleuron d'un E (?).

Ligne 4 : dernière lettre p(eut)-ê(tre) E.

Ligne 5 : dernière lettre N (?).

Ligne 7 : dernière lettre n'est pas un A, car la pierre aurait eu la barre transversale.

Hauteur des lettres : 0,013 (O et Π 0,011).

Espace entre les lignes : 0,007 ; entre les lignes 6 et 7 : 0,013.

Derrière la porte de la basilique rectangulaire (v. p. 78).

Cf. *Histria* IV, 14 » [il s'agit de l'ouvrage de V. Pârvan, « Histria IV. Inscriptii găsite în 1914 și 1915 », *Analele Academiei Române. Memoriile Secției de științe istorice*, 2^e sér., t. 38, București, 1916, dans lequel le n° 14 correspond à ISM I 66, dont il est question ici].

Voir la suite, *loc. cit.*, p. 197-198 : « Les caractères sont exactement les mêmes que dans *Histria* IV, 14. Notre inscription [a] la surface noircie par le feu ; *Histria* <IV> 14 a, elle aussi, la partie supérieure calcinée par le feu. D'autre part, la hauteur des lignes 5-10 de *Histria* IV 14 donne 87 mm, les lignes 1-5 de notre 225 donnent 88 mm. De plus, on observe dans *Histria* IV, 14, que entre [*sic*] les lignes 10 et 11 il y a un intervalle plus grand qu'ailleurs, 11 mm au lieu de 6-7 mm. Notre 225 entre les lignes 5 et 6 présente aussi un intervalle plus grand qu'ailleurs, c'est-à-dire 12 mm à gauche, 14 à droite, tandis que [*sic*] ailleurs on trouve 6-7. L'inconvénient serait que les lignes 1-6 de 225 donnent comme hauteur 113 mm, tandis que *Histria* IV, 14 l. 5-11 donnent 109 mm ».

⁸⁸ B. E. Thomasson, « Zur Laufbahn einiger Statthalter des Prinzipats », *Opuscula Romana* 15, 1985, p. 138-141, n° 23.

⁸⁹ Lambrino 1931, p. 41.

75. Pippidi en donne :

----- OIX
 [Hadriano Anton]ino ---
 [- - Αὐτοκράτορι Καίσαρι]
 [- - Ἀδριανῶ Ἀντωνείνῳ]

Fl. Matei Popescu voit, à la première ligne, *OTX* et restitue : *[trib. p]ot. X* - / ; à la deuxième ligne, *LONGINO*. Sur la foi des analogies fournies par ISM I 151 et 152, il restitue⁹⁰ :

*[Imp. Caes. diui Hadriani filio, diui Traiani Parthici nepoti, diui Neruae]
 [pronepoti, Tito Aelio Hadriano Antonino Aug. Pio, pontifici maximo,]
 [tr. p]ot. X[VIII cos. IIII p. p. et M. Aurelio Vero Caesari cos. II ciuitas Histrianorum]
 [T. Fl.] Longino [Q. Marcio Turbone leg. Aug. pr. pr.]*

Dans ce cas, il semble que la version grecque du texte ait présenté des lignes beaucoup plus longues que le texte latin :

[Αὐτοκράτορι Καίσαρι θεοῦ Ἀδριανοῦ υἱῶ, θεοῦ Τραιανοῦ Παρθικοῦ υἱωνῶ, θεοῦ Νέρουα
 ἐγγονῶ, Τ. Αἰλίῳ]
 [Ἀδριανῶ Ἀντωνείνῳ Σεβ. Εὐσεβεῖ, πατρὶ πατρίδος, ἀρχιερεῖ μεγίστῳ κτλ.]

97. I. Bîrzescu vient de signaler que l'inscription gravée sur la base trouvée dans la Zone Sacrée ne peut être complétée *Βορέων* (dédicace de la φυλὴ Βορέων), car il n'y a plus d'espace pour ajouter une lettre. Il est donc question du génitif singulier dialectal *Βορέω* : ce qui convient à une épithète pontique d'Apollon⁹¹. L'écriture n'est pas d'époque impériale (Pippidi), mais de basse époque hellénistique, ce qui correspond d'ailleurs à la position stratigraphique de cette base trouvée *in situ*.

98. Ce fragment de vase d'argile a été récupéré en 1921 des décombres dégagés du quartier NO de la ville⁹².

99. Mihailov⁹³ voit sur la photo la lettre initiale de *αὐτοκράτορος* (l. 4) et estime pouvoir corriger à la l. 9 *Ἀχιλλᾶν* > *Ἀχιλλᾶ* au lieu de *Ἀχιλλέα* > *Ἀχιλλᾶ* (Pippidi). Cependant, dans ces conditions, le personnage en question ne serait plus le même que celui mentionné dans l'inscription quasi contemporaine n° 100 (l. 10/11 : gén. *Ἀχιλλέως* > *Ἀχιλλᾶ*), ce qui est fort improbable : d'autant plus qu'il s'agit à chaque fois d'un πατήρ d'une association cultuelle. La correction et le rapprochement prosopographique envisagés par Pippidi demeurent plus convaincants. Par conséquent, LGPN IV retient le nom *Ἀχιλλεύς*.

100. Mihailov⁹⁴ préfère à la l. 21 *[Δαμά]τρης Δαματρίου* (*[Δημή]τρης*, Pippidi).

Il convient d'ajouter que l'inscription peut être datée d'une manière plus serrée, 222-225 ap. J.-C., grâce à la restitution assurée (l. 2/3) du nom du gouverneur Iulius Gaetulicus.

101. Tuile à inscription archaïque. Moretti⁹⁵ en suggère la lecture :

Ἀφροδίτη ἀνέθηκεν ὙΠ[...]σοχ[...].ων ὁ Σ[...].ύω (ὁ Σ[αμ]ύω ?) ἄπαργμα.

⁹⁰ Fl. Matei-Popescu, « Note epigrafice I », SCIVA 54-56, 2003-2005, p. 303-305, n° 1.

⁹¹ I. Bîrzescu, in *Histria* VII, p. 126, note 85 ; A. Avram, K. Zimmermann et I. Bîrzescu, « Die apollinische Trias in Histria » (sous presse).

⁹² Lambrino 1928-1929, p. 2, n° 7, avec dessin.

⁹³ Mihailov 1984, p. 85.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 85.

⁹⁵ Moretti 1983, p. 55-57 (SEG XXXIII 582) ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

« Nel particolare contesto della nostra iscrizione, che il P. attribuisce, credo a ragione, a una delle maestranze che lavorarono nel tempio di Afrodite, ἄπαργμα avrebbe pertanto un significato analogo ad ἔργων ἀπαρχή « offerta fatta con parte del guadagno che un artigiano ricava col suo lavoro », sarebbe cioè stata dedicata da un capomastro quale percentuale del ricavato dai suoi lavori nel tempio medesimo ».

Mihailov⁹⁶ constatait, à son tour, que « la fin n'est pas bien transcrite », qu'il y avait encore un fragment (dont il reproduit le dessin donné par Pippidi), avant d'en conclure : « la tuile doit être examinée encore une fois : il me semble qu'on peut arriver à quelque chose de plus positif ».

C'est, en effet, ce qu'a entrepris avec soin K. Zimmermann, lequel a discuté la tuile (« Firstkalypter ») et son contexte archéologique d'une façon exhaustive⁹⁷. La tuile est plus ancienne que le temple d'Aphrodite (dont la première phase date de *ca.* 550-540 av. J.-C.) et semble avoir appartenu à un temple en bois ayant précédé la construction en pierre. Pour l'inscription, Zimmermann⁹⁸ donne la lecture :

Ἀφροδίτῃ ἀνέθηκεν Εχ.λε.....ἄπαργμα.

Avant le dernier mot, il existe encore quelques traces de lettres. Dans la lacune on attend le nom (avec patronyme ?) de l'auteur de la dédicace (Ἐχέλων ?, Ἐχέλωσ ?, etc.)⁹⁹ : « Ob man jedoch wegen des Fundortes dieses Dachziegels im Aphrodite-Tempel so weit geht, im Stifter denjenigen Handwerksmeister zu sehen, der den frühen Kultbau insgesamt oder wenigstens sein Dach ausgeführt und bei dessen Fertigstellung — dabei einen Teil seines Verdienstes verwendend — den Firstkalypter mit Votivinschrift geweiht hat, scheint vielleicht zu gewagt »¹⁰⁰.

102. Voir I. Bîrzesu, dans ce même volume, p. 133-136.

103. Voir I. Bîrzesu, dans ce même volume, p. 136-137.

105. Pour la relation entre l'épiclèse d'Apollon attestée à Istros, Φωλευτήριος, et les médecins φώλαρχοι d'Élée, Moretti¹⁰¹ renvoie à une étude de G. Sacco¹⁰². La même étude et encore d'autres, signalées dans SEG XXX 798 et 1225, sont invoquées par Mihailov¹⁰³, qui trouve que « Apollon Ἰητρός peut être vénéré aussi comme Apollon Φωλευτήριος ».

Depuis lors, la discussion a été reprise dans la même direction et agrémentée de nombre d'hypothèses par Vinogradov¹⁰⁴. Il attire notamment l'attention sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une dédicace, mais d'un *horos* délimitant le domaine d'Apollon *Phôleutérios* dans le *téménos* d'Istros.

106. Vinogradov montre qu'il s'agit d'un *horos* du sanctuaire de Phorkys¹⁰⁵.

⁹⁶ Mihailov 1984, p. 85.

⁹⁷ K. Zimmermann, « Archaische Dachterrakotten aus Histria », *Hesperia* 59, 1990, p. 228, pl. 29 e (SEG XL 587) ; cf. M. Sève, *Bull. ép.* 1991, 105 ; K. Zimmermann, « Ἀφροδίτῃ ἀνέθηκεν Zu einem Dachziegel mit Votivinschrift », in A. Avram et M. Babeş (éds.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 239-251 (SEG L 685) ; cf. M. Sève, *Bull. ép.* 2002, 48.

⁹⁸ K. Zimmermann, « Zu einem Dachzeigel ... », p. 251.

⁹⁹ Idem, *ibidem*, p. 251, note 41, en citant une proposition faite *per epistulam* par A.W. Johnston.

¹⁰⁰ Voir aussi *Histria* VII, p. 418, G 8 (I. Bîrzesu) et p. 476, Ta 319 (K. Zimmermann).

¹⁰¹ Moretti 1983, p. 54.

¹⁰² G. Sacco, « ΦΩΛΕΥΤΗΡΙΟΣ – ΦΩΛΑΡΧΟΣ », *RFIC* 109, 1981, p. 36-40.

¹⁰³ Mihailov 1984, p. 85.

¹⁰⁴ Ju.G. Vinogradov, « Heilkundige Eleaten in den Schwarzmeergründungen », in M. Dreher, *op. cit.* (*supra*, note 76), p. 133-149 (SEG LI 938 et 969) ; cf. *Histria* VII, p. 138-139.

¹⁰⁵ Ju.G. Vinogradov, *loc. cit.* ; cf. *Histria* VII, p. 93. Pour Phorkys, voir aussi plus bas, *addenda*, n° XI.

107. Bull. ép. 1984, 268 : « plutôt que [Νύμφαις ἀγαθαῖς, nous proposons [Ἐλπίσιν Ἀγαθαῖς ; cf. à Milet, *Südmarkt*, 286, l'autel avec l'inscription Ἐλπίδων Ἀγαθῶν ; dans les oracles par les dés, rubrique Ἐλπίδος Ἀγαθῆς, n. XXXIII ; ainsi à Termessos, TAM, III, 34 ».

Mihailov¹⁰⁶ doute, lui aussi, du fondement du supplément choisi par Pippidi : « donc, *ignoramus* ».

110. Mihailov¹⁰⁷ trouve qu'un « supplément plus heureux serait Δημο[κλ]ῆς ». À mon avis, cela serait trop court, si l'on juge d'après le dessin. Peut-être Δημο[τέλ]ῆς ? De toute façon, Δημο[σθ]ῆς (Pârvan, Pippidi) est moins probable, car fort rare. Sur le patronyme (Θεο[γν]ήτου, Pârvan, Pippidi) on ne peut rien dire.

111. Même s'il exprime des doutes dans son commentaire, Pippidi reprend le supplément et l'interprétation du premier éditeur¹⁰⁸, selon lequel il s'agirait d'une dédicace Διο[νύ]σωι | Βασ[σα]ρεῖ, ce qui demeure tout à fait improbable. Il est plutôt question d'une banale inscription funéraire, avec le nom et le patronyme du défunt.

112 = *Histria* IX, p. 132, n° 178.

Pippidi date cette dédicace du III^e s. av. J.-C., mais dans le commentaire il n'exclut pas une relation avec l'expédition d'Hégésagoras à Apollonia, évoquée par le décret d'Apollonia ISM I 64 = IGB I² 388 bis (II^e s. av. J.-C.). Vinogradov¹⁰⁹ revient à la datation proposée par Pârvan¹¹⁰ (II^e s. av. J.-C.) et, tout comme Pippidi, il rapproche prudemment ce document des mêmes événements. Cependant, dans une étude plus récente, reprise dans le même recueil¹¹¹, il accepte le III^e s. av. J.-C. comme date de l'inscription.

En reprenant l'étude du relief, M. Alexandrescu Vianu le date, sur la foi du même critère historique, « de la première moitié du II^e siècle av. J.-C. ».

113 = *Histria* IX, p. 89-96, n° 105 (publication complète de la base à inscription, avec l'ensemble des orthostates anépigraphes). Date : « deuxième quart du III^e siècle [av. J.-C.], peut-être vers le milieu du siècle ».

114 = *Histria* IX, p. 138-139, n° 193 (date : « première moitié du III^e siècle av. J.-C. »).

116 = *Histria* IX, p. 134, n° 182.

117. Moretti¹¹² doute de la restitution Ἰστριανοὶ Καλλα[τιανὸν] κτλ. : « dubito che l'etnico possa precedere il nome proprio : penserei piuttosto a Κάλλα[ισ]χρον τοῦ Δεῖνα, o simili ».

119. Inscription trouvée en 1930 dans des conditions non précisées¹¹³.

121. Vinogradov¹¹⁴ restitue [γενεθ]λιακῶι.

122. Mihailov¹¹⁵ corrige dans le lemme IGB I⁽¹⁾ 300 (et non I² 300) et fait quelques remarques sur le commentaire de Pippidi.

¹⁰⁶ Mihailov 1984, p. 85.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 85.

¹⁰⁸ V. Pârvan, *op. cit.* (*supra*, note 87), p. 552, n° 12.

¹⁰⁹ Ju.G. Vinogradov, *Pontische Studien* (*supra*, note 85), p. 56.

¹¹⁰ V. Pârvan, *op. cit.*, p. 546, n° 6.

¹¹¹ Ju.G. Vinogradov, *Pontische Studien*, p. 498.

¹¹² Moretti 1983, p. 54 ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

¹¹³ Lambrino 1930, p. 59, A 378, avec dessin.

¹¹⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

¹¹⁵ Mihailov 1984, p. 85-86.

123. La dédicace fragmentaire

[Ὁ δεῖνα] Μενεχάρ[μου]
[φύσει δὲ . . .]ου Διοσκόροις
[εὐχαριστ]ήριον

pourrait être comprise, d'une manière plus banale et donc plus probable, plutôt comme :

[Ἡ δεῖνα] Μενεχάρ[μου]
[γυνή δὲ . . .]ου Διοσκόροις
[εὐχαριστ]ήριον

Voir *e.g.* ISM I 119, 120.

125 = *Histria* IX, p. 127-128, n° 172.

Le relief a été « trouvé près du mur d'enceinte, au coin de la tour H, à une faible profondeur », en 1929¹¹⁶.

Mihailov¹¹⁷ : « La photo permet de supposer qu'à la fin de la 2^e ligne il existe plus de vestiges que l'Auteur en a distingués [en réalité, on ne voit rien en plus de ce qui a été transcrit – A. A.]. Ils permettraient peut-être de décider s'il s'agit d'une dédicace à Déméter, comme le pense Pippidi (cf. n. 109 [...]) ou de l'épithaphe de Moirô : Μοιρὼ Διονυσίου τοῦ Μενίσκου θυγάτηρ Δημητρίου γυνή - - -] ». Le doute ne me paraît pas justifié, car c'est le relief, représentant Déméter, qui en donne la solution : voir maintenant le commentaire de M. Alexandrescu Vianu.

À mon avis, la date du monument pourrait être plus haute que le I^{er} ou le II^e s. ap. J.-C. (Pippidi et Alexandrescu Vianu).

126 = *Histria* IX, p. 89, n° 104 (avec la lecture de Pippidi pour l'inscription).

Mihailov¹¹⁸ remarque à juste titre : « La structure κατ' εὐχή [κατ' εὐχη, Pippidi, faute d'impression – A. A.] n'est pas admissible : ou bien il faut supposer une erreur du lapicide pour κατ' εὐχήν (la datif -ῃ est absolument exclu), ou plutôt κατευχή : le mot existe et le nominatif pour l'acc. dans telles dédicaces n'est pas rare ».

J'ajoute que, d'après les caractères paléographiques de l'inscription, cette base me paraît beaucoup plus ancienne que ne le pensaient Pippidi et Alexandrescu Vianu : elle pourrait être de la basse époque hellénistique (I^{er}, voire II^e s. av. J.-C.).

130 = *Histria* IX, p. 124, n° 157.

131 = *Histria* IX, p. 122, n° 153.

La stèle avait été trouvée apparemment à l'époque des fouilles de V. Pârvan, puisqu'elle est inventoriée par S. Lambrino¹¹⁹.

137. K. Nawotka¹²⁰ et M. Musielak¹²¹ contestent tous les deux l'identification proposée par Pippidi¹²² (et reprise dans ISM I, à chaque fois sous les numéros en question), entre M. Οὔλπιος

¹¹⁶ Lambrino 1928-1929, p. 196, n° 562, avec dessin.

¹¹⁷ Mihailov 1984, p. 86.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 86-87.

¹¹⁹ Lambrino 1928-1929, p. 6, n° 23 (= 22).

¹²⁰ K. Nawotka, « The 'First Pontarch' and the Date of the Establishment of the Western Pontic KOINON », *Klio* 75, 1993, p. 346-348 (SEG XLIII 489 ; Ann. ép. 1993, 1379).

¹²¹ M. Musielak, « Prosopographia Histriaca im 2. Jh. : Artemidoros, der Sohn des Herodoros, und M. Ulpius Artemidoros, der Pontarch », in L. Mrozwicz et K. Ilski (éds.), *Prosopographica*, Poznań, 1993, p. 109-114 (Ann. ép. 1993, 1378).

¹²² D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, București, 1967, p. 386-400 ; idem, *Scythica Minora* (*supra*, note 35), p. 220-229.

Ἀρτεμίδωρος (ποντάρχης) : ISM I 137, puis πρῶτος ποντάρχης : ISM I 207, l. 3-4 ; voir plus bas) et Ἀρτεμίδωρος Ἡροδώρου (ISM I 193, l. A 34, B 3-4, 14, 20-21). Nawotka va encore plus loin, lorsqu'il estime « very probably » que M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος, le pontarque (ISM I 137), ait pu être différent du « premier pontarque » homonyme de ISM I 207. Il suggère que le « premier pontarque » mentionné par cette dernière inscription aurait exercé sa charge juste au moment de la constitution du *koinon* du Pont Gauche, ce qui se serait passé vers l'époque de Trajan.

Musielak, quant à elle, s'en tient à un seul personnage dans ISM I 137 et 207, dont elle date la charge vers 140 ap. J.-C. Ceci étant, il y aurait une légère différence chronologique entre M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος et Ἀρτεμίδωρος Ἡροδώρου ; par conséquent, elle tient M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος pour le fils de M. Οὐλπιος Εὐξενίδης Ἀρτεμίδωρου (ISM I 193, l. A 72) et le neveu de M. Οὐλπιος Δημήτριος Ἀρτεμίδωρου (ISM I 193, l. A 73). Un tableau généalogique¹²³ présente M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος et Ἀρτεμίδωρος Ἡροδώρου comme appartenant à deux familles distinctes ; « vielleicht waren die beiden Familien miteindander verwandt ».

141. Mihailov¹²⁴ estime que « le supplément βουλευτής [préféré prudemment par Pippidi – A. A.] est le plus vraisemblable, mais non absolument assuré par la présence de τῆς λαμπροτάτης Ἰστριανῶν πόλεως ».

143. Mihailov¹²⁵ rejette quelques restitutions forcées de noms propres : Τίτος Αἴλιος Μιν[ουκιανός] (l. 2) ; [Αὐρ. Ἐρμά]φιλος, lequel « n'a <pas> plus de chance que [Θεό]φιλος : le premier nom n'est pas attesté à Histria, le second est représenté par 7 ou 8 cas » (l. 9) ; Κρα[τίνου -] (l. 10).

Le *cognomen* du ποντάρχης τῆς Πενταπόλεως (l. 2) est très probablement Μιν[ίκιος] et il semble appartenir à la même famille des *Minicii*, attestés comme pontarques à Callatis (ISM III 99 et 100)¹²⁶.

144. Alexandrescu Vianu¹²⁷ discute à plusieurs reprises ce monument et propose, avec de bons arguments, une nouvelle généalogie des personnages mentionnés par l'inscription (voir plus bas, nos 169, 170, 236).

145. Le monument a été étudié du point de vue architectural par M. Mărgineanu-Cârstoiu¹²⁸ et, récemment, par P. Alexandrescu¹²⁹.

Le caractère de la divinité (Θεὸς Μέγας) est discuté en détail par M. Alexandrescu Vianu¹³⁰.

¹²³ M. Musielak, *op. cit.*, p. 114.

¹²⁴ Mihailov 1984, p. 87.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 87.

¹²⁶ L. Ruscu, « Families at Histria, Tomis and Callatis: Two Prosopographical Notes », in L. Ruscu *et alii* (éds.), *Orbis antiquus* (*supra*, note 18), p. 910-911 (« Τίτος Αἴλιος Μινίκιος - - - », followed by a second cognomen ») ; A. Avram, M. Bărbulescu et M. Ionescu, « À propos des pontarques du Pont Gauche », *Ancient West & East* 3, 2004, 2, p. 359.

¹²⁷ M. Alexandrescu Vianu, « La sculpture en pierre à Istros I. L'art d'Istros aux V^e et IV^e siècles », RESEE 25, 1987, 1, p. 59-60 (SEG XXXVII 627) ; *eadem*, « O nouă posibilă genealogie a familiei lui Hippolochos, fiul lui Theodotos, de la Histria », SCIVA 39, 1988, p. 275-280 = « Notes de prosopographie histrienne : la famille d'Hippolochos, fils de Théodotos », in M. M. Mactoux et É. Gény (éds.), *Mélanges Pierre Lévêque III. Anthropologie et société*, Annales littéraires de l'Université de Besançon 429, Paris, 1989, p. 1-5 (SEG XXXVIII 738).

¹²⁸ M. Mărgineanu-Cârstoiu, « Der Theos Megas-Tempel von Histria. Die Architektur », Dacia NS 33, 1989, p. 79-110 (cf. SEG XXXIX 671) ; *eadem*, « Bauelemente des Theos-Megas-Tempels von Histria », in A. Hoffmann, E. L. Schwandner, W. Hoepfner et G. Brands (éds.), *Bautechnik der Antike*, Mainz, 1991, p. 148-154.

¹²⁹ P. Alexandrescu, « Le temple de Théos Mégas redressé », Dacia NS 43-45, 1999-2001, p. 79-96 ; *idem*, in *Histria VII*, p. 174-186.

¹³⁰ M. Alexandrescu Vianu, « Théos Mégas », Dacia NS 43-45, 1999-2001, p. 73-78 ; *eadem*, in *Histria VII*, p. 127-137. En revanche, l'étude d'A. Suceveanu, « Le "Grand Dieu" d'Histria », Ktema 24, 1999, p. 271-281 (SEG XLIX 1008 ; L 680), si elle rejette à juste titre l'identification traditionnelle de Θεὸς Μέγας avec le dieu thrace Derzelas d'Odessos, finit par nous proposer des hypothèses des plus incontrôlables (le « Grand Dieu » serait Sarapis ou plutôt Hélios) et un « scénario » (*dixit* Suceveanu) hallucinant (désignation volontairement neutre par « Grand Dieu » pour ... cacher le vrai Sarapis — ou Hélios — des susceptibilités ptolémaïques) ; à peine vaut-il s'y attarder.

148. L'inscription a été trouvée au bord du lac, tombée du rempart sud de la ville, dans lequel elle avait été encastrée¹³¹.

156. LGPN IV retient le nom Αὐτοκλ[ῆς] (?).

162. Ce fragment a été apparemment trouvé à l'époque des fouilles de V. Pârvan, car il est inventorié par Lambrino¹³².

167. Mihailov¹³³ corrige (l. 16) ΔΙΟΥΤΤΑ (Pippidi) en ΔΙΟΥΤΤΑ (cf. n° 211, l. 15).

168. (Fig. 3). En ajoutant un nouveau fragment (à placer en haut : - - MP - - | - - ONI - -) à cette inscription latine, Pippidi avait identifié le nom de Gordien III (*[Ant]oni[us]*) et daté le monument de 240 ap. J.-C. S'agissant de la réfection d'un *[mace]llum ue[tustate con]absum* et compte tenu du fait qu'une telle expression n'était guère compatible avec la situation d'une ville entièrement détruite, si l'invasion des Goths s'était effectivement produite en 238, Pippidi estimait que cette attaque pourrait avoir eu lieu à un moment postérieur à la date assignée à l'inscription en question¹³⁴ (conclusions reprises dans le corpus).

Peu avant la parution du corpus ISM I, V. Iliescu¹³⁵ revenait à la date donnée par l'*Histoire Auguste* (Max. Balb. 16, 3) et traditionnellement acceptée de l'attaque des Goths (238 ap. J.-C.). Il contestait la démonstration de Pippidi (« steht aber auf schwachen Füßen »)¹³⁶, et notamment le raccord proposé par ce savant dans les études citées. Il reproduisait¹³⁷ les photos des fragments raccordés dans un premier temps par V. Pârvan et des mêmes fragments avec, en plus, le morceau ajouté par Pippidi, et estimait que ce dernier éclat (qui contient les lettres ONI permettant d'identifier le nom de l'empereur) n'appartiendrait pas à la même inscription.

À vrai dire, le cliché publié par Pippidi en 1967 (pl. 28), présente par inadvertance un autre fragment, lequel est étrangement très semblable mais ne contient que les lettres ONI. D'autre part, le corpus ISM I (fig. 168) reprend le cliché utilisé par Pippidi en 1962 (pl. XIV, fig. 16 b) : on reproduit cette fois-ci le morceau qui convient (avec les lettres MP et ONI disposées respectivement sur deux lignes)¹³⁸, hormis le fait que le fragment est mal positionné, ce qui donne, il est vrai, l'impression d'un raccord forcé. En effet, le fragment en question aurait dû être glissé vers la gauche, afin que l'*apex* visible sur le fragment jointif d'en bas rejoigne le pied droit du N de ONI, et non pas le pied gauche, comme sur la photo. J'ai fait la vérification et je peux confirmer que le raccord est parfait et qu'en général, il n'y a aucune raison de douter de la lecture et des restitutions proposées naguère par Pippidi et reprises dernièrement dans son corpus. Quant à la date de la destruction d'Histria par les Goths, le débat reste ouvert, il est vrai, mais cela relève d'une toute autre question.

Pour le gouverneur *[C. Pe - -]*, dont le nom est restitué par Pippidi dans la même inscription, Mihailov¹³⁹ renvoie à l'étude de B. E. Thomasson¹⁴⁰.

¹³¹ Lambrino 1928-1929, p. 7, n° 26, et p. 39, n° 26, avec dessins.

¹³² *Ibidem*, p. 3, n° 9.

¹³³ Mihailov 1984, p. 87.

¹³⁴ D. M. Pippidi, *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Berlin, 1962, p. 192-201 ; idem, *Contribuții*² (*supra*, note 122), p. 464-480.

¹³⁵ V. Iliescu, « Histriae excidium ? Zu HA, Max. Balb. 16, 3 », in G. Wirth, K.-H. Schwarte et J. Heinrichs (éds.), *Romanitas—Christianitas. Untersuchungen zur Geschichte und Literatur der römischen Kaiserzeit. Johannes Straub zum 70. Geburtstag am 18. Oktober 1982 gewidmet*, Berlin – New York, 1982, p. 335-348, étude reprise depuis lors dans *Scripta Minora*, Craiova, 2004, p. 242-256.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 343.

¹³⁷ D'après Pippidi, *Contribuții*², pl. 27 et 28.

¹³⁸ Ce fragment a été trouvé le 3 octobre 1929 pendant les fouilles dans la basilique de l'ouest de la ville, « à une profondeur de 2 m » (Lambrino 1928-1929, p. 64 et 85, n° 181, avec dessin). Le dessin de Lambrino retient, avant ONI, l'*apex* inférieur du pied d'une lettre (dont j'ai pu vérifier l'existence sur la pierre).

¹³⁹ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁴⁰ B. E. Thomasson, *Laterculi praesidium : Moesia, Dacia, Thracia*, Göteborg, 1977, p. 30-31.

169 = *Histria* IX, p. 85-87, n° 101.

Alexandrescu Vianu¹⁴¹ discute la base de la statue d'Apollon *Iētros* que Pippidi datait de *ca.* 380 av. J.-C. Le même auteur revient avec une nouvelle proposition concernant la généalogie des personnages mentionnés par l'inscription (voir aussi, plus haut, n° **144**, et plus bas, n°s **170** et **236**)¹⁴². L'insertion d'une génération supplémentaire par rapport à l'arbre présenté par Pippidi (ISM I 144) et les intervalles chronologiques qui en découlent confortent une datation plus haute de la base de la statue d'Apollon, déjà prônée par Vinogradov¹⁴³.

170 = *Histria* IX, p. 87-88, n° 102 (date : fin du V^e siècle av. J.-C.).

Voir les discussions résumées sous le numéro précédent (cf. nos **144** et **236**).

Pour l'inscription (aujourd'hui perdue), j'ai proposé, sur la foi du dessin de Lambrino¹⁴⁴ :

[ὁ δεῖνα] Μολποθ]έμιος Λητοῖ
[ἀ]νέθηκ[ε]ν ἐπὶ Ἰππολόχ]ο τῷ Θεοδ[ό]το
ἰέ[ρ]εω.

173 = *Histria* IX, p. 88-89, n° 103.

174. À juger d'après l'écriture, l'inscription n'est pas du II^e, mais bien du IV^e s. av. J.-C.¹⁴⁵.

181. Mihailov¹⁴⁶ signale (l. 5) qu'il faut utiliser le pluriel, Ἀν[ή]λοι ou Ἀν[ή]λοι [- -]μων καὶ Πο[- -].

184. Mihailov¹⁴⁷ trouve que les suppléments Νικ[ο]σθένους et [Εὐφρ]αίων « ne sont pas justifiés » ; ce qui va sans dire.

185 (= **209**). Mihailov¹⁴⁸ rejette le supplément [Ἀρτεμίδ]ωρος Ἀπελ[λ]ᾶ (l. 2) : en effet, tout autre nom en -δωρος demeure possible.

Je constate que la même inscription a été reprise par erreur sous le n° **209**, où l'on lit au même endroit [Θεόδ]ωρος Ἀπελ[λ]ᾶ. Après avoir revu la pierre, je retiens :

[- - - - -]ΣΔ[- -]
[- - - - -]ωρος Ἀπελ[λ]ᾶ
[- - - - -] Μονίμου *uacat*
4 [- - - - -]ος Ἡροδώρου *uacat*
[- - - - -]ης Ἡγησαγόρο[υ]
[- - - - -]ΙΩΜ[- -]

186. Mihailov¹⁴⁹ doute, à juste titre, du supplément Κρατ[ε]σίππου (« peut-être faute d'impression pour ττη »).

¹⁴¹ M. Alexandrescu Vianu, RESEE 25, 1987, 1, p. 52-53 (SEG XXXVII 627).

¹⁴² Eadem, SCIVA 39, 1988, p. 275-280 = *Mélanges Pierre Lévêque* III, p. 1-5 (SEG XXXVIII 738).

¹⁴³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181-182. Voir maintenant *Histria* IX, p. 85-87, n° 101 : « fin du V^e siècle av. J.-C. ».

¹⁴⁴ A. Avram, « An Istrian Dedication to Leto », in P. Guldager Bilde, J.M. Højte et V.F. Stolba (éds.), *The Cauldron of Ariantas. Studies presented to A. N. Ščeglov on the occasion of his 70th birthday*, Aarhus, 2003, p. 87-91.

¹⁴⁵ Ju. G. Vinogradov, *Pontische Studien* (supra, note 85), p. 30, note 117.

¹⁴⁶ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁴⁷ *Ibidem*.

¹⁴⁸ *Ibidem*.

¹⁴⁹ *Ibidem* (sous le n° 143).

187. Mihailov¹⁵⁰ signale que [Φιλίππο[υ] (l. 2) est « hypothétique » (*haud dubie*). Il tient, en revanche, [Εὐξείνου] (l. 6) pour sûr, car le nom est très fréquent à Istros.

190. Mihailov¹⁵¹ estime que « les suppléments M[ονίμου], Χα[ρμίδου] (à Histria il y a plusieurs Χαιρέας), [Ξάνθιππος] sont à réserver pour l'app. cr. ».

191. Migeotte¹⁵² en reproduit le préambule et suit de près le commentaire de Pippidi.

Musielak¹⁵³ fait quelques considérations sur les personnes attestées sur la liste et estime que « die Familienverbindungen, die im Text auftreten, lassen sich nur innerhalb einer Generation feststellen ».

192. Mihailov¹⁵⁴ tient le supplément [Θε]οδώρου pour hypothétique.

Vinogradov¹⁵⁵ restitue, à la l. 1, [Π]ασιφί[λου] (ΑΣΙΦΙ, Pippidi).

193. Mihailov¹⁵⁶ observe que « certains noms de cet *album* sont mis entre crochets [], tandis qu'on les lit dans le fac-similé ». Il lui a échappé que Pippidi avait attiré l'attention (p. 333, juste avant l'app. cr.) que son édition ne reproduisait que l'état *actuel* du texte et qu'il en avait reconstitué le reste d'après la photo et le dessin légués par V. Pârvan et ses collaborateurs. En plus, Mihailov corrige quelques accents (A 45 : Ἡράκωντος ; B 33 : Χρηστοῦ) et attire l'attention sur le nom Βάσυλλος (B 57) : Βάθυλλος avec θ devenu spirante.

Musielak¹⁵⁷ analyse la liste des φιλότιμοι de ce catalogue. Elle fait la distinction entre le texte daté, sur la foi de la titulature d'Hadrien, de l'intervalle 25 février – 10 juillet 138 et les ajouts ultérieurs (A 102-108 : 7 noms ; B 35 et suiv. : 56 noms). D'autre part, en mettant à profit plusieurs inscriptions du II^e s., elle recherche les liens prosopographiques de plusieurs personnages.

En publiant l'inscription reproduite plus bas, *addenda*, XXXII, face B, Avram et Marcu¹⁵⁸ identifient Ἑστιάιος Δίωνος, prêtre de Dionysos *Karpophoros*, au membre de la gérusie sous Hadrien (A 47).

Dan Dana (École de hautes études en sciences sociales, Paris) me confirme que la pierre indique à la l. A 12 Δεγιστίων (comme dans le fac-similé), comme l'avait lu V. Pârvan et I. I. Russu. Μεγιστίων¹⁵⁹ est donc à rejeter. Il s'agirait d'un diminutif grec tiré d'un nom thrace contenant l'élément *-deg*. Enfin, en ce qui concerne Διονύσιος Φίλωνος Ὀπληξ (B 39), les éditeurs du LGPN IV, s.v. Διονύσιος (333) suggèrent (avec point d'interrogation) la lecture ὁ Πληξ.

196. Mihailov¹⁶⁰ écrit (l. 4) Νουμήνις (et non Νουμήνις), car « les noms qui perdent l'*omikron* dans le passage de -ιος>-ις conservent leur accent original » (cf. aussi plus bas, n° 225, l. 7 et 15).

Je signale un rapprochement prosopographique : Δομέτις [*i.e.* Δομέτι(ο)ς] Λουκίου (l. 18/19) est presque sûrement le même que Δομίτιος Λουκίου de l'*album* n° 201 (A 11).

199. L'inscription a été apparemment trouvée à l'époque des fouilles de V. Pârvan¹⁶¹.

¹⁵⁰ *Ibidem*.

¹⁵¹ *Ibidem*.

¹⁵² L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève – Québec, 1992, p. 97-99, n° 36.

¹⁵³ M. Musielak, « Histria, Tomis und Callatis: Möglichkeiten der prosopographischen Forschung: Kataloge », in L. Mrozewicz et K. Ilski (éds.), *Prosopographica* (*supra*, note 121), p. 98-100.

¹⁵⁴ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁵⁵ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

¹⁵⁶ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁵⁷ M. Musielak, « Histria, Tomis und Callatis ... », p. 100-105.

¹⁵⁸ A. Avram et M. Marcu, *op. cit.*, p. 76.

¹⁵⁹ Suggéré par W. Crönert, SEG I 330, et maintenu par Pippidi.

¹⁶⁰ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁶¹ Cf. Lambrino 1928-1929, p. 18, n° 62.

201. Mihailov¹⁶² constate : « on ne voit pas sur quoi reposent la plupart des restitutions ». Cependant, Pippidi avait averti dans son commentaire qu'il faisait état de l'étude de I. I. Russu¹⁶³, dans laquelle l'auteur avait signalé plusieurs rapprochements prosopographiques avec d'autres *alba* de la même époque. C'est donc l'enquête prosopographique qui est à l'origine de nombre de suppléments qui, au vu de la seule pierre, sembleraient, il est vrai, peu justifiés.

Pour Δομίτιος Λουκίου (A 11) voir n° 196.

207. Dans un premier temps, Nawotka¹⁶⁴ avait été enclin à faire la distinction, à l'encontre de Pippidi, entre M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος, le « premier pontarque » mentionné par cette inscription, et un homonyme attesté comme pontarque tout court dans ISM I 137 (voir plus haut).

Une année plus tard, il lit et restitue aux l. 3/4¹⁶⁵ : M. Οὐλ(πίου) Ὑπαφ(?)λώρου ; ce qui, d'un coup, ruinerait toutes les combinaisons prosopographiques avancées à plusieurs reprises par Pippidi (voir plus haut, n° 137) et maintenues dans le corpus. J'estime¹⁶⁶ que cela n'est pas suffisant pour refuser le supplément trouvé par Pippidi. En effet, même si juste après la lacune on voit, il est vrai, un *lambda*, cela pourrait relever tout simplement d'une banale négligence de la part du lapicide (il aurait, en fait, omis de graver le trait horizontal du *delta*). On en trouve d'ailleurs des exemples dans la même inscription.

En 1998, Nawotka¹⁶⁷ reste plus réservé à cet égard et se contente de donner M. Οὐλ(πίου) - - λώρου. Il propose, en outre, à la l. 21 : Ἀιμ[ι]λι<ο>ς Καλλικλέου.

Pour l'opinion de Musielak concernant la généalogie de M. Οὐλπιος Ἀρτεμίδωρος, voir plus haut, n° 137.

209 (= 185). Voir n° 185.

214 et 226. Pendant le travail au LGPN IV, R.W.V. Catling a judicieusement remarqué que les fragments d'inscriptions publiés sous ces numéros sont jointifs. On pourrait donc restituer :

```

-----
[ ---- ]Η[ ----- ]
[ . . . ]ταις [ ----- ]
Π[ο]λύφημος τοῦ δεινός]
4 Διονύσιο[ς τοῦ δεινός]
Φανοκλῆς [τοῦ δεινός]
Ἐκατάιος Α[ ----- ]
Αἰσχρίων Α[ ----- ]
8 Κάρπος Εὐ[ξεΐδου ?]
Ἀρτεμ[ίδωρος τοῦ δεινός]
ΕΠ[ ----- ]
-----

```

Le n° 226 conserve le bord gauche du champ de l'inscription. L. 1 : on voit la partie inférieure de ce qui semble être un *éta* ; [Ἀγαθ]ῆ [τύχη] Pârvan (Pippidi).- L. 2 : *uacat* après ΤΑΙΣ.- L. 10 : lecture incertaine. Le texte aurait pu présenter tout aussi bien, comme il arrive assez souvent, deux colonnes ; cela est d'autant plus probable que l'épaisseur de la stèle est remarquable (16 cm).

¹⁶² Mihailov 1984, p. 87.

¹⁶³ I. I. Russu, « Despre populația istriană în secolul al II-lea e. n., în legătură cu un “catalogus” fragmentar », SCIV 9, 1958, p. 39-56.

¹⁶⁴ K. Nawotka, Klio 75, 1993, p. 346-348 (SEG XLIII 489 ; Ann. ép. 1993, 1379).

¹⁶⁵ Idem, « Pierwszy Pontarcha raz jeszcze », in L. Mrozwicz et K. Iłski, *Studia Moesiaca* II, Poznań, 1994, p. 79-84 (SEG XLIV 619 = Ann. ép. 1994, 1531) ; voir aussi idem, *The Western Pontic Cities. History and Political Organization*, Amsterdam, 1997, p. 225 (SEG XLVIII 961).

¹⁶⁶ Dans le compte-rendu que j'ai consacré aux deux volumes édités par L. Mrozwicz et K. Iłski, SCIVA 49, 1998, p. 311.

¹⁶⁷ K. Nawotka, « Inscr. Scyth. Min. I 207 (Istros) Reconsidered », ZPE 120, 1998, p. 107-108 (SEG XLVIII 970 ; Ann. ép. 1999, 1343).

221. Mihailov¹⁶⁸ restitue [Ῑμνωδοὶ (πρεσβύτεροι) οἱ] περὶ τὸν Διό[νυσον] ([Ῑμνωδοὶ] περὶ τὸν Διό[νυσον], Pippidi, sans article), avec renvoi à ISM I 167, l. 6-7.

222. Mihailov¹⁶⁹ suggère Τερτ[ιανού] (l. 4) à la place de Τερτ[ίου] (Pippidi).

À leur tour, Avram et Marcu¹⁷⁰ proposent de restituer les trois premières lignes de la manière suivante :

Ἀγαθῇ τύχῃ
ἐπὶ ἱέρειω Διὸς Π[ολιέως]
[τὸ ιγ' οἱ ἱερεῖς θεοῦ μ[εγάλου - -]

225. Mihailov¹⁷¹ écrit (l. 7 et 15) Δημήτρις (et non Δημήτρης) ; voir plus haut, n° 196.

226. Voir n° 214.

223. L'inscription a été trouvée en 1928 devant l'entrée de l'édifice à abside situé près des thermes romains, à quelque 2 m de profondeur¹⁷².

236. L'inscription a été trouvée le 26 ou le 27 septembre 1930, dans les conditions mentionnées dans ISM I¹⁷³.

Le monument a été republié par Alexandrescu Vianu¹⁷⁴. Voir aussi plus haut, n°s 144, 169, 170.

238 = *Histria* IX, p. 158, n° 233.

242 = *Histria* IX, p. 157, n° 230.

243. Moretti¹⁷⁵ y reconnaît une dédicace à Artémis :

[Ἡ δεῖνα τοῦ δεῖνος]
[Ἀπολλοδώρου γυνῆ]
[Ἀρτέμιδι]

Puisque je ne constate pas de traces de lettres avant la première ligne et compte tenu du fait que la l. 2 présente des lettres espacées, je penserais plutôt à :

[Ἡ δεῖνα Ἀπολλοδώρου γυνῆ]
[Ἀ ρ τ] έ μ ι [δ ι]

245 = *Histria* IX, p. 157, n° 231.

246. Mihailov et, conjointement, Vinogradov¹⁷⁶ reconnaissent (l. 1) [ὁ δεῖνα Εὐμάρου] (ΥΜΑΡΟΥΣ, Pippidi). De plus, Vinogradov restitue aux l. 5 et suiv. :

5 [ἀγορ]ανομή[σα]ντες
[ὑπὲρ τοῦ κόσμου
[τῆς πόλε]ως

¹⁶⁸ Mihailov 1984, p. 87-88.

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 88.

¹⁷⁰ A. Avram et M. Marcu, *op. cit.*, p. 74-75 (SEG L 684).

¹⁷¹ Mihailov 1984, p. 87.

¹⁷² Lambrino 1928-1929, p. 7, n° 24.

¹⁷³ Lambrino 1930, p. 20-21.

¹⁷⁴ M. Alexandrescu Vianu, RESEE 25, 1987, 1, p. 52-53 (SEG XXXVII 627) ; cf. *eadem*, SCIVA 39, 1988, p. 275-280 = *Mélanges Pierre Lévêque* III, p. 1-5 (SEG XXXVIII 738).

¹⁷⁵ L. Moretti, « Su alcune iscrizioni greche di Histria », StCI 24, 1986, p. 73, n° 2 (SEG XXXVI 683).

¹⁷⁶ Mihailov 1984, p. 88 ; Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 179.

Sans connaître la solution avancée par l'épigraphiste russe, Moretti¹⁷⁷ arrive à peu près à la même restitution :

[. . . . Ε]ὐμάρου
[Ἀμει]νίας Φερεκλέ]ους
[Αἰσχί]νης Ἀντικράτους
Ἡρώ
5 [ἀγορ]ανομή[σα]ντες
[μετὰ τοῦ κ]όσμου
[. . .]ος

Il y ajoute : « Dubito che la dedica che esaminiamo fosse indirizzata al dio-cavaliere trace, Hero(n), sia perché la lettura [...] è incerta a giudizio dello stesso Pippidi, sia perché il culto del Cavaliere Trace è normalmente attestato solo in età romana, dopo la data presumibile della nostra iscrizione [IV^e ou III^e s. av. J.-C., selon Pippidi – A. A.]. Preferirei piuttosto pensare che la dedica fosse fatta [ΤΩΙ Δ]ΗΜΩΙ, o anche [ΑΣΚΛ]ΗΠΙΩΙ, letture che, paleograficamente, non si discosterebbero molto dal presunto ΗΡΩΙ ». Il date l'inscription du II^e s. av. J.-C., c'est-à-dire d'une époque proche des deux autres dédicaces faites par les agoranomes (ISM I 175 et 176).

248 = *Histria* IX, p. 157-158, n° 232.

250. L'inscription a été trouvée le 29 septembre 1931 dans le secteur de la basilique du SE de la ville, encadrée dans le mur d'enceinte¹⁷⁸, comme il ressort d'ailleurs de la photo utilisée par Pippidi.

251. J. et L. Robert et, en même temps, Vinogradov¹⁷⁹ coupent, à juste titre, Εὐήνωρ Π[- -].

254. Vinogradov¹⁸⁰ pense à un génitif : -]ωνος *uel* -]ωνος. Il s'agit, en fait, du nom assez rare Σῶν (ici au gén., Σῶνος)¹⁸¹.

255 = *Histria* IX, p. 158, n° 234.

256. Vinogradov¹⁸² estime pouvoir dégager [ἑρω]μένης.

Moretti¹⁸³ y voit une dédicace à Artémis :

Μειδίας ὑπὲρ τῆς θυγατρὸς Μι[- -]
[ἑρησα]μένης Ἀρτέμιδ[ι]

Il en commente : « è vero che il nome di Artemide vi è praticamente del tutto integrato, ma una volta accettata l'integrazione [ἑρησα]μένης vi sono pochi dubbi che si tratti di Artemide : l'altra grande divinità femminile di Histria, Afrodite, ha infatti un ἑρεύς, non una ἑρεία » [ISM I 113].

262. Vinogradov¹⁸⁴ restitue :

Ἡρώ[ς τοῦ δεινός]
γυν[ὴ (δὲ) τοῦ δεινός]

¹⁷⁷ L. Moretti, *StCl* 24, 1986, p. 71-73, n° 1 (SEG XXXVI 682).

¹⁷⁸ Lambrino 1931, p. 30.

¹⁷⁹ *Bull. ép.* 1984, 268 (cf. plus haut, notre n° 48) ; Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

¹⁸⁰ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

¹⁸¹ A. Avram, « Note de lectură, 3 : Σῶν », *StCl* 34-36, 1998-2000, p. 145-46 (SEG LI 941).

¹⁸² Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

¹⁸³ L. Moretti, *StCl* 24, 1986, p. 73-74, n° 2 (SEG XXXVI 683).

¹⁸⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

Il date l'inscription du V^e ou du début du IV^e s. av. J.-C. (III^e–II^e s., Pippidi). La première lettre semble, en effet, être un *êta*, mais cette nouvelle solution n'est pas, elle non plus, certaine. Quant à la date, je préfère m'en tenir au IV^e s. av. J.-C.

266. Vinogradov¹⁸⁵ restitue :

Ἀγὼ Ἥγη[σαγόρου *e.g.*]
Ἀρτέμιδι -----]

Le nom de la femme est lu Ἀπώ par Mihailov¹⁸⁶.

Moretti¹⁸⁷, qui connaît le compte-rendu de Mihailov mais pas celui des savants russes, revient à la lecture Ἀγὼ de Pippidi et restitue à son tour :

Ἀγὼ Ἥγη[σαγόρου?]
Ἀρτέμιδι εὐχὴν?

267. Mihailov¹⁸⁸ ajoute d'abord un complément de lemme, puis revient sur les deux premiers vers de l'édition de Pippidi :

Πατὺρὸς Ἀρισταίου γένος αὐξήσουντά σε πηοί
ἡλπίσαμ<ε>ν πάτρῃ κῦδος ἐλευσόμενον·

Il en commente : « Pârvan lisait :

Πατὺρὸς Ἀρισταίου γένος αὐξήσουντας ἐπ' ἡοῖ
ἡλπισάμην πάτρῃ κῦδος ἐλευσόμενον·

ἡὼς « vie », cf. Quint. Smyrn. X 431, ἐπ' ἡοῖ « pendant la vie », comme ἐπ' ἡματι II. IX 229, ἐπὶ νυκτί II. VIII 529 : « j'espérais [c'est le père qui parle] que pendant ta vie, tu élèveras la famille (*génos*) de ton père Aristaios, que tu viendras comme gloire pour ta patrie » après les études que Meidias (le défunt) faisait à Cyzique, vss. 3–4. Il est donc incompréhensible pourquoi il faut attribuer l'épigramme aux camarades de Meidias à Cyzique et corriger ἡλπισάμην (*sic*) en ἡλπίσαμ<ε>ν pour justifier la lecture σε πηοί (*amici qui cippum posuerunt*), comme le fait Crönert [SEG II 461], suivi par Peek et Pippidi ».

268 = *Histria* IX, p. 144-145, n° 205. Date : « fin du II^e siècle av. J.-C. » (I^{er} s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C., Pippidi).

269. Mihailov¹⁸⁹ imaginait à la l. 1 (où il attendait le nom de la défunte) « un nom féminin du type Μαρον ».

Une solution ingénieuse a été proposée par Moretti¹⁹⁰ :

[Ἡ δέινα τοῦ δέινος, τὸ δεύτερον
[γενομένου κτίστου τῆς πόλεως,] γυνὴ δὲ
[δέινος τοῦ -----]ος

Il s'agirait, dans ce cas, d'une dédicace, et non pas d'une inscription funéraire.

273 = Conrad 2004, p. 179, n° 202 (date : première moitié du III^e s. ap. J.-C.).

275. Mihailov¹⁹¹ estime que le datif πατρινεῖ (l. 5 et suiv. : τῷ πατρινεῖ καὶ | γερουσιαστῇ) est impossible (voir le commentaire de Pippidi, avec l'inventaire des opinions exprimées à ce propos). Il préfère couper πατρὶ Νεικαῖ = Νεικαιεῖ.

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 180.

¹⁸⁶ Mihailov 1984, p. 88, avec renvoi aux inscriptions d'Odessos IGB I² 107 bis et 179 bis.

¹⁸⁷ L. Moretti, StCI 24, 1986, p. 74, n° 2 (SEG XXVI 683).

¹⁸⁸ Mihailov 1984, p. 88.

¹⁸⁹ *Ibidem*, p. 88.

¹⁹⁰ L. Moretti, StCI 24, 1986, p. 74, n° 4 (SEG XXXVI 684).

¹⁹¹ Mihailov 1984, p. 88.

276 = *Histria* IX, p. 159, n° 237.

277 = *Histria* IX, p. 159, n° 238.

280 = *Histria* IX, p. 150, n° 215 = Conrad 2004, p. 178, n° 198 (date : première moitié du III^e s. ap. J.-C.).

281 = *Histria* IX, p. 155, n° 224.

282 = *Histria* IX, p. 149, n° 213 (date : « seconde moitié du II^e s. ap. J.-C. » ; II^e s., Pippidi) = Conrad 2004, p. 177-178, n° 197 (date : deuxième quart du III^e s. ap. J.-C.).

283 = *Histria* IX, p. 152, n° 219 = Conrad 2004, p. 176, n° 192 (date : premier quart du III^e s. ap. J.-C.).

286 = Conrad 2004, p. 179, n° 205 (date : fin du II^e ou début du III^e s. ap. J.-C.).

287. L'inscription a été apparemment trouvée à l'époque des fouilles de V. Pârvan¹⁹². Mihailov¹⁹³ est enclin à corriger le nom du défunt (gén. Με[λ]κου ?], Pippidi, *i.e.* Μῦκος) en Με[λ] - -].

288 = *Histria* IX, p. 154, n° 222 = Conrad 2004, p. 178, n° 199.

289. Moretti¹⁹⁴ reconnaît dans ce fragment d'épigramme funéraire les mots suivants : [τ]ύμβω (l. 3), [π]λυτοῖο (l. 6), [κ]άλλιπον (l. 7).

Les deux premières solutions ont été trouvées d'une manière indépendante par Mihailov¹⁹⁵, lequel préfère à la l. 7 [ε]λιπον (ou λιπον) ἐν ζω[ῆ].

Vinogradov¹⁹⁶ retient · [ἐπὶ τ]ύμβω (l. 3), υἱὸς ἐών (l. 5), [ε]λιπον ἐν | ζω[ῆ] (l. 7, tout comme Mihailov ; ἐν | [ῆ] , faute d'impression).

290 = *Histria* IX, p. 147, n° 210 = Conrad 2004, p. 176, n° 191 (date : milieu du II^e s. ap. J.-C.). Mihailov¹⁹⁷ se demande s'il ne faut pas lire (l. 1) σήν au lieu de τήν (ce qui ne semble pas être le cas).

293. L'inscription a été découverte le 2 octobre 1929, « dans les décombres de la courtine I »¹⁹⁸. Le texte serait plutôt :

D(is) [M(anibus)]
C(aius) Vl(pius) F?[- -]
IAS [- - - - -]

L. 2 : après *VL* point, puis *F* ou *E*.

294 = Conrad 2004, p. 176, n° 193 (date : fin du II^e ou début du III^e s. ap. J.-C.).

Mihailov¹⁹⁹ estime pouvoir reconnaître : *[f]ilio* (l. 2) ; *[u]ixit ann(is)* (l. 3) ; *[pate]r, [mate]r* ou *[frate]r posuit* (l. 5).

¹⁹² Lambrino 1928-1929, p. 4, n° 17 (avec un essai de restitution) et p. 36, n° 17 (avec dessin).

¹⁹³ Mihailov 1984, p. 88.

¹⁹⁴ Moretti 1983, p. 54 ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

¹⁹⁵ Mihailov 1984, p. 88.

¹⁹⁶ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

¹⁹⁷ Mihailov 1984, p. 88.

¹⁹⁸ Lambrino 1928-1929, p. 60-61 et p. 84, n° 179, avec dessin.

¹⁹⁹ Mihailov 1984, p. 88.

296. Moretti²⁰⁰ : « leggerei Κουτιλίη Ἀποφῶτι [τῇ] γ[υ]ν[ε]ϊ[κί] : *Cutilius* gentilizio romano (si ricordi anche *Cutiliae*, luogo di nascita di Vespasiano, Ἀποφῶς, τοῦτος è il ben noto nome asiano) ». La solution me paraît séduisante : néanmoins, il reste à expliquer le datif Ἀποφῶτι à un endroit où l'on attendrait normalement le génitif (le nom du père de Κουτιλίη).

Mihailov²⁰¹ comprend γ[υ]ν[ε]ϊ[κί] (= αἰ).

299 = Conrad 2004, p. 179, n° 204 (date : III^e s. ap. J.-C.).

301 (= Conrad 2004, p. 178, n° 200) **et 337** (= Conrad 2004, p. 180, n° 207). Les deux fragments sont jointifs (Fig. 4), ce que prouvent d'ailleurs toutes les dimensions (données en cm) :

	ISM I 301	ISM I 337
Largeur :	86	88,5
Épaisseur :	26	26
Largeur de la moulure :	15	15
Largeur du champ		
de l'inscription :	57	57,4
Hauteur des lettres :	4-4,5	3,8-4,5

Je comprends donc :

- D(is) M(anibus)*
Aur(elio) Ercula-
no Seuti Aur(elia) Dusia
 4 *Seuti coiux et Aur(elius)*
Cocceius er(es) et Aur(elius)
Genialis er(es) et Aur(elius)
Claudius er(es) et Aur(elius)
 8 *Vindix er(es), fili et*
eredes benem-
[erenti patri]
[e. g. carissimo]
 12 *m[emori(a)e cau]-*
se ti[tulum po]-
suerun[t]. A-
ue uiator et
 16 *uale. Hec sunt.*

303 = *Histria* IX, p. 152-153, n° 220 = Conrad 2004, p. 178-179, n° 201.

304. Mihailov²⁰² rejette la restitution (l. 4) [τῇ ἐαυτ]ῶ μάμη et attend « plutôt un nom féminin se terminant en τῶ ».

305. Vinogradov²⁰³ restitue aux l. 3-6 :

[ἀνέ]-
 θηκα σωθεῖς ἐκ πον[η]-
 [ρῶ]ν ἐς πατρίδα

²⁰⁰ Moretti 1983, p. 54-55.

²⁰¹ Mihailov 1984, p. 88.

²⁰² *Ibidem*, p. 88.

²⁰³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

Sans connaître la solution avancée par le savant russe, Moretti²⁰⁴ propose, à son tour, le distique suivant :

[- ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ Νύμ?]φων τήν[δ' ἀνέ]θηκα
[σ]ωθεῖς ἐκ πόν[του] γαίην ἐς πατρίδα.

Il s'agirait, par conséquent, d'une dédicace, et non pas d'une inscription funéraire. Le savant italien donne des exemples de rescapés de naufrages²⁰⁵. La solution ἐκ πόν[του] me paraît néanmoins douteuse.

307 = Conrad 2004, p. 179, n° 203 (date : première moitié du III^e s. ap. J.-C.).

310 = Conrad 2004, p. 179, n° 206 (date : première moitié du III^e s. ap. J.-C.).

312. Moretti²⁰⁶ dégage le mot [πρα]γματίαισιν.

313 = *Histria* IX, p. 156, n° 227 (avec la lecture de Pippidi pour l'inscription).

Moretti²⁰⁷ : « alla fine, la banale interdizione funeraria μὴ ἐντε[θῆναι· εἰ δέ τις πολλήμηση κα[ταθεῖναι] - - | δώσει προστείμου κτλ. ». Dans le même sens, Mihailov²⁰⁸ : [ἐὰν δέ τις πολλήμηση ΘΚΑ - - (θ(ή)κα[ς]?) | δώσει προστείμου ὀνόματι - -] *uel simile*.

Vinogradov²⁰⁹ apporte quelques changements de lecture et estime pouvoir restituer : -κλέ[ους τὴν σορόν] (l. 1) ; MH (l. 4) ; [κα]λῶς εἰπ- (l. 6).

En réalité, l'inscription ne provient pas d'Istros, mais de Tomis et elle avait déjà été éditée par D. M. Teodorescu²¹⁰ et par I. Micu²¹¹. Elle se trouve au Musée de Constanța (inv. 4) et a été depuis lors reprise dans ISM II 237 :

καὶ -----
ἐαυτῷ -----
συνβίῳ [αὐτοῦ] -----
4 ΜΗΕΝΙ -----
ΜΗΣΗ Κ -----
δώσει πόλει δηνάρια

À suivre les formules attestées à Tomis (ISM II 298 et 363), les dernières lignes seraient à restituer de la façon suivante :

4 μὴ ἐντε[θῆναι· εἰ δέ τις πολλήμηση κα[ταθεῖναι] ἕτερόν τινα]
δώσει προστείμου εἰς τὸ ταμεῖ]-
[ον *somme* καὶ τῇ πόλει *somme*]

314 A. Vinogradov²¹² propose : [Ἀπόλλωνι Ἱη]τρῶι ἱερησάμενος *uel* -νον]. Il s'agit d'une simple illusion optique due à la photo ; en fait, il n'y a plus rien après ΤΡΩΙ.

²⁰⁴ L. Moretti, *StCl* 24, 1986, p. 75, n° 3.

²⁰⁵ *Ibidem*, p. 75, note 19 : surtout σωθεῖς ἐκ πελάγους.

²⁰⁶ Moretti 1983, p. 55.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 55 ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

²⁰⁸ Mihailov 1984, p. 88.

²⁰⁹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

²¹⁰ D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomi*, Bucarest, 1918, p. 27-29, n° 15.

²¹¹ I. Micu, *Călăuza vizitatorului în Muzeul regional al Dobrogei*, Cernăuți, 1937, p. 5, n° 4.

²¹² Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

314 B. Moretti²¹³ dégage le mot [ἐ]πύησαν, alors que Vinogradov²¹⁴ préfère [ἐθ]ύησαν Φουρνί[ω].

Mihailov²¹⁵ estime pouvoir lire (l. 1) ἰητήρ η ([θυ]γατήρη, Pippidi) et commente : « cette inscription funéraire est du III^e s. de n. ère, mais est gravée sur un ancien bloc avec une dédicace (face A) [Ἀπόλλωνι | Ἰητρῶι, probablement du IV^e s. av. n. ère. Il paraît que la famille du médecin ait choisi exprès ce bloc ancien ». Sauf que la lecture ΓΑΘΗΡΗ est parfaitement assurée.

337 = *Histria* IX, p. 148-149, n° 212 = Conrad 2004, p. 180, n° 207.

Voir maintenant le raccord expliqué sous le n° **301**.

338 = *Histria* IX, p. 153-154, n° 221 = Conrad 2004, p. 180, n° 208 (date : première moitié du III^e s. ap. J.-C.).

339 = Conrad 2004, p. 180-181, n° 209 (date : premier quart du III^e s. ap. J.-C.).

Mihailov²¹⁶ corrige d'après la photo (l. 11/12) : *s(ibi) et {et sibi} paren|tibus bene meritis* (confirmé par l'examen de la pierre).

344. L'inscription a été trouvée apparemment à l'époque des fouilles de V. Pârvan²¹⁷.

345. Il en va de même pour cette inscription²¹⁸.

349. L'autel se trouvait encastré dans le mur d'enceinte, sous la stèle ISM I 67 (voir les détails dans le corpus, sous ce numéro), et en a été retiré le 21 septembre 1929²¹⁹.

353 = *Histria* IX, p. 160, n° 240 (avec la lecture de Pippidi pour l'inscription).

Mihailov²²⁰ donne comme solution alternative (l. 1) Ἰουλία Ἀλεξάν[δρα], c'est-à-dire Ἀλεξάν[δρα] employé comme *cognomen* (Ἰουλία Ἀλεξάνδρου), Tocilescu, repris par Pippidi). D'autre part, il remarque qu'il y a encore d'autres possibilités pour compléter les deux noms aux l. 3-4 (Φιλ[ίσκω Ζω]τ[ι]κοῦ, Tocilescu et Pippidi).

356. Dans l'édition de Pippidi (reprise d'après le premier éditeur, G. Tocilescu), le texte aurait été le suivant :

Ἀσκληπιάδης Μη-
νοφίλου Νεικομηδεύς,
ὁ καὶ Ἀζανείτης, ἔνπο-
4 ρος, Μηνοφίλω Βά[σ]-
[σ]ω ἀδελφῶ, ἐνπόρῳ
καὶ Ἀσκληπιάδης Μη-
νοφίλου τῷ πατρί·
κτλ.

Mihailov²²¹ signale d'abord que l'ethnique est abrégé, « peut-être Νεικομηδεύς », puis remarque : « Βά[σ]σ[ω] me semble suspect : ne s'agit-il pas de Μηνοφίλω β' (= Μηνοφίλου, son frère est Ἀσκληπιάδης Μηνοφίλου) [τ]ῷ ἀδελφῶ, cf. *infra* τῷ πατρί (avec article) ». En constatant, d'autre

²¹³ Moretti 1983, p. 55.

²¹⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

²¹⁵ Mihailov 1984, p. 88.

²¹⁶ *Ibidem*, p. 88.

²¹⁷ Cf. Lambrino 1928-1929, p. 5, n° 21 (= 20).

²¹⁸ *Ibidem*, p. 6, n° 22 (= 21).

²¹⁹ *Ibidem*, p. 30, n° 93.

²²⁰ Mihailov 1984, p. 88.

²²¹ *Ibidem*, p. 88-89.

part, qu'à la l. 6 on peut comprendre Ἀσκληπιάδῃ (datif) Μηνοφίλου, il finit par s'étonner : « il est très curieux que les deux frères sont fils de Μηνόφιλος, tandis que le père ne porte pas le nom Μηνόφιλος, mais s'appelle Ἀσκληπιάδης Μηνοφίλου ».

Sans connaître le compte-rendu de Mihailov, K. J. Rigsby²²² arrive à peu près à la même solution (l. 4/5) : Μηνοφίλω β' | τῷ ἀδελφῷ. Par conséquent, « this family of merchants from Bithynia, whose trading ranged from the Danube to Phrygia, was purely Greek ».

Le datif Ἀσκληπιάδῃ Μηνοφίλου (l. 6 : ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗ, la pierre) serait, dans ces conditions, inexplicable. Il vaut mieux corriger et comprendre, sur les traces de Pippidi, Ἀσκληπιάδης Μηνοφίλου (nominatif) : celui-ci ne serait pas le père des deux premiers personnages (comme pour G. Mihailov) mais, comme l'a bien vu Rigsby, le fils du défunt (Μηνόφιλος β') — d'où τῷ πατρί — et le neveu d'Ἀσκληπιάδης (Ι) Μηνοφίλου Νευκομηδ(εύς). Ces deux derniers auraient aménagé la tombe, l'un pour son frère, l'autre pour son père.

361. À juger d'après la disposition de l'inscription, il faut lire Μητρίχης εἰμὶ λήρυθος²²³.

362. Vinogradov²²⁴ estime qu'il s'agit d'une ἐπίδοσις. Il propose les corrections suivantes : l. 1 : [Ἀθη]νοκλέος Τ (= 1 talent) (?) ; l. 2 : [Πο]σειδεωνί[ου] ([Πο]σειδ(ω)ώνι[ος], Pippidi ; à vrai dire, la lettre située entre le *delta* et l'*oméga* est effacée) ; l. 6 : [πεντήκ]οντ[α]. Cette dernière solution a été proposée également par Mihailov²²⁵, lequel voit, en outre, ΕΩΣ à la l. 5 (ΕΩΣ, Pippidi).

374 = *Histria* IX, p. 137-138, n° 191.

375. Pippidi reprend ici l'édition de M. J. Vermaseren (CIMRM 2304) :

Φλ(άουις) Ὀριμος θε[ῶ] ἀνικήτω Ῥί
ΟΡΟ θρα

Mihailov²²⁶ en donne le commentaire suivant : « le lapicide a brouillé le texte : il me semble qu'il ait fait une malheureuse contamination entre ἀνικήτω et νικήτωρι et n'a pas gravé Μι dans Μίθρα ».

380. (Fig. 5). Moretti²²⁷ estimait que ce fragment aurait appartenu à un décret.

Vinogradov²²⁸ date l'inscription de la deuxième moitié du V^e s., y distingue un nom finissant en -θεμης, sans doute [Ἡ]ρώθεμ[ις], et le nom [Πρ]ωτογέν[ης]. Pour la quatrième ligne, il oscille entre Λητό[ιδωρος] et le datif Λητοῖ[ι].

Je viens d'en donner la restitution suivante²²⁹ :

[Σ?]ωθεμ[ις]
[Πρ]ωτογέν[ιους]
[γυ]νῆ κόσμ[ημα]
Λητοῖ[ι]

L. 4 : κόσ[ημα] dans mon édition ; la partie gauche du *mu* visible.

Il s'agit d'un parfait στοιχηδόν.

²²² K. J. Rigsby, « Two Danubian Epitaphs », ZPE 126, 1999, p. 175 (Ann. ép. 1999, 1344 ; SEG XLIX 1009).

²²³ Voir maintenant A. Johnston, « Graffiti », in E. Teleagă et V. Zirra, *Die Nekropole des 6.–1. Jhs. v. Chr. von Istria Bent bei Histria. Archäologische Untersuchungen zur Bevölkerung in der westlichen Schwarzmeerregion*, Internationale Archäologie 83, Rahden/Westf., 2004, p. 146, n° 1, avec commentaire.

²²⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180.

²²⁵ Mihailov 1984, p. 89.

²²⁶ *Ibidem*, p. 89.

²²⁷ Moretti 1983, p. 53.

²²⁸ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 180-181.

²²⁹ A. Avram, « An Istrian Dedication to Leto » (*supra*, note 144) ; cf. Bull. ép. 2004, 229 (Ph. Gauthier).

381. Fragment considéré appartenir à un décret par Moretti²³⁰.

383. Fragment d'inscription funéraire, selon Moretti²³¹, qui y distingue : [ἀ]νόμωϛ, [πάρ]ιθι.

386. Fragment considéré appartenir à un décret par Moretti²³².

387. Vinogradov²³³ remarque à juste titre que ce fragment aurait dû être inséré parmi les inscriptions funéraires.

388. Ce fragment a été trouvé le 1^{er} octobre 1929 pendant les fouilles dans la basilique rectangulaire de l'ouest de la ville²³⁴.

Il s'agit sans aucun doute d'un fragment de décret octroyant la proxénie. Je restitue :

[- - - - δεδόσθαι δὲ αὐτῶι
[καὶ ἐκγό]νοις π[ρο]ξενίαν εἴς-
[π]λουν καὶ ἔκ[κ]π[λ]ουν καὶ
[πολέμο]ν καὶ ἐ[ῖ]ρήνης . . .]
[. . . ἀσ]υλεῖ καὶ ἀσπονδεῖ
uacat

Après π[ρο]ξενίαν il n'y a plus de place pour le mot πολιτεία, que l'on aurait attendu.

394. Vinogradov²³⁵ propose [θεοῖς] πασιν.

395. Dans un premier temps, Moretti²³⁶ avait reconnu dans cette inscription fragmentaire une « dedica di un ginnasiarca (- - γυμνασιαρχήσα[ς] | [Ἑρμ]ᾱ | [Ἡρακ]λεῖ) ». Trois ans plus tard, il y revient avec un petit correctif²³⁷ : « ma poichè il dorico Ἑρμᾱ non è ammissibile nella ionica Histria [*haud dubie* – A. A.], ritengo ora che meglio possa integrarsi quella iscrizione con [- - γυμνασιαρχήσα[ς] | [Ἑρμ]εῖ καὶ | [Ἡρακ]λεῖ) ».

Tout cela est bien possible, mais il y aurait encore d'autres solutions.

397. Bull. ép. 1984, 268 : « nous dégagerions le nom [Σ]κυθινός ».

Vinogradov²³⁸ date l'inscription du III^e ou du début du II^e s. av. J.-C. et restitue :

[Σ]κυθινός²³⁹ Δη[μ]άρχου *e.g.*
[Θεῶι] Μεγά[λωι]

398. Fragment considéré appartenir à un décret par Moretti²⁴⁰.

407. Vinogradov²⁴¹ corrige MH (l. 3) et tente [Διον]ύσιος (l. 5) et [- δ]ωρος *uel* -v (l. 6).

²³⁰ Moretti 1983, p. 53.

²³¹ *Ibidem*, p. 53.

²³² *Ibidem*, p. 53.

²³³ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²³⁴ Lambrino 1928-1929, p. 59 et 83, n° 176, avec dessin.

²³⁵ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²³⁶ Moretti 1983, p. 53 ; cf. Bull. ép. 1984, 269.

²³⁷ L. Moretti, StCl 24, 1986, p. 71.

²³⁸ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²³⁹ *Sic* Vinogradov ; plutôt [Σ]κυθινός.

²⁴⁰ Moretti 1983, p. 53.

²⁴¹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

410. Vinogradov²⁴² remarque à juste titre que, si c'est un στοιχηδόν (Pippidi), l'inscription doit être plus ancienne que le III^e s. av. J.-C. (III^e/II^e s., Pippidi).

411. Fragment d'inscription funéraire, selon Moretti²⁴³, qui y distingue : Κλωθ[ώ] ou κλωθ[όμενον].

412. Vinogradov²⁴⁴ restitue :

[᾽Α]υρ. Α[- -]
[πρ]οστά[την]
[ἀρ]χιμ[ύστην] Αὔ[ρ.]

Pippidi (dans le commentaire) avait d'ailleurs pensé, lui aussi, à [μ]ύστην ou [ἀρ]χιμ[ύστην].

413. Vinogradov²⁴⁵ suggère :

[ἐν ἐπ]ιφανεστά-
[τω τῆς πόλεως τόπω, τὸ δὲ ἐσόμενον ἀνάλωμα ἐνεγκεῖν] ἡμεῖν
[ἐν λόγῳ ?]

418. Vinogradov²⁴⁶ distingue [*dom(inus) te]rrae ma[risque]*²⁴⁷.

L'inscription a été restituée d'une manière ingénieuse par C. Chiriac²⁴⁸ :

[- paci?]s fund[atori]
[liberta]tis res[titu]-
[tori te]rrae ma[risque]
4 [defen]sori pii[ssimo]
[maxi]mo indu[lgenti]-
[ssimoq]ue d(omino) n(ostro) i[mp(eratori) C(aio) Aur(elio)]
[Val(erio) Di]ocle[tiano p(io) f(elici)]
8 [Aug(usto) . . .]t[- - - -]

L. 6/7 : « plutôt *I[mp(eratori) Caes(ari) | C(aio) Val(erio) Di]ocle[tiano]* » (Ann. ép. 1987, 896).– L. 8 : *T uel E*, Chiriac dubitanter.

421. Vinogradov²⁴⁹ reconnaît [ἀν]έθηκ[ε] (l. 2).

422. (Fig. 6). Vinogradov²⁵⁰ estime pouvoir dégager : Λήνα[ιος uel -ξ siue gen.] (l. 3) ; ἱερῶ[μενος uel μέν] (l. 4) ; [ἀνάθη]μα Δ[ιὶ uel -ήμητρι] (l. 5).

Rien de tout cela. On reconnaît plutôt les clauses finales d'un décret :

[- - - -].Α. [τὸ δὲ ψήφισμα τοῦ]-
[το ἀναγρ[άψ]αι τοὺς ἡγεμόνας]

²⁴² *Ibidem*, p. 181.

²⁴³ Moretti 1983, p. 53.

²⁴⁴ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²⁴⁵ *Ibidem*, p. 181.

²⁴⁶ *Ibidem*, p. 181.

²⁴⁷ *Sic* Vinogradov ; plutôt *ma[risque]* (faute d'impression ?).

²⁴⁸ C. Chiriac, « O inscripție de la Dioclețian descoperită la Histria », SCIVA 38, 1987, p. 281-84 (Ann. ép. 1987, 896, et de nouveau, par erreur, 1990, 865).

²⁴⁹ Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²⁵⁰ *Ibidem*, p. 181.

- 4 [εἰς στή]λην λιθίνην καὶ ἀναθεῖ]-
[ναι ἐν τῷ] ἱερῷ[ι τοῦ Ἀπόλλωνος· τὸ]
[δὲ ἀνάλω]μα δοῦναι τὸν οἰκονόμον.]
uacat

L. 1 : à gauche et à droite de l'*alpha* bien visible, encore quelques traces de lettres.

426. Moretti²⁵¹ : « mi sembra un'offerta a Igea ». Plus probablement, Vinogradov²⁵² : [(κατ') ἐ]χῆν ὑπέ[ρ τοῦ δέινος].

427. Fragment d'inscription funéraire, selon Moretti²⁵³, qui y distingue πατρός (début du premier vers) et κείμεναι (début du deuxième vers, un mot reconnu d'ailleurs par Pippidi) : « del tutto identica la impostazione di ISE II 115 ».

²⁵¹ Moretti 1983, p. 53.

²⁵² Vinogradov et Karyškovskij 1984, p. 181.

²⁵³ Moretti 1983, p. 53.

ADDENDA

A. Inscriptions publiées après la parution du corpus

Graffiti²⁵⁴I. Sur une *lékanè* de production locale (troisième quart du VI^e s. av. J.-C.).

A. Johnston, « An Epigraphic Curiosity from Histria », *Il Mar Nero* 2, 1995-1996, p. 99-101 (SEG XLVI 889).

Cercle extérieur : Ἰητροδώρο ΕΙ.2-3 .λοτιστον, probablement ἐμὶ βλοτιστον, φοτιστον ou ποτιστον.

Cercle intérieur : αρτε[.]επετυριτημμονολ[.η[.]]ε, probablement : ἐπ(ἐ) Τυρίτημ μόνος Ἀρτεμ(έ)σιε.

Vinogradov (SEG XLVI 889) suggère respectivement :

Ἰητροδώρο ε[ὶ]οπ[ι]ότιστον (*scil.* ποτήριον), et renvoie à εὐποτον ποτήριον (« coupe de Nestor » de Pithécousses : SEG XLVI 1327) : ce qui me semble séduisant ;

ἄρτ' ἐλλέ πε, Τυρίτημ μόνος ἦσσε (= ἦξει) : moins convaincant, à mon avis.

II. Sur un *fishplate* réparé, *ca.* 300 av. J.-C.

A. Johnston, « Graffiti », in E. Teleagă et V. Zirra, *Die Nekropole des 6.–1. Jhs. v. Chr. von Istria Bent bei Histria. Archäologische Untersuchungen zur Bevölkerung in der westlichen Schwarzmeerregion*, Internationale Archäologie 83, Rahden/Westf., 2004, p. 146, n° 2.

AI corrigé dans un deuxième temps en AMA

« Was the piece then owned by two different people, e.g. before and after the repair ? Or might AI be a trader's mark ? ».

III. Sur un bol, *ca.* 275-225 av. J.-C.

A. Johnston, *op. cit.*, p. 146, n° 3.

Εὐνοπ[-]

IV–VII. Dédicaces à Zeus, troisième quart du V^e s. av. J.-C. ; dans le *bothros* du temple de Zeus.

Pièces reprises par I. Bîrzescu, dans *Histria* VII, p. 414-416, G 1-4 (avec la bibliographie antérieure).

Δί

VIII. Dédicace à Zeus, deuxième moitié du II^e s. av. J.-C. ; près du temple de *Théos Mégas*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 416, G 5.

Δί

IX. Dédicace à Zeus (?), époque hellénistique ; dans la « fosse sacrée » du *téménos*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 416, G 6.

ΔΙ[-] (ou bien Δί)

²⁵⁴ À l'inclusion de quelques exemplaires déjà publiés avant 1983, mais non insérés dans ISM I.

X. Dédicace à Héra, avant 530 av. J.-C. ; temple d'Aphrodite.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 417-418, G 7.

Ἡρῆς

XI. Dédicace à Phorkys, première moitié du VI^e s. av. J.-C. ; dans le *téménos*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 418-420, G 9 (avec la bibliographie antérieure).

[ὁ δεῖνα μ' ἀνέθηκ]εν τῷ Φόρ[κνι]

XII. Sur une coupe des Petits Maîtres (?) ; dans la « fosse sacrée » du *téménos*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 420-421, G 10.

[- τῶ]ι Ἡρω[ι -] (ou [- εἰμ]ι Ἡρω[ι -])

XIII. Sur un canthare ; temple d'Aphrodite.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 421-422, G 11.

Μοιρόδωρος Ἡρωι

XIV. Sur une coupe à bandes, ca. 540 av. J.-C. ; dans le *téménos*, dans une fosse d'offrandes près du monument *H*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 421, G 12.

Ἱερή

XV. Sur un cratère (?) ou une pyxide, première moitié du II^e s. av. J.-C. ; dans la « fosse sacrée » du *téménos*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 422-423, G 13.

Κλεω[-] Ζμυρ[ναῖος]

XVI. Sur une œnochoé (?) non vernissée, époque hellénistique ; dans la « fosse sacrée » du *téménos*.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 423, G 14.

[- Ἀ]ρτεμίδω[ρος] (ou [- Ἀ]ρτεμιδώ[ρου -])

XVII. Sur un bol à rosettes ponctuées, fin du VII^e / début du VI^e s. av. J.-C. ; temple d'Aphrodite.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 423-424, G 15.

[-]ΑΝΠΙΟΣΕΜ[-] (peut-être [-]λάνπος ἐμ[ί])

XVIII. Sur un *skyphos* attique, fin du V^e s. av. J.-C. ; dans le *bothros* du temple de Zeus.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 424, G 16.

[-]ΜΠΟΛΙΣΦ[-]

XIX–XXIV. Marques diverses.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 424-426, G 17-22²⁵⁵.

Dipinti

XXV. Sur une œnochoé de production pontique, fin du V^e s. av. J.-C. (?) ; dans le *bothros* du temple de Zeus. Représentation d'un danseur, de la bouche duquel sort un vers.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 426-427, G 23.

Ἄπαξ δὲς ἐτίθειν Ὀρχεόφιλος ὄρ[-]

XXVI–XXVII. Marque Θ.

I. Bîrzescu, *op. cit.*, p. 428, G 24-25.

Inscriptions sur pierre

XXVIII. Décret en l'honneur d'un stratège de Mithridate VI Eupator, *ca.* 90 av. J.-C. (?).

A. Avram et O. Bounegru, « Mithridates al VI-lea Eupator și coasta de vest a Pontului Euxin. În jurul unui decret inedit de la Histria », *Pontica* 30, 1997, p. 155-165 (SEG XLVII 1125 ; Ann. ép. 1997, 1316) : *idem*, « Mithridates VI. Eupator und die griechischen Städte an der Westküste des Pontos Euxeinos », dans S. Conrad *et alii*, *Pontos Euxeinos. Beiträge zur Archäologie und Geschichte des antiken Schwarzmeer- und Balkanraumes*, Langenweißbach, 2006, p. 397-413. Cf. Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 1999, 388.

[Ἔδοξε τῷ δήμῳ· οἱ ἄρχοντες εἶπαν· ἐπειδὴ]
 [Διογένης Διογένου Ἀμισηνός ? - - - - -]
 [- - - - -]ΑΙΟ[. . . e.g. τῆς] φιλίας[τῆς ὑπαρχού]-
 4 [σης βασιλῆϊ Μιθραδάτῃ Εὐπάτορι, ἀποστα]-
 λείς ὑπ' αὐτοῦ στρατηγὸς εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν]
 ἀνὴρ καλὸς καὶ ἀγαθὸς ὦν διατελεῖ περὶ]
 τὴν πόλιν καὶ τοὺς πολίτας πρόθυμον ἑαυτὸν]
 8 καὶ δίκαιον παρεχόμενος πᾶσι τοῖς ἐντυγχά]-
 νουσι *uacat* [τοῦ τε δήμου θλιβέντος ἐν τοῖς πρό]-
 τερον χρόνοις καὶ λαβόντος δάνειον ἀπὸ Μη?]-
 νίου Βυζαντίου καὶ μὴ δυνηθέντος [λῦσαι? διὰ]
 12 τε τοὺς πολέμους καὶ τὰς ἀφορίας [τε καὶ βλά]-
 βας] καὶ διὰ ταῦτα καταχρέου γεννηθέντος, Μέ?]-
 [ν]ωνος [δ]ὲ [τοῦ διαδόχου τῶν Εὐφ[- - - - -]
 [. . .] ἐπιβαλόντος τὰς χεῖρας Μενίσκῳ τῷ]
 16 [πρότερον ἀπεσταλμένῳ ὑπὸ τοῦ δήμου πρεσβευ]-
 [τῇ? πρὸς βασιλέα Μιθραδάτην Εὐπάτορα e.g. καὶ]
 ἄλλοις τῶν πολιτῶν ἀναλύουσιν [- - - - -]
 [- ? κατασχόντος αὐτοὺς χρόνον πολὺν - - - - -]
 20 [- - - - -] μεγίστη καὶ - - - - -
 - - - - -

²⁵⁵ Pour G 20 (*bêta* corintho-mégarien), voir la discussion exhaustive de P. Dupont, « Note d'épigraphie amphorique. Addendum à Il Mar Nero II (1995-96), 85-98 », in A. Avram et M. Babeș (*supra*, note 97), p. 205-209 ; cf. SEG L 686.

- [-----]ς δα[.]
- [-----ε]ς τὸν πλοῦν
- (24) [-----διά τε τὰς κατεπειγού-
[σας χρείας καὶ τοὺς πολέμους τε καὶ βλάβας, οὐ-
[δένα κίνδυνον ὑπολογισάμενος? εἰς τὴν ἀποδημί-
[αν-----?ὑπομύενειν ἐπὶ τῶν
- (28) [-----]ων Μενίσκον
[-----ἀπ]ὸ τῶν ιδίων
δα[πα]νημάτ[ω]ν κ[αὶ] - - - - - τὸ ὑπογεγραμμέ-
νον πλήθος το[- - - - -] ἀναλίσκέ-
- (32) σθαι· ἐποιήσατο τῇ[ν] ἀποδημίαν ἐκτελῆναι καὶ φιλό-
πονον καθάπερ ἔπρεπεν ἀνδρὶ καλῶι καὶ ἀγαθῶι
καὶ σπεύδοντι γνησίως ὑπὲρ τῆς ἐγκχεχειρισμέ-
νης ἑαυτῶι πίστεως καὶ ἀποδιδούς Μέ[ν]ωνι τοὺς ἐ-
- (36) κατὸν χρυσοὺς καὶ τοὺς κατ[αχθέντας] ἀνακομισά-
μενος ἐπανήγαγεν καὶ τὰ σώματα εἰς τὴν ἰδίαν καὶ τὰ
αὐτῶν πάντα· εἰς τε τὸ λοιπὸν ἐπαγγέλλεται αἰεί
τινος ἀγαθοῦ παραίτιος ἔσεσθαι τῶι δήμῳ·
- (40) δεδόχθαι τῶι δήμῳ· ἐπαινέσαι μὲν ἐπὶ τούτοις
Διογένην Διογένου Ἀμισσηνὸν? τὸν στρατηγὸν «ἐπὶ»
[τῆς πόλεως καὶ στεφάνουσθαι αὐτὸν χρυσῶι] στεφά-
[νωι ἐν] πᾶσι δὲ τοῖς ἀγῶσιν ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοί-
- (44) [ας τῆς εἰς τὸν δῆμον· στήσαι δ' αὐτοῦ καὶ εἰκόνα]
[χαλκῆν κτλ.-----]

L. 2 : [Ἀμαστριανός ?], *ed. pr.* ; [Ἀμισσηνός ?], 2006.- L. 36 : κατ[αχθέντας] SEG XLVII 1125 (H. W. Pleket) ; κατ[άγοντας], *ed. pr.*- L. 41/42 : Ἀμαστριανὸν ? στρατηγὸν | [τῆς πόλεως], *ed. pr.* ; Ἀμισσηνὸν ? τὸν στρατηγὸν «ἐπὶ» | [τῆς πόλεως], 2006.

XXIX. Autel honorifique, 152 ap. J.-C.

A. Suceveanu, « Două inscripții inedite de la Histria », *Pontica* 31, 1998, p. 109-114 (Ann. ép. 1998, 1148).

- Pro sal(ute) [Imp(eratoris)] T(iti) A[e]-
li Antonini [P]ii e[t]
Aureli Veri [C]a[e]s(aris)
4 posuerun[t T(itus)] Ae-
lius Mucatral(is siue -us) uet(eranus)
al(ae) I Fl(auias) Gaetul(orum) et [S]eut(es)
Mucatr[al(is) ma]g(ister) de s(uo)
8 Glabrione et Ho-
mullo co(n)s(ulibus)*

XXX. Inscription tardive, IV^e s. ap. J.-C.

A. Suceveanu, *op. cit.*, p. 114-116 (Ann. ép. 1998, 1149).

- | | |
|-----------------------------------------|-----------------|
| <i>D(is) M(anibus)</i> | croix |
| <i>Aur(elius) Exuperat(us)</i> | monogrammatique |
| <i>decurio ciuit(at)s</i> | |
| 4 <i>Hist(riacae) uix(it) ann(is) L</i> | |
| <i>relictis filiis</i> | |
| <i>Aure(lia) Iouina</i> | |

8 *coniux benemere[n]-*
 ti memoriam p-
 osuit
 Vale uiator

poisson (?)

« Le plus ancien document crypto-chrétien d'Histria » (Suceveanu).

Cf. Ann. ép. 1998, 1149 : « selon l'a., l'inscription serait chrétienne [si, du moins, l'identification de la croix monogrammatique est sûre. M(ichel-Yves) P(errin)] ».

XXXI. Décret octroyant la proxénie, fin du V^e ou début du IV^e s. av. J.-C.

A. Avram, « Cel mai vechi decret de proxenie de la Histria », SCIVA 50, 1999, p. 67-70 = « Le plus ancien décret d'Istros octroyant la proxénie », in A. Avram et M. Babeş (éds.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 235-238 (SEG L 681).

Cf. Bull. ép. 2004, 228 (Ph. Gauthier).

 [Ἀγαθῇ τύχη·]
 [Ἰστριανοὶ ἔδωκαν]
 [τοῖς *nomen patris*]
 [παισὶν *nomen* καὶ]
 [*nomen, ethnicum* προ-]
 [ξενίην ἀτελέην]
 αὐτοῖς [καὶ ἐκγό-]
 νοῖς κα[θάπερ καὶ]
 4 τοῖς ἄλλοις προ-]
 [ξένοις - - - - -]

XXXII. Inscription opisthographie.

A. Avram et M. Marcu, « Monument epigrafic inedit de la Histria », SCIVA 50, 1999, p. 71-77 (SEG L 683).

Face A : base honorifique (fin du II^e ou début du I^{er} s. av. J.-C.).

[- - - - -] ΤΩΝ ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
 [τὸν δεῖνα] Θεογνήτου
 [τὸν εὐεργέτην]

Face B : liste des prêtres de Dionysos *Karpophoros* (époque d'Hadrien).

 Ἀγαθῇ τύχη·
 Ἐπὶ ἱέρειω Διὸς
 τὸ ἐ' Διονύσου Καρ-
 4 ποφόρου ἱερεῖς
 Ἐκαταῖος Εὐξενί-
 δου, Ἐσπιαῖος Δ[ί]-
 ωνος, Κλειτοφῶ[ν]
 8 Διονυσίου.

XXXIII. Fragment de stèle funéraire, « III^e siècle av. J.-C. probablement ».

Histria IX, p. 142-143, n° 203 (SEG LI 939 ; cf. SEG LII 714).

[Τάνδε] κόνιν κεύθειν Διονύσιον ἐνθάδε φαμί
 [πρω]θήβαν ἐρατᾶς δευόμενον βιοτᾶς·
 [οὐ] τόδε σᾶμα πατήρ ὀλοᾶν περὶ Μοῖραν ἀνατλάς
 εἴσατο τηλύγετον παῖδα τάφῳ κτερίσας.

V. 4 : τηλύγετον παῖδα, R. Parker, *per ep.* (SEG LII 714) : « for the Homeric τηλήγετος in funeral epitaphs see Peek GV 1054 L. 4; 1923 L. 19; 1943 L. 3; 2039 L. 10 » ; τῇ αὖτε τὸν παῖδα, *ed. pr.*

Traduction :

« Je dis que c'est Dionysios que ces cendres cachent ici, lui qui, dans sa première jeunesse, a été privé de la vie charmante et dont le père résistant à la *Moirā* funeste a élevé ce monument, en honorant l'enfant chéri d'un tombeau. »

XXXIV. Stèle funéraire, II^e s. av. J.-C.

Histria IX, p. 143-144, n° 204 (SEG LI 940).

[Κ]αλλικράτης
 Ἀπολλοδώρου
 χαῖρε

XXXV. Décret gravé sur une stèle réutilisée comme pierre tombale dans la nécropole médiévale de Pliska (Bulgarie). Fin du III^e s. av. J.-C.

A. Milčev, « Nadpis na grčki ezik ot Pliska », in K. Bošnakov et D. Boteva (éds.), *Jubilaus V. Sbornik v čest na prof. Margarita Tačeva*, Sofia, 2002, p. 280-284.

Cf. S. Anghel, « *Euergetai* in the Greek Cities in the Black Sea during the Hellenistic Age », *Il Mar Nero* 4, 1999-2000, p. 89-115 (SEG LII 930 bis).

N. Sharankov estime²⁵⁶, d'après le formulaire (à des ressemblances frappantes avec ISM I 15), que le décret provient d'Istros : ce que je trouve tout à fait convaincant. L'édition et la photo données par l'éditeur sont peu satisfaisantes. Le texte avait jadis attiré l'attention de Werner Peek, dont les solutions révélées par les manuscrits récupérés de son *Nachlaß* sont supérieures à plus d'un titre²⁵⁷. Le texte restitué dans son ensemble par Peek est présenté dans SEG LII 724. Récemment, j'ai eu l'occasion d'étudier l'inscription à l'Université de Sofia²⁵⁸ et j'espère en donner prochainement une nouvelle édition.

XXXVI. Décret pour un citoyen de Chios, III^e s. av. J.-C. (Fig. 7).

A. Avram, « Inscriptiile inedite de la Histria », in L. Wald et Th. Georgescu (éds.), *In memoriam I. Fischer. Omagiul foștilor colegi și discipoli*, Bucarest, 2004, p. 29-30, n° 1.

 [πε]ποίηται καὶ τοῖς ἐντυγχά-
 [ν]ουσιν τῶν πολιτῶν πρόθυμον
 ἑαυτὸν παρέχετ[αι καὶ ἐν ταῖς]
 4 ἀποδημίαις φιλαγ[αθῶν -----]
 τος οὐ διέλειπεν εἰς τοὺς ἐντυγ]-
 χάνοντας τῶν πολιτῶν καὶ ἐπιδι]-

²⁵⁶ N. Sharankov, « Adnotationes ad decretum 'hellenisticum' oppido Pliska repertum », *Orpheus. Journal of Indo-European and Thracian Studies* 15, 2005, p. 113-116.

²⁵⁷ À part un dossier légué par D. M. Pippidi (quelques courriers de W. Peek à propos de ce décret), j'ai eu accès aux manuscrits du savant allemand grâce à la générosité de Klaus Hallof (IG, Berlin), qui m'en a procuré de nombreuses copies.

²⁵⁸ Grâce notamment à l'amabilité de M. Tačeva et de T. Stojanov, que je remercie chaleureusement.

- 8 δοὺς ἑαυτὸν εἰς τὰ [ἀξιούμε?]-
 να ὑπ' αὐτῶν ἀόκν[ως· δεδόχθαι]
 τῇ βουλῇ καὶ τῷ [δήμωι· ἐπαινέ]-
 σαι μὲν ἐπὶ τούτ[οις *nomen*]
 [Φιλ]οκράτου Χίρ[ιν· δεδόσθαι δὲ αὐ]-
 12 [τῷ καὶ] ἐκγό[νοις προξενίαν πολι]-
 [τείαν κτλ. -----]

XXXVII. Fragment de décret, III^e s. av. J.-C. (Fig. 8).

A. Avram, *loc. cit.*, p. 30-31, n° 2.

 -----]ΞΩ
 [----- π]άσης
 [-----]ος, ἐφ' αἷς
 [----- εἷς τε τ]ὰς ἀρχά[ς]
 [καὶ τὰς ἐπιμελείας καὶ συνεδρείας τασσόμενος πρ]όθυμον ἐ-
 [αὐτὸν παρεχόμενος ἐμ παντὶ τῷ τῆς πόλεως κ]αιρῷ λέγ[ων]
 [καὶ πράσσω ἀεὶ τὰ βέλτιστα διατελεῖ τῷ] δήμωι· δ[ε]
 [δόχθαι κτλ. -----]

XXXVIII. Partie gauche d'un fronton de marbre à pseudo-acrotère, III^e – II^e av. J.-C. On n'en conserve que la moitié gauche de l'intitulé (Fig. 9).

A. Avram, *loc. cit.*, p. 31-32, n° 3.

Ἔργασίων [τοῦ δεινός]

XXXIX. *Album* fragmentaire, première moitié du III^e s. ap. J.-C. (Fig. 10).

A. Avram, *loc. cit.*, p. 32-33, n° 4.

- [-----]Α[.] Αἰσχυρίων Ἀμ-
 [----- ο]ύρνου, Μῆνις Ἄρτεμ-
 [ιδώρου ---]ρ Ἄρτεμίδωρος ΛΦΟ
 4 [-----] Καλπούρις Ἡροφ-
 [-----] Φίλιππος Σατυρί-
 [ωνος -----]φιος Ἀσκληπιάδ-
 [ου -----] Ποντικὸς Ἥλει
 8 [----- Μ?]αίωρ Βαλερίου
 [-----]ΟΥΣΑΝΘΟΣΑΚΑ
 uacat

L. 3 : Ω et P ligués.- L. 4 : H et P ligués.- L. 9 : peut-être [- -]ούσανθος Ἄκα.

XL. Base (notée φ) sur la ἱεροπλατεῖα du *téménos* (Fig. 11).

Histria VII, p. 126-127 et 214, d.

[Ὅρ]φέω<ι>

« S'agirait-il d'une dédicace à Orphée ? » (P. Alexandrescu).



Fig. 1. ISM I 34. Partie finale du décret ISM I 64.

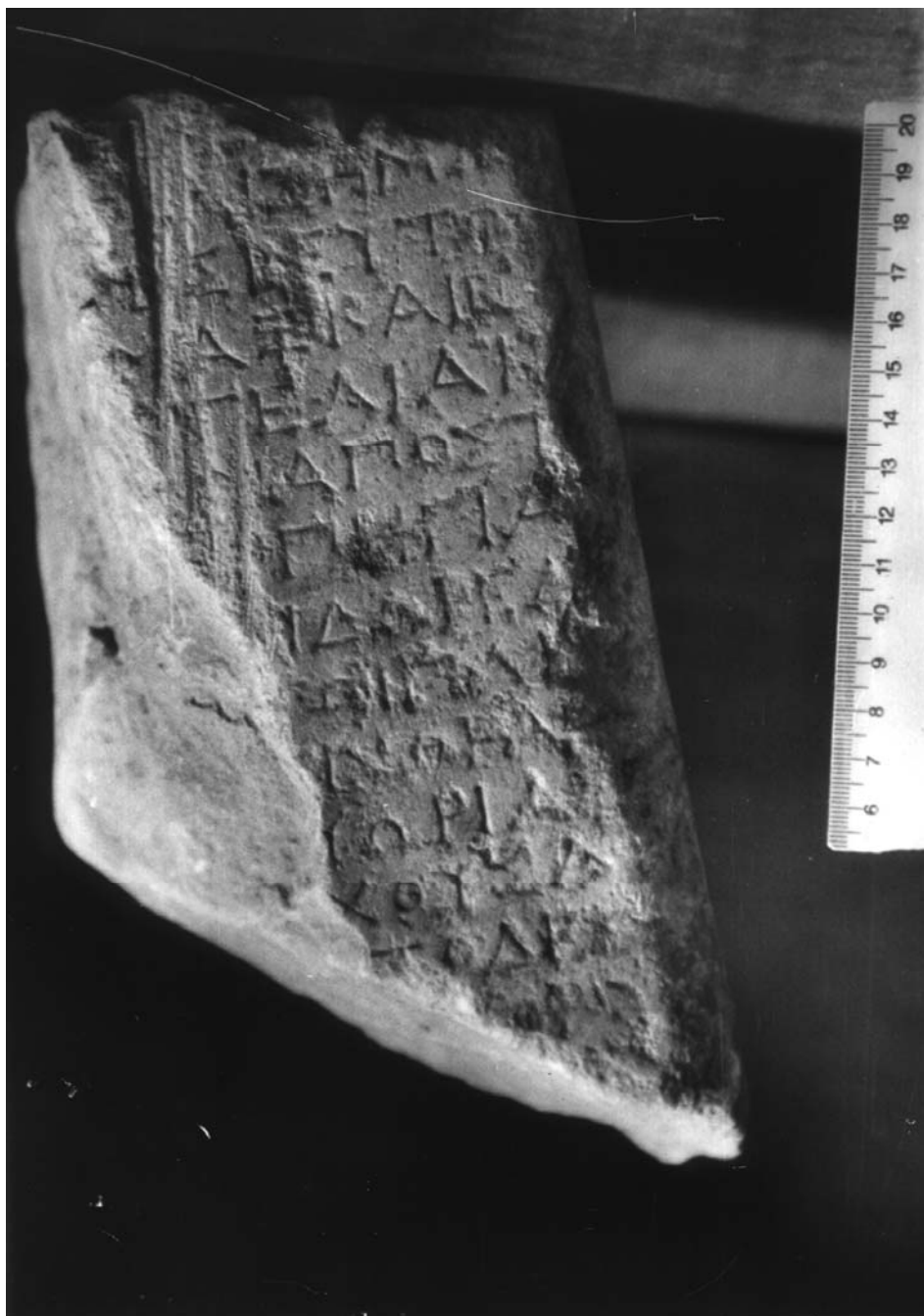


Fig. 2. ISM I 42.



Fig. 3. ISM I 168.



Fig. 4. ISM I 301 et 337. Restitution photographique.

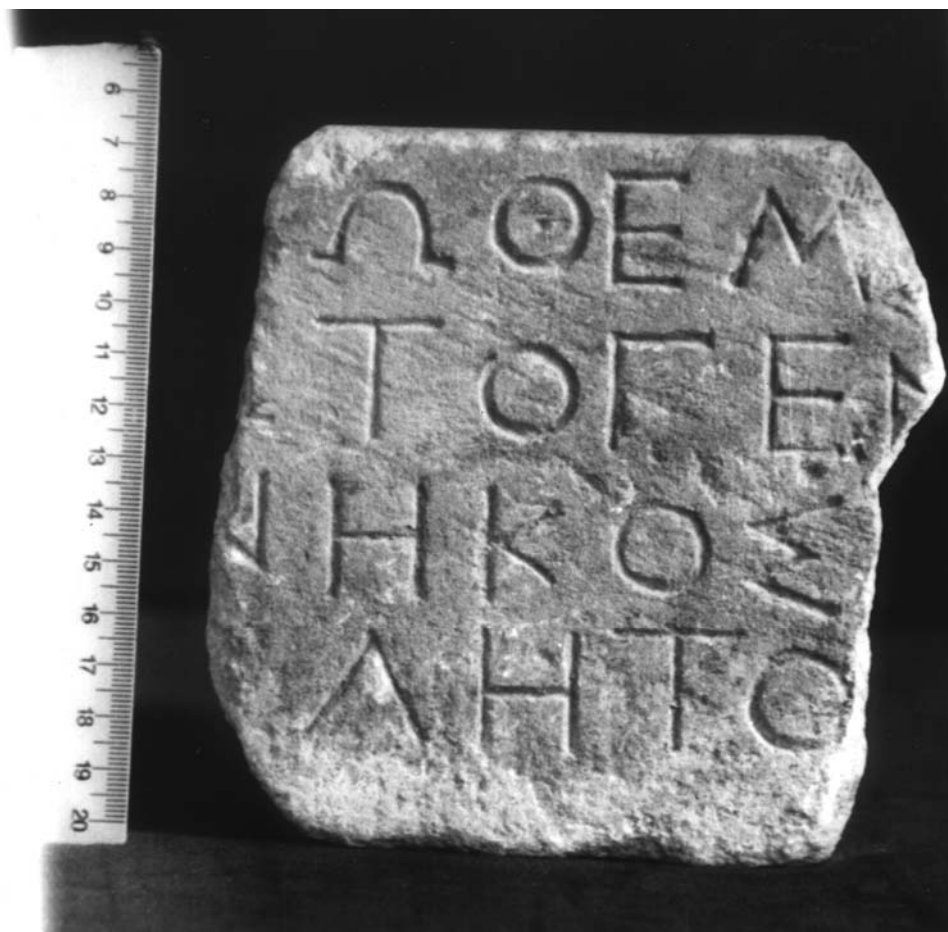


Fig. 5. ISM I 380.



Fig. 6. ISM I 422.



Fig. 7. *Addenda*, n° XXXVI.



Fig. 8. *Addenda*, n° XXXVII.



Fig. 9. *Addenda*, n° XXXVIII.

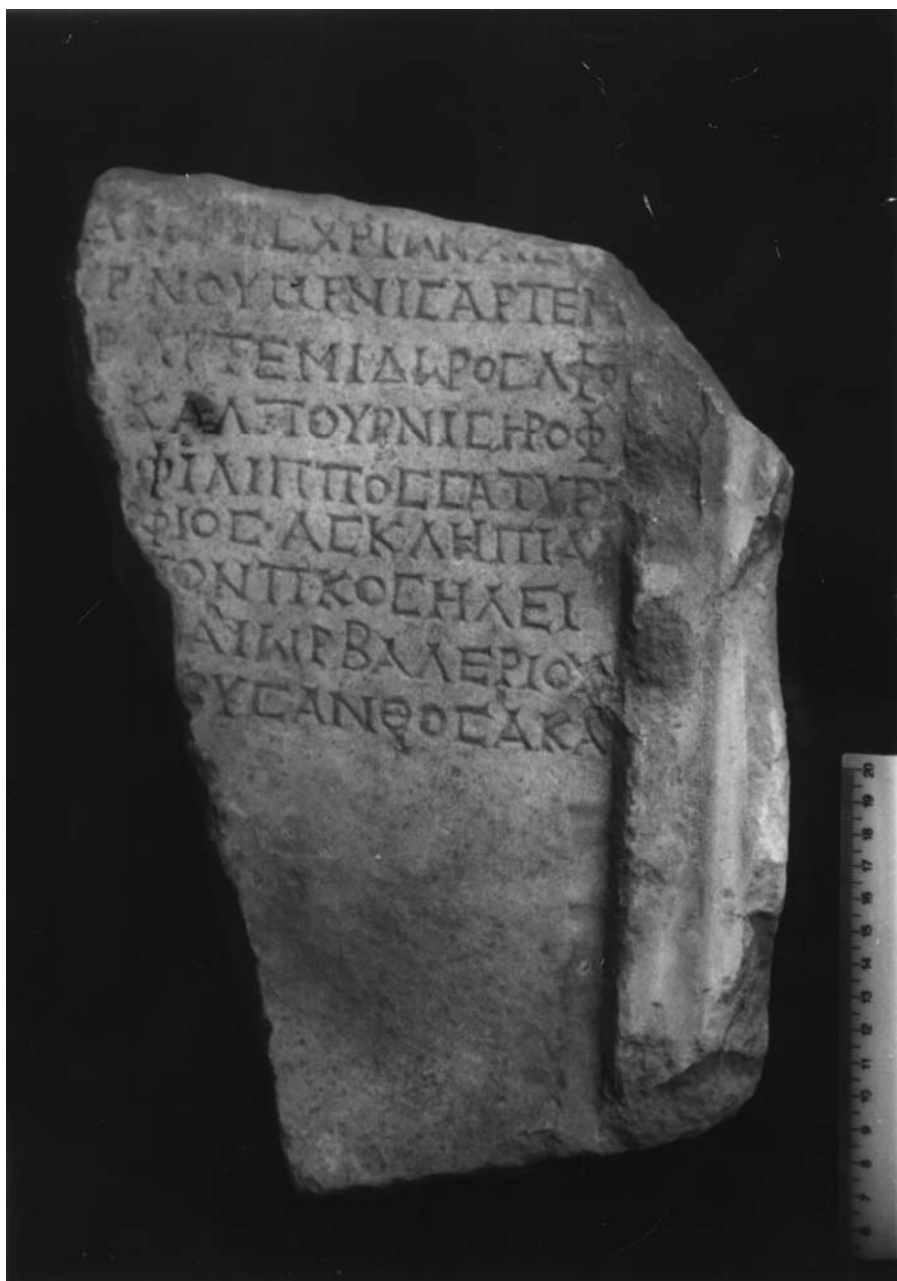


Fig. 10. *Addenda*, n° XXXIX.

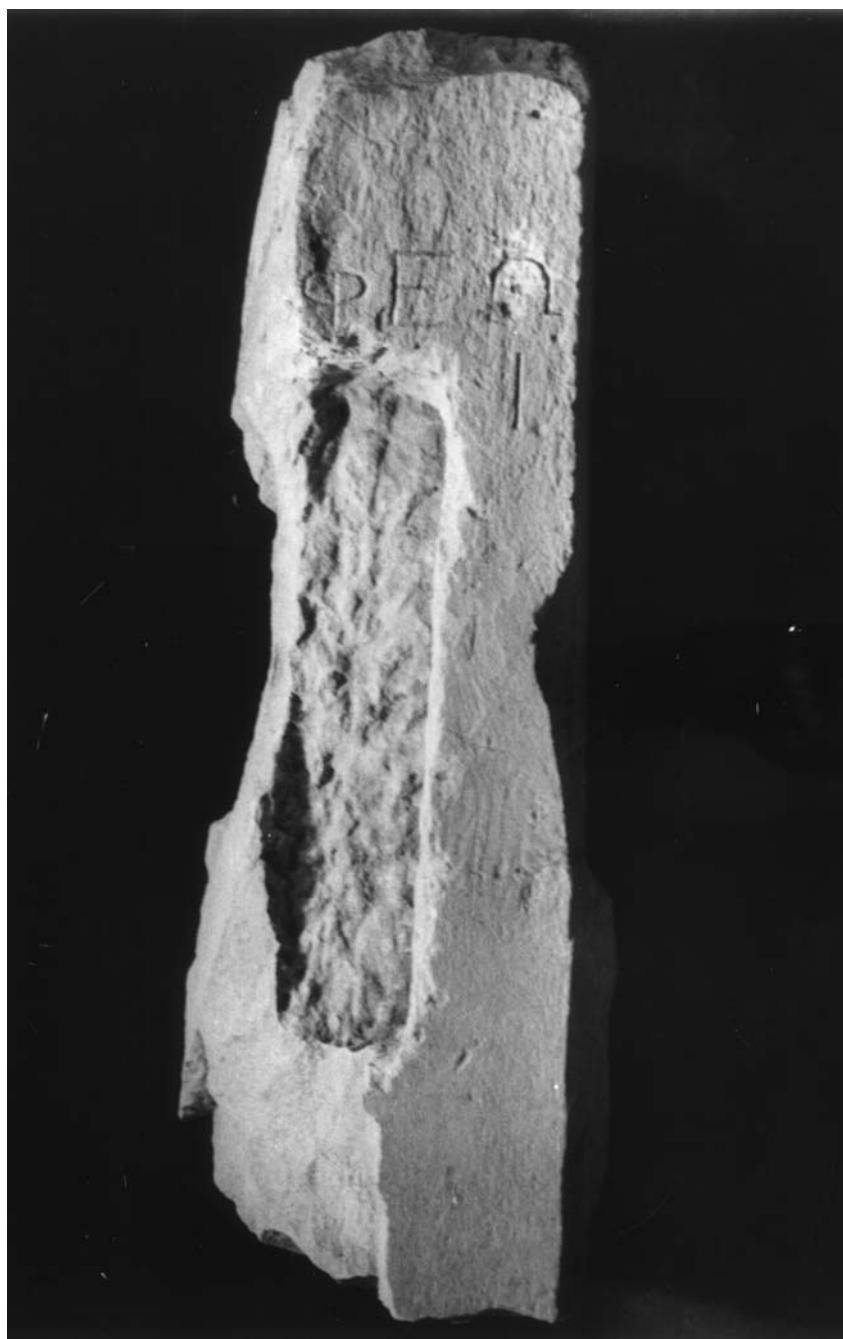


Fig. 11. *Addenda*, n° XL.

B. Inscriptions inédites

XLI. Graffite, dédicace à Apollon, fin du VI^e s. av. J.-C.

Sera publié par A. Avram, I. Bîrzescu et K. Zimmermann, « Die apollinische Trias von Histria » (en cours d'impression).

XLII. Stèle de marbre, dédicace à Léo, trouvée en 2004 dans la Zone Sacrée (remployée comme dalle dans un pavage du II^e s. ap. J.-C.).
IV^e s. av. J.-C. (sans doute, première moitié).

A. Avram, I. Bîrzescu et K. Zimmermann, *op. cit.*

[ὁ δεῖνα -]δίου ὑπὲρ
[τῆς δεῖνας] Ἡφαιστοῦς
[- - - - -] Ἀπολλο-
4 [δώρου (δὲ) γυνῆς] ἱερῆσα-
[μένης Ἀρτέμιδος Πυ-
[θίης εὐχὴν] Λητοῖ

XLIII. Petit fragment d'une stèle de marbre brisé de tous les côtés, trouvé en 2001 dans le secteur (C) de la grande basilique : 14 x 11,5 x 6 cm.
Écriture assez soignée, gravure profonde. Hauteur des lettres : 0,7–1,1 cm (*omikron* = 0,4 cm).
II^e s. av. J.-C.

- - - - -
[.] δεδόχθ[αι τῇ βου]-
[λῇ καὶ] τῷ δήμῳ· δεδόσ]-
[θαι αὐ]τοῖς καὶ [ἐκγόνοις]
[προξ]ενίαν πολ[ιτείαν καὶ ?]
4 [ἰσοτ]έλειαν καὶ [- - - - -]
[. . καὶ] ἐῴσπλουν [καὶ ἔκπλουν]
[καὶ πολ]λέμου καὶ εἰρήνης]
[ἀσυλ]εῖ καὶ ἀσπον[δεί· εἶναι]
8 [δὲ αὐ]τοῖς καὶ ἔφ[οδον ἐπὶ]
[τὴν βου]λὴν καὶ τὸν δῆμον]
[πρώτοις μετὰ τὰ ἱερά· κτλ.]
- - - - -

Banal décret de proxénie pour deux ou plusieurs personnes.

Université du Maine, Le Mans
Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest

ZU DEN ÄLTESTEN STEININSCHRIFTEN AUS ISTROS

IULIAN BÎRZESCU

Mit dem Titel “Les plus anciennes inscriptions d’Istros” stellte Dionisie M. Pippidi zum ersten Mal zwei Steininschriften aus archaischer Zeit auf dem 7. Epigraphischen Kongress in Constanța im Jahre 1977 vor¹. In meinem kurzen Beitrag werden die beiden Inschriften noch einmal besprochen.

1. Weihinschrift von Telon

D. M. Pippidi, “Les plus anciennes inscriptions d’Istros”, in : *Epigraphica. Travaux dédiés au 7^e Congrès d’épigraphie grecque et latine, Constantza 9-15 septembre 1977*, Bucarest, 1977, S. 11-14; ISM I 102; A. Johnston, in : L.H. Jeffery, *The Local Script of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B.C.*, Oxford, 1990, S. 479, J.

Museum von Histria, Inv. Nr. 369. Fundort : östlich der Thermen I im Jahr 1958. Granitartiges, rötliches Gestein. Glatte Oberfläche, abgeschliffener Rand, ellipsenförmig. D um 36 cm, H 11 cm. Mit einem sorgfältig ausgearbeiteten, 3,2 cm tiefen Loch auf einer Seite, Dmax 4,7 cm. Auf jeder Seite eine Inschrift, H der Buchstaben zwischen 7 und 9,5 cm.

A die flache Seite : Τέλονος ἐμί.

B die Seite mit dem Loch, rückläufig geschrieben : Τέλον.



Abb. 1



Abb. 2

Sowohl der Stein als auch die Inschrift wurden 1977 ausführlich behandelt, Pippidi wies darauf hin, daß auf beiden Seiten des Steines dieselbe Inschrift steht², nämlich Τέλονος ἐμί/ Diese Beschriftung ist deutlich auf der flachen Seite zu lesen, jedoch nicht auf der Seite mit dem Loch. Dort sind nur fünf rückläufige Buchstaben erhalten, die den Namen Τέλον im Nominativ wiedergeben. Es handelt sich demzufolge um die zweite Boustrophedon Inschrift von Istros³. Zu der Funktion des Steins schlug Pippidi zwei Möglichkeiten vor. Erstens könnte es sich um einen Grabstein handeln, zweitens um den Siegespreis eines Sportlers bei Agonen

¹ Außerdem wurde bisher in Istros noch eine weitere archaische Steininschrift gefunden, die mehrmals veröffentlicht wurde. Es handelt sich um ein Perirrhanterion aus Basalt mit einer Weihinschrift an Aphrodite aus der zweiten Hälfte des 6. Jhs., ISM I 108; K. Zimmermann, P. Alexandrescu, “Steingeräte griechischer Zeit aus Histria”, *Dacia* NS 24, 1980, S. 275 ff. Abb. 4,3,6; H. Pimpl, *Perirrhanteria und Louteria. Entwicklung und Verwendung großer Marmor- und Kalksteinbecken auf figürlichem und säulenartigem Untersatz in Griechenland*, Wissenschaftliche Schriftenreihe Archäologie 3, Berlin, 1997, S. 251, Kat. 428.

² D. M. Pippidi, “Les plus anciennes inscriptions d’Istros”, in : *Epigraphica. Travaux dédiés au 7^e Congrès d’épigraphie grecque et latine, Constantza 9-15 septembre 1977*, Bukarest, 1977, S. 12.

³ Die erste Inschrift wurde 1976 im Pronaos des Aphrodite-Tempels in der Tempelzone entdeckt, Ἀφροδίτη ἀνέθηκεν Ἐχέλε[ων] ἁπαργμα. Mit weiterer Literatur s. K. Zimmermann, “Ἀφροδίτη ἀνέθηκεν Zu einem Dachziegel mit Votivinschrift”, in : A. Avram und M. Babeş (Hrsg.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bukarest, 2000, S. 239-251.

im Rahmen eines Totenfestes. Letztlich ließ er diese Frage offen, “je me résignerai à laisser la question en suspens, en m’attachant uniquement au problème chronologique”⁴. Nach der Form der Buchstaben wurde die Inschrift spätestens in die zweite Hälfte des 6. Jhs. v. Chr. datiert. Später wurde sie noch einmal von Pippidi in dem Corpus der istrianischen Inschriften kurz betrachtet. Obwohl sie unter den Weihinschriften vorkommt, bleiben die Erklärungen zu Funktion immer noch gleich. Zur Schrift wurde beobachtet, daß die geneigten Formen von Epsilon und Ny für das 7. und 6. Jh. kennzeichnend seien⁵. Pippidi bemerkte auch die Ersetzung von Omega durch Omikron sowie die Form ἐμ/ für εἰμ/ Alle diese Einzelheiten führten ihn zu dem Schluss, dass “es sich ohne Zweifel um eine der ältesten Inschriften von Istros handelt, (...) sehr wahrscheinlich aus der zweiten Hälfte des 6. Jhs. v. Chr.” (Übersetzung aus Rumänisch). Es scheint, daß Pippidi die Schrift dem ionischen Alphabet zuordnete.



Abb. 3

Im folgenden soll aufgrund einiger Schrifteinzelheiten versucht werden, die Herkunftsfrage des Schreibers zu beantworten. Die Formen der Tau, Epsilon, Lambda, Omikron, Ny, My und Iota sind zu verbreitet, um Schlussfolgerungen zu ziehen. Trotz dieser Beschränkung gibt es zumindest zwei Gründe, um das ionische Alphabet auszuschließen. Erstens ist das Fehlen von Omega bei der Endung des Namens auf den beiden Seiten zu nennen. Zweitens begegnet das dreihastige Sigma im Ionischen nur spärlich. In Frage kommt das Attische, das Dorische (Lakonien, Rhodos und Ägina) und das Thessalische. Die kurze Form für εἰμ/ schließt das Thessalische aus. Von den Alphabeten sind demzufolge nur das Attische und das Dorische möglich. Für das erste verfügen wir über zahlreiche Befunde, die seine Entwicklung für die ganze archaische Zeit nachzuzeichnen erlauben. Im Vergleich zum Attischen weist die Inschrift von Istros für das Lambda eine “kanonische” Form auf. Danach besteht m. E. kaum Zweifel, daß unsere Inschrift dem dorischen Dialekt zugeschrieben werden kann.

Vor allem die leichte Krümmung des dreihastigen Sigma und das große Omikron deuten auf das äginetische Alphabet hin⁶. Archaische äginetische Inschriften sind von der Insel selbst, aus Athen, Delphi, Olympia, Naukratis und Etrurien bekannt. Für die Form der Buchstaben stellt die Weihinschrift eines Sostratos an Apollon, die im Hera-Heiligtum von Gravisca gefunden wurde,⁷ das nächste Vergleichsbeispiel dar. Die äginetischen Inschriften von Naukratis wurden vermutlich wegen des Fehlens des Omega und der konsonantischen Verdoppelung identifiziert⁸. Bei den letztgenannten Beispielen ist das Sigma dreihastig. Ohne Verdoppelung des Lambda wurde die Weihinschrift des Bildhauers Kallon auf der Athener Akropolis geschrieben⁹.

D.M. Pippidi setzte die Inschrift aus Istros ohne ausführlichere Erklärung in die zweite Hälfte des 6. Jhs. Demgegenüber schlug A.W. Johnston ohne weitere Argumente eine Datierung in die erste Hälfte des 6. Jhs. v. Chr. vor.¹⁰ Die Ähnlichkeit mit der Weihinschrift von Sostratos aus Gravisca stellt jedoch einen

⁴ D. M. Pippidi, *a.O.*, S. 13.

⁵ Ders., ISM I 102.

⁶ Grundlegend für die archaischen Alphabetschriften ist das Buch von L. H. Jeffery, s. Anm. 10. Das äginetische Alphabet ist dem Attischen sehr ähnlich, es unterscheidet sich im allgemeinen nur durch die Form des Lambda: L. H. Jeffery, *The Local Script of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B.C.*, Oxford, 1990, S. 109; s. auch M. Guarducci, *Epigrafia greca 1. Caratteri e storia della disciplina. La scrittura greca dalle origini all'età imperiale*, Roma, 1967, S. 195-197.

⁷ Die Inschrift auf einem Steinanker wurde gegen 500 v. Chr. datiert, s. mit weiterer Literatur A.W. Johnston, in: A. W. Johnston und M. Pandolfini, *Gravisca 15. Le iscrizioni*, Bari, 2000, S. 15-16, Kat. 1: Ἀπόλλωνος Αἰγινάτα ἐμὶ Σόστρατος ἡο [...].

⁸ S. A. Möller, *Naukratis. Trade in Archaic Greece*, Oxford, 2000, S. 174.

⁹ Κάλον : ἐποίησεν : χαλκινάτας], in attischer Schrift, gegen 500 v. Chr., s. E. Walter-Karydi, *Alt-Ägina II.2. Die Äginetische Bildhauerschule. Werke und schriftliche Quellen*, Mainz, 1987, S. 14; A. E. Raubitschek, *Dedications from the Athenian Akropolis. A Catalogue of the Inscriptions of the 6th and 5th centuries BC*, Cambridge (Massachusetts), 1949, S. 91-92, Kat. 85.

¹⁰ A. W. Johnston, in: L. H. Jeffery, *The Local Script of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B. C.*, Oxford, 1990, S. 479, J.

chronologischen Anhaltspunkt dar, nämlich die zweite Hälfte des 6. Jhs. v. Chr. Da im äginetischen Alphabet gegen Ende des 6. Jhs. das Omikron mit Punkt vorkommt¹¹, sowie das Epsilon dann waagerechte Hasten aufweist, scheint eher eine Datierung in das dritte Viertel des 6. Jhs. plausibel zu sein.

Der Stein und die Weihformel

Hinsichtlich der Identifizierung des Alphabets kommen noch zwei Faktoren hinzu : die Funktion des Steines und die Reihenfolge der beiden Inschriften. Wie bei allen archaischen Steininschriften von Istros handelt es sich hier um ein kostbares Gestein. Seine Form lässt im Augenblick keine genaue Bestimmung zu. Aufgrund einiger Befunde von der Insel Kasos in der Dodekanes erklärte ihn Pippidi vorsichtig zuerst als Grabstein¹². Diese Annahme kann zum Teil auch durch die Inschrift gestützt werden¹³. Gegen diese Deutung sprechen allerdings die Inschrift auf den beiden Seiten, sowie die Fundstelle¹⁴ und die Form des Steines.

Das kleine Loch in der Mitte einer Seite wurde vermutlich vor der Beschriftung angebracht. Es wurde sorgfältig ausgearbeitet, um einen kleinen Pfosten (?) aufzunehmen. Der flache runde granitartige Stein könnte demzufolge als Basis gedient haben. Da aber der Stein auf den beiden Seiten unterschiedlich beschriftet wurde, sollten offenbar beide Seiten lesbar bleiben, wie z.B. bei einem Gewichtstein.

Eine andere Auslegung der Inschrift bezieht sich auf die einfache Weihformel ohne Nennung des Namens der Gottheit¹⁵. Solche Weihinschriften kommen insbesondere auf Keramik vor¹⁶. Es ist auffällig, daß der Dedikant sein Ethnikon nicht schreiben ließ. Das ist keine Ausnahme, vielmehr fehlt das Ethnikon ebenso in den Weihinschriften äginetischer Händler in Naukratis.

Die Inschrift auf der flachen Seite **A** wird in einem Kreis eingefasst. Einige Buchstaben wurden auf dem abgerundeten Rand geschrieben. Auf der Seite **B** kommt nur der Name des Dedikanten rückläufig im Nominativ vor. Die Buchstaben sind diesmal größer. Eine Erklärung für die kurze Inschrift **B** wäre, daß der Steinmetz aufgrund des Rummangels nicht weiter schreiben konnte. In dem Fall, daß Seite **B** und **A** zusammen gelesen werden, ergibt sich die Formel des „sprechenden Objektes“ („ich gehöre dem Telon“) nicht mehr, sondern es ist Telon¹⁷, der in der ersten Person spricht („ich bin Telon, Sohn des Telon“).

Außer in Griechenland kommen Ägineten in Ägypten und Etrurien häufig vor¹⁸. Funde aus Naukratis¹⁹ und Gravisca belegen, dass sie Weihungen in ionischen Heiligtümern gestiftet haben. Im Vergleich zum Mittelmeergebiet gibt es kaum Hinweise auf ihre Anwesenheit im Schwarzmeerraum in

¹¹ M. Guarducci *a. O.*, S. 195.

¹² Gräber mit runden Steinen auf Basen, D.C. Kurtz und J. Boardman, *Thanatos. Tod und Jenseits bei den Griechen*, Mainz am Rhein, 1985, S. 380, Abb. 160c (aus Megara Hyblaea).

¹³ Die Anzahl der Grabsteine mit gleicher Inschriftformel ist ziemlich groß. Für die archaische Zeit s. z.B. L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales de Sicile. Contribution à l'étude du vocabulaire grec colonial*, Collection de l'EFR 119, Paris – Roma, 1989, S. 29, Kat. 23 (aus Syrakus); A. Bernand, *Le delta égyptien d'après les textes grecs 1. Les confins libyques*, Le Caire, 1970, S. 761-762, Kat. 31-32.

¹⁴ Er wurde auf der Akropolis in der südöstlichen Ecke gefunden, Ausgrabungen 1958. Bisher gibt es keine anderen Steine in der Siedlung oder auf der Akropolis, die mit der archaischen Nekropole in Verbindung zu bringen sind.

¹⁵ M. L. Lazzarini, *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Serie VIII, XIX 2, Roma, 1976, S. 235.

¹⁶ Z. B. L. Dubois, *a. O.*, S. 161, Kat. 139, Graffito aus Gela; S. 169, Kat. 148.

¹⁷ Der Name ist seit der archaischen Zeit in der ganzen griechischen Welt sehr verbreitet : LGPN I, S. 433, aus Delos, Kreta und Kyrene (Telon); II, S. 426 (Tellon im 6. Jh.); III A, S. 425, Arkadia (Tellon, 472 v. Chr.), Telon in Statos in Akarnanien, Argos, Epidauros, Argos in Epiros und Kamarina (auf einer Bleitafel, um 450 v. Chr., s. auch L. Dubois *a. O.*, S. 127, Kat. 121); LGPN III B, S. 403, Naupaktos (Tellon), Chaironeia, Lebadeia, Orchomenos, Theba, Thespiiai, Delphi u.a. (Telon).

¹⁸ A. W. Johnston und M. Pandolfini *a. O.*, S. 15-16, mit weiterer Literatur; T. J. Figueira, *Aegina. Society and Politics*, Salem (New Hampshire), 1986. Vor allem sind die äginetischen Münzen aus Ägypten zu erwähnen: S. Hiller, „Die Handelsbeziehungen Äginas mit Italien“, in : Fr. Krininger (Hrsg.), *Die Ägäis und das westliche Mittelmeer. Beziehungen und Wechselwirkungen 8. bis 5. Jh. v. Chr.*, Archäologische Forschungen 4, Wien, 2000, S. 461-469.

¹⁹ S. A. Möller *a. O.*, S. 75-76, attische, korinthische und lakonische Keramik in Naukratis konnte von Ägineten dorthin gebracht werden.

archaischer Zeit. Ein Text bei Herodot (VII 147) erwähnt Getreidelieferungen aus dem Pontos nach Ägina²⁰, zudem könnte man auch ein Graffito aus Olbia anführen²¹.

2. Weihinschrift aus dem Tempel A

D. M. Pippidi, "Les plus anciennes inscriptions d'Istros", in : *Epigraphica. Travaux dédiés au 7^e Congrès d'épigraphie grecque et latine, Constantza 9-15 septembre 1977*, Bucarest, 1977, S. 14–16, Abb. 2. ISM I 103.

Jetzt verschollen, damals National-Museum für Altertümer Inv. Nr. 428. Fundstelle: 1963 in der Tempelzone, unter der Mauer zwischen dem Naos und dem Pronaos des Zeus-Tempels. Gelber Kalkstein, stark beschädigt. 12 x 8,5 x 2,8 cm. Rote Farbe durch das Eisenoxidieren. Auf einer Seite im Kreis geschriebene Inschrift, H der Buchstaben 0,5 und 0,7 cm.

[...]ωναρὸς ἀνέθηκεν τῶπιόλ[λωνι?] Πολυμ[...].

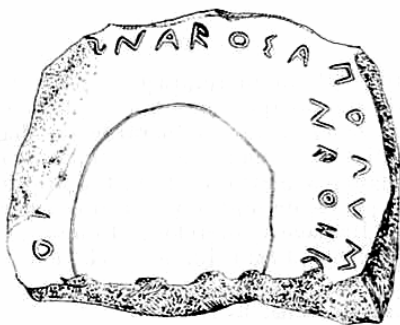


Abb. 4

Die zweite erörtere archaische Inschrift wurde 1963 innerhalb des Tempels A in der Tempelzone gefunden. Das mittlerweile verschollene Gestein trägt auf einer bearbeiteten Seite eine spiralförmige Weihinschrift, die als solche von Pippidi gedeutet wurde. Sie wurde zweimal mit einem ausführlichen Kommentar veröffentlicht, wie für die Telon-Inschrift. Ihr fragmentarischer Erhaltungszustand ließ Pippidi jedoch zu, nur wenige Rückschlüsse zu ziehen.

Durch die Form einiger Buchstaben (Epsilon, Sigma und Ny) wurde die Inschrift gegen das Ende des

6. – die erste Hälfte des 5. Jhs. datiert. Obwohl es bisher keine Inschrift aus der ersten Hälfte des 5. Jhs. in Istros gibt, ist eine spätere Datierung als das frühe 5. Jh. völlig auszuschließen. Eine Entwicklung der Schrift in den westpontischen Koloniestädten kann heute besonders durch die Funde aus Olbia in wesentlichen Zügen gezeichnet werden. Das Vorkommen von Epsilon mit stark geneigten Strichen, "V-förmigem" Ypsilon, Theta mit Punkt und Rho mit dem Fortsatz stellen demzufolge Gründe für eine Datierung ans Ende des 6. Jhs. dar.

Der Stein ist an mehreren Stellen gebrochen, so dass die Inschrift nur lückenhaft erhalten ist. Auf der linken Seite ist eine Gruppe von zwei Buchstaben zu sehen, ein Omikron und eine schräge Haste eines weiteren Buchstabens. Auf der anderen Seite ist der Text etwas bildhafter. Das Vorkommen von ἀνέθηκεν deutete auf den Charakter der Inschrift hin. Über dem Verb sind fünf Buchstaben zu lesen, die von Pippidi als Beginn des Namens des Dedikanten, Πολυμ-, gelesen wurden. Ohne weitere Bemerkungen wurden die Buchstaben vor dem Alpha gelesen, ΩΝΑΡΟΣ oder ΩΝΑΕΟΣ. Aufschlussreich für die Erklärung war die Fundstelle. Pippidi schlug aufgrund der damaligen Zuschreibung des Tempels A vor, dass es sich hier wahrscheinlich um eine Weihinschrift an Zeus Polieus handle, einer der Epiklesen von Zeus in hellenistischer und römischer Zeit²². Die unregelmäßige Schrift und die Qualität

²⁰ T. J. Figueira a. O., S. 234; P. Alexandrescu, "Histria in archaischer Zeit", in : P. Alexandrescu und W. Schuller (Hrsg.), *Histria. Eine Griechenstadt an der rumänischen Schwarzmeerküste*, Xenia 25, 1990, S. 54.

²¹ Χσάνθας ἔδοκε [δύο ἀν]τὶ μιᾶς (Ergänzung A.W. Johnston), das Graffito auf einem olbischen Gefäß wurde 1959 auf der olbischen Agora gefunden. Es wurde mehrmals veröffentlicht und diskutiert, J.G. Vinogradov, "Iz istorii arxaičeskoj Ol'vii", SovA 2, 1971, S. 232-238, deutsche Version in : *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz, 1997, S. 377-384; A.W. Johnston, "Anotherathema", ScAnt 3-4, 1989-1990, S. 311-314; Ders., in : L. H. Jeffery, a. O., S. 439, Kat. B; L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*, Hautes études du monde gréco-romain 22, Genève, 1996, S. 135-137, Kat. 86. Vinogradov schrieb das Graffito dem rhodischen Alphabet zu und datierte es in das erste Viertel des 6. Jhs. Diese Meinung wurde von L. Dubois völlig akzeptiert. Dagegen wurde es von A. W. Johnston dem äginetischen Alphabet zugeordnet und in das dritte Viertel des 6. Jhs. gesetzt.

²² Zum Zeus-Kult in Istros, vgl. *Histria* VII, S. 88-89 und S. 429-431.

des Steines²³ führten Pippidi zu dem Schluss, dass die Weihgabe “par un fidèle de condition modeste” gestiftet wurde.

Ein neuer Versuch zur Ergänzung der Inschrift beruht besonders darauf, dass die Anzahl der Weihungsformeln in archaischer Zeit gering ist. Ein Hinweis auf die Reihenfolge wird von dem einzigen sicher ergänzenden Element gegeben, nämlich dem Verb. Nach der Stellung der Buchstaben geht eindeutig hervor, dass das Sigma vor dem Alpha geschrieben wurde, andernfalls sollte die Inschrift fehlerfrei eingeritzt werden. Vor dem Verb ist üblicherweise ein Name, entweder des Dedikanten oder der Gottheit, zu erwarten. Der zweite Fall ist wegen der erhaltenen Buchstaben auszuschließen. Die sechs erhaltenen Buchstaben vor dem Alpha gehören höchstwahrscheinlich zur Endung des Namens des Dedikanten, -ωναρος. Über ἀνέθηκεν befindet sich eine weitere Zeile mit fünf erhaltenen Buchstaben, Πολυμ-, die von Pippidi als Beginn des Namens vom Dedikanten gedeutet wurde, zumal er gewöhnlich ist. Nach My ist der Stein gebrochen. Es ist eher anzunehmen, dass dieser zweite Name zum Vaternamen gehört und nicht getrennt von dem ersten zu lesen ist. Außerdem ist es zu erwarten, dass der Dedikant auch die Gottheit angibt²⁴. Auffallend sind zwei Buchstaben auf der linken Seite. Von dem zweiten ist nur eine schräge Haste erhalten. Zwischen dem Kappa und dem Omikron auf der linken Seite gibt es eine Lücke von ungefähr 7 cm. Aus der Vermessung der Buchstaben ergibt es sich, dass es in dieser Lücke mit etwa fünf Buchstaben zu rechnen ist. Während das Omikron eindeutig vorkommt, bleibt die Diskussion um den zweiten Buchstaben offen. Es ist vorsichtig zu vermuten, dass diese zwei Buchstaben dem Namen der Gottheit gehören. Unter den Gottheiten von der Tempelzone, die mehrmals epigraphisch nachgewiesen wurden, ist besonders Apollon zu erwähnen. Es ist durchaus möglich, dass auch diese Weihung an ihn gerichtet wurde.

Abbildungsnachweis:

Abb. 1, 3 : Weihinschrift von Telon, Seite A;

Abb. 2 : Weihinschrift von Telon, Seite B;

Abb. 4 : Weihinschrift aus dem Tempel A (nach ISM I 103).

Archäologisches Institut “Vasile Pârvan” Bukarest

²³ Der Stein wurde auch petrographisch untersucht, s. A. Baltreș, “Lithic Materials”, in: *Histria* VII, S. 461, Kat. P 39.

²⁴ Zu der weit verbreiteten Formel ὁ δεινα τοῦ δεινός ἀνέθηκεν τῷ θεῷ, vgl. M.-L. Lazzarini, *a. O.*, S. 63.

DE NOUVEAU SUR LE *KOINON* DU PONT GAUCHE À PARTIR D'UNE INSCRIPTION INÉDITE DE TOMIS

MARIA BĂRBULESCU

Au riche dossier épigraphique du *κοινόν* ouest-pontique vient s'ajouter une inscription fragmentaire grecque trouvée à Constantza à l'occasion des fouilles de sauvetage déroulées dans le périmètre de la cité de Tomis en 1989*.

Il s'agit d'une colonnette en calcaire, réutilisée en antiquité, taillée en ligne droite dans sa partie supérieure, qui a les dimensions suivantes : ht. = 0,58 m ; d. = 0,23 m (inv. 35808 MINAC). Les lettres, hautes de 5,6-6,4 cm, sont soigneusement gravées ; le *sigma* a une forme rectangulaire et angulaire (fig. 1). *Première moitié du III^e s. ap. J.-C.*

De l'inscription, seule la partie finale est conservée, disposée sur 5 lignes :

βουλευ-
τῆς
τῆς Πεν-
ταπόλε-
ως

« conseiller de la Pentapole ».

L'épigraphe, bien que fragmentaire, est particulièrement intéressante pour l'organisation de la communauté des villes du Pont Gauche.

Nous ne nous attarderons pas ici sur la constitution du *κοινόν* des Hellènes du Pont Gauche, laquelle a été placée à des dates différentes : sans exclure l'époque hellénistique¹, l'on a préféré une datation de l'époque romaine, du temps d'Auguste² ou de Tibère³, ou bien vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., simultanément avec l'intégration de la Dobroudja à la province de Mésie⁴. La situation de la communauté est plus discutée à partir du II^e s. ap. J.-C.

En effet, puisque tous les documents épigraphiques qui concernent le *κοινόν* ouest-pontique en tant qu'organisme du culte impérial, ayant à sa tête un pontarque, datent des II^e-III^e siècles ap. J.-C. (la

* Nous devons cette information à notre collègue Traian Cliante, que nous remercions à cette occasion aussi.

¹ Voir la discussion chez D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest,² 1967, p. 423-424, n. 65-66 ; Em. Doruțiu-Boilă, « Contribution épigraphique à l'histoire de Tomis à l'époque du Principat », *Dacia NS* 19, 1975, p. 153, n. 12-13 ; M. Musielak, *infra*, n. 5.

² D. M. Pippidi, « Un nouveau document sur le koinon pontique au II^e siècle. En marge d'un album agonistique d'Istros », *BCH* 84, 1960, p. 434-458 = *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest-Amsterdam, 1975, p. 230-249 ; idem, *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988, p. 243, n. 9 ; idem, *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Bucarest-Paris, 1984, p. 208-210, 232, n. 21 et p. 241 ; idem, dans *ISM I*, p. 355-359 (avec la bibliographie du problème).

³ I. Stoian, « Sur la communauté des cités grecques du Pont Gauche », *Latomus* 24, 1965, p. 70-89 = *Études histriennes*, Bruxelles, 1972, p. 147-166, sépare l'apparition du *κοινόν* du temps d'Auguste ou de Tibère de la pontarchie, c'est-à-dire le *κοινόν* en tant qu'organisme du culte impérial, constitué au temps d'Hadrien ; les deux étapes se retrouvent chez d'autres chercheurs aussi.

⁴ A. Avram, dans *ISM III*, p. 56-60 ; 63-69 (deuxième moitié du I^{er} s. ap. J.-C.). En ce qui concerne l'extension de la province de Mésie à l'époque des Flaviens, voir aussi A. Suceveanu, « M. Arruntius Claudianus et l'annexion romaine de la Dobroudja », *Ancient Society* 22, 1991, p. 255-276.

première moitié)⁵, on a estimé que cette structure a été créée pendant le règne d'Hadrien⁶, sans exclure de cette discussion l'époque de Trajan, dans la période où celui-ci réorganisa les provinces danubiennes (107-117 ap. J.-C.)⁷.

La confédération des Grecs du Pont Gauche, connue au II^e s. ap. J.-C. sous le nom de τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων⁸ ou simplement ἡ Ἑξάπολις⁹, puis au III^e s., à la suite de l'assignation de Mésambria à la province de Thrace en 202¹⁰, τὸ κοινὸν τῆς Πενταπόλεως¹¹, respectivement ἡ Πεντάπολις¹², jusque vers le milieu du III^e s. ap. J.-C.¹³, est bien illustrée par les inscriptions. Les chercheurs se sont surtout penchés sur son mode d'organisation.



Fig. 1. L'inscription de Tomis qui atteste un conseiller de la Pentapole.

⁵ D. M. Pippidi, *Contribuții*², p. 401-431 ; G. Mihailov, « The Western Pontic Koinon », *Epigraphica* 41, 1979, p. 7-42 ; M. Musielak, « Pontarchowie », in L. Mrozewicz et K. Iłski (éds.), *Studia Moesiaca* I, Poznań, 1994, p. 101-115 ; K. Nawotka, *The Western Pontic Cities. History and Political Organization*, Amsterdam, 1997, p. 234-236 ; A. Avram, *ISM* III, p. 67-71.

⁶ P. Veyne, « Augustal de l'an I – premier pontarque », *BCH* 90, 1966, p. 144-155 ; M. Musielak, « Πρῶτος ποντάρχης » *Pontica* 26, 1993, p. 195.

⁷ K. Nawotka, « KOINON TOY ΠΟΝΤΟΥ », *Balkanica Posnaniensia* 5, 1990, p. 151-161 ; idem, « The First 'Pontarch' and the Date of the Establishment of the Western Pontic KOINON », *Klio* 75, 1993, p. 342-350 ; A. Avram, *ISM* III, p. 64, n. 259, p. 68-69, n. 282, p. 430, considère comme plus probable l'époque d'Hadrien.

⁸ *ISM* II 97 ; cf. Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 152-156 ; M. Musielak, *Studia Moesiaca* I, 1994, p. 102. Pour Πόντος, respectivement Εὐώνυμος Πόντος, dans les inscriptions et sur les monnaies concernant la métropole de Tomis, voir *infra*, n. 61.

⁹ *ISM* II 52, 69 ; *ISM* III 99 (100), 104.

¹⁰ G. Mihailov, *op. cit.*, p. 27 ; *ISM* III, p. 71. Pour la composition de l'Hexapole, voir aussi la proposition de M. Tatscheva, « Das westpontische Koinon (2.-3. Jh.) », dans *Macht und Gesellschaft in den römischen Provinzen Moesia und Thracia* II, Sofia, 2004, p. 181-190 (en bulgare, résumé en allemand).

¹¹ *IGB* I² 64 (Odessos).

¹² *ISM* I 143 ; *IGB* I² 15 bis ; 15 ter.

¹³ *ISM* III 75 (après le milieu du III^e s. ap. J.-C.) ; D. M. Pippidi, *Dicționar de istorie veche a României*, Bucurest, 1976, p. 18 : le κοινόν a fini son existence peut-être vers l'époque des réformes de Dioclétien.

Ainsi, on a beaucoup insisté sur la fonction de *πρῶτος ποντάρχης* détenue par M. Ulpius Artémidôros, un des notables d'Histria attesté sur une plaque de marbre mentionnant les noms des vainqueurs d'un concours sacré (*ιερός ἀγών*)¹⁴, inscription datée des environs de 140 ap. J.-C.¹⁵.

La titulature de *πρῶτος ποντάρχης* a été expliquée de manières différentes:

- au sens temporel absolu, comme premier pontarque à la tête du *κοινόν* ouest-pontique (dans sa structure du II^e s. ap. J.-C.)¹⁶ ;
- toujours au sens chronologique, mais par rapport à des pontarques en provenance de la même ville¹⁷ ;
- au sens hiérarchique, en soulignant la prééminence du premier pontarque par rapport aux autres pontarques (locaux) réunis dans un conseil¹⁸.

La découverte, récente d'une inscription à Callatis, dédiée à l'empereur Marc Aurèle et à ses fils, aux soins du gouverneur de la province Valerius Bradua, par [Τ(ίτος) Αἴλιος Μινίκιος Ἀθαναίων, ὁ πρῶτος ποντάρχης καὶ ἀρχιερεὺς καὶ ἄρξας τῆς Ἑξαπόλεως, καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ Τ(ίτος) Αἴλιος Μινίκιος Μοσχίων ποντάρχης.....]ος....¹⁹, à l'occasion de la reconstruction d'une partie de l'enceinte callatienne par ceux-ci, nous invite à revenir sur quelques aspects concernant la pontarchie²⁰.

L'intervention des deux pontarques s'inscrit dans l'effort général de reconstruction de la fortification de Callatis ; en effet, les Callatiens ont rebâti les murs grâce à l'action du gouverneur mentionné, M. Valerius Bradua, qui a veillé sur la levée des taxes et l'œuvre de reconstruction des remparts²¹. La réfection de l'enceinte callatienne est également mise en évidence par les données archéologiques²².

En ce qui concerne le problème de la pontarchie, ISM III 99 a occasionné la restitution d'une inscription plus ancienne trouvée à Callatis, ISM III 100, d'où l'on a éliminé le nom du pontarque Valerius, enregistré dans les études antérieures (en réalité, le nom du gouverneur susmentionné) ; en revanche, l'on a ajouté à la liste des pontarques en provenance de Callatis les deux magistrats attestés par ISM III 99.

Une information extrêmement précieuse offerte par ISM III 99 est la mention d'un *πρῶτος ποντάρχης*. Elle s'ajoute à celle déjà connue à Histria, ce qui élimine la possibilité que ce syntagme définisse le premier pontarque de la communauté ouest-pontique dans le sens temporel absolu. T. Aelius Minicius Athanaïôn mentionne sa qualité de premier pontarque, grand prêtre [et principal magistrat de l'Hexapole]²³, tandis que son fils est désigné par le seul titre de pontarque ; les 20-21 lettres qui manquent à la fin de la ligne 6 et la terminaison...ος, du début de la ligne 7, n'excluent pas la restitution *ποιντάρχης τῆς ἰδίας πατρίδος*²⁴, formule rencontrée aussi dans une inscription de Dionysopolis (IGB I² 14).

¹⁴ ISM I 207 (140-160 ap. J.-C.) ; D. M. Pippidi, « Din nou despre pontarhi și pontarchie », SCIV 18, 1967, 3, p. 423-430 = *Scythica Minora*, p. 250-256.

¹⁵ K. Nawotka, « Pierwszy Pontarcha raz jeszcze », in L. Mroczewicz et K. Iłski (éds.), *Studia Moesiaca* II, 1994, p. 79-84 ; idem, *The Western Pontic Cities. History and Political Organization*, Amsterdam, 1997, p. 225.

¹⁶ P. Veyne, *op. cit.*, p. 149 et suiv. ; M. Musielak, *Pontica* 26, 1993, p. 191-195 ; K. Nawotka, « ISM I 207 (Istros) Reconsidered », ZPE 120, 1998, p. 107-108 (SEG XLVIII 970 ; Ann. ép. 1999, 1343 ; il restitue aux l. 3/4 M. Οὐλί(πίου) - - λώρου, « le premier pontarque » M. Ulpius [-]loros étant, à son avis, autre que le pontarque M. Ulpius Artémidôros (ISM I 137). Voir plus bas, note 44.

¹⁷ D. M. Pippidi, *Scythica Minora*, p. 230-249 ; 250-256 ; J. Deininger, « Zu einer neuen Hypothese über die Pontarchie im westpontischen Koinon », ZPE 51, 1983, p. 223.

¹⁸ Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 154-155, n. 26 ; G. Mihailov, *Epigraphica* 41, 1979, p. 29-33.

¹⁹ ISM III 99 (172 ap. J.-C.).

²⁰ *Ibidem*, p. 428-431 ; A. Avram, M. Bărbulescu et M. Ionescu, « À propos des pontarques du Pont Gauche », *Ancient West & East* 3, 2004, 2, p. 354-364.

²¹ Voir également à ce propos ISM III 97 (172 ap. J.-C.) et 98 (traduction grecque du n° 97).

²² M. Ionescu et V. Georgescu, « Le système défensif callatien », in *Studia Danubiana* I. *The Roman Frontier at the Lower Danube 4th – 6th Centuries*, dans *The Second International Symposium (Murighiol/Halmyris, 18-24 August 1996)*, Bucharest, 1998, p. 205-219 ; M. Ionescu et Gh. Papuc, *Sistemul de apărare a litoralului Dobrogei romane (sec. I-VII p. Chr.)*, Constanța, 2005, p. 93-100.

²³ ISM III 99, l. 5-6 et p. 427 : ἀρχιερεὺς καὶ ἄρξας τῆς Ἑξαπόλεως ; les formules [ἄρξας τῆς πόλεως ou même υἱὸς τῆς πόλεως « semblent être un peu trop courtes ». Ces dernières restitutions annuleraient la mention de l'Hexapole (formule pourtant justifiée, compte tenu de la date de l'inscription), mais pas du tout la qualité de chef de la communauté du personnage, assurée par les titres conservés sur la pierre.

²⁴ *Ibidem*, cette restitution n'est pas exclue. On ne peut pas omettre non plus la restitution *ποιντάρχης καὶ υἱὸς τῆς πόλεως* (sic) ; pour la dernière formule, voir toujours à Callatis, ISM III 174, et pour les deux titres

T. Aelius Minicius Athanaïôn, πρῶτος ποντάρχης, semble donc être le premier pontarque de Callatis, qui se trouvait à la tête de la communauté, étant ainsi désigné par rapport aux autres pontarques originaires de cette ville²⁵. Compte tenu de la date de l'inscription, 172 ap. J.-C., et du fait qu'il apparaît à côté de son fils, pontarque lui-aussi, T. Aelius Minicius Athanaïôn aurait détenu cette magistrature beaucoup plus tôt, peut-être lors du règne d'Antonin le Pieux. Le nom romanisé, reçu à l'occasion de l'octroi de la citoyenneté, sous le gouverneur L. Minicius Natalis Quadronius Verus (140/141 – 144)²⁶, peut soutenir une telle hypothèse. Un des deux pontarques est mentionné à côté d'un autre membre de la famille, [Τ(ΙΤΟΣ) Αἴ(ΛΙΟΣ)] Μινίκιος Πούδεις, cette fois-ci dans un contexte religieux, sur une table sacrée (?) en marbre de l'époque de Marc Aurèle²⁷. À l'égard de cette famille impliquée dans la direction du κοινόν ouest-pontique, nous mentionnons une inscription histrienne du III^e s. ap. J.-C. consacrée à Poseidon Héliconios (Ποσειδῶνι Ἑλικωνίῳ) par Τίτος Αἴλιος Μινίκιος |, ποντάρχης τῆς Πενταπόλεως ἀπὸ [πατρὸς καὶ] | ἱερεὺς τοῦ θεοῦ διὰ βίου ...²⁸. Le personnage met expressément en évidence l'ancienneté de ses ancêtres à la tête de la communauté, tout en mentionnant, comme il arrive d'ailleurs souvent dans l'antiquité, l'héritage dans la famille de certaines dignités civiles et religieuses, et son nom nous fait penser aux Minicii attestés maintenant à Callatis²⁹.

La titulature complète de T. Aelius Minicius Athanaïôn, ὁ πρῶτος ποντάρχης καὶ ἀρχιερεὺς καὶ ἄρξας τῆς Ἑξαπόλεως, confirme la double qualité de beaucoup de pontarques, à la fois chefs administratifs et spirituels de la communauté ouest-pontique. Nous ne pouvons pas préciser à partir de cette inscription si les charges étaient détenues simultanément, autrement dit, s'il s'agissait d'un dirigeant (temporaire) du κοινόν, ayant cumulé les deux charges, où les attributions civiles allaient de pair avec les tâches religieuses, voire agonistiques (comme on l'a souvent argumenté)³⁰, ou bien si les dignités de pontarque et de grand prêtre du culte impérial étaient deux fonctions distinctes, détenues à des moments différents de la carrière du personnage (selon d'autres opinions)³¹.

Puisque la dernière hypothèse s'appuie, entre autres, sur l'existence des magistrats qui portaient uniquement le titre de ποντάρχης, c'est le deuxième pontarque attesté dans l'inscription récemment découverte à Callatis qui nous attire l'attention.

T. Aelius Minicius Moschiôn apparaît, en effet, comme ποντάρχης ou πολιντάρχης τῆς ἰδίας πατρίδος. En l'absence de la mention expresse de la qualité de ποντάρχης τῆς Ἑξαπόλεως | τῆς Πενταπόλεως, ποντάρχης καὶ ἄρξας τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων | ... τῆς Πενταπόλεως, titres qui indiquent la présence des personnes à la tête de la communauté, ceux qui sont mentionnés comme pontarques tout court ont été considérés soit comme pontarques locaux, membres d'un conseil dirigé par le πρῶτος ποντάρχης³², soit comme les dirigeants du *koinon*, dont la titulature pouvait apparaître complète ou simplifiée dans des inscriptions³³.

Un exemple édifiant serait représenté par T. Cominius Claudianus Hermaphilos : une fois il est désigné comme pontarque de l'Hexapole et ἀρχιερεὺς³⁴, tandis que dans l'inscription posée par « le

ensemble, ISM II 52. En revanche, la restitution πολιντάρχης καὶ ἀρχιερεὺς τῆς πατρίδος semble être trop longue ; nous ne pouvons pas attribuer à T. Aelius Minicius Moschiôn la qualité de grand prêtre du culte impérial à Callatis, pareillement à un personnage de Dionysopolis, attesté dans une inscription de Claros, avec le titre de ἀρχιερεὺς τῆς πατρίδος, cf. L. Robert, RPh, 1959, p. 204, n. 2.

²⁵ ISM III, p. 71 : liste des pontarques originaires de Callatis.

²⁶ L. Petersen, PIR² V/2, 1983, M 620 ; B. Thomasson, *Laterculi praesidium*, Göteborg, 1984, I, 20 b, n° 82 ; Em. Doruțiu-Boilă, « Legații Moesiei Inferioare între anii 137 și 160. I. Legații între anii 137 și 150 », SCIVA 40, 1989, 2, p. 161 ; M. Bărbulescu et A. Rădulescu, « Dedicatii imperiale din Tomis », Pontica 30, 1997, p. 167-170, n° 1 ; ISM III 114, p. 445-446.

²⁷ ISM III 70 : Οἱ παρὶ ἐιρέα Τ(ΙΤΟΝ) Αἴ(ΛΙΟΝ) [Μ]ινίκιον....

²⁸ ISM I 143 : Τίτος Αἴλιος Μιν[ουκιανός] ; G. Mihailov, *Linguistique balkanique* 27, 1984, 3, p. 84, rejette cette restitution du nom, cf. A. Avram, dans ce même volume, p. 99).

²⁹ L. Ruscu, « Families at Histria, Tomis and Callatis: two Prosopographical Notes », in *Orbis antiquus. Studia in honorem Ioannis Pisonis*, Cluj-Napoca, 2004, p. 910-911 ; A. Avram *et alii*, *op. cit.*, p. 359 : Τίτος Αἴλιος Μιν[ίκιος].

³⁰ D. M. Pippidi, « Iarăși despre organizarea Comunității pontice. Relația ποντάρχης - ἀρχιερεὺς », StCl 17, 1977, p. 196-198 = *Studii de istorie și epigrafie*, p. 178-180 ; J. Deininger, *op. cit.* ; J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1984, 266.

³¹ I. Stoian, *Études histriennes*, 1972, p. 163.

³² Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 155, n. 23 ; G. Mihailov, *Epigraphica* 41, 1979, p. 29-33.

³³ M. Musielak, *Pontica* 26, 1993, p. 191-192.

³⁴ ISM II 69 : τὸν ποντάρχην τῆς Ἑξαπόλεως καὶ ἀρχιερέα...

Conseil et le Peuple de la métropole du Pont, Tomis » à son frère Attalos, fils d'Euménès, le personnage apparaît comme simple pontarque³⁵.

Dans une autre épigraphe de Tomis, extrêmement importante pour l'apparition et la structure de la communauté au II^e s. ap. J.-C., car la première à la mentionner à cette époque, à savoir une dédicace adressée au « Pontarque et grand prêtre de l'Hexapole, fils du Pont et premier agonothète du divin Antinoos, T. Flavius Poseidônios, fils de Phaidros, pontarque et fils de la cité » (υἱὸν Φαίδρου τοῦ ποντάρχου καὶ υἱοῦ τῆς πόλεως) (ISM II 52), la titulature du père apparaît abrégée. Phaidros a détenu cette magistrature évidemment avant la date de l'inscription (130-138 ap. J.-C.), probablement vers la fin du règne de Trajan ou le début du règne d'Hadrien³⁶.

Même si le fils est parvenu à la tête de la communauté et le père est présenté comme simple pontarque (ce qui normal), à peine saurait-on supposer la simultanéité des deux charges ; il est beaucoup plus naturel de penser qu'un intervalle de temps les a séparées.

C'est la même observation que l'on pourrait faire en ce qui concerne les deux pontarques de Callatis : qu'un intervalle de temps aura séparé le père et le fils dans l'exercice de leurs magistratures.

T. Aelius Minicius Athanaïôn se trouvant peut-être à la tête de la communauté dans les années 50-60 du II^e s. ap. J.-C. (ou même plus tôt), fournirait un argument supplémentaire pour l'apparition du κοινόν dans la structure mentionnée plus haut, étant donné que la première personne de Callatis est parvenue à sa direction seulement au temps d'Antonin le Pieux, si le raisonnement s'avère être correct³⁷. La titulature complète du père n'aura pas fait obligatoirement nécessaire sa répétition pour le fils, bien que la simple appellation de ποντάρχης ou éventuellement ποντάρχης τῆς ἰδίας πατρίδος soit digne d'intérêt. Une telle définition de la charge serait identique à celle rencontrée à Dionysopolis, où M. Aurelius Antipatros était ἀρχιερεὺς καὶ ποντάρχης τῆς ἰδίας πατρίδος (IGB I² 14). Les titres ont été interprétés de manière différente³⁸ et on a proposé pour le second au lieu de « pontarque originaire de Dionysopolis », la traduction « pontarque de la cité de Dionysopolis », à côté d'autres pontarques pour chacune des cités membres du Koinon³⁹. L'hypothèse est pourtant contredite par l'introduction de M. Aurelius Antipatros sur la liste des chefs spirituels et administratifs du κοινόν⁴⁰.

Certes, on ne saurait ignorer que dans les deux inscriptions il y a un personnage au titre de πρῶτος ποντάρχης, à Histria (ISM I 207) et à Callatis (ISM III 99). Le premier de deux inscriptions mentionne aussi un simple pontarque⁴¹, ce qui, formellement, n'excluerait pas l'existence d'un collège de pontarques ayant à sa tête un premier pontarque. L'affirmation reste hypothétique tant qu'elle s'appuie sur la seule simultanéité des deux fonctions déduite grâce à la mention des personnages dans le même document épigraphique. On y ajoute la signification surtout chronologique de l'adjectif πρῶτος⁴², ce qui place M. Ulpius Artémidôros⁴³ dans la haute charge à la tête du κοινόν de la part d'Histria au temps d'Hadrien⁴⁴. À propos de l'intervalle de temps qui doit avoir séparé les deux pontarques attestés à Callatis – père et fils – dans l'exercice de la charge, nous nous sommes prononcées plus haut, même si nous les voyons, tous les deux, en 172 ap. J.-C., dans une action de réfection de l'enceinte callatienne.

³⁵ *Ibidem*, 70 : ... ποντάρχου... ; D. M. Pippidi, *Scythica Minora*, p. 243.

³⁶ P. Veyne, *op. cit.*, p. 151 ; D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 253 ; K. Nawotka, *op. cit.* (plus haut, n. 7) ; A. Avram, ISM III, p. 68, n. 273 et p. 430.

³⁷ A. Avram *et alii*, *op. cit.*, p. 361.

³⁸ P. Veyne, *op. cit.*, p. 153, n. 2 : « archiereus local du Koinon à Dionysopolis » ; cette interprétation est mise en doute par D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 252, n. 13.

³⁹ Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 155.

⁴⁰ D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 248 et 253.

⁴¹ ISM I 207, l. 7 : [Τ.] Κομνίου Εὐξενίδου νεωτέρου, ποντάρχου.

⁴² P. Veyne, *op. cit.*, p. 150 et notes 5-6 ; D. M. Pippidi, *Scythica Minora*, p. 254-255, n. 27.

⁴³ ISM I 207, 137 et 193. Sur la généalogie du personnage, voir M. Musielak, in L. Mroczewicz et K. Ilski (éds.), « Prosopographia Histriaca im 2. Jh.: Artemidoros, der Sohn des Herodoros und M. Ulpius Artemidoros, der Pontarch », in *Prosopographica*, Poznań, 1993, p. 109-114 ; A. Avram, dans ce même volume, p. 98-99, n° 137.

⁴⁴ Voir l'interprétation différente de K. Nawotka (plus haut, note 16), avec la réserve exprimée par A. Avram, *loc. cit.*, n° 207.

Au vu de la liste des simples pontarques, l'exemple de T. Cominius Claudianus Hermaphilos, lequel apparaît avec sa titulature complète dans l'inscription posée en son honneur (ISM II 69) et simplifiée dans celle de son frère (ISM II 70), nous suggère une pratique qui pourrait être beaucoup plus fréquente.

À Tomis sont honorés de la même manière par le Conseil et le peuple des personnages comme Aurelius Priscus Annianus, dont la présence à la tête du κοινόν est explicitement signalée⁴⁵, et Aurelius Priscus Isidoros, probablement le père du premier, dont l'activité déployée de manière similaire nous porte à déduire la qualité de chef de la communauté⁴⁶.

Les deux titres souvent associés ποντάρχης καὶ ἀρχιερεὺς, sur lesquels on a réfléchi plus d'une fois⁴⁷, assurent évidemment la présence de leurs possesseurs à la tête du κοινόν⁴⁸, avec une réserve à l'égard du pontarque de Dionysopolis (IGB I² 14), placé par la formule utilisée dans la sphère « locale », auquel on peut ajouter à présent un éventuel exemple à Callatis (ISM III 99).

Ceux qui restent incertains dans la sphère « locale » sont les pontarques qui apparaissent après un personnage à titulature complète, une répétition n'étant plus nécessaire, peut-être, d'autant plus lorsqu'ils sont mentionnés en filiation, comme Phaidros à Tomis (ISM II 52) ; tout d'abord, nous y ajoutons Birrios Léôn, ποντάρχης, mentionné après T. Aelius Min[icius], ποντάρχης τῆς Πενταπόλεως, dans la dédicace à Poseidon Héliconios d'Histria (ISM I 143)⁴⁹.

Le contexte épigraphique nous montre donc qu'une partie des pontarques placés dans la sphère « locale » ne se justifient pas ; cependant, nous n'avons pas dans tous les cas une explication pour l'absence du nom du κοινόν, comme dans celui du pontarque P. Aelius Proclianus d'Odessos⁵⁰. À Tomis, on consacre un autel important à Apollon *Agyeus* sous la magistrature de P. Flavius Théodôros, δισποντάρχης⁵¹. La réitération de la magistrature est prouvée toujours là par un illustre personnage (ISM II 188) qui pourrait être identifié à un des pontarques attestés à la tête de la communauté⁵².

Les données épigraphiques nous amènent donc, jusqu'à présent, à annuler l'hypothèse *a* concernant la charge de πρῶτος ποντάρχης au sens temporel absolu, à confirmer très probablement l'hypothèse *b* au sens chronologique du titre par rapport aux pontarques issus de la même ville et permettent une correction de l'hypothèse *c*, laquelle ne saurait être entièrement rejetée jusqu'à une nouvelle découverte épigraphique plus édifiante.

En effet, sur la base des deux inscriptions d'Histria (ISM I 207) et Callatis (ISM III 99), le pontarque placé à la tête du κοινόν semble être nommé πρῶτος ποντάρχης exclusivement par rapport aux propres concitoyens parvenus à la même magistrature ; la titulature officielle retrouvée dans plusieurs inscriptions, en fonction de l'évolution structurale du κοινόν, devait contenir le nom de celui-ci⁵³, même si, pour diverses raisons, on y rencontre des formes simplifiées.

Pareillement à d'autres κοινά de l'Orient gréco-romain, la pontarchie ne semble point être une institution collégiale⁵⁴. Mais il y avait un conseil de la communauté, connu depuis bien longtemps ; nous

⁴⁵ ISM II 97 : ... ἄρξαντα τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων καὶ τῆς μητροπόλεως τὴν α' ἀρχὴν ἀγνῶς καὶ ἀρχιερασάμενον...

⁴⁶ *Ibidem*, 96 : ... τὸν ποντάρχην καὶ ἄρξαντα τὴν | πρώτην ἀρχὴν ἀγνῶς καὶ ἀμέμπως | καὶ ἀρχιερασάμενον... ; voir plus bas, note 52.

⁴⁷ *Supra*, notes 2-7, 30-31. G. Mihailov, *Epigraphica* 41, 1979, p. 29-42, estime que le premier pontarque ne doit pas être considéré comme identique au grand prêtre du *koinon*.

⁴⁸ D. M. Pippidi, *passim* ; ISM I, p. 315 : la dignité de pontarque et celle de grand prêtre du culte imperial sont indissolublement liées ; *Scythica Minora*, p. 243, sont exclus les ἀρχιερεῖς municipaux.

⁴⁹ M. Musielak, *Pontica* 26 1993, p. 192, rejette l'ordre hiérarchique des personnages ; une opinion contraire chez Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 155 : « De la rédaction de cette inscription, il ne résulte aucun rapport d'antériorité entre les deux pontarques, les deux étant en même temps prêtres de l'association et pontarques, à cette différence près que l'un était prêtre à vie et pontarque du Koinon, tandis que le second était prêtre pour l'année en cours et simple pontarque ». L'idée de la simultanéité des charges, pour quelques cas au moins, reste pourtant incertaine.

⁵⁰ IGB I² 64 bis : ...Π(όπλιον) Αἴλιον Προκλιανὸν ποντάρχην βουλὴ | δῆμος .

⁵¹ ISM I 116 (I, II) ; les inscriptions ont été gravées à des dates différentes mais rapprochées, la dernière mentionnant le nom du gouverneur Catonius Vindex, pour lequel, voir Em. Doruțiu-Boilă, « Die Statthalter Niedermösens zwischen 161 und 175 », *Dacia* NS 36, 1992, p. 32-33, 35 (170-172/173).

⁵² ISM II 188, l. 9 : Δις γὰρ ἐποντάρχησα... ; voir aussi ISM II 97 et 96 ; M. Musielak, *Studia Moesiaca* I, 1994, p. 113-114, n° 13-14.

⁵³ *Ibidem*, p. 103 ; plus haut, notes 5, 8-13 et 32.

⁵⁴ J. Deininger, *op. cit.*, p. 221-223 ; A. Avram, ISM III, p. 68-69, n. 278 et p. 429.

pensons à τῆς Πενταπόλεως βουλευταί de passage par la ville de Dionysopolis, lesquels ont reçu des dons offerts par un gymnasiarque local, à côté du Sénat et d'autres catégories de magistrats⁵⁵. Les conseillers auront participé à des festivités de la communauté déroulées en dehors de la capitale du κοινόν, ce qui nous invite à nous interroger sur les attributions de ceux-ci.

En ce qui concerne la composition, on a supposé que les « pontarques locaux représentaient les différentes villes au conseil du Koinon »⁵⁶ ; vu que tous les pontarques connus sont entraînés dans la vie de leurs villes, qu'ils sont récompensés avec le titre de υἱὸς τῆς πόλεως (épithète qui souligne leur position d'exception au milieu des concitoyens des villes ouest-pontiques) et d'autant plus avec celui de υἱὸς τοῦ Πόντου⁵⁷, compte tenu également du fait qu'ils détiennent certaines magistratures (y compris l'archontat) et qu'ils accomplissent des charges sacerdotales⁵⁸, il devient évident que la liste de ceux qui ont pu participer à un tel conseil doit être élargie avec les ex-pontarques du κοινόν, d'autant plus que le nombre des pontarques locaux s'est avéré sensiblement diminué⁵⁹.

Jusqu'à présent, on peut déduire des inscriptions l'existence d'un pontarque à la tête de la communauté issu des villes membres du κοινόν ouest-pontique et d'un conseil (ἡ βουλή) présidé probablement par celui-ci⁶⁰. L'inscription récemment découverte à Tomis qui nous a occasionné cette discussion atteste encore un βουλευτῆς τῆς Πενταπόλεως, sans qu'elle nous fournisse son nom et sa carrière antérieure. La communauté a eu, pendant la première moitié du III^e s. ap. J.-C., période à laquelle appartient notre épigraphe, un tel conseil, revêtant bien probablement cette structure dès son organisation à l'époque de Trajan ou plutôt d'Hadrien.

L'apparition de cette inscription à Tomis confirme une fois de plus, si besoin il est, que le siège du conseil se trouvait dans la capitale qui porte, à partir d'Antonin le Pieux, le titre de μητρόπολις Πόντου Τόμις et à l'époque des Sévères ἡ λαμπροτάτη μητρόπολις καὶ α' τοῦ Εὐωνύμου Πόντου Τόμις⁶¹.

En ce qui concerne les attributions du conseil, on pourrait les définir uniquement par rapport à celles du ποιντάρχης, respectivement ἀρχιερεὺς, dans les domaines civil, religieux, agonistique et diplomatique⁶². Tout ces aspects attendent d'être éclaircis par de nouvelles découvertes.

Le κοινόν ouest-pontique reste essentiellement un organisme de représentation, une structure créée pour faciliter les rapports des Grecs de cet espace avec les autorités impériales, un moyen par lequel ils pouvaient manifester leur loyalisme envers le souverain par la pratique du culte impérial⁶³.

Université « Ovidiu » de Constanța

⁵⁵ IGB I² 15 bis : δόντα καὶ διανομὰς τῇ τε κρατί(σ)τῃ βουλῇ [καὶ] | [τ]οῖς παρε(πι)δημ(ήσ)α(σ)ιν τῆς [Πεν]τ(α)[πόλ]εω(ς) βουλευ(σ)ταῖ(ς), ἀ(γ)οραίοις, ἰα[τ]ρ[ο]ῖς, παι(δε)υταῖς; 115 ter.

⁵⁶ Em. Doruțiu-Boilă, *Dacia* NS 19, 1975, p. 156.

⁵⁷ ISM I 180, 207 et p. 359 ; ISM II 52 ; IGB I² 67.

⁵⁸ G. Mihailov, *passim* ; M. Musielak, *op. cit.*, p. 101-115.

⁵⁹ Il nous reste difficile à dire davantage sur les pontarques attestés dans les inscriptions fragmentaires : ISM II 25, l. 3-5 ; IGB I² 295 ; M. Tatscheva, *op. cit.*, admet l'existence des pontarques dans les villes du *koinon*.

⁶⁰ Em. Doruțiu-Boilă, *op. cit.*, p. 155.

⁶¹ ISM II 54, 58, 59, 61, 70-72, 82, 85, (91), 92, 96, 97, 101, 105, 108, 110 : μητρόπολις Τόμις ; μητρόπολις Πόντου Τόμις ; μητρόπολις τοῦ Εὐωνύμου Πόντου Τόμις ; M. Bărbulescu et A. Rădulescu, *op. cit.*, p. 170-175, fig. 2 ; *idem*, *Pontica* 24, 1991, p. 130-141, n° 3-4 (Valerianus et Gallienus ; M. Aurelius Caesar) : *Metropolis Tomitanorum*. En ce qui concerne la dénomination sur les monnaies, voir plus récemment M. Iacob, « Noi descoperiri de monede tomitane în Dobrogea. Atelierul monetar tomitan », *Peuce* NS 1 (14), 2003, p. 296-311. Sur la métropole Tomis à l'époque du Principat, I. Stoian, *Tomitana, contribuții epigrafice la istoria cetății Tomis*, București, 1962 ; ISM II, *passim* ; A. Suceveanu, *Viața economică în Dobrogea romană, sec. I-III e.n.*, București, 1977, *passim* ; A. Suceveanu et A. Barnea, *La Dobroudja romaine*, București, 1991, *passim*.

⁶² ISM I 180 ; IGB I² 16 (Dionysopolis) ; ISM III 122 et p. 70.

⁶³ Cf. D. M. Pippidi, *Parerga*, p. 76 ; la précision concernant le κοινόν comme organisme du culte impérial se retrouve dans toute la bibliographie du problème en question.

TROIS FRAGMENTS DE DIPLÔMES MILITAIRES DE DOBROUDJA

CONSTANTIN C. PETOLESCU, ANTONIU-TEODOR POPESCU

Il y a quelques années, dans une collection privée de Bucarest parvinrent trois fragments de diplômes militaires provenant du territoire de l'ancienne Scythie Mineure (actuellement Dobroudja, en Roumanie), sans pouvoir préciser la localité¹.

1. Fragment de la première tablette d'un diplôme (*tabella I*) ; dimensions : 7,6 × 5 × 0,2 cm ; hauteur des lettres : 0,3-0,5 cm. Musée de la Banque Nationale de Roumanie. Fig. 1.

Tabella I intus :

BASSO ET ANT...
DITONE BELLI I...
AVCTORATI SV...
RVM NOM...
RISQVE EO...
VXORIBVS

Tabella I extrinsecus :

.....VZI F.....
ET MACEDONI F..
DESCRIP ET RECOGNITVM E...
ROMAE IN CAPITOLIO AD A...
TRIS EIVS PODI PARTE SIN...
LOC XX

Pour l'élucidation de ce document épigraphique, le premier indice nous est fourni par les lignes 1-3 de l'*intus* ; on peut les comparer spécialement avec les lignes 4-9 d'un autre diplôme du 5 avril 71 émis pour les marins de la flotte de Ravenne : *nauarchis et trierarchis et remigibus qui militauerunt in classe Rauennate sub Sex. Lucilio Basso et ante emerita stipendia, quod se in expeditione belli fortiter industrieque gesserant, exauctorati sunt et deducti in Pannoniam*².

¹ Collection numismatique de M. Antoniu-Teodor Popescu ; entre temps, les trois tablettes ont été achetées par le Musée de la Banque Nationale de Roumanie. En octobre 2004, ces diplômes ont été communiqués, avec notre permission, par M. Florian Matei Popescu, au dr. Paul Holder (Manchester), qui prépare un nouveau fascicule des *Roman Military Diplomas*.

² RMD IV 205. Une situation similaire est évoquée dans une autre fragment de diplôme concernant la flotte de Misène ou celle de Ravenne et datant du 14/30 avril 71 (CIL XVI 17) : *[ueteranis qui militauerunt in classe...sub...] qui sena aut [uice]na sti[pendia au]t plura meruissent [item is qui] ante emerita stipen[di]a eo, quo]d se in expeditione belli fortiter industrieque gesserant exauctorati sunt* (il faut remarquer pourtant dans notre diplôme l'absence du formulaire *qui sena et uicena stipendia meruissent*). Toujours de l'octroi du droit de cité *ante emerita stipendia* s'agit-il, sans doute, dans le diplôme du 26 février 70 (Ann. ép. 1997, 1771 = RMD IV 203), délivré aux *beneficiari(i) qui militant in classe Rauennate sub Sex. Lucilio Basso*. On trouve encore une situation intéressante dans un diplôme du 7 mars 70 pour les *causarii qui militauerunt in leg(ione) II Adiutrice pia fidele qui bello inutiles facti ante emerita stipendia exauctorati sunt et dimissi honesta missione* (CIL XVI 10).

Grâce à ce diplôme, on peut identifier le personnage dont le *cognomen* (à l'ablatif) est conservé au début de la première ligne de l'*intus* de notre diplôme : il s'agit de Sextus Lucilius Bassus, personnage d'une certaine notoriété de l'époque de la guerre civile des années 68-69³. Il fait encore son apparition dans les diplômes militaires en qualité de préfet de la flotte de Ravenne le 26 février 70⁴ et le 5 avril 71⁵ et de la flotte de Misène le 9 février 71⁶ et le 5 avril 71⁷. Récemment, ce personnage fut identifié dans un autre fragment de diplôme militaire trouvé à Mihai Bravu (dép. de Tulcea) et datant probablement du 5 avril 71⁸.

À la ligne 9 du diplôme cité datant du 5 avril 71, on affirme à propos de ces *exauctorati* : *et deducti in Pannoniam* (voir plus haut)⁹ ; il faut remarquer que le possesseur de ce diplôme était un ancien centurion provenant de l'ethnie des Céltés éravisques. De même, dans un autre diplôme de la même date, il s'agit d'une centurion d'origine dalmate : *Platori Veneti f., centurioni, Maezeio*¹⁰. Par ailleurs, Tacite (*Hist.* III 12) nous informe que de nombreux marins de la flotte de Ravenne étaient originaires de Dalmatie et de Pannonie ; leur déduction en Pannonie nous apparaît donc parfaitement normale. En revanche, dans quelques autres diplômes, datant du 9 février 71 et du 5 avril 71, et accordés aux marins de la flotte de Misène, on affirme : *et deducti sunt Paestum*¹¹. Il en résulte que l'acte de *deductio* est effectué seulement au cours de l'année 71.

C'est pourquoi, dans notre fragment, datant probablement de l'année 71 (voir plus bas), nous proposons la formule bien connue : *et dimissi honesta missione*.

Notre contribution était destinée à paraître en 2005, dans un volume *in memoriam D. M. Pippidi*, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand savant. Par malheur, la publication est en grand retard ; c'est à peine au début de juin 2007, que nous avons reçu les épreuves de cet article. Entre temps, fit son apparition un nouveau fragment de diplôme, trouvé à Mihai Bravu (dép. de Tulcea)¹² et datant, grâce à l'indication du consulat de César Domitien, du 5 avril 71¹³. Une simple comparaison des deux photographies, suivie d'un rapprochement électronique des images et la transcription combinée des textes (spécialement ceux de l'*intus*)¹⁴, nous révéla qu'il s'agit d'un même et unique diplôme¹⁵.

Le possesseur du diplôme apparaît, sur le fragment de Mihai Bravu : *TESSERA[r]io / TARSAE D[- - -]* (à remarquer les lettres *T* et *D*, plus longues), en continuant sur notre fragment : *[- - -]VZI F(ilio)*. Il s'ensuit, grâce à cette reconstitution, que le nom du personnage était (au datif) : *Tarsae Duzi f(ilio) [Besso ?]* ; il s'agit d'un vétéran thrace, originaire sans doute de la Dobroudja¹⁶.

³ H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain* I, Paris, 1960, p. 92-94, n° 39.

⁴ RMD IV 203 (= Ann. ép. 1997, 1771).

⁵ CIL XVI 14 ; RMD IV 205.

⁶ CIL XVI 12 et 13 ; RMD IV 204 (= Ann. ép. 1997, 1273).

⁷ CIL XVI 15 et 16.

⁸ C. Chiriac, L. Mihăilescu-Bîrliba et I. Matei, ZPE 150, 2004, p. 205-269.

⁹ RMD IV 205 (voir *supra*, note 2).

¹⁰ CIL XVI 14.

¹¹ CIL XVI 12, 13, 15, 16 ; RMD IV 204 (= Ann. ép. 1997, 1273).

¹² Voir *supra*, note 8: voir aussi Ann. ép. 2004, 1282.

¹³ CIL XVI 14 ; RMD IV 205. Voir A. Degraßi, *I fasti consolari dell'Impero Romano*, Rome, 1952, p. 20.

¹⁴ Nous remercions volontiers notre collègue Iuliana Barnea pour la reconstitution électronique de ce diplôme.

¹⁵ Ces jours-mêmes, M. Paul Holder communiqua, lui-aussi, par courrier électronique à Fl. Matei Popescu (voir note 1) la fiche pour RMD VI du nouveau diplôme datant du 5 avril 71, tel qu'il résulte de la combinaison des deux fragments (celui de provenance inconnue et celui de Mihai Bravu).

¹⁶ *Tarsa* est un nom thrace assez connu (voir W. Tomaschek, *Die alten Thraker* II, 2, Wien, 1980, p. 36). Quant au patronyme, *Duzius* ou *Dusius*, on peut citer, pour analogie, une inscription d'Histria (ISM I 337) : *D(is) M(anibus). Aur(elio) Erculano Seuti (filio), Aur(elia) Dusia Seuti coix* etc. ; voir aussi ISM I 338.

Par l'unification des textes des deux tablettes (premièrement celui del'*intus*, puis celui de l'*extrinsecus*), le contenu de ce nouveau diplôme du 5 avril 71 serait le suivant (fig. 1) :

Intus :

[*Imp. Caesar Vespasianus Augustus etc.*]
[
[*iis? qui militauerunt in classe Rauennate sub Sex(to) Lucilio*]
Basso et ant[e emeri]ta [*stipendia, quod se in ex-*]
peditione belli forti[*ter industriaque gesserant ex-*]
auctorati sunt et [*deducti in Pannoniam quo-*]
rum nomina subscr[*ipta sunt ipsis liberis poste-*]
risque eorum ciui[*tatem dedit et conubium cum*]
uxoribus quas tunc [*habuissent cum est ciuitas*]

Extrinsecus :

[*iis data aut siqui caelibes essent cum iis*]
[*quas postea duxissent dumtaxat singuli*]
singulas, non[*is Aprilibus*]
Caesare Aug(usti) f(ilio) Domitiano, [*Cn. Pedio co(n)s(ulibus)*]
tessera[*rio*]
Tarsae Duzi f(ilio) [*Besso?*]
et Macedoni f(ilio) [*eius*]
Descrip(tum) et recognitum e[*x tabula aenea quae fixa est*]
Romae in Capitolio ad a[*ram gentis Iuliae - - - ex-*]
trisecus podi parte sin[*istiore tab(ula).... pag(ina)...*]
loc(o) XX

2. Fragment de diplôme militaire (*tabella I*) appartenant au quart supérieur droit de la tablette ; mais le coin supérieur droit, où était l'un des orifices par lesquels les deux tablettes étaient liées, est perdu. Dimensions : 4,9 × 4,7 × 1,5 cm. Le texte est clairement gravé ; hauteur des lettres : *ca.* 0,2-0,4 cm. Musée de la Banque Nationale de Roumanie ; fig. 2/1-2.

Tabella I extrinsecus :

----- IVI TRAIANI
----- E PRONEPOS T
----- INVS AVG PIVS
----- IMP II COS IIII PP
----- AVER IN ALIS QVIN
----- AE APPELL GALLOR ET
----- ECTORIGIANA ET II
----- PASIANA DARDANOR
----- RACAROR CIV ROM ET
----- AR ET I CLAV
----- II CHAL

Tabella I intus :

- - - BRAC ET
CL SATVRN
EM DIM HON M
C R QVI EOR N
TVNC·HAB·CVM
POST·DVX·DT·S

Le diplôme était une copie (un extrait) d'une constitution impériale d'Antonin le Pieux ; l'empereur avait été salué *imperator II* en 142 et investi *co(n)s(ul) IIII* le 1^{er} janvier 145¹⁷.

¹⁷ Voir A. Degraasi, *I fasti consolari dell'Impero Romano*, Rome, 1952, p. 41 ; G. Alföldy, *Konsulat und Senatorenstand unter der Antoninen*, Bonn, 1977, p. 149 ; D. Kienast, *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt, ²1996, p. 134-135.

Sur la face extérieure (*extrinsecus*) étaient inscrites premièrement cinq ailes (conformément à l'indication de la 5^e ligne), dont quatre noms sont partiellement conservés ; suivent les cohortes, dont on conserve également quatre noms. Sur la face intérieure (*intus*) on conserve les noms de trois autres cohortes ; de la 2^e ligne on apprend que ces troupes se trouvaient [*sub*] *Cl(audio) Saturn[ino]*.

Bien que lacunaire, le texte conservé (spécialement le nom du légat et les troupes) suffit pour se rendre compte qu'il s'agit d'un diplôme concernant l'armée de la province de *Moesia Inferior*. Dans le même ordre et sous les ordres du même gouverneur, ces troupes font aussi leur apparition sur l'*extrinsecus* d'un autre diplôme militaire (lieu de provenance inconnu) datant du 10 décembre 145 au 9 décembre 146 (mais sans doute de l'année 146)¹⁸ : *equitib(us) et peditib(us) qui militauer(unt) in alis quinque et cohortib(us) undecim* (à remarquer que dans notre diplôme, le nombre des ailes est transcrit également *quin(que)* et non *V*) - *et sunt in Moesia Infer(iore) sub Claudio Saturnino*. Dans un ordre un peu différent, ces troupes font aussi leur apparition dans un autre diplôme de la même province, mis au jour à Malak Preslavetz (*Nigriana*) et datant du 7 avril 145¹⁹. Il faut aussi remarquer que notre diplôme contient une précision importante : la troupe inscrite au n° 1 parmi les cohortes était sûrement [*I Braca*]ror(um) ciu(ium) Rom(anorum) et non *I Bracar(augustanorum) ciu(ium) Rom(anorum)*²⁰.

Le nom de la troupe du début de première ligne conservée de l'*intus* pose problème. Dans le diplôme de 146, cité plus haut²¹, apparaît, parmi les cohortes, au n° 10, pour la deuxième fois, une troupe *I Bracar(augustanorum)* ou *I Bracar(orum)*. En revanche, dans le diplôme de *Nigriana*, du 7 avril 145²², le nom de la troupe (n° 9 parmi les cohortes) figure comme [*Bracar*]august(anorum) (le numéro en lacune). De même, dans un autre fragment de diplôme, daté de ca. 155 (lieu de provenance inconnu), fait son apparition une cohorte *II Br[- -]*²³, et dans le diplôme de Brestovene, daté de ca. 157, la même troupe avec le nom complet : *II Bracaraug(ustanorum)*²⁴. Il s'ensuit que dans le diplôme de l'an 146²⁵, le numéro de la troupe a été gravé d'une manière erronée ; il s'agit, par conséquent, dans le diplôme de 146, ainsi que dans notre fragment de la même date (1^{ère} ligne de l'*intus*), de la *cohors II Bracaraugustanorum*²⁶.

Voici la lecture de notre diplôme :

Tabella I extrinsecus :

[*Imp(erator) Caesar diui Hadriani f(ilius) d[i]ui Traiani*
[*Parthici nep(os) diui Nerua]e pronepos T.*

¹⁸ RMD IV 270 (= P. Weiß, ZPE 124, 1999, p. 279-286 ; Ann. ép. 1999, 1359). Ce gouverneur, à son nom complet Ti. Claudius Saturninus, est encore connu par deux autres inscriptions de Mésie inférieure (CIL III 7474 = ILS 2475, Durostorum ; Ann. ép. 1916, 65, Sexaginta Prista) (voir PIR² C 1012 ; B. E. Thomasson, *Laterculi praesidium* I, Göteborg, 1984, col. 133-134).

¹⁹ RMD III 165 (diplôme daté de 145, entre le 13 janvier et le mois de mai ?) ; cf. P. Weiß, ZPE 134, 2001, p. 261-262 (ajoute un petit fragment et date le diplôme du 7 avril 145) (= RMD V 399).

²⁰ Dans le diplôme du 7 avril 145 (voir note précédente), le nom de la troupe reste également incertain : *I BRACAR C R*. Pour les deux troupes, voir Fl. Matei Popescu, SCIVA 52-53, 2001-2002, p. 193-195, n^{os} 12-13. En revanche, la forme *Bracaror(um)* est sûre dans les diplômes datant du 1 juin 125 (M. M. Roxan et W. Eck, ZPE 116, 1997, p. 193-203 ; Ann. ép. 1997, 1772 ; RMD IV 235 : *BRACAROR·C·R*) et du 20 août 127 (M. M. Roxan, ZPE 118, 1997, p. 287-289 ; Ann. ép. 1997, 1780 ; RMD IV 241 : *I·BRACAROR*).

²¹ Voir *supra*, note 18 (RMD IV 270).

²² Voir *supra*, note 19 (RMD V 399).

²³ P. Weiss, ZPE 134, 2001, p. 263-265 ; Ann. ép. 2001, 2160.

²⁴ RMD I 50.

²⁵ RMD IV 270 ; voir *supra*, note 18.

²⁶ Dans ce sens, voir aussi : Fl. Matei Popescu, SCIVA 52-53, 2001-2002, p. 195-196, n. 14 (avec la bibliographie complète). La *cohors II Bracaraugustanorum* est attestée en Mésie inférieure pour la première fois dans le diplôme de Cataloi de l'année 92 (C. C. Petolescu, A.-T. Popescu, dans *Studia historica et theologica. Omagiu profesorului Emilian Popescu*, Iași, 2003, p. 73 et suiv. (= version abrégée allemande dans ZPE 148, 2004, p. 269-276) (avec le nom complet), puis dans les diplômes cités. Une troupe homonyme (éventuellement identique) fait son apparition en Thrace dans un diplôme de l'année 114 (RMD I 14 ; Ann. ép. 1997, 1334).

- [*Aelius Hadrianus Anton*]inus Aug(ustus) Pius
 [trib(unicia) pot(estate)...i]mp(erator) II co(n)s(ul) IIII p(ater) p(atriciae)
 5 [equitibus et peditibus qui milit]auer(unt) in alis quin(que)
 [et cohortibus undecim qu]ae appell(antur) (1) Gall(orum) et
 [Pannon(iorum) et (2) Gall(orum) Ate]ctorigiana et (3) II
 [Hispan(orum) Arauacor(um) et (4) I Ves]pasiana Dardanor(um)
 [et (5) I Flauia Gaetulor(um) et (1) I B]racaror(um) ciu(ium) Rom(anorum) et
 10 (2) [II Mattiacor(um) et (3) I Flauia Numid]arum et (4) I Clau-
 [dia Sugambrum uet(erana) et (5) I Lusitanor(um) et] (6) II Chal(cidenorum)
 [sag(ittariorum)]...

Tabella I intus :

- (10) [II Br]ac(araugustanorum) et (11) [II Fl(auia) Brit(tonum) et sunt in Moesia Inferiore sub]
 Cl(audio) Saturn[ino quin(is) et uicen(is) plur(ibusue) st(ipendis)]
 em(eritis) dim(issis) ho(nesta) m[is(sione) q(uorum) n(omina) s(ubscripta) s(unt)]
 c(iuitatem) R(omanam) qui eor(um) n(on) [hab(erent) et con(ubium) cum ux(oribus) q(uas)]
 5 tunc hab(uissent) cum [est ciu(itas) is dat(a) aut si qui cael(ibes) es(sent) cum is q(uas)
 post(ea) dux(issent) d(um)t(axat) s(inguli)]...

3. Fragment de diplôme militaire (*tabella I*), appartenant au coin droit inférieur. Dimensions : 4,6 × 3,2 × 0,2 cm ; hauteur des lettres : 0,2-0,3 cm. Musée de la Banque Nationale de Roumanie. Fig. 3.

Tabella I extrinsecus :

- [- - - f(ilio)) ei]us
 [- - - f(i)l(iae) eius
 [Descriptum et recognitum ex tab]ula ae-
 [nea quae fixa est Romae in mur]o post
 5 [templum diui Augusti ad Miner]uam

Tabella I intus :

- [- - - ciuitatem Romanam dedit et]
 [conub(ium) cum uxoribus quas tunc hab]uisse(nt)
 [cum est ciuitas iis data aut si] qui caelibes
 [essent cum iis quas postea duxissent...]

À cause de son caractère trop fragmentaire, la valeur de cette tablette demeure modeste. Quant à la datation, on constate pourtant sur l'*intus* la présence d'un important repère chronologique : la formule [*si] qui caelibes essent*, qui disparaît à l'époque d'Antonin le Pieux²⁷.

De même, en essayant une restitution des trois dernières lignes de l'*extrinsecus*, nous obtenons une largeur de *ca.* 18 cm (ce qui nous semble assez exagérée) ; il s'ensuit que les dimensions initiales de la tablette étaient comparables à celles du diplôme de Cataloi (20,2 × 16,3 cm), émis le 14 juin 92 par l'empereur Domitien²⁸. D'autre part, on constate que, sur l'*intus*, les lignes sont raréfiées, donc le nombre des troupes consignées était assez réduit ; peut-être, s'agit-il d'un diplôme de la flotte mésique, tel que celui découvert à Brețcu²⁹.

²⁷ CIL XVI, p. 158 ; voir aussi : C. C. Petolescu, *Dacia* NS 27, 1983, p. 193-194 ; RMD II 122 (note 3).

²⁸ Pour le diplôme de Cataloi, voir *supra*, note 26.

²⁹ CIL XVI 37 (= IDR I 25).

Université de Bucarest

TWO FRAGMENTS OF ROMAN MILITARY DIPLOMAS DISCOVERED ON THE TERRITORY OF THE REPUBLIC OF MOLDOVA*

FLORIAN MATEI-POPESCU

Recently, from a private collection, I have had the opportunity to study two fragments of Roman military diplomas.¹ They were brought to my attention at the beginning of the year 2005 by Dr. Eugen Nicolae, head of the Numismatic Department of the Institute of Archaeology “Vasile Pârvan” of the Romanian Academy, Bucharest. He found out about them from a collector, Mihai Ciocanu, who has been living in Chişinău, the capital of the Republic of Moldova. Dr. Eugen Nicolae has requested some more data about the context of their discovering and the permission for studying and publishing from the owner. Out of the data provided by Mihai Ciocanu, completed by Dr. Eugen Nicolae himself, it seems that the two fragments are part of a collection gathered after the year 2000 by a man from the Orhei county (Republic of Moldova), in which are to be found ancient or medieval coins and small finds (brooches, rings) discovered on the territory of that county of the republic. The general aspect of the collection indicates that it has been not constituted by any selection; the collector was in fact a beginner, reason why he had requested Mihai Ciocanu's help concerning these two diploma fragments. The owner could not provide useful information about the find spot (or find spots) of the two fragments, but it seems that the large majority of the ancient artefacts from the collection were found in the area of the Mitoc and Isacova villages from Orhei county. A slight idea about the possible context of the discovering may be provided by a group of ancient Roman coins from the 2nd-4th centuries AD: 53 *denarii* and *antoniniani* from the second century (the earliest coins are from Hadrian's reign) and the beginning of the third century (it is possible that these coins to be part of a larger hoard); 12 fourrès *denarii*; 5 silver Roman imperial coins from the second half of the third century; 7 Roman coins made of common metal (2nd-3rd centuries); 6 bronze Greek coins from the Roman imperial period (2nd century); 4 siliquae and 11 bronze Roman coins from the fourth century².

* I wish to express my deep gratitude to my Professor Dr. Constantin C. Petolescu from the University of Bucharest, to Professor Dr. Werner Eck from The University of Cologne, and to Dr. Paul Holder from John Rylands University Library, Manchester, for all the help offered to me during the writing of this paper. I also want to thank to Professor Dr. Alexandru Avram from the University of Le Mans and to Dr. Rudolph Haensch, Second Director of the Commission for Ancient History and Epigraphy of the German Archaeological Institute, Munich, for reading the manuscript and for the valuable comments made with that occasion.

¹ I expressed my deep gratitude to Dr. Eugen Nicolae, head of the Numismatic Department of the Institute of Archaeology “Vasile Pârvan” of the Romanian Academy, Bucharest, who gave me the permission to study these two fragments.

² The preliminary data were collected by Dr. Eugen Nicolae. The study of ancient coins from the collection has been assumed by Mr. Theodor Isvoranu from the same Institute of Archaeology, who already presented some preliminary reports about it: *Monede antice descoperite în Basarabia (II)*, Al XXII-lea Simpozion de Numismatică, Braşov, 19-20 mai 2005; *Monede antice descoperite în zona Mitoc şi împrejurimi, raionul Orhei*, Simpozionul “Heraldică şi numismatică: cercetări interferente”, Chişinău, 27 mai 2005; *Monede romane descoperite în raionul Orhei*, Simpozionul de Numismatică organizat cu ocazia împlinirii a 80 de ani de la ridicarea scaunului arhiepiscopal şi mitropolitan al Ungrovlahiei la rangul de scaun patriarhal, Chişinău, 20-22 octombrie 2005 (see *Programul şi rezumatele comunicărilor*, p. 9).

Dacia, N.S., tome LI, Bucarest, 2007, p. 153–159

As we can see from this short presentation, we have no reason to consider that these two fragments were found in sure archaeological contexts which could date from the second century and it is possible to be part, due also to their small size which could indicate a certain interest for the bronze metal itself, of a group of objects, including coins, which were taken from the neighbouring province of Moesia Inferior. Nevertheless, we can not exclude also the possibility that the two fragments could have been brought on the territory of the Republic of Moldova in the modern or contemporary times.

1. Fragment of the bottom right hand corner of *tabella I*. Dimensions: height: 2,5 cm; width: 1,7-2 cm; thickness: ca. 1 mm; weight: 3,29 g; letters: 3-4 mm high. Fig. 1.

extrinsecus

ET D
DESC
QVA
DIV

intus

ERV NEP

From the few letters preserved on this fragment, I can only assert that it comes from Hadrian's reign: *[N]eru(ae) nep(os)* and that the first letters from *extrinsecus* can be restored as a name of child of a certain Roman auxiliary soldier. Following these assumptions the text should be restored in the following way:

*[Imp(erator) Caesar divi Traiani Parthici f(ilius), diui Ne]ru(ae) nep(os),
[Traianus Hadrianus Aug(ustus), pontif(ex) max(imus), tribunic(ia) potest(ate)...co(n)s(ul)...³, equitibus
et peditibus qui militauerunt in alis...et cohortibus...quae appellantur...et sunt in...sub...quinis et vicens
pluribus stipendis emeritis dimissis honesta missione quorum nomina subscripta sunt, ipsis liberis
posterisque eorum ciuitatem dedit et conubium cum uxoribus quas tunc habuissent cum est ciuitas iis
data, aut si qui caelibes essent cum iis quas postea duxissent dumtaxat singuli singulas.*

A(nte) d(iem)? ... co(n)s(ulibus)

ala(e)/coh(ortis)... cui prae(e)st/praefuit

ex gregale?

...]

et D[...f(ilio) eius...]

Desc[riptum et recognitum ex tabula aenea]

qua[e] fixa est Romae in muro post templum]

diu[i] Augusti ad Mineruam]

2. Fragment of middle bottom of *tabella I*. Dimensions: height: 2,9 cm ; width: 2 cm; thickness: ca. 1 mm; weight: 4,57 g; letters: 3-4 mm high. Fig. 2.

extrinsecus

ERC

uacat

EX GREGAL

ENTIS F

ET GERMANO

EIVS ET VAL

intus

I? AVG TH?

ETR SAG

MARC

IS?

³ It is impossible to tell, due to the preservation status of the diploma, if we can restore also other titles used by Hadrian during his reign, *proconsul* and *pater patriae*.

There is a too large space between the first and the second line, so we can imagine that on the second line it does not appear the name of the commander but the name of military unit. The name of the commander would have been present on the extreme left and right of the *tabella*, therefore it was not preserved, as we can see from others fully preserved diplomas.⁴ From the letters *ERC*, we can restore only the name of *ala Thracum Herculiana*, a unit that stationed on the territory of Cappadocia and Syria in the 1st and 2nd centuries.

The Governor

On *intus* it appears the name of a provincial governor. If we can admit the hypothesis that this fragment came from a diploma issued for a soldier that served into a unit stationed in Cappadocia or Syria, the only candidate that can be supplied starting from the letters *MARC* is *C. Quinctius Certus Poblicius Marcellus*, who appears on the two diplomas as *consul* only as *C. Poblicius Marcellus*.⁵ He was governor of Syria between the years 129-134.⁶ *Poblicius Marcellus* had been before *consul suffectus* in the year 120, then governor of *Germania superior* and thereafter had become governor of Syria. He received the *ornamenta triumphalia* from Hadrian for his part in the Jewish war.⁷ The name of the same governor has appeared recently on another diploma fragment on which were mentioned two units from Syria: *II Thracum Syriaca et VII Gallorum*.⁸ This diploma was copied after an imperial constitution that was issued only for three units in 132-134; it was not therefore copied from the same constitution as our fragment.

Recently there were discovered one almost complete diploma⁹ and other fragmentary diplomas for the province of Syria from the year 129.¹⁰ From the complete diploma we learn that in the year 129 were dislocated in the province of Syria at least two *alae*: *Augusta Xoitana* and *I Flauia Augusta Agrippiana*; and 11 *cohortes*: *I Ascalonitarum sagittaria*, *I Vlpia Dacorum*, *I Vlpia sagittariorum ciuium Romanorum*, *I Vlpia Petraeorum sagittariorum*, *II Classica*, *II Gemina Ligurum et Corsorum*, *II Vlpia sagittariorum ciuium Romanorum*, *II Italica ciuium Romanorum*, *III Thracum Syriaca sagittariorum*, *IIII Callaecorum Lucensium*, *V Vlpia Petraeorum sagittariorum*. All these units were under the governorship of the same *Poblicius Marcellus*. The diploma was issued *AD XI K APR*, which means the 22nd of March 129. As we can see, from the units' list, our fragment belongs to a diploma copied after a different *constitutio*. We

⁴ B. Pferdehirt, RGZM, nos. 22; 24; 30 (= RMD IV 266); 41; RMD IV 239; 247; 278.

⁵ CIL XVI 68, 69; A. Degraffi, *I fasti consolari dell'impero romano. Dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Rome, 1952, p. 35.

⁶ W. Eck, *Senatoren von Vespasian bis Hadrian. Prosopographische Untersuchungen mit Einschluß der Jahres- und Provinzialfasten der Statthalter*, Vestigia. Beiträge zur Alten Geschichte 13, Munich, 1970, p. 206. It is certain now that *C. Poblicius Marcellus* was already governor of this province in March 129, as it appears on some unpublished diploma fragments, all with the same date 22nd of March 129 (see *infra*).

⁷ His career was preserved by an inscription from Aquileia: *C. Quinctius / C. f. Vel. / Certus Poblicius / Marcellus cos. / augur legatus diui / Hadrian(i) prouinc(iarum) / Syriae et German(iae) / Superior(is) ornament(is) / triumphalibus* (Ann. ép. 1934, 213 = I. B. Brusin, *Inscriptiones Aquileiae* I, Udine, 1991, no. 499). His involvement in the Bar-Kochba war appears on two Greek inscriptions (IGR III 174 = ILS 8826; IGR III 175; see a short commentary at A. Passerini, *Legio*, in *Dizionario Epigrafico di Antichità romane* IV, Rome, 1949, p. 566) from which we learn that *legatus legionis IIII Scythicae* became a kind of vice-governor of the province because *C. Poblicius Marcellus* was in expedition: ἡγεμόνα λεγιῶνος τετάρτης Σκυθικῆς καὶ διοικήσαντα τὰ ἐν Συρίᾳ πράγματα, ἡνίκα Πουβλίκιος Μάρκελλος διὰ τὴν κίνησιν τὴν Ἰουδαϊκὴν μεταβεβήκει ἀπὸ Συρίας; PIR² P 1042; W. Eck, *Die Statthalter der germanischen Provinzen von I. – 3. Jh.*, Cologne, 1985, p. 52-53; idem, JRS 89, 1999, p. 76 and 83; idem, ZPE 124, 1999, p. 225-226.

⁸ W. Eck, A. Pangerl, *Scripta Classica Israelica* 24, 2005, p. 114-116, no. 6: *ped(itibus) et eq(uitibus) q(ui) m[il(itauerunt) in coh(ortibus) III] q[uae] app(ellantur) --- et II] Thr(acum) Syr(iaca) et [VII Ga]llor(um) et sunt in [Syria sub] Poblicio Marcello quinqu[e] et uiginti sti[p]en[dis] emeritis dimissi[s] honesta missio[n]e*.

⁹ W. Eck, A. Pangerl, *Chiron* 36, 2006, p. 221-230, no. 4. I would like to thank Prof. Werner Eck and Mr. A. Pangerl for sending me this article before its publication.

¹⁰ Idem, p. 230-233, no. 5; p. 233-235, no. 6 (see also *Chiron* 32, 2002, p. 434-438, no. 2); p. 236-237, no. 7 (see also *Chiron* 32, 2002, p. 438-441, no. 3); p. 237-239, no. 8 (see also W. Eck, D. MacDonald, A. Pangerl, *ActaMN* 38/I, 2001, p. 42-45, no. 4); p. 240-241, no. 9 (see also W. Eck, A. Pangerl, *Scripta Classica Israelica* 24, 2005, p. 116-118, no. 6); p. 242-243, no. 10. Another fragment was published recently by D. MacDonald, *Scripta Classica Israelica* 25, 2006, p. 97-100.

are, therefore, able to date this fragment to the period 129-134, when *Poblicius Marcellus* is attested governor of Syria.

The Units

*Ala Thracum Herculiana*¹¹ appears on five inscriptions with the name written on different forms *Herculan*, *Herculana*, *Herculania*, *Herculiana*, Ἡρακλειανή. It was named after a certain commander *Herculanus*¹². The oldest inscription came from the 1st century AD, in which a commander of this unit appears. After commanding this troop, he became *praefectus ripae Euphratis*¹³. In the year 94 the unit was deployed in the province of *Galatia et Cappadocia*, as it appears on a military diploma rewarded to *Dorisa Dolentis f.* from this unit, which was written as: *ala I Thracum Herculana*¹⁴. It appears also on another still unpublished diploma for the same province in Trajan's time¹⁵ and on a short fragment from the year 100.¹⁶ In the year 157 AD it appears between the auxiliary units deployed on the territory of Syria.¹⁷ We have now the possibility to envisage a transfer of this unit on the territory of Syria from Hadrian's time, maybe in the connection with the preparation of the Jewish War from 132-135. In this case I think that it is most probable that this fragment should date from around 133-134. This unit appears afterwards on *M. Valerius Lollianus'* famous inscription from *Byllis* (Macedonia), probably from the time of Lucius Verus' Parthian War, where it was written as *Herculiana*.¹⁸ In the 3rd century AD, it was perhaps stationed in Egypt, in the nearby of Thebae, most probably at *Koptos*.

Cohors AVG ...? In the army of Syria in the 2nd century the following cohorts appear as *Augustae*: *I Augusta Thracum*, *III Augusta Thracum* and *I Augusta Pannoniorum*.¹⁹ From these three units we will have to exclude the latter one, due to the fact that from the preserved bottoms of letters after *AVG*, one can not restore its name. After the letters *AVG* on this fragment we can see a bottom of a letter that could be either *I* or *T*, followed by two bottoms as *II*, which could be either a numeral, or *TT* (*sagittariorum*), or due to the fraction right on their middle an *H*. So on this fragment one could also read *AVG TH*, respectively: *Augusta Thracum*. The cohort *I Augusta Thracum* is attested in Syria in 88.²⁰ A homonym cohort appears in Pannonia Inferior in 167, but as *ciuium Romanorum*²¹. In fact, it was the cohort *I Thracum ciuium Romanorum pia fidelis*, which it is attested by other sources also on the territory of Pannonia Inferior²² and not *I Augusta Thracum* from Syria, as J. Spaul believed.²³ Starting from the little

¹¹ C. Cichorius, RE I, col. 1894, 1263; J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Cairo, 1918, p. 78-79; J. E. H. Spaul, *Ala². The Auxiliary Cavalry Units of the Pre-Diocletianic Imperial Roman Army*, Andover, 1994, p. 142-143, no. 48; M. A. Speidel, *The development of the Roman forces in northeastern Anatolia. New evidence for the history of the exercitus Cappadocicus*, in A. Lewin, *The Late Roman Army in the Near East from Diocletian to the Arab Conquest*, BAR Int. Ser. (forthcoming). I use this opportunity to thank Prof. Dr. M. A. Speidel, from the Bern University, for sending me this article well before its publication.

¹² E. Birley, *Ancient Society* 9, 1978, p. 267.

¹³ CIL XII 1357 = ILS 2709 (*Vasio*, Gallia Narbonensis); PME, S 8; P. A. Holder, *Studies in the Auxilia of the Roman Army from Augustus to Trajan*, BAR Int. Ser. 70, Oxford, 1980, p. 256, no. E 127. See also another inscription (*Tarraco*, Hispania Tarraconensis) on which another commander of this units appears (CIL II 4239; PME, P 96; P. A. Holder, *op. cit.*, p. 250, no. E 83).

¹⁴ B. Pferdehirt, RGZM, no. 7.

¹⁵ Eadem, RGZM, no. 18, note 1.

¹⁶ W. Eck, A. Pangerl, ZPE 150, 2004, p. 233-241, one of the two copies made after this strange constitution given only for an *eques* of the *ala* and for a *centurio* of the *cohors I Augusta ciuium Romanorum*.

¹⁷ CIL XVI 106: [*Thracum H*]erc(uliana).

¹⁸ CIL III 600 = ILS 2724 = IPD⁴ 755 = IDRE II 361; PME, M 17.

¹⁹ This unit it is attested in Syria in 88 (CIL XVI 35) and 156/157 (CIL XVI 106); J. Spaul, *Cohors². The Evidence for and a Short History of the Auxiliary Infantry Units of the Imperial Roman Army*, BAR International Series 841, Oxford, 2000, p. 330.

²⁰ RMD I 3.

²¹ CIL XVI 123 and not RMD II 123 as it was quoted by J. Spaul, *Cohors²*, p. 355-356.

²² B. Lörincz, *Die römischen Hilfstruppen in Pannonien während der Prinzipatszeit. Teil I: Die Inschriften*, Vienna, 2001, p. 42, no. 43.

²³ J. Spaul, *Cohors²*, p. 355-356.

information that we have, it seems likely that this unit was transferred to Arabia, maybe already in the time of Trajan.²⁴ Therefore it is not possible that the name of this cohort should appear on this fragment from the time of *C. Quinctius Certus Poblicius Marcellus*. Regarding also the place of this unit on the fragment, between the latest units, one could think of *III Augusta Thracum*.²⁵ This unit is attested on the diploma from 88²⁶, on a diploma from 153²⁷ and on the diploma from 156/157.²⁸ Thus, it is very likely that the name of this latter unit to be present on this fragment.

Cohors ETR SAG. From the preserved letters the only possible restoration is *Petraeorum sagittariorum*. There are known six cohorts with the name *Vlpliae Petraeorum*²⁹, all had been recruited by Trajan, following his creation of the province Arabia. Until the discovering of the new diploma from 129, which attests the cohorts *I* and *V Vlpliae Petraeorum sagittariorum* there were no sources to attest that these units were *sagittariae*. The cohorts *IV* and *VI Petraeorum* stationed on the territory of Syria Palaestina and from the cohorts *II* and *III Vlpliae Petraeorum milliariae*, we have only few inscriptions which attest some commanders, therefore the only units which could come into the discussion to be restored on a diploma for Syria from Hadrian's time are *I* and *V Vlpliae Petraeorum sagittariorum*. Due to its position on the fragment, the only possible restoration is *V Vlpliae Petraeorum sagittariorum*.³⁰ This unit appears now for the first time on the territory of Syria on the diplomas copied after the constitution from the 22nd of March 129³¹, on the fragment published here and on the diploma from 157.³²

Between these two cohorts, due to their place on the *tabella*, we must envisage the presence of another unit. If this unit would have been *IIII Callaecorum Lucensium*³³ as in the unpublished diploma from 129, or another unit with the numeral *III* as *III Thracum Syriaca*³⁴, or *III Vlpliae Paphlagonum*³⁵, it is impossible to say, but having as a model the diploma from 129, we can try to reconstruct the missing part of the lines with these units on the *intus* in the following way:

ca. 10/12 ... ET II]I **AVG TH**[R ET IIII CALL 30/32
LVCENS ET V VLP P]ETR **SAG** [ET VII GALL ET SVNT IN 30
SYRIA SVB POBLICIO] **MARC**[ELLO QVIN ET VICEN 32
PLVR STIP EM DIM HON M]IS **QV**[ORVM NOM 28
[SVBSCRIP SVNT IPSIS LIBER POSTER EOR] 29

If the presence of a certain unit, most probably *IIII Callaecorum Lucensium*, between the preserved names of the two cohorts on the *intus* is almost certain, the presence of *VII Gallorum* after *V Vlpliae Petraeorum sagittariorum* is more hypothetic, but possible. In the front of the cohort *III Augusta Thracum*, we can presume that it had been enough space for at least two or three units, but it is very difficult to say which these units were.

²⁴ M. P. Speidel, in ANRW II 8, 1977, p. 710-711 and p. 719.

²⁵ J. Spaul, *Cohors*², p. 374.

²⁶ CIL XVI 35.

²⁷ P. Weiss, Chiron 36, 2006, p. 265-289 (especially p. 280 for a short history of the unit). See also P. Holder, in J. J. Wilkes (ed.), *Documenting the Roman Army. Essays in the Honour of Margaret Roxan*, London, 2003, p. 141, table 15 and 115 with the note 48.

²⁸ CIL XVI 106.

²⁹ J. Spaul, *Cohors*², p. 449-451. See also a short discussion at M. P. Speidel, in ANRW II 8, 1977, p. 719-720. See also D. F. Graf, in E. Dabrowa (ed.), *The Roman and Byzantine Army in the East*, Krakow, 1994, p. 297-299, with short histories of the six units.

³⁰ J. Spaul, *Cohors*², p. 450; D. F. Graf, *op. cit.*, p. 298-299.

³¹ W. Eck, A. Pangerl, Chiron 36, 2006, p. 221-243, nos. 4-10.

³² CIL XVI 106.

³³ J. Spaul, *Cohors*², p. 86.

³⁴ *Ibidem*, p. 377.

³⁵ *Ibidem*, p. 394.

*Cohors IIII Callaecorum Lucensium*³⁶ is attested on the territory of Syria in 88³⁷, 91³⁸, 129³⁹, 127/136⁴⁰ and probably on the diploma from 157.⁴¹ It appears also the units from Syria in *Lollianus*' inscription, already quoted above.⁴² After that moment we have no information regarding this unit.

*Cohors VII Gallorum*⁴³ stationed on the territory of Moesia and then on the territory of Moesia Inferior⁴⁴, being afterwards transferred, probably by Trajan, to Syria. Here it appears for the first time on the diploma dated 132-134, copy after a constitution given for only three units.⁴⁵ It appears also on the diplomas from 127/136 and 157.⁴⁶

The recipient

Unfortunately, the name of the recipient was not preserved entirely. We know only that he was a *gregalis* (a simple horseman) and that he was the son of a *–lentis*. Taking into account the fact that the name of the one of his children was *VAL[ens]*, we can assume that the name of his father was also *Valens*. It was also preserved the name of one of his children, a boy called *Germanus* and the first part of the name of another child, most probably a boy called *Valens*. All these names were typical Roman names. On the *tabella*, due to the presence of the boy *Germanus* right under his father name, it seems that the name of his wife was not written. Probably in the moment of his discharge she was already dead. Also it seems that there is still enough space for at least three or four names of children to be written, as follows:

EX GREGAL[E]

[...VAL]ENTIS F [*origo*]

[ET ... F EIVS] ET GERMANO [F EIVS ET ... F EIVS]

[ET ... F] EIVS ET VAL[ENTI F EIVS].

The presence of a former soldier from Syrian auxiliary units on the Lower Danube is not something very strange; especially if we admit that he served into a unit composed, at least at its beginning, from Thracian horsemen. As we can see from the following table, it seems that in the first century and at the beginning of the 2nd century Thracian soldiers were recruited and sent to Syria:⁴⁷

Soldier's name	Unit's name	Find spot	Date and bibliography
<i>Romesta Rescenti f., Spiurus</i>	<i>ala Gallorum et Thracum Antiana</i>	Sarsânlar, Bulgaria (Moesia Inferior)	18. 06. 54; CIL XVI 3
<i>Bithus Seuthi f., Bessus</i>	<i>Cohors Musulamiorum</i>	Muhovo, Bulgaria (Thracia)	7. 11. 88; CIL XVI 35
<i>Quelse Dolae f., Thrax</i>	<i>ala III Thracum Augusta</i>	Suhoz, Bulgaria (Thracia)	12. 05. 91; RMD 4
<i>Seuthes, ...-is f., Scaen.</i>	<i>ala ueterana Gallica</i>	Gradište, Bulgaria (Moesia Inferior)	12. 05. 91; RMD 5

³⁶ *Ibidem*, p. 86.

³⁷ CIL XVI 35.

³⁸ RMD IV 214; W. Eck, A. Pangerl, *Chiron* 36, 2006, p. 205-214, no. 1.

³⁹ W. Eck, A. Pangerl, *Chiron* 36, 2006, p. 221-230, no. 4.

⁴⁰ CIL XVI 103. About the date of this fragment see now P. Holder, RMD V, p. 702, Further Notes on the Chronology, no. 18: "On present evidence CIL XVI 103 can be identified as an issue for Syria of 127/136." I would like to thank Dr. Paul Holder for sending me this note from RMD V before its publication.

⁴¹ CIL XVI 106; M. M. Roxan, *Epigraphische Studien* 9, 1972, p. 246-247.

⁴² CIL III 600 = ILS 2724 = IPD⁴ 755 = IDRE II 361; PME, M 17.

⁴³ J. Spaul, *Cohors*², p. 171.

⁴⁴ Fl. Matei-Popescu, SCIVA 52-53, 2001-2002, p. 210-211, no. 24; O. Țentea, Fl. Matei-Popescu, ActaMN 39-40/I, 2002-2003 (2004), p. 284.

⁴⁵ W. Eck, A. Pangerl, *Scripta Classica Israelica* 24, 2005, p. 114-116, no. 6.

⁴⁶ CIL XVI 103 (P. Holder, RMD V, Further Notes on the Chronology, no. 18); 106.

⁴⁷ To this table we must also add two other diplomas from 12. 05. 91, unfortunately with unknown find spots, but which were given to Thracian soldiers (W. Eck, A. Pangerl, *Chiron* 36, 2006, p. 205-221, nos. 1-3).

...Genimoli f., Thrax	cohors III/IV Thracum Syriaca	Lower Danube (probably Bulgaria, Moesia Inferior)	12. 05. 91; RMD 214 = Pferdehirt, RGZM, 6
Unknown	ala I Vl pia singularium	Kazanlāk, Bulgaria (Thracia)	157; CIL XVI 106

Our soldier was recruited in the period 104-109, probably from Moesia Inferior, where he returned after he finished his service. The discovering of this fragment in the centre of the Republic of Moldova is very curious (see above the discussion about the possible find spot). It is possible that the diploma to have been carried on in fact from the southern part of this country. This region, at the North of the Danube's mouths, was part of Moesia Inferior and Roman material culture was found in sites such as: Orlovka (possible the ancient *Aliobrix*)⁴⁸, Novosel'skoe or Izmail⁴⁹. The archaeologists have claimed that the presence of a so called *uallum* starting from the river Prut (the contemporary border between Romania and the Republic of Moldova) to the lake Sas̃ac, a lagoon of the Black Sea, has something to do with the protection of this region controlled by the Romans.⁵⁰ Even that we do not have still enough proves that this *uallum* was raised by the Romans, we have to stretch out that in someway or another, the Romans must have defended the Danube's mouths. This defence line continued on the North Black Sea region, all the Greek cities from that region being defended by the Roman Army from Moesia Inferior.⁵¹

In the final part of my paper, I propose the following restoration of the text for this little fragment of diploma:

[Imp(erator) Caesar diui Traiani Parthici f(ilius), diui Neru(ae) nep(os), Traianus Hadrianus Aug(ustus), pontif(ex) max(imus), tribunic(ia) potest(ate)... co(n)s(ul) III, p(ater) p(atriciae), equitibus et peditibus qui militauerunt in alis ... et cohortibus ... quae appellantur... I Thrac(um) Herc(uliana) et... II] I Aug(usta) Th[rac(um) et IIII Callaecorum Lucensium et V Vl pia P]etr(aeorum) sag(ittariorum)[et VII Gallorum et sunt in Syria sub Poblicio] Marc[ello quinis et uicenis pluribus stipendis emeritis honesta m]is(sione) qu[orum nomina subscripta sunt, ipsis liberis posterisque eorum ciuitatem dedit et conubium cum uxoribus quas tunc habuissent cum est ciuitas iis data aut siqui caelibes essent, cum iis quas postea duxissent dumtaxat singuli singulas.

A(nte) d(iem)? ... ? co(n)s(ulibus)]

[Ala(e) Thracum H]erc[uliana(e) cui prae(e)st / praefuit]

[...]

ex gregal[e]

[...Val]entis f(ilio) [origo?]

[et...f(ilio) eius] et Germano [f(ilio) eius et ...f(ilio) eius]

[et ...f(ilio)] eius et Val[enti f(ilio) eius]

[Descriptum et recognitum ex tabula aenea, quae fixa est Romae in muro post templum diui Augusti ad Mineruam].

“Vasile Pârvan” Institute of Archaeology, Bucharest

⁴⁸ TIR L 35, 22, IX f.

⁴⁹ TIR L 35, 47, X f. For an archaeological survey of this region see V. Bârcă, V. Sîrbu, ActaMN 37/I, 2000, p. 69-97.

⁵⁰ V. Bârcă, V. Sîrbu, ActaMN 37/I, 2000, p. 87: “...élévation d’un *limes* entre le Prout et le lac Sas̃ac destiné à fermer tout le Sud du Budgeac, avec les principales sources d’eau, et constituer un barrage pour protéger la Dobroudja et rendre le couloir venant de la Plaine du Danube inaccessible”; see also the map p. 97.

⁵¹ T. Sarnowski, ArchWarszawa 38, 1988, p. 62-95.

LES HONNEURS DÉCERNÉS PAR SAMOS À ANTILÉON DE CHALCIS ET À SON FILS LÉONTINOS : UNE AUTRE LECTURE

DENIS KNOEPFLER

Il y a un demi-siècle, exactement en 1957, Christian Habicht¹ donnait l'*editio princeps* – en même temps que le commentaire historique de base – du décret de Samos pour Antiléon de Chalcis. Ce beau document, qui faisait connaître l'intervention d'un bienfaiteur étranger en faveur de citoyens samiens jetés en prison à Athènes et condamnés à mort pour avoir tenté de reprendre possession de leur île, a immédiatement suscité l'intérêt des épigraphistes et des historiens, qui se sont interrogés en particulier sur la date précise et le déroulement exact des péripéties rapportées dans les considérants du décret (dont la promulgation remonte elle-même, sans nul doute possible, au règne conjoint de Philippe III Arrhidée et du petit Alexandre IV de Macédoine, et plus précisément encore, comme l'a établi l'éditeur, aux années 321-319). Grâce à diverses contributions², il est désormais très probable, sinon assuré, que le sauvetage effectué par Antiléon eut pour cadre la dernière phase de la guerre dite « hellénique » ou plus couramment lamiaque, quand, à l'automne 322, Athènes était sur le point de capituler devant les forces du régent Antipatros³.

En préparant le corpus samien des *Inscriptiones Graecae*, Klaus Hallof s'est avisé qu'il existait encore au Musée de l'Héraion quatre petits fragments inédits (dont l'un découvert en 1984 seulement) appartenant manifestement à la même stèle, qui, de fait, était constituée en 1957 de deux morceaux inégaux séparés par une lacune impossible à évaluer même approximativement : une partie supérieure (A) portant les 24 premières lignes du texte et une partie inférieure (B, en deux fragments se raccordant), avec les 14 dernières lignes de ce long décret. C'est en 1998⁴ – très peu de temps avant la sortie de presse du premier fascicule de IG XII 6, où l'inscription porte le n° 42 – que ce savant a publié les quatre fragments

¹ AM 72, 1957, p. 156 *sqq.*, n° 1, presque aussitôt repris par J. Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960, p. 44, n° 8 ; réédition en 2003, avec des compléments bibliographiques par G. Rougemont et D. Rousset, qui signalent en particulier (p. 200) que « le texte se lit maintenant plus complet dans IG XII 6, 42 ».

² Cf. essentiellement A. Bielman, *Retour à la liberté. Sauvetage et libération des prisonniers en Grèce ancienne*, Paris – Lausanne, 1994, p. 22 *sqq.*, n° 7, qui a réédité le texte avec une nouvelle traduction et un ample commentaire, où elle établit de manière convaincante la date retenue ici pour l'intervention d'Antiléon devant les autorités athéniennes ; ce travail n'est malheureusement pas connu de Chr. Carusi dans son intéressante étude sur *Isole e Peree in Asia Minore. Contributi allo studio dei rapporti tra poleis insulari e territori continentali dipendenti*, Pisa, 2003, p. 162-163, à qui ont également échappé, comme le relève Ph. Gauthier, Bull. ép. 2004, 231, les deux éditions augmentées du décret par Kl. Hallof ; même situation déjà chez H. Kotsidu, *TIMH KAI ΔΟΞΑ. Ehrungen für hellenistische Herrscher im griechischen Mutterland und Kleinasien*, Berlin, 2000, p. 255, n° 174.

³ Chr. Habicht lui-même, qui défendait en 1957 une chronologie plus basse (321), a accepté de placer l'affaire durant la guerre lamiaque : cf. *Athen. Die Geschichte der Stadt in hellenistischer Zeit*, München, 1995, p. 44-45 = *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine*, Paris, 2000 (²2006), p. 52. Dans IG XII 6, 42, cependant, Kl. Hallof croit devoir maintenir ouverte l'alternative entre une date haute (avant l'été 323) et une date basse (automne 322).

⁴ « Im Schatten des Vaters. Die neuen Fragmente zum samischen Ehrendekret für Antileon aus Chalkis und seinem Sohn Leontinos (AM 72, 1957, S. 156 Nr. 1) », Chiron 28, 1998, p. 43-53. Texte repris dans SEG XLVIII 1148.

en question, parvenant à déterminer de manière très satisfaisante leur position : l'un vient ainsi se placer immédiatement au-dessous du grand morceau supérieur (fr. b, lignes 25-35), tandis que deux autres, sans se raccorder matériellement (fr. c et d), forment un ensemble conservant une bonne partie des lignes numérotées de 36 à 48 (avec quelques bribes seulement des lignes suivantes) ; le quatrième (fr. g) trouve sa place, quant à lui, à l'angle inférieur droit de la stèle, en permettant de vérifier et, le cas échéant, de modifier légèrement les restitutions de la fin du texte. Il est certes permis de penser – comme l'éditeur semble aujourd'hui tout disposé à le reconnaître⁵ – que l'espace entre les trois groupes de fragments était bien moindre que ne le laisse croire la présentation graphique du texte. Mais seul un réexamen minutieux des pierres pourra éventuellement confirmer ou infirmer cette hypothèse raisonnable. Au surplus, le rapprochement des trois groupes n'entraînerait pas, *ipso facto*, des suppléments bien différents pour les lignes concernées. Je m'en tiendrai donc ici à la disposition adoptée dans les IG⁶.

Bien que, à ma connaissance, le texte de cette édition de référence n'ait provoqué jusqu'ici aucune observation critique⁷, il me semble possible et même très nécessaire de revenir sur les honneurs exceptionnels que les Samiens décidèrent de conférer à Antiléon, en relation avec ceux, bien plus modestes, qui furent octroyés à son fils. C'est en effet principalement sur cet aspect de l'affaire que les nouveaux fragments viennent enrichir nos connaissances, tout en soulevant plus d'un problème de restitution et d'interprétation⁸ : car si les considérants relatifs à l'action d'Antiléon sont, dans l'ensemble, bien conservés, le dispositif du décret, qui occupe plus de la moitié de la stèle inscrite, comporte encore bien des lacunes. Chemin faisant, je serai donc amené à critiquer, de manière plus ou moins radicale, certains des suppléments proposés par le dernier éditeur, à qui je voudrais néanmoins rendre d'emblée hommage pour le talent évident avec lequel il a su tirer parti de ces fragments réduits souvent à quelques bribes.

1. *L'anthroponyme Léontinos et son arrière-plan historique.*

Comme le notait justement Philippe Gauthier en analysant la publication de Hallof, « le gain essentiel est dans la réapparition du fils d'Antiléon, Léontinos, dont on voit qu'il avait été associé à l'action de son père⁹ ». Cette donnée nouvelle, ajouterai-je, a fourni également le moyen de connaître la forme authentique du patronyme d'Antiléon, puisqu'à partir du génitif ΛΕΟΝΤΙΝΟΥ du texte publié par Habicht (A, l. 13-14) on avait cru, dans le sillage de ce savant, pouvoir tirer avec confiance le nominatif ΛΕΟΝΤΙΝΗΣ, certes irréprochablement formé à partir du radical ΛΕΟΝΤ- (le suffixe -ίνης/-ίνας étant fort commun en onomastique, avec des noms comme ΑΙΣΧΙΝΗΣ, ΛΕΠΤΙΝΗΣ, etc.), mais néanmoins non attesté à ce jour, selon toute apparence¹⁰, ce qui contraste avec les très nombreux ΛΕΟΝΤΙΔΗΣ (-ας) ou ΛΕΩΝΙΔΗΣ (-ας). En travaillant sur l'anthroponymie eubéenne pour le tome I du *Lexicon of Greek Personal Names* (paru en 1987), j'avais émis l'hypothèse, dûment mentionnée dans ce volume et aimablement rappelée par Hallof¹¹, que le véritable nom du père d'Antiléon ait été plutôt ΛΕΟΝΤΙΝΟΣ. J'y avais été conduit non pas tellement par le fait que cet anthroponyme se trouve effectivement attesté (dans une inscription attique d'époque impériale et aussi, sous la forme *Leontinus*, dans une inscription latine de Pompéi au I^{er}

⁵ Il a bien voulu me le faire savoir au détour d'une lettre datant d'avril 2005 : « Ich glaube, dass man die Fragmente *ab* und *cd* und *efg* vielleicht doch irgendwie enger zusammensetzen kann ».

⁶ Ce texte est reproduit *in fine* pour la commodité du lecteur.

⁷ Le décret complété a été réimprimé tel quel dans le SEG XLVIII 1148. Pour l'analyse, comme toujours intéressante, de Philippe Gauthier, Bull. ép. 1999, 425, voir ci-après.

⁸ J'ai fait état de mon opinion dans un séminaire du Collège de France en juin 2004 : cf. Annuaire 2003-2004 (2005), p. 897-898, et ma note dans la 2^e édition de Chr. Habicht, *Athènes hellénistique*, p. 415 n. 80.

⁹ Bull. ép. 1999, 425.

¹⁰ Aucune attestation en tout cas dans les cinq volumes parus du LGPN, mis à part le prétendu exemple chalcidien du tome I. Chr. Habicht, *loc. cit.*, p. 163, n. 27, pensait pouvoir justifier la forme qu'il a retenue en alléguant le nom remarquable d'un magistrat stéphanéphore milésien, ΛΕΟΝΤΙΝΟΥΣ, étudié par Fr. Bechtel, *Namen-Studien*, Halle, 1917 (= *Kleine onomastische Studien*, Königstein/Ts., 1981), p. 36 ; mais il s'agit ici, selon l'interprétation même de Bechtel (cf. aussi ses *Historische Personennamen des Griechischen*, Halle, 1917, p. 276 et 337), d'un nom composé sur νοῦς, donc sans rapport direct avec l'éventuel dérivé ΛΕΟΝΤΙΝΗΣ (manifestement inconnu de Bechtel).

¹¹ *Loc. cit.*, p. 47 n. 7 ; cf. IG XII 6, 42, *ad loc.* « Nomen patris recte conjecerat D. Knoepfler apud LGPN I 284 s.v. ».

siècle avant J.-C.¹²), mais, bien sûr, par l'existence de l'ethnique ΛΕΟΝΤΙΝΟΣ, identique au toponyme correspondant : car cette ville de Sicile était, on le sait, une colonie de Chalcis.

Ma conjecture s'étant transformée en certitude, on est peut-être en droit de faire désormais un pas de plus, en s'interrogeant sur les motifs mêmes qui purent dicter le choix d'un tel nom dans une famille de notables chalcidiens. L'époque à laquelle ce choix s'effectua n'est évidemment pas indifférente, et il est possible, je crois, de la déterminer assez précisément. Léontinos le Jeune, fils d'Antiléon, dut naître en effet vers 360-350, puisqu'à la fin des années 320 il était déjà en mesure de collaborer avec son père ou plus exactement, ainsi qu'on verra, d'en parachever le bienfait en faveur des Samiens. Antiléon lui-même, par conséquent, dut voir le jour au tout début du IV^e siècle, vers 400-390 ; dès lors, c'est aux alentours de 420 que l'on placera avec vraisemblance la naissance de Léontinos l'Ancien, père du personnage honoré à Samos. Or, c'est précisément durant cette décennie, comme il est bien connu par Thucydide et secondairement par Diodore (XII 53-54), que les gens de Léontinoi et des autres cités chalcidiennes de Sicile furent en butte aux attaques de leurs voisins de Syracuse : dès 427, Léontinoi dut faire appel à Athènes, avec laquelle la liait un traité d'alliance renouvelé en 433/2¹³. La guerre traîna en longueur jusqu'en 424 ; puis en 422, de nouveaux troubles surgirent à Léontinoi, qui aboutirent à un conflit aigu entre démocrates et riches propriétaires s'appuyant sur les Syracusains. La plupart des habitants furent amenés à abandonner leur ville, situation qui durait encore lors de l'expédition athénienne de 415 : n'est-il pas *a priori* très probable que des Léontiniens des deux bords allèrent chercher refuge jusque dans la métropole eubéenne de leur cité ? De fait, il a été découvert naguère en ville de Chalcis un fort curieux petit trésor monétaire, constitué exclusivement de monnaies siciliennes en bronze de la fin du V^e siècle, dont quatre pièces de Léontinoi même (Apollon couronné de profil à gauche/trépied et grains d'orge), composition tout à fait exceptionnelle pour un trésor trouvé en Grèce propre. Son éditeur, le numismate Peter Robert Franke, en a daté l'enfouissement vers 422-415 et il a suggéré de mettre cette trouvaille insolite en rapport avec l'arrivée de réfugiés de Léontinoi à Chalcis¹⁴. Je crois que l'on tient là, maintenant, l'origine la plus probable du nom donné au père de notre Antiléon, soit qu'il fût le fils, né à Chalcis vers 420-415, d'un rescapé de la guerre de Sicile, soit qu'un citoyen chalcidien ait voulu marquer de cette façon la part qu'il prenait aux malheurs du *génos chalkidikon* et plus particulièrement des habitants de la ville de Léontinoi.

2. Les honneurs posthumes conférés à Antiléon.

Venons-en maintenant à l'inscription elle-même telle qu'elle se présente dans l'édition de Hallof. Le nouveau fragment inférieur (g) est venu confirmer opportunément le supplément de Habicht βα[σιλεῶσι], si important pour fixer la date du document, puisque c'est la mention de cette fête célébrée à Samos pour les Rois qui a permis de le placer entre le retour des Samiens dans leur île (321) et la décision — certes non suivie d'effets — prise par le Macédonien Polyperchon, en tant que tuteur de ces mêmes Rois, de restituer l'île aux Athéniens (319). Sur plus d'un point, cependant, la restitution de cette dernière partie du décret me semble devoir être modifiée. Le nouvel éditeur a en effet reconstitué de la manière suivante la clause relative à l'octroi d'une couronne d'or à Antiléon (lignes 63-65) : [στεφανῶσαι αὐτὸν] (scil. Ἀντιλέοντα) δὲ χρυσῶι στεφάνωι ΣΤΗΦΑ[- - - - ἀπὸ - - δρ]αχμῶν, [ῶ]ταν τοῖς βασιλεῶσι τὸν ἀγῶνα συντελῶμεν, ce qui était déjà, à peu de chose près, le texte de Habicht, sauf que celui-ci pouvait faire l'économie de l'embarrassante forme ΣΤΗΦΑ révélée par le nouveau fragment à la fin de la ligne 63. C'est donc à l'occasion du concours organisé pour les Rois qu'Antiléon sera couronné. Mais la subordonnée introduite par ὅταν signifie-t-elle — comme tout le monde l'a admis, au moins

¹² Pour les références — que j'ignorais alors — cf. LGPN II (1994), s.v. et III.A (1998), s.v.

¹³ IG I³ 54. Cf. R. Meiggs et D. Lewis, *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the fifth century B. C.*, Oxford, 1988, n° 64, et P. Brun, *Impérialisme et démocratie à Athènes*, Paris, 1965, p. 44, n° 14 (trad. fr.). Pour les événements eux-mêmes, voir essentiellement Thucydide III 86 sq., IV 25, V 4, etc.

¹⁴ « Leontinische ΦΥΓΑΔΕΣ in Chalkis ? Ein Hortfund sizilischer Bronzemünzen des 5. Jahrhunderts vor Chr. aus Euboia », AA, 1966, p. 395-407, en particulier 404 sqq. Cf. M. Thompson, O. Mørholm et C.M. Kraay, *An Inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973, p. 25, n° 26. Pour la rareté des bronzes siciliens en Grèce propre, voir maintenant O. Picard, chez J. de La Genière, *Kastraki. Un sanctuaire de Laconie*, Études péloponnésiques XII, Athènes – Paris, 2006, p. 71-72, avec une analyse de ce trésor même.

implicitement, en adoptant la restitution de l'infinitif aoriste στεφανῶσαι — que ce couronnement n'aura lieu qu'une seule fois lors de la célébration à venir ? En réalité, si tel avait été le cas, le rédacteur se serait, je crois, exprimé un peu différemment : il aurait fait usage, dans cette subordonnée temporelle, du subjonctif aoriste et non pas présent. Rien ne le montre mieux, à Samos même, que la clause relative à l'érection de deux stèles dans le décret pour des juges de Cos (IG XII 6, 150, l. 23-24), puisque, pour la seconde de ces stèles — destinée au *téménos* de la reine Phila —, il est dit qu'on la dressera là ὅταν αἱ τῆς βασιλίσσης Φίλης τιμαὶ συντελεσθῶσι, donc, à coup sûr, lors de la toute prochaine célébration de la fête en l'honneur de cette reine : l'événement, en pareil cas, ne pouvait évidemment avoir lieu qu'une seule fois. Dans le décret pour Antiléon, par conséquent, il devait en aller différemment : loin d'être prévu comme une action ponctuelle, le couronnement de l'*honorandus* est censé se répéter « quand nous célébrons le concours en l'honneur des Rois¹⁵ », c'est-à-dire à chacune des célébrations de cette fête (quelle qu'ait été sa périodicité)¹⁶. Même si l'infinitif aoriste correspond à la tournure la plus courante dans les décrets, puisque, normalement, le personnage honoré, y compris lorsqu'il reçoit comme ici une couronne d'or¹⁷, n'est couronné qu'une fois, στεφανῶσαι doit nécessairement, ici, céder la place à στεφανοῦσθαι. D'autre part, il convient de trouver pour cet infinitif une autre place que celle qu'on lui a assignée, car, là où il se trouve inséré depuis l'*editio princeps*, il entraîne pour la particule δέ (ligne 63 = B 10) une position très insolite¹⁸. Ce déplacement comporte d'ailleurs un autre avantage : il permet de récupérer, en quelque sorte, les lettres ΣΤΗΦΑ — où l'*éta* est certes une incontestable (mais finalement vénielle) erreur du lapicide — au lieu de les laisser dans le texte comme une scorie inutilisable. Cela suppose évidemment qu'au début de la ligne 65 la lacune doive être comblée autrement : on songera par exemple à une indication de nature topographique venant préciser l'emplacement de la statue à l'intérieur même du sanctuaire d'Héra, chose qui n'est pas rare dans le cas d'un monument bien plus précieux qu'une simple stèle. On peut donc tenter de restituer désormais ces lignes comme suit :

δεδοχθαι τῷ δ[ή]μῳ· Ἀντιλέοντ-
[ος] στῆσαι εἰκόνα χαλκῇν εἰς [τ]ὸ ἱερὸν [τῆς] Ἥρῃ-
[ς] e.g. ἐν τῷ νεῶν¹⁹, αὐτὸν δὲ χρυσῷ στεφάνῳ στ(ε)φα-
[νοῦσθαι] ἀπὸ e.g. χιλίων δραχμῶν ὅταν κτλ.

Il peut paraître étrange que les Samiens aient décidé de couronner Antiléon à chaque célébration, alors que les rares décrets samiens qui octroient une couronne présentent un libellé très différent : on ne prévoit qu'un seul couronnement, et c'est à l'occasion des *Dionysia* — comme dans la plupart des cités égéennes — qu'on le fait²⁰, sans spécifier le poids de la couronne d'or, probablement parce que celui-ci était prescrit par la loi. Mais il faut bien voir que la singularité du cas d'Antiléon s'étend à l'ensemble des privilèges qui lui sont conférés par les Samiens, puisqu'il est à Samos, comme le soulignait déjà Habicht,

¹⁵ Traduction J. Pouilloux, *loc. cit.* ; tandis que, plus récemment, A. Bielman a traduit cette phrase par « lorsque nous célébrerons le concours en l'honneur des Rois ». La traduction allemande de Kl. Hallof, *loc. cit.* en n. 4, « wenn wir den Königen die Festspiele ausrichten », ne laisse pas d'être quelque peu ambiguë à cet égard (« wenn wir den Agon zu Ehren der Könige veranstalten », H. Kotsidu, *loc. cit.* en n. 2).

¹⁶ La question de savoir si cette fête a été célébrée beaucoup plus d'une fois — compte tenu du fait qu'elle dut être supprimée dès 319 — ne doit pas intervenir ici. On ne saurait guère, ici, justifier l'emploi du présent du subjonctif en lui donnant une valeur durative, comme le fait, certainement à juste titre, P. Hamon, *Chiron* 34, 2004, p. 174 et n. 23, avec renvoi à deux travaux de grammairiens, dans le cas du décret de Pergame OGIS 332, l. 26 (cf. Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 2005, 397).

¹⁷ Ainsi justement dans le décret IG XII 6, 150 déjà cité.

¹⁸ Chose relevée déjà par Chr. Habicht, *op. cit.*, p. 158 : « auffällig, aber nicht unerhört ist die Stellung des δέ. Sie dient vielleicht der Hervorhebung der Person (αὐτὸν δέ) gegenüber ihrem Abbild (Ἀντιλέοντος εἰκόνα) ». J'adhère volontiers à cette dernière observation, sans croire pour autant que cela puisse justifier la place de la particule.

¹⁹ Pour cette précision après la mention du *hiéron*, voir mes *Décrets érétriens de proxénie et de citoyenneté*, Lausanne, 2001 (*Eretria* XI), p. 91-93.

²⁰ J'ai rassemblé un certain nombre de références dans l'ouvrage cité en note précédente à propos du n° VII (IG XII 9, 196), qui honore un grand bienfaiteur à une époque très voisine de celle d'Antiléon. Pour Samos, on peut alléguer, ici encore, IG XII 6, 150, datable des alentours de 300 ; pour d'autres cas dans les Cyclades, cf. *Chiron* 35, 2005, p. 292.

le seul bienfaiteur à recevoir l'honneur très considérable (pour cette époque en tout cas) d'une statue. Or, c'est ce portrait en pied, de toute évidence, qui devra être couronné comme l'effigie d'un héros, non pas le bienfaiteur lui-même²¹. Il est clair en effet que personne ne s'attendait à voir Antiléon se déplacer aussi fréquemment de Chalcis à Samos. On l'attendait d'autant moins, en vérité, que, dès le moment où fut pris le décret, ce grand évergète avait très certainement quitté le monde des vivants. Autrement dit, on a là un exemple de couronnement de statue parallèle à celui qu'offre le fameux décret d'Érythrées (?) pour le défunt tyrannoctone Philtès, dont la statue – après l'incident politique qui entraîna une réaction des démocrates – sera couronnée désormais au moins un fois par mois²².

Mais, objectera-t-on aussitôt (et non sans apparence de raison), si Antiléon était dès alors décédé, le décret n'aurait-il pas dû le faire savoir expressément ? En réalité, je pense que la chose était bel et bien exprimée, et même deux fois, dans l'inscription. Certes, dans le premier cas, on ne peut plus, aujourd'hui, que subodorer la présence de cette information capitale, vu l'état du décret vers la fin des considérants. Il semble clair, cependant, que la chose devait être indiquée dans la partie du texte qu'a fait connaître en 1998 le fragment b (lignes 25 et suivantes) : en effet, jusqu'à la ligne 30, il n'est question que d'Antiléon, dont le nom est répété de manière insistante à deux lignes d'intervalle (28 et 30), comme si l'on avait tenu à faire apparaître avec le maximum de précision où en était, sur le plan financier en particulier, la situation des citoyens samiens amenés à Chalcis quand Antiléon, justement, passa de vie à trépas. La phrase introduite par συνέβη δέ (ligne 27) est parfaitement en situation pour contenir, après l'énoncé des circonstances, un tel événement (même si le mot à mot ne peut pas être rétabli sans arbitraire aux lignes 30 et 31²³). De fait, c'est précisément à cet endroit de l'inscription que Léontinos est mentionné pour la première fois, non pas en tant qu'associé du père comme on l'a cru jusqu'ici – *im Schatten des Vaters*²⁴ –, mais au titre, tout simplement, de successeur. C'est ce que marque sans équivoque, me semble-t-il, le verbe παραλαμβάνειν. On a là en effet un terme technique pour désigner l'action de recueillir en héritage un bien ou un pouvoir (notamment royal²⁵), même si, en l'occurrence, Léontinos hérite d'abord – mais pas seulement, puisque l'affaire a également un caractère financier – des bonnes dispositions de son défunt père à l'égard des Samiens : ΛΕΟΝΤΙΝΟΣ ΔΕ Ο ΥΙΟΣ [αὐτοῦ τὴν τε εὐνοίαν παρ]αλαβὼν παρὰ τοῦ πα[τρὸς] κτλ.

La seconde mention de la mort d'Antiléon me semble moins douteuse encore, même si elle a été, elle aussi méconnue jusqu'ici. La formule hortative qui précède l'énoncé des décisions prises en faveur d'Antiléon (voir ci-dessus pour ces dernières), se présente sous la forme suivante (lignes 59-60) :

[ὅπως οὖν τιμῶ]μεν Ἀντι[λέ]οντα . . . ΛΕ
[-----]ΣΔΕ ἀποδ[ο]χ[α]ῖς ἀρμοζού-
[σαις -----], δεδóχθαι κτλ.

Il n'est peut-être pas inintéressant, pour la méthode, de faire observer que Christian Habicht, en dépit ou plutôt à cause de l'ignorance où il était du fragment donnant la fin des lignes (indiquées ici en gras), parvenait beaucoup plus aisément à restituer ce passage difficile en écrivant ceci : [ὅπως οὖν τιμῶ]μεν Ἀντιλέοντα ἀντὶ τῆς ἐοργεσίας τῇσδε ἀποδοχ[α]ῖς ἀρμοζούσαις καὶ τιμαῖς ?,

²¹ L'opposition entre le présent et l'aoriste est intéressante dans le décret, certes bien plus tardif, des Dionysopolites du Pont-Euxin pour Akornion (Syll.³ 762 = IGB I² 13), qui reçoit, comme ici, une statue de bronze et une couronne d'or aux Dionysies à venir (στεφανωθῆναι) et qui ensuite sera couronné à perpétuité, lors de cette même fête (στεφανοῦσθαι δὲ αὐτὸν καὶ εἰς τὸν αἰὲν χρόνον).

²² Syll.³ 281, avec le commentaire de Ph. Gauthier, RPh 56, 1982, p. 215-22 ; cf. D. Knoepfler, BCH 126, 2002, p. 164.

²³ Mais on peut suggérer, après πρότερον régissant peut-être le génitif pluriel qui précède, quelque chose comme Ἀντιλέοντι γενέσθαι (τοῦ βίου) τελευτήην. ΛΕΟΝΤΙΝΟΣ ΔΕ ΚΤΛ. : la tournure est, on le sait, fréquente, notamment chez Pausanias.

²⁴ Loc. cit. en n. 4 (c'est le titre même de l'article de Kl. Hallof). Cf. Ph. Gauthier, Bull. ép. 1999, 425 : « on voit qu'il avait été associé à l'action de son père (cependant son rôle exact ne saurait être défini) ».

²⁵ Voir les exemples ptolémaïques cités par T.L. Shear à propos du décret d'Athènes pour Kallias de Sphettos, Hesperia Suppl. XVII, 1978, p. 25-26, inscription qui contient une telle clause (l. 44-45 : παραλαβόντος τὴν βασιλείαν Πτολεμαίου τοῦ νεωτέρου βασιλέως).

δεδόχθαι] κτλ.²⁶ Les Samiens auraient donc exprimé l'avis qu'il fallait témoigner à Antiléon des marques de déférence et d'honneur qui fussent adaptées à son bienfait. Cette interprétation, on le verra, n'est sans doute pas très éloignée de la vérité ; elle n'en repose pas moins sur un texte largement caduc. De son côté, Klaus Hallof a suggéré — mais en note, et avec beaucoup d'hésitation (*cunctabundus*) — d'écrire ceci : Ἀντιλέοντα [δὲ]²⁷ Λεοντίνου μεγίσταις ταῖςδε ἀποδοχαῖς ἀρμοζούσαις - - - - . Cette restitution est évidemment la seule qui tienne compte du nouveau fragment : elle n'en est pas plus attractive pour autant, car on ne voit décidément pas ce que viendrait faire ici, entre le nom et le patronyme (du reste inutile) de l'*honorandus*, la particule δέ. En réalité, j'ai la conviction qu'il faut introduire à cet endroit, après le nom d'Antiléon à l'accusatif, le participe parfait [ἐκ]λε[λοιπότα], forme du verbe ἐκλείπειν — « faire défaut », mais aussi, bien souvent, « mourir » (suivi ou non de τὸν βίον *uel simile*)²⁸ — qui convient à l'espace disponible comme au sens attendu : c'est parce qu'Antiléon est déjà décédé que les Samiens cherchent une façon appropriée de l'honorer. Mais que faire de la suite ? Je crois que les éditeurs se sont mépris en écrivant ἀποδοχαῖς, d'abord parce que la relecture de Hallof a prouvé que la pierre portait en réalité ΑΠΟΔΟΧΙΣ, ensuite et surtout parce que ce terme caractéristique de la langue hellénistique ne se trouve jamais, si je vois bien, au pluriel. Autrement dit, il n'est pas l'équivalent des *timai kai philanthrôpa* octroyés aux bienfaiteurs²⁹. Ad. Wilhelm avait admirablement défini, dans un mémoire sur l'inscription dionysiaque de Kallatis, ce qu'était en réalité l'*apodochê* : « die ehrende Aufnahme, die jemand oder sein Verhalten oder seine Entschliessung bei anderen, in einer Körperschaft, bei einer Behörde oder in noch größerem Kreise findet »³⁰. Il s'agit donc de l'accueil chaleureux qu'une collectivité réserve à un évergète pour lui manifester sa reconnaissance. Or, dans le cas qui nous occupe, les choses n'avaient précisément pas pu se dérouler ainsi, Antiléon étant mort avant le jour solennel où les Samiens décidèrent de récompenser la générosité et le courage du Chalcidien (en même temps que le dévouement de son fils) : ἐκλε[λοιπότα] (τὸν βίον) πρὸ τῆ]ςδε ἀποδοχῆς³¹. Il fallait dès lors songer à l'honorer d'une manière appropriée à cet état de fait, ἀρμοζούσαις τιμαῖς] ou, éventuellement, ἀρμόζουσι φιλανθρωπίαις], en tout cas par les plus grands honneurs qui pussent être octroyés à un bienfaiteur défunt, d'où la statue et la couronne d'or, deux privilèges exceptionnels à Samos en ce temps-là³².

3. Le décret de citoyenneté et de proxénie pour Léontinos.

La mise en évidence du caractère posthume du décret pris en l'honneur d'Antiléon me paraît rendre compte de toutes les singularités qu'ont fait apparaître les nouveaux fragments. Kl. Hallof, assurément, a bien vu que ceux-ci attestaient l'existence d'un « Doppelbeschluss »³³, de deux résolutions introduites

²⁶ G. Dunst, dans l'édition de Habicht (cf. aussi l'apparat critique de SEG XLVIII 1148 et de IG XII 6, 42), suggérerait, quant à lui, Ἀντιλέοντα ταῖς μὲν τιμαῖς καλαῖς, ταῖς δὲ ἀποδοχαῖς ἀρμοζούσαις], ce qui, il faut bien le dire, n'a guère de vraisemblance.

²⁷ Les crochets ont été omis dans Chiron 28, 1998, p. 47 ; mais cf. IG XII 6, 42, *ad lineam* 65.

²⁸ Voir par exemple Plat., *Lois* 856 e (οἱ ἐκκλινόντες, sans complément ; cf. aussi Isocr. 11, 10) ; Arist., *Probl.* 871 b 18 ou Diod. I 72, 2 (avec τὸν βίον, expression déjà bien attestée chez les Tragiques). Deux belles attestations épigraphiques dans le décret de Milet, *Delphinion*, n° 147 (L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques*, Québec – Paris, 1984, p. 304, n° 97), l'un avec τὸν βίον (l. 48-49 : εἰ δὲ τινες . . . ἐκλίπωσι τὸν βίον), l'autre sans (l. 74 : εἰ δὲ προεγλίπη ὁ ἀπογράψας) ; on trouve aussi, dans le même sens, le surcomposé ἀπεκλείπειν, ainsi dans le décret d'Alabanda, REG 11, 1898, p. 258-260 (ἀπεξέλιπε τὸν βίον), commenté récemment par Chr. Habicht, *Studi Ellenistici* XIII (Pisa, 2001), p. 12 : un ambassadeur décédé au cours de sa députation.

²⁹ Pour cette expression typiquement hellénistique et ses antécédents au IV^e siècle, cf. Ph. Gauthier, *Un commentaire historique des Pôroi de Xénophon*, Genève – Paris, 1976, p. 88-89.

³⁰ « Zu einem Beschlusse von Thiasiten aus Kallatis », AAWW 65, 1928, p. 129-145 (= *Kleine Schriften* I 2, 1974, p. 217-234), la citation en p. 132 (= 220). Cf. A. Avram, ISM III, p. 297, à propos de cette inscription même (n° 35).

³¹ Je me contente de pointer le *éta*, car la haste conservée pourrait fort bien n'être que le seul élément restant de cette lettre.

³² Pour ces *mégistai timai*, voir Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, BCH Suppl. XII, Paris, 1985, p. 78-112 ; cf. D. Knoepfler, *Décrets érétriens* (*supra*, note 19), p. 179-180 et 224 ; CRAI, 2003 (2005), p. 1379-1380.

³³ *Loc. cit.*, p. 47.

l'une et l'autre par un δεδόχθαι répondant à un seul et même ἔδοξε (formule de sanction à la ligne 2, suivie par une très longue suite de considérants). C'est ce que Philippe Gauthier a appelé « des décrets jumeaux ». Jumeaux oui, sur le plan formel, mais certainement pas au point de vue de leur contenu, si l'on considère la nature des récompenses octroyées dans chacun d'eux. Comme on l'a déjà constaté, le second décret concernait exclusivement Antiléon, à qui des honneurs extraordinaires étaient conférés. Le premier, en revanche, vaudrait aussi bien, nous dit-on, pour le père que, prioritairement, pour le fils³⁴. Pourtant, il ressort clairement des deux premières lignes, en dépit de leur amputation, que seul Léontinos recevait le privilège de l'éloge public. Je ne vois rien à redire, en effet, à la façon dont Hallof a restitué le début du décret en question (l. 39-44), mis à part le supplément de la ligne 40 :

δεδόχθαι τῷ δῆ[μῳ· Λεοντῖνον Ἀ]-
ντιλέοντος μὲν ἐπαινέσαι ὑπὲρ τῆς ἑαυτοῦ κ]-
αὶ ὑπὲρ τῆς τοῦ πατρὸς ἀνδραγαθίας ὅτι ἀνδ]-
ρες ἀγαθοὶ γεγένηται περὶ τοὺς ἀπαχθέν]-
τας Σαμίου, κτλ.

Cette mention de l'éloge public paraît être la plus ancienne que l'on ait pour Samos, puisque, comme l'avait relevé Habicht en publiant une longue série de décrets émanant de cette cité³⁵, le verbe ἐπαινέσαι n'apparaissait pas avant le décret pour Nikomédès de Cos (IG XII 6, 148) datable des années 321-306 et pour Gygès de Toronè (*ibid.* 46), qui est à peu de chose près contemporain ; ce même savant notait aussi que, dans les exemples les plus anciens, le verbe était suivi de la particule τε, remplacée ensuite par μέν³⁶. On voit maintenant que cette dernière formule jugée plus récente que l'autre, a pu, à l'occasion, être utilisée dès après la reconstitution de l'État samien en 321. Plus directement intéressante pour notre propos est l'apparition du terme *andragathia* pour caractériser la volonté qui anima Antiléon dans son désir de rendre service aux Samiens. En dépit de son lien avec l'expression courante ἀνὴρ ἀγαθός (d'ailleurs ici présente de manière assurée), il s'agit d'un mot beaucoup moins banal qu'on pourrait croire, comme le prouve bien son extrême rareté dans les décrets de Samos³⁷. De fait, les exemples athéniens, un peu plus nombreux, montrent que la vertu virile par excellence qu'est l'*andragathia* s'exerce avant dans les épreuves de la guerre et s'assimile donc le plus souvent au courage manifesté par le personnage honoré³⁸. Nulle surprise, dès lors, que l'on ait choisi ce terme pour évoquer l'attitude d'Antiléon, puisque le Chalcidien osa se rendre chez les adversaires du régent Antipatros en pleine guerre lamiaque. Mais est-on obligé d'admettre – comme l'implique le libellé restitué par l'éditeur des nouveaux fragments –, que le même mot s'appliquait aussi à la conduite de son fils ? En réalité, rien n'indique que Léontinos, quels qu'aient été ses mérites, ait fait preuve d'un courage particulier pour achever la mission qu'Antiléon avait eu à cœur d'entreprendre. De fait, à la fin des considérants, c'est le mot *eunoia* que, pour des raisons d'espace notamment, Hallof a cru devoir introduire comme complément d'objet du verbe παραλαμβάνειν ([τὴν τε εὐνοίαν παραλαβὼν ἀπὸ τοῦ πατρός]) : le fils a hérité, tout simplement, des bonnes dispositions du père à l'égard des Samiens. Au surplus, on serait un peu gêné par la répétition de la préposition ὑπὲρ qui n'est nullement usuelle après le verbe ἐπαινεῖν. Dans ces

³⁴ Reconnaissons cependant que Hallof a envisagé la possibilité que seul Léontinos fût honoré dans ce premier décret (*op. cit.*, p. 47 : « ob der erste Beschluß beiden gemeinsam gilt, wird nicht ganz klar ») ; cf. IG XII 6, 42, p. 45, résumant les lignes 39-59 : « honores minores ambobus vel soli filio decreta ».

³⁵ *Op. cit.* en n. 1, p. 169 n° 3 ; cf. p. 262, où sont allégués encore les décrets pour Dionysios de Macédoine et pour Phormion (IG XII 6, 19 et 44).

³⁶ *Loc. cit.*, p. 267 : « Die älteren Texte, die ἐπαινέσαι haben, lassen sich doch noch weiter differenzieren. Während nämlich seit 306 dem Verbum in aller Regel ein μέν folgt (...), findet sich unter den ältesten Texte sowohl bloßes ἐπαινέσαι wie auch ἐπαινέσαι μέν ». Il est vrai que dans le cas présent la particule précède et non suit le verbe à l'infinitif.

³⁷ Il n'y en a en fait, si je vois bien, qu'un seul autre exemple à Samos : c'est dans le décret pour Phormion (considérants et ethnique perdus), également publié par Habicht (n° 5) et repris dans IG XII 6, 44 ; du personnage sont louées d'abord l'*eunoia* et la *prothymia*, puis on lui accorde le titre de proxène ἀνδραγαθίας ἔνεκεν.

³⁸ Voir Chr. Veligianni, *Wertbegriffe in den attischen Ehrendekreten der klassischen Zeit*, Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 25, Stuttgart, 1997, p. 216 *sqq.* et surtout 269 *sqq.* pour l'emploi et le sens du mot.

conditions, il vaut sans doute beaucoup mieux écrire ceci : ἐπαινέσαι (e.g.) ἐοργεσίας ἔνεκε καὶ ὑπὲρ τῆς τοῦ πατρὸς ἀνδραγαθίης]. Si Léontinos reçoit l'éloge, « c'est à cause de son (propre) bienfait et pour le courage qu'a montré son père, puisque tous deux ont été des hommes excellents à l'égard des Samiens qui avaient été emmenés en captivité ».

La décret qui occupe les lignes 39-48 concerne donc seulement, à mon avis, le fils d'Antiléon, bien que la causale introduite par ὅτι soit incontestablement au pluriel. Aux lignes 43-44 on remplacera dès lors les deux pronoms αὐτοῖς et αὐτούς respectivement par αὐτῶι et αὐτόν : les honneurs énumérés là ne valent évidemment que pour Léontinos. Ils sont d'ailleurs bien plus communs que ceux qui, on vient de le voir, furent conférés au grand bienfaiteur défunt. Loin de recevoir une statue et une couronne, le fils doit se contenter de la simple *proxénia* et sans doute aussi de la *politeia*, si l'éditeur a eu raison, comme il semble, de retrouver dans les pauvres restes des lignes 45-46, la formule d'inscription du nouveau citoyen dans les diverses structures de l'État samien³⁹.

*

C'est à l'occasion du VII^e congrès international d'épigraphie grecque et latine, organisé par ses soins à Constantza en 1977, que j'eus l'honneur — avec bien d'autres chercheurs d'Europe occidentale — de faire la connaissance du regretté Dionisie M. Pippidi. Les relations qu'à dater de ce jour j'entretins avec ce savant furent empreintes d'estime et d'affection réciproques. Aussi ai-je accueilli avec beaucoup de reconnaissance la proposition qui m'a été faite par notre collègue et ami Alexandru Avram de contribuer à ce volume d'hommage, quand bien même mon activité dans le champ des études pontiques, domaine d'élection du maître disparu, a été des plus réduites. Mais ne doutant pas que D. M. Pippidi, éditeur et interprète de tant de beaux décrets hellénistiques, fut, dès 1957, très vivement intéressé par le décret de Samos pour Antiléon de Chalcis, j'ai jugé que le réexamen de ce document était une manière appropriée d'honorer sa mémoire, dans la mesure surtout où l'on admettra peut-être avec moi le caractère posthume des honneurs octroyés au grand bienfaiteur des Samiens. Et en soulignant aussi le rôle joué en cette affaire par Léontinos, digne fils de son père et homonyme de son grand-père, j'ai voulu exprimer du même coup ma vive sympathie pour Andrei Pippidi, venu autrefois à Neuchâtel, dont les travaux sur l'histoire moderne de l'Europe du Sud-Est continuent, sous une autre forme, l'œuvre paternelle et même grand-paternelle, puisque cet historien est également, on le sait, petit-fils par sa mère de l'illustre Nicolas Iorga.

Université de Neuchâtel et Collège de France

³⁹ Mais dans sa lettre d'avril 2005 (*supra*, note 5), le Dr. Klaus Hallof a bien voulu me faire savoir que les lignes 44 *sqq.* ne lui paraissent pas encore « in Ordnung »: je lui laisse donc le soin de remanier cette partie du décret pour Léontinos en fonction des indices qui sont en sa possession.

Appendice : Le texte du décret d'après Chiron 28, 1998, p. 45-46 (SEG XLVIII 1148 : IG XII 6, 42).

	Χα(λκιδέων)	a
	ἔδοξε τῷ δήμῳ· ἐπειδὴ Ἀριστοφῶντος εἰπόν-	
	τος καὶ γνώμην ἐν Ἀθηναίοις συγγραψαμέν-	
	ου τὸν στρατηγὸν τὸν ὑπ' Ἀθηναίων εἰσάμον	
5	κεχειροτονημένον Σαμίων τοὺς ἐξ Ἀναίω-	
	ν κατελθόντας καὶ α[ὕ]τοὺς καὶ ἐκγόνους	
	συλλαβόντα ἀποστέλλειν εἰς Ἀθήνας,	
	τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων ταῦτα ψηφισα-	
	μένου καὶ τῇμ Πάραλον τὸ ψήφισμα φέρ-	
10	ουσαν εἰσάμον ἀποστείλαντος, ὁ στρατη-	
	γὸς πολλοὺς καὶ καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς τῶ-	
	ν πολιτῶν συλλαβὼν ἀπέστειλεν, οὓς Ἀ-	
	θηναῖοι καθέρξαντες εἰς τὸ δεσμοκτήριον	
	θάνατον κατέγνωσαν· Ἀντιλέων δὲ Λεοντί-	
15	νου Χαλκιδεὺς τῶν ἀπ' Εὐρίπου, πυθόμενος	
	τοὺς περιεστῶτας κινδύνους Σαμίων τοὺς	
	ἐν Ἀθήναις εἰργμένους, διαφυλάσσων τήν	
	τε φιλίαν τήν Χαλκιδεῶσι καὶ Σαμίσις ὑπά-	
	ρχουσαν καὶ τὴν εἰρησίαν ἣν εἶχεν αὐτὸς [ε]-	
20	ἰς Σαμίους ἐνδεικνύμενος, χρήματ' ἀπ[ο]-	
	στείλας ἐκ τῶν ἰδίων εἰς Ἀθήνας εἰς τῇ[μ]	
	βουλῇ καὶ τοὺς ἑνδεκα διέσωσεν [εν τοῦ]-	
	ς ἄνδρας καὶ διεκώλυσεν ὑπ' Ἀθηναίων ἀ]-	
	ποθανεῖν, καὶ τῶν ἀνδρῶν διασωθ[έντ]ων	b
25	εἰς Χαλκίδα κατα[σκε]υάσα[ς] ἐφοδί]οις τε καὶ τοῖς	
	ἄλλ[λοι]ς ὅ[ν] ἐτύ]γχανον δεόμενοι ἀπέστει-	
	[λε αὐτοὺς - - - -]I συνέβη δὲ Γ.ΙΙΙ. τὰ χρήμα-	
	[τα - - - - -]ας Ἀντιλέοντα κομίσασθα[ι]	
	[- - - - - κα]τὰ τὰς φυγὰς καὶ τὰς ἀτυχία[ς]	

- 30 -----μων πρότερον Ἀντιλέω[ν. .]
 -----ην, Λεοντίνος δὲ ὁ υἱὸς [αὐτ]-
 [οῦ τὴν τε εὐνοίαν παρ]αλαβὼν παρὰ τοῦ πα[τρὸς]
 [καὶ τὴν φιλίαν ἣν αὐτὸς ἔσ]χεν εἰς[αμίους δεξί]κ]-
 [νύμενος -----]. .ς αὐτ-----
 35 -----ΡΓΓ-----
 -----*lacuna*-----
 -----ΝΝ----- c
 [- ----- ἐ]ντυγχ[αν-----]
 [- - καθ' ὅσον δυ]νατός ἐ[στι-----]
 d τε[- ---- δεδό]χθαι τῷ δήμ[ωι· Λεοντίνον Ἀ]-
 40 ντιλέοντος μ]έν ἐπαινέσα[ι ὑπὲρ τῆς ἑαυτοῦ κ]-
 αὶ ὑπ[ὲρ τῆς το]ῦ πατρὸς ἀνδ[ραγαθίας ὅτι ἀνδ]-
 ρες ἀ[γαθοὶ γ]εγέννηται π[ερὶ τοὺς ἀπαχθέν]-
 τας Σ[αμίους], δεδόσθαι δ[ὲ αὐτοῖς καὶ πολιτεία]-
 ν καὶ π[- ---- καὶ ἐπικληρῶσαι αὐτοὺς ἐπὶ]
 45 [φ]υλὴμ [καὶ χιλιαστὺν καὶ ἑκατοστὺν καὶ]
 [γ]ένο[ς καὶ ἀναγράψαι καθάπερ καὶ τοὺς ἄλ]-
 [λο]υς Σ[αμίους, τῆς δὲ ἀναγραφῆς ἐπιμεληθ]-
 [ῆ]ναι τ[οὺς πέντε τοὺς ἡγεμένους· -----]
 . .ENT-----
 50 . . .POY-----
 [. . .σ]ωτ-----
ΔΕ-----
Σ-----
 -----*lacuna*-----
 e ----- \O-----
 55 [- ----- τα]ῦτα . ----- ΙΕΔ g
 [- ----- Λεο]ντίνου ----- ΩΝ
 [- ----- τῶν] χρημάτω[ν ὧν Ἀν]τιλέ-
 [ων ----- εἰ]ς τὴν σω[τηρίαν τ]ῶν ἀ-
 [νδρῶν· ὅπως οὖν τιμῶ]μεν Ἀντι[λέ]οντα . . ΛΕ
 60 ----- ΣΔΕ ἀποδ[ο]χ[α]ίς ἀρμοζού-
 [σαις ----- δεδό]χθαι τῷ δ[ή]μωι Ἀντιλέοντ-
 [ος στη]σαι εἰκόνα χα[λκῆν εἰς [τ]ὸ ἱερὸν τ[ῆ]ς Ἡρῆ-
 [ς, στεφανῶσαι αὐτ]ὸν δὲ χρυ[σ]ῶι στεφάνωι ΣΤΗΦΑ
 [- ---- ἀπὸ . δρ]αχμῶν, [ὅτ]αν τοῖς βασιλεῶσ[ι]
 65 [τὸν ἀγῶνα συντε]λῶμεν τ[ὸ] δὲ ψήφισμα τόδε ἀ-
 [ναγράψαι τοὺς ἐ]ξεταστ[ὰς εἰστήλην λιθίν]-
 [ην καὶ στη]σαι εἰς τὸ [ἱε]ρὸν τῆς Ἡρῆς, τὸν δὲ
 [ταμίαν εἰς ἀ]ναγρα[φὴν] τῆς στήλης ὑπη[ρε]-
 [τῆσαι] *vacat* f *vacat*

NOTES SUR LES DÉDICACES MÉGARIENNES POUR HADRIEN ET SABINE*

ADRIAN ROBU

Vers 135-137 ap. J.-C., les tribus de Mégare dédient des statues à Hadrien et à son épouse, Sabine.¹ L'empereur est ainsi honoré par les tribus *Dymanes* (IG VII 70), *Hadrianidai* (IG VII 72) et par une tribu (*Hyleis* ou *Pamphyloi* ?) dont le nom n'est pas conservé (IG VII, 71), et Sabine par les tribus *Pamphyloi* (IG VII 73) et *Hadrianidai* (IG VII 74). Chacune des quatre tribus mégariennes a dédié, semble-t-il, une statue à Hadrien et une autre à Sabine, par conséquent, il y aurait eu huit statues du couple impérial à Mégare.²

Voici les textes de ces inscriptions honorifiques :

Dédicaces faites par les tribus mégariennes à Hadrien

Éd. : IG VII 70

- Τὸν δις αὐτοκράτορα Κ[αί]σαρα Τρ[α]ϊνὸν Ἀδρια[νὸν]
Σεβαστὸν Ὀλύμπιον Π[ύ]θιον Πανελλήνιον,
τὸν ἑαυτῶν κτίστην κ[αί] νομοθέτην καὶ τροφέ[α],
4 ὑπὸ τὴν ἐπιμέλειαν Ἰο[υ]λί[ου] Κανδίδου τοῦ κρα-
τίστου ἀνθυπάτου, στ[ι]ρατ[η]γοῦντος Ἀΐσχωρος
τοῦ Δαμοκράτους· Δ[ι]μ[α]ῖνες.

Traduction: « La tribu *Dymanes* à César Trajan Hadrien Auguste, Olympien, Pythien, Panhellène, acclamé pour la deuxième fois comme Imperator, notre bâtisseur, législateur et nourricier, sous le gouvernement du très puissant proconsul Iulius Candidus, Aischrôn fils de Damokratès étant stratège. »

Éd. : IG VII 71

- [Τὸν δις αὐτοκράτορα Καίσαρα Τρ[α]ϊνὸν Ἀδριανὸν
Σεβαστὸν Ὀλύμπιον Πύθιον Πανελλήνιον,
τὸν ἑαυτῶν κτίστην καὶ νομοθέτην καὶ τροφέ-
4 [α, Ὑλλεῖς (vel Πάμφυλοι), ὑπὸ τὴν ἐπιμέλειαν Ἰου-
λίου Κανδίδου [τ]οῦ κρατίστου ἀν-

* Je remercie vivement Alexandru Avram, Nathan Badoud et Florian Matei Popescu de leurs suggestions.

¹ La date de ces dédicaces est indiquée par la mention du proconsul Iulius Candidus, qui selon B. E. Thomasson, *Laterculi Praesidum* I, Göteborg, 1984, p. 194, n° 33, a exercé sa fonction vers 135-137 ap. J.-C. Selon E. Groag, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian*, Wien-Leipzig, 1939, cols. 69-70, ce proconsul date de 136/7 ; cf. W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, Leipzig, 1907, p. 180.

² N. F. Jones, *Public Organization in Ancient Greece. A Documentary Study*, Philadelphia, 1987, p. 97. Dernièrement, trois de ces dédicaces mégariennes ont été publiées par H. R. Goette, « Kaiserzeitliches auf Aigina », in G. Brands et alii (eds.), *Rom und die Provinzen. Gedenkschrift für Hans Gabelmann*, Mainz, 2001, p. 89 (reprises dans Ann. ép. 2001, 1815-1817, et dans SEG LI 334-335), comme appartenant à Égine. En réalité, comme l'a montré F. Camia, « Pietre eranti », ZPE 155, 2006, p. 269-270, ces dédicaces sont celles de Mégare publiées jadis par Dittenberger dans IG VII (SEG LI 334 = IG VII 72 ; SEG LI 335 = IG VII 73 ; SEG LI 336 = IG VII 70 fr. b) et qui, à l'époque moderne, ont été transportées à Égine.

[θυ]πάτου, στ[ρα]τηγοῦντος Αἴσ-
8 χρωνος τοῦ Δαμοκράτους.

Traduction: « La tribu *Hylleis* (ou *Pamphyloi* ?) à César Trajan Hadrien Auguste, Olympien, Pythien, Panhellène, acclamé pour la deuxième fois comme Imperator, notre bâtisseur, législateur et nourricier, sous le gouvernement du très puissant proconsul Iulius Candidus, Aischrôn fils de Damokratès étant stratège. »

Éd. : IG VII 72

Τὸν δις αὐτοκράτορα Κ[αί]σαρα Τρ[α]ϊνὸν
Ἀδριανὸν Σεβαστὸν Ὀλύμπιον Πύθιον
Πανελλήμιον, τὸν ἑαυτῶν κτίστην καὶ νο-
4 μοθέτην καὶ τροφέα, Ἀδριανίδαι, ὑπὸ
τὴν ἐπιμέλειαν Ἰουλίου Κανδίδου τοῦ
κρατίστου ἀνθυπάτου, στρατηγοῦν-
8 τος Αἰσχροῦ τοῦ Δαμοκράτους.

Traduction: « La tribu *Hadrianidai* à César Trajan Hadrien Auguste, Olympien, Pythien, Panhellène, acclamé pour la deuxième fois comme Imperator, notre bâtisseur, législateur et nourricier, sous le gouvernement du très puissant proconsul Iulius Candidus, Aischrôn fils de Damokratès étant stratège. »

Dédicaces faites par les tribus mégariennes à Sabine

Éd. : IG VII 73

Σαβεῖναν βασίλισσαν Σεβαστήν, νέαν Δήμητρα, Αὐτοκράτορος
Ἀδριανοῦ γυναῖκα, Πάμφυλοι, ὑπὸ τὴν ἐπιμέλειαν Ἰου-
λίου Κανδίδου τοῦ κρατίστου ἀνθυπάτου, στρατη-
4 γοῦντος Αἰσχροῦ τοῦ Δαμοκράτους.

Traduction: « La tribu *Pamphyloi* à l'impératrice Sabine Auguste, la nouvelle Déméter, épouse de l'empereur Hadrien, sous le gouvernement du très puissant proconsul Iulius Candidus, Aischrôn fils de Damokratès étant stratège. »

Éd. : IG VII 74

Σαβεῖναν βασίλισσαν Σεβαστήν, νέαν Δήμητρα,
Αὐτοκράτορος Ἀδριανοῦ γυναῖκα, Ἀδριανίδαι, ὑπὸ
τὴν ἐπιμέλειαν Ἰουλίου Κανδίδου τοῦ κρατίστου
4 ἀνθυπάτου, στρατηγοῦντος Αἰσχροῦ τοῦ
Δαμοκράτους.

Traduction: « La tribu *Hadrianidai* à l'impératrice Sabine Auguste, la nouvelle Déméter, épouse de l'empereur Hadrien, sous le gouvernement du très puissant proconsul Iulius Candidus, Aischrôn fils de Damokratès étant stratège. »

Pausanias nous apprend qu'Hadrien se remarqua à Mégare par la reconstruction en pierre³ de l'ancien temple d'Apollon, primitivement en briques⁴, et qu'il élargit la route côtière dite de Sciron, qui passait à travers le littoral depuis Mégare vers Corinthe, pour faciliter la circulation des chars.⁵ Une inscription datant de 125 ap. J.-C. est probablement la première borne de cette route.⁶ On comprend alors mieux pourquoi les Mégariens nommèrent Hadrien τὸν ἑαυτῶν κτίστην καὶ νομοθέτην καὶ τροφέα et pourquoi ils créèrent une nouvelle tribu en son honneur.

³ Jean Pouilloux dans sa traduction de Pausanias, *Description de la Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, I, 42, 5, rend le λίθος λευκός par marbre blanc. Mais il s'agit plutôt d'une sorte de calcaire blanc qui, souligne Pausanias (I 44, 6), se trouvait uniquement à Mégare, où il servait d'ailleurs à beaucoup de monuments.

⁴ Pausanias I 42, 5.

⁵ Pausanias I 44, 6.

⁶ IG VII 69. À propos de cette inscription, voir W. Weber, *op. cit.*, p. 182. A. R. Birley, *Hadrian. The Restless Emperor*, London-New York, 2003, p. 178, pense que l'élargissement de la route entre Mégare et Corinthe s'inscrit dans un programme plus vaste de l'empereur qui visait à la reconstruction des routes d'Achaïe et de Macédoine.

Le sens du mot κτίστης présent dans les dédicaces des tribus mégariennes pour Hadrien a été différemment interprété par les savants. Selon Jones, le fait qu'Hadrien est nommé κτίστης non seulement par la tribu qui porte son nom, mais aussi par les autres signifie que « in at least one major Greek state the public organization had in late Hellenistic or early Imperial times passed entirely out of existence ».⁷ Il considère qu'Hadrien a refondé l'organisation de la cité vers 124-126 ap. J.-C., pendant son séjour en Grèce, lorsqu'il visita Mégare.⁸ Une hypothèse spéculative, selon nous, qui se fonde aussi sur un argument *ex silentio* trompeur : le manque d'attestations des tribus à Mégare après le III^e siècle av. J.-C.

Les trois tribus doriennes traditionnelles (Υλλεῖς, Δυμᾶνες, Πάμφυλοι) sont attestées à Mégare par une inscription datant du V^e siècle av. J.-C., et que son éditeur, B. C. Kritzas, considère comme une liste des victimes de la guerre du Péloponnèse.⁹ Elles ne sont plus ensuite mentionnées qu'à l'époque hellénistique, quand une inscription d'Épidaure nomme *kata phylas* les cinquante et un juges mégariens envoyés par la confédération achéenne pour s'occuper de la dispute territoriale entre Épidaure et Corinthe.¹⁰

Nous croyons qu'à l'époque impériale, dans les dédicaces mégariennes, le titre de κτίστης ne se réfère pas aux tribus mais à la cité de Mégare. À partir de l'époque hellénistique, le κτίστης peut être non seulement le fondateur effectif d'une cité, mais aussi celui qui a réalisé la reconstruction d'une cité ou d'un bâtiment ou qui a accordé certains privilèges à une cité.¹¹

Sur l'usage de ce mot à l'époque d'Hadrien, Boatwright invoque le cas de Mégare pour montrer que « although the literal meaning of *ktistes* is city-founder, by Hadrian's day the term was often used as the inflated equivalent of *euergetes* ». ¹² Toutefois, nous remettons en question la validité de cette dernière hypothèse pour Mégare. Nous croyons qu'au moins dans ce cas il faut garder pour κτίστης le sens de « bâtisseur ». Sur le sens de ce terme, J. et L. Robert, rejetant l'équivalence entre κτίστης et εὐεργέτης, notent que « le κτίστης est soit un nouveau fondateur de la ville, soit le fondateur d'un édifice ou de plusieurs dans la ville ». ¹³ Si le mot κτίστης avait le même sens que εὐεργέτης, pourquoi les Mégariens auraient-ils honoré l'empereur Hadrien avec ces deux titres à la fois ? ¹⁴ En effet, il n'y a pas lieu de prouver, avec Boatwright, qu'il s'agisse de deux synonymes parfaits. ¹⁵

En revanche, tout porte à croire que la reconstruction de l'ancien temple d'Apollon à Mégare, qui abritait les trois statues du dieu Apollon (Apollon *Pythien*, Apollon *Dekatéphoros* et Apollon *Archégète*), conférait symboliquement à Hadrien le rôle de κτίστης, c'est-à-dire de bâtisseur, constructeur. Il est

⁷ N. F. Jones, *op. cit.*, p. 97.

⁸ Pour la visite de Mégare par Hadrien vers la fin de l'année 124 ap. J.-C., voir W. Weber, *op. cit.*, p. 181-182 ; H. Halfmann, *Itinera Principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Stuttgart, 1986, p. 191 ; A. R. Birley, *op. cit.*, p. 177-178.

⁹ B. C. Kritzas, « Κατάλογος Πεισόντων από τὰ Μέγαρα », dans *Filia epe eis Georgion E. Mylonan III*, Athènes, 1989, p. 167-187 ; SEG XXXIX 411.

¹⁰ IG IV² 1, 71. Cet arbitrage est situé entre 242/241 et 236/5 av. J.-C. par K. J. Beloch, *Griechische Geschichte* IV 2, Stuttgart, 1927, p. 224.

¹¹ W. Leschhorn, « Gründer der Stadt ». *Studien zu einem politisch-religiösen Phänomen der griechischen Geschichte*, Stuttgart, 1984, p. 334-335 ; M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris, 1995, p. 232-235 ; L. Robert, *Hellenica* IV, p. 116.

¹² M. T. Boatwright, *Hadrian and the Cities of the Roman Empire*, Princeton-Oxford, 2003, p. 31, voir aussi p. 29. Sur l'interprétation de κτίστης comme un titre accordé pour un cas particulier de bienfait, similaire au εὐεργέτης, voir de même W. Dittenberger, *ad OGIS* 492, p. 125, n. 5 ; p. 195, n. 4 ; J. H. M. Strubbe, « Gründer kleinasiatischer Städte. Fiktion und Realität », *Ancient Society* 15-17, 1984-1986, p. 289-290 ; cf. S. Follet, « Hadrien *ktistès* kai *oikistès* : Lexicographie et *realia* », dans *La langue et les textes en grec ancien. Actes du colloque Pierre Chantraine (Grenoble, 5-8 septembre 1989)*, Amsterdam, 1992, p. 244 ; D. Nörr, *Imperium und Polis in der hohen Prinzipatszeit*, München, 1969, p. 10, n. 6.

¹³ J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1956, 317. Cf. Robert, *Hellenica* XI-XII, p. 575 ; J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1951, 236 a, p. 209.

¹⁴ Voir l'inscription IG VII 3491, l. 4, où κτίστης est probablement la meilleure restitution. Hadrien est honoré aussi comme κτίστης et εὐεργέτης par la cité de Traianopolis (IGR IV 623).

¹⁵ Cf. S. Follet, *op. cit.*, p. 248.

intéressant de signaler qu'à Cyzique, où Hadrien a achevé un temple dédié probablement à Zeus¹⁶, l'empereur est aussi honoré avec le titre de κτίστης.¹⁷

Dernièrement, S. Follet dans une analyse des termes κτίστης et οἰκιστής employés dans les inscriptions pour Hadrien, parvient à la conclusion suivante : « Même s'ils se recouvrent partiellement pour désigner l'acte de fondation d'une cité, l'un paraît insister sur la construction matérielle, l'autre sur le peuplement, conformément à leur sens ancien et continûment attesté ».¹⁸ Le mot κτίστης doit être ainsi mis en relation avec l'activité éditiltaire d'Hadrien, l'empereur le plus remarquable du point de vue des opérations de construction ou de réfection de bâtiments des cités grecques.

Il convient également d'attirer l'attention sur le rôle joué par Apollon à Mégare. Selon Théognis¹⁹ et Pausanias²⁰, Apollon, le dieu le plus important du panthéon mégarien, aide le héros Alcathoos à bâtir les remparts de la cité.²¹ De plus, la cité des Mégariens désigne Apollon dans une inscription comme ὁ τῆς πόλεως ἀρχηγέτης.²² L'épiclese d'Archégète est une sorte de sub-épithète pour Apollon *Pythien* ; elle fait référence à l'aide fournie par le dieu à la fondation de Mégare.²³ Dans la colonie mégarienne de Byzance, Apollon et Poséidon ont aidé Byzas à la construction de remparts de la cité²⁴, tout comme ils avaient aidé jadis le roi Laomédon à relever les murs de Troie.²⁵ Le poète Callimaque confirme également la réputation de bâtisseur des villes pour le dieu Apollon.²⁶ Une inscription du I^{er} siècle av. J.-C.²⁷ atteste que des jeux pythiques ont été organisés à Mégare et grâce au témoignage de Philostrate, nous savons que ces concours continuaient à avoir lieu à l'époque d'Hadrien.²⁸

Le rôle prééminent d'Apollon *Pythien* à Mégare est mis en évidence par les monnaies mégariennes en argent, qui, à l'époque hellénistique, offrent souvent au droit une tête d'Apollon de profil à gauche ou à droite et, au revers, une lyre. Le revers des monnaies en bronze frappées par les Mégariens aux III^e-I^{er} siècles av. J.-C. est parfois décoré d'un tripode entouré soit de deux dauphins, soit d'une guirlande.²⁹ On

¹⁶ S. R. F. Price, *Rituals and Power. The Roman Imperial Cult in Asia Minor*, Cambridge, 1984, p. 251-252, n° 17.

¹⁷ IGR IV 138 (= A. S. Benjamin, « The Altar of Hadrian in Athens and Hadrian's Panhellenic Program » *Hesperia* 32, 1963, p. 81, no. 178).

¹⁸ S. Follet, *op. cit.*, p. 251. À la page 246, Follet signale de même que « dans une autre inscription d'Athènes, connue seulement par une copie de Pittakis (3288), Hadrien est peut-être honoré comme κτίστης τῆς στοᾶς “constructeur de portique” par une cité dont le nom commence par Hadria[n-] ». ».

¹⁹ Théognis, v. 773-774.

²⁰ Pausanias I 42, 1-2.

²¹ À propos du culte d'Apollon dans les cités mégariennes, voir E. Meyer, *s. v. Megara*, n° 2, RE XV, 1932, col. 201-202 (Mégare) ; E. L. Highbarger, *The History and Civilization of Ancient Megara*, Baltimore, 1927, p. 31-37 (Mégare) ; Kr. Hanell, *Megarische Studien*, Lund, 1934, p. 83-89 (Mégare), 164-174 (les colonies mégariennes). Sur le héros Alcathoos en tant que véritable fondateur de la cité mégarienne, voir A. Muller, « De Nisée à Mégare. Les siècles de formation de la métropole mégarienne », MEFRA 95, 1983, 2, p. 623-624 ; F. Bohringer, « Mégare. Traditions mythiques, espace sacré et naissance de la cité », AC 69, 1980, p. 9-10 ; cf. L. Piccirilli, *MEGARICA. Testimonianze e frammenti*, Pisa, 1975, p. 38-41.

²² Syll.³ 653, l. 22.

²³ Kr. Hanell, *op. cit.*, p. 88-89 ; E. L. Highbarger, *op. cit.*, p. 33. Voir aussi le commentaire de Fr. Chamoux sur le passage de Pausanias, *Description de la Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, I 42, 5, p. 262. Pour les liens entre Apollon Archégète et Apollon *Pythien*, voir également I. Malkin, « Apollo Archegetes and Sicily », ASNP 16, 1986, 4, p. 959-972, surtout p. 962-963.

²⁴ Hésychios, FGrHist 390 F 12.

²⁵ *Iliade* XXI, v. 441-457.

²⁶ Callimaque, *Hymne à Apollon*, v. 55-57. Sur Apollon en tant que bâtisseur de villes et sur l'épithète ἀρχηγέτης d'Apollon, voir L. Lacroix, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, Bruxelles, 1965, p. 133-134 ; U. Brackertz, *Zum Problem der Schutzgottheiten griechischer Städte*, Diss. Freie Universität Berlin, Berlin 1976, p. 217-219 ; A. Alvino, « I Prodomeis nel culto megarese: divinità senza volto ? », dans Atti. Centro ricerche e documentazione sull'antichità classica 11, 1980-1981, p. 4-5 ; W. Leschhorn, *op. cit.*, p. 114.

²⁷ IG VII 48 : cf. SEG XVII 468.

²⁸ Philostrate, *Vies des sophistes* I 24, 529. Sur les jeux pythiques de Mégare, voir K. J. Rigsby, « Megara and Tripodiscus », GRBS 28, 1987, p. 93-102.

²⁹ I. Pafford, « Megara: the Denominational System and Chronology of the Hellenistic Coinage », dans *XII. Internationaler Numismatischer Kongreß (Berlin 1997)*, Berlin, 2000, p. 347-350, n°s 1-5 (monnaies en argent),

remarque que même à l'époque impériale, Apollon apparaît encore sur les monnaies mégariennes.³⁰ En outre, sur le revers de deux monnaies mégariennes, l'une de l'époque de Septime Sévère et l'autre de l'époque de Géta, la statue d'Apollon est représentée devant l'omphalos de Delphes.³¹

En raison de ces considérations, on peut penser que la reconstruction du temple d'Apollon, où se trouvaient les anciennes statues d'Apollon *Pythien* et d'Apollon *Archégète*, détermina les Mégariens à comparer Hadrien à Apollon *Pythien*, le bâtisseur mythique des murs de la cité. C'est pourquoi on trouve dans les inscriptions mégariennes l'adjonction au nom de l'empereur d'épiclèses qui attestent sa divinité : *Pythios* (IG VII 70-72) ou « le nouveau *Pythios* » (νέος Πύθιος) (IG VII 3491), une référence à Apollon *Pythien*.³² De même, pour affirmer le caractère divin de l'épouse de l'empereur, les Mégariens appellent Sabine « la nouvelle Déméter » (νέα Δήμητηρ) (IG VII 73-74). À Mégare, le culte de Déméter est un des plus anciens et peut-être le plus important après celui d'Apollon.³³ Une tradition mégarienne attribuée à Car, le premier des rois mythiques mégariens, la construction du premier *mégaron* de Déméter sur l'acropole Caria et la ville était nommée d'après ces lieux de culte de la déesse.³⁴ Les appellations de νέος Πύθιος et de νέα Δήμητηρ présentes dans les dédicaces des Mégariens nous suggèrent qu'Hadrien et Sabine étaient assimilés aux principales divinités mégariennes. Par ailleurs, l'ancienneté du temple et des statues d'Apollon était sans nul doute un autre élément qui justifiait l'intérêt accordé par l'empereur à la reconstruction de ce temple mégarien.

Les termes de τροφεύς (« nourricier ») et de νομοθέτης (« législateur ») ont aussi plus de sens si on les met en relation avec la cité de Mégare, plutôt qu'avec les tribus. Le titre de τροφεύς exprime la fonction de nourricier. Il pouvait être accordé à Hadrien pour sa « générosité alimentaire », comme dans le cas des particuliers qui faisaient dans les cités grecques des distributions gratuites d'aliments au peuple.³⁵ Ces termes ne sont pas utilisés seulement par les Mégariens ; la ville de Cyrène honore aussi Hadrien en tant que κτίσταν καὶ τροφέα καὶ νομοθέταν.³⁶ Le titre de νομοθέτης évoque le rôle de législateur joué par Hadrien, et comme ce fut le cas à Athènes, où en 124/125 on avait aussi créé une nouvelle tribu en son honneur³⁷, on peut supposer que l'empereur a réformé les lois de la cité de Mégare et de Cyrène.³⁸ Le fait que les termes τροφεύς et νομοθέτης ont un sens précis indique qu'il en est de même pour κτίστης.³⁹

Une dédicace faite à Hadrien par le Conseil et l'Assemblée des Mégariens (Μεγαρέων ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος), omise par Jones, confirme que le titre de κτίστης se réfère à la cité de Mégare et non pas aux tribus.⁴⁰

n^{os} 6-9 (monnaies en bronze). Pour la représentation d'Apollon et de ses symboles sur les émissions monétaires de Mégare datant des IV^e-I^{er} siècles av. J.-C., voir de même B. V. Head, *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, Oxford, 1911 (réimpression Londres, 1963), p. 393-394 ; SNG 14, 471-505.

³⁰ SNG 14, 506 ; 508.

³¹ M. Flashar, *Apollon Kitharodos. Statuarische Typen des musischen Apollon*, Köln-Weimar-Wien, 1992, p. 20-24.

³² J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'empire I. La politique religieuse des Antonins (96-192)*, Paris, 1955, p. 184-186 ; M. T. Boatwright, *op. cit.*, p. 128-129. L'épiclèse Πύθιος se rencontre également dans une lettre des Delphiens à Hadrien. À cet égard, voir A. Plassart, *Fouilles de Delphes III. Épigraphie* 4, 3, Paris, 1970, p. 102-104, n^o 308 ; cf. R. Flacelière, « Hadrien et Delphes », CRAI, 1971, p. 168-185, surtout p. 175.

³³ Sur le culte de Déméter à Mégare, voir E. Meyer, *op. cit.*, col. 202 ; E. L. Highbarger, *op. cit.*, p. 39-40 ; Kr. Hanell, *op. cit.*, p. 50-52.

³⁴ Pausanias I 39, 5 ; 40, 6. Sur le roi mégarien Car, fils de Phoroneus, voir E. L. Highbarger, *op. cit.*, p. 68-69. À propos de la localisation du *mégaron* de Déméter sur l'acropole Caria, voir A. Muller, « Megarika », BCH 104, 1980, p. 83-89.

³⁵ J. et L. Robert, Bull. ép. 1960, 438. Pour le titre de τροφεύς accordé à des particuliers, voir L. Robert, *Hellenica* VII, p. 74-81 ; *Hellenica* VIII, p. 76 ; *Hellenica* XI-XII, p. 569-571.

³⁶ J. et L. Robert, Bull. ép. 1951, 244 ; 1960, 438 ; SEG IX 54 (= XVII 809) ; XVIII 731 ; M. T. Boatwright, *op. cit.*, p. 181.

³⁷ N. F. Jones, *op. cit.*, p. 36-37 ; A. S. Benjamin, *op. cit.*, p. 74, n. 51.

³⁸ J. et L. Robert, Bull. ép. 1960, 438. Pour le rôle de législateur joué par Hadrien à Athènes, voir P. Graindor, *Athènes sous Hadrien*, New York, 1973, p. 30-35 ; S. Follet, *Athènes au II^e et au III^e siècle. Études chronologiques et prosopographiques*, Paris, 1976, p. 116-125 ; A. R. Birley, *op. cit.*, p. 177.

³⁹ S. Follet, *op. cit.* (note 12), p. 246.

⁴⁰ IG VII 3491. Le fait que cette inscription figure dans les *Addenda* aux inscriptions de Mégare explique peut-être que Jones l'ait ignorée.

- Τὸν δις αὐτοκράτορα Καίσαρα [θεοῦ Τραϊανοῦ υἱόν],
 θεοῦ Νέρβα υἱόν, Τραϊανὸν Ἀδριανὸν Σεβαστὸν Ὀλύμ-
 πιον Πανελλήνιον νέον Πύθιον, [Μεγαρέων ἡ βουλὴ καὶ]
 4 ὁ δῆμος τὸν αὐτῶν εὐεργέτην [καὶ κτίστην καὶ νομο]-
 θέτην, ποιησαμένου τὸ ἀνάλωμα εἰς τὴν κατασκευῆ-
 ῖν τοῦ ἀγάλματος ἐκ τῶν ιδίων Αἰσχροῦ τοῦ]
 8 Δαμοκράτους τοῦ στρατηγοῦ.

Traduction: « Le Conseil et le peuple des Mégariens à César Trajan Hadrien Auguste, Olympien, Panhellène, le nouveau Pythios, fils du divin Trajan, petits-fils du divin Nerva, acclamé pour la deuxième fois comme Imperator, notre bienfaiteur, bâtisseur et législateur, le stratège Aischrôn fils de Damokratès s'étant chargé à ses propres frais de la dépense pour la fabrication de la statue. »

Si l'ethnique est restitué, l'attribution de cette dédicace à Mégare par W. Dittenberger ne peut pas être mise en doute. Elle est confirmée par la mention du stratège Αἰσχροῦ fils de Δαμοκράτης, également mentionné dans les dédicaces faites par les tribus mégariennes à Hadrien et à sa femme. Les Mégariens nommaient l'empereur τὸν αὐτῶν εὐεργέτην [καὶ κτίστην καὶ νομο]θέτην. Cela nous confirme que le titre de bâtisseur et celui de législateur accordés à Hadrien doivent être mis en relation avec la cité de Mégare et non avec une refondation de l'organisation par tribus, comme le supposait Jones.

Si l'on adoptait l'hypothèse de Jones, il serait également difficile d'expliquer l'écart de plus d'une dizaine d'années qui existerait entre la refondation des tribus par Hadrien pendant sa visite à Mégare en 124 et les statues qui lui sont offertes vers 135-137. Mais si ces titres se réfèrent à l'aide accordée par Hadrien à la cité, et non à une refondation des tribus doriennes, ce laps de temps s'explique aisément. La construction du temple d'Apollon a dû s'étaler sur plusieurs années, les travaux ont dû commencer vers 124/125 pour s'achever vers 135-137.⁴¹ Les dédicaces offertes par les Mégariens marqueraient ainsi l'inauguration du temple d'Apollon qui devait aussi abriter les statues de l'empereur et de sa femme.

À notre avis, le mot κτίστης ne veut pas dire non plus que les Mégariens considèrent Hadrien comme un deuxième fondateur de la ville, comme le suggère Chr. Habicht⁴², mais simplement cette appellation insiste sur le rôle de bâtisseur rempli par Hadrien à Mégare. De même qu'Apollon aide Alcathoos à bâtir les murailles de la ville, Hadrien participe à la reconstruction du plus important temple mégarien, celui d'Apollon. On remarque que dans la dédicace faite par le Conseil et l'Assemblée des Mégariens, Hadrien est d'abord nommé εὐεργέτης (« bienfaiteur »). Si Hadrien avait été considéré comme le nouveau fondateur de la cité, cette mention aurait dû figurer en première place.

Les tribus sont mentionnées par les inscriptions parce qu'elles se sont chargées de la fabrication des statues offertes à l'empereur et à sa femme. On sait que pour faire des dédicaces, les tribus des cités grecques avaient leurs propres ressources. À Mégare même la tribu des *Hadrianidai* a offert, à ses propres frais (ἐκ τῶν ιδίων), une statue à son bienfaiteur Tyranniôn, fils de Nisiôn.⁴³ On observe aussi que dans la dédicace faite par le Conseil et le peuple des Mégariens, le stratège Aischrôn a pris lui-même en charge les frais de la fabrication de la statue officielle accordée à Hadrien. Les frais de la fabrication de ces statues étaient très importants pour une cité comme Mégare, qui, à l'époque impériale, ne connaissait plus la prospérité d'autrefois. Pausanias considère les Mégariens comme « les seuls dans toute la Grèce que l'empereur Hadrien n'ait pu aider pour qu'ils développent leur cité davantage » (οἷς οὐδε Ἀδριανὸς ὁ βασιλεὺς ὥστε καὶ ἐπαυχηθῆναι μόνοις ἐπῆρκεσεν Ἑλλήνων).⁴⁴ Néanmoins, les inscriptions examinées ici prouvent la grande estime dont l'empereur jouissait à Mégare et nous révèlent l'aide qu'Hadrien apporta à la cité. Les dédicaces des Mégariens nous confirment qu'Hadrien, pendant sa visite à Mégare, a mis en chantier la réfection du temple d'Apollon ; elles nous suggèrent aussi que l'empereur s'est fait remarquer dans cette ville par une activité législative et par la distribution gratuite d'aliments.

Université de Neuchâtel

⁴¹ W. Weber, *op. cit.*, p. 181.

⁴² Chr. Habicht, *Pausanias und seine Beschreibung Griechenlands*, München, 1985, p. 155, note que « bekanntlich wurde Hadrian als Wohltäter und zweiter Gründer von Megara betrachtet ». Cette opinion est acceptée aussi par M. Flashar, *op. cit.*, p. 22. Contra M. T. Boatwright, *op. cit.*, p. 32.

⁴³ IG VII 101.

⁴⁴ Texte traduit par J. Pouilloux, Pausanias, *Description de la Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, I 36, 3. Sur le pillage de statues à Mégare, voir Cicéron, *Epistulae ad familiares* IV 2 ; V 2.

LE « VIDE PHOCÉEN » VU D'HISTRIA ET DE BÉRÉZAN

PIERRE DUPONT

Le Laboratoire de Céramologie de Lyon (CNRS-UMR 5138) dispose aujourd'hui d'une importante base de données d'analyse physico-chimique portant sur plus de 1500 échantillons de céramiques de la Grèce de l'Est et des colonies ioniennes de Mer Noire et de Méditerranée. Le noyau de cette base de données est constitué de pièces d'Histria, prélevées dans les réserves du chantier sous la conduite de P. Alexandrescu. Cette collecte exceptionnelle n'aurait pu avoir lieu sans la clairvoyante bienveillance du professeur Dionisie M. Pippidi, dont il nous est d'un agréable devoir de saluer la mémoire dans le cadre de la présente *Gedenkschrift*.

L'exploitation des données d'analyse recueillies sur le matériel d'Histria a profondément bouleversé les attributions d'origine des céramiques de la Grèce de l'Est archaïque, en mettant fin, notamment, au mythe de la suprématie de l'île de Rhodes comme centre exportateur majeur, au profit de Milet et de l'Ionie du Nord.

Plus modestement, les analyses d'Histria et, plus récemment, de Bérézan ont fait progresser indirectement nos connaissances sur les productions de l'Éolide archaïque, même si les échantillonnages de référence locale constitués sur les sites producteurs potentiels de cette région ne renferment encore que peu de pièces caractéristiques de cette époque.

Au sein de l'échantillonnage d'Histria, deux types de matériels grecs orientaux archaïques étaient pressentis comme pouvant éventuellement être originaires d'Éolide : d'une part, quelques fragments disparates de vases peints dans la variante du style des Chèvres Sauvages attribuée à l'Éolide à la suite des travaux d'E. Walter-Karydi¹ ; d'autre part, une importante quantité de poterie grise tournée, dont le répertoire des formes est également considéré comme typique des régions d'Éolide et de Troade (Alexandrescu², Nikov³...).

Pour ce qui est des vases à décor peint, le principal groupe potentiellement éolien représenté en mer Noire, de manière fort discrète, est celui du Deinos de Londres⁴, récemment attribué à Phocée⁵. À Histria, seuls deux tessons sont à signaler pour l'instant (fig. 1-2)⁶, tandis que les exemplaires de Bérézan sont un peu plus nombreux, ce qui est normal, compte tenu du volume considérablement plus élevé des trouvailles de ce site (fig. 3-4)⁷.

La céramique grise est naturellement beaucoup mieux représentée dans une gamme de formes assez variée, dont beaucoup existent parallèlement en version à cuisson oxydante. Contrairement à la situation observée en Provence, où près de 70% des formes de l'ex-« phocéenne grise » se sont révélées de tradition indigène⁸, on a bien affaire majoritairement, à Istros comme à Bérézan, à des fabrications de

¹ E. Walter-Karydi, « Äolische Kunst », in *Studien zur griechischen Vasenmalerei*, AK Suppl. 7, 1970, p. 3-18, pl. 1-9.

² P. Alexandrescu, « Un groupe de céramique fabriquée à Istros », *Dacia* NS 16, 1972, p. 113-131, *passim*.

³ K. Nikov, « Aeolian bucchero in Thrace ? », *Archaeologia Bulgarica* 3, 1999, 2, p. 31-41.

⁴ Chr. Kardara, *Rodiaké Angeiographia*, Athènes, 1963, p. 271-276.

⁵ K. Iren, « Die Werkstatt des Londoner Dinos: eine phokäische Werkstatt ? », *IstMitt* 52, 2002, p. 165-207.

⁶ P. Alexandrescu, *Histria IV*, Bucarest, 1978, pl. 5, n° 53 ; fouilles Lambrino 1927-1942, inv. V. 1184b, inédit.

⁷ Musée Archéologique, Odessa, Fonds Von Stern : inv. OAM A-36082 ; ex-inv. 5949 ; ex-inv. [...]454 ; inv. OGIM A-32773 ; A-34603 + A 34640 (deinoi). Musée d'Histoire Militaire d'Ochakov : inv. AB/78-43y (deinos).

⁸ Ch. Arcelin-Pradelle, *La céramique grise monochrome en Provence*, RAN Suppl. 10, 1984.

type grec oriental ou anatolien, avec peut-être aussi des influences thraces⁹. Dans le cas d'Histria, les exemplaires importés se sont révélés en nombre infime par rapport aux productions locales ; dans celui de Bérézan, en cours d'évaluation, la situation apparaît de prime abord plus contrastée, avec une gamme de formes plus riche (la plupart de tradition éolienne, mais aussi, semble-t-il, quelques-unes de type milésien) et des pâtes plus variées, certaines très micacées, rappelant celles d'Ionie du Sud.

Pour être complet, on pourrait y adjoindre également un type d'amphore-emballage relevant du cercle de Lesbos, fort répandu en mer Noire, où il est désigné sous l'appellation d'amphore « à fond en gobelet » selon la terminologie de I. B. Zeest, mais plus connu en Méditerranée sous celle de « Fractional Red » à la suite de B. Clinkenbeard¹⁰ : ce type a été récemment assigné en effet à Phocée par Ö. Özyigit¹¹.

Peut-être n'est-il pas inutile de faire brièvement le point sur le rôle exact de l'Éolide continentale – et notamment de Phocée – dans la diffusion de ces produits céramiques en direction du Pont-Euxin à la lumière des recherches archéométriques. Celles-ci ont visé à la constitution d'un réseau de références locales suffisamment représentatif au niveau régional, dont il importe de décrire les différentes composantes et les résultats tirés de l'exploitation des données d'analyse physico-chimique des échantillonnages mis en œuvre. Nous aborderons successivement le cas de Phocée, puis d'un groupe éolien non localisé précisément, auquel nous avons naguère donné l'appellation provisoire de « Éolide archaïque » et enfin nous dirons quelques mots des problèmes d'attribution posés par certains des groupes potentiellement éoliens présents à Histria et Bérézan.

Pour ce qui est de Phocée même, les analyses effectuées au Laboratoire de Céramologie de Lyon ont porté sur plus de 70 spécimens, mais cet échantillonnage, composé pour près des deux tiers de Late Roman C (dont un rebut de cuisson), ne peut être considéré comme véritablement représentatif de l'ensemble des catégories céramiques présentes sur le site : les productions locales d'époque archaïque ont très bien pu faire appel à des sources d'argile de nature différente.

Quoiqu'il en soit, le tri des résultats de cet échantillonnage de Phocée, exprimé sous la forme d'un dendrogramme de classification hiérarchique ascendante (*cluster analysis*) a fait apparaître une partition en 4 branches principales, correspondant à des groupes géochimiques distincts (fig. 7) ; chacune des ramifications terminales représente un échantillon ; plus les fusions sont basses, plus les échantillons sont proches entre eux.

Le premier groupe en partant de la gauche est formé presque exclusivement de Late Roman C. Il renferme notamment un rebut de cuisson, obligeamment mis à notre disposition par le professeur E. Langlotz et peut donc être considéré comme local. Il présente des compositions chimiques homogènes correspondant à des argiles d'origine volcanique, présentant des teneurs très faibles en manganèse. Ce groupe a connu une diffusion massive à l'époque romaine tardive jusque dans la péninsule hispanique (Conimbriga).

Le second groupe, auquel nous avons donné l'appellation provisoire de « Éolide archaïque », renferme essentiellement des tessons de céramique commune d'époque grecque et aucun de Late Roman C. Ce groupe présente les mêmes compositions chimiques que celles d'autres sites régionaux comme Larisa, Kymè et Myrina, où il est, semble-t-il, majoritaire ; il est caractérisé par des corrélations nettes calcium / magnésium, fer / titane, fer / potassium, titane / potassium, potassium / aluminium et, surtout, fer / aluminium. Larisa et, peut-être même, Myrina étant assimilables à des sites de consommation, Kymè devient alors le principal suspect comme centre producteur potentiel de ce groupe.

Cependant, la situation pourrait bien être un peu plus compliquée encore, car, étudié isolément, ce groupe « Éolide archaïque » laisse percevoir sur les dendrogrammes l'existence en son sein de trois sous-groupes distincts A, B et C (fig. 8). Les deux premiers sont composés d'échantillons d'origine variée (Kymè, Larisa, Myrina, Phocée) ; le sous-groupe A rassemble la plupart des échantillons de Myrina, tandis que le sous-groupe B contient la plupart de ceux de Kymè et une part non négligeable de pièces de Phocée.

⁹ P. Alexandrescu, « Les modèles grecs de la céramique thrace tournée », *Dacia* NS 21, 1977, p. 113-137 ; M. Čičikova, « Trakijskata keramika, rabotena na kolelo (VI-IV v. pr. Khr.) », *Annual of the Archaeological Museum Plovdiv* 9, 2004, 2, p. 194-211.

¹⁰ P. Dupont, dans R. M. Cook et P. Dupont, *East Greek Pottery*, Londres, 1998, p. 156-162, fig. 23 : 5.

¹¹ Ö. Özyigit, « The city walls of Phokaia », in *Fortifications et défense du territoire en Asie Mineure occidentale et méridionale. Table ronde CNRS, Istanbul 20-27 mai 1993*, REA 96, 1994, 1-2, p. 88-89, fig. 5, pl. 29.



1



2



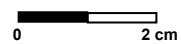
3



4



5



6



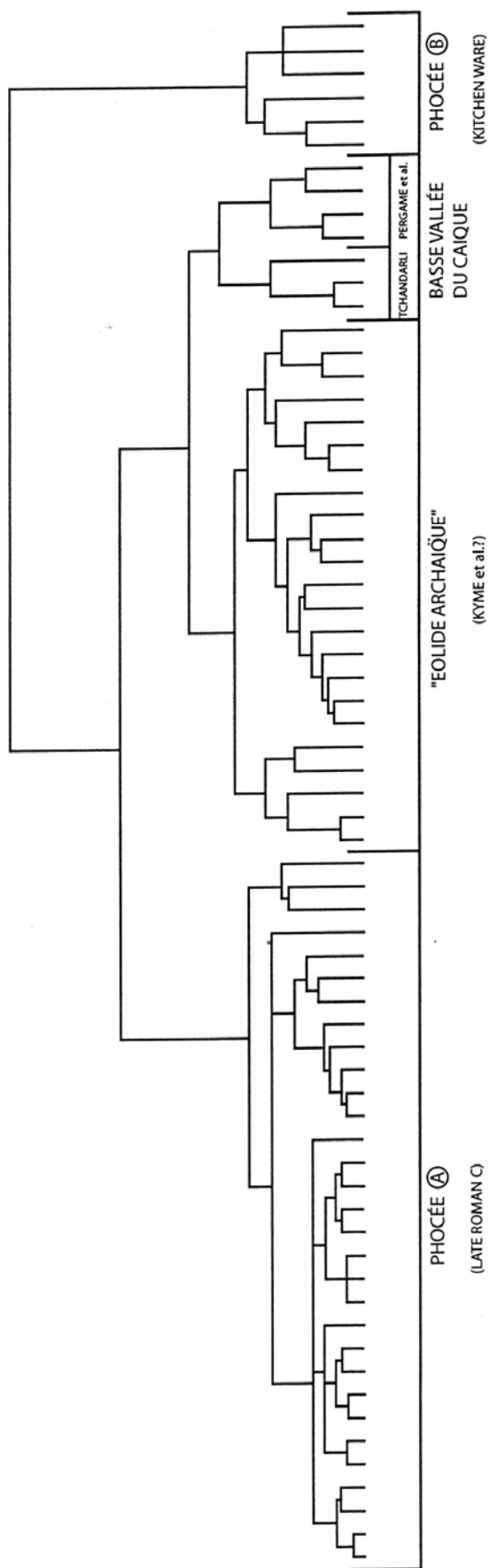


Fig. 7 . Dendrogramme d'analyse de grappes. Échantillonnage de Phocée (sélection).

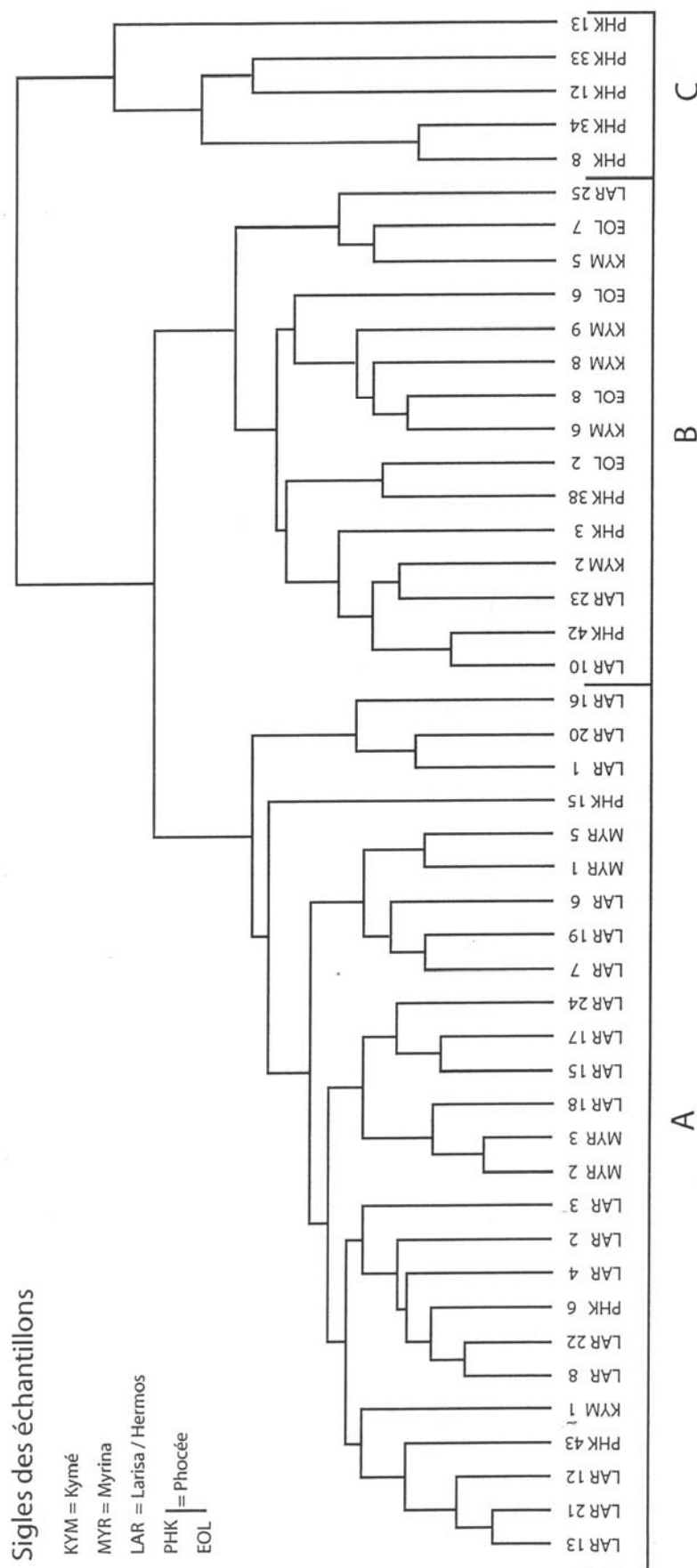


Fig. 8 . Dendrogramme d'analyse de grappes. Groupe « Éolide archaïque ».

Le dernier par contre se réduit à quelques échantillons de Phocée et pourrait bien, le cas échéant, correspondre à un ensemble phocéén archaïque, dont les ateliers auraient utilisé des sources argileuses différentes de celles utilisées pour la fabrication des Late Roman C, ce qui comblerait ainsi une lacune dans notre documentation. Des trois sous-groupes qui composent le groupe « Éolide archaïque », un seul (A) semble avoir été exporté, tant en mer Noire (Histria, Bérézan) qu'à Naucratis, où il est représenté par un très petit nombre de pièces à décor peint du style des Chèvres Sauvages appartenant à l'atelier du Deinos de Londres de Kardara, associé à du « Late Wild Goat » corinthianisant¹² (fig. 5), à des *pinakes* du type nord-ionien à figures noires, type Kassel T. 469¹³ (fig. 6) et à des assiettes de série à décor de grecques sur le marli¹⁴. Enfin, ce groupe « Éolide archaïque » présente des compositions chimiques très proches de celles d'un groupe formé essentiellement de coupes ioniennes fines des principaux types de Villard ; présent à l'Héraion de Samos, où il correspond à un groupement secondaire auquel nous avons donné l'appellation provisoire de « Samien 2 », son origine locale apparaît de moins en moins probable, car il ne se mêle jamais au reste de notre échantillonnage de l'île (pourtant fort de près de 250 individus à ce jour). Au cas où la poursuite des recherches permettrait de l'attribuer également à l'Éolide, ou, au moins, à l'aire septentrionale de la Grèce de l'Est (Troade ? Propontide ?), il s'agirait là d'un acquis très important, car cela expliquerait la grande vogue des coupes ioniennes en Méditerranée occidentale, fief phocéén par excellence.

Le troisième groupe représenté au sein de notre échantillonnage de Phocée est plus composite. Il correspond à des productions de la basse vallée du Caïque et rassemble manifestement des fabrications de plusieurs ateliers distincts, notamment de Çandarlı, Gryneion et Pergame.

Enfin, un dernier groupe rassemble des échantillons présentant les caractéristiques particulières des céramiques culinaires, avec de très faibles teneurs en calcium et de forts taux d'alcalins, de potassium notamment. Il est encore difficile de dire s'il s'agit d'un autre groupe local phocéén, mais c'est fort possible, car il n'apparaît pas dans nos échantillonnages de Kymè, Myrina et Larisa.

Si l'on récapitule maintenant les résultats archéométriques obtenus sur l'Éolide, on constate que, pour l'époque archaïque, un seul centre ou ensemble d'ateliers semble avoir propagé ses productions outre-mer. Contre toute attente, il ne s'agit pas de Phocée, ou du moins les compositions du groupe « Éolide archaïque » que nous avons pu constituer à l'aide de plusieurs dizaines d'échantillons de Larisa-sur-l'Hermos, Kymè, Myrina et Phocée, s'écartent de celles de nos deux groupes phocéens assurés, dont le principal est constitué essentiellement de Late Roman C, fabriqué à l'aide d'argiles d'origine volcanique, et le second de céramique ionienne commune, dont la composition évoque celle de la poterie culinaire tournée (faibles teneurs en CaO et richesse en K₂O). Même si l'éventualité d'un groupe phocéén archaïque, utilisant des argiles d'une autre origine que celles des Late Roman C, ne saurait être écartée totalement¹⁵, il paraît plus logique de situer l'aire de fabrication du groupe « Éolide Archaïque » du côté de Kymè-Myrina. En effet, les compositions des trois sites de Larisa, Kymè et Myrina forment un ensemble relativement homogène, suggérant que l'on se trouve à proximité immédiate du lieu de fabrication. Comme ce groupe « Éolide archaïque », a connu une certaine diffusion en mer Noire et à Naucratis, avec notamment des *deinoi* d'un style des Chèvres Sauvages assez typé, d'allure

¹² Comme, par exemple, le couvercle engobé d'Histria, reproduit par P. Alexandrescu, *Histria IV*, Bucarest, 1978, pl. 5, n° 69 (attribué à Chios). Cette pièce, de technique mixte, semble plutôt imputable à l'École du Deinos de Paris de Kardara (*op. cit.*, p. 217-219, pl. 12).

¹³ R. M. Cook, « A list of Clazomenian Pottery », *BSA* 47, 1952, pl. 33/3. Parmi nos échantillons d'Histria, figure l'exemplaire illustré par P. Alexandrescu, *op. cit.*, pl. 13, n° 133 ; et parmi ceux de Bérézan, l'exemplaire inédit du Musée d'Odessa A-26835 + 33914.

¹⁴ P. Alexandrescu, *op. cit.*, pl. 12, n° 123.

¹⁵ La question du « vide phocéén », pour reprendre la formule-choc de J.-P. Morel (« L'expansion phocéenne en Occident », *BCH* 99, 1975, p. 856), n'est pas aussi tranchée qu'on pourrait le penser, du fait des incertitudes planant sur l'existence d'un groupe phocéén archaïque. Il faut encore se garder de conclusions hâtives : l'Éolide ne forme certes pas un groupe unitaire, contrairement à ce que pourraient laisser croire certaines études archéométriques récentes (M. Kerschner, « Phokäische Thalassokratie oder Phantom-Phokäer ? », in *Greek identity in the Western Mediterranean. Papers in honour of Brian Shefton*, Leiden-Boston, 2004, p. 120 fig. 1). L'exploitation des données d'analyse peut encore réserver des surprises.

« provinciale », ainsi que des *pinakes* du type Kassel T 469, dérivés du « Late Wild Goat » nord-ionien, on peut penser qu’il devait s’agir d’une cité portuaire, Kymè constituant alors le candidat le plus probable *a priori*. Il n’est pas inutile non plus de préciser que le centre ou groupe de centres à l’origine du groupe « Éolide archaïque » ne semble pas avoir exporté de céramique grise, une observation à rapprocher de la réattribution de la « phocéenne grise » de Méditerranée occidentale à des ateliers grecs coloniaux et, surtout, indigènes.

Au total, la part tenue par les arrivages céramiques et amphoriques en provenance d’Éolide continentale dans le Pont nord-ouest au cours de l’époque archaïque apparaît donc plutôt modeste.

Les variantes éoliennes du style des Chèvres Sauvages ou des styles à figures noires de la Grèce de l’Est archaïque semblent peu représentées à Bérézan et encore moins à Histria, à cette réserve près que le centre de fabrication principal des coupes ioniennes fines de grande diffusion n’est toujours pas identifié formellement, de même que certains autres groupes géochimiques non localisés de faciès nord-ionien, présents à la fois à Histria et Bérézan.

Concernant les céramiques grises, si les analyses de laboratoire ont écarté l’éventualité d’une fabrication éolienne pour la plupart des trouvailles d’Histria, sorties en réalité d’ateliers locaux¹⁶, la situation à Bérézan semble être plus contrastée, avec une gamme de formes plus étendue et des pâtes plus variées, certaines très micacées, correspondant très vraisemblablement à des importations de Grèce de l’Est. Inversement, le substrat local semble n’avoir pratiquement pas influencé le répertoire de la céramique grise tournée, où l’on serait bien en peine de discerner des modèles autochtones parmi la gamme de récipients gris des colonies pontiques. Certains chercheurs russes ont bien cherché à faire remonter telle ou telle forme à des modèles non grecs¹⁷, mais leurs arguments sont loin d’avoir emporté l’adhésion¹⁸.

Quant aux amphores-emballages attribuées à Phocée par Ö. Özyigit, là encore les confrontations des résultats d’analyse d’un échantillonnage d’une vingtaine de pièces de mer Noire (Histria, Bérézan, Olbia) avec ceux de nos références locales d’Éolide (Phocée, Larisa sur l’Hermos, Kymè, Myrina, Çandarlı, Gryneion, Pergame, Lesbos) se sont avérés négatifs : les modèles « à fond en gobelet » de Zeest, alias « Fractional Red » de Clinckenbeard présentent des compositions chimiques distinctes. Comme, d’autre part, leurs caractéristiques de composition s’écartent aussi de celles des amphores de Lesbos canoniques à pâte grise et, semble-t-il, du reste des compositions de l’île, l’origine proprement phocéenne des modèles « à fond en gobelet » de Zeest, alias « Fractional Red » de Clinckenbeard est loin d’être évidente. Sur place d’ailleurs, si la présence de ces emballages est effectivement bien attestée, elle l’est moins apparemment que celle des amphores de Chios, qui constituent, comme sur les sites de mer Noire, le tiers des effectifs amphoriques.

CNRS, Lyon

Liste des illustrations

Fig. 1. Istros, Fouilles Lambrino (ex-B 2197), inv. V 1120. Échantillon HIS 856.

Fig. 2. Istros, Fouilles Lambrino, inv. V 1184b. Échantillon DUP 357.

Fig. 3. Bérézan. Musée Archéologique d’Odessa, inv. OGIM A-36082. Échantillon BOR 69.

Fig. 4. Bérézan. Musée d’Histoire Militaire d’Ochakov. Échantillon BOR 71.

Fig. 5. Histria. Dépôt de fouille. *Histria* IV, pl. , n° 69. Échantillon HIS 801.

Fig. 6. Histria. Dépôt de fouille. *Histria* IV, pl. 1, n° 133. Échantillon HIS 976.

¹⁶ P. Dupont, in *Histria* V, Bucarest-Paris, 1979 ; idem, « Classification et détermination de provenance des céramiques grecques orientales archaïques d’Istros », *Dacia* NS 27, 1983, p. 30 et fig. 2-3 (nb : depuis la publication de cet article, le *deinos* gris reproduit fig. 1 a été réattribué à un atelier colonial du Pont Nord-Ouest distinct d’Istros) ; idem, « Mise au point sur les céramiques locales d’Istros », dans *Céramiques grecques ; modes d’emploi*. Actes du Colloque international, École du Louvre 1995, Paris, 1999, p. 129-135.

¹⁷ K. K. Marčenko, *Barbary v sostave naselenija Berezani i Ol’vii vo vtoroj polovine VII – pervoj polovine I v. do n. e. po materialam lepnoj keramiki*, Leningrad, 1988.

¹⁸ S. D. Kryžickij et alii, *Sel’skaja okrug Ol’vii*, Kiev, 1989, p. 90.

ÉDUCATION ET CULTURE À ISTROS. NOUVELLES CONSIDÉRATIONS

MĂDĂLINA DANA

Peu de choses sont connues sur la vie culturelle à Istros, cette *polis* d'origine ionienne située au confins septentrionaux du monde grec. Bien que la cité fût assez importante aux époques archaïque et classique, les données d'ordre culturel sont réduites. La question de la vie culturelle d'Istros a été expressément traitée par Emilian Popescu, ainsi que dans de nombreuses contributions signées par Dionisie M. Pippidi¹.

Cette étude se propose de rassembler et de reconsidérer ces données, avec les ajouts nécessaires, en les plaçant dans le cadre plus large de l'espace culturel grec. Dans l'absence quasi-complète des sources littéraires, ce sont les sources épigraphiques (et, dans une moindre mesure, les sources archéologiques et iconographiques) qui seront prises en compte. Vu l'état indigent de nos sources, il n'est guère possible d'en faire un choix : toute source est importante et doit être exploitée avec les moyens qui lui sont propres. Cependant, il faut toujours l'analyser dans son contexte précis, ainsi que ne pas surestimer les données. Ces données ne font qu'éclairer partiellement des moments de la vie culturelle d'Istros : ce n'est que par hasard que nous sommes informés, sans le contexte précis, de telle ou telle manifestation culturelle ou de la présence d'un certain personnage.

Après un aperçu de la vie culturelle locale, notre intérêt portera sur les échanges d'ordre culturel entre la cité d'Istros et le monde grec, à travers quelques catégories distinctes : les spécialistes étrangers ; les rapports religieux et culturels avec les centres culturels ; les voyages d'études. La vie culturelle locale doit être envisagée à plusieurs niveaux, ainsi que dans son évolution au cours des époques. L'étude comportera les parties suivantes : a) les lieux de l'éducation et ses niveaux ; b) les fêtes, les concours, les spectacles, à savoir le cadre civique de la vie culturelle, ainsi que les relations culturelles avec le monde grec ; c) les spécialistes dans la cité, soient-ils citoyens ou étrangers.

I. LES DONNÉES SUR L'ÉDUCATION À ISTROS

L'importance que les Grecs accordaient à la *paideia* est remarquable, comme élément fédérateur qui fait l'unité de ce monde grec aux proportions de l'« univers habité », l'*æcoumène*². Comme partout dans

¹ Sur la vie culturelle à Istros : Em. Popescu, « Considerații asupra educației tineretului la Histria în legătură cu trei inscripții inedite » (*Considérations sur l'éducation de la jeunesse à Histria à l'occasion de trois inscriptions inédites*), SCIV 7, 1956, p. 343–365 ; D. M. Pippidi et D. Berciu, *Din istoria Dobrogei* I, Bucarest, 1965, p. 249–253 ; D. M. Pippidi, *I Greci nel Basso Danubio*, Milan, 1971, p. 118–121 ; A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom* I², p. 583–586. En général, sur la cité d'Istros : P. Alexandrescu et W. Schuller, *Histria. Eine Griechenstadt an der rumänischen Schwarzmeerküste*, Konstanz, 1990 ; en dernier lieu, A. Avram, « Histria », in D. V. Grammenos et E. K. Petropoulos (éds.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea* I, Thessalonique, 2003, p. 279–339.

Toutes les dates, sauf mention contraire, sont avant notre ère. Je remercie vivement M. Alexandru Avram d'avoir bien voulu relire et corriger le texte de cet article.

² H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* I-II, Paris, 2001, p. 153 : « Partout où apparaissent et s'installent des Grecs [...] on les voit aussitôt mettre en place leurs institutions, leurs établissements

le monde grec, l'enseignement pouvait être dispensé par les parents eux-mêmes ou par un personnel appartenant à la maison, comme le pédagogue ou un précepteur privé. L'accès à l'éducation est en principe un privilège réservé aux enfants dont les parents ou les tuteurs ont les moyens nécessaires de payer les maîtres, ce qui nous amène à prendre en compte des critères sociaux³.

À partir d'une certaine époque, la cité se charge de l'éducation des enfants des citoyens⁴, l'enseignement étant dispensé à plusieurs niveaux. L'apparition des écoles publiques et des gymnases implique l'existence de plusieurs catégories de maîtres : celui qui enseigne les lettres, le *grammatistès*, *grammatodidaskalos* ou tout simplement *didaskalos*, dans les écoles ; celui qui initiait les jeunes à l'analyse des textes, le *grammatikos*, dans les gymnases ; et, pour ceux qui désiraient une instruction supérieure, le sophiste ou le rhéteur. L'éducation physique était à la charge du pédotribe, spécialiste indispensable du gymnase⁵. L'État règle de diverses manières le fonctionnement des établissements scolaires, ainsi que l'activité et la rétribution des enseignants, originaires de la cité-même ou bien étrangers. Ces spécialistes chargés de l'enseignement devaient être payés soit de fonds publics, soit, à partir de l'époque hellénistique, grâce aux évergètes qui donnaient eux-mêmes ou léguaient par testament de l'argent pour leurs salaires⁶.

1. Alphabétisation et écoles

Le point de départ est constitué par la *literacy*⁷, c'est-à-dire la capacité d'écrire et de lire. Certes, l'alphabétisation n'est pas synonyme avec culture, mais tout commence avec l'apprentissage des lettres. Pour cette pratique à Istros on dispose du précieux témoignage d'Hérodote (IV 78). Il raconte l'histoire du roi scythe Skylès, fils d'Ariapeithès (« protecteur » d'Olbia dans la première moitié du V^e s.) : « il était né d'une femme d'Istros (ἐξ Ἰστριανῆς δὲ γυναικὸς οὗτος γίνεταί), et non point d'une femme du pays ; sa mère elle-même lui avait appris la langue et les lettres grecques (τὸν ἡ μήτηρ αὕτη γλῶσσάν τε Ἑλλάδα καὶ γράμματα ἐδίδαξε) » (trad. Ph.-E. Legrand). Cette épouse grecque⁸ du roi scythe devait certainement appartenir à l'aristocratie d'Istros, et elle a vraisemblablement acquis ses connaissances dans le cadre familial. L'utilisation de l'écriture est à cette époque assez peu répandue, surtout parmi les femmes ; le témoignage d'Hérodote est donc particulièrement important. De plus, l'écriture est aussi une marque distinctive des Grecs par rapport aux « barbares », comme il résulte de l'histoire d'Hérodote.

Il n'est pas sans intérêt de signaler par ailleurs que le plus ancien témoignage du commerce des livres dans le monde grec concerne justement le Pont-Euxin : Xénophon énumère, au début du IV^e s., des livres dans la cargaison des navires coulés au large de Salmydessos (au sud d'Apollonia, à l'entrée dans le

d'enseignement, écoles primaires et gymnases ». Voir maintenant le recueil, intéressant à plus d'un titre, de J.-M. Pailler et P. Payen (éds.), *Que reste-t-il de l'éducation classique ? Relire 'le Marrou' Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Toulouse, 2004, qui se propose de renouveler le regard que l'on porte sur l'éducation antique. Voir en outre Y. Lee Too (éd.), *Education in Greek and Roman Antiquity*, Leyde-New York-Cologne, 2001.

³ B. Legras, *Éducation et culture dans le monde grec (VIII^e–I^{er} siècle av. J.-C.)*, Paris, 1998, p. 89.

⁴ À Milet, vers 200–199, Eudemos donne de l'argent pour l'éducation de tous les enfants libres (εἰς παιδείαν τῶν ἐλευθέρων παίδων) (Syll.³ 578) ; H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 158.

⁵ H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 78, 218, 241 ; B. Legras, *op. cit.*, p. 93–94.

⁶ Grâce à deux inscriptions des III^e–II^e s. (Syll.³ 577 et 578), on connaît à Milet et à Téos les lois scolaires qui stipulaient l'élection annuelle des maîtres, à l'instar des magistrats, par l'Assemblée et le peuple, ainsi que le règlement des salaires. À part les sommes mises à la disposition par l'État, deux riches citoyens, Eudemos, respectivement Polythrous, donnent des sommes importantes dont les intérêts servaient à payer les salaires des professeurs. Cf. aussi H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 172–173 ; Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 358–359 ; B. Legras, *op. cit.*, p. 91 ; en dernier lieu, É. Perrin-Saminadayer, « À chacun son dû. La rémunération des maîtres dans le monde grec classique et hellénistique », in J.-M. Pailler et P. Payen (éds.), *op. cit.*, p. 307–318.

⁷ H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 227–239 ; W. V. Harris, *Ancient Literacy*, Cambridge (Mass.)–Londres, 1989 ; R. Thomas, *Literacy and Orality in Ancient Greece*, Cambridge, 1992 ; *eadem*, « Literacy and the City-State in Archaic and Classical Greece », in A. K. Bowman et G. Woolf (éds.), *Literacy and Power in the Ancient World*, Cambridge, 1994, p. 33–50.

⁸ Un exemple similaire dans le cas de la sœur de Nymphodôros, fille de Pythès, d'Abdère, épousée par le roi thrace Sitalkès, fils de Térès (Thucydide II 29, 1).

Pont ouest) : « sur la grève on trouvait beaucoup de lits, beaucoup de coffres, beaucoup de papyrus couverts d'écriture (πολλαί ... βίβλοι γεγραμμένοι) et tous les autres objets que les gens de mer emportent dans les caisses de bois »⁹.

L'épigraphie ne fournit, jusqu'à la basse époque hellénistique, aucune information sur l'éducation à Istros. Ainsi, il n'y a pas d'attestation d'écoles primaires (*grammatodidaskaleia*)¹⁰ à Istros, mais elles devaient sans doute exister : à preuve, les tessons comportant des exercices scolaires et des *stili* qui pouvaient servir aux enfants à leurs premiers essais d'écriture aussi bien qu'aux adultes pour des productions plus élevées, comme le soutient Em. Popescu¹¹. À l'époque où ce dernier écrivait son article sur l'éducation à Istros, il ne connaissait qu'un seul tesson scolaire, et il en soulignait la rareté. Depuis, plusieurs documents de ce type ont été mis au jour par les fouilles. En voici la liste :

Graffiti à exercices scolaires (alphabets)

(1) Tesson découvert en 2002, dans le secteur « Basilique Pârvan ». Ca. 2 x 2 cm., vers les V^e-IV^e s. d'après l'écriture.¹²

[-----] K Λ M . []
[-----] Φ? X Ψ Ω ρ.

Ce tesson conserve, par ses deux lignes fragmentaires, le milieu et la fin de l'alphabet, y compris la lettre *sampi*¹³.

(2) Tesson du V^e s., découvert en 1966, dans le secteur X (plateau), sans n° d'inventaire. 7 x 6,5 cm. Hauteur des lettres : 4 à 10 mm¹⁴. L'écriture semble être ultérieure.

Α Β Γ Δ Ε
Ε Ζ Η Θ Ι Κ
Λ Μ Ν Ξ Ο? Π?
[-----].

L'écolier avait apparemment eu des difficultés concernant l'ordre des lettres : ainsi, il a répété la lettre E (au début de la deuxième ligne). Du reste, la succession est respectée. La dernière ligne, avec la fin de l'alphabet, n'est plus conservée.

(3) Tesson du V^e s., sur un vase à vernis noir. 7 x 8 cm. Selon Em. Popescu, l'écriture est à dater de la fin du III^e ou du début du II^e s.¹⁵.

⁹ Xénophon, *Anab.* VII 5, 14 (trad. P. Masqueray). Les témoignages sur la connaissance des lettres à l'époque archaïque et classique (qu'elle soit acquise à l'école ou dans des milieux divers) s'accumulent dans le bassin pontique : exercices scolaires (attestant la popularité du cycle homérique à Olbia et à Chersonèse), graffiti symposiaques, dédicaces, les fameuses plaquettes orphiques d'Olbia (au V^e s.), et, mieux encore, les lettres sur plomb. Aujourd'hui, on connaît au moins 11 lettres sur plomb au nord de la mer Noire (dont 7 à Olbia), pour un total de 22 dans le monde grec. Une lettre longtemps inédite d'Olbia, vers 500, comporte la mention très importante des διφθέρια, « registres commerciaux » : on sait, grâce à Hérodote V 58, que les Ioniens désignaient ainsi les papyrus (βύβλοι) (voir mon article dans ZPE 148, 2004, p. 1-14).

¹⁰ Pour les locaux, voir H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 219.

¹¹ Em. Popescu mentionne (p. 362) la présence des *stili* au musée d'Istros qui devaient appartenir, à son avis, plutôt aux adultes qu'aux enfants, qui les avaient utilisés pour écrire sur les tablettes enduites en cire.

¹² Tesson inédit, sans n° d'inventaire, examiné avec la permission de M. M. Angelescu, responsable de secteur, en 2003.

¹³ À Olbia, un tesson inédit du VI^e s. comporte un alphabet, qui présente la lettre *sampi* (signalé par Yu. Vinogradov, « The Greek Colonisation of the Black Sea Region in the Light of Private Lead Letters », in G. R. Tsetschladze (éd.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area*, Stuttgart, 1998, p. 155, n. 6). Dans une lettre sur plomb de Bérézan (SEG XLVIII 988, seconde moitié du VI^e s.), on remarque l'usage du *sampi* dans ἄΤα (= ion. ἄσσα/att. ἄττα). Comme l'observe Vinogradov, ce signe est spécifique de l'alphabet ionien. Dans le système numéral dit « milésien », il compte pour 900 ; en tant que lettre, le *sampi* est rare, n'étant attesté entre 550-450 qu'à Éphèse, Érythrées, Téos, Halicarnasse et dans la colonie phocéenne de Massalia, sur les légendes monétaires du V^e s. Curieusement, il n'est pas encore attesté à Milet. Cependant, il semble avoir été connu dans les colonies milésiennes, comme Cyzique, et il est même transmis à Mésambria, pourtant colonie dorienne, dans les légendes monétaires MET qui ont précédé MEΣΣ. Voir aussi Cl. Brixhe, *Phonétique et phonologie du grec ancien* I, Paris, 1996, p. 59-60.

¹⁴ Tesson inédit, examiné en 2003 avec la permission de M. I. Bîrzescu, qui publiera ce graffiti avec un autre lot plus consistant.

¹⁵ V. Pârvan, *Histria* VII, Bucarest, 1923, p. 30, fig. A, b ; republié par Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 362 et n. 6, fig. 3. Pour la même pratique des alphabets grecs gravés sur *ostraka* et sa valeur, voir M. Bats, « La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique », RAN 21, 1988, p. 127 (fig. 4-5).

A B Γ Δ E

Après les cinq premières lettres, l'élève a inscrit, semble-t-il, un H, mais, constatant son erreur, il a essayé de le corriger en un Z ; finalement, il a gratté ce gribouillage.

Un autre tesson d'Istros (IV^e s.) semble y attester une pratique symposiaque, car il exhorte au lecteur : « bois avec plaisir »¹⁶. Au nord du Pont-Euxin on connaît plusieurs tessons contenant soit des alphabets, soit des morceaux choisis d'Homère, le fondement de l'enseignement grec¹⁷. Si pour d'autres cités de la côte ouest de la mer Noire on est mieux renseigné sur la présence des professeurs, parfois locaux¹⁸, on ne dispose malheureusement pour Istros que d'informations très éparses et souvent conjecturales. Maria Alexandrescu-Vianu a-t-elle ainsi proposé de reconnaître un enseignant sur une stèle funéraire fragmentaire du III^e s., supposant que le défunt avait tenu dans la main gauche un rouleau de papyrus¹⁹.

Ce n'est que plus tard, au II^e s. ap. J.-C., que l'on connaît davantage sur l'éducation à Istros. Il s'agit du décret honorifique pour Aba, fille d'Hékataios (ISM I 57), une femme évergète. Parmi ses actes de munificence, on remarque les banquets offerts à de diverses associations, y compris les collèges des médecins et des professeurs (τὴν τοῦ ἔτους ἀρχὴν μετ' εὐφροσύνης καὶ εὐωχίας μεγαλοπρεποῦς ἐποιήσατο ... καὶ ἰατροῖς καὶ παιδευταῖς). L'existence de ces collèges est une caractéristique de l'époque impériale ; on les rencontre également dans la ville voisine de Dionysopolis (IGB I² 15 bis et ter).

2. Le gymnase et son rôle dans la vie de la cité

À l'époque hellénistique, on voit les gymnases se multiplier partout dans le monde grec, et on peut vérifier ce phénomène à Istros. Le gymnase connaît une diffusion spectaculaire, à la fois comme institution, comme monument et comme élément essentiel du style de vie grec²⁰.

Les fouilles n'ont pas identifié jusqu'à ce jour l'emplacement du gymnase à Istros²¹. La construction et l'entretien des gymnases (y compris les matériaux « consommables », tels l'huile)

¹⁶ A. Suceveanu, « Cîteva inscripții ceramice de la Histria », StCl 7, 1965, p. 283, n° 15 : [πίμ]πλα χαρ[ιέν].

¹⁷ (1) Olbia, ca. 550–500 : A B Γ Δ ? [---], et au dessous deux lettres T (IGDOP 41).

(2) Olbia, VI^e s. (SEG XXX 951) : A B Γ Δ E ?.

(3) Olbia, III^e–II^e s., un jeu de lettres (SEG XXX 953).

(4) Panticapée, fin du V^e s. ; les lettres sont séparées par des barres verticales : [A | B |] Γ ? | Δ | E | Z | (I. I. Tolstoj, *Grečeskie grafitti drevnikh gorodov Severnogo Pričernomor'ja*, Moscou, 1953, n° 240, p. 136–137).

(5) Képoi (III^e–II^e s.) : A B Γ Δ E Z H Θ I K Λ M N Ξ O ; cf. I. P. Sorokina, « Rodosskaja amfora s graffiti iz Kep », in G. A. Košelenko (éd.), *Problemy antičnoj kultury*, Moscou, 1986, p. 196 fig. 3.

Ce sont toujours les élèves qui inscrivent des morceaux du cycle homérique sur des tessons, et cette pratique est documentée autant à Olbia qu'au nord du Pont-Euxin. Un tesson olbien comporte un vers de l'*Odyssée* (IX 39) (V^e s., SEG XXX 933) ; un autre, toujours d'Olbia, présente le début de la *Petite Iliade*, une épopée connue dans l'antiquité, mais dont on ne dispose que de fragments (V^e s., IGDOP 42). La popularité du cycle homérique dans les cités pontiques est confortée par un tesson provenant de la Chersonèse Taurique (vers 420–410), avec le même passage (SEG XL 612). Pour l'importance d'Homère dans l'éducation antique, voir H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 25–38.

¹⁸ Ainsi, le Callatien Glaukias, fils d'Aristoménès (IGB I² 307 bis), est honoré au III^e s. à Mésambria, une autre cité dorienne de la côte ouest, pour ses services en qualité de *didaskalos*, avec la proxénie, le droit de cité et d'autres privilèges. Une inscription mutilée de Callatis, datant du III^e s. (ISM III 16), est interprétée très vraisemblablement par A. Avram comme concernant une fondation d'école, vu les similitudes avec le célèbre décret milésien Syll.³ 578 (a. 200/199). Toujours à Callatis, un décret honore un hoplomaque étranger (II^e s., ISM III 18). Une épigramme de Panticapée nous fait connaître le pédotribe Pharnakès, fils de Pharnakès, originaire de Sinope (I^{er} s. ap. J.-C., CIRB 129 = GV 1265).

¹⁹ *Histria* IX, p. 141–142, n° 201 (pl. 82 a).

²⁰ H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 153 ; B. Legras, *op. cit.*, p. 101–112. Pausanias refusait à l'agglomération Phanoteus de Phocide la qualité de cité précisément en raison de l'absence « d'édifices pour magistrats, du gymnase, du théâtre, de l'agora » (X 4, 1).

²¹ Sur le gymnase d'Istros : Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 352–357 ; D. M. Pippidi, *IstRom* I, p. 202 ; J. Delorme, *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (des origines à l'empire romain)*, Paris, 1960, p. 165–166 ; D. M. Pippidi, « Gimnaziul histrian și rolul său în istoria cetății », in *Studii de*

impliquaient des dépenses substantielles, qui exigeaient de plus en plus la générosité des riches particuliers. C'est justement grâce aux documents mettant en avant les actes des évergètes que l'on est renseigné sur l'existence et sur les activités du gymnase.

En ce qui concerne cette institution à Istros, la première attestation n'apparaît qu'au II^e s., dans un décret très mutilé (ISM I 44), qui honore un citoyen anonyme, dont Pippidi estime qu'il avait fait une donation pour le gymnase. Vraisemblablement, sa statue devait être placée dans le gymnase²². En revanche, un autre décret, toujours du II^e s. (ISM I 59), est plus consistant. Il est d'ailleurs significatif qu'il n'émane pas de l'Assemblée et du conseil, mais des *néoi*²³ : [δεδοχθαι τοῖς] νέοις. Le personnage honoré est un gymnasiarque anonyme, fils de Théognétos²⁴, dont le texte énumère les bienfaits : en premier lieu, il s'est chargé de l'éducation (ἀγωγή) des éphèbes et des *néoi*, en leur fournissant l'huile nécessaire pour toute une année²⁵ ; ensuite, il a accompli les sacrifices à l'occasion des *Hermaia* (les fêtes spécifiques du gymnase)²⁶, quand il a offert le banquet²⁷. Par conséquent, ce gymnasiarque recevra chaque année une couronne le premier jour des *Hermaia*, à l'occasion du banquet²⁸. Sa statue en bronze, ainsi que la copie du décret, seront placées dans le gymnase, dont il était un évergète remarquable²⁹.

La magistrature du gymnasiarque impliquait donc, comme on le voit bien dans le décret ISM I 59, des dépenses considérables pour compléter les fonds publics, surtout dans les périodes difficiles

istorie și epigrafie, Bucarest, 1988, p. 141–144 ; K. Nawotka, *The Western Pontic Cities. History and Political Organization*, Amsterdam, 1997, p. 151–152 (qui remarque à juste titre que la piètre documentation d'Istros ne permet pas de discerner si la *gymnasiarchia* était une magistrature ou seulement une λειτουργία ; cf. aussi Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 354) ; A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom* I², p. 583 ; R. Feraru, « Educația și învățământul în Pontul Stâng », *Analele Banatului* 13, 2002, p. 118–128.

²² D. M. Pippidi, ISM I, p. 131. La partie édifianche du texte : [---] εἰκόνα --- ἐν τῷ γυμνασίῳ --- δεδοχθαι ---].

²³ Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 351 suppose que le décret des *néoi*, dont la partie supérieure est perdue, était précédé par un décret de l'Assemblée selon les usages des cités grecques, au cas où la partie perdue ne contenait pas une scène de palestre.

²⁴ Il se pourrait que le titulaire de ce décret soit présent aussi dans une autre inscription fragmentaire (fin du II^e s. – début du I^{er} s.) : [---] ΤΩΝ ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος [---] Θεογνήτου [τὸν εὐεργέτην [---] (cf. A. Avram et M. Marcu, « Monument epigrafic inedit de la Histria », SCIVA 50, 1999, p. 71–72 et A. Avram, « Wohltäter des Volkes (εὐεργέτης τοῦ δήμου) in den pontischen Städten der späthellenistischen Zeit », in M. Dreher (éd.), *Bürgersinn und staatliche Macht in Antike und Gegenwart. Festschrift für Wolfgang Schuller zum 65. Geburtstag*, Konstanz, 2000, p. 153).

²⁵ ISM I 59, l. 2–6 : [--- ἐν τῇ πρώτῃ] ἡλικίᾳ ἐπ[εμελήθη --- τῆς τῶν] τε ἐφήβων καὶ [νέων ἀγωγῆς καλῶς καὶ κοσμίως καὶ παρέσχεον ἑλαίον --- εἰς τὸν ὑπολιτὴ χρόνον τοῦ ἐνιαυτοῦ].

²⁶ Outre Hermès, autre divinité qui patronne le gymnase est Héraclès. Le décret pour Aba, fille d'Hékataios, nous renseigne sur l'existence d'une association d' Ἡρακλειασταί (ISM I 57, l. 32, II^e s. ap. J.-C.).

²⁷ On ignore si le fils de Théognétos a accompli les sacrifices dans le cadre de sa charge de gymnasiarque ou s'il était également le prêtre de la divinité protectrice du gymnase. Voir Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 354.

²⁸ Voir aussi le cas de l'évergète Apollonios à Callatis, ISM III 31 b (milieu du I^{er} s. ap. J.-C.), dont le décret fut exposé dans le gymnase. Plus au sud, à Odessos, un décret du I^{er} s. av. J.-C., IGB I² 44, prévoit que le gymnasiarque Xénandros, fils d'Apatourios, soit couronné chaque année par les *néoi* à l'occasion des *Hermaia*, et que les gymnasiarques à venir conservent sa mémoire.

²⁹ ISM I 59, l. 12–22 : δεδοχθαι τοῖς] νέοις· ἐπηνῆσθαι μὲν ἐπὶ [τούτοις ---] Θεογνήτου καὶ στεφανοῦσθαι αὐτὸν κατ' ἐνιαυτὸν ἐπὶ τοῦ γλυκισμοῦ χρυσῷ σ[τεφάνῳ] ἐν τῇ τῶν Ἑρμαίων ἡμέρᾳ φιλοτιμίας καὶ εὐνοίας τῆς] εἰς ἑαυτούς· σταθῆναι δὲ αὐτοῦ καὶ εἰκόνα [χαλκῆν ἐν τῷ γυμνασίῳ ὅπου ἂν αὐτῷ φαίνηται [ὅπως] καὶ οἱ λοιποὶ φιλοτιμότη[ε]ροι γίνωνται πρὸς τὸ φιλαγαθεῖν εἰς τοὺς νέ[ους]· τὸ δὲ ψήφισμα [τόδε ἀ]ναγράψαι ἐπὶ τοῦ παρ[όντος] εἰς τελαμῶνα [λευκοῦ λίθου [ὅν καὶ ἀναθεῖναι ἐν] τῷ γυμνασίῳ ὅ[που ἂν] αὐτ[ῷ] φαίνεται]. Un décret d'Akraiphia, exposé dans le gymnase (sous Tibère), honore les évergètes Démétrios, fils de Léonidas, Empédôn, fils d'Empédôn, et Pamphilos, fils de Sôtérichos, ayant rempli les charges de polémarches, d'agoranomes et de gymnasiarques ; ils avaient fourni de l'huile de très bonne qualité, ἑλαιὸν λευκόν (cf., à Pérgame, le gymnasiarque Stratôn) et aromatisé, ἐλαίῳ πεπληρωμένῳ τῆς τῶν ἀρωμάτων ἀφθονίας (comme à Priène, Pérgame ou Stratonicee) (voir L. Robert, OMS I, p. 279–293). De la même façon, le médecin Glaukias, fils d'Athanaïôn, est honoré à Mésambria d'une statue en armes devant l'*Asklépieion* (IGB I² 315) ; à Chersonèse Taurique, l'historien Syriskos, fils d'Hérakleidas, est loué dans un décret posé auprès du sanctuaire de la déesse protectrice de la cité, Artémis, dont il avait décrit les ἐπιφάνειαι (IOSPE I² 344).

(circonstance toujours invoquée dans les décrets, bien que d'une manière stéréotypée). Compte tenu de cette réalité, les gymnasiarques se recrutaient au sein des familles aisées³⁰, et cette magistrature annuelle et éligible gagne progressivement en importance au cours de l'époque hellénistique. De plus en plus, cette charge relève de l'évergétisme local, comme les prêtrises et d'autres fonctions nécessitant des frais élevés.

On ignore si le gymnasiarque était uniquement un personnage fortuné ou s'il devait se distinguer aussi par des qualités d'ordre intellectuel. Une belle stèle funéraire de la fin du II^e s., trouvée à Istros, représente le gymnasiarque Hiéronymos, fils de Méniskos, dans une posture qui s'accorde bien avec sa fonction : il tient dans la main gauche un rouleau de papyrus³¹, et de la main droite il tend une cruche à un enfant nu. Derrière eux, la présence d'un autel et d'un hermès imberbe suggère l'ambiance du gymnase³².

Le décret pour le fils de Théognétos mentionne deux catégories de jeunes fréquentant le gymnase d'Istros, les éphèbes et les *néoi*, comme partout dans le monde grec. Cette dernière classe d'âge (20 à 30 ans)³³ avait parfois son propre gymnase ; en général, les *néoi* partageaient le gymnase avec les éphèbes, étant attestés ensemble surtout à l'occasion des concours.

Vu son caractère d'institution publique préparant les futurs citoyens, la fréquentation du gymnase était interdite aux esclaves, aux affranchis et à leurs fils, aux prostitués et aux *apalaistroi* (inaptes aux exercices physiques)³⁴. La composante physique et militaire était donc très importante. Le personnel du gymnase était constitué de plusieurs spécialistes : les *grammatikoi* (pour la formation littéraire) ; les citharistes ; les pédotribes (pour la gymnastique) ; les hoplomaques (maîtres d'armes)³⁵ ; parfois même des médecins lui étaient assignés. À partir de l'époque hellénistique, on assiste à une évolution de l'institution de l'éphébie. L'éducation sportive était complétée par un *cursus* intellectuel, grâce aux leçons ordinaires (*scholai*) ou aux conférences extraordinaires (*akroaseis*) tenues dans les salles destinées à cette activité

³⁰ H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 169 et 174.

³¹ On connaît à Istros plusieurs personnages représentés le rouleau de papyrus à la main :

(1) Anonyme, stèle du III^e s. (*Histria* IX, p. 141–142, n° 201, pl. 82 a ; M. Alexandrescu-Vianu estime qu'il tenait dans la main gauche un *uolumen* et qu'il avait pu être un enseignant).

(2) Kallikratès, fils d'Apollodôros, stèle du II^e s. (*Histria* IX, n° 204, pl. 82 d), représenté avec une palme de vainqueur dans la main droite (type Pfuhl–Möbius 146). Sur la partie gauche, un enfant tient des deux mains un *uolumen*. Pour une autre représentation d'athlète, voir à Odessos la stèle de Chryserôs, fils d'Alexandros, de Byzance (IGB I² 147 bis = S. Conrad, *Die Grabstelen aus Moesia Inferior. Untersuchungen zu Chronologie, Typologie und Ikonographie*, Leipzig, 2004, n° 72, milieu du II^e s. ap. J.-C.).

(3) Aurelius Erculanus, fils de Seutes (nom thrace), stèle avec le banquet funéraire, époque impériale (ISM I 337 ; *Histria* IX, n° 212, pl. 85 a, p. 148–149 ; S. Conrad, *Die Grabstelen...*, n° 207). Sur une *klinè*, deux personnages allongés tiennent chacun un *uolumen*.

(4) Anonyme, statue de marbre d'un *togatus*, acéphale, milieu du III^e s. ap. J.-C. (*Histria* IX, n° 69, pl. 29 a, p. 68). Il tient le bras droit plié sur la poitrine et le gauche le long du corps, selon le canon hellénistique de représenter les philosophes. La boîte rectangulaire avec des rouleaux de papyrus (*capsa*) est brisée en haut. Pour le motif du papyrus comme symbole de la culture, voir P. Zanker, « The Hellenistic Grave Stelai from Smyrna: Identity and Self-Image in the Polis », in A. Bulloch et alii (éds.), *Images and Ideologies. Self-Definition in the Hellenistic World*, Berkeley–Los Angeles–Londres, 1993, p. 218–220.

³² ISM I 268 = *Histria* IX, n° 205, pl. 83 a, p. 144–145. Le texte : Ἱερώνυμῳ Μενίσκου, γυμνασίαρχε, χαῖρε. Χαῖρε καὶ σὺ παροδεῖτα. Une épitaphe intéressante (ISM I 271, I^{er}–II^e s. ap. J.-C.) mentionne les σύμβολα τέχνης d'un certain Sextus venu de Corinthe et mort à Istros ; malheureusement, les indices de son métier sont effacés.

³³ Pour l'éphébie en général, voir H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 161–168 ; en dernier lieu, A. S. Chankowski, « L'éphébie, une institution d'éducation civique », in J.-M. Pailler et P. Payen (éds.), *op. cit.*, p. 271–279.

³⁴ Ph. Gauthier, « Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques », in M. Wörle et P. Zanker (éds.), *Stadtbild und Bürgerbild im Hellenismus*, Munich, 1995, p. 1–11 ; A. Giovannini, « Greek Cities and Greek Commonwealth », in A. Bulloch et alii (éds.), *op. cit.*, p. 270–272. Voir Ph. Gauthier et M. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia*, Paris, 1993, pour ce document extrêmement important. Selon Ph. Gauthier : « S'il est considéré à juste titre comme l'expression et le symbole de l'hellénisation (...), le gymnase reste avant tout (...) le creuset du corps civique (...). Symbole de la *paideia* hellénistique aux yeux de tous, Grecs et non-Grecs, le gymnase reste, dans nombre de cités, l'école du citoyen » (« Les cités hellénistiques », in M. H. Hansen (éd.), *The Ancient Greek City-State*, Copenhague, 1993, p. 226).

³⁵ Voir, à Callatis, un hoplomaque étranger honoré au II^e s. (ISM III 18).

(*akroatèria*)³⁶. Cette tendance semble se confirmer à Istros aussi : au II^e s., son gymnase abrite les *akroais* du médecin Dioklès de Cyzique (voir *infra*).

À l'époque impériale, on ne dispose que d'une seule attestation du gymnase. Dans la première moitié du III^e s. ap. J.-C., une inscription honorifique mentionne la restauration du gymnase par Polyphémios fils de Polyphémios (ISM I 181)³⁷. En outre, Istros ne fournit jusqu'à ce jour aucun catalogue éphébique, comme c'est le cas dans les cités voisines, par exemple à Odessos et à Dionysopolis.

3. Études à l'étranger

Dans le Pont ouest et nord, on connaît plusieurs jeunes ayant accompli des études à l'étranger : Satyros, fils d'Hérakorès, d'Apollonia, à Périnthe (V^e-IV^e s., IGB V 5155) ; un Bosporain anonyme, fils de Sopaios, dans l'entourage d'Isocrate (Isocrate, *Or.* 17, 3) ; deux éphèbes étrangers à Athènes : Kratès d'Odessos (a. 123/122, IG II² 1006 + 1031) et [---]odôros, fils d'Apollonios, de Kerkinitis (a. 119/118, IG II² 1008 col. IV₁₁₄).

Le cas des deux éphèbes d'Odessos et de Kerkinitis est pourtant exceptionnel, car il faut supposer que la plupart des jeunes qui désiraient s'instruire à l'étranger aient choisi des centres plus proches. Cette situation est illustrée par une épigramme funéraire d'Istros (I^{er} s.-I^{er} s. ap. J.-C.), faisant référence à Cyzique comme centre d'étude³⁸ : « *J'espérais (dit le père) que pendant ta vie tu élèverais la famille de ton père Aristaios, que tu arriverais comme une gloire pour ta patrie. Mais, alors que tu te mettais à la poursuite d'une instruction durable à Cyzique, où tu avais désiré arriver avec ardeur, cette terre t'a frappé d'une mort inattendue, Meidias, toi qui, quittant tous tes jeunes camarades parmi lesquels tu t'es distingué, tu nous as laissé une douleur digne de pitié* ». Cette épitaphe à valeur littéraire, mais qui abonde en lieux communs (la mort prématurée, l'absence des noces, la douleur des parents inconsolables, l'éloge des vertus du jeune), a été érigée pour un jeune Istrien, Meidias, mort à Cyzique, pendant ses études. Il est possible que le vif désir de s'instruire de Meidias eût été exagéré compte tenu de la mode du temps d'exalter sur les monuments funéraires la familiarité du défunt avec les Muses³⁹.

Tout porte à croire que Cyzique était un centre culturel assez important : les fils des familles aisées, voire royales (d'Asie mineure, du Pont et de Thrace), venaient accomplir leur éducation dans cette ville « universitaire » (équivalant pour ces régions à Athènes, Pergame ou Lampsaque). Un écrivain de Cyzique, Teukros (ca. 100-50?), est d'ailleurs l'auteur d'un ouvrage en trois livres sur l'éducation des éphèbes dans sa cité (Ἐφήβων τῶν ἐν Κυζίκῳ ἀσκήσεις)⁴⁰.

Dans le cas du voyage d'études, il y a une différence qualitative et régionale : les jeunes pontiques attestés dans les zones plus proches (Propontide, Asie mineure) font des études complétant l'éducation

³⁶ Une autre conséquence est l'augmentation du fonds des bibliothèques. Les éphèbes athéniens suivent les cours de philosophes, de rhéteurs et de grammairiens, et doivent même acheter des livres pour la bibliothèque du gymnase.

³⁷ ISM I 181, l. 2-4 : Πολύφημο[ν Πολυ]φήμου, γυμνά[σιον] ἀνανεωσάμεν[ον, κτλ]. Dans l'album très mutilé d'une association, ISM I 223 (III^e s. ap. J.-C.), il est question d'un gymnasiarque : [--- γυμν]ασιάρχ[ης] (l. 5).

³⁸ Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 345 ; ISM I 267 = GV 1519 ; Bull. ép. 1939, 227. Texte :

Πατρὸς Ἀρισταίου γένος αὐξήσοντας ἐπ' ἡοῖ
ἡλπισάμην πάτρην κῆδος ἐλευσόμενον·
ἄρτι γὰρ εὐξυνέτους σε δαμνησύναν μεθέποντα
Κυζίκου, ἣν ἐπόθεις, γῆ λάχεν ὠκύμορον,
Μειδία, ἡιθέοις δὲ μεταπρεφθεῖς ἐτάροισιν
πᾶσιν ἀνείλων κάλλιπες οἰκτρὸν ἄχος. κτλ.

J'ai adopté la lecture de G. Mihailov (αὐξήσοντας ἐπ' ἡοῖ ἡλπισάμην), au lieu de celle de Pârvan (αὐξήσοντά σ' ἐπ' ἡοῖ) et de Pippidi [αὐξήσοντά σε πηοῖ ἡλπίσαμ(ε)ν] (cf. Mihailov, c.r. de ISM, *Linguistique Balkanique* 27, 1984, p. 88 ; il ne s'agit donc pas de ses camarades d'école qui auraient posé la stèle (ils étaient à Cyzique !), mais bien de son père Aristaios.

³⁹ H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 154-156 ; Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 357-358. Voir en outre M. Nocita, « Il tema del viaggio negli epigrammi greci », in *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina* I, Rome, 1999, p. 807-816.

⁴⁰ *Souda*, s.v. Τεῦκρος (T 426) ; F. W. Hasluck, *Cyzicus*, Cambridge, 1910, p. 177 et 258-259 (ainsi, Antiochos IX a accompli son éducation à Cyzique, tandis que son frère Grypos fit ses études à Athènes).

acquise dans leur cité. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'ils sont présents comme éphèbes à Athènes (où les cours avaient une forte coloration littéraire et philosophique) et comme disciples des philosophes en vogue, à Athènes surtout⁴¹. Cela implique, en revanche, beaucoup de dépenses : le logement et l'entretien, la participation pour une année à l'éphébie, la fréquentation d'un milieu aisé. Il ne faut donc jamais oublier l'aspect social de l'éducation, impliquant des moyens financiers élevés.

4. Éducation des femmes

Si les données concernant l'éducation à Istros sont pauvres, les informations relatives à l'instruction des femmes le sont encore plus, ce qui est par ailleurs la norme dans le monde grec⁴². Vraisemblablement, l'accès à l'instruction était à son tour conditionné par l'appartenance à une famille aisée. Les trois exemples offerts par l'épigraphie d'Istros en sont la preuve.

Au II^e s., un décret fragmentaire honore Moschion, fille de Diogénès (ISM I 29) ; entre autres, elle devait être couronnée chaque année. C'est le seul décret hellénistique pour une femme, où l'on n'oublie pas de mentionner son mari (dont le nom est perdu sur la pierre). Toujours du II^e s. date une dédicace à Déméter posée par Apollonis, fille de Diogénès et femme de [...]nétos, à la sortie d'une magistrature (ISM I 120) : [Ἀπο]λλωνίς Διογέ[νους, γυνή δὲ ---]νέτου τοῦ Ἀθηνά[δου, Δήμ]ητρι ἄρξασα. On ignore si le participe ἄρξασα se rapporte à la magistrature suprême, à une magistrature quelconque, ou plutôt à un sacerdoce⁴³. De toute manière, son appartenance à une famille importante était essentielle.

Néanmoins, la plus importante est l'inscription qui honore Aba, fille d'Hékataios, femme d'Hérakôn fils d'Aristomachos, au milieu du II^e s. ap. J.-C. (ISM I 57). Issue d'une famille d'évergètes, comme le précise expressément le décret⁴⁴, et afin de s'avérer digne de la réputation de sa famille, Aba, chargée de la prêtrise de la Mère des Dieux, « ne s'est pas contentée de faire, d'une manière généreuse, noble et pieuse, ce que d'autres femmes importantes et vénérables avaient fait depuis longtemps, mais elle s'est également empressée d'imiter le propre des hommes respectables, à savoir de grandes prêtrises et d'autres munificences ». Ses dons généreux, qu'aucune femme la précédant n'avait faits (selon l'inscription qui développe toute une rhétorique spécifique), furent distribués aux citoyens par catégories. Parmi ceux qui ont bénéficié de la générosité d'Aba, on compte le collège des médecins et celui des enseignants (ιατροῖς καὶ παιδευταῖς), ainsi que les hymnodes (ὑμνωδοῖς).

Si Aba a reçu un tel décret élogieux de la part de la communauté istrienne, c'est en vertu de son appartenance à une famille prestigieuse plutôt que grâce à ses mérites personnels. Selon toute vraisemblance, son père était mort à cette époque, ainsi que tout autre membre mâle de sa famille (au cas où elle aurait eu des frères), sinon on imagine mal pourquoi un décret tellement important fut accordé à une femme. Aba n'était pas célibataire⁴⁵ ; pourtant, ce n'est pas son mari, Hérakôn fils

⁴¹ Ainsi, Isokratès d'Apollonia, disciple de Platon et d'Isocrate ; les philosophes Bion et Sphaïros de Borysthène, ayant fréquenté, le premier, plusieurs écoles philosophiques à Athènes, et le second les Stoïciens.

⁴² À l'époque classique, même si l'instruction donnée aux filles est attestée dans des cités comme Téos (Syll.³ 578) ou Pergame, la situation est plutôt exceptionnelle. Il semble, toutefois, que la situation eût changé à l'époque hellénistique, cf. B. Legras, *op. cit.*, p. 90 ; voir S. B. Pomeroy, « Teknikai kai mousikai », *AJA* 81, 1977, 2, p. 51–68 ; R. van Bremen, *The Limits of Participation. Women and Civic Life in the Greek East in the Hellenistic and Roman Periods*, Amsterdam, 1996 ; F. Ferrandini Troisi, *La donna nella società ellenistica*, Bari, 2000 ; A. Bielman, *Femmes en public à l'époque hellénistique*, Paris, 2002.

⁴³ F. Ferrandini Troisi, *op. cit.*, p. 61–62. Ce serait exceptionnel qu'une femme puisse remplir la fonction suprême dans une cité grecque ; voir pourtant les exemples donnés par D. M. Pippidi, ISM I, p. 260–261 (à la basse époque hellénistique). On connaît à Aspendos, en Pamphylie, une certaine Νεφόπολις, fille d'Aphrodisios, chargée de la fonction de *demiourgos* (δαμοργίσσος) (F. Ferrandini Troisi, *op. cit.*, p. 60, n° 4.1, fin du III^e – début du II^e s.). À Magnésie du Sipyle (TAM V 1343), un décret pour un certain Lysanias, évergète et gymnasiarque, mentionne aussi des honneurs pour son fils et pour sa fille, cette dernière remplissant à son tour une fonction dans la cité (ἄρξασαν).

⁴⁴ Une inscription récemment publiée mentionne son père, Hékataios, fils d'Euxénidès, prêtre de Dionysos *Karpophoros* sous Hadrien (A. Avram et M. Marcu, « Monument epigrafic inedit de la Histria », *SCIVA* 50, 1999, p. 71–77).

⁴⁵ Comme Archippè de Kymè, plusieurs fois honorée dans la seconde moitié du II^e s. pour son évergétisme (SEG XXXIII 1035–1041 ; Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, BCH, Suppl. XII, Athènes–Paris, 1985, p. 61).

d'Aristomachos⁴⁶, qui est honoré, mais bien elle. La souche d'Hérakôn n'était pas aussi importante que celle d'Hékataios, lequel avait délégué à sa fille la charge de continuer son illustre passé d'évergète⁴⁷.

5. La présence des indigènes

Il convient de noter qu'à Istros la présence des indigènes est très faible dans notre documentation (qu'elle soit littéraire ou épigraphique), et que, du point de vue culturel, l'image en est encore plus insignifiante. Si à Odessos ou dans le Royaume du Bosphore, les indigènes sont omniprésents à l'époque impériale, dans les gymnases et par la suite dans les magistratures, à Istros on ne trouve point d'indigènes dans ces structures (à en juger pour le moins d'après l'onomastique des inscriptions), bien qu'ils soient présents dans les *alba* des tribus ou même de la gérousie⁴⁸.

II. MANIFESTATIONS CULTURELLES

Il est nécessaire de placer toutes ces données sur l'éducation dans le cadre public, et d'analyser les manifestations d'ordre culturel dans leurs milieux, au croisement du public et du privé, de l'implication de la cité et l'évergétisme civique, ainsi que dans les relations avec les autres cités ou avec de simples particuliers étrangers. Ce n'est qu'à partir de l'époque hellénistique que, grâce aux inscriptions, nous sommes mieux renseignés sur les manifestations publiques à Istros. Cependant, les données en sont très réduites, pour les fêtes, les spectacles ou les concours ; l'époque romaine, en revanche, est plus généreuse à cet égard.

1. Théâtres, spectacles et concours

Sur l'existence des théâtres à Istros nous ne possédons que des témoignages indirects : plusieurs décrets hellénistiques mentionnent le couronnement des personnages honorés à l'occasion des spectacles dans le théâtre⁴⁹. Hormis les performances artistiques, ces manifestations étaient aussi une occasion de

⁴⁶ Ce personnage apparaît aussi dans 198, l. 7-8, comme prêtre de Dionysos *Karpophoros*. Dans l'*album* de la gérousie d'Istros de l'année 138 on connaît un Aristomachos fils de Hérakôn, très vraisemblablement son père (ISM I 193, col. A, l. 45).

⁴⁷ Voir R. van Bremen, *op. cit.*, p. 297–299. Ainsi, le décret pour Aba illustre plutôt « the need of élite families to maintain their visibility and high profile, and by that of cities to exploit every possible sources of income as efficiently as possible » (p. 299).

⁴⁸ Même conclusion sur la participation insignifiante des indigènes à la vie culturelle chez A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom* I², p. 586. Sur les rapports d'Istros avec les indigènes, voir L. Ruscu, *Relațiile externe ale orașelor grecești de pe litoralul românesc al Mării Negre (Les relations externes des villes grecques du littoral roumain de la mer Noire)*, Cluj-Napoca, 2002, p. 239–249. Voir maintenant, pour la côte ouest du Pont, M. Oppermann, *Die westpontischen Poleis und ihr indigenes Umfeld in vorrömischer Zeit*, Langenweissbach, 2004.

⁴⁹ ISM I 8, l. 15-17 (III^e s.), décret honorifique pour trois ambassadeurs auprès du roi gète Zalmodégikos : στ[ε]φανοῦσθαι αὐτοῖς καὶ ἐκγόνοῦς ἐμὲ πᾶσι τοῖς θεατροῖς χρυσῶι στεφάνωι ; ISM I 25, l. 2-4 (III^e-II^e s.), décret pour un étranger : [στεφανῶσ]αι χρυσῶι στεφάνωι τοῖς Θαργηλίοις (?) ἐν τῶι θε[άτρωι] ; éventuellement, ISM I 65, l. 28-30 (première moitié du III^e s.), décret pour l'architecte Épikratès de Byzance : στεφ[ανῶ]σαι αὐτὸν χρυσῶι στεφάνωι τοῖς Θαρ[γ]ηλίοις ἐν τῶι θεάτρωι. Selon L. Robert, « dans un très grand nombre de cités grecques, c'est principalement aux Διονύσια que sont proclamées les couronnes » (OMS I, 1969, p. 73). D'autres décrets attestent des concours : ISM I 12, l. 16-17 (III^e s.) ; ISM I 64, l. 39-40 (II^e s.). Voir G. Forni, s.v. *Teatro*, in *Enciclopedia dello Spettacolo* IX, Rome, 1975, col. 758 ; D. M. Pippidi, « Teatre grecești în Dobrogea antică », in *Studii de istorie și epigrafie*, Bucurest, 1988, p. 140–141 (= *Contribuții la istoria veche a României*, Bucurest, ²1967, p. 532–534) ; A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom* I², p. 584. Un tesson d'amphore des II^e-I^{er} s. comporte la séquence [---]ΑΣΘΑΡΓΗ[---] (A. Suceveanu, « Cîteva inscripții ceramice de la Histria », *StCl* 7, 1965, p. 285, n° 19), où l'on peut reconnaître le nom Θαργή[λιος], selon J. et Robert, *Bull. ép.* 1966, 270, ou bien le nom du mois ou des fêtes.

récompenser devant la communauté les bienfaits des citoyens ou des étrangers⁵⁰. Bien avant, un *ostrakon* daté des V^e-IV^e s. comporte un exercice de versification, peut-être le début d'une épigramme funéraire, selon la première éditrice, Alexandra Ștefan⁵¹. Les trois lignes du texte portent un trimètre iambique, avec une structure rencontrée dans la tragédie et chez Aristophane : Ἄνδρὸς τραγοιδῶ τοῦθ', ὁρῶν δ' εὖρεν τάδε. On est peut-être en présence d'une première allusion aux spectacles théâtraux à Istros.

Un décret d'Apollonia, dont une copie a été trouvée à Istros, accorde l'éloge au navarque istrien Hégésagoras, fils de Monimos (première moitié du II^e s.), lequel recevra des honneurs à Istros également, à l'occasion des concours (τὰς τειμὰς καὶ ἐν Ἰστρωι ἐν τοῖς συντελουμένοις ἀγῶσιν ἀεὶ ποιουμένους) (ISM I 64 = IGB I² 388 bis ; le décret istrien est complété par ISM I 34). Un très beau décret du milieu du II^e s. av. J.-C., honore l'évergète Aristagoras fils d'Apatourios, chargé successivement des prêtrises de Zeus Polieus et d'Apollon Iëtros. Dans cette dernière qualité (prêtre éponyme de la divinité protectrice d'Istros), il avait organisé et supporté les frais des fêtes civiques, des processions et des distributions publiques⁵².

L'image est bien plus riche à l'époque impériale. Un lot important d'inscriptions des II^e-III^e s. ap. J.-C. atteste des concours et des jeux locaux à Istros, à l'occasion des Dionysies. Deux agonothètes y sont mentionnés⁵³ : Aurelius Grégoros, fils d'Artémidôros (ISM I 100, début du III^e s. ap. J.-C.) ; et un autre, anonyme, dans une inscription concernant les vainqueurs à un concours sacré (ιερός ἀγών)⁵⁴ (ISM I 207, vers 155-165). Le chef du chœur (με[σο]χορήσαντος) est Marcus Aelius Valerianus⁵⁵.

Les hymnodes sont plusieurs fois mentionnés⁵⁶ : dans le décret déjà cité d'Aba (ISM I 57₃₁ : ὑμνωδοῖς, à côté des associations de médecins et d'enseignants) ; dans ISM I 99, [ἡ] σπείρα Διονυσιαστῶν πρεσβυτέρων, dirigée par le πατήρ Achilleus fils d'Achillas, en 218 ; dans l'inscription agonistique ISM I 100 : « les hymnodes âgés du grand dieu Dionysos » (ὑμνωδοὶ πρεσβύτεροι οἱ

⁵⁰ A. Giovannini, *op. cit.*, p. 273.

⁵¹ A. Ștefan, « Ostrakon découvert à Histria », in D. M. Pippidi (éd.), *Actes du VI^e Congrès International d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9–15 septembre 1977)*, Bucarest–Paris, 1979, p. 474 (Ἄνδρὸς τραγοιδῶ τοῦθ' ὁρῶν δεῦρ' ἐντάδε). Je donne le découpage de P. A. Hansen, *Carmina Epigraphica Graeca II*, Berlin–New York, 1989, n° 902. Un *dipinto* (V^e–IV^e s.) représente, selon toute vraisemblance, un danseur, dessin accompagné d'un texte qui peut renvoyer à cette activité, cf. I. Bîrzescu, in *Histria VII*, G 23 = C 189 bis.

⁵² ISM I 54, l. 21-24: εἴτα παραγεν[ηθε]ῖς ἐπάγγελτος καὶ τὸν ἐπώνυμον τῆς πολέως Ἀπόλλωνος ἀναδεξάμ[ενο]ς στέφανον πανηγύρεσι πανδήμοις καὶ πομπαῖ[ς] ἱε]ροπρεπέσιν καὶ φυλῶν ἐπιδόσεσιν τοὺς θεοὺς καὶ τὴν πόλιν ἐτείμ[η]σεν. Des processions et des fêtes sont mentionnées aussi dans le décret pour un autre prêtre éponyme, Artémidoros (ISM I 56, aux environs de notre ère), ainsi que dans le beau décret pour Aba (ISM I 57).

⁵³ Il semble que ces magistrats s'occupaient aussi de l'engagement des artistes de passage dans la cité : voir, à Périnthe, le cas de l'agonothète Poseidonios, fils de Dioskouridès, qui a proposé devant le Conseil d'honorer l'acteur tragique Athénaios, vers 300–250 (A. Łajtar et A. Twardecki, *Catalogue des inscriptions grecques du Musée National de Varsovie*, Varsovie, 2003, p. 24–28, n° 4).

⁵⁴ ISM I 208, inscription très mutilée, mentionnant la même association d'hymnodes, sous le *prostatès* Marcus Ulpius Artémidôros ; toujours ces hymnodes dionysiaques dans ISM I 221 : [ὑμνωδοὶ] περὶ τὸν Διό[νυσον]. Pour les concours sacrés : ISM I 196 (milieu du II^e s. ap. J.-C.), liste de vainqueurs, [ἱ]ερονεικῶ[ν] ὀ[ν]όματα (la plupart de leurs noms se trouvent aussi dans le catalogue fragmentaire ISM I 201) ; ISM I 98, fragment de vase-offrande, offert comme prix à une équipe ayant remporté un concours sacré dionysiaque (ιερονείκαις). Le décret très mutilé ISM I 49 (II^e s.) concernait vraisemblablement un agonothète : [---] δι' ἀγωνο[θησίας?] (ll. 5–6). Sur les agonothètes à Istros, voir K. Nawotka, *The Western Pontic Cities. History and Political Organization*, Amsterdam, 1997, p. 152.

⁵⁵ I. E. Stephanis, *Dionisiaki technitè. Simvoles stin prosôpographia tou theatrou kè tis mousikis tôn archôn Ellinôn*, Iraklio, 1988, n° 1966.

⁵⁶ Concernant les associations des ὑμνωδοί, on connaît huit inscriptions dans les cités grecques de Dobroudja, dont seules cinq à caractère assuré ; voir I. Stoian, « Une nouvelle inscription agonistique d'Histria », *Dacia NS* 14, 1970, p. 397–404 ; R. Feraru, « Cultul lui Dionysos în Pontul Stâng (studiu epigrafic) », *Analele Universității de Vest din Timișoara. Seria Teologică* 5–7, 1999–2001, p. 129–133. Pour le nord du Pont-Euxin, voir M. Kublanow, « Agone und agonistische Festveranstaltungen in den antiken Städten der nördlichen Schwarzmeerküste », *Das Altertum* 6, 1960, p. 131–148.

περὶ τὸν μέγαν θεὸν Διόνυσον), dirigés par le même *patēr* Achilleus (ca. 222-225)⁵⁷. Cette dernière inscription, mieux conservée, est très riche en détails : y sont nommés, après l'agonothète Aurelius Grégoros et le *patēr* Achilleus⁵⁸, le chef et l'instructeur du chœur Aurelius Éleis, fils d'Éleis (μεσοχόρου δὲ καὶ [χο]ροστάτου)⁵⁹, et l'instructeur poétique (μούσαρχος)⁶⁰ Démétrios, fils de Dométianos.

Une autre inscription contemporaine (ISM I 167)⁶¹ est posée par Zipas (nom indigène), fils de Dioklès, à l'occasion de la consécration, à ses propres frais, d'une στιβάς, place de réunion pour les hymnodes âgés vainqueurs à un concours sacré (ὑμνωδοῖς πρεσβύτεροις ἱερωνείκαις τοῖς περὶ τὸν Διόνυσον). Le chef du chœur (μεσοχοροῦντος) est Kokkeios (= Cocceius) fils de Dométianos, vraisemblablement le frère de Démétrios (l'instructeur poétique dans ISM I 100) ; cette fois, l'instructeur poétique (μούσαρχος) est Aelianus, fils d'Élis, qui dans ISM I 100 col. A₁₅ est un des participants au concours (avec le gentilice *Aurelius*).

Il convient de remarquer ces termes : μεσόχορος est le chanteur placé au milieu du chœur qu'il dirige ; à l'époque impériale, c'est le terme qui remplace celui de coryphée⁶². Le plus important terme est assurément celui de μούσαρχος, traduit par Pippidi comme « instructeur poétique ». Il ne se trouve ailleurs que dans un fragment douteux de Terpandre : σπένδωμεν ταῖς Μνάμας παισὶν Μούσαις | καὶ τῷ Μουσάρχῳ Λατοῦς υἱεῖ⁶³. Cette épithète unique d'Apollon équivaut à celle plus banale de Μουσηγέτης.

Toujours dans la sphère des manifestations culturelles, on peut inscrire les *akroaseis* des conférenciers de passage, tel le médecin Dioklès de Cyzique au II^e s. (voir *infra*), ainsi que le sanctuaire des Muses, dont on ignore la destination précise.

2. Le *Mouseion* d'Istros

Un décret fragmentaire, dont on a retrouvé les deux copies⁶⁴, honore vers le milieu du III^e s. l'évergète Diogénès, fils de Diogénès. On apprend que son père, Diogénès, fils de Glaukias, avait érigé un sanctuaire aux Muses (Μουσεῖον) et avait offert 300 statères pour les sacrifices à l'occasion des *Mouseia* et pour un banquet donné aux citoyens. En raison de ce fait, le décret accorde au fils la prêtrise héréditaire du sanctuaire des Muses⁶⁵. V. Pârvan avait considéré, à tort, que la cité d'Istros possédait deux *Mouseia* :

⁵⁷ Selon A. Avram, « Le corpus des inscriptions d'Istros revisité », dans ce même volume, p. 95, n° 100.

⁵⁸ Il est intéressant de noter la présence d'Achilleus, fils d'Achillas, accompagné du titre de *patēr*, à Tomis, dans un catalogue des adorateurs de Cybèle, vers 200 ap. J.-C. (ISM II 83, l. 16). De plus, dans la même inscription, on retrouve Ἀλέξανδρος Ἡλεὶ ἀρχιδενδροφόρος (l. 17), qui dans ISM I 100, l. 16 est l'un des hymnodes participants au concours. Pour le terme (*archi*)*dendrophoros*, voir IGB IV 1925 (à Serdica, sous Hadrien) : Valéria μήτηρ δεινδροφό(ων), fonction remplie dans le catalogue de Tomis par Nanas, fille de Théadôn (ISM II 83, col. I, l. 13). Quant à l'inscription d'Istros, il est plausible de reconnaître toute une famille : le *mesochoros* et *chorostatès* Aurelius Éleis fils d'Éleis (ll. 11–12), et ses trois fils (Aurelii) Aelianus, Alexandros et Saturninus (ll. 15–17) (car leur patronyme est commun).

⁵⁹ I. E. Stephanis, *op. cit.*, n° 1064. Voir un autre *chorostatès* des hymnodes anciens, du nom de Théagénès à Nicopolis ad Istrum (IGB II 666) : ὑμνωδοὶ πρεσβύτεροι χοροστατοῦντος Θεαγένου. Ces équipes d'*hymnodoi* se composaient soit de jeunes (νέοι, voir à Odessos et Dionysopolis), soit d'adultes (πρεσβύτεροι), recrutés parmi les membres de la *gêrousia*.

⁶⁰ I. E. Stephanis, *op. cit.*, n° 798.

⁶¹ Datée par Pippidi de la deuxième moitié du II^e s. ap. J.-C. ; en fait, elle appartient à la même époque que ISM I 99 et 100 (à cause de plusieurs recoupements prosopographiques).

⁶² L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 96. Le *mesochoros* Annianos fils d'Annianos, d'Éphèse, reçoit le droit de cité à Delphes (FD III 1, 219). Une épigramme d'Alexandrie de Troade, pour Aphrodisios (Kaibel 336), est restituée par Robert : χορ[ῶν] ὁ μέσος ; il était donc lui-aussi un *mesochoros*. Voir la mention de Pline le Jeune (*Ep.* II 4, 6) : *hoc infiniti clamores commouentur, cum mesochorus dedit signum*.

⁶³ Terpandre F 8 Gostoli (mais parmi les *dubia*) (PMG adesp. 941 Page).

⁶⁴ ISM I 1, l. 2 + 3 (les deux derniers recolés par A. Avram, « Autour de quelques décrets d'Istros », Pontica 33–34, 2000–2001, p. 337–338) ; Bull. ép. 1955, 163 (rejetant l'hypothèse de Pippidi sur un culte funéraire) et 1966, 272 ; sur les évergètes à Istros, voir le commentaire de Ph. Gauthier, *Les cités grecques ...*, p. 33–36.

⁶⁵ ISM I 1, l. 15–18 : ἀ[ν]ατεθ[ε]ικ[ό]τος δὲ τὸ Μουσεῖον τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Διογέ[ν]ους τοῦ Γλαυκίου καὶ λελοιπότης εἰς θυσίαν ταῖς Μούσαις[ς] καὶ σύν[ο]δον τῷ δήμῳ χρυσοῦς τριακοσίους, εἶν[αι αὐ]τὸν ἱερέα Μουσῶν καὶ προθύειν τοῖς Μουσείοις.

selon lui, il s'agissait « d'une université et d'une académie dans le sens actuel » (car il pensait au célèbre Musée d'Alexandrie). Or, de nos jours il est évident que l'établissement alexandrin n'était pas ouvert à l'enseignement et au public, mais relevait plutôt d'une fondation privée des Ptolémées, à leur service. Ce n'est que plus tard, dans l'Antiquité tardive, que le *Mouseion* prit le sens d'« école ». Pippidi rejette la théorie de Pârvan, soulignant qu'il s'agit uniquement d'un culte religieux des Muses⁶⁶. Il reste cependant possible qu'en second lieu les *Mouseia* aient pu donner l'occasion à des manifestations musicales et littéraires⁶⁷.

Il convient d'avouer que les données sur les autres *Mouseia* dans le monde grec sont également problématiques. Les Grecs plaçaient sous le patronage des Muses toutes les formes de la vie intellectuelle et artistique, comme symbole d'inspiration pour les seuls élus⁶⁸. Plusieurs statues fragmentaires retrouvées à Istros pourraient représenter des Muses, dont la seule identifiée est celle de *Terpsichore*. Cette dernière date du milieu du II^e s., d'après un modèle hellénistique⁶⁹.

Dans ce contexte général apparemment favorable à l'épanouissement de la culture et de la vie littéraire de la cité, l'absence totale d'écrivains issus d'Istros est surprenante. Vu les cas des cités voisines, d'où sont originaires plusieurs écrivains et philosophes connus (Démétrios, Satyros, Héraclide Lembos de Callatis⁷⁰ ; Bion et Sphaïros d'Olbia), il reste à chercher une explication, autre que la perte totale des sources.

Cependant, on dispose de preuves du goût littéraire des Istriens grâce à un type de documents particulier : les épigrammes funéraires. Certaines se distinguent par leur valeur littéraire, comme celle pour Hédistè (« La plus douce »), fille d'Évagoras, dans la première moitié du IV^e s., bien que les clichés sur la mort prématurée d'une jeune fille charmante et rangée abondent (κάλλει κόσμωι) (ISM I 231 = GV 89)⁷¹ ; ou bien celle pour Meidias (voir *supra*). Une autre épigramme, très fragmentaire, datant des III^e-II^e s., pour un certain Εὐφημος, mentionne le nom de la cité de Smyrne (l. 8 : Σμύρναν) (ISM 261) et on peut supposer qu'il avait fait un voyage dans cette ville d'Asie Mineure. S'agissait-il d'un jeune, comme Meidias ? Cette épigramme devrait être ajoutée aux documents témoignant de la mobilité (peut-être culturelle ?), si l'on prend en compte que Smyrne était une ville florissante⁷².

3. Relations avec d'autres cités

Le monde des cités grecques est un monde des contacts, dont la mobilité est une donnée de premier ordre. Comme on s'y attendait, la mobilité à l'intérieur du Pont est assez bien documentée, favorisée en

⁶⁶ V. Pârvan, *Histria* VII, p. 12 ; voir le commentaire adéquat chez D. M. Pippidi, ISM I, p. 57–62 ; idem, *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest–Amsterdam, 1975, p. 89.

⁶⁷ Pour le caractère d'un *Mouseion*, et pour le célèbre Musée d'Alexandrie, voir P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria* I, Oxford, 1972, p. 312–319 (le *Mouseion* d'Istros : p. 312–313) ; et A. Glock, s. v. *Museion*, *Der neue Pauly* VIII, Stuttgart, 2000, col. 507–511. À Éphèse, plusieurs inscriptions font mention du collège des médecins du *Mouseion* (E. Samama, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, 2003, n^{os} 201, 207, 211 et 218, époque impériale ; commentaire, p. 68–70).

⁶⁸ M. Burzachechi, « Ricerche epigrafiche sulle antiche biblioteche del mondo greco », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei* VIII, 18, 1963, p. 89–91. Voir Strabon X 3, 10 : πρόπολοι δὲ τῶν Μουσῶν οἱ πεπαιδευμένοι καὶ ἰδίως οἱ μουσικοί.

⁶⁹ *Histria* IX, p. 51–53, n^{os} 33–35, pl. 14, 15 a et b, 16 b ; G. Bordenache, « Histria alla luce del suo materiale scultoreo », *Dacia* NS 5, 1961, p. 195–197, fig. 10. Pour la représentation des Muses, voir A. Queyrel, s. v. *Mousa, Mousai*, LIMC VI, p. 657–681. Dans les villes voisines, à Odessos on a retrouvé la base d'une statue d'Eratô (IGB I² 75 : Ἐρατώ) ; à Olbia, une statue de marbre d'époque hellénistique, probablement d'une Muse, aurait décoré le théâtre, cf. N. O. Leipunskaya, « Excavations in the Lower City of Olbia, 1985–1992: Preliminary Results », *Échos du monde classique. Classical Views* 39 (NS 14), 1995, p. 33.

⁷⁰ Voir mon étude sur les écrivains de Callatis, SCIVA 52–53, 2001–2002, p. 133–156.

⁷¹ Voir, à cet égard, A.-M. Vérilhac, « L'image de la femme dans les épigrammes funéraires grecques », in *La femme dans le monde méditerranéen* I, Lyon, 1985, p. 85–111 ; P. Grandinetti, « Virtù femminili negli epigrammi greci », in *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina* I, Rome, 1999, p. 721–727.

⁷² D. M. Pippidi, « O vorbă despre cele mai vechi poezii compuse în Dobrogea », in *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988, p. 112–114. Pippidi suppose que dans l'épigramme ISM I 171 (du IV^e s.), Ménécharmos, fils d'Eusthénès, avait reçu l'éloge de sa patrie en raison de la gloire acquise à l'occasion des concours ou des guerres, selon la restitution de W. Peek (« ΔΙΑ ΑΡΕΤΑ. O epigramă greacă din Istros/Ein griechisches Epigramm aus Istros », SCIV 7, 1956, p. 199–206) ; P. A. Hansen, *Carmina Epigraphica Graeca* II, Berlin–New York, 1989, n^o 882.

premier lieu par la proximité géographique, qui déterminait à son tour une communauté d'intérêts économiques et politiques et entraînait des relations de longue durée ; en deuxième lieu, c'est l'origine commune qui encourage des relations privilégiées.

La conscience de l'origine ionienne et de la parenté, ainsi que le voisinage, sont souvent mentionnés à Istros. Il convient de faire état, tout d'abord, du décret d'isopolitie avec sa métropole Milet, dont on a retrouvé une copie à Istros (ISM I 62, du III^e s.) : les citoyens d'Istros y sont nommés « amis et parents », [φίλοι καὶ συγγενεῖς] (l. 3)⁷³. Plus tard, dans le décret d'Apollonia pour l'amiral Hégésagoras d'Istros (première moitié du II^e s.), le peuple d'Istros est successivement qualifié de *συγγενεῖς καὶ φίλοι καὶ εὐνοοί* (l. 7) et de *φίλος καὶ συγγενὴς καὶ σύμμαχος* (l. 32)⁷⁴. Vu ce rapport étroit entre ces deux cités ioniennes, la présence d'un juge apolloniate à Istros (ISM I 30, au II^e s.)⁷⁵ n'est pas pour nous surprendre.

Bien entendu, le réseau des relations d'Istros ne se limitait pas au bassin pontique. Comme toutes les cités grecques, les colonies du Pont entretiennent des rapports avec les centres oraculaires en vogue. Vers le milieu du III^e s., Istros envoie deux ambassadeurs à Chalcédoine, afin de consulter l'oracle d'Apollon *Chrèstérios*, au sujet de l'introduction officielle du culte de Sarapis dans leur patrie (à une date assez ancienne)⁷⁶. Cet oracle était, semble-t-il, très actif au cours du III^e s.⁷⁷. Le signe le plus évident de « l'air du temps » auquel les Istriens n'échappent pas c'est la popularité extraordinaire de Sarapis dès le III^e s.⁷⁸.

Un peu plus tard, une autre ambassade est envoyée à Samothrace (au II^e s., ISM I 36), concernant probablement des questions religieuses ; le décret qui la mentionne fut exposé dans le *Σαμοθράκιον* d'Istros⁷⁹. On connaît en outre une inscription de cette même île égéenne transcrivant un décret d'Odessos au sujet, semble-t-il, de l'envoi de *théoroi* aux Mystères de Samothrace, aux II^e-I^{er} s.⁸⁰.

À l'époque impériale, on assiste à un regroupement des cités grecques de la province de Mésie Inférieure dans le *koinon* du Pont Gauche. Nommé d'abord *Hexapolis*, puis *Pentapolis*, en raison du nombre des cités membres, cet organisme entretenait le culte impérial, et servait comme intermédiaire entre ces cités d'une part, et l'empereur et les gouverneurs de la province de l'autre. En outre, la *Hexapolis* permettait aux cités grecques de la côte ouest de cultiver leur identité culturelle dans une province romaine. C'est Tomi qui s'affirme à cette époque comme « métropole du Pont Gauche »⁸¹.

⁷³ O. Curty, *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève, 1995, n° 54. On reconnaît facilement l'héritage ionien, plus précisément milésien, dans des divers aspects de la vie de ses colonies pontiques, comme les traits dialectaux (dans les *graffiti* et les lettres sur plomb, cf. IGDOP, ou bien dans l'onomastique, par exemple dans un nom comme *Ἰετροδώρῳ* (génitif archaïque) à Istros (SEG XLVI 889, troisième quart du VI^e s.).

⁷⁴ IGB I² 388 bis = ISM I 64 + 34 ; O. Curty, *op. cit.*, n° 21 et p. 215-223 pour les termes de parenté. La même parenté est invoquée dans le cas du Tomitain Artémôn, fils de Chairiôn, honoré à Odessos et nommé *συγγενὴς* (IGB I² 43 bis, fin du I^{er} s.).

⁷⁵ À Odessos, la tradition de l'origine milésienne de la ville était encore forte, comme on l'apprend de l'épigramme funéraire pour une femme anonyme comparée à Alkestis, où il est question du « peuple le plus glorieux des Ioniens » (*δῆμον κύδιστον Ἴωνων*) (IGB I² 222) ; voir W. M. Calder III, « The Alkestis Inscription from Odessos : IGB I² 222 », *AJA* 79, 1975, p. 80-83.

⁷⁶ ISM I 5 = SIRIS 709 a ; L. Ruscio, *Relațiile externe...*, p. 212 ; A. Avram, *Histria*, p. 303.

⁷⁷ H. W. Parke, *Oracles of Apollo in Asia Minor*, Londres, 1985, p. 179-180.

⁷⁸ Voir en dernier lieu Ph. Borgeaud et Y. Volokhine, « La formation de la légende de Sarapis : une approche transculturelle », *Archiv für Religionsgeschichte* 2, 2000, p. 37-76.

⁷⁹ A. Avram, « Autour de quelques décrets d'Istros », *Pontica* 33-34, 2000-2001, p. 344-348 ; idem, *Histria*, p. 303 ; idem, « Le corpus des inscriptions d'Istros... », dans ce même volume, p. 88-89, n° 36. Selon Avram, les ambassadeurs étaient des étrangers (du fait qu'ils reçoivent la proxénie, le droit de cité et d'autres privilèges) ; mais, selon Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 2003, 390, n° 3, il s'agirait d'un citoyen de Samothrace honoré puisqu'il avait aidé les ambassadeurs d'Istros.

⁸⁰ P. Fraser, *Samothrace. The Inscriptions on Stone II*, New York, 1960, p. 33-36, n° 6 (décret d'époque romaine) ; G. Mihailov, commentaire à IGB I² 42 (inscription mentionnant un *Σαμοθράκιον* à Odessos), p. 93-94 ; L. Robert, *OMS V*, p. 221-223 ; idem, *c. r. de Fraser*, *Gnomon* 35, 1963, p. 57-58 (daté de l'époque hellénistique) ; S. G. Cole, *Theoi Megaloi: The Cult of the Great Gods at Samothrace*, Leyde, 1984, p. 59-76. Il s'agit du seul décret étranger trouvé sur l'île de Samothrace. De plus, une liste d'initiés encore inédite, de Samothrace, comporte un citoyen d'Odessos : Inv. n° 71.961 (cf. S. G. Cole, *op. cit.*, n. 356 et 612). Voir tout récemment l'étude de Z. Gočeva, « Le culte des Grands Dieux de Samothrace à la période hellénistique », *Kernos* 15, 2002, p. 309-315 (pour la côte ouest du Pont, p. 313-315).

⁸¹ G. Mihailov, « The Western Pontic Koinon », *Epigraphica* 41, 1989, p. 7-42 ; K. Nawotka, *op. cit.*, p. 216-236.

III. LES SPÉCIALISTES DANS LA CITÉ

1. Les spécialistes dans le miroir de la cité : les décrets honorifiques

Le monde des cités grecques connaît une catégorie des « professionnels du voyage », selon l'expression de M.-F. Baslez. Ils exercent des métiers très techniques, qui conserveront un caractère itinérant⁸², et où le phénomène de réseau joue un rôle important. Les seuls documents épigraphiques à nous renseigner sur ces spécialistes à Istros sont les décrets honorifiques⁸³.

Dans cette catégorie des spécialistes, les fonctions de médecin (public) et d'architecte ont en commun d'exiger des compétences particulières de la part de celui qui les remplit⁸⁴. Les professionnels ont accès, dans un premier temps, à une éducation générale ; mais ils acquièrent ensuite des compétences particulières dans un domaine précis, impliquant une spécialisation étroite. Dans l'antiquité, les spécialistes ne disposaient pas de « diplômes » attestant leurs compétences, qui pouvaient être toujours mises en discussion. Pour prouver sa compétence, le candidat devait se revendiquer d'un maître reconnu et présenter des témoignages de son expérience⁸⁵. La formation auprès d'un maître apporte en plus une valeur ajoutée, donc une reconnaissance des compétences.

2. Enseignants

À l'époque romaine, les enseignants et les médecins d'Istros étaient organisés en collèges⁸⁶, comme on l'apprend du décret pour Aba (ISM I 57). Cette généreuse bienfaitrice avait fait preuve de sa munificence envers plusieurs catégories sociales ou professionnelles, parmi lesquelles on trouve ces deux collèges qui intéressent cette étude.

3. Médecins

Plusieurs décrets honorent cette importante fonction au service de la cité, à savoir la fonction de médecin public⁸⁷ – désignée d'habitude par le verbe δημοσιεύειν, à caractère contractuel. Si le médecin a

⁸² M.-F. Baslez, *L'étranger dans la Grèce antique*, Paris, 1984, p. 50–54 ; J.-M. André et M.-F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, 1993, p. 213–215.

⁸³ Voir pour les médecins : B. Lorenz, « Zum Lob des Arztes in griechischen Inschriften », in *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina, Roma 18–24 settembre 1997. Atti I*, Rome, 1999, p. 761–767 ; N. Massar, « Un savoir-faire à l'honneur. « Médecins » et « discours civique » en Grèce hellénistique », *RBPh* 79, 2001, p. 200–201 (avec les observations de Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 2002, 127). Ailleurs, les décrets honorent un groupe relativement restreint de spécialistes (médecins, architectes, sculpteurs, hoplomaques, juges), ces inscriptions étant exposées dans l'agora ou devant les temples. La cité récompense les spécialistes pour leurs contributions spécifiques (éducation, santé, défense) ; finalement, c'est la cité qui se vante de son importance, dans une sorte d'auto-représentation. Elle veut encourager des comportements qui lui sont favorables : voir les formules hortatives des décrets, « afin que d'autres (fassent la même chose)... ».

⁸⁴ V. Chankowski, N. Massar et D. Viviers, « Renommée de l'artisan, prestige de la cité. Réflexions sur le rôle des artisans dans les échanges entre communautés civiques », *TOPOI* 8, 1998, p. 545–559 ; N. Massar, *Soigner et servir. Histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Diss. I, Bruxelles, 2001–2002, p. 22.

⁸⁵ G. Lloyd, « La professionalizzazione delle scienze », in *I Greci* II₃, Turin, 1998, p. 681–704 ; N. Massar, « Un savoir-faire à l'honneur... », p. 179–180. Ainsi, le médecin Threptos d'Amisos du Pont (sur la côte méridionale) se flatte dans son épitaphe : « *Mon nom est Threptos ; il n'y avait pas de meilleur médecin des maladies ; nombreux sont les témoins de mon art* » (E. Samama, *op. cit.*, n° 323).

⁸⁶ Une très intéressante dédicace (CIL XIII 5079, au II^e s. ap. J.-C.) nous fait part de l'existence à Avenches, en Gaule, d'une association de *medici et professores* (ce dernier terme représenterait un *hapax* épigraphique) : voir A. Bielman et Ph. Mudry, « Les médecins et professeurs d'Avenches (CIL XIII 5079) », in R. Frei-Stolba et M. A. Speidel (éds.), *Römische Inschriften-Neufunde, Neulesungen und Neuinterpretationen. Festschrift für Hans Lieb*, Bâle-Berlin, 1995, p. 259–273.

⁸⁷ P. Roesch, « Médecins publics dans les cités grecques », *Histoire des sciences médicales* 18, 1984, p. 279–293 ; idem, « Médecins publics dans les cités grecques à l'époque hellénistique », in *Archéologie et médecine*.

été choisi afin de la remplir, c'est parce que la cité le juge compétent. Leur métier et leur savoir-faire sont exprimés par des termes comme : τέχνη (ιατρική), ἐμπειρία, ἐπιστήμη. Parmi les raisons qui justifient l'octroi d'honneurs on rencontre : a) la compétence professionnelle ; b) des manifestations d'évergétisme (surtout quand ils sont étrangers) ; c) le prestige apporté à la cité (s'ils sont renommés). La question du statut social du praticien est étroitement liée à la manière dont son activité était perçue sur le plan social et culturel, car la *technè* médicale est une des plus appréciées par la cité⁸⁸. Généralement, les médecins sont des spécialistes qui voyagent ; la mobilité est donc une donnée essentielle de la vie des praticiens.

a. Dioklès de Cyzique, un conférencier à Istros

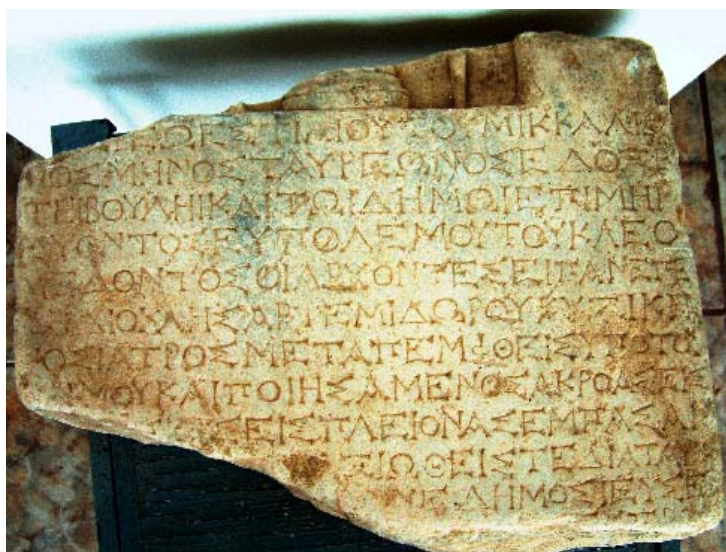


Fig. 1. Le décret pour le médecin Dioklès de Cyzique (ISM I 26)

L'exemple le plus intéressant, à plusieurs égards, est celui de Dioklès, fils d'Artémidôros, médecin de Cyzique honoré à Istros, au II^e s. Comme le décret est fragmentaire et puisque les lectures s'avèrent incertaines à un endroit essentiel⁸⁹, il est utile de le reproduire intégralement :

['Επ' ἰ]έ?ρ?εω Ἐστιαίου τοῦ Μικκαλίω-
 νος, μηνὸς Ταυρεῶνος, ἔδοξε
 τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· ἐπιμη-
 ε?ύοντος Εὐπολέμου τοῦ Κλεο-

VII^{èmes} rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 23.34.25 octobre 1986, Juan-les-Pins, 1987, p. 57–67 ; H. M. Koelbing, « Le médecin dans la cité grecque », *Gesnerus* 46, 1989, p. 29–43 ; V. Nutton, « Healers in the Medical Market Place: Towards a Social History of Graeco-Roman Medicine », in A. Wear (éd.), *Medicine in Society. Historical Essays*, Cambridge, 1992, p. 15–58. Sur la formation et le statut des médecins, voir V. Nutton, « The Medical Meeting Place », in *Ancient Medicine I*, p. 3–25 ; H. W. Pleket, « The Social Status of the Physicians in the Graeco-Roman World », in *Ancient Medicine I*, p. 27–34 ; G. Lloyd, *op. cit.*, p. 695–703.

⁸⁸ N. Massar, *Soigner et servir ...* ; *Eadem*, RBPh 79, 2001, p. 175–201.

⁸⁹ ISM I 26 = SEG XIX 467 = Bull. ép. 1958, 336 = É. Samama, *Les médecins...*, n° 98 et la note compl. 2, p. 556 ; Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 347–349 et 357 ; H.-I. Marrou, *op. cit.* I, p. 281 ; D. M. Pippidi, *IstRom I*, Bucarest, 1960, p. 202–203 ; Chr. Marek, *Die Proxenie*, Francfort–Berne–New York, 1984, p. 373 ; L. Ruscu, *Relațiile externe...*, p. 213 ; A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom I*², p. 585 ; N. Massar, *Un savoir-faire à l'honneur ...*, p. 183. Commentaire : D. M. Pippidi, ISM I, p. 113–115 ; Idem, *Din istoria Dobrogei*, Bucarest, 1965, p. 243 ; idem, *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988, p. 143–144 ; P. Roesch, « Médecins publics dans les cités grecques », *Histoire des sciences médicales* 18, 1984, p. 282–283 et 289 ; Yu. G. Vinogradov, *Pontische Studien*, Mayence, 1997, p. 52 ; N. Massar, *Soigner et servir ... I*, p. 23, 36, 40–41 et II, p. 200. J'ai fait une nouvelle autopsie de la pierre en 2003 au Musée d'Istros (n° inv. 302).

- 5 μ?έδοντος οί ἄρχοντες εἶπαν· έπε-
 [ι]δ?η? Διοκλῆς Ἄρτεμιδώρου Κυζικη-
 ν?ὸς ἱατρὸς μεταπεμφθεῖς ὑπὸ του?
 [δῆ]μ?ου καὶ ποιησάμενος ἀκροάσεις
 [καὶ έ]π?[ιλύ]σ?εις πλείονας έμ πάσαις?
 10 [εὐδοκίμησεν,] α?ξιωθείς τε διὰ ταῦτ?-
 [α ὑπὸ τῶν ἀρχόντ]ω?ν? ε?δημοσίευσε
 [έτη πλείονα? -----]ε?ν? π?ρ?ο?[θ]-
 [ύμως? -----]

6-7 Κυζικηνὸς Popescu 8-9 ἀκροάσεις [καὶ συνκρί]σεις Robert, Pippidi ; ἀκροάσεις [καὶ
 έ]π?[ιλύ]σ?εις ego 9-12 έμ πάσαις [έμπειρίαις?..... ἀ]ξιωθείς τε διὰ ταῦτ[ας
 καὶ ἀποδημ]ῶν έδημοσίευσε [δωρεὰν έν ἄλλαις νόσοις? ...] . προ ... Popescu : έμ πάσαι
 [εὐδοκίμησεν] Robert, Pippidi ; 10-11 [ἀ]ξιωθείς τε διὰ ταῦτ[α ὑπὸ τῶν ἀρχόντ]ων
 έδημοσίευσε Pippidi 11-12 έδημοσίευσε [έτη πλείονα?] ego 12 προ Popescu : [---
]ε?ν? π?ρ?ο?[θύμως?] ego

« Sous la prêtrise d'Hestiaios, fils de Mikkaliôn, au mois de Taureôn, il a plu au Conseil et au Peuple ; sous la présidence mensuelle d'Eupolêmos, fils de Kléomédôn, les archontes ont fait la proposition : attendu que Dioklès, fils d'Artémidôros, de Cyzique, médecin, mandé par le peuple, qui a donné des conférences et des explications en grand nombre, obtenant dans toutes les circonstances une bonne réputation, et qui, pour ces raisons, étant jugé digne par les archontes, a exercé la fonction de médecin public (pendant plusieurs années?) ...».

On apprend du décret que le médecin Dioklès fut honoré pour les conférences publiques données à Istros, où il a été par la suite invité à pratiquer en tant que médecin public : ποιησάμενος ἀκροάσεις [καὶ έ]π?[ιλύ]σ?εις πλείονας έμ πάσαις [εὐδοκίμησεν] ... έδημοσίευσε. Le premier éditeur, Em. Popescu, affirmait déjà que les conférences de Dioklès avaient lieu dans le gymnase de la ville, autant pour les jeunes que pour d'autres auditeurs intéressés⁹⁰. Suite à son succès, les archontes lui ont proposé la fonction de *dêmosios iatros*⁹¹.

Le fait qu'il soit originaire de Cyzique n'est peut-être pas dû au hasard : d'une part, les relations de la côte ouest du Pont-Euxin avec cette ville⁹² et généralement avec la Propontide sont privilégiées dans tous les domaines ; d'autre part, Cyzique était un lieu important de passage et de renseignements, ce qui facilitait la circulation de l'information et encourageait la formation des réseaux. On a vu comment le jeune Meidias est mort à Cyzique, où il était allé en voyage d'études. On peut supposer que Dioklès était un médecin connu (soit de son nom, soit personnellement par des citoyens d'Istros soignés par lui à Cyzique). De ce fait, le peuple d'Istros a envoyé une ambassade dans la ville de la Propontide, afin de solliciter ses services. Le verbe utilisé, μεταπέμπω, « mander » (par le peuple), est rencontré aussi dans le décret d'Amphissa (fin du II^e s.) pour le médecin Ménophantos, fils d'Artémidôros, venu d'Hyrkanis (en Asie Mineure) : μεταπεμφθεῖς ὑπὸ τᾶς πόλιος (Samama, n° 67) ; de même, dans le décret d'Astypalée (III^e s.) pour le médecin Idriarchos de Rhodes (Samama, n° 156).

Pourtant, Dioklès a dû faire la preuve de ses connaissances à l'occasion de ses conférences. La parole du médecin représentait, à côté de la recommandation de son maître ou de son école, le seul critère d'appréciation et de jugement pour l'engagement public. Faute de procédures standardisées permettant la

⁹⁰ Em. Popescu, SCIV 7, 1956, p. 356–357.

⁹¹ Bull. ép. 1958, p. 281, 336. Sur la sélection des médecins publics et l'évaluation des compétences, cf. les textes de Platon, *Gorg.* 454–455 et 456 B-C ; Xénophon, *Mem.* IV 2, 5. Aristote parle de trois catégories de médecins : « le terme de médecin signifie à la fois le praticien ordinaire (ὁ δημιουργός), le « grand patron » (ὁ ἀρχιτεκτονικός), et en troisième lieu, l'homme qui a une culture médicale (ὁ πεπαιδευμένος περὶ τὴν τέχνην) ; des amateurs de ce genre, il en existe pratiquement dans tous les arts » (*Pol.* 1282 a 3–6). Voir A. Jori, « Le *pepaideumenos* et la médecine », in *Ancient Medicine* II, p. 411–413.

⁹² Il convient de mentionner à cet égard la circulation des statères de Cyzique dans tout le Pont, où ils étaient les monnaies les plus courantes.

reconnaissance officielle d'une compétence technique spécifique, on pouvait faire une distinction entre le praticien compétent et l'incompétent (la maîtrise de la *technè* ou, par contre, l'*atechnia*) en évaluant les exhibitions verbales (*akroaseis*, *epideixis*). Le discours du médecin devait, d'une part, illustrer sa capacité de présenter son art, et d'autre part, persuader un public de connaisseurs ainsi que de profanes⁹³. D'habitude, les médecins publics étaient engagés pour une courte durée, le plus souvent pour un an, le contrat étant renouvelable⁹⁴.

À la l. 9, la lecture est controversée : après la mention des *akroaseis*, la pierre est endommagée. L. Robert a proposé de lire *synkriseis*, s'appuyant sur l'inscription en l'honneur du médecin Hérôdès, fils de Néôn, à Andros, au II^e s. (Samama, n° 163) : ποιησ[ά]μ[ενος] ἀκροάσεις τε καὶ συγκρίσι[εις]. Ce terme signifie en général « comparaisons », mais dans ce cas il aurait revêtu le sens de « diagnostics ». Pourtant, un examen personnel de l'inscription suggère comme seule probable la lecture ἐπιλύσεις (la trace d'un *pi* est très nette sur la pierre), que l'on peut comprendre comme « solutions », c'est à dire une opinion personnelle et raisonnée d'une question controversée. De plus, ce terme s'accorde bien dans le contexte des *akroaseis*. Notre Dioklès, avait donc sûrement exposé des connaissances théoriques sur l'art médical ; il était vraisemblablement auteur d'écrits médicaux.

Dans le cas de Dioklès, le rapport entre son métier et la *paideia*, dont la médecine constitue une branche, est évident⁹⁵. Ces conférences pouvaient avoir lieu dans le gymnase, dans des salles nommées ἀκροατήρια⁹⁶. Si le médecin est invité à parler devant les éphèbes et les *néoi* (mais pas uniquement), c'est parce que le contenu de son discours équivaut à celui d'un historien et d'un philologue pour l'enrichissement de leur culture. En général, l'octroi d'honneurs concerne l'activité concrète des détenteurs d'un savoir spécialisé, mais dans ce cas, la mention des *akroaseis* montre manifestement que le médecin est aussi regardé en tant que diffuseur de culture. On pourrait ajouter d'autres décrets concernant des médecins hellénistiques récompensés pour leurs exposés publics. Par exemple, au II^e s., deux décrets trouvés à Pergè honorent Asklépiadès, fils de Myrôn, de Pergè, qui a exposé son art dans le gymnase, donnant des conférences sur l'hygiène et la santé⁹⁷. On connaît également les conférences données à Élatée (en Phocide) par le médecin Ask[---], toujours au II^e s. (Samama, n° 51). À l'époque hellénistique on assiste donc à l'affirmation tous azimuts du genre de la culture itinérante, développée par les conférenciers, dont des rhéteurs, des poètes, des historiens, des grammairiens, des philosophes, des médecins, des musiciens⁹⁸.

b. Le médecin évergète

Toujours à Istros, deux fragments d'inscription publiés séparément par Pippidi (ISM I 4 et 16) ont été récemment réunis par A. Avram, comme un seul décret, en l'honneur d'un médecin étranger anonyme. Arrivé dans la cité d'Istros, il a été nommé médecin public, tâche accomplie pendant plusieurs

⁹³ A. Jori, *op. cit.*, p. 412.

⁹⁴ Voir, pour les détails, É. Samama, *Les médecins...*, p. 38–40.

⁹⁵ N. Massar, *Soigner et servir ... II*, p. 172.

⁹⁶ Vitruve prévoit dans un gymnase des exèdres pour les rhéteurs et les philosophes (V 11), tandis que Pausanias mentionne des auditions dans le gymnase d'Élis (VI 23, 7). D'autres *akroatèria*, découverts dans les gymnases au cours des fouilles, se trouvent à Épidaure, Pergame et Éphèse. Voir L. Robert, *Études anatoliennes*, réimpression Amsterdam, 1970, p. 74–89.

⁹⁷ É. Samama, *Les médecins...*, n° 341 (et traduction) : ... καὶ μεταχειριζόμενος τὴν ἰατρικὴν τέχνην ἀ[πο]δείξεις μεγάλας πεποιήται τῆς ἑαυτοῦ ἐνπειρίας, διὰ τε τῶν ἐν τῷ γυμνασίῳ ἀκροάσεων πολλὰ χρή[σι]μα διατέθειται ἐν αὐταῖς πρὸς ὑγείαν τοῖς πολῖται[ς] ἀνήκοντα κτλ., «... qui pratique l'art médical, a fourni de grandes preuves de sa compétence, et lors de ses conférences dans le gymnase, a exposé bien de questions utiles concernant la santé de ses concitoyens, etc. ». Voir, pour ces manifestations, R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge, 2000, p. 263–264, qui mentionne le médecin de Cyzique aussi.

⁹⁸ M. Guarducci, « Poeti vaganti e conferenziari dell'età ellenistica », in *Atti della grande Accademia nazionale dei Lincei* VI, 2, 1927–1929, p. 629–630 ; pour les historiens, A. Chaniotis, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften*, Stuttgart, 1988. On connaît même des artistes et des historiens s'exprimant en vers, voir F. Ferrandini Troisi, *La donna nella società ellenistica*, Bari, 2000, n°s 2.1–2.7. Pour l'utilité publique, voir D. Lanza, *Lingua e discorso nell'Atene delle professioni*, Naples, 1979, p. 70–71.

années. Il se voit également récompensé par la cité pour les services extraordinaires à l'occasion d'une guerre, quand il avait procuré, à ses propres frais, la rançon pour des prisonniers d'Istros à Tomi, ayant effectué lui-même le voyage. Le contexte est celui de la guerre entre Istros (alliée de Callatis) contre Byzance, au sujet de *l'emporion* Tomi, vers 256/255⁹⁹. Dans ce cas, ses actes d'évergétisme ne concernent pas la pratique de son métier ; ce médecin, dans une situation exceptionnelle, a fait plus que ce que sa profession lui demandait.

c. *L'empeiria* du médecin

Une autre inscription fragmentaire d'Istros (au II^e s.) comporte un décret honorant avec la proxénie, le droit de cité et d'autres privilèges habituels, un médecin étranger¹⁰⁰. Dans son édition, D. M. Pippidi s'était arrêté juste avant de donner le nom du médecin, à cause de l'illisibilité de la pierre. Cependant, une autopsie personnelle à l'été 2004 au Musée d'Istros (n° inv. 379) m'a permis d'améliorer le texte, et même de reconnaître certaines lettres du nom du spécialiste honoré :

 [-----]Α[-----] τ?η?ν? ἐ?μπει[ρίαν ἐν τῇ ἐπι]-
 [στή]μ?η?ι, ἐποίησατο δὲ καὶ τὴν ἐ?[πιδημίαν]
 [κα]ι? τὴν κατὰ τὸν βίον ἀναστροφ?[ῆν κα]λ?η?[ν καὶ]
 5 [εὖ]τακτον καὶ εὐσχήμονα καὶ ἀ?[ξίαν] τ?ου? ἐπ[ι]-
 [τ]η?δεύματος καὶ τῶν πόλ?εων? [ἀμφο]τ?έ?ρ?ω?[ν, ἐ]-
 [π]αγγέλεται δὲ καὶ εἰς τὸ λ?οι?πο?ν? α?[εἰ] τινος [ἀγ]-
 [αθο]ῦ παραίτιος ἔσεσθαι τῷ δῆ?μῳ κ[ατὰ] τὴν ἐ?α?ν?-
 [το]ν? δύναμιν· ὅπως οὖν καὶ ὁ δῆμος [εὐχ]α?ρ[ιστῶν]
 10 [φ]α?ι?νηται καὶ τοῖς εὐνοοῦσιν αὐτῷ καὶ εὐγνώ?[μο]-
 [σ]ι τῶν ἀνδρῶν κ?αὶ οὕτως προσφερομένοις ἐ?[ν]
 [χά]ρ?ιτος ἀποδόσει μὴ λείπηται· δεδό?χ?θα?ι τ?[ῆι]
 [βουλη]ι? καὶ τῷ δῆμῳ ἐπαινέσαι Ξ?ε?[ν---]ο?ν? [---]
 [--- (*ethnicum*)]· δ?ε?δόσθαι αὐτῷ καὶ ἐκγόνο?ι?ς? [προξενίαν],
 [πολιτείαν], ι?σ?ο?τέλ[ειαν] κ?α?ι? ἐ?ι?σ?[πλουν καὶ ἔκπλουν]

9-10 εὐγνώ[μονοῦ]σ]ι Pippidi : εὐγνώ[...σ]ι *lapis* || 10-11 προσφερομένοις [καὶ ἐν | [χά]ριτος
 Pippidi : προσφερομένοις ἐ?[ν] | [χά]ρ?ιτος *lapis*

«... et de compétence dans son savoir, et a, lors de son séjour, adopté une belle conduite, rangée, noble et tout à l'honneur de sa profession et de nos deux cités ; et il promet aussi d'être encore à l'avenir toujours à l'origine de quelque bienfait pour le peuple dans la mesure de ses forces. Afin donc que le peuple manifeste sa reconnaissance et qu'il ne manque pas de gratifier les hommes qui lui sont dévoués et bienveillants et se comportant d'une telle manière, plaise au Conseil et au peuple d'accorder l'éloge à Xe[n---]os [fils d'Untel, de --- (cité)] ; qu'on lui accorde, à lui et ses descendants, la proxénie, la citoyenneté, l'égalité fiscale et le droit d'entrer et de sortir du port » (trad. partielle É. Samama).

Il est sûr que le nom du personnage honoré commençait par la séquence Xe[---], sans doute un nom en Xen-. Malheureusement, ni le reste du nom, ni celui de son père, ne se laissent deviner ; l'ethnique, au début de la l. 13, n'existe plus. Il est probable que Xen[---]os ait été médecin public (la première partie du

⁹⁹ A. Avram, « Autour de quelques décrets d'Istros », *Pontica* 33–34, 2000–2001, p. 339–344 ; idem, « Le corpus des inscriptions d'Istros... », dans ce même volume, p. 81–82, n^{os} 4 + 16 ; voir en outre les observations de Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 2003, 390. Quelques passages restitués par A. Avram : ἐπειδὴ [--- --- ---] ἰα]τρός ... κατασταθ[εῖς] ἐπὶ τὸ δη[μόσιον] ἐδημοσίευσεν ἔτη] πλείονα.

¹⁰⁰ ISM I 32, p. 44 ; *Bull. ép.* 1966, 274 ; Chr. Marek, *op. cit.*, p. 373 ; É. Samama, *Les médecins...*, p. 197, n. 93 et 575, n° 3.

décret manque, où son nom, son ethnique, son métier étaient sans doute mentionnés). Par son comportement et son savoir-faire, il contribue à la fois à la bonne réputation de sa cité et de la cité d'Istros.

On remarque qu'à Istros le nombre des médecins étrangers est assez élevé par rapport aux cités voisines : un seul à Olbia (Oulis, fils de Théodotos, d'Élée, *ca.* 450-425, SEG XLIX 1042)¹⁰¹ ; deux à Chersonèse Taurique (Euklès de Ténédos, IV^e-III^e s., SEG XXXVI 697 = Samama, n° 101 ; anonyme, II^e s., IOSPE I² 438 = Samama, n° 103). Par contre, on ne connaît le nom d'aucun médecin originaire d'Istros, tandis que pour presque chaque cité dans le Pont Ouest et Nord on connaît des praticiens locaux : Glaukias, fils d'Athanaïôn, à Mésambria (I^{er} s., IGB I² 315 = Samama, n° 93) ; Asklepiadès fils d'Apellas, archiatre et gymnasiarque à Odessos (II^e s. ap. J.-C., IGB I² 150 = Samama, n° 94) ; Dionysios de Dionysopolis, mort à Vasada, en Asie Mineure (époque impériale, SEG XIX 866 = Samama, n° 345) ; Kladaïos à Tomi (II^e s. ap. J.-C., Samama, n° 97) ; Dionysios fils de Pantagnotos à Chersonèse (IV^e-III^e s., SEG XXXVI 696 = Samama, n° 102)¹⁰² ; Aulos Sytésios ἐνπικρὸς à Panticapée (époque impériale, CIRB 655, absent chez Samama).

Le décret déjà cité pour Aba mentionne les banquets offerts à des diverses associations, parmi lesquelles les médecins et les enseignants (τὴν τοῦ ἔτους ἀρχὴν μετ' εὐφροσύνης καὶ εὐχίας μεγαλοπρεποῦς ἐποιήσατο ... καὶ ἱατροῖς καὶ παιδευταῖς) (ISM I 57), organisés en collèges.

4. Architectes

Selon J. Marcadé, à l'exception de quelques figures remarquables et remarquées, les architectes anciens n'étaient pas considérés par les contemporains comme des créateurs, et encore moins comme des artistes. Ils ne jouissaient pas d'une grande considération sociale, ce qui rend difficile leur distinction au sein de la classe d'artisans spécialisés d'où ils étaient issus¹⁰³. Cependant, on n'observe aucune différence d'ordre formel dans les décrets honorifiques entre les honneurs accordés aux architectes et les honneurs accordés aux médecins.

Un décret très fragmentaire honore au II^e s. un étranger, [---]kos fils d'Hérakleidès, exerçant le métier d'architecte plusieurs années à Istros (ISM I 27) : « ... *séjournant dans la cité, a exercé la fonction d'architecte plusieurs années et a joui d'une bonne réputation, et il a parachevé son séjour avec convenance et tout à l'honneur de nos deux cités, etc.* », ἐ[πειδὴ ---]κος Ἡρακλείδου [--- (*ethnicon*)] ἐνδημήσας εἰς τὴν πόλιν ἡρχι[τεκτόνησεν ἔτη [πλείω καὶ εὐ]δοκίμηκε, τὴν τε ἐ[νδημίαν πε]ποιήται εὐτακτόν [τε καὶ κατα]ξίαν ἀμφοτέρων τ[ῶν πόλεων].

¹⁰¹ Selon Ju. G. Vinogradov, Oulis, originaire d'Élée, ville où le culte d'Apollon Οὐλῖος était assuré par une association de culte médicale (φωλεός), fuyant la tyrannie, arriva à Athènes, et prenant part à l'expédition de Périclès, finit ses jours à Olbia ; ici, il aurait été responsable de la diffusion de l'orphisme (« Archaische und frühklassische Epigraphik im nördlichen Pontosraum », in *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina, Roma 18-24 settembre 1997. Atti I*, Rome, 1999, p. 143-144 ; idem, « Heilkundige Eleaten in den Schwarzmeergründungen », in M. Dreher (éd.), *Bürgersinn und staatliche Macht in Antike und Gegenwart. Festschrift für Wolfgang Schuller zum 65. Geburtstag*, Konstanz, 2000, p. 133-149). L'épigraphiste russe avait soutenu, en outre, que Zōilos, fils d'Aristôn, d'Élée, honoré à Callatis dans la deuxième moitié du III^e s. (ISM III 8), était lui-aussi médecin itinérant. Sa présence dans le Pont expliquerait aussi le culte d'un Apollon Φωλευτήριος à Istros (ISM I 105, III^e s., marque d'un *horos*). Comme le remarque A. Avram, le décret ISM III 8 ne mentionne ni le métier, ni des qualités professionnelles caractérisant un médecin (ISM III, p. 244-246). En tout cas, la construction de Vinogradov est à rejeter. À notre avis, il est préférable d'expliquer le culte d'Apollon *Phōleutērios* à Istros comme un autre héritage ionien et non pas comme une hypothétique influence éléate : une autre marque d'un *horos* à Istros, ISM I 106, atteste le culte de Phorkys, une divinité fort ancienne et obscure (cf. Bull. ép. 1966, 270).

¹⁰² Sur les deux stèles de médecins à Chersonèse sont représentés des instruments médicaux ; voir A. Hillert, « Zwei bemalte griechische Ärztegrabstelen aus Chersones », *Medizinhistorisches Journal* 20, 1985, p. 417-422 ; idem, *Antike Ärztedarstellungen*, Francfort, 1990, p. 85-90, n° 7, fig. 12. Une épigramme d'Istros, comportant l'épithète d'un Corinthien, mentionne les symboles de son art (σύμβολα τῆς τέχνης), qui, malheureusement, furent martelés (ISM I 271 = GG 385, I^{er}-II^e p. C.).

¹⁰³ Cf. J. Marcadé, *op. cit.*, p. 178.

Un autre décret du III^e s., retrouvé dans le monastère de Dragomirna (Moldavie), et dont la provenance est douteuse, honore un architecte étranger. La pierre pourrait provenir d'Istros, d'Apollonia, ou d'Olbia ; c'est pourquoi le décret est donné ici à titre incertain, quant à sa provenance. Recherchant un architecte public de compétence supérieure afin de l'engager (μισθώω), la cité (dont on ignore l'identité) en a trouvé un à Byzance : Épikratès, fils de Nikoboulos. Les grands honneurs qui lui sont accordés, y compris le droit de cité, reflètent les qualités dont Épikratès avait fait preuve, ainsi que les bons conseils qu'il a donnés pour les contrats concernant les travaux publics (ἐγδόσεις) et la participation à la commission d'épimélètes nommés aux murailles¹⁰⁴.

5. Sculpteurs

Un relief mithriaque (II^e-III^e s. ap. J.-C.) découvert dans la caverne « La Adam », près du village de Cogeaalac, dans le territoire d'Istros, et offert par le *patēr* Flavius Horimos, porte la signature suivante¹⁰⁵ : Φοῖβος Νικομηδεὺς ἐποίει. La patrie du sculpteur, capitale de la province du Pont-Bithynie, était renommée, entre autres, pour ses carrières de marbre (Synnada, Aphrodisias, Dokimeion). Sous l'Empire, une école de sculpture y est attestée¹⁰⁶. Il est intéressant qu'à Nicopolis ad Istrum, importante ville de Mésie inférieure, on connaît l'existence d'une association de tailleurs en pierre (λιθοξόοι), toujours de Nicomédie¹⁰⁷.

Phoibos n'était pas le seul spécialiste de Bithynie établi dans cette région. Vers la fin du II^e s. ap. J.-C., un architecte anonyme de Nicomédie exerce dans un premier temps à Tomi, métropole du Pont Gauche (où il reçoit le droit de cité), pour pratiquer ensuite à Olbia¹⁰⁸. Le δομοτέκτων Gaios, fils de Bianôr, de Nicée, finit ses jours à Nicopolis ad Istrum ; il avait reçu également la citoyenneté de la ville d'accueil¹⁰⁹. Et à Pliska, à l'est de la Mésie inférieure, on a retrouvé l'épithaphe du médecin M. Octavius Aper, originaire de Nicomédie (Conrad 316, milieu du II^e s. ap. J.-C.). Comme le remarque L. Robert, Nicomédie, qui était un grand port, « exportait » un grand nombre de spécialistes en divers métiers¹¹⁰.

6. Juges étrangers

Une autre pratique courante à l'époque hellénistique impliquait que des juges étaient sollicités (αἰτεῖσθαι δικαστάς) et envoyés (ἀποστέλλειν δικαστάς) d'une cité à l'autre. Ils ne réglaient pas des différends entre les cités, mais bien des causes entre les citoyens de la ville où ils jugeaient. Le statut et les attributions des juges étrangers ont constitué l'objet d'une étude importante de L. Robert, selon lequel l'appel à l'étranger était l'appel à l'impartialité (ἰσως καὶ δικαίως) : la cité concernée envoyait une ambassade dans une autre cité, pour solliciter des gens de bien (ἄνδρες καλοὶ καὶ ἀγαθοί), aptes à remplir des magistratures dans leur cité. Ces juges étrangers jugeaient toujours d'après les lois de la ville où ils siégeaient, ce qui implique qu'ils devaient acquérir une parfaite connaissance du droit local. « Il y avait donc adaptation et uniformisation des droits des cités par une classe de citoyens, éclairés, qui

¹⁰⁴ Syll.³ 707 = ISM I 65 = Marek 364 = Maier I 85. Voir en outre M.-Chr. Hellmann, « Les signatures d'architectes en langue grecque : Essai de mise au point », ZPE 104, 1994, p. 172, n° 69 ; *eadem*, *Choix d'inscriptions architecturales grecques traduites et commentées*, Travaux de la Maison de l'Orient 30, 1999, Lyon, n° 25, p. 81–83.

¹⁰⁵ ISM I 374 = CIMRM II 2307 a-b = *Histria* IX, n° 191, pl. 77 a, p. 137–138. Voir aussi Z. Covacef, « Unele considerații privind sculptura laică în Dobrogea romană », Pontica 23, 1990, p. 142.

¹⁰⁶ L. Robert, *Hellenica* XI–XII, 1960, p. 35–36 ; D. M. Pippidi, ISM I, p. 487–489.

¹⁰⁷ IGB II 674 ; *Histria* IX, p. 20.

¹⁰⁸ IOSPE I² 174 ; M.-Chr. Hellmann, *Les signatures d'architectes*, p. 154–155, n° 89. Contrairement aux signatures de sculpteurs, les signatures d'architectes sont plus rares et surtout d'époque romaine (p. 151).

¹⁰⁹ IGB II 690 = S. Conrad, *Die Grabstelen...*, n° 326 (troisième quart du II^e s. ap. J.-C.).

¹¹⁰ L. Robert, « *Hellenica* », RPH 13, 1939, p. 171. Pour la présence des Nicomédiens en Mésie Inférieure, voir H.-L. Fernoux, « Le voyage intellectuel en Orient au II^e s. ap. J.-C. », in H. Duchêne (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, 2003, p. 64. Voir en dernier lieu H.-L. Fernoux, *Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine (III^e s. av. J.-C.-III^e s. ap. J.-C.)*, *Essai d'histoire sociale*, Lyon, 2004, p. 267–270.

multipliait son expérience juridique et approfondissait son expérience politique (...) Il se formait une classe – certes très ouverte – de *iuris periti*, un personnel politique qui a la pratique et qui est entraîné à la réflexion sur le droit et sur la politique ». Comme ce phénomène est typique de l'époque hellénistique, le droit devient plus érudit et scientifique, plus technique ; le va et vient perpétuel des juges étrangers contribue au brassage des droits¹¹¹.

Cette institution des juges étrangers est connue à Istros par un décret honorant au II^e s. un juge dont le nom demeure inconnu (car la pierre est très endommagée), venu d'Apollonia¹¹². Cette ville voisine entretenait de très bonnes relations avec Istros, dues à la parenté ionienne affichée et aux alliances politiques¹¹³.

Conclusion

À la fin de notre enquête, il convient de synthétiser les particularités de la vie culturelle d'une cité grecque périphérique, pour laquelle les sources ne sont pas très généreuses.

L'absence des écrivains est surprenante, d'autant plus qu'ils sont connus dans la majorité des villes voisines, en particulier à Callatis et à Olbia. Mais, comme Istros était importante plutôt à l'époque archaïque, il faudra peut-être chercher une possible explication dans l'exiguïté des sources qui caractérise cette période. En revanche, c'est la dimension publique qui s'avère être la plus remarquable pour la vie culturelle de la cité : la place prééminente du gymnase, institution essentiellement civique ; l'attention accordée au déroulement des fêtes et des concours ; la reconnaissance publique exprimée aux bienfaiteurs dans les décrets. Il est évident que la cité a accordé une grande importance à la mise en place d'une forme de culture civique. Mêmes des monuments privés, comme les épitaphes ou les représentations des lettrés, deviennent publics dans la mesure où ils sont destinés au regard des autres comme une expression du statut social et intellectuel du défunt.

Les actes d'évergétisme au bénéfice des institutions de l'éducation sont des actes publics, destinés à mettre en évidence le prestige social des familles aisées : c'est le cas de Diogénès, fils de Diogénès, du fils de Théognétos, ou bien d'Aba, fille d'Hékataios. L'accès à l'éducation était assez restrictif, car, il ne faut pas l'oublier, l'éducation reste une construction sociale et culturelle et tente d'avoir des effets sociaux conservateurs.

En ce qui concerne les relations avec d'autres cités, force est de constater que le réseau des contacts entretenus par la cité d'Istros n'est pas très développé au-delà du Pont Euxin. Tout d'abord, il faut souligner la relation, fondée à la fois sur un lien de parenté invoqué avec fierté et sur des considérations stratégiques, avec Apollonia, la cité ionienne située sur la même côte occidentale du Pont. L'autre région avec laquelle Istros entretient des relations privilégiées est la Propontide : le médecin Dioklès vient de Cyzique, cité qui est d'ailleurs choisie par le jeune Meidias pour suivre ses études, et des ambassades religieuses sont envoyées à Chalcédoine ou à Samothrace, les centres culturels les plus proches. En général, les spécialistes que l'on rencontre à Istros ne sont pas recrutés de très loin : ils viennent de Cyzique, de Byzance ou de Nicomédie. À l'instar de la Propontide, la Bithynie joue, à l'époque impériale, un rôle particulier dans la mobilité des cités pontiques. On ne connaît rien des relations d'Istros avec les grands centres culturels, tels Delphes, Délos, Didymes et encore moins avec Athènes ou d'autres centres attractifs du point de vue culturel, comme Alexandrie, Pergame ou Rhodes, à l'époque hellénistique. Seule Smyrne peut être invoquée, même si à titre incertain.

¹¹¹ L. Robert, « Les juges étrangers dans la cité grecque », OMS V, p. 137–154.

¹¹² ISM I, p. 44 ; Bull. ép. 1984, 268 (plusieurs restitutions). Le texte (avec les restitutions de L. Robert) : [--- ἀποστ]αλε[ις ὑπὸ τῆς πόλεως ---- καλῶς κ]αὶ δικαίω[ς ἐδίκασεν κατὰ τοὺς νόμους ἀ]ξιωθείς τ[ε ---- τὰς δημοσίας τ]ε καὶ ἰδιωτ[ικὰς δίκας ----- δεδόχθαι] τῷ δήμῳ [ἐπαινέσαι μὲν τὸν δῆμον τὸν Ἀπολλωνία[τῶν ἐπὶ τῷ ----- τ]αῖς τὴν χρ[----- ἐδίκασεν τὰς] δίκας ὁρθῶς [καὶ δικαίως καὶ κατὰ τοὺς νόμους· ἐπιμελη[τῆται ----- τοὺς] ἡγεμόνας κ[αὶ -----].ον [----].

¹¹³ Voir O. Curty, *Les parentés légendaires...*, p. 257, sur la mention de la parenté dans les décrets concernant les juges étrangers. Sur la côte ouest, on connaît des juges étrangers (ethniques perdus) à Odessos (III^e-II^e s., IGB I² 37 bis).

De toutes les villes du Pont ouest, celle qui semble la plus ouverte et dynamique est Callatis, ce qui rappelle le même constat de L. Robert : la ville « qui fait le mieux figure à l'étranger »¹¹⁴. Elle atteint son apogée à l'époque hellénistique, et présente le nombre le plus important de lettrés. Tomi connaît son essor à l'époque romaine seulement, en tant que « métropole du Pont Gauche ». Comme l'observe à juste titre Ligia Ruscu, il semble qu'Istros dépendait dans un degré plus élevé que les autres cités du Pont Gauche des spécialistes étrangers¹¹⁵ ; autrement dit, une cité ayant besoin de spécialistes, mais qui n'en « exporte » pas. En général, les Istriens à l'étranger sont très peu nombreux.

Bien que les sources ne soient pas nombreuses, l'image offerte du point de vue culturel par la cité portant le nom du fleuve voisin est similaire aux autres cités du monde grec concernant les fêtes et les concours, les lieux de l'éducation, le gymnase comme marque culturelle grecque, la circulation des spécialistes étrangers. À la fin de cette analyse, l'assertion d'Alexandru Avram (concernant la vie culturelle des cités grecques de Dobroudja) me semble pleinement justifiée : il s'agirait d'une « culture provinciale, certes beaucoup plus modeste par rapport aux grands centres de l'époque, mais non moins grecque dans son ensemble »¹¹⁶.

¹¹⁴ L. Robert, OMS V, p. 219.

¹¹⁵ L. Ruscu, *Relațiile externe...*, p. 236.

¹¹⁶ A. Avram, « Coloniile grecești din Dobrogea », *IstRom* I², p. 583 ; antérieurement, D. M. Pippidi, « Les villes grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique », in *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Bucarest–Paris, 1984, p. 123–126.

APPENDIX

KESTIANOS ET MOSCHION DE TOMI. LA STÈLE D'UN COUPLE DE LETTRÉS

Cette notice est occasionnée par l'apparition de la récente étude de Sven Conrad sur les stèles funéraires de la Mésie Inférieure, excellent recueil qui sera dorénavant un ouvrage de référence¹¹⁷. L'auteur y a édité une inscription sur une stèle tomitaine en marbre, étudiée auparavant, du point de vue iconographique, par Maria Alexandrescu-Vianu¹¹⁸ ; pourtant, il n'est pas question d'un document inédit, du fait que la stèle avait été éditée par Emilia Doruțiu-Boilă en 1983¹¹⁹. Sur la stèle (en arc, du type C variante 1 Conrad) est figurée une scène de banquet, représentant deux personnages : le défunt est allongé sur une *klinè*, tenant de la main droite une couronne, et de la main gauche un instrument à écrire ; derrière lui, sur la paroi, est figurée une faucille ou une serpette. Sa femme est assise sur une chaise à grand dossier, la tête tournée vers l'homme, relevant son voile de la main gauche. Ce qui a suscité notre intérêt est le fait qu'elle tienne de la main droite un rouleau de papyrus : c'est la seule représentation d'une femme lettrée sur la côte ouest du Pont-Euxin. Il convient de remarquer que les deux époux sont figurés comme lettrés, ce qui est de nouveau une exception par rapport à d'autres stèles figurant un couple, où seul l'homme apparaît avec les attributs d'un intellectuel (par exemple, de nombreuses stèles d'Odessos).

Sous cette scène se trouvent les quatre lignes d'une inscription à une écriture très soignée et parfaitement lisible. La stèle est datée par S. Conrad du premier quart du III^e s. ap. J.-C.¹²⁰. Le texte est le suivant :

Ερμογένης τῷ πατρὶ Κεστι-
α?[ν]ῷ ζήσαντι κοσμίως ἔτ-
η ξ' καὶ τῇ μητρὶ Μοσχίῳ
4 μνήμης χάριν.

1-2 Κεστιῷ Doruțiu-Boilă, Conrad : ΚΕΣΤΙ|Α?[.]Ω la pierre : Κεστια?[ν]ῷ ego ||
3 ζ' Conrad : Ξ' la pierre : ξ' Doruțiu-Boilă

« Hermogénès à son père Kestianos ayant vécu d'une manière rangée soixante ans et à sa mère Moschion, en souvenir ».

L'épithaphe, banale, ne fait aucune allusion aux éventuelles qualités intellectuelles des parents d'Hermogénès¹²¹. Par rapport au texte donné par Conrad, il convient de corriger deux inadvertances. La première observation concerne le nom du défunt, au datif : il n'est pas Κέστιος, mais bien Κεστιανός, car au début de la ligne 2 les deux premières lettres ont été effacées ; on voit pourtant les traces d'un Α, et la restitution qui s'impose est Κεστια?[ν]ῷ. La deuxième question concerne l'âge du défunt : la lecture ζ'

¹¹⁷ S. Conrad, *Die Grabstelen aus Moesia Inferior. Untersuchungen zu Chronologie, Typologie und Ikonographie*, Leipzig, 2004 (= Conrad).

¹¹⁸ M. Alexandrescu Vianu, « Le banquet funéraire sur les stèles de la Mésie Inférieure : schémas et modèles », *Dacia* NS 21, 1977, cat. 107 bis (photo p. 147, fig. 7/2), p. 150 (groupe X) ; *eadem*, « Les stèles funéraires de la Mésie Inférieure », *Dacia* NS 29, 1985, p. 63 (groupe X).

¹¹⁹ Em. Doruțiu-Boilă, « Note epigrafice », *StCl* 21, 1983, p. 99-100, n° 2 et fig. 2 (= SEG XXXIII 586). Elle date la stèle, d'après la forme des lettres, de la deuxième moitié du II^e siècle.

¹²⁰ Conrad, p. 162, n° 137, pl. 45/3.

¹²¹ Voir, par exemple, la stèle de Stratonikos, fils de Zénon, à Panticapée (CIRB 145, époque impériale), érigée par son affranchi Sôsius. Sur le registre supérieur, le défunt est représenté en tant qu'homme de lettres, tandis que sur le registre inférieur il figure en cavalier. La confirmation qu'il ne s'agit pas d'une représentation stéréotypée vient de l'épigramme écrite au-dessous : « Ami divin, tu comptes parmi les anciens (grands hommes), de nombreux siècles connaîtront des livres ta parfaite sagesse » (Θεῖε φίλε, προτέροις ἐναριθμίε· μυρία δ' αἰών | πείσεται ἐκ βιβλίων σὴν σοφίην ἐρατὴν).

(= 7 ans) est inexacte (bien que sur la pierre la lettre soit ambiguë ; elle est suivie par un *apex*) ; il s'agit, en effet, de ξ' (= 60 ans), un âge raisonnable pour quelqu'un qui avait des enfants.

Quant aux noms des personnages, Hermogénès est banal, et il se retrouve maintes fois à Tomi, étant porté soit par des Tomitains, soit par des étrangers (ISM II 26, 366, 372, 375). En revanche, le nom féminin Μόσχλον (« la Génisse »)¹²² n'est présent sur la côte ouest de la mer Noire qu'une seule fois, à Istros, dans un décret fragmentaire du II^e s. av. J.-C., qui honore Moschion, fille de Diogénès (ISM I 29) ; entre autres, elle devait être couronnée chaque année.

Le défunt s'appelait Κεστιανός, le « Châtain ». Plusieurs porteurs de ce nom/sobriquet sont connus à l'époque impériale et chrétienne, par exemple à Néoclaudioupolis (Bithynie)¹²³. Le cas le plus intéressant est celui du rhéteur Τίτος Πεδουκάιος Κεστιανός, originaire d'Apollonia d'Illyrie (où il a rempli la fonction de prytane), honoré d'une statue à Corinthe, la métropole de sa patrie, au II^e s. ap. J.-C.¹²⁴.

D'autres monuments d'époque impériale de Tomis représentent des personnages avec des rouleaux de papyrus : soit des stèles funéraires¹²⁵, soit des statues honorifiques¹²⁶. Ils sont toujours des hommes. Ailleurs dans le monde grec, la représentation des femmes lettrées, bien qu'elle soit connue par quelques exemples remarquables, est assez rare. On peut en citer le cas de Mousa, fille d'Agathoklès de Byzance, femme-médecin (ιατρείνη), le papyrus à la main gauche (II^e-I^{er} s. av. J.-C.)¹²⁷. Plus intéressante encore est la stèle de Ménophila, fille d'Hermagénès, de Sardes, à la fin du II^e s. av. J.-C.¹²⁸. À sa gauche, on voit des rouleaux de papyrus, retenus par des liens, et une corbeille à laine ; au-dessus de ces objets, à gauche, est gravée la lettre α, ainsi qu'une fleur de lys. L'épigramme, dédiée par le δῆμος, loue la défunte et explique l'image : « Une élégante et précieuse femme, voici ce que montre cette pierre. Qui est-elle ? Les écrits des Muses le révèlent : Ménophila (...) Le livre indique sa sagesse (ἡ σοφία {μ} μὲν βίβλος), ce qu'elle porte sur la tête évoque sa magistrature, le chiffre 1 (α) révèle qu'elle était enfant unique, le panier

¹²² Voir, pour ces noms féminins bâtis avec le suffixe neutre -λον, impliquant l'idée de « chère petite chose », O. Masson, « Remarques sur les noms de femmes en grec », MH 47, 1990, p. 132-133 (cf. aussi *Onomastica Graeca selecta* III, Genève, 2000, p. 228) ; cf. LGPN IV, p. 240.

¹²³ F. Cumont, dans *Studia Pontica* III, Bruxelles, 1910, p. 54, n° 37 (patronyme de Kyrillos, un nom communément chrétien) ; LGPN IV, p. 190.

¹²⁴ B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris, 2002, p. 162-165, n° 57-58. La statue de Corinthe le représentait dans l'attitude typique des hommes de la *paideia*, un rouleau dans la main gauche.

¹²⁵ (1) ISM II 459 = Conrad 131 (pl. 26/1), stèle d'Attalos, tenant un *uolumen* de la main gauche ; sur le relief est figurée aussi une *capsa* avec sept rouleaux de papyrus superposés (A. Aricescu, « Epigraphica », in D. M. Pippidi (éd.), *Travaux dédiés au VII^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Constantza, 1977, p. 193-199, n° 1 ; corrections par A.-M. Vérilhac, « À propos de quelques inscriptions du Pont », *Epigraphica* 41, 1979, p. 43-48).

(2) Conrad 149 (pl. 55/3), stèle d'un personnage debout, tenant de la main gauche un *uolumen* ; dans le coin gauche du relief est figuré un masque tragique.

(3) Conrad 150 (pl. 55/4), même représentation ; à remarquer pourtant le geste du défunt, la main droite à son menton, dans une attitude méditative.

Pour le motif du papyrus comme symbole de la culture, voir P. Zanker, « The Hellenistic Grave Stelai from Smyrna: Identity and Self-Image in the Polis », dans A. Bulloch et alii (éds.), *Images and Ideologies. Self-Definition in the Hellenistic World*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1993, p. 218-220.

¹²⁶ (1) anonyme, statue de *togatus*, avec un *uolumen* dans la main gauche (Z. Covacef, *Arta sculpturală în Dobrogea romană. Secolele I-III*, Cluj-Napoca, 2002, p. 78, n° 17).

(2) la statue du célèbre « citoyen de Tomis », avec un *uolumen* dans la main gauche et un fascicule de rouleaux à ses pieds (M. Alexandrescu-Vianu, « Pour une nouvelle datation de la statue drapée de Tomis », AA, 1992, p. 453-467 ; Z. Covacef, *op. cit.*, p. 78-79, n° 18).

¹²⁷ F. Ferrandini Troisi, *La donna nella società ellenistica*, Bari, 2000, p. 15-16, n° 1.1 ; N. Firatli et L. Robert, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Paris, 1964, n° 139 (et commentaire, p. 175-178) ; A. Łajtar, *Die Inschriften von Byzantion*, IK 58, I, 2000, n° 128 = É. Samama, *Les médecins dans le monde grec*, Genève, 2003, n° 310.

¹²⁸ SEG IV 634 ; F. Ferrandini Troisi, *op. cit.*, p. 64-65, n° 4.3 ; son cas a été étudié récemment par A. Bielman, « Une vertu en rouleau ou comment la sagesse vint aux Grecques », in R. Frei-Stolba, A. Bielman et O. Bianchi (éds.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique*, Bonn, 2003, p. 77-107.

à laine est signe de sa vertu bien ordonnée, le lys témoigne de sa jeunesse ... » (trad. A. Bielman). Les précisions de l'épigramme constituent en effet un code de déchiffrement de l'image, tellement précieux pour éclairer des représentations similaires.

On rencontre un schéma semblable à celui de Tomi à Byzance, ville dont le rôle dans la diffusion des modèles iconographiques sur la côte ouest du Pont-Euxin est indéniable¹²⁹. Ainsi, sur la stèle de Lysandra, fille de Dôlès (?), gén. Δωλειος (I^{er} s. ap. J.-C.), sont représentés un homme et une femme, dans la posture typique du banquet. Derrière eux, sur une étagère, sont rangés plusieurs objets, parmi lesquels, au-dessus de la tête de l'homme, une liasse de trois rouleaux ; la défunte tient un *uolumen* partiellement déroulé sur ses genoux¹³⁰. Toujours à Byzance un autre couple de lettrés est figuré de la même manière sur une stèle : l'homme, appuyé sur le coude gauche, tient dans la main gauche un *uolumen* à demi déroulé, tandis que la femme, assise à gauche, prend de la main gauche un diptyque ouvert que lui tend un serviteur ; sur la table devant eux, on voit des rouleaux, un encrier et une boîte¹³¹.

Quant à la présence des femmes éduquées dans la métropole du Pont Gauche, on connaissait uniquement des allusions dans quelques épigrammes funéraires : celle de Matrona (ISM II 461 = Conrad 162 : σοφή) ; et celle d'Épiphanie, dont le père est originaire d'Hermionè et la mère est une Athénienne. Épiphanie, mariée en secondes nocces à un Ancyraïn, Hermogénès, devenu citoyen de Tomis, se flatte dans l'épigramme : « je suis née en compagnie des Muses et j'ai eu part de sagesse » (ISM II 375 : ἐν Μούσῃς ἐφύην σοφίης τε μετέσχον)¹³². À ces exemples de femmes instruites s'ajoute maintenant notre Moschion, femme de Kestianos. Cette stèle est d'autant plus importante qu'elle comporte un couple de lettrés, un « ménage d'intellectuels » selon l'heureuse expression de Marrou¹³³, représentés avec les symboles de leur condition : le papyrus et le *stilus*.

École de Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

¹²⁹ Voir les considérations de P. Zanker, selon lequel le relief du type « Totenmahl » se transforme à Byzance dans une représentation du type « Bildungsmahl », par la présence des rouleaux de papyrus et des divers autres objets à connotation intellectuelle (*The Mask of Socrates*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1995, p. 193 ; en général, sur le thème de la *paideia* dans l'iconographie, p. 190-194).

¹³⁰ G. Koch, *Roman Funerary Sculpture. Catalogue of the Collections. The Paul Getty Museum*, Malibu (Californie), 1988, p. 92-94, n° 33 (photo p. 93) ; Bull. ép. 1989, 41 ; SEG XXXVIII 729 ; A. Łajtar, *I. Byzantion*, n° 368 ; A. Bielman, *op. cit.*, p. 99-100.

¹³¹ N. Firatli et L. Robert, *op. cit.*, p. 56-57, n° 36.

¹³² Pour les vertus féminines dans les épigrammes, voir A.-M. Vérilhac, « L'image de la femme dans les épigrammes funéraires grecques », in *La femme dans le monde méditerranéen I*, Lyon, 1985, p. 85-111 ; P. Grandinetti, « Virtù femminili negli epigrammi greci », dans *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina I*, Rome, 1999, p. 721-727.

¹³³ H.-I. Marrou, *ΜΟΥΣΙΚΟΣ ΑΝΗΡ. Étude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romains*, Rome, 1964, p. 210.

LA FIN DE LA ZONE SACRÉE D'ÉPOQUE GRECQUE D'ISTROS¹

PETRE ALEXANDRESCU

La Zone Sacrée subit une destruction dramatique vers le milieu du I^{er} s. av. J.-C., qui marqua la fin des *téménè* (ou du moins d'une grande partie). Les ravages s'avérèrent radicaux, au point que la zone fut désacralisée et qu'une ample opération de protection des ruines restées sur place à la fin des hostilités s'imposa comme nécessaire. Après un certain intervalle, un quartier d'habitat civil y fut érigé, intégré à l'urbanisme de la nouvelle ville.

Cet événement appartient à un contexte historique mouvementé sur le bas Danube qui persiste à être assez mal connu. Après la fin de la domination de Mithridate VI Eupator sur les villes de la côte occidentale de la mer Noire vers 72-71 av. J.-C.², et à la suite de la campagne de M. Terentius Varron Lucullus, le proconsul de Macédoine, les villes grecques furent soumises à l'autorité romaine, sans pour autant être intégrées à la province de Macédoine³ (une première tentative, sans lendemain, de contacter les villes de cette région avait déjà été exercée entre 106 et 101/100 av. J.-C. sur Callatis – dont le traité avec Rome nous est connu – et peut-être aussi sur d'autres cités grecques de la côte⁴). Cependant, les exactions accablantes imposées plus tard par le gouverneur C. Antonius Hybrida, et notamment l'obligation des cités, telle Mésambria entre autres, de fournir des quartiers d'hiver à la garnison romaine⁵, provoquèrent une révolte commune de ces villes grecques – alliées, à cette occasion, aux populations autochtones – qui finit par une bataille livrée près d'Istros et la défaite d'Hybrida en 61 av. J.-C.

Mais le pire allait bientôt arriver. Quelques années plus tard allait se produire l'invasion des villes grecques par Byrëbista. C'était, en effet, ce roi des Gètes qui avait acquis au fil des années une importante puissance politique et élargi son autorité sur une grande partie des régions nord-danubiennes, depuis la Moravie jusqu'au Dniestr. Il allait conquérir les villes grecques de la côte pontique, depuis Apollonia jusqu'à Olbia.

La source principale en est un passage d'un discours du rhéteur Dion de Pruse à Olbia⁶. Le séjour du rhéteur est daté de 95 ap. J.-C., alors que le discours fut prononcé deux ans après, en 97 ap. J.-C.⁷ L'attaque des Gètes se serait produite, selon le rhéteur, 150 ans avant sa visite à Olbia, donc vers 55-53 av. J.-C.

¹ Tiré de l'ouvrage *Histria VII. La Zone Sacrée d'époque grecque (Fouilles 1915-1989)*, par Petre Alexandrescu et ses collaborateurs, Bucarest-Paris, 2005, p. 142-154. Version légèrement modifiée.

² Sur l'ensemble de la question de cette domination, A. Avram, *ISM III*, p. 33-43 ; idem, *Der Vertrag zwischen Rom und Kallatis. Ein Beitrag zum römischen Völkerrecht*, Amsterdam, 1999.

³ D. M. Pippidi, *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest-Amsterdam, 1975, p. 177, avec l'analyse des sources historiques.

⁴ Une analyse approfondie de ce document et une proposition chronologique raisonnable chez A. Avram, *Der Vertrag*.

⁵ IGB I² 315 ; aussi le décret de Dionysopolis, IGB I² 13, l. 16. Cf. D. M. Pippidi, *Scythica Minora...*, p. 168.

⁶ *Or. XXXVI 4* : τὴν «δὲ» θελευταίαν καὶ μεγίστην ἄλωσιν οὐ πρὸ πλείονων πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ἐτῶν. Εἶλον δὲ καὶ ταύτην Γέται τὰς ἄλλας τὰς ἐν τοῖς ἀριστεροῖς τοῦ Πόντου πόλεις μέχρι Ἀπολλωνίας.

⁷ K. Treu, « Zur Borysthenitica des Dion Chrysostomos », in J. Irmscher et D. B. Schelow (éds.), *Griechische Städte und einheimische Völker des Schwarzmeergebietes*, Berlin, 1961, p. 137-154.

Le témoignage de Dion de Pruse est extrêmement précieux à propos de la situation à Olbia. « Après avoir été naguère conquis [par les Gètes], les Borysthénites ont refondé leur ville, car à notre avis ce sont les Scythes qui le désiraient, pour peu que le commerce et la navigation leur eussent été nécessaires. En effet, une fois la ville détruite, les Grecs avaient cessé d'y naviguer, puisqu'il n'y avait plus d'hommes à parler la même langue pour les accueillir, alors que les Scythes n'étaient ni heureux ni capables d'organiser le commerce à la manière des Grecs. Un des indices de la ruine est le mauvais état des constructions et le rétrécissement de la ville sur un petit territoire » (XXXVI 5-6). Les fouilles d'Olbia ont livré à ce propos des constatations éloquentes. « Les Olbiopolites ont démonté les constructions monumentales du *téménos*, à l'exception de l'autel. À la même époque, les autres édifices de l'agora ont cessé d'exister : les bâtiments commerciaux, les conduits d'eau, le *dikastèrion*, le gymnase, dont les murs ont rapidement été démolis. La vie des quartiers d'habitation de la Ville Haute et Basse s'arrête elle aussi. La couche du I^{er} s. av. J.-C. fait défaut sur la plus grande partie du plateau supérieur, au sud de Severnaja Balka, selon les constatations des fouilleurs d'Olbia et de l'auteur lui-même⁸. Il semble, selon toutes ces observations, que vers le début du I^{er} s. av. J.-C., le territoire habité de la ville ait subi un rétrécissement, bien avant la grande destruction provoquée par les Gètes. La ville a seulement conservé la partie méridionale de la « Ville Haute » (« le triangle olbien), qu'elle allait préserver jusqu'à l'époque romaine »⁹.

Ces conclusions n'ont pas encore été soutenues par un dossier archéologique. Puisque cette description concorde de façon frappante avec le récit de Dion de Pruse, nous ne serions point opposés à l'idée qu'elle corresponde non pas à la situation du début du I^{er} s. av. J.-C., laquelle demeure sans soutien historique et littéraire aucun, mais plutôt à l'état où se trouvait Olbia après l'invasion des Gètes.

Revenons à Istros. Le document fondamental en est le célèbre décret en l'honneur d'Aristagoras, fils d'Apatourios, un texte d'une clarté exceptionnelle. Découvert par G. Tocilescu, il fut publié par le même savant¹⁰ et immédiatement remarqué par le monde savant. On en trouve maintenant une édition complète chez D. M. Pippidi¹¹ lequel a également défendu la chronologie traditionnelle de cet important document : I^{er} s. av. J.-C.

Cette chronologie n'avait pas été acceptée par tous les exégètes, et Pippidi en a amplement exposé l'histoire du débat¹². Des savants réputés, à commencer par B. Pick¹³ et à continuer par d'autres – dont nous citons O. Fiebiger¹⁴, F. Hiller von Gaertringen¹⁵ et M. Rostovtzeff¹⁶ – ont proposé pour ce décret une date plus haute, le II^e ou la fin du II^e s. av. J.-C. Une telle préférence était fondée sur deux séries d'arguments : d'ordre général, tenant de la situation politique de la région, et internes, tirés de l'analyse du document même. Ces derniers, les plus solides, se réfèrent à l'absence, dans le texte du décret, de toute indication explicite concernant l'identité des ennemis et, qui plus est, de leur chef, lequel aurait été le roi Byrébista.

Le savant roumain a soumis le texte à une ample analyse, tout d'abord les faits linguistiques et les caractères paléographiques. À défaut de reprendre l'ensemble de ses arguments, en faisons brièvement le point. La langue quelque peu archaïsante du décret, par rapport, par exemple, à celle de la métropole milésienne, reflète le décalage entre centre et périphérie. Elle nous est familière grâce à d'autres documents istriens de la période hellénistique tardive. La recherche paléographique comparée de ce texte peut, à son tour, être mise en série avec des documents bien datés, par exemple celui sur le temple consacré à Auguste (ISM I 55), ou encore l'inscription gravée sur la base d'une statue de Nerva (ISM I 177). Et Pippidi de conclure : « Le décret en l'honneur d'Aristagoras doit être attribué à la deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C. »¹⁷. Quant à l'absence des noms de Byrébista et de ses Gètes, elle

⁸ L'absence de cette couche impose, à notre avis, une explication d'ordre stratigraphique.

⁹ Ju.G. Vinogradov, *Politčeskaja istorija ol'viiskogo polisa*, Moscou, 1989 p. 261-262 ; cf. E.I. Levi, *Ol'vija*, Kiev, 1985.

¹⁰ G. Tocilescu, AEM 6, 1882, p. 36, n° 78 ; d'où W. Dittenberger, Syll.² 325 (= Syll.³ 708).

¹¹ ISM I 54, avec la bibliographie plus ancienne ; cf. *infra*, note 20.

¹² D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest, 1967, p. 271 et suiv.

¹³ B. Pick, *Die antiken Münzen Nordgriechenlands. Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, Berlin, 1898, p. 65, note 3.

¹⁴ O. Fiebiger, JÖAI 14, 1911, Beibl, col. 67-71.

¹⁵ Dans Syll.³, p. 340.

¹⁶ M. I. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford, 1959, p. 765-767.

¹⁷ D. M. Pippidi, *Contribuții*², p. 285.

réclame une motivation rhétorique, qui relève des usages du langage officiel hellénistique¹⁸. Le roi Byrëbista et les Gètes, des *nomina odiosa*, sont soigneusement occultés par l'appellation générique de οἱ βάρβαροι. Il est suggestif de remarquer à ce propos que même l'occupation et le sac de la ville, bien qu'ayant menacé la vie des citoyens, ainsi que celle de leurs enfants et de leurs femmes, avaient été rendus (l. 7) par une formule allusive : κατασχοῦσαν τὴν πόλιν περιστᾶσιν¹⁹.

Ces événements doivent être interprétés comme ayant trait au sac de la ville d'Istros et aux années qui lui ont immédiatement succédé. Nous essayerons, dans ce qui suit, de pousser un peu plus loin l'analyse du contenu historique de ce document, afin d'en dégager quelques informations concernant la chronologie de la présence des Gètes à Istros, en correspondance avec le *cursus honorum* d'Aristagoras. Une première tentative en a déjà été proposée par A. Avram²⁰. Nous la suivons nous-mêmes, avec quelques amendements.

Ligne	Aristagoras	Istros	Les barbares
7		μετὰ τὴν κατασχοῦσαν τὴν πόλιν περιστᾶσιν	
7-8		ἀτειχίστου τῆς πόλεως ὑπαρχούσης	
8-9		κινδυνεύοντων πάλιν τῶν πολειτῶν μὲτὰ γυναιῶν καὶ τέκνων	
6	κατελθὼν εἰς τὴν πατρίδα		
9	ταγείς ... τειχοποιός		
12		τῆς τε πατρίδος ὀχυρωθείσης	
12-13		κατὰ μέρος τῶν πολειτῶν ἀπὸ τῆς βαρβάρου καταπορευομένων εἰς τὴν πόλιν	
13-14			ἀπ[αν]τῶν τῶν κρατούντων τῆς χώρας βαρβάρων
13-15	τισὶν μὲν δεξιῶς ... τισὶν δὲ πολειτῶν εἰς] λύτρα προτιθείς		
19-20	Διὸς τοῦ Πολιέως ἀναλαβὼν στέφανον		
21-22	τὸν ἐπώνυμον τῆς πόλεως Ἀπόλλωνος ἀναδεξάμενος στέφανον		
22-23	παιηγύρεσι πανδήμοις καὶ πομπαῖς ἱεροπρεπέσιν		
26	μετὰ ἔτη τρία		
26-28		πάλιν τε τῶν πολειτῶν ... ἐπιζητούντων ἱερέα Ἀπόλλωνος Ἰητροῦ, τεθλειμμένων τῶν ἰδιωτικῶν βίων	
26-27			διὰ τὰς τῶν κρατούντων τῆς χώρας βαρβάρων ἐπισυνστάσεις
29-30	ἀνέλαβεν τὸν αὐτὸν στέφανον τοῦ θεοῦ		
31-32			τῶν αὐτῶν καιρῶν τὴν τε πόλιν καὶ τὴν χώραν κατεχόντων

¹⁸ L. Robert, RA 62, 1950, p. 325-326, qui a étudié ce phénomène ; D. M. Pippidi, ISM I, p. 142.

¹⁹ Cf. D. M. Pippidi, ISM I, p. 143.

²⁰ A. Avram, « Wohltäter des Volkes (εὐεργέται τοῦ δήμου) in den pontischen Städten der späthellenistischen Zeit », in M. Dreher, *Bürgersinn und staatliche Macht. Festschrift für Wolfgang Schuller zum 65. Geburtstag*, Konstanz, 2000, p. 154-157, n° 5.

31-34	τὸ τρίτον ... ὁ αὐτὸς ... ἱερήσατο		
34-35	μετὰ ἐνιαυτὸν τε μηδενὸς ἑαυτὸν ἐπιδιδόντος, τὸν αὐτὸν ἀναλαβὼν στέφανον ἱερήσατο		
37-38		ἐφ' οἷς συνέβη τήν τε πόλιν εὐσταθεῖν καὶ τοὺς πολεῖτας σώζεσθαι	

Le tableau comprend quelques éléments de la carrière d'Aristagoras, depuis sa rentrée à Istros jusqu'à sa quatrième charge de prêtre éponyme d'Apollon *Iètros*, indiquée aussi bien dans le préambule du décret (ἱερωμένου τὸν τέταρτον) que dans le texte même (l. 35-36). Il s'agit là d'une séquence chronologique bien définie et très précieuse, avec une succession de données autant sur la carrière d'Aristagoras que sur le déroulement des événements dans cette période. On y retrouve également quelques détails sur la position des barbares (c'est-à-dire des Gètes) après leur retraite de la ville.

Précisons tout d'abord que nous n'avons pas introduit d'autres éléments, toujours significatifs, mais sans portée chronologique. Il s'agit des charges d'agoranome exercées par Aristagoras, de sa mission auprès les Gètes des deux côtés du Danube (l. 45-46 ; entendrions-nous, chez Byrébista ?) et aussi de son inscription sur la liste des évergètes de la cité²¹. Le tableau reste focalisé uniquement sur les détails concernant les événements déroulés après le sac de la ville.

Résumons ces données de la manière suivante :

- Rentrée d'A. à Istros et réparation de l'enceinte :	(au moins)	1 an
- A. prêtre de Zeus <i>Polieus</i>		1 an
- A. prêtre éponyme d'Apollon <i>Iètros</i> (1 ^{ère} fois)		1 an
- Intervalle de 3 ans		3 ans
- A. prêtre éponyme d'Apollon <i>Iètros</i> (2 ^e fois)		1 an
- A. prêtre éponyme d'Apollon <i>Iètros</i> (3 ^e fois)		1 an
- A. prêtre éponyme d'Apollon <i>Iètros</i> (4 ^e fois)		1 an
		Total (minimum) 9 ans

Le décret ne reflète qu'une partie du conflit entre Byrébista et les Istriens, celle liée à la carrière d'Aristagoras. Avant sa rentrée, les événements les plus terribles avaient déjà eu lieu : il s'agit de la première attaque de Byrébista. Mais selon la chronologie des événements indiquée dans le décret, les hostilités avec les Gètes, loin d'avoir cessé après cette attaque, se sont prolongées pendant encore quelques années. Le territoire agricole, dont l'existence était vitale pour la ville, était périodiquement envahi et occupé par les barbares.

En 1971, nous avons adapté notre méthode de fouille des dernières couches grecques à la stratigraphie particulière de la Zone Sacrée, afin de surprendre les traces de cette formidable crise.

C'est Victoria Andronescu-Eftimie qui, presque un demi-siècle plus tôt, en a saisi quelques éléments, en pratiquant les six coupes (I–VI/1956) à travers toute la stratigraphie de la Zone Sacrée, jusqu'au rocher vierge. Elles ont été disposées dans l'espace compris entre le temple de Zeus et celui d'Aphrodite. « Les sections ont conforté la constatation que tous les monuments apparaissent englobés en une situation unitaire et commune. Ils ont été recouverts d'une terre de remblai, brun foncé, ou jaunâtre à l'incidence avec les blocs désagrégés, 40 cm d'épaisseur, traversée de lentilles de terre glaise et de décombres de pierre calcaire. La céramique hellénistique date de la fin du II^e s. av. J.-C.

Cette strate est scellée par une couche de résidus d'incendie, 1-2 ou 10-12 cm d'épaisseur, noire, molle, pulvérulente, aux rares morceaux de charbon. Le feu avait été soit faible, à rougir la terre de contact, soit intense, à désagréger le grès calcaire de certains monuments. On en a dégagé une importante quantité – quelques kilos – de scories informes, les unes remplies de cendre, provenant de la fonte du bronze.

²¹ Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, BCH Suppl. XII, Athènes–Paris, 1985, p. 34.

Une bande de terre glaise jaune, presque pure, 1-10 cm d'épaisseur, a été étendue sur toute la surface, surmontée à son tour par un terrassement contenant des matériaux céramiques hellénistiques.

Ces quatre éléments stratigraphiques sont aussi apparus sur une coupe devant le temple de Zeus.

Il faut donc supposer la dégradation de la zone à la fin de l'époque hellénistique et l'abandon de son caractère sacré. Une opération de remplissage et de nivellement a pris suite, destinée à préparer l'installation de l'habitat civil romain²².

En poursuivant ces recherches, nous avons ouvert en 1971 une large surface à l'est du temple d'Aphrodite, contrôlée par quatre coupes stratigraphiques presque parallèles, S IV Sud / 1971, S IV Nord / 1971, S V / 1971 et S VI Nord / 1971. La récolte rigoureuse du matériel archéologique par dépôts clos a offert la chronologie des strates, des pavages et des fosses. En voici la succession depuis le pavage 3 jusqu'au début de l'habitat civil romain²³:

- le remblai entre le pavage 3 et le pavage 2 + 1 ;
- le pavage 2 + 1 ;
- la couche d'incendie 3 ;
- la couche de terre brun foncé ;
- la fosse 11 ;
- le remblai entre le pavage 2 + 1 et la couche d'incendie 2 ;
- immédiatement sous la couche d'incendie 2 ;
- la couche d'incendie 2 ;
- la couche sur la couche d'incendie 2 ;
- la couche de terre glaise presque pure ;
- le terrassement préromain ;
- les fosses 8 et 10 ;
- le niveau romain.

Les traces de la première destruction de Byrébista ont été décelées sur certaines parties du pavage 2 + 1. Sur la coupe S VI Nord / 1971, nous avons remarqué une mince couche de résidus d'incendie, à proximité de l'incidence avec la base votive ν. Les arêtes de la base-socle de statue μ étaient également rougies par le feu. L'incendie avait marqué la plupart des édifices de la zone. Ses traces se retrouvent sur les parois S des coupes V / 1956, VI Nord / 1971 et IV Nord / 1971. On en a tiré le plus ancien fragment de pot modelé sarmate. En dépit de ces indices relativement disparates, la couche d'incendie 3 suggère une destruction ayant affecté une partie des monuments sacrés. C'est probablement à ce moment que le temple avait été ravagé et pillé pour la première fois. Nous mettons en relation ces traces avec le sac de la ville par Byrébista, survenu avant la grande destruction mentionnée par le décret en l'honneur d'Aristagoras.

D. M. Pippidi l'a juste saisi : le retour d'Aristagoras n'était guère celui d'un voyage quelconque, mais de l'exil. Le sens du mot κατελθών est le même que celui d'une inscription d'Odessos (IGB I² 46), où κάθοδος signifie justement « le retour de l'exil gète »²⁴. Aristagoras a eu d'ailleurs la générosité de récupérer aussi les Istriens tombés captifs chez les Gètes, soit par « négociations », soit en payant leur rançon.

Examinons un autre passage du décret, ayant trait cette fois-ci à la situation de la Zone Sacrée pendant ce conflit. En tant que prêtre éponyme de la cité pour la première fois, Aristagoras avait organisé des fêtes religieuses populaires et des processions selon le rituel (πανηγύρεσι πανδήμοις καὶ πομπαῖς ἑ[ε]ροπρεπέσιν), de même que des distributions d'argent aux tribus (φυλῶν ἐπιδόσεσιν) en l'honneur des dieux et de la cité (l. 22-23). Ces activités se sont déroulées quelques années après le sac de la ville. Il est donc permis de supposer que certaines parties de la Zone Sacrée, surtout à proximité du temple d'Apollon *Iētros*, avaient déjà été dégagées des décombres de la destruction et des incendies et aménagées en vue de ces fêtes. Ce passage éclaire les constatations des fouilles archéologiques.

²² V. Andronescu-Eftimie, *Materiale* 5, 1957, p. 286.

²³ Ces résultats ont été publiés dans un premier temps dans « Distrugerea Zonei Sacre a Histriei de către geți. Dosarul stratigrafic », SCIVA 44, 1993, p. 231-266 = « La destruction d'Istros par les Gètes. Dossier archéologique », Il Mar Nero 1, 1994, p. 179-214, avec une pseudo-critique de la part de C. Preda, *ArhMold* 20, 1999, p. 181-184.

²⁴ ISM I, p. 143.

Dans de telles conditions, l'opération de réparation de la muraille, une charge héroïquement assumée par Aristagoras, s'avérait vitale. Un long passage du décret a été destiné à glorifier justement l'engagement du personnage honoré dans ces travaux difficiles. L'on y a utilisé, selon toute vraisemblance, tous les matériaux susceptibles d'être remployés, dont aussi les *spolia* de la Zone Sacrée.

Après ces événements, et probablement après les cérémonies et les fêtes organisées par Aristagoras, de nombreux monuments ont été recouverts d'une couche de terre brun foncé, déjà remarquée par Victoria Andronescu-Eftimie. Nous mettons en relation cette étape stratigraphique avec le reflux passager des agresseurs ou avec une période suivant de près ce moment. Cette couverture comprenait des tessons céramiques, des tuiles et des terres cuites. Remarquons la présence de la céramique gète, accompagnée de vases sarmates²⁵. Une grande partie des monuments ont été engloutis, les hauts en ont été recouverts à la partie inférieure. Le but de cet acte de piété accompli par les Istriens était visiblement de protéger et de cacher les monuments souillés par l'ennemi ; autant dire que nous avons là les préliminaires de la désacralisation de la zone.

Mais deux ans plus tard, lors de la troisième charge éponymique d'Aristagoras, les habitants de la ville subirent une nouvelle et dernière épreuve : τῶν αὐτῶν καιρῶν τῇ τε πόλιν καὶ τὴν χώραν κατεχόντων, « lorsque les mêmes circonstances (dangereuses) étaient maîtres de la cité et de son territoire » (l. 31-32). L'expression désigne une situation d'une terrible gravité, dont il est encore impossible de deviner l'ampleur à travers les tabous de cette rhétorique. Remarquons qu'il s'agissait non seulement du territoire rural de la ville, dont les Gètes s'étaient maintes fois rendus maîtres, mais aussi de la ville même. Cette expression semble faire allusion à un second sac de la ville par Byrëbista. Les barbares – venus de plusieurs parties du monde thrace – furent rejoints par d'autres barbares. Notons parmi eux la présence (supposée) des Bastarnes, mais sûrement des Sarmates, un peuple iranien en migration ayant récemment franchi le Dniestr. Leur céramique, toujours mélangée à celle des Gètes, est bien représentée dans ces strates, et cela même depuis la couche d'incendie 3, autant dire de la période de la première attaque.

Les traces en sont évidentes. La couche épaisse de résidus d'incendie 2 – à une épaisseur variable (de 1-2 à 10-12 cm), d'aspect noirâtre, à de minces morceaux de charbon, et qui s'étalait sur presque toute la surface de la Zone Sacrée, déjà désaffectée – indique une nouvelle destruction par le feu, survenue à un intervalle assez bref après l'incendie précédent. Le feu a laissé beaucoup de traces à la surface de la couverture brun foncé, fortement rougie. Certains monuments – déjà en ruine à la suite de la destruction précédente et qui n'avaient pas été complètement recouverts de la couche-couverture – en ont également souffert, comme les restes du temple d'Aphrodite et la base-socle de statue μ du *téménos* d'Aphrodite²⁶.

Les restes les plus spectaculaires de cette destruction ont été saisis sur le temple d'Aphrodite même. Une couche épaisse de résidus de combustion (24-40 cm) recouvrait entièrement le *pronaos* et le *podium*²⁷. On y a trouvé des résidus de combustion noirs et pulvérulents, des poutres carbonisées de la charpente du toit, assez bien conservées (dont quelques unes de 100 cm de longueur et de 12 à 24 cm d'épaisseur, en position approximativement transversale par rapport à l'axe du temple). Une grande quantité de tuiles (courantes et couvre-joint) de la toiture gisait en dessous des poutres, passées partiellement par le feu, ainsi que beaucoup de fragments céramiques grecs, gètes et sarmates. Le tout était entremêlé aux restes du trésor de la phase antérieure hellénistique I²⁸.

²⁵ Nous en donnons une sélection des pièces les plus récentes. Céramique grecque : cratère pergaménien, 190 - premier quart du I^{er} s. ; plateau, II^e – I^{er} s. ; plateau, II^e s. ; plateau ESA, groupe 1, I^{er} s. ; cruche « rolled rim » ; cruche à anse à pastille, II^e – I^{er} s. av. J.-C. ; lécythe à verseau latéral, I^{er} s. ; bol hémisphérique, fin du II^e – début du I^{er} s. av. J.-C. Céramique gète : tasse dacique ; assiette à pied haut tournée. Céramique sarmate : pots modelés.

²⁶ Dans la couche d'incendie 2, dont nous donnons les pièces significatives du point de vue chronologique. Céramique grecque : cratère, II^e – I^{er} s. ; cruche à anse à pastille, II^e – I^{er} s. av. J.-C. ; bol pergaménien, milieu du I^{er} s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C. ; plateau à rebord, II^e – I^{er} s. av. J.-C. ; trois plateaux sans rebord, II^e – I^{er} s. av. J.-C. Céramique gète : pot modelé ; écuelle à rebord tournée. Céramique sarmate, pot modelé.

²⁷ Selon toute probabilité, les restes du *naos* auront été évacués plus tard, à l'époque romaine.

²⁸ Temple d'Aphrodite, dans la couche d'incendie 2. Céramique grecque à valeur de repère chronologique : plateau, I^{er} s. ; bol à relief, aux environs de notre ère ; trois cratères ou grands bols, dernier quart du II^e – premier quart du I^{er} s. av. J.-C. Céramique gète : tasse dacique ; grand pot modelé ; écuelle à rebord, tournée.

La couche de résidus d'incendie et de restes de démolition s'étendait aussi à l'extérieur des murs du temple, sur le *podium*. La continuité entre cette couche et la situation stratigraphique à l'extérieur du temple a été examinée là où les restes de démolition et d'incendie se prolongeaient pour se confondre avec ce que nous avons désigné comme couche d'incendie 2. Sur la coupe VI / 1966, 1974 et 1975 on remarque, dans l'espace à l'est du temple, la position de la couche d'incendie 2 : des décombres surmontant la couverture brun foncé, laquelle recouvre, à son tour, la couche d'incendie.

Nous supposons donc que le temple d'Aphrodite avait déjà été désaffecté lors du premier sac de la Zone Sacrée, lequel avait aussi provoqué la ruine des autres monuments et qui correspond à la couche d'incendie 3. L'effondrement du toit du temple et l'incendie se sont pourtant produits à un moment immédiatement ultérieur, lors de la seconde attaque de Byrébista. Le résultat en aura été la couche de résidus d'incendie 2 ; c'est alors qu'eut lieu — selon notre scénario — la catastrophe finale, laquelle allait sceller pour toujours la longue histoire de cette zone.

Le danger semble avoir brusquement disparu lors de la quatrième charge éponymique d'Aristagoras (l. 37-38) : συνέβη τήν τε πόλιν εὐσταθεῖν καὶ τοὺς πολεῖτας σώζεσθαι, « il arriva que la cité regagna sa stabilité et que les citoyens furent sauvés ». La retraite précipitée des Gètes, après des hostilités tellement violentes et d'une aussi longue durée, pourrait être expliquée par un événement aussi grave qu'inattendu. Nous pensons à la mort violente de Byrébista, vers 44 av. J.-C., qui a déclenché des luttes internes pour sa succession. Les barbares auront dû tout abandonner et se seront repliés de l'autre côté du Danube. Cela aurait vraisemblablement motivé l'impression de soulagement des Istriens. Si cette interprétation s'avère juste, nous aurons acquis un *terminus a quo* relatif à la guerre menée par les Gètes. Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'attaque des Gètes se serait produite, selon Dion de Pruse, 150 ans avant sa visite à Olbia, donc vers 55-53 av. J.-C., une date qui ne saurait être prise à la lettre²⁹.

A. Avram estime que « l'intervention de Byrébista a eu lieu tout de suite après la date assurée du décret de Dionysopolis pour Akornion (48 av. J.-C.) et avant la mort de Byrébista, vers 44 av. J.-C. »³⁰. Mais selon notre lecture du décret en l'honneur d'Aristagoras, les hostilités semblent avoir connu un déroulement pendant plusieurs années et ne sauraient donc être reportées à une seule date. Si, en effet, leur fin pourrait être mise en relation avec la mort de Byrébista, le début en aurait pu remonter vers les années cinquante av. J.-C.

Devant les dimensions du désastre, les habitants d'Istros ont décidé d'abandonner la Zone Sacrée (ou au moins d'en renoncer à une large partie) et de la désacraliser. Ils ont déserté la place pour quelques années, pour y ériger ensuite un quartier d'habitation intégré à l'urbanisme civil de la ville.

Les traces et la couche de cette destruction et d'incendie (la couche d'incendie 2) étaient recouvertes d'une bande de terre glaise jaune, presque pure (1-10 cm d'épaisseur) qui semble avoir immédiatement succédé à la couche d'incendie, les deux éléments stratigraphiques faisant partie du même moment chronologique : l'incendie et son extension. À sa base, on constate une strate compacte de matériaux archéologiques collés à la couche d'incendie, mais aussi à la bande de terre glaise pure³¹.

Après les traces de cette grave crise, nous avons saisi les indices d'un tout premier remaniement de la place. Il semble que l'on ait tout d'abord dégagé les énormes décombres et que l'on en ait retenu les différents matériaux nécessaires à la réparation de l'enceinte. Dans le décret en l'honneur d'Aristagoras on met en avant les mérites du personnage dans ce travail (l. 7-8). Les pièces disparates des monuments détruits ont été utilisées dans cette opération. Pendant les fouilles consacrées au rempart hellénistique, l'on a retrouvé tout une quantité de ces débris, tel le chapiteau d'ante de l'archaïsme tardif en provenance

²⁹ D. M. Pippidi, *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Bucarest-Paris, 1984, p. 184.

³⁰ A. Avram, *ISM III*, p. 48.

³¹ Sur la couche d'incendie 2, céramique grecque à valeur de repère chronologique : « plate or shallow bowl », II^e – I^{er} s. ; plateau ESA, goupe 1, I^{er} s. av. J.-C. ; cruche à anse à pastille ; lagynos de Chios (?), fin du II^e – début du I^{er} s. av. J.-C. ; bol hémisphérique, deuxième moitié du II^e – première moitié du I^{er} s. av. J.-C. ; plateau à rebord, fin du II^e – I^{er} s. av. J.-C. ; *lagynoi*, fin du II^e – début du I^{er} s. av. J.-C. Céramique gète : assiette à pied haut, modelée ; écuelles à rebord, tournées.

probablement du temple d'Apollon *Ietros*, ainsi que d'autres pièces³². Presque tous les morceaux de l'élévation des temples de Zeus et d'Aphrodite ont été enlevés. Des parties de la façade du temple de *Théos Mégas*, remuées de leur emplacement, et en train de suivre les autres, ont été abandonnées en route, à proximité des restes de ce temple ; elles gisaient sur la couche de débris d'incendie 2. Un fragment d'un grand chapiteau ionique de l'archaïsme tardif était resté devant les ruines du temple de Zeus, auquel il avait probablement appartenu.

À certains endroits ont été surpris les premiers signes de l'aménagement civil de la place. Le sol en a été remonté d'un terrassement. Un four domestique a été installé au coin ONO de l'ancien temple d'Aphrodite, à 20 cm environ du *toïchobate*. Une fosse de décharge a été creusée à travers les couches inférieures et en dérangeant la fosse 11³³.

*

Essayons d'en dégager quelques conclusions.

1. La succession des couches stratigraphiques entre la troisième et la quatrième et dernière destruction est extrêmement serrée. Les événements tragiques qui se sont succédés en vitesse au cours des plus terribles et funestes décennies du I^{er} s. av. J.-C. ont laissé un espace stratigraphique dense. Les repères chronologiques qui se succèdent en étage se développent entre, d'une part, le pavage 2 + 1 et, d'autre part, la couverture de terre glaise déposée sur les restes d'incendie 2 et le terrassement aménagé en dessus (fosse 10 comprise). Il s'agit donc d'un intervalle de quelques décennies entre le deuxième quart et la fin du troisième quart du I^{er} s. av. J.-C.

2. Le classement de la céramique recueillie dans les dépôts clos ne nous permet pas de saisir des différences chronologiques notables entre les couches. Une certaine uniformité règne depuis la couche-couverture de terre brune déposée sous le pavage 2 + 1 et la couche de terre glaise pure destinée à cacher les traces du grand incendie 2. Elle s'explique soit par l'état insuffisant des découvertes céramiques, soit par une succession des circonstances historiques plus rapide que l'évolution des formes céramiques et des styles perceptibles.

3. Le décret pour Aristagoras nous a permis d'intercéder dans cette succession et de situer les événements. Il en a résulté un scénario – nous en sommes conscients – dont la fragilité est évidente, mais qui présente un certain intérêt aussi bien pour le sort de la Zone Sacrée que pour l'ensemble de l'histoire d'Istros.

4. La présence de la céramique gète dans une assez large variété morphologique amène le débat sur la question des attaques de Byrëbista et de leur ampleur. Dans la stratigraphie de la zone, cette céramique fait son apparition après la couche d'incendie 3, soit après la première attaque des Gètes, et se retrouve constamment jusque dans la couche de terrassement. Les analogies les plus saisissantes sont avec les sites gètes de la Dobroudja, particulièrement avec celui près de Satu Nou, au bord du Danube, au nord de l'actuelle frontière entre la Roumanie et la Bulgarie, récemment fouillé par Mihai Irimia et Niculae Conovici³⁴. Certaines autres formes, surtout de la céramique tournée à décor polissé, se retrouvent au I^{er} s. av. J.-C. dans des sites de la Munténie et de la Moldavie. Elles suggèrent – s'il en était encore nécessaire – l'ampleur et la variété des tribus gètes entraînées dans cette guerre.

5. Quelques fragments de céramique sarmate modelée rugueuse, dont le premier apparaît déjà dans la couche d'incendie 3, étaient associés à la céramique gète. Ils comptent, jusqu'à ce jour, parmi les plus anciens documents enregistrés dans le bassin occidental de la mer Noire concernant cette population iranienne en migration. En quantité réduite, cette céramique vient d'être découverte récemment aussi dans quelques *oppida* gètes de la Munténie (Piscul Crăsani) et de la Moldavie (Poiana, Răcățau), toujours dans des contextes du dernier siècle av. J.-C.³⁵.

³² C. Preda et A. Doicescu, in *Histria II. Monografie arheologică*, Bucurest, 1966, p. 295-337.

³³ Les documents les plus récents de cette fosse sont : timbre amphorique de Rhodes, 108-88 av. J.-C. ; plateau ESA, groupe 4, forme 1, 40 av. J.-C. – 10 ap. J.-C. ; plateau ESA, groupe 3, fin du II^e – fin du I^{er} s. av. J.-C. ; plateau ESA, groupe 3, I^{er} s. av. J.-C. ; cruche à anse à pastille, II^e – début du I^{er} s. av. J.-C. ; plateau à rebord, fin du II^e – début du I^{er} s. av. J.-C. Céramique gète : grand pot à panse ovoïdale, modelé ; grands pots pansus, modelés.

³⁴ M. Irimia et N. Conovici, « Așezarea getică fortificată de la Satu Nou – "Valea lui Voicu" (com. Oltina, jud. Constanța », *Thraco-Dacica* 10, 1989, p. 81-96.

³⁵ Gh. Bichir, « Date noi cu privire la pătrunderea sarmaților în teritoriul geto-dacic », *SCIIVA* 44, 1993, p. 135-171 ; A.V. Simonenko, « The Problem of the Sarmatian Penetration in the North Pontic Area According to Archaeological Data », *Il Mar Nero* 1, 1994, p. 99-137.

Nous proposons de reprendre le beau texte du discours borysthénite de Dion de Pruse sur l'état où se trouvait Olbia à cette époque, mais qui pourrait être tout aussi révélateur quant aux autres villes de cette partie de la rive pontique, Istros comprise. « À la suite des pillages et des guerres, la cité des Borysthénites n'a plus la taille de son ancienne renommée. Sise depuis longtemps parmi les barbares, et même des plus belliqueux, [cette ville] est tout le temps en guerre et souvent prise d'assaut. La dernière conquête a eu lieu il n'y a pas plus de cent cinquante ans. C'étaient les Gètes cette fois qui avaient conquis aussi bien cette ville que d'autres de la rive gauche du Pont [Euxin], jusqu'à Apollonia. La situation des Grecs de cette région est donc mauvaise. Aucune nouvelle colonie n'y a été fondée ou presque. Les barbares s'entendent entre eux pour se ruer sur les villes, et beaucoup de prises d'assaut ont eu lieu en différents endroits du monde grec [pontique] » (XXXVI 4-6).

Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest

SUR LES MYSTÈRES DIONYSIAQUES À TOMIS

MARIA ALEXANDRESCU VIANU

Nous envisageons dans ces pages d'entreprendre l'analyse iconographique d'un vase à reliefs découvert il y a quelques années à Tomis¹, en rapport avec d'autres documents apparentés insuffisamment commentés.

Il s'agit d'un cratère (fig. 1) à colonnettes mis au jour lors des fouilles archéologiques dans la basilique chrétienne près de l'ancienne gare, dans une fosse secondaire avec du matériel du I^{er} s. ap. J. C. Il s'agit d'une pièce de grandes dimensions, de production locale : hauteur 54,2 cm ; la circonférence 131,5 cm ; le diamètre de l'embouchure 40,5 cm ; le diamètre du pied 15,5 cm.

L'argile est rougeâtre aux concrétions calcaires, recouverte de vernis rouge. La surface du vase est décorée de branches de vigne aux feuilles et grappes de raisins, disposées en deux registres. Le décor est incisé rempli de barbotine couleur blanche², pareille aux trous ronds trépanés des greins, une technique connue dans la céramique pergaménienne tardive³, dont ce vase tire les origines. La technique est particulière à la décoration en stuc de l'époque de Claude⁴.

Les motifs iconographiques sont sous forme de médaillons ou de reliefs rectangulaires appliqués suivant la technique pergaménienne et arétine de la fin du I^{er} s. av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C.

Les appliques sont montées sur le col du vase. Sur les anses doubles (fig. 2), des têtes de méduses de type Rondanini à serpents noués sous le menton. Deux serpents, les queues entrelacées, de chaque côté des anses, grimpent sur le récipient la tête vers l'intérieur, appuyée contre le rebord.

Sur le col, d'une part et de l'autre d'une des anses, deux médaillons aux têtes de méduses du même type, et de l'autre anse, symétrique, deux *naïskoi* avec l'image de Cybèle⁵.

La représentation centrale dominante est celle de Dionysos, de face (fig. 1), en chiton court, la nebride de travers, la grappe de raisin dans la main droite, le thyrsos dans la gauche. Cette image se retrouve des deux côtés du vase, en tant que scène centrale dominante. Cette iconographie est parmi les plus communes dans le Levant pendant toute l'époque romaine⁶, la même que sur certaines monnaies de Tomis, ainsi que sur le relief dédié à Dionysos *Kathégèmon*, dont il sera question plus loin.

Dans l'axe des deux appliques avec Dionysos, à la jonction entre le col et la panse, sont représentées les parties détachées d'un corps : le tronc et les bras d'un côté (fig. 3), la tête et les pieds de l'autre (fig. 4), parties du corps dépecé du dieu, selon un des mythes fondateurs dionysiaques adopté et développé par les sectes orphiques. Selon ce mythe, Zeus, transformé en serpent, enlève Perséphone, et conçoit par inceste Dionysos, appelé parfois par une intrusion difficile à interpréter, *Zagreus*. Celui-ci est gardé par les Courètes, mais Héra jalouse des infidélités de son divin époux, envoie les Titans qui enlèvent l'enfant, le déchirent et le mangent. Zeus foudroyant les Titans réussit à sauver quelques restes

¹ La publication complète de la pièce : Gh. Papuc et Tr. Clante *in* Pontica (sous presse).

² J. W. Hayes, *Handbook of Mediterranean Roman Pottery*, pl. V, coupe de Mytilène, début I^{er} siècle ap. J.-C.

³ Doris Behr, « Westabhangkeramik von Pergamon », *IstMitt* 38, 1988, p. 132 et suiv. ; Christine Rogl, « Späthellenistische Applikenkeramik und Verwandtes aus Ephesos », *JÖAI* 72, 2003, p. 195 et suiv.

⁴ R. Bianchi Bandinelli, *Rome. Le centre du pouvoir. L'Univers des formes*, Paris, 1969, fig. 233.

⁵ Maria Alexandrescu Vianu, « Nouveaux documents concernant le culte de Cybèle à Istros », *Dacia* NS 34, 1990, p. 219 et suiv.

⁶ LIMC III 1, p. 528.

du corps démembré et recompose l'unité du dieu. Mythe d'un Dionysos chthonien, il est répété dans les cérémonies secrètes⁷ et se situe à la base de la doctrine orphique. Dionysos, soit *Zagreus*, est rarement illustré dans cet épisode de son histoire. Il y a quelques monuments qui font allusion à l'acte du dépècement du dieu. Un fragment de sarcophage de Villa Albani montre deux Titans en train de dépecer l'enfant Dionysos⁸. L'épisode est aussi évoqué d'une manière allusive sur un relief architectonique en terre-cuite de l'époque augustéenne, où le corps a été reconstitué à l'ordre de Zeus⁹. Mais les épisodes cruels d'un mythe tombent sur le seuil du secret, accessible aux seuls initiés¹⁰ et sont donc en principe non représentables.

Les *naiskoi* à l'image de Cybèle (fig. 5), à fronton triangulaire sont inscrits dans un cadre rectangulaire, décoré de l'effigie du Soleil et du croissant de la Lune, soutenu par des colonnes cannelées. Au centre de l'image, Cybèle est assise tournée de trois quart vers sa droite, la tête vue de face, les pieds posés sur un tabouret. Son bras gauche s'appuie contre un *tympanon*, la main droite tient un thyrsos. Près d'elle, à gauche se tient à ses pieds un lion et à droite du lion un arbre (?). À sa droite, Hermès *Cadmilos*, de face, tenant de la main un caducée et une *oenochoe*. Des trous au trépan sont pratiqués sur la surface du *naiskos*, deux dans le fronton, de chaque côté de la représentation de Sol et Luna, et sur l'image centrale autour de la scène et à côté des jambes de la déesse. Cette applique se rattache à la série formée par les deux plaques en argent découvertes à Mésambria¹¹ (fig. 6), un relief en plâtre du Musée du Caire¹², une plaque d'argent d'Érétrie¹³, un moule du Musée Métropolitain¹⁴, un relief en terre cuite de la collection Sabouroff conservé à présent à l'Ermitage¹⁵ et les deux plaques en terre cuite découvertes à Histria (fig. 7)¹⁶. Cette série s'étend depuis le IV^e s. av. J. C. jusqu'au début de l'époque romaine, comme nous l'indique sa présence sur le cratère de Tomis.

La présence de Cybèle sur ce vase dédié à Dionysos ne saurait nous surprendre, car dans les mystères elle est depuis toujours associée au dieu. Les Courètes et les Corybantes, servants de Cybèle, gardiens de Dionysos enfant, dansent en son honneur, le tambourin de la déesse est utilisé dans les cérémonies dionysiaques. W. Burkert mentionne quelques représentations du dieu entouré de Corybantes¹⁷. On peut ajouter un document en provenance de Tomis. Il s'agit d'un relief qui couronne une dédicace impériale pour Gordien III et sa femme Tranquillina de 241 ap. J.-C. offerte par un *thiasos* bachique¹⁸, où est représenté Dionysos parmi les Courètes, les satyres et Priape portant sur la tête la *cista mystica* (fig. 8).

Les serpents entrelacés qui remontent sur le vase sont un élément définitoire. Le symbole chthonien du serpent est lié à l'ancien culte de Dionysos¹⁹. Il pourrait être soit le dieu lui-même, comme on l'a vu apparaître dans la pièce d'Euripide²⁰, soit Zeus qui a prit la forme du serpent pour posséder Perséphone, allusion au mythe fondateur. La présence des serpents sur les vases dionysiaques est bien attestée²¹, soit entourant la ciste mystique, soit sortant de l'intérieur. Une illustration de la ciste mystique entourée d'un

⁷ W. Burkert, *Greek Religion*, Cambridge Mass., 1985, p. 298.

⁸ LIMC VIII, cat. 264.

⁹ *Ibidem*, cat. 265.

¹⁰ W. Burkert, *Les cultes à mystères dans l'antiquité*, Paris, 2003, p. 70.

¹¹ A. Vavritzas, *Praktika*, 1973, p. 77-81 ; *Treasures of Ancient Macedonia*, Thessalonique, 1978, cat. 447-448, pl. 62 ; Fr. Naumann, « Die Ikonographie der Kybele in der phrygischen und der griechischen Kunst », *IstMitt*, Beiheft 28, 1983, cat. 442, pl. 311/2 ; E. Vikela, « Bemerkungen zur Ikonographie und Bildtypologie der Meter-Kybelereliefs », *AM* 16, 2001, p. 67 et suiv.

¹² M. Vermaseren, *Cybele and Attis*, Londres, 1977, p. 127, pl. 71 ; Fr. Naumann, *op. cit.*, cat. 441, pl. 31/2.

¹³ K. Reber, *AK* 2, 1983, p. 77 et suiv., fig. 1.

¹⁴ El. D. Reeder, *AJA* 91, 1987, 3, p. 423 et suiv., fig. 1-4.

¹⁵ M. Vermaseren, *op. cit.*, fig. 17 ; Fr. Naumann, *op. cit.*, p. 273, cat. 641.

¹⁶ M. Alexandrescu Vianu, *op. cit.*, p. 219 et suiv., fig. 1/1-2.

¹⁷ W. Burkert, *Les cultes à mystères*, p. 95.

¹⁸ *ISM* II 107.

¹⁹ M. P. Nilsson, *The Dionysiac Mysteries of the Hellenistic and Roman Age*, Lund, 1957, p. 43.

²⁰ Euripide, *Bacch.* V 1017.

²¹ Par exemple, le vase de Barboși ; cf. S. Sanie, *Civilizația romană la est de Carpați și romanitatea pe teritoriul Moldovei*, Iași, 1981, p. 202 et suiv., pl. 25.

serpent se trouve sur un relief anépigraphe de Tomis, où à côté de Dionysos l'on distingue un tel objet ; signe du caractère mystique du relief votif²² (fig. 9). Leur rôle sur ce cratère devrait être le même que sur une *cista mystica*.

Pour résumer, je dirais que sur ce cratère il y a une véritable illustration des textes sacrés des mystères dionysiaques (*hieroi logoi*).

D'ailleurs, le cratère était depuis toujours la forme consacrée à Dionysos. À l'origine, il fut le vase où l'on a conçu le mélange primordial dans le mythe dionysiaque. Les textes le disent : Platon parle de cratère lorsque il s'agit de la coupe à mélange de Dionysos²³.

Il s'agit donc d'un vase de culte, sans pour autant pouvoir exclure d'emblée une fonction funéraire. Il suffit de penser au cratère de Derveni pour voir comment un vase à une iconographie dionysiaque complexe pouvait être utilisé comme urne d'un initié dionysiaque ou orphique.

Le cratère était, selon toute probabilité, caché aux yeux des non initiés, car la représentation du dieu démembré ne devait guère être à la portée de tout le monde. D'ailleurs, nous ne connaissons pas d'autre exemple d'une représentation similaire.

De quel Dionysos s'agirait-il donc ? Dionysos *Zagreus* est le premier qui vient à l'esprit, le dieu des sectes orphiques, lié au mythe du démembrement. L'ensemble des images du cratère présente Dionysos démembré et rassemblé dans l'unité primordiale, en connexion avec Cybèle, la Grande Mère protectrice du dieu. Nous avons là le message de la doctrine orphique. La présence des sectes orphiques dans les villes grecques de la mer Noire est déjà depuis longtemps connue. Des documents attestent leur existences à Olbia²⁴ dès le V^e siècle et vers la fin de l'époque hellénistique il y en a d'autres dans les villes de la côte ouest-pontique²⁵. Un autre document fait avancer nos connaissances concernant les mystères dionysiaques à Tomis et peut être mis en rapport avec ce premier document analysé.

Il s'agit d'une inscription sur l'architrave d'un petit édicule²⁶ trouvé à Cumpăna²⁷ qui protégeait la statue du dieu.

Ἄγνὸν ὑπὲρ θιάσοιο πυρίβρομέ σοι τὸ [δ'] ἄγαλμα
δῶρον ἀπὸ σφετέρως ὥπασεν ἐργ[ασίας]
[μ]υστικὸν ἐμ βακχοῖσι λαχὼν στέφος [---]
Πάρμιδος, ἀρχαῖην δεικνύμενος [τελετήν].
ἀλλὰ σύ, ταυροκέρως, Ἑρμαγένης χερὸς ἔργον]
[δέξαι καὶ Πασοῦς σῶζε ἱερὸν θιάσον].

Traduction : « Statue sacrée (*hagnon agalma*) pour le thiasos, (Dionysos) *Pyribromos* ,.... offerte par ses soins (ou par son travail, *ergasia*), lors de la réception par la volonté des dieux (ou par la chance) de la couronne mystique (*stéphos mysticos*) pour les Bacchoi, le fils de Parmis, selon des rites mystiques d'initiation (*télétaí*) archaïques ; et toi, *Taurokéros* ; reçois l'oeuvre des mains d'Hermagénès et protège le *thiasos* sacré de Pasô ».

Voyons un peu son vocabulaire. Deux sont les épicleses portées par le dieu : *Pyribromos* et *Taurokéros*.

Pyribromos rappelle Dionysos *Bromos* (ou *Bromios*). *Bromos* peut signifier celui qui provoque un bruit fort, éventuellement un tonnerre, mais aussi le frémissement ou le bruit du feu²⁸. Cette épithète nous conduit vers les cérémonies sacrées nocturnes où le feu avait un rôle important. Euripide parle de la procession aux torches, rituels orgiastiques des mystères dionysiaques. Beaucoup plus tard, Lucien de Samosate décrit les objets sacrés portés par les bacchantes pour être mis au feu ainsi que les cérémonies nocturnes autour du feu.

²² Inv. 2015. H. 0,320 m. l. 0,210 m. ép. 0,087 m. V. Canarache, A. Aricescu, V. Barbu, A. Rădulescu, *Tezaurul de sculpturi de la Tomis*, Bucarest, 1963, p. 29, n° 3, fig. 12. C. Scorpan, *Reprezentări bacchice*, Constanța, 1966, p. 39, n° 10, fig. 10. Découvert dans le trésor des sculptures sur la place de l'ancienne gare.

²³ Platon, *Timaios*. Cf. W. Burkert, *Les mystères*..., p. 82.

²⁴ A. Rusjaeva, « Orfizmi i kult Dionisa v Ol'vii », VDI 143, 1978, p. 87-104.

²⁵ D. M. Pippidi, « În jurul papirilor de la Derveni și Callatis », in *Studii de istoria religiilor antice*, 2^e éd., Bucarest, 1998, p. 151 et suiv.

²⁶ ISM II 120.

²⁷ Le site se trouve dans le territoire tomitain et a fourni de nombreuses inscriptions concernant les habitants de Tomis, cf. M. Bărbulescu, *Viața rurală în Dobrogea romană (sec. I-III p. Chr.)*, Constanța, 2001, p. 155 –156.

²⁸ Homère, *Il.* 14, 396.

Taurokérôs est une épithète du dieu rencontrée chez Euripide²⁹, mais également présente dans les Hymnes orphiques³⁰. L'inscription tomitaine utilise le terme de *télétaï* pour designer les cérémonies d'investissement du fils de Parmis comme prêtre du *thiasos* (l'attribution de la couronne sacrée). Τελετή est une cérémonie sacrée secrète, mais pourrait aussi définir d'une manière plus précise, le rite d'initiation proprement dit. L'inscription fait savoir que la cérémonie a eu lieu d'après l'ancien rite. Quel rite ? Nous sommes dans le domaine des hypothèses. Tenant compte des épiclèses de Dionysos, on peut penser au soi-disant ancien hymne dionysiaque d'Élis où le dieu est adoré dans l'hypostase du taureau (*théos tauros*³¹), symbole de la fertilité, d'où le nom de *taurokérôs*. Une statue de Dionysos avec des cornes de taureau, en provenance probablement de Tomis³² (fig. 10), atteste l'adoration du dieu dans cette hypostase. On retrouve des références aux discours orphiques avec cette allusion à l'ancien rite.

Le thiasos tomitain était conduit par une femme, Pasô, ce qui ne saurait surprendre après la découverte de l'inscription d'Agripinilla de Terra Nova qui a ouvert la voie à des recherches sur le rôle des femmes dans les associations dionysiaques. H. Jeanmaire attire maintes fois l'attention sur le rôle majeur des villes helléniques ou hellénisées d'Asie mineure pour la diffusion du culte de Dionysos³³. À cet égard, il estime que « Dionysos a revêtu dans cette région un caractère particulièrement mystique, qui résulte déjà du fait que les confréries dionysiaques en Asie se disent fréquemment composées de mystes, ce qui éveille l'idée qu'elles pratiquent un culte partiellement secret et des mystères.... L'Asie hellénique se révèle comme le foyer de diverses propagandes qui paraissent avoir contribué à développer ou influencer le mouvement dionysiaque »³⁴. Dans ce contexte l'auteur met en évidence le rôle de Pergame, à côté d'autres villes, comme Éphèse. Or, il faut souligner la présence des deux épiclèses analysées plus haut à Pergame. D'une part, Dionysos *Bromos*, de l'autre, Dionysos *Taurokérôs* ou même *Tauros*. Le roi de Pergame Attalos I^{er} est nommé ainsi dans deux oracles delphiques (*taurokérôs* et fils de taureau)³⁵. La présence du vocabulaire dionysiaque delphique à Pergame que D. Musti appelle « la normalizzazione di dionisismo »³⁶ est due au rôle de l'oracle dans la diffusion de la terminologie présente déjà chez Euripide. Cela expliquerait les nombreuses coïncidences entre le texte d'Euripide et le culte de Pergame.

Nous restons dans la même ambiance pergaménienne en rappelant une autre inscription de Tomis découverte dans le fameux dépôt de statues et reliefs de culte. Il s'agit d'une dédicace à Dionysos *Kathégèmon* (fig. 11) :

Διονύσω ἀγαθῇ τύχῃ κατηγομονεῖ
Ἀκυλείνος Ἀρτεμιδώρου κατ' εὐ-
χὴν εὐτυχῶς ἐπ' ἀγαθῶ.³⁷

Dionysos *Kathégèmon* est déjà mentionné dans les *Bacchantes* d'Euripide³⁸. La diffusion dans les villes pontiques du culte à mystères de Dionysos *Kathégèmon* semble se produire sous l'influence de Pergame. Il y était une divinité importante, devenue dynastique sous le règne des Attalides³⁹. Le relief qui accompagne l'inscription présente un jeune Dionysos dérivé des prototypes pergaméniens⁴⁰ : couronne de

²⁹ Euripide, *Bach.* 100.

³⁰ *Orphica* 52, 2.

³¹ RE V, col. 1032, 1041.

³² Elle pourrait provenir aussi d'Istros, cf. G. Bordenache, *Sculture greche e romane* I, Bucarest, 1969, cat. 120.

³³ H. Jeanmaire, *Dionysos*, Paris, 1970, p. 441.

³⁴ *Ibidem*, p. 441.

³⁵ Pausanias X 15, 3 ; Diodore XXXIV 13. L'oracle salue Attale en hypostase de taureau et fils du taureau divin Dionysos ; D. Musti « Il Dionisismo degli Attalidi », in *L'Associazione dionysiaque dans les sociétés anciennes*, Coll. de l'EFR 89, Rome, 1986, p. 110.

³⁶ D. Musti, *ibidem*, p. 110.

³⁷ Inv. 2014 ; diam. : H 0,475 m ; l. 0,375 m ; ép. 0,075 m ; V. Canarache et alii, *op. cit.*, p. 32, n° 4, fig. 13-16. ; C. Scorpan, *op. cit.*, p. 21, n° 1, fig. 1 ; ISM II 121 ; Z. Covacef, *Arta sculpturală în Dobrogea romană. Secolele I-III*, Cluj-Napoca, 2002, p. 128.

³⁸ Euripide, *Bacch.* V 409-413, 139-141, 241, 920, 1159.

³⁹ Les inscriptions ont été rassemblées par G. Quandt, *De Baccho ab Alexandri aetate in Asia Minori cultu*, Halle, 1913, p. 123 et suiv.

⁴⁰ G. Bordenache, *op. cit.*, p. 64, n° 116.

feuilles de vigne sur la tête, chiton court, chlamyde, bottes courtes, thyrses à la main gauche, canthare renversé à la main droite, laissant le vin s'écouler vers la panthère qui se trouve à ses pieds. Autour de lui, le thiasse divin : Priape nu sur un autel tenant des deux mains des fruits, dans le coin gauche du relief un satyre perché sur une vigne, de l'autre côté, en bas, Pan⁴¹ avec le plateau de fruits (*liknon* ?) (fig. 12). Le *liknon* plein de fruits est propre aux mystères et était porté sur la tête⁴². Au coin droit supérieur, un cavalier au pas devant un arbre sur lequel s'enroule un serpent et en bas un petit autel (fig. 13) que l'on a interprété comme le cavalier thrace. Il s'agirait plutôt du dédicant initié lui-même devenu *bacchos*, placé dans le thiasse divin, auprès du dieu. Remarquons l'absence des attributs habituels du cavalier thrace. Représenté à cheval, il indique son changement de statut, avec les moyens de l'héroïsation. En effet, l'acte d'initiation conduit le mortel vers l'identification avec le dieu. On a une attestation de l'appellation de Dionysos comme *mystēs* sur une inscription d'Arcadie⁴³.

La pratique des rituels est toujours collective dans le culte de Dionysos, les pratiquants étant membres d'une association, d'un *thiasos*. Le dieu lui-même n'est jamais seul et, selon Olivier de Cazanove, « le thiasse divin est le double du thiasse humain »⁴⁴. À Tomis, comme à Pergame, les membres de l'association s'appellent *bacchoi*. R. Turcan trouve une formule pertinente en disant que « Dionysos est *baccheus* par excellence, puisqu'il est Bacchos en soi et de droit » et les hommes sont *bacchoi* quand ils l'imitent⁴⁵.

Voici donc les documents les plus éloquents concernant le culte à mystères de Dionysos à Tomis. Ces documents sont suffisamment généreux pour nous donner l'idée de l'importance du culte. Quelques observations s'imposent toujours.

Tout d'abord le caractère pergaménien du culte. Les épiclèses pergaméniennes comme *pyribromos*, *taurokérōs* sont utilisées à l'époque hellénistique et romaine surtout à Pergame, dont Dionysos *Kathégēmōn* est la divinité protectrice. Le type iconographique adopté à Tomis est lui aussi pergaménien. On était déjà au courant du rôle important de Pergame à l'époque hellénistique dans les régions ouest-pontiques de la mer Noire, Istros et Callatis en premier lieu⁴⁶. Nous croyons pouvoir suggérer l'influence directe de Pergame sur l'introduction du culte à mystères de Dionysos *Kathégēmōn* à Tomis. Des mystères dionysiaques étaient pratiqués depuis longtemps dans ces contrées. Hérodote raconte l'histoire du roi scythe Scylès, peut-être initié à Olbia au culte de Dionysos *Baccheios*, mais en tout cas faisant le bacchant (βακχεύοντα)⁴⁷.

Les documents présentés se rapportent à un intervalle de trois siècles entre le I^{er} s. (le cratère) et 241 (l'inscription ISM II 107). Le délai a certainement connu des différences notables dans l'intensité du culte. Les monnaies de Tomis offrent quelques informations quant à la dynamique du culte à travers ces époques. Sur les monnaies autonomes, Dionysos manque. Il sera souvent illustré sur le revers des monnaies à l'époque de Marc Aurèle, pour diminuer ensuite sous Septime Sévère, et revenir fréquemment sous Caracalla et Géta, et après une disparition au temps de Sévère Alexandre, il réapparaîtra souvent sous Gordien III. Cette présence du dieu sur les monnaies n'est pas toujours liée à la propagande impériale. Sur les émissions impériales de Septime Sévère, Dionysos a une place importante, comme divinité protectrice de l'empereur⁴⁸, et pourtant à Tomis les monnaies avec Dionysos à cette époque sont plutôt rares. La fréquence de l'utilisation d'une image divine tenait donc plutôt des circonstances locales.

On pourrait avoir une certaine idée concernant l'impact des cérémonies orgiastiques dans la cité en suivant de près le texte de Lucien de Samosate sur le royaume du Pont. Il mentionne une participation

⁴¹ L. Robert, *Bull. ép.* 1966, 267, l'appelle plutôt Silvanus.

⁴² Une épigramme du poète alexandrin Phalaikos, au temps de Ptolémée Philadelphie, décrit comment Euanthe dédie à Bacchos un *liknon* avec l'appareillage d'une ménade : tympan, thyrses, cymbale, cf. M. P. Nilsson, *Dionysiac Mysteries*, p. 21 et suiv.

⁴³ W. Burkert, *Les cultes à mystères*, p. 73.

⁴⁴ O. de Cazanove, « Le thiasse et son double. Image, statuts, fonctions du cortège divin », in *L'Association dionysiaque*... p. 177.

⁴⁵ R. Turcan, « Bacchoi ou Bacchantes ? De la dissidence des vivants à la ségrégation des morts », in *L'Association dionysiaque*... (*supra*, note 35), p. 227 et suiv.

⁴⁶ *Histria* IX, p. 23 et suiv.

⁴⁷ Hérodote IV 79.

⁴⁸ G. Depeyrot, *La propagande monétaire et le trésor de Marcianopolis*, Wetteren, 2004.

passive des spectateurs de la ville aux processions dionysiaques⁴⁹. Elles avaient lieu en plein air, en nature (πρὸ πόλεως). La danse bacchique était beaucoup appréciée, les gens restant toute la journée à regarder les titans, les corybantes, les satyres et les *boukoloi*⁵⁰. Les participants étaient parmi les gens les plus nobles de la cité.

Dans l'espace civique, ces cérémonies devaient en effet avoir une emprise encore plus grande, car elles provoquaient le désordre⁵¹. Par contre, les cérémonies d'initiation (*télétaï*) étaient secrètes et avaient lieu dans les temples, imitant éventuellement la grotte (ἄντρον). Callatis offre une variété d'informations épigraphiques concernant les sanctuaires dionysiaques. On parle d'un antre où l'on célébrait les mystères pour Dionysos même ; mais aussi d'un *naos* ou d'un *hiéron*⁵². Cependant, la part des sectes orphiques dans ces mystères, qui semblent apparaître à travers des indices voilés, comme l'iconographie du cratère ou bien le vocabulaire des inscriptions, reste mal définie.

Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest

⁴⁹ Lucien de Samosate, *Sur la danse* 79.

⁵⁰ À Pergame il y avait une association qui s'appelait « boukoloi ».

⁵¹ Cl. Bérard et Ch. Bron, « Bacchos au coeur de la cité. Le thiasse dionysiaque dans l'espace politique », in *L'Association dionysiaque...*, p. 13 et suiv.

⁵² Antre : ISM III 80, avec la bibliographie. – *Naos* : ISM III 35. – *Hiéron* : ISM III 46.

BUROBOSTES. EIN DAKISCHER KÖNIG IM 2. JH. V. CHR. ? (ZU TROGUS, *PROL.* XXXII)

ALEXANDRU VULPE

Aus dem Gesichtspunkt der Textkritik

Im dem von einem unbekannten Autor zusammengestellten Prolog des verlorenen Werkes Trogi Pompei *Historiae Philippicae* heißt es: *Inde in excessu dictae res Illyricae; ut Galli, qui occuparant Illyricum, rursus redierunt in Galliam; originesque Pannoniorum et incrementa Dacorum per Rubobosten regem* (codd: Rubobosten, Rubobusten, Ruboboten).

Über diese Stelle wurde bereits viel diskutiert und zwar: wann fanden diese *incrementa* der Daker statt und wann herrschte König Rubo- oder Burobostes ? Daß es sich im letzterwähnten Fall um eine Metathese handelt (*Rubo- /Buro-*bostes, oder vielleicht besser *-bustes*) scheint wahrscheinlich zu sein, ist jedoch nicht hervorhebend. Die Hauptfrage besteht aber, ob die durch Burobostes und mit ihm erwähnten *incrementa Dacorum* sich auf den bekannten Byrebista aus dem 1. Jh. v. Chr. beziehen oder ob tatsächlich ein derartiges Wachstum der Dakermacht um oder vor der Mitte des 2. Jhs. v. Chr. stattfand.

Für die erste Möglichkeit (Burobostes = Byrebista aus dem 1. Jh.) setzten sich fast alle Herausgeber des Textes ein, sowie ein großer Teil der Forscher. Erst am Anfang des 20. Jhs. vertritt Carl Brandis die Meinung, daß Rubobostes ein dakischer König aus dem 2. Jh. v. Chr. war ("es müssen notwendigerweise zwei Männer sein"¹). Später kam Robert Werner zu einer ähnlichen Schlußfolgerung, "es scheint, daß sich am Ende des 3. Jhs. ein Dakerreich unter Rubobostes konstituierte". Dieses hätte unter der Bastarnerinvasion um 200 v. Chr. gelitten und sich im Verlauf des 2. Jhs. den Eindringlingen erwehren können².

Unter denjenigen, die Rubobostes mit dem Byrebista aus dem 1. Jh. identifizieren, befindet sich Vladimir Iliescu, der einen Aufsatz über dieses Thema geschrieben hat und glaubte, schwerwiegende Argumente zu dieser Hypothese vorgebracht zu haben; dort befindet sich auch eine reiche Literatur zu der besagten Frage³. Vergleicht man jedoch den Prolog zu Buch XXXII mit dem Inhalt des Auszugs Iustini, so ist es offensichtlich und allgemein anerkannt worden, daß sich die von Trogus vorgeführten Geschehnisse in der erste Hälfte des 2. Jhs. abgespielt haben, insbesondere in der Zeitspanne 190-180 v. Chr. Laut Constantin Daicoviciu kann andererseits der Kontext des Prologs keine genauere Zeitbestimmung außer innerhalb des Endes des 3. und Anfanges des 2. Jhs. gestatten. Es wäre also glaubhaft, auch die Digressionen *res Illyricae...originesque Pannoniorum* sowie die *incrementa Dacorum*...in diesem Zusammenhang zu verstehen⁴.

Von den sechs von Iliescu vorgeführten Gegenargumenten zu einem *incrementum* der Daker im 2. Jh. wähle ich den m.E. berechtigten Einwand, wonach "es unmöglich wäre, daß ein so bedeutender König, wie der angebliche Rubobostes, von keiner anderen Quelle erwähnt worden ist". Demgegenüber sei

¹ C. Brandis, RE IV 2, col. 1955-1956; III, col. 2903 und Suppl. I, col. 269.

² R. Werner, in W-D. v. Barloewen (Hrsg.), *Abriß der Geschichte antiker Randkulturen*, München, 1961, S. 124 f.

³ V. Iliescu, "Rubobostes oder Burobostes ? Zu Trog. Pomp. Prol. XXXII", StCl 10, 1968, S. 115-122; ders., *Scripta minora*, Craiova, 2004, S. 151-161.

⁴ C. Daicoviciu, "Noi contribuții la problema statului dac", SCIV 6, 1955, 1-2, S. 47 ff. (= *Dacica*, Cluj, 1970, S. 50 ff.).

Byrebista, der Zeitgenosse des Vaters Trogi, Cäsars Sekretärs, wohl bekannt und in vielen Quellen erwähnt. Sogar Jordanes, der *ad maiorem gloriam Gothorum* (bzw. *Getarum*) schrieb, kannte keinen berühmten Herrscher aus dem 2. Jh. v. Chr. Sieht man, würde ich bemerken, von Iordanes, der immer bestrebt war, nur die siegreichen Taten der Geten aufzuzählen, ab – Trogius, der erste Verfasser einer in lateinischer Sprache geschriebenen Universalgeschichte, erwähnt hier Daker, nicht Geten – so sind Iliescus Argumente zwar beachtenswert, jedoch nicht entscheidend.

Es ist offensichtlich, daß aus den textkritischen Verfahren nichts Neues zu erhoffen ist, außer gekünstelte mit einem immer mehr umfangreicheren Fußnotengerüst versehene Hypothesen vorzuführen. Man befindet sich in einer Sackgasse. Obwohl ich geneigt bin, mich an die Seite jener, welche in Rubo- oder besser Burobostes einen dakischen König aus dem 2. Jh. sehen, zu stellen, bin ich mich dessen bewußt, daß in den *incrementa* wohl auch die von Strabo genannte μεγάλη ἀρχή Byrebistas anzusehen sein könnte. Höchstens würde ich nochmals betonen, daß alles was in Verbindung mit den Bastarnern durch Südosteuropa bekannt ist, sich *vor allem* in der ersten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. abspielte (vgl. *ebda*, Prol. XXXII: Philippus, der die *Basternae transire conati in Italiam* angetrieben hat)⁵. Also hier und *nur hier* soll die von Iustinus angeführte Anekdote über König Oroles und den Zusammenstoß zwischen Dakern und Bastarnern eingepaßt werden⁶. Es ist außerdem das einzige Geschehen in welchem Daker bei Iustinus erwähnt werden. Dem Trogius waren *Geten* jedoch ein bekannter Begriff gewesen, unterschiedlich von dem der *Daker*; vgl. Iustinus, 25, 1: *fugatisque Getarum Triballorumque copiis*, bzw. Geschehnisse, die nach dem Friedensvertrag zwischen Antigonos Gonatas und Antiochos von 277 v. Chr., jedoch nicht viel später, stattfanden.

Man dürfte sich fragen: warum hat Iustinus die anderen Taten der Daker, die ein *incrementum* impliziert hätten, ausgelassen? Mich dünkt, daß es nur eine befriedigende Antwort gibt: sie waren uninteressant für die Absicht seiner *Epitome*, in welchem, wie wohl allgemein angenommen wird, er meist anekdotische und moralische Erzählungen gewählt hat. Außerdem würde ich mich aber fragen: sollte ein Thema, wie etwa die Taten Byrebistas im 1. Jh. v. Chr. und der geplante Feldzug Cäsars gegen Dakien, worüber bei Iustinus kein Wort zu finden ist, für seine Auszüge keine Anziehungskraft ausgeübt haben? Unplausibel; er hat sie einfach nicht erwähnt, weil sie nicht bei Trogius angeführt waren.

Andrerseits, so wie im Iustinus' Vorwort wiedergegeben, war das Ziel der *Historiarum Philippicarum* des Trogius die Geschichte des Griechentums auf lateinisch darzustellen gewesen, das würde heißen, daß die eigentliche Geschichte der Römer eher als Nebensache betrachtet wurde. Demnach würde ein *excursus* über Byrebista, die Entstehung seiner Machtsteigerung und die Geschichte seiner Eroberungen eher in den Büchern XXXVII oder XXXVIII, wo es über Mithridates Eupator und seine Ereignisse die Rede ist, zu erwarten und dort angemessen sein. Es scheint als die Taten Byrebistas und seine Beziehungen zu der Auseinandersetzung zwischen Pompei und Cäsar von Trogius als römische Geschichte angesehen waren und demzufolge für die Absicht seines Werkes für unwichtig galten.

In dem aus dem XXXII. Buch entsprechenden Auszug begnügt sich Iustinus mit einem kurzen Satz: *Daci quoque suboles Getarum sunt*. Er fühlte sich vermutlich schuldig, dem Leser zu erklären, wer die Daker waren, von deren *incrementa* Trogius ausführlich geschrieben hat und worüber bei ihm aber nicht die Rede war. Diese kurze Erklärung müßte ja tatsächlich nötig gewesen sein, denn am Anfang des 2. Jhs. v. Chr. – das Intervall, das von Trogius im besagten Buch das Hauptthema der Erzählung bildete – waren

⁵ Iliescus Einwand (*a. a. O.*), wonach die Kampfhandlungen der Daker mit den Bastarnern nicht aus diesem Abschnitt des Prologus stammen können, beruht auf der Argumentation zu seiner vorgefaßten Meinung über die Rubobostes Frage.

⁶ Zu der Frage des Königs Oroles, sowohl zur Datierung seiner Regierungszeit wie auch zu seiner ethnischen Zugehörigkeit und der geographischen Lokalisierung seines Reiches, wohl auch zu der korrekten Aussprache des Namens – Oroles, Rholes Roles – wurden bereits mehrere Hypothesen dargestellt (vgl. R. Werner, *a. a. O.*; V. Iliescu, "Wann lebte König Oroles? Zu Iustin 32, 3, 16", in *Scripta minora*, S. 162-170). Neuerdings versuchte D. Dana, "Orolès ou Rholès? (Justin XXXII 3,16)", im vorliegendem Band, S. 233-239, Oroles mit dem von Dion Cassius (51, 24) erwähnten Rholes, König gewisser Geten (...Γετῶν τινῶν βασιλέως...), die in Moesien wohnten, zu identifizieren. Obwohl man seine Hypothese als bemerkenswert betrachten könnte, ist seine Äußerung, wonach die rumänische Historiographie von der Existenz eines distinkten dakischen Führers mangels Dürftigkeit von Königsnamen in der Periode vor-Byrebista, nicht entbehren will, m. M. nach, eine böshafte Bemerkung und eine Anspielung, den dort gemeinten Forschern böswillige Absichten zu unterstellen.

Daker noch ein unbekannter Begriff. Ich würde annehmen, daß bei Trogus über *Origines* und über eine erste Entfaltung der Macht der Daker die Rede gewesen war, bzw. nach *origines* folgte *incrementa*. Außerdem ist der Name des dakischen Königs, ganz egal ob er Rubo- oder Burobostes gewesen ist, auf jedem Fall in dakischer Sprache ausgesprochen. Byrebista (und auch die verschiedenen Versionen in denen dieser Name in den Quellen vorkommt – Byrabeistas, Boerebistas, Buruista u. a.), als ἀνὴρ Γέτης bei Strabo, VII 3, 11, bezeichnet, würde also auf eine getischsprachige Form andeuten. Bei Trogus befindet sich also die einzige Stelle wo dieser Königsname auf dakisch vorkommt⁷ und zwar aus einer griechischen Quelle, im griechischen Akkusativ (*Burobosten*) übernommen⁸. Das heißt aber nicht, daß es sich unbedingt um den Byrebista des 1. Jhs. handelt. Es könnte genau so gut um einen Byrebista, bzw. Burobostes, den man den “ersten” nennen würde, bei Trogus die Rede gewesen sein.

Aus dem Gesichtspunkt der archäologischen Quellen.

Da das oben diskutierte zu keiner befriedigenden Lösung des Rubo/Burobostes-Problems führt, frage ich mich: könnten die archäologischen Forschungsergebnisse zu dieser Frage beitragen ? Die Entfaltung der getisch-dakischen Kultur eben um die Mitte des 2. Jhs. v. Chr. könnte nicht etwa eine Widerspiegelung der historischen *incrementa Dacorum* darstellen ? Ich bin mir des Risikos, das ich eingehe, sehr bewußt, historisches Geschehen durch archäologische Befunde zu erklären. Im vorliegenden Fall ist jedoch die Koinzidenz bemerkenswert: die bestimmenden Kennzeichen der getisch-dakischen Kultur – die sogenannte “klassische Periode” in der Kulturgeschichte Dakiens – bilden sich als ein Ganzes nicht wesentlich später als um die Mitte des 2. Jhs. v. Chr. Meines Wissens hat bislang niemand dieses m. E. schwerwiegende Argument herangezogen⁹.

Zuerst eine allgemeine Schilderung der archäologischen Sachlage im gegenwärtigen Forschungsstand. In Siebenbürgen sind, vermutlich noch seit dem 4. Jh. v. Chr., keltische Gruppen eingedrungen, die ausschließlich archäologisch nachgewiesen sind. Obwohl keine schriftlichen Quellen diese Einwanderung erwähnt, wird die Anwesenheit der Kelten im innerkarpatischen Raum von niemanden in Frage gestellt. Mangels schriftlicher Beweise sind aber die Beziehungen zu der lokalen, vermutlich dakischen Bevölkerung, sowie die ethnische und kulturelle Größe dieser keltischen, fast ausschließlich durch Grabfunde belegten Einwanderung schwer auszuschätzen. Das gleiche gilt für die sowohl historisch als auch archäologisch diesmal viel besser belegte Einwanderung der germanischen Bastarner in die Nord- und Zentralmoldau Anfang des 2. Jh. v. Chr. Keltische Funde sind in Siebenbürgen bis in das erste Viertel des 2. Jh. v. Chr. ermittelt worden¹⁰, während bastarnische Grabfunde in der zweiten Hälfte des 1. vorchristlichen Jh. aufhören¹¹.

Das Hauptproblem der Entstehungszeit der sog. “klassischen” Periode der getisch-dakischen Kultur stellt aber die vergleichende Chronologie der *daua* (d. h. der hervorragenden Ansiedlungen in denen die

⁷ Vgl. *Tara-bostes*, dakischer Adelsname.

⁸ Vielleicht ist die korrekte dakische Form *Burobustes* gewesen; vgl. z. B. Κομίδαβα, bei Ptol., *Geographia* III 8, 4, aber *Cumidava* auf einer lateinischen Inschrift aus Râșnov, bei Brașov (M. Macrea “Cumidava”, AISC 4, 1941-1943, S. 234 ff.), Drobeta/Drubetis usw. Vgl. auch A. Vulpe, in *Ist Rom* I², S. 420 f.

⁹ Es ist merkwürdig, daß C. Daicoviciu und seine Schule, die sich mit Iliescu Beweisführung auseinander gesetzt haben (vgl. C. Daicoviciu, “Burobostes=Burebista?”, *ActaMN* 6, 1969, S. 459 und I. Glodariu, “Bemerkungen über einen Dakerkönig”, *ActaMN* 7, 1970, S. 501 ff.), diese Quellenart nicht herangezogen haben. Sie haben sich begnügt, nur einige unentscheidende monetäre Funde zu erwähnen; andererseits schreibt I. H. Crișan, *Civilizația geto-dacilor*, București, 1993, S. 75, “der Aufstieg der Daker zu Rubobostes Zeit soll mit dem Untergang der Macht der Kelten in Verbindung gebracht werden, eine Tatsache die auch archäologisch bestätigt scheint”, ohne aber für diese Behauptungen auch Nachweise gebracht zu haben (zu den Verhältnissen mit den archäologischen Quellen habe ich bereits längerer Zeit bestanden; vgl. A. Vulpe, “Puncte de vedere privind istoria Daciei preromane”, *RevIst* 32, 1979, S. 2263, Anm. 3). Da alle oben erwähnten Forscher meist Historiker sind, nicht Archäologen, besteht weiterhin die Frage, ob überhaupt Historiker kritisch die Spatenkunde ausschätzen können, so wie auch Archäologen wenig von der Textkritik verstehen können. Deswegen bin ich skeptisch, daß der vorliegende Versuch wirklich verstanden wird.

¹⁰ M. Babeș, in *IstRom* I², S. 511 ff.

¹¹ Ders., *Die Poienești-Lukaševka-Kultur. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte im Raum östlich der Karpaten in den letzten Jahrhunderten vor Christi Geburt*, Bonn, 1993.

materiellen Kulturformen der besagten Zeit belegt sind) in ganz Dakien vor¹². Trotz einiger verdienstvoller Versuche¹³ ist man noch weit von einem festen chronologischen System in dieser Richtung.

1. Spezifische keramische Formen – sowohl in der handgearbeiteten Keramik (Topfformen, die sog. dakische Tasse, die eigentlich als Firmalampe fungiert hat, die feine Ware mit dunkelglänzendem Slip – Kannen und Fußschalen) als auch in der gedrehten (Kannen und Tassen verschiedener Formen, Fußschalen, Schalen mit Reliefverzierung usw.).
2. Kultstätten: Gebäude mit ± NW orientierter Apsis, manchmal mit einem Stein- oder Pfostenring umgarnt. Rechteckige Bauten mit Säulenbasis-Reihen (letztere sind mit Sicherheit erst im 1. Jh. v. Chr. belegt).
3. Das sog. dakische Silberwerk (Fibeln, Phaleren, Ketten, Armringe, Geschirr u. a.); sichere Befunde nicht früher als um 100 v. Chr. belegt¹⁴.
4. Spezifische anthropomorphe Gestalten: weibliche Gestalt mit geflochtenen Zöpfchen (Popești und Zimnicea/Walachei, Lupu/Siebenbürgen), männliche oder androgyne Gestalt (Herăstrău/Bukarest, Iakimovo/NO-Bugarien, Cărlomănești), Reitergestalt (Surcea/SO-Siebenbürgen, Răcătău/Moldau u. a.)
5. Dakische Münzen mit übertriebener Stilisierung der Darstellungen, das sog. Gepräge der zweiten Phase nach Constantin Preda¹⁵ (Typen wie etwa Toc-Chereluș/Siebenbürgen oder Inotești-Răcoasa und Vârtej/Walachei).
6. Grabsitten, oder besser gesagt, das Fehlen von Gräbern, das eine besondere, unbekannte Grabsitte voraussetzt (bislang kennt man nur kleine Gruppierungen von fürstlichen Hügelgräbern in der Umgebung einiger *daua* (u. a. Popești und Radovanu/Walachei, Brad, Răcătău und Poiana/Moldau, Cugir/Siebenbürgen)¹⁶ und etwa 200 vereinzelt Bestattungen innerhalb von Siedlungen¹⁷. Dieses Erscheinungsbild ist trotz intensiver Forschung der Siedlungsweise für ganz Dakien spezifisch und entspricht zeitlich gewissen Sitten, die auch bei den Kelten belegt sind¹⁸.

Beim gegenwärtigen Forschungsstand besitzt man genügend Beweise, wonach viele der oben erwähnten Kennzeichen in Südrumänien um 150 v. Chr. vertreten sind. Zum Beispiel wurde die *daua* von Popești spätestens um diese Zeit gegründet und im tiefsten Niveau der der Spätlatènezeit entsprechenden Schicht sind alle keramische Merkmale sowie ein Gebäude mit NW-gerichteter Apsis zum Vorschein gekommen¹⁹. Ähnliches kommt auch in anderen Siedlungen aus Muntenien vor: Zimnicea, Radovanu, Cărlomănești u. a. Man nimmt an, daß *daua*, wie etwa Pecica, bei Arad, Piatra Craivii, bei Alba Iulia, die drei *daua* am Siret (Poiana, Răcătău, Brad) ungefähr um dieselbe Zeit entstanden sind. Eine festbegründete vergleichende Chronologie all dieser *daua* steht aber noch aus.

Verallgemeinert man die Fundlage in Popești auf ganz Dakien, so heißt es, daß die Hauptzüge der “klassischen” getisch-dakischen Zivilisation eben in der ersten Hälfte des 2. Jhs. entstanden, und um die Mitte dieses Jahrhunderts (oder nicht viel später) auf einer breiten Zone – fast ganz Dakien – zum Ausdruck gekommen sind.

¹² Die Form *daua*, welche bei vielen Ortsnamen in Dakien vorkommt, ist sehr wahrscheinlich eine Pluralform des Singulares -δαυον: vgl. ΑΡΓΕΔΑΥΟΝ (IGBI² 13).

¹³ M. Babeș, “Problèmes de la chronologie de la culture géto-dace à la lumière des fouilles de Cărlomănești”, *Dacia* NS 19, 1975, S. 125-139; ders., “Le stade actuel des recherches sur la culture géto-dace à son époque de développement maximum (II^e siècle av. n. è.- I^{er} siècle de n. è.)”, *Dacia* NS 23, 1979, S. 5 ff.

¹⁴ K. Horedt, “Die dakischen Silberfunde”, *Dacia* NS 17, 1973, S. 127-168; neuerdings D. Spănu, “Studien zum Silberschatzfund des 1. Jhs. v. Chr. von Lupu-Rumänien”, *PZ* 77, 2002, 1, S. 84-136.

¹⁵ C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, București, 1973, S. 138 ff.

¹⁶ A. Vulpe, “La nécropole tumulaire gète de Popești”, *Thraco-Dacica* 1, 1976, S. 193 ff.

¹⁷ V. Sirbu, *Credințe și practici funerare, religioase și magice în lumea geto-dacilor*, Galați, 1993, S. 21 ff.

¹⁸ Vgl. M. Babeș, “Descoperirile funerare și semnificația lor în contextul culturii geto-dacice clasice”, *SCIVA* 39, 1988, 1, S. 3-32.

¹⁹ Vgl. A. Vulpe, “50 years of systematic archaeological excavations at the pre- and protohistoric site at Popești”, *Dacia* NS 48-49, 2004-2005, S. 19 ff.

Wenn auch diese sachliche Diskussion das Rubo-/Burobostes Problem nicht endgültig lösen kann, so bin ich der Meinung, daß die archäologischen Fakten ein gewisses Schwergewicht in der Waage der vorhandenen Hypothesen zugunsten der *incrementa* der historischen Entfaltung der Macht in Dakien im Laufe des 2. Jhs. v. Chr. haben können. Eins ist aber sicher: vom Rubobostes-“Gespenst”, wie Iliescu dieses Problem nennt, werden wir noch lange Zeit nicht los.

Archäologisches Institut “Vasile Pârvan” Bukarest

OROLÈS OU RHOLES ? (JUSTIN XXXII 3, 16)

DAN DANA

Dans la succession des rois et des dynastes géto-daces, Orolès est toujours considéré comme un roi des Daces, tandis qu'un autre dynaste, Rholès, est vu comme un roitelet des Gètes de la Dobroudja¹. Même s'il s'agit d'une opinion commune, il convient de s'interroger sur son fondement. Mon hypothèse, qui sera développée dans les pages suivantes, est la suivante : Orolès, roi des Daces chez Trogue Pompée/Justin, est identique à Rholès, roi gète chez Dion Cassius. La démonstration s'appuiera, d'une part, sur une autre interprétation de ces deux sources uniques (et surtout de la manière dont elles furent comprises par les modernes) ; d'autre part, sur une analyse onomastique, tenant compte des dernières données, très importantes, dans ce domaine si controversé.

Le dernier ayant repris ce dossier d'Orolès (dans de nombreuses contributions), Vasile Lica, est l'auteur d'une thèse plutôt spéculative², vu la pauvreté de notre documentation. En outre, comme la plupart des historiens, il rejette l'identité Orolès-Rholès, et en voit deux rois distincts³. Orolès serait le chef d'un royaume couvrant l'est des Carpates, le sud-est de la Transylvanie et une partie de la Dobroudja, au milieu du premier siècle av. J.-C. Qui plus est, Orolès serait le roi inconnu visité par l'ambassadeur Akornion de Dionysopolis avant Byrëbistas, et également un *amicus Pompei*, le premier roi dace dans la série des rapports juridiques entre les Daces et les Romains. Cette thèse ne me paraît guère convaincante.

L'insistance de l'historiographie roumaine de voir deux rois distincts, Orolès et Rholès, était déterminée aussi par le nombre assez réduit de dynastes daces et gètes connus grâce aux sources littéraires et épigraphiques : or, en procédant de cette manière, les historiens roumains avaient la possibilité d'augmenter la liste des dynastes daces. Du coup, Orolès a été daté vers 200 av. J.-C., pour remplir un espace inconnu et pour « préparer » l'avènement de Byrëbistas, véritable obsession d'une histoire téléologique de la Roumanie.

Mais voyons d'abord les deux sources antiques qui parlent d'Orolès et de Rholès, ainsi que l'exégèse livrée par les modernes.

1. Orolès

Orolès est le nom d'un roi dace chez Justin XXXII 3, 16. Il faut insister dès le début sur le fait que nous ne disposons que d'un pauvre résumé fait par cet historien tardif⁴ aux importantes *Historiae*

¹ Je remercie M. Alexandru Avram pour la lecture de cette notice, ainsi que pour les corrections et les suggestions apportées. Pour une opinion contraire à la mienne, voir A. Vulpe, dans ce même volume, p. 228.

² V. Lica, « Pompeius and Oroles, *Dacorum rex* », *Tyche* 13, 1998, p. 135-151 = *EphemNap* 7, 1997, p. 11-29 = « Pompeius et Oroles, *Dacorum rex* », in V. Lica, *Scripta dacica*, Brăila, 1999, p. 34-56 = idem, *The Coming of Rome in the Dacian World*, *Xenia* 44, 2000, p. 230-250 (*Appendix I : Oroles-Akornion-Pompeius*). L'étude est pourtant remarquable par sa documentation, même si je ne suis pas l'auteur dans toutes ses interprétations hasardées.

³ V. Lica en avait rejeté pour la première fois l'identité dans un article qui constitue la base pour toutes ses études ultérieures : « *Oroles* = ΡΩΛΗΣ (Rholes) ? (Iustinus, XXXII, 3, 16 - Trogius Pompeius, *Prologus* XXXII și Cassius Dio, LI, 24, 6-7; LI, 26, 1) », *Analele Universității Iași-seria Istorie* 33, 1987, p. 1-8.

⁴ Voir l'étude importante de G. Forni et M. G. Angeli Bertinelli, « Pompeo Trogo come fonte di storia », *ANRW* II 30, 2, 1982, p. 1298-1362. Sur la conception de Trogue Pompée, voir E. Malaspina, « Uno storico filobarbaro : Pompeo Trogo », *RomBarb* 1, 1976, p. 135-158.

Philippicae de Trogue Pompée, ouvrage à caractère universel et inspiré de sources grecques. En revanche, l'épitomé de Justin « è risultata una costellazione di aneddoti e di ampi squarci descrittivi su fenomeni, costumi e usi delle genti »⁵, très populaire au cours du Moyen Âge, si l'on compte les manuscrits conservés. Il va sans dire qu'il convient d'être très circonspect avec les détails, et surtout avec les noms transmis au cours de cette tradition manuscrite multiforme. Voici le texte qui nous intéresse, retenu par Justin uniquement en raison de son caractère anecdotique (XXXII 3, 16)⁶ :

Daci quoque suboles Getarum sunt⁷, qui cum Orole rege aduersus Bastarnas male pugnassent, ad ultionem segnitiae capturi somnum capita loco pedum ponere iussu regis cogeantur ministeriaque uxoribus, quae ipsis ante fieri solebant, facere. Neque haec ante mutata sunt quam ignominiam bello acceptam uirtute delebant.

« Les Daces aussi sont descendants des Gètes. Ceux-ci⁸, sous le règne d'Orolès, puisqu'ils avaient mal combattu les Bastarnes, furent contraints, sur l'ordre du roi, comme punition pour leur lâcheté, de placer pendant le sommeil leur tête à la place des pieds et de remplir pour leurs femmes les besognes dont elles étaient chargées jusque-là. Et cela ne fut changé qu'après avoir effacé la honte supportée dans la guerre par leur courage ».

La plupart des commentateurs roumains s'accordent à considérer Orolès comme un roi dace, et, vu la mention des Bastarnes, à le localiser dans le sud-est de la Transylvanie, éventuellement dans une partie de la Moldavie, vers 200 av. J.-C. Cette thèse est presque « officielle » depuis V. Pârvan⁹ ; soit dit en passant, rien dans le texte ne suggère un tel emplacement, ni une telle date (bien que le livre XXXII débute avec la situation de la Macédoine sous Philippe V et Persée). Il est évident que le passage en question n'était, chez Trogue Pompée, qu'une digression mineure par rapport aux événements importants concernant les Daces de Byrébistas et leurs liens avec les Gètes, dans le contexte des *incrementa Dacorum*. À preuve, le court passage dans le prologue conservé du même livre (XXXII) : *Inde in excessu dictae res Illyricae : ut Galli, qui occuparant Illyricum, rursus redierunt in Galliam : originesque Pannoniorum et incrementa Dacorum per Burobusten regem*. Or, Justin ne retient rien de ce Burobustes (= Byrébistas) mentionné dans le prologue, et de toute la digression générale sur les Daces (suivant les digressions concernant les Scordisques et les Pannoniens, qui sont présentes, en revanche, dans l'abrégé) ; il ne transmet que l'anecdote sur Orolès. On reconnaît ici sa méthode d'abrégé, qui se manifeste en premier lieu par l'omission des digressions sur les *origines* et les *situs* des peuples, ainsi que les événements et la chronologie¹⁰.

Dans cette étrange punition, il s'agit d'un *exemplum* moralisateur. La sanction royale se présente sous la forme d'une inversion des rapports sociaux existants, de nette domination, entre les hommes et les femmes : aux premiers sont destinées, « naturellement », la guerre et la commande ; aux dernières, les

⁵ G. Forni et M. G. Angeli Bertinelli, *op. cit.* p. 1304.

⁶ D'après l'édition Teubner d'Otto Seel (Stuttgart, 1985, p. 237).

⁷ Mention retenue quelques siècles plus tard par l'érudit Isidore de Séville, *Etym.* IX 2, 20 : *Daci autem Gothorum suboles fuerunt* (Goths = Gètes).

⁸ Selon A. Alföldy, le relatif *qui* fait référence aux Gètes, et donc Orolès serait roi de ces derniers (et non pas des Daces, comme il est entendu d'habitude) (« The Getae and the Dacians », in *The Cambridge Ancient History*, 1936, p. 81, n. 2).

⁹ V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926, p. 67-68 ; D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest, 1967, p. 40-41 ; R. Vulpe, in *IstRom* I, Bucarest, 1960, p. 243-244 ; H. Daicoviciu, *Dacii*, Bucarest, 1968, p. 81-82 ; I. H. Crișan, *Burebista și epoca sa*, Bucarest, 1977, p. 27 et 30 ; idem, *Spiritualitatea geto-dacilor*, Bucarest, 1986, p. 38 et 108-109 ; C. Preda, s.v. *Oroles*, *Enciclopedia de arheologie și istorie veche a României* III, Bucarest, 2000, p. 243. Seul Vl. Iliescu avait daté Oroles du temps de Byrébistas, mais l'avait localisé toujours en Moldavie (« Când a trăit regele Oroles? (Iustinus, XXXII, 3, 16) », *ArhMold* 7, 1972, p. 377-381) ; récemment, M. Babeș rejette lui aussi la datation traditionnelle, pour retenir le premier siècle av. J.-C. (*IstRom* I², p. 506 ; p. 527 : localisation en Transylvanie).

¹⁰ Cf. G. Forni et M. G. Angeli Bertinelli, *op. cit.*, p. 1303. Ainsi, on ignore le critère utilisé par Justin dans son épitomé : « Ma se fu guidato da un criterio, non si capisce perchè agli abbia finito per distinguere epoca da epoca nell'evoluzione leggendaria e storica di una popolazione, riservando loro diverso trattamento nell'epitome (per esempio, conservando la digressione sui primordi degli Sciti fino a Dario, ma tralasciando quella relativa alle vicende degli stessi nel periodo di tempo compreso fra Dario e Filippo II; oppure, fra i re dei Daci, parlando di Orole e tacendo di Burebista) » (p. 1303).

tâches domestiques et la servilité. Ce texte est donc un précieux témoin de la condition sociale des femmes dans la société indigène pré-romaine : une société patriarcale, où ce sont les hommes qui dominent. D'autres sources, parlant des coutumes maritales et funéraires des Thraces et des Gètes, donnent la même image, qui est, il faut le noter aussi, devenue stéréotypée¹¹. En agissant de cette manière, l'intention du roi était de punir ses guerriers pour leur faiblesse « féminine ». Et, afin de regagner leur ancien statut, qui, notons-le, semble naturel pour le compilateur aussi, les guerriers doivent prouver leur vaillance dans le prochain combat¹².

Passons maintenant à un autre aspect du texte, celui du contexte de notre histoire : *Daci quoque suboles Getarum sunt*. Dans l'historiographie roumaine, la distinction des sources anciennes entre Gètes et Daces est utilisée pour des raisons diverses : a) plus fréquemment, pour affirmer une identité totale entre les deux peuples ; b) parfois, pour justifier les choix de tel ou tel historien moderne quant à la localisation et la datation des faits soumis à son analyse. Récemment, la discussion a été relancée par la contribution méritoire, à plus d'un titre, de K. Strobel, lequel a donné une étude de ces utilisations idéologiques. Dans ce contexte, sa conclusion sur l'usage nationaliste de la notion de « Gêto-Daces » est tout à fait pertinente. Mais, si l'on compare de plus près les sources préservées, les inscriptions et les nouvelles données, mon sentiment est le suivant :

- Observation plutôt banale, les *sources grecques* parlent de *Gètes*, tandis que les *sources romaines* de *Daces*¹³. En général, à l'époque impériale, les auteurs de langue grecque préfèrent le terme « Gètes », tandis que les Romains celui de « Daces »¹⁴. Cette particularité peut aussi relever de connotations géographiques¹⁵, selon la définition de Strabon (VII 3, 12) : « On appelle Gètes ceux qui sont établis en direction du Pont-Euxin et de l'Orient, Daces ceux qui sont à l'opposé, vers la Germanie et les sources de l'Istros » (trad. R. Baladié). De toute façon, si on regarde la plupart des sources, il est clair que, pour les anciens, les Gètes et les Daces étaient le même peuple.

- la *toponymie* montre assez clairement l'existence de deux grands territoires linguistiques, délimités *grosso modo* par le massif Stara Planina (Hémus) :

a) thrace, avec des localités finissant en *-para* et *-bria* ;

b) daco-mésien, avec des localités finissant en *-daua*, parfois *-sara* et *-dina*.

Cette image est corroborée par l'*onomastique* : la même distinction entre les Thraces et les Daco-Mésiens est marquée par le Hémus, suivant de près la coupure toponymique¹⁶.

Les Anciens sont d'habitude soucieux de faire la différence entre les Thraces et les autres tribus¹⁷. Leur emploi des appellatifs « Daces » et « Gètes » indique qu'il s'agissait du même peuple. Par exemple, dans le territoire de la (future) Mésie inférieure, la population autochtone, très vraisemblablement gète, apparaît toujours dans les sources d'époque romaine comme *Daci*. Une inscription de Tropaeum Traiani établit les limites entre les Daces et la *c(iuitas) Ausdec(ensium)*, cette dernière étant le résultat d'une

¹¹ Thraces : Platon, *Leg.* VII, 805 d-e (leurs femmes remplissent les besoins des esclaves) ; Héraclide Lembos, *Exc. Polit.* 58 (*Polit.* n° 29 : Θρακῶν) (ὡς θεραπαινίδες χρωῖνται). Voir en général I. Venedikov, « La condition de la femme en Thrace antique », *Thracia* 4, 1977, p. 165-175 (approche simpliste) ; D. Kotova, « Les femmes et la famille en Thrace ancienne : glanes sur quelques textes antiques », *DHA* 26, 2000, 2, p. 19-43.

¹² Bien que le passage indique de façon nette la situation inférieure de la femme dans la société dace, H. Daicoviciu, suite aux artifices rhétoriques, insiste sur une supposée situation privilégiée des femmes analysant ce même texte (« Societatea dacică în epoca statului », in *Studii dacice*, Cluj-Napoca, 1981, p. 27 ; selon lui, il ne s'agit pas d'une situation d'infériorité de la femme, mais simplement d'une punition de nature morale). Plus récemment, L. Franga voit dans la punition une « mort symbolique », d'un caractère rituel, etc. [« Les Daces et la "mort symbolique" (à propos d'un fragment de Justin) », *Symposia Thracologica* 9, 1992, p. 160-163 = « Les Daces et la mort symbolique. Considérations sur la mort chez les Daces et les Thraces », *Thraco-Dacica* 14, 1993, p. 13-23]. Ce qui est cependant peu probable.

¹³ Le premier en est César, *BG* VI 25.

¹⁴ À cet égard, voir l'opinion des Anciens, tels Plin (IV 12, 80) : *Getae, Daci Romanis dicti* ; cf. aussi Dion Cassius (LXVII 6, 1) ; en *LI* 22, 7, sur les Daces, les Mésiens et les Gètes, et en *LI* 27, 2, sur les Mésiens et les Gètes.

¹⁵ H. Daicoviciu, « Daces et Gètes dans les sources antiques », *Thraco-Dacica* 3, 1982, p. 146.

¹⁶ Voir mon étude dans *ZPE* 143, 2003, p. 166-186.

¹⁷ Ainsi qu'entre leurs langues (voir les noms de plantes « besses » et « daces » chez Dioscoride, *De materia medica*).

colonisation thrace (CIL III 14437² = IDRE II 338). Mieux encore, les nombreux diplômes militaires accordés aux soldats d'origine dace (*Dacus*) (au moins une vingtaine jusqu'à présent) proviennent, quand leur lieu de découverte est inconnu, selon toute vraisemblance de Mésie Inférieure ; quand le lieu est connu, il s'agit toujours de la Bulgarie, plus précisément sa partie septentrionale¹⁸.

Tout bien considéré, on ne peut plus localiser les faits signalés par nos sources selon le seul emploi du terme « dace » ou « gète », car maintes fois les termes sont interchangeables. Ainsi, un des arguments de ceux qui voient en Orolès et Rholès deux personnages distincts du fait que l'un est roi des Daces et l'autre roi des Gètes perd son poids.

2. Rholès

À la fin du livre LI, Dion Cassius présente en détail les campagnes du proconsul de Macédoine Marcus Licinius Crassus¹⁹, le petit-fils du triumvir, en Thrace et en Mésie (29-28 av. J.-C.). On distingue deux campagnes : a) en 29 av. J.-C., Crassus « fit la guerre aux Daces et aux Bastarnes » (LI 23, 2) ; b) en 28-27 av. J.-C., contre les Thraces et les Gètes²⁰. Suite à ses victoires, le général sera célébré pour son triomphe *ex Thraecia et Geteis* le 4 juillet 27²¹. Le prétexte des campagnes est la présence des Bastarnes du roi Deldôn dans les Balkans. Comme ils avaient envahi la Mésie et certaines régions de la Thrace, parmi lesquelles le royaume de Sitas, roi des Denthélètes et ami des Romains, Crassus engage la guerre contre eux. Après une victoire dans les environs du fleuve Kedros (peut-être Ciabrus/Cibrica), soldée avec un massacre des Bastarnes, certains s'échappent et s'emparent d'une place forte. Alors (LI 24, 6-7) « Crassus les y assiégea en vain plusieurs jours, mais, quand il eut reçu le secours de Rholès, roi de certains Gètes (ἔπειτα Ῥώλου Γετῶν τιμῶν βασιλέως), il les extermina. Quand Rholès alla auprès d'Octavien, il fut de ce fait traité en ami et allié ». On apprend donc que Rholès avait reçu le titre de *socius amicusque*²². Dans un deuxième temps, Crassus mène d'autres opérations contre les Mésiens, puis de nouveau contre les Bastarnes et contre des tribus thraces. Or, « pendant ces opérations, Rholès, qui était en guerre contre Dapyx, lui aussi roi de certains Gètes (ὁ Ῥώλης Δάπυγι Γετῶν τιμῶν καὶ αὐτῷ βασιλεῖ), appela Crassus à l'aide » (LI 26, 1) (trad. M.-L. Freyburger – J.-M. Roddaz)²³. Cette guerre commune de Crassus et de Rholès finit avec la mort de Dapyx, après quoi le proconsul attaque le royaume d'un autre roitelet gète, Zyraxès, qui prend la fuite de sa capitale Génoucla (LI 26, 5-6).

Dans l'historiographie roumaine, Rholès est d'habitude localisé dans la Dobroudja méridionale, car il est expressément dit « roi de certains Gètes ». Cependant, l'action relatée par Dion Cassius se passe en Mésie au sens large²⁴ et seulement dans la partie finale vers le Danube inférieur (donc en Scythie

¹⁸ Lieu précis de découverte : Dălgodeltzi (rég. de Lom) (a. 71, CIL XVI 13) ; près de Glava (rég. de Montana) (a. 127, RMD IV 239). Provenance de Bulgarie : a. 71 (ZPE 139, 2002, p. 198) ; a. 127 (RMD IV 247) ; a. 178 (RMD III 184) ; a. 178 (RMD IV 293). Pour le reste, on mentionne d'habitude comme provenance l'espace balkanique. Jusqu'à présent, aucun diplôme militaire délivré à un Dace n'a été retrouvé dans la province de Dacie.

¹⁹ PIR² L 186. Voir E. Groag, s.v. *M. Licinius Crassus*, RE XIII₁, col. 270-285 ; R. Syme, *Roman Papers* III, Oxford, 1979, p. 1220-1225 ; J. Fündling, s.v. *Licinius Crassus*, *Der neue Pauly* VII, Stuttgart, 1999, col. 163.

²⁰ Cf. Tite-Live, *Per.* 134 (*Bellum aduersus Bastarnas et Moesos et alias gentes a M. Crasso ... referuntur*) et 135 (*Bellum a M. Crasso aduersus Thracas*) ; et Florus II 26 (*Bellum Moesicum*) ; *Epitome de Caesaribus* 1, 7 (*[Augustus] Getarum populos Bastarnasque lacessitos bellis ad concordiam compulit*) ; le texte de Dion Cassius se retrouve abrégé chez Xiphilin (éd. Boissevain de Dion Cassius, III, p. 522) et chez Zonaras X 32. Voir A. Mócsy, « Der vertuschte Dakerkrieg des M. Licinius Crassus », *Historia* 15, 1966, p. 511-514 ; B. Manuwald, *Cassius Dio und Augustus. Philologische Untersuchungen zu den Büchern 45-56 des dionischen Geschichtswerkes*, Wiesbaden, 1979, p. 241-242.

²¹ Acta triumph. Capitol. : *ex Thraecia et Geteis* le 4 juillet 27 (CIL I², p. 50) ; Tabula triumph. Barber. : *exs Thraecia et [Gete]is* (CIL I², p. 77).

²² Qui a occasionné une autre étude de V. Lica, « Φιλοράματος oder φιλόκαισαρ », BJ 192, 1992, p. 225-230.

²³ Les luttes intestines entre les divers dynastes daces sont encore une fois mentionnées par Dion Cassius (LI 23, 8, dans le contexte du secours offert à Antoine) ainsi que par Strabon (VII 3, 11).

²⁴ Pour les Mésiens, population que les Anciens assimilent d'habitude aux Gètes, voir F. Papazoglu, *The Central Balkan Tribes in Pre-Roman Times. Triballi, Autariatae, Dardanians, Scordisci and Moesians*, Amsterdam, 1978, p. 391-437.

Mineure/Dobroudja). Si l'on considère que la population gète était présente dans tout le territoire de la future province de Mésie inférieure, et si l'on observe la succession des rois gètes chez cet historien (Rholès, Dapyx, Zyraxès), il est beaucoup plus vraisemblable de localiser Rholès quelque part dans le centre ou l'est de la future province romaine, c'est-à-dire dans le nord-est de la Bulgarie²⁵ (où, à l'époque romaine, un nombre important d'inscriptions présentent une onomastique dace typique : *Damanaeus*, *Decibalus*, *Dikénais*, *Diourpos*, *Disdozi*, etc.)²⁶.

3. Orolès corrompu de Rholès/Rola (ΟΡΩΛΗΣ = ὁ Ρώλης > *Oroles*).

Précisions onomastiques

Passons maintenant aux aspects onomastiques. On a vu que les « deux » rois se distinguent dans nos sources par leur confrontation avec les Bastarnes, et ce détail est au moins troublant, vu la similarité de leurs noms²⁷. À présent, après la discussion de la tradition manuscrite, cette thèse peut s'appuyer sur les nouvelles données de nature onomastique. Pour commencer, force est de constater que nous ne disposons pour Trogue Pompée que d'un abrégé tardif, lui-aussi corrompu par la tradition manuscrite.

Une corruption *Oroles* pour *R(h)oles* est très plausible, surtout si l'on prend en compte l'existence d'une source grecque de Trogue Pompée. Dans la transmission du texte latin, et dans la *scriptio continua*, *R(h)oles* a pu très facilement avoir été précédé d'un *o* : car il est envisageable d'imaginer une source grecque où le nom du roi était articulé, ὁ Ρώλης [ΟΡΩΛΗΣ] (cf. Dion Cassius LI 26, 1)²⁸.

Or, cette petite erreur dans la tradition manuscrite est dérisoire par rapport aux autres chez Trogue Pompée/Justin. Comme exemple, deux autres noms de rois de la même région, Dromichaitès et Byrèbistas. Pour le premier, les éditeurs s'accordent de nos jours à écrire chez Trogue Pompée, *Prol.* XVI : *ut Lysimachus in Ponto captus ac missus a Dromichaete*. En effet, dans tous les manuscrits, les copistes ont gravement mutilé ce nom : *romiche* (*aromice* X) π : *andromachae* τ. Dans la section résumée par Justin VI 1, 19, même histoire : les éditeurs restituent : *Lysimachus quoque cum bello Dromichaetis, regis Thracum* ; pourtant, les différentes classes de manuscrits portent : *doricetis* τ (π ι) ; *doricensis* C (et *Dori* chez Orose III 23, 52, qui a utilisé l'épitomé). De même, quant au deuxième exemple, les éditeurs donnent, à partir d'Alfred von Gutschmid²⁹, le texte suivant pour Trogue Pompée, *Prol.* XXXII : *incrementa Dacorum per Burobusten regem*. Or, dans les manuscrits, le premier élément

²⁵ Même localisation chez E. Groag, *op. cit.*, col. 279.

²⁶ Il convient, certes, de se garder de transposer dans l'antiquité les actuelles délimitations ; on a l'impression, dans l'historiographie roumaine, que les Géo-Daces couvraient ou se limitaient aux frontières actuelles de la Roumanie (ou plutôt de la Grande Roumanie). Ainsi, localiser le royaume de Rholès dans l'actuelle Bulgarie pourrait sembler un peu « iconoclaste ».

²⁷ En effet, plusieurs historiens et commentateurs ont proposé l'identité Orolès-Rholès : U. Ph. Boissevain, éd. de Dion Cassius, t. II, Berlin, 1898, p. 375, *app. crit.* à LI 24, 6 ; K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde* III, Berlin, 1892, p. 144 (en effet, similitude des noms Orolès et Rolès) ; M.-L. Freyburger et J.-M. Roddaz, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 50 et 51*, Paris, 1991, p. 16, note compl. 241. L'opinion de Carl Brandis, selon lequel chez Trogue Pompée *Oroles* et *Rubobostes* seraient la même personne, au début du II^e siècle av. J.-C. (s.v. *Dacia*, RE IV₂, 1901, col. 1955-1956), ne tient pas ; même erreur chez J. Castro Sánchez, *Justino. Epítome de las « Historias Filípicas » de Pompeyo Trogo. Prólogos. Pompeyo Trogo. Fragmentos*, Madrid, 1995, p. 428, note 907. En effet, cette identification est beaucoup plus ancienne, et remonte aux premiers commentateurs de Justin : ainsi, dans les notes des éditions de J. G. Graevius (Leyde, 1701), A. Gronovius (Leyde, 1760), citant l'érudit Isaac Vossius : *cum Boerebista rege* (sur la base du prologue). D'autres propositions dans les mêmes commentaires : *Orolo* (Vincentius) ; *Olore* (Bechar.) ; *Orode* (Ald. Iunt.).

²⁸ Tout comme chez Cassiodore/Jordanès (*Get.* 73), le nom du roi *Scorylo/Scorilo* (chez Frontin I 10, 4 et dans l'inscription de Grădiştea Muncelului, IDR III/2 272) est *Coryllus* (le -s- initial est tombé) ; et, chez Dion Cassius LXVII 10, 2 (dans l'épitomé !) le nom d'Avezinas [ΑΟΥΕΖΙΝΑΣ], second en autorité après Décébale, est corrompu en *Vezinas* (Οὐεζίνας), par la perte de l'-a- initial. Même le nom du grand-prêtre de Byrèbistas, Dekinaï, est corrompu dans le septième livre de Strabon (Δεκαίνεος), mais il est plus proche du nom dace dans tous les manuscrits du livre XVI (Δεκίνεος, Δεκινέος, Δεκινᾶος) et chez Jordanès (*Dicineus*). Voir ZPE 143, 2003, p. 172 et 175 ; et mon étude sur Dekinaï et Avezinas, *EphemNap* 13, 2003, p. 143-147.

²⁹ L'édition de Fr. Ruehl (Leipzig, 1886), qui restitue dans le *Prol.* XXXII : *per Burobusten regem*, tenant compte de la suggestion de von Gutschmid.

du nom de Byrébistas³⁰ a été changé par métathèse : *Rubobusten* π : *Rubobosten* (-boten Q) τ). À noter, en passant, la forme grecque de l'accusatif (en -n), autre indice de l'utilisation d'une source grecque. Au vue de ces noms vraiment mutilés, on peut affirmer qu'une erreur de transmission du nom de Rholès comme Orolès paraît insignifiante.

Une fois clarifiée cette histoire de transmission, il serait utile de rappeler les étymologies proposées. Encore une fois, la base de toutes ces spéculations est très faible. Pour Orolès, Detschew et Russu ont rapproché ce nom du nom thrace du père de Thucydide, Ὀλορος, tout en supposant une métathèse. Mais ce rapprochement me semble peu probable, d'autant plus que la différence entre le stock onomastique dace et thrace est de nos jours évidente. De plus, aucun autre exemple du nom *Oloros* n'a été fourni après l'époque classique, ni même en Thrace. Ceci dit, les étymologies proposées par Detschew et par Russu sont inutilisables³¹.

En revanche, en ce qui concerne le nom Rholès, son dossier, grâce aux nouvelles découvertes, indique l'existence d'une famille de noms daco-mésiens en *rol-*, sans correspondance au sud des Balkans. Le nom du roi Rholès figure :

- dans un catalogue d'éphèbes de Dionysopolis, au III^e s. ap. J.-C., comme patronyme au génitif d'un certain *Aurelius Mercurius* (IGB I² 14 bis) : Ἀὐρ(ήλιος) Μερκούριος Ρωλη ;
- sous la forme *Rola*, dans un diplôme militaire du 23 mars 178 pour la Bretagne, trouvé en Bulgarie³², accordé au soldat dace *Thiopus*, fils de *Rola* ;
- comme nom d'un soldat dace d'Égypte, au Mons Claudianus³³ : *O. Claud. inv.* 3060 : Ρολουζις ; et *O. Claud. inv.* 3601 (liste de soldats) : Ρουλιζις. Ce nom est bâti avec le suffixe très répandu -zi, et prouve l'existence d'une série de noms daces en *rol-*.

Mon impression est que la forme dace/indigène du nom est *Rola*, dont la terminaison est grécisée en Ρωλης. À preuve, le traitement similaire du nom dace très populaire *Zura* (dans les sources latines et dans les *ostraca* grecs d'Égypte, plus proches de la prononciation indigène)³⁴, tandis que les inscriptions grecques de Mésie Inférieure présentent la forme Ζουρης³⁵. Bâti avec le suffixe -zi, ce dernier nom apparaît tantôt *Zurazi*, tantôt *Zurozi*. Pour conclure, dans {*Orolès*} on a affaire à un même nom, *Rholès*/Ρωλης, forme grecque du nom dace *Rola*, qui est en effet assez bien documenté.

Conclusion

Si l'on s'en tient uniquement aux deux sources, parlant d'un roi des Gètes/Daces et combattant les Bastarnes, corroborées par d'autres données littéraires et surtout onomastiques, il est évident que le roi

³⁰ Dans l'historiographie roumaine, deux opinions ont été formulées sur ce *Rubobostes* : selon C. Daicoviciu (« *Rubobostes* = *Burebistas*? », *ActaMN* 6, 1969, p. 459-463), il est un roi différent de Byrébistas, voire un de ses prédécesseurs (et donc, un nouveau dynaste dace) ; tandis que pour Vl. Iliescu ils sont identiques (« *Rubobostes* oder *Burobostes*? Zu Trog. Pomp. Prol. XXXII », *StCl* 10, 1968, p. 115-122). Pour moi, il est évident qu'il s'agit du même personnage, d'autant plus que dans l'onomastique thrace il n'y a pas d'élément *rub-*.

³¹ D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1976, s.v. *Oroles*, p. 345, renvoie à la p. 341, s. v. Ὀλορος, *Oroles*, citant Tomaschek et Kretschmer, qui proposent comme parallèles gr. ὄρνις, goth. *ara* « aigle », v. bulg. *orilŭ*, « aigle » ; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1967, p. 114, s.v. *Oroles* (même étymologie). Cf. aussi Vl. Georgiev, « La formation et l'étymologie des noms des rois thraces et daces », *Linguistique balkanique* 24, 1981, 1, p. 16 (*Oloros*, « aigle »), p. 21 (*Orolès*), p. 22 (*Rholès*). Voir W. Kroll, s.v. *Oloros*, *RE* XVII₂, col. 2495 : a) un dynaste thrace, père d'Hégésipylè, seconde femme de Miltiade (Hérodote VI 39) ; b) l'oncle du premier et le père de Thucydide (Thucydide IV 104, 4 ; Marcellinus, *V. Thuc.* 2 ; Plutarque, *Cim.* 4) ; et E. Diehl, s. v. *Orolos* (sic), *RE* XVIII₁, col. 1156. D. Detschew, *op. cit.*, s.v. Ῥώλης, p. 406 (parallèle celte). Pour les possibles raisons du nom thrace *Oloros* porté par le père de Thucydide (mariage, ou l'institution de la *xénia*), voir G. Herman, « Patterns of Name Diffusion within the Greek World and Beyond », *CQ* 40, 1990, p. 349 ; en dernier lieu, Chr. Habicht, « Foreign Names in Athenian Nomenclature », in S. Hornblower et E. Matthews (éds.), *Greek Personal Names. Their Value as Evidence*, Oxford, 2000, p. 120-121.

³² RMD III 184 = IDRE II 474 : *coh(ortis) VII Thrac(um) ... ex equite Thiopo Rolae fil(io)*.

³³ Voir ZPE 143, 2003, p. 179.

³⁴ *Zura* (Capidava, ISM V 270) ; Ζουραι en Égypte (Mons Claudianus, *O. Claud.* II 404 et *O. Claud. inv.* 8362 ; Didymoi, *O. Did.* inv. 71).

³⁵ Ζουρης : Čobruči/Cioburciu, près de Tyras, IOSPE I² 2 = IGR I 1438 (Κ[α]ῖσαρ Ζουρη ἄρχων). En Mésie inférieure : Istros (ISM I 200 : Χαίρεας Ζουρη) ; Aprilovo (rég. de Popovo), IGB II 765 (Σαικιθης Ζουρηους).

Oroles de Trogue Pompée/Justin n'est autre que le roi Ῥώλης de Dion Cassius. Tous les deux sont ennemis des Bastarnes, et ce détail important conforte leur identité. Au cours de la tradition manuscrite, et à partir d'une source grecque, le nom ΡΩΛΗΣ a reçu devant lui la lettre *O*, mais ce processus est très facile à expliquer. Par conséquent, ce **Rholès/Rola**, mentionné à la foi par Trogue Pompée (dans l'abrégé de Justin, sous le nom corrompu d'**Orolès**) et par Dion Cassius, était un roi gète quelque part dans la partie centrale ou orientale de la future Mésie inférieure (ou, moins probablement, de la Dobroudja), allié à un certain moment aux Romains et ennemi des Bastarnes, dans le troisième quart du premier siècle av. J.-C. Et il convient dorénavant d'émender le texte de Justin XXXII 3, 16 de la façon suivante :

Daci quoque suboles Getarum sunt, qui cum Role rege aduersus Bastarnas male pugnassent etc.

École de Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

OVID AND THE BARBARIANS BEYOND THE LOWER DANUBE (*Tristia* 2. 191-2; Strabo, *Geogr.* 7.3.17)

J.G.F. HIND

Ovid spent the last nine years (*A.D.* 8-17) of his life in a form of exile at the Black Sea city, Tomis (Constanța). Not surprisingly he is usually credited with having considerable knowledge about the native peoples to be seen in and around that city. He describes the area loosely as ‘Scythian’, but pictures it as peopled by Thracian *Bessi* and *Getae*, though it is plagued by other *Getae* and by *Sauromatae/Sarmatae* from beyond the Danube¹. He paints a picture of the climate more miserable than it really was, and makes the milieu more barbarous, stressing his need to learn the Getic and Sarmatian languages. This ‘darkening of the colours’ was done in the hope of being recalled to Rome by a, hopefully, more lenient Augustus, or later by the notoriously resentful Tiberius. It never happened. As a result we have the poet’s, self-pitying, picture of this remote north-eastern corner of Rome’s European empire, directly due to the fact that his relegation to Tomis was never revoked².

Unfortunately, however, the one place (a hexameter line), where Ovid produces the most specific ethnic names of tribes dwelling just beyond the Danube, is one of the most textually unreliable and most variously emended lines in the whole of his ‘Pontic’ writings. Four names appear to be listed in the one line, though, as it stands, they are a curious cocktail of Caucasian, Colchian and Central Asian peoples as well as the expected *Getae*, native to the area.

Ciziges et Colchi Metereaque turba Getaeque
Danuui mediis uix prohibentur aquis.
Tristia 2. 191-2

‘The Ciziges and the Colchi, and the Meterean troop and the Getae
Are barely kept back by the Danube’s waters between.’

The presence of *Getae* is no surprise, and they are left undisturbed by scholars at the end of the line, but the situation is quite different with the *Ciziges*, *Colchi* and the *Meterean troop*. They have met with various levels of disbelief, leading to suggested emendations.

Ciziges is not the only reading in the MSS, others being *Gizizes*, *Iaziges*, *Iazides*. An emendation to *Sidones* has been suggested, only to be withdrawn in favour of *Cizices*, pointing to Pliny’s mention of a

¹ N.V. Vulikh, “The *Tristia* and *Epistulae ex Ponto* of Ovid as a historical source”, VDI, 1974, 1, pp. 64-79 (in Russian); A.V. Podosinov, “Scythians, Sarmatians and Getae in the *Tristia* and *Epistulae ex Ponto* of Ovid”, in *Drevneishiye gosudarstva Vostochnoi Evropy*, Moscow, 1976, pp. 21-40 (in Russian); I.Y. Kuklina, “*Sauromatae* and *Sarmatae* in Ovid”, in *Severnoye Prichernomorye v Antichnosti – Voprosy istochnikovedeniya, Drevneishiye gosudarstva Vostochnoi Evropy 1996-1997*, Moscow, 1999, p. 253-270 (in Russian).

² R. Syme, *History in Ovid*, Oxford, 1978; A.V. Podosinov, “Ovid and the Black Sea area – an attempt at a source-study analysis of a poetical text”, in *Drevneishiye gosudarstva Vostochnoi Evropy*, Moscow, 1984, p. 125 (in Russian).

people *Cizici* in the N. Caucasus region (NH 6.19)³. The reading *Iazyges* has rightly been seriously considered (s.v. *Iazyges*, Lewis and Short, *Latin Dictionary*). *Iazyges* did, without doubt, exist north of the lower Danube at the time (Strabo, *Geogr.* 7.3.17; Pliny, NH 4.80). Ovid himself mentions them twice in his Tomis-based poems (*Iazyges*, *Ep. ex Pont.* 1.2.7-8; *Iazyx*, 4.7.9-10) and once in *Ibis* 138 (*Iazyges*). However, on each occasion he awards the initial *i* a separate value in the verse as a short beat in the foot to suit the place in the line⁴. This has been thought to rule out its appearance at the beginning of a line of hexameter verse, requiring - ~ -. But it may have been treated as 'y'. The form of the name of this tribe is far from fixed in ancient sources, which provide *Ixibatai* (Hekataios, fr. 216, 'a tribe near the Sindoi', i.e. beyond the Tanais/Don, in Asia), *Iazamatai* (Ps-Skymnos 879, a Maiotian people according to Demetrios of Kallatis, but Sauromatian according to Ephoros), *Ixomatae* (Pomp. Mela 1.114, 'next to the mouth of the R. Tanais'). In view of these variants in the name, persisting in the literature until the first century A.D., it is not unlikely that the name could be used by Ovid as a three-syllable word presenting a dactyl for the beginning of a line. However, it is clear that Ovid far preferred the more tractable generic name-forms, *Sauromatae/Sarmatae*, again tailored to suit different parts of his elegiac couplets⁵. What is certain is that the Sarmatians found immediately beyond the Lower Danube in Ovid's time were specifically the *Iazyges* (*Iazyges Sarmatai*, Strabo 7.3.17; Pliny, NH 4.25), and beyond them further north were the *Roxolanoi* ('between Borysthenes and Tanais', Strabo, *ibid.*). The *Iazyges* are, historically and geographically, much better attested as frequenting the area north of the Danube than the obscure *Cizici* of Pliny, known only somewhere in W. Asia.

The second name in l. 191, *Colchi* (var. *Cholchi*) is often left unemended on the ground that Ovid does elsewhere make fairly frequent reference to Colchians in his Pontic poems or in connection with the Pontus. But they relate to the Argonauts' expedition, or reflect the aetiological derivation of the name Tomis (Τόμοι) from the legendary fate of Medea's brother (being cut to pieces in order to delay the pursuit of the Argonauts by the Colchians). In that tale the Colchians did land at Tomis. It has also been suggested that piratical raids by Colchi across the Pontus may lie behind the story⁶. The context here, however, is a purely contemporary one – a barbarian people beyond the Danube is prevented from crossing, but only just, by the river's waters. It has been suggested that *Colchi* should be emended to *Coitae*, another people mentioned once by Pliny (NH 6.7) among the Sarmatians in Asia⁷.

But if a relevant barbarian people is to be looked for in the area immediately north of the Lower Danube one should look to the same passage of Strabo (*Geogr.* 7.3.17) as before, 'the *Iazyges Sarmatai* and those called *Basileioi* and *Ourgoi*; these are for the most part nomads, but also to some extent they occupy themselves in farming'. These *Ourgoi* are probably the people lying behind the name *Colchi*, the corruption occurring from a genuine, but unfamiliar, barbarian name to a name associated with Tomis, very familiar to the scholarly scribe, but not appropriate to this context. The origin of the word *ourgoi* has been sought in Iran, **ugra* meaning something like 'strong', 'mighty'⁸. Be that as it may, it seems probable that Strabo's *Ourgoi* are also none other than Herodotus' *Iurkai* (4.21-2), who some four hundred years earlier were represented by him as hunters of wild game using horses and hunting dogs. They were, he says, neighbours of the *Sauromatai* in the region beyond the Don. They are probably those listed (by then anachronistically) in Asia east of the Don as *Tyrcae* (*sic* !) (Pomp. Mela 1.116; Pliny, NH 6.7). The second tribal name, written originally in this line may be restored as *Iurgi*

³ For a summary of the MS variants of names in this line and emendations to them, see N. Gostar, "Metereaue turba (Ovide, *Tristia* II, 191)", *StCl* 3, 1961, pp. 314-5; A.V. Podosinov, *Proizvedenia Ovidia kak istochnik po istorii Vostochnoi Evropy i Zakavkazya – Texty, perevod, kommentarii*, Moscow, 1985 (= Podosinov 1985), p. 168, n. 236.

⁴ In each case the word occurs in the second last or last foot in the line, where a short beat is required before a dactyl or spondee (~ ~ ~ ; ~ - -). For the general rejection of *Iazyges* by editors, see Podosinov 1985.

⁵ I.Y. Kuklina, *loc. cit.*, pp. 268-70.

⁶ I.P. Gagua, *Ovidii Nason i Drevnyaya Kolkhida*, doct. diss., Tbilisi, Georgia, 1981 p. 19 (*non vidi*, ref. in Podosinov 1985, p. 16).

⁷ *Coitae* are mentioned alongside *Cizici* by Pliny, but are not otherwise known, and the name is not particularly close to *Colchi*: N. Gostar, *op. cit.*, p. 314.

⁸ V.I. Abayev, *Osyetinskiy yazyk i folklor*, Moscow, 1949, p. 185; L. Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955.

(*Iurkai*>*Iurgoi*>*Ourgoi*), the people mentioned by Strabo alongside the *Iazyges Sarmatai*. They may have been the people who, as well as nomadism, had some tendency to agriculture, according to Strabo; Herodotus centuries earlier seemed to wish to distinguish them from the *Sauromatai* as a people, though not specifically making them agriculturalists⁹. We now have in the first half of the line two names of peoples which, though barbarous and unfamiliar, do fit the verse metrically and in one other particular; they have a striking alliteration, *Iazyges et Iurgi*, desirable in verse.

The fourth, apparently tribal, name, *Metereaue turba*, has also been variously explained, as a corruption of *Tereteaque* (from *Toretai*, a tribe of the N. Caucasus, Pliny, *NH* 6.17)¹⁰, or, retaining the text more closely, *Materrea* from Ματῆροι, a people of *Sarmatia Asiatica*, mentioned by Ptolemy (*Geogr.* 5.9.17)¹¹. This tribe moved westward to the area north of the Danube, it is suggested, though the only evidence for it is in Asia. Like Pliny's *Cizices* and *Coitae* it is best to keep these *Materoi* in Asia, especially as another explanation of the phrase *Metereaue turba* is available and relevant to this Danube region. The word *turba* means 'band', 'troop', 'horde' (since the English 'horde' is an adaptation of a Turkish word for Tatar, 'troop', 'band')¹². Ovid uses the word elsewhere, once of the band of Argonauts (*Her.* 12.10), once of a 'trouser'd troop of *Getae*' (*bracataque turba Getarum*, *Trist.* 4.6), and once of barbarian *Getae* in Tomis (*barbara turba*, *Trist.* 5.10.28). The middle one is particularly close to the phrase in l. 191, *metereaue turba Getaeque*, in its structure (adjective, plus noun, plus noun). The troublesome, lengthy, word may be an adjective descriptive of *turba* (as *barbara* and *bracata*), rather than an adjective made from an ethnic or tribal name.

The original word before *turba* was, I suggest, *metanastes*, or its adjectival form *metanastea*, meaning 'wandering', 'changing homeland', 'nomadic'¹³. It is clearly appropriate to the way of life of the *Iazyges Sarmatai* and *Ourgoi* of Strabo's *Geographia*. Furthermore the term *metanastai* is applied specifically to the *Iazyges* some 200 years later by Ptolemy in his *Geography* of ca AD 140 (3.5.1; 7; 8.1). So one possibility is that a faint or illegible part of the line in Ovid's MS may have led the scribe, who did not recognize the relevance of the transliterated Greek word *metanastai/metanastea* to the context, to substitute a more Latin-looking, though meaningless, *metereaue*. Another possibility is that *turba* itself is a substitute word for another original name. We have seen *turba* already used by Ovid three times, and there are another two instances (*turba ... mixta ... inter Graecos Getasque*, *Tristia* 5.7.9-11; *barbara turba, Sauromata ... Getasque*, *Ep. ex Pont.* 3.2.37-8). It might almost be said to be a mannerism of his to speak of a barbarian 'troop', a 'horde' of *Sauromatae* or *Getae*. He may have done this in this passage too, but it is also possible, in view of the passage in Strabo (7.3.17), that the name was originally intended to be *Tyregetaeque*, a third tribe said by Strabo to be just beyond the Danube next to the *Iazyges Sarmatai* and *Ourgoi*. So we could have two slightly differing versions of Ovid's line, one originally inspired by the geographical situation, and one perhaps adapted to suit the poet's predilection for the word *turba* and his frequent reference to *Getae*.

Iazyges et Iurgi, metanastea turba, Getaeque
Danuuii mediis uix prohibentur aquis.

or *Iazyges et Iurgi, metanastae, Tyregetaeque*
Danuuii mediis uix prohibentur aquis.

⁹ Earlier commentators on Strabo (7.3.17) suggested that his *Ourgoi* might be *geōrgoi* (farmers) or *Agathyrsi*, referring back to Herodotus (4.18 and 4.100; 125). *Ourgoi* is retained as the textual reading by H.L. Jones (ed.), *The Geography of Strabo*, Loeb, III, London – New York, 1921, p. 221, n. 3. Other conjectures mentioned (*Ungri*; *Turci*) are anachronistic.

¹⁰ R. Ellis (ed.), *Ovid, Tristia II*, p. 153. The *Toretai* living north of the *Colchi* are mentioned by Strabo (11.2.11), Pliny (*NH* 6.17) and Steph. Byzant. (s.v. Τορέται).

¹¹ G. Luck (ed.), *Ovid, Tristia II*, p. 115; N. Gostar, *op. cit.*, pp. 314-315. This tribe is placed somewhere between the Caucasus and the Volga by Ptolemy. The identification *Materrea-Materoi* was first made by K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde III*, Berlin, 1892, p. 97.

¹² For the meaning of *turba* see Lewis and Short, *Latin Dictionary*, "mob", "band", "troop". Gostar thinks that the use of *turba* implies a tribe known to the poet, *op. cit.*, p. 314. It certainly implies a troublesome group, probably a war-band or nomad-horde; Ovid's most common adjective with the word is *barbara*.

¹³ For the meaning, see μετανάστης, μετανάστος, "wandering", "changing homes", LSJ, s.v.

‘The Iazyges and the Iurgi, the wandering horde and the Getae’

or ‘The Iazyges and the Iurgi, nomads, and the Tyregetae
Are barely kept back by the waters of Danube between.’

The Tyregetai are met with not just in this passage of Strabo but also elsewhere in his *Geography* (2.5.12; 7.41), and, with the variant spelling *Tyragetae*, in Pliny’s *Natural History* (4.26) and in Ptolemy’s *Geography* (3.5.25). The ancient writers seem to think of them, without saying so outright, as the *River Tyras-Getai* (Strabo 7.1.1). This being so, it would seem that *Tyragetae* could not fit the last two feet of the line, since Tyras has a short first syllable where a long one is called for. So *Tyragetae* in Ovid’s line might seem to be ruled out, rather as was *Iazyges* (see above). However, the derivation of *Tyragetai* in the Greek sources may lie not in *Getai of the R. Tyras*. It is possible that we have here traces of the forward movement into the Lower Danube region of yet another people accompanying the Sarmatians across the Tanais into Scythia some time in the Hellenistic period. These are the *Thyssagetai*, mentioned by Herodotus as neighbours of the *Sauromatai* and *Iurkai* (4.22; 123). This people is mentioned by Pomponius Mela (*Chor.* 1.116) and by Pliny (*NH* 6.7) as living near the Tanais, *Thyssagetae*, but these writers incorporate much information derived from earlier sources (see *NH* 4.88), which was out of date by their time, the first century A.D. We know that at least some part of this tribe was operating near Olbia, in the area of the Ukraine and in the hinterland of the Dniepr/Dniestr estuary. They are mentioned in the honorary inscription (late 3rd cent. B.C.) of that city for Protogenes (IOSPE I² 31) in the form *Thyssamatai*. These are surely at least a section of Herodotus’ *Thyssagetai*. Once in the hinterland of the NW. coast of the Euxine, it would be natural for ancient writers to re-interpret them as *Tyra-getai* (‘Getai of the Dniestr’), which was by then the region they were associated with. As to Ovid’s hexameter line, just as with *Iazyges*, there may have been a tension between the unfamiliar name *Thyssagetae/Tyragetae* and the needs of the metre, which appeared better satisfied by a more familiar-looking phrase, *turba Getaeque* at the end of the line. It is interesting that another poet, Valerius Flaccus, provides an intermediate form, *Thysagetae/-getes* (*Arg.* 6.14; 135).

Turning to the ethnography of the Lower Danube area we have in Strabo’s passage (7.3.17) two Sarmatian peoples, *Iazyges* and the *Roxolanoi* beyond them, and two associated tribes, *Ourgoi* and *Tyregetai*, who may reasonably be supposed to have left the Asiatic steppelands E. of the Tanais (where they were in Herodotus’ time) in the wake of the Sarmatians, if we are right in identifying the *Ourgoi* with Herodotus’ *Iurkai* and the *Tyragetai* with his *Thyssagetai*¹⁴. This is a more complex picture of the movement westward than is usually presented, where *Sarmatai* displaced the Scythians¹⁵. There is mentioned in Strabo one other population-group, which we have not yet touched on. These are those ‘named *Basileioi*’, who appear in the very same sentence between *Iazyges* and *Ourgoi* (7.3.17). The equivalent name in Latin (from Greek *Basileidai*) appears as *Basilidis* (Pomp. Mela 2.11) and *Basilidai* (Pliny, *NH* 4.88). Going back to Herodotus, it appears that there were two groups of *Skythai Basileioi*, those who were the rulers of the Pontic steppes, ‘regarding all other Scythians as their slaves’ (4.20; 56-75), and those who had hived off from that group and had gone eastwards to range the steppes beyond the Tanais, to become neighbours of the *Sauromatai*, *Thyssagetai* and *Iurkai* (4.21-2). It is commonly supposed that much later the Royal Scythians from the Pontic steppes moved, under pressure from the

¹⁴ Little is said of these *Iurkai* and *Thyssagetai* beyond their location near the Don, along with the *Sauromatai* and *Boudinoi*, in modern studies: A.P. Medvedyev, ‘The Don Region in the Skythian period’, in *Skiphy i Sarmaty*, Moscow, 2000, p. 197 (in Russian).

¹⁵ T. Sulimirski, *The Sarmatians*, London, 1970, pp. 102-103; K.F. Smirnov, ‘On the beginning of the penetration into Scythia by the Sarmatians’, in *Problemy skiphskoi arkheologii*, Moscow, 1971 (in Russian); idem, *Sarmaty i utverzhdenie ikh politicheskogo gospodstva v Skiphii*, Moscow, 1984; V. Stolba, ‘The demographic situation in the Crimea in the fifth to second centuries B.C. (on the evidence of the literary sources)’, *Skythai, Sarmatai, Slavyanye, RUS*, Petersburgskiy Arkheologicheskii Vestnik 6, 1993, p. 56-59 (in Russian); D.A. Machinskiy, ‘On the date of the first active appearance of the Sarmatians in the Dniepr area according to the evidence of the ancient written sources’, *Arkheologicheskii Sbornik Gosudarstvennogo Ermitazha* 13, 1971, p. 51 (in Russian); V.E. Maksimenko, ‘The population of the Don-North Donets interfluve’, in *Skiphy i Sarmaty v VII-III vekakh do nashei ery*, Moscow, 2000, p. 181-185 (in Russian).

Sarmatians, into the Crimean steppe and formed a kingdom there with a capital at Neapolis. If this is what happened, then the *Basileioi*, recorded in the area of the Lower Danube, might be a segment of those, pushed south-westwards instead of south-east. But another alternative is that these *Basileioi*/*Basilidai* are the descendants of the group of *Skythai*, who had been left in Asia, or who had ‘crossed the Tanais river into Asia’ in the words of Herodotus, as ‘Breakaways from the *Basileioi*’ (4.22). It would seem too much of a coincidence that in Herodotus we have *Sauromatai*, *Iurkai*, *Thyssagetai* and *Basileiôn Apostantes* all east of the Tanais in steppe country, and that we see in Strabo, the *Iazyges Sarmatai*, *Ourgoi*, *Tyragetai*, *Basileioi* several centuries later – all in the western section of the Pontic steppe north of the Lower Danube. Our conclusion should be that it was not just the Sarmatian tribes proper who came westwards in the Hellenistic period, as is well known (*Iazyges*, *Roxolanoi*), but so also did other tribes who partially shared their nomadic way of life, in particular the *Thyssagetai*, *Iurkai* and *Basileiôn Apostantes* (*Skythai*)¹⁶. The steppes east of the Tanais would thus have become vacant for occupation by the eastern groups of Sarmatians, the *Siraci*, *Aorsi* and *Alani* (formerly *Massagetai*), who themselves were to enter the European steppes in the early centuries A.D. under pressure from the Huns (Strabo 11.2.1; 5.8; Tac., *Ann.* 12.15; 16; 19; *Hist.* 1.79; *Amm. Marc.*, *RG* 22.8.31; 31.2; 6-25).

It is the argument here that Ovid’s problematic line (*Tristia* 2.191) presents us with two of these peoples known to Strabo, his contemporary, the *Iazyges* and *Iurgi* (*Ourgoi*) and maybe a third, *Tyragetai* (from *Thyssagetai*), and that the word *metanastai* (*metanastea*), known to be applied to the *Iazyges*¹⁷, was present as well in the original line or in the geographical information that inspired it (Strabo 7.3.17).

University of Leeds

¹⁶ Gostar’s article (note 3) argued similarly for “Sarmatian” tribes leaving the steppes east of Tanais and turning up on the Lower Danube, and hence in the *Tristia* of Ovid. However he thought to find the originals of these tribes in Pliny’s *Natural History* (6.7), and omitted the Greek geographer-historians, Herodotus and Strabo, and the Protogenes inscription, which allow the movements of four peoples to be traced westwards – probably starting in the early third century B.C.

¹⁷ For the *Iazyges Sarmatae* see A. Kh. Magomedov, “Ovid and the Sarmatians”, in *Antichnye Gosudarstva i Varvarskiy Mir* (*Mezhvuzovskiy Sbornik Statei*), Ordzhonikidze, 1981, pp. 105-109 (in Russian).

SIGILÉES PERGAMÉNIENNES D'HALMYRIS

OCTAVIAN BOUNEGRU

Il n'y a pas longtemps que je signalais quelques importations céramiques, parmi lesquelles il y avait plusieurs vases fragmentaires de provenance pergaménienne des villes ouest-pontiques Histria et Tomis¹. Récemment, dans un volume monographique de la série *Histria* dédiée à la céramique romaine², ont été publiés plusieurs vases des ateliers pergaméniens, y compris ceux de Çandarlı. Enfin, tout récemment j'ai publié encore une petite série céramique contenant quelques exemplaires de cette catégorie découverts à Callatis³. La liste des importations de sigillées pergaméniennes découvertes dans les centres ouest-pontiques se voit donc enrichie.

Les recherches archéologiques faites les dernières années dans la fortification romaine et romano-byzantine d'Halmyris (Murighiol, dép. de Tulcea), à des résultats spectaculaires en ce qui concerne les antiquités chrétiennes⁴, complètent d'une manière inattendue la liste des découvertes d'importations céramiques pergaméniennes de la région du Pont Gauche et du bas Danube. Ce qui nous invite à y revenir.

1. Halmyris, thermes romano-byzantins, 2002 ; maintenant à l'Institut d'Archéologie de Bucarest.

Bol à protubérances (fig. 1, 1). Argile très fine, rouge-brique ; vernis rouge-brun à l'intérieur et à l'extérieur.

Datation : époque augustéenne.

Correspondances : Assos – M. Zelle, *Die Terra Sigillata aus der Westtor-Nekropole in Assos*, Asia Minor Studien 27, Bonn 1997, Napf 9IIB, Abb. 19, 291.

2. Halmyris, basilique chrétienne, 2004 ; lieu de dépôt : Institut d'Archéologie de Bucarest.

Plat (fig. 1, 2). Argile très fine, rouge-brique ; vernis rouge-brun à l'intérieur et à l'extérieur à faibles irisations marron.

Datation : première moitié du I^{er} siècle av. J.-C.

Correspondances : Pergame – K. Meyer-Schlichtmann, *Die pergamenische Sigillata aus der Stadtgrabung von Pergamon. Mitte 2. Jh. v. Chr. - Mitte 2. Jh. n. Chr.*, Pergamenische Forschungen 6, Berlin – New York, 1988, T4, Taf. 41 ; Apamée – M. Vanderhoeven, *Les terres sigillées, Apamée IX 1*, Bruxelles, 1989, p. 28, n° 20 ; Samaria – K. M. Kenyon, *Roman and Later Wares I. Terra Sigillata, The Objects from Samaria-Sebaste, Reports of the Work III : The Objects from Samaria*, London, 1957, p. 291, fig. 65 ; Éphèse – V. Mitsopoulos-Leon, *Die Basilika am Stadtmarkt in Ephesos. Kleinfunde 1. Teil : Keramik hellenistischer und römischer Zeit*, Forschungen in Ephesos IX 2/2, Wien, 1991, p. 91, G1 ; Tarsus – H. Goldmann, *Excavations at Gözlü Kule, Tarsus I. The Hellenistic and Roman Periods*, Princeton N.J., 1950, fig. 188 ; Bérénice – P. M. Kenrick, *Excavations at Sidi Khrebish Bengazi, Berenice III 1. The Fine Pottery*, Tripoli, 1985, p. 259, B 346.

¹ O. Bounegru, « Kleinasiatische und östliche keramische Importfunde aus Histria und Tomis (1. - 3. Jh. n. Chr.) », Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte 12, 1993, 2, p. 33 et suiv.

² A. Suceveanu, *Histria X. La céramique romaine des I^{er} - III^e siècles ap. J.-C.*, Bucarest, 2000, pl. 2, 1-2 ; 4-5 ; pl. 24, 23-29 ; pl. 37, 12 ; fig. 1.

³ O. Bounegru, « Ceramică sigilată pergameniană de la Callatis », Pontica 37-38, 2004-2005, p. 169-174.

⁴ M. Zahariade et O. Bounegru, « The Basilica Episcopalis and the Martyrs' Tomb from Halmyris », in *Studia Historica et Theologica. Omagiu profesorului Emilian Popescu*, Iași, 2003, p. 159-162 ; N. Mirițoiu et A. Soficaru, « Studiul antropologic al osemintelor descoperite în cripta basilicii de la Murighiol (anticul Halmyris) », Peuce NS 1 (14), 2003, p. 231-280.

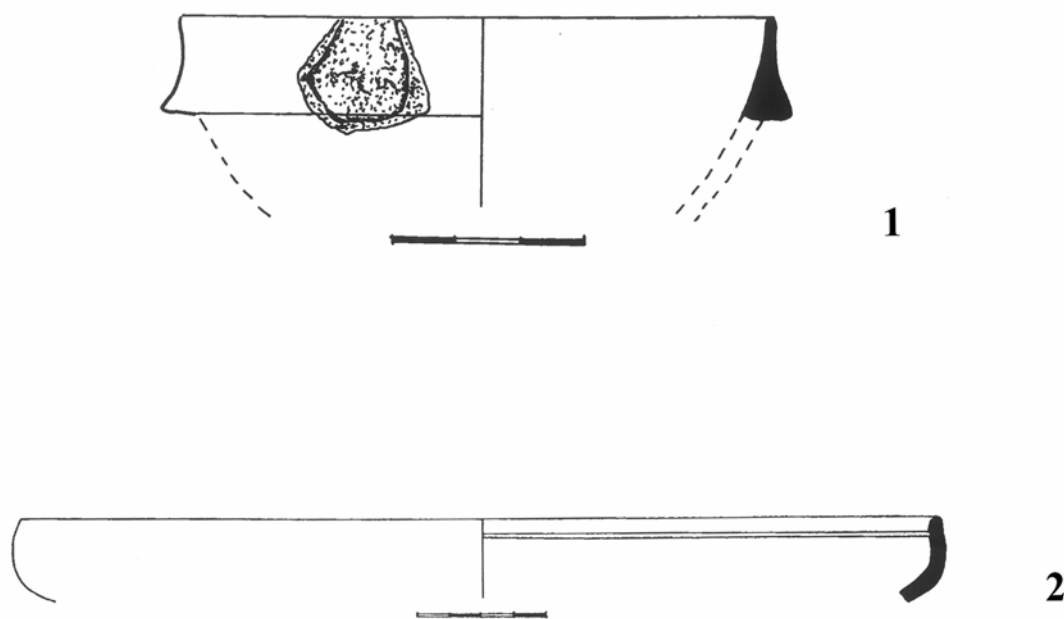


Fig. 1. 1 : Bol à protubérances ; 2 : plat.

L'identification de Pergame comme centre de production des vases d'Halmyris est possible grâce à la reprise des recherches dans le domaine des sigillées orientales. Ainsi, l'attribution de ces pièces aux ateliers de la région de Pergame se fonde sur les résultats des recherches récentes concernant la problématique des sigillées orientales, en général, et du groupe de *terra sigillata* pergaménien, en particulier.

Dans les disputes scientifiques concernant l'origine et le développement des productions des sigillées orientales, le problème des sigillées pergaméniennes a été abordé pour la plupart uniquement du point de vue terminologique : à partir d'un passage de Plin⁵, un certain groupe de sigillées orientales ayant des caractéristiques typologiques communes a été nommé « Pergamene » ou « Hellenistic », respectivement « Roman Pergamene ». Ces dénominations étaient plutôt conventionnelles, sans liaison avec une vraie production de sigillées à Pergame. La découverte des ateliers céramiques de Çandarlı n'a pas apporté des éclaircissements supplémentaires concernant ce problème, car la céramique produite dans ces ateliers a été et a continué à être, malheureusement, traitée comme un groupe distinct.

C'est le mérite de J. Schäfer d'avoir identifié les premiers types céramiques considérés des produits pergaméniens⁶. Un moment décisif a été la publication de la monographie concernant les sigillées pergaméniennes⁷, dans laquelle on a fait une analyse complète, typologique et chronologique, des sigillées découvertes dans les citernes de Pergame. Considérant que les dénominations utilisées pour les sigillées orientales (ESA, ESB, ESC) sont générales et pas toujours édifiantes, l'auteur du volume mentionné distingue, suite à son analyse, une catégorie de sigillées nommées à juste titre *Pergamenische Sigillata* (=PS). Les contextes archéologiques sûrs dans lesquels on a découvert ces vases ont permis d'établir quelques repères chronologiques précis pour chacun des groupes PS. Malheureusement, l'étude des sigillées découvertes à Pergame n'a pas pu être corrélée à ce moment-là avec les trouvailles dans les ateliers céramiques situés à proximité de Pergame, plus exactement dans la vallée de Kétios. C'est pourquoi quelques aspects importants de la production des sigillées de Pergame restent pour le moment sujets à caution.

⁵ Plin., *Nat. hist.* XXXV 46, 160 : *Maior pars hominum terrenis utitur uasis. Samia etiam nunc in esculentis laudantur ; retinent hanc nobilitatem et Arretium in Italia et calicum tantum Surrentum, Asta, Polentia, in Hispania Saguntum, in Asia Pergamum, habent et Trallis ibi opera sua et in Italia Mutina...*

⁶ J. Schäfer, « Terra Sigillata aus Pergamon », *AA*, 1962, p. 789-790.

⁷ K. Meyer-Schlichtmann, *Die pergamenische Sigillata aus der Stadtgrabung von Pergamon. Mitte 2. Jh. v. Chr. - Mitte 2. Jh. n. Chr.*, *Pergamenische Forschungen* 6, Berlin – New York, 1988.

Récemment, grâce aux recherches systématiques concernant les grands groupes céramiques produits à Pergame (« Applikenkeramik » et *sigillata*) et aux recherches dans les ateliers de la vallée de Kétios⁸, l'on a été amené à revoir toute la problématique de la production pergaménienne de la céramique fine tant pour l'époque hellénistique que pour la haute époque romaine⁹. On peut parler d'une industrie céramique structurée sur plusieurs niveaux à l'intérieur de laquelle on peut reconnaître l'organisation de plusieurs ateliers céramiques qui ont fonctionné simultanément dans la zone de Pergame, par exemple, la vallée de Kétios, mais surtout sur la côte, ainsi que les ateliers de Çandarlı¹⁰, Élée et Grynion¹¹. Ce type d'organisation doit être cherché probablement à l'époque hellénistique tardive au fur et à mesure que les découvertes archéologiques confirment pour cette époque l'existence de plusieurs ateliers parallèles. Mais, peut-être la plus importante conclusion qui résulte de ces recherches est, sans doute, que l'industrie céramique pergaménienne était constituée, au moins à l'époque romaine, d'une pluralité d'installations de potiers (ateliers) que nous désignerions volontiers comme des « centres de production », groupés dans une région de production bien définie du point de vue typologique et chronologique. Nous considérons donc qu'un certain vase est *de production pergaménienne* s'il est *fabriqué* dans les ateliers de la vallée de Kétios, de Çandarlı, d'Élée, de Grynion ou d'autres centres non encore identifiés¹².

Le bol à protubérances découvert à Halmyris, avec des correspondances très claires à Assos, mais aussi dans d'autres centres micrasiatiques, tel Pergame, daté de l'époque d'Auguste, présente une importance particulière parce-qu'il confirme l'existence des relations commerciales stables entre ces centres et les établissements du *limes* danubien. Tout aussi important est le deuxième exemplaire, le plat, que la date haute inclut sans doute dans la série de la première vague d'importations céramiques pergaméniennes de toute la zone ouest-pontique et du bas Danube. Il conforte le constat que la production

⁸ O. Bounegru et S. Erdemgil, « Terra-Sigillata-Produktion in den Werkstätten von Pergamon-Ketiostal - Vorläufiger Bericht », *IstMitt* 48, 1998, p. 263-277 ; J. Poblome, O. Bounegru, P. Degryse et S. Erdemgil, « The sigillata manufactories of Pergamon and Sagalassos », *JRA* 14, 2001, p. 143-167 ; O. Bounegru, « Pottery Industry in the Late Hellenistic Period: A Structural Approach », *Il Mar Nero* 4, 1999-2000, p. 117-126.

⁹ Vers la fin des années '70, un projet d'aménagement hydrotechnique de la vallée de la rivière Kétios (un affluent de Bakır Çayı) qui délimite vers l'est la colinne sur laquelle se trouve la cité de Pergame, a imposé la recherche archéologique de la zone (S. Erdemgil, « Preliminary Report on the Kilns excavated in the Ketios Valley », *Rivista di Archeologia* 6, p. 109 ; Ş. Karagöz, W. Radt et W. Reidt, « Ein römischer Grabbau auf dem Niyazitepe bei Pergamon », *IstMitt* 36, 1986, p. 106 et suiv.). La surface soumise à la recherche a compris finalement 1700 m² ; bien qu'il soit à supposer que cette surface ne représente qu'une petite partie du quartier des potiers de Pergame, elle est pour autant suffisamment révélatrice du point de vue des découvertes faites à cette occasion. On y a découvert une agglomération impressionnante d'ateliers céramiques de plusieurs époques, à partir du III^e s. av. J.-C. jusqu'au VI^e s. ap. J.-C. Par des fouilles qui envisageaient l'ouverture de grandes surfaces, mais à des raccords stratigraphiques, on a identifié 24 fours céramiques groupés dans plusieurs ateliers. Les ateliers sont délimités par des rues ou des ruelles dont le réseau est assez bien mis en évidence et comprennent des aménagements spécifiques à la production céramique : des fours, des fosses de potiers, des plate-formes, des réservoirs d'eau reliés par des conduits céramiques. On n'y a pas trouvé de dépôts, mais seulement des surcuits découverts d'une façon isolée. La première étape de production, comprise entre le milieu du III^e s. et le commencement du I^{er} s. ap. J.-C., est caractérisée par l'existence de quelques ateliers importants qui produisaient plusieurs catégories de céramique fine : bols à reliefs, céramique appliquée et céramique sigillée. Cette production céramique est interrompue pendant trois siècles environ à la suite de l'installation de la nécropole d'inhumation. À partir du début du IV^e s. ap. J.-C., après un certain laps de temps suivant la désaffectation de la nécropole, on reprend la production céramique, celle-ci étant cette fois-ci profilée sur la céramique d'usage courant.

¹⁰ S. Loeschke, « Sigillata-Töpfereien in Çandarlı », *AM* 37, 1912, p. 344 et suiv.

¹¹ J.-Y. Empereur et M. Picon, *Figlina* 7, 1986, p. 144-145.

¹² En ce qui concerne la problématique complexe de la fabrication et de la diffusion de la céramique fine à l'époque hellénistique et romaine, voir les questions posées par G. Siebert : « Classée et datée, cette céramique apporte-t-elle des réponses neuves à des questions traditionnelles ? De quel mode de production est-elle le signe ? De quels échanges commerciaux est-elle la preuve ? Elle ne va pas trancher le débat entre les tenants d'une vision primitiviste et les tenants d'une vision moderniste de l'économie grecque antique. Il faudrait, en effet, savoir quelle place occupaient la fabrication et le commerce de ces vases dans l'activité des différentes cités ou régions du monde hellénistique » (G. Siebert, « Les bols à reliefs. Une industrie d'art de l'époque hellénistique », in *Céramiques hellénistiques et romaines I*, Paris, 1980, p. 66).

de céramique sigillée de Pergame a été destinée en grande mesure, dès ses premières phases chronologiques, à l'exportation. Enfin, on peut même considérer que ce plat appartient à la production d'un potier des plus connus à Pergame, Ménémachos. Celui-ci, ainsi qu'un autre potier contemporain, Leukos, était spécialisé comme nous l'avons montré récemment¹³, dans la production d'une série bien variée de céramique fine, des sigillées jusqu'aux coupes déliennes.

Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași

¹³ O. Bounegru et S. Erdemgil, *op. cit.*, p. 275.

L'ÉGLISE DE TOMIS AU TEMPS DU MÉTROPOLITE VALENTINIEN.

L'ambassade (l'apocrisiariat) de Constantinople

EMILIAN POPESCU

Au sujet de Valentinien de Tomis, il y a peu de documents contemporains à l'époque où il a vécu et a conduit l'Église de la Scythie Mineure. Cependant, tant qu'ils en sont, ils dessinent le profil d'une personnalité théologique importante sur le plan local et international, qui doit sa renommée surtout à son implication dans la défense de l'Orthodoxie au cours des troubles religieux du milieu du VI^e siècle, qui allaient aboutir au Synode Œcuménique de Constantinople (553)¹.

Je considère hors de doute le fait que Valentinien eut le rang de métropolite de la province de Scythie, s'inscrivant parmi les successeurs de Paternus, le premier à avoir eu ce rang au temps des empereurs Anastase I^{er} (491-518) et Justin I^{er} (518-527). On ne sait pas avec exactitude à quel moment Paternus I^{er} a commencé sa mission pastorale en tant que métropolite, ni quand il l'a achevée. Il est pourtant possible qu'il soit devenu métropolite vers 500, quand la situation politique et économique sur le bas Danube s'était améliorée suite aux mesures militaires et administratives prises par Anastase, permettant ainsi l'application à la province de Scythie des prévisions de la loi de Zénon de 480 (*Cod. Just.* I 3, 35 (36)), qui admettaient la constitution d'évêchés dans d'autres villes aussi et non seulement à Tomis. La dernière mention au sujet de Paternus date de 520 (Mansi VIII, col. 497), quand celui-ci était présent à Constantinople pour participer à un synode local, qui devait élire Épiphanes comme patriarche. Il signe les actes de ce synode avec le titre de *episcopus metropolitanus*, le 7^e parmi les autres métropolites. Rien ne nous empêche de croire qu'il ait pu vivre et agir en tant que métropolite après cette date aussi, peut-être jusque vers 530², lorsque les recherches récentes mentionnent un autre métropolite du nom de Jean³. Selon les documents existants, Valentinien aurait succédé à ce dernier, directement ou avec des intermédiaires.

¹ Les principales contributions à la connaissance de la vie et de l'activité de Valentinien réalisées jusqu'à présent sont : R. Netzhhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bukarest, 1918, p. 64-68 : « Bischof Valentinian und der Dreikapitelstreit » ; idem, *Das altchristliche Tomis*, Salzburg, 1903, traduit en roumain sous le titre : *Creștinătatea în vechiul Tomis*, Baia Mare, 1904 (sur Valentinien, p. 38-39) ; idem, « Die altkirchliche Kirchenprovinz Skythien (Tomis) », in *Strena Buliciana. Commentationes gratulatoriae Francisco Bulić ob XV vitae lustra feliciter peracta oblatae a discipulis et amicis A. D. IV Non. Oct. MCMXXI*, Buličev-Sbornik (Zagreb-Aspalathi), 1924, p. 406-407 ; I. Pulpea (Râmureanu), « Episcopul Valentinian de Tomis. Corespondența lui cu papa Vigiliu în cheștiunea Celor Trei Capitoale », BOR 65, 1974, 4-6, p. 200-212.

² Au sujet de tout cela, voir Em. Popescu, « Die kirchliche Organisation der Provinz Scythia Minor vom vierten bis ins sechste Jahrhundert », in *Cristianitas Daco-Romana. Florilegium Studiorum*, Bucarest, 1994, p. 130-132 (= JÖBG 38, 1988, p. 75-94).

³ Le premier à avoir introduit l'évêque Jean dans l'histoire de la métropole de Tomis est F. Duță, dans sa thèse de doctorat *Les théologiens scythes de 440 à 553. La formule théoanthropopaschite (théosarkopaschite) de Tomis*, soutenue à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg en 1998, p. 48-71 = « Ioan episcop de Tomis », in *Izvoare ale creștinismului românesc*, Arhiep. Tomisului, 2003, p. 245-267.

En fait, Valentinien n'est mentionné que dans une lettre que le pape Vigile (537-555) lui adressait le 18 mars 550⁴, et puis dans les Actes du V^e Synode Œcuménique dans la session d'ouverture du 5 mai 553 et la septième, de clôture, du 26 mai 553, lorsque l'on citait un document adressé aux participants au Synode par l'empereur Justinien⁵. Donc, au moins dans les années 550-553, Valentinien vivait et agissait en tant que métropolitain de la Scythie. Dans le document impérial, Valentinien est nommé simplement évêque de Scythie (*episcopus Scythiae*), et par le pape Vigile *dilectissimus frater Valentinianus episcopus de Tomis prouvinciae Scythiae*.

Les deux formules, apparemment différentes, quoique contemporaines, indiquent la même réalité ecclésiastique, à savoir que Valentinien était évêque de toute la province de Scythie et qu'il résidait à Tomis. Sous son autorité, il y avait 14 sièges épiscopaux, dont la liste nous est fournie par la *Notitia Episcopatum* de Carl de Boor⁶. En faveur de l'existence de la métropole de Tomis au VI^e siècle, y compris au temps de Valentinien, plaide également une inscription découverte à Callatis (Mangalia), qui mentionne l'évêque local Stefanus et un autre encore, dont on ne connaît pas le nom, car la pierre est détériorée à cet endroit⁷. La découverte épigraphique de Callatis a le mérite d'attester indubitablement un autre épiscopat en dehors de celui de Tomis.

Les découvertes archéologiques faites dans certaines cités romano-byzantines de Dobrogea conduisent elles aussi à la même conclusion, qu'en Scythie existaient plusieurs centres épiscopaux. Parmi ces découvertes, sont à signaler les *baptistères* de Tropaeum Traiani et d'Axiopolis, ainsi que les nombreuses et imposantes basiliques de Tomis, Histria, Tropaeum, Callatis, Constantiana (Jurilovca), Halmyris, Troesmis et d'ailleurs⁸.

Le document le plus important au sujet de Valentinien reste jusqu'à présent la lettre du pape Vigile, qui lui était adressée comme réponse à une lettre antérieure envoyée au pape par l'évêque tomitain. Leur échange de correspondance venait à la suite des troubles religieux qui avaient eu lieu notamment dans la capitale de l'Empire byzantin au cours des 5^e et 6^e décennies du VI^e siècle. Dans ces troubles étaient impliqués, à côté de l'empereur Justinien lui-même, un grand nombre de théologiens et de hiérarques de l'Orient ainsi que de l'Occident de l'empire. Les grandes différences théologiques entre les orthodoxes, d'une part, et les hérétiques nestoriens et monophysites, d'autre part, risquaient d'entraîner de dangereuses scissions démographiques, à des conséquences très graves sur l'unité religieuse et politique de l'empire. Celles-ci étaient provoquées surtout par les nestoriens et les monophysites, condamnés par le III^e Synode Œcuménique d'Éphèse (431) et le IV^e, de Chalcédoine (451). Bien que par le *Hénôtikon* de Zénon (482) on leur fit quelques concessions, cela n'a pas entraîné la paix interne, mais au contraire, a provoqué le schisme entre Rome et Constantinople, schisme nommé « acacien », d'après le nom du patriarche Acace, et qui dura jusqu'en 518. Au temps de Justinien, les monophysites avaient un soutien au palais en la personne de l'impératrice Théodora. C'est à ses instances que Justinien leur avait fait certaines concessions et avait essayé de les ramener à l'unité en organisant des rencontres avec les orthodoxes en 532, 536, mais sans obtenir les résultats espérés. Cependant, sous l'influence de Théodora, Justinien a fait passer l'Édicte de 544 et 545, allant au devant de certains souhaits des monophysites, à savoir la condamnation de la personne et de l'œuvre des théologiens qui les avaient sévèrement critiqués :

⁴ Mansi, *Sacrorum conciliorum noua et amplissima collectio*, t. IX, col. 359-361; PL 69, col. 51-54, reproduite par Netzhhammer dans *Christl. Alter.*, p. 64-68. En roumain, la lettre est traduite dans FHDR II, Bucarest, 1970, p. 401-405.

⁵ *Epistula Justiniani imperatoris ad episcopos Constantinopoli degentes*, PL 69, col. 34-35; Mansi IX, col. 181-182. Le IV^e volume des *Acta conciliorum oecumenicorum* (ACO) édité par J. Straub, Berlin, ne m'a pas été accessible.

⁶ Em. Popescu, l'étude citée à la note 2, p. 136-138 ; C. de Boor, « Nachträge zu den Notitiae episcopatum II », ZKG 12, 1891, p. 531, ss. n° 679-694; J. Darrouzès, *Notitiae episcopatum Ecclesiae Constantinopolitanae*, texte critique, introduction et notes, Paris, 1981, p. 242.

⁷ IGLR 91.

⁸ Em. Popescu, *Christianitas*, p. 133-136 ; idem, « Aperçu sur l'archéologie et l'épigraphie chrétiennes au XX^e siècle en Roumanie », in A. Avram et M. Babeș (éds.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 353-354.

la personne et l'œuvre de Théodore de Mopsueste (392-498) ; les écrits de Théodoret, évêque de Cyr, dirigés contre Saint Cyrille d'Alexandrie et le III^e Synode Œcuménique d'Éphèse (431) ; la lettre de l'évêque Ibas d'Édesse (435-457) adressée à l'évêque Maris d'Ardasir (en Perse) contre Saint Cyrille d'Alexandrie⁹ – tout ce que l'on nomme « Les 3 Chapitres ».

Mais l'Édicte de Justinien suscita le mécontentement des orthodoxes qui y voyaient une atteinte au IV^e Synode Œcuménique et à sa formule de foi, fondée sur le Tomos envoyé aux synodaux par le pape Léon I^{er} le Grand (440-461). De plus, Théodoret de Cyr et Ibas d'Édesse avaient fait à ce Synode une confession publique de la vraie foi et avaient été reçus par conséquent dans la communauté orthodoxe. Afin de donner plus d'autorité à son Édicte, Justinien manda à Constantinople le pape Vigile, qui avait été élu grâce à l'aide impériale, et l'obligea d'accepter la condamnation des 3 Chapitres ; ce que le pape ne fit qu'à contrecœur, en publiant le 11 mars 548 le *Judicatum*, une lettre adressée au patriarche Ménas de Constantinople.

L'abdication du pape devant la volonté de l'empereur lui valut de vives protestations de la part des évêques d'Afrique, de l'Illyricum, de la Gaule et même d'Italie. Et même davantage, deux de ses proches collaborateurs qui l'avaient accompagné dans son voyage à Constantinople, les diacres Rusticus (son neveu) et Sébastien, le quittèrent et commencèrent une propagande, écrite et orale, contre le *Judicatum*, ce qui leur valut d'être suspendus de la Sainte Communion et finalement d'être excommuniés.

Le jour de Noël de l'année 549, les diacres Rusticus et Sébastien quittèrent le pape au cours même de la sainte Liturgie et, au début de l'année 550, ils informèrent les personnalités marquantes de l'empire sur « le pacte de trahison » commis par le pape. Parmi les évêques de marque auxquels les deux diacres s'étaient adressés, il y avait Aurélien d'Arles (*Arelatae*) et Valentinien de Tomis. Celui-ci reçut plusieurs détails aussi de la part du représentant du pape à Constantinople, Basinianus (*illustris uir et filius noster*), par l'intermédiaire de l'apocrisiaire tomitain de la capitale de l'empire.

Alerté par la situation de Constantinople et voulant être bien renseigné, Valentinien écrivit au pape. Le texte de cette lettre n'est pas conservé, en revanche, c'est la réponse du pape qui nous est parvenue, d'où résulte partiellement le contenu de la lettre. Valentinien avait écrit au pape que dans son diocèse les chrétiens étaient inquiets à cause de certaines rumeurs (*scandalizari diuersis rumoribus*) selon lesquelles le pape, dans son *Judicatum*, aurait contrevenu à la foi établie et proclamée par les quatre vénérables Synodes œcuméniques : Nicée, Constantinople, le premier d'Éphèse et Chalcédoine (*quos contra fidem praedicationem quae uenerandarum quatuor synodorum, quae pro una eademque fide definita sunt, id est Nicaenae, Constantinopolitanae, Ephesinae primae et Chalcedonensis reperitur aduersum*) ; et que, par le *Judicatum*, on aurait essayé de léser des personnes qui ont contribué à Chalcédoine à la définition de la foi et l'ont renforcée par leur signature (le cas du pape Léon, de bienheureuse mémoire – *beatae recordationis papae Leonis et predicatorum synodorum*).

Le pape répondit à Valentinien, en lui recommandant de ne pas se fier aux rumeurs et de ne pas laisser ses ouailles à être leurrées par ceux qui les répandent, même s'ils se cachent sous des apparences catholiques (orthodoxes), car ceux-ci, disciples du diable, tentent d'abuser par ruse les âmes des chrétiens simples. Ce n'est pas vrai que dans le *Judicatum* seraient condamnées les personnes d'Ibas d'Édesse et de Théodoret, et cela peut être prouvé par la lecture du texte qui avait été envoyé au patriarche Ménas de Constantinople. Il n'avait blâmé que certains blasphèmes de Théodore de Mopsueste, la lettre d'Ibas d'Édesse à Maris le Perse et les Lettres de Théodoret de Cyr contre les 12 anathématismes de Saint Cyrille d'Alexandrie. Ni les décisions des quatre Synodes Œcuméniques, ni les personnes qui ont eu un rôle positif dans leur déroulement n'ont pas été condamnées.

Pour écarter tout malentendu, Vigile recommande à Valentinien d'envoyer à Constantinople une personne autorisée (*ut cum tuae fraternitatis ordinationem ad nos uenire festinet*) qui, par une analyse lucide, prenne connaissance que « nous avons gardé inchangées toutes les décisions de nos prédécesseurs et des quatre synodes déjà mentionnés » (*quatenus lucida admonitione cognoscat, omnia quae decessorum nostrorum et antefatarum quatuor sinodorum sunt de una et eadem fide acta scriptaque, a nobis*

⁹ H. G. Breck, « Der Dreikapitelstreit und das 5. allgemeine Konzil. Das Ende der Justinianischen Zeit », in *Handbuch der Kirchengeschichte II*, Freiburg – Basel – Wien, 1973, p. 30-37 ; P. Maraval, « La politique religieuse de Justinien », in *Histoire du christianisme III* (sous la direction de Ch. et L. Pietri), Paris, 1998, p. 401-454.

inuolabiliter fuisse seruata). En même temps, Valentinien est prié de ne plus recevoir des écrits de la part de Rusticus et de Sébastien, d'exhorter ses ouailles de ne pas les lire et de ne plus se fier si facilement à leurs mensonges¹⁰.

Nous ne savons pas si Valentinien a donné cours à ces exhortations, ni à quel point il fut convaincu par les justifications du pape. On croirait plutôt le contraire, puisque le pape lui-même, sous les multiples pressions, demanda à Ménas de lui rendre le *Judicatum*, dont le texte est perdu à l'exception de quelques brefs fragments, notés occasionnellement. Valentinien n'a pas participé au V^e Synode Œcuménique, où les trois théologiens orientaux et leurs œuvres ont été condamnés, et le pape en fit de même, quoiqu'il se trouvât à Constantinople, et puis à Chalcédoine.

L'apocrisiaire de la métropole de Tomis à Constantinople

La lettre du pape Vigile contient un témoignage précieux au sujet de l'ambassade que l'Église de la Scythie avait dans la capitale de l'empire. Le pape mentionne que Basinianus, homme illustre et qui comptait parmi ses disciples (*uir illustris et filius noster*), avait contacté « ceux qui s'occupent à Constantinople de vos affaires » (*cum his pro actibus tuae fraternitatis Ecclesiae in Constantinopoli obseruant*)¹¹, s'informant sur les questions théologiques à l'ordre du jour. Basinianus était probablement un théologien laïque, membre du collège d'apocrisiaires de Rome à Constantinople, ou bien un des compagnons du pape dans son voyage dans la capitale de l'empire. On sait que, à côté des ecclésiastiques, l'équipe d'apocrisiaires comptait parfois des théologiens laïques aussi, des personnes averties en questions de diplomatie et ayant des relations dans le milieu où elles devaient déployer leur activité.

L'institution par laquelle l'Église de Tomis était représentée à Constantinople est mentionnée à cette occasion pour la première fois, quoiqu'elle datât certainement depuis longtemps, peut-être même depuis l'époque où l'Église de la Scythie fut élevée au rang d'archevêché autocéphale, vers la fin du IV^e siècle ou le début du V^e¹².

Au VI^e siècle, lorsque le diocèse de Tomis est devenu une métropole importante de l'empire, son ambassade à Constantinople gagna en prestige. À la même époque, Justinien conféra à l'institution un caractère officiel, en réglementant juridiquement la manière dont les Églises de l'empire pouvaient être représentées auprès de la cour impériale et du patriarcat, leurs droits et leurs obligations¹³. Par la loi du 20 février 528¹⁴, *De episcopis et clericis*, les évêques et les métropolitains ne devaient venir à Constantinople que pour des problèmes majeurs et leur venue n'était possible que sur la base d'un appel (d'une invitation) de l'empereur. Par cette mesure, l'empereur voulait que les hiérarques ne négligent plus les affaires de leur diocèse, ne se privent plus de la beauté des offices célébrés dans leurs cathédrales et ne gaspillent plus pendant le voyage les revenus de l'Église. Il suffisait, le cas échéant, qu'ils envoient un ou deux délégués, qui présentent la situation à l'empereur soit directement, lors d'une audience, soit par l'intermédiaire du patriarche de la capitale.

¹⁰ L'expression en latin de cette recommandation est la suivante : *sed et uniuersos ad tuam pertinentes ordinationem commoneas* – « exhorter tous ceux qui dépendent de ton autorité ». Le sens de ces paroles pourrait se référer soit aux seuls fidèles du diocèse de Tomis, soit, plus probablement, à tous les évêchés de la Scythie subordonnés à Valentinien. Une question théologique si importante intéressait tous les évêques de Dobrogea et la paix devait être installée non seulement dans un évêché, mais dans toute la métropole. Cette formule serait donc une preuve supplémentaire que Valentinien était métropolitain de tous les 15 évêchés de la Scythie.

¹¹ A propos de ces paroles, R. Netzhhammer, *Die christl. Altert.*, remarquait en 1918, à la page 63, note 1 : « Die Wichtigkeit ihrer Diozese brachte es mit sich, dass die Bischöfe von Tomis in Konstantinopel beständig einen Sachwalter ihrer Interessen unterhalten mußten ». Il s'est limité à cette observation et, à ce que je sache, il ne l'a ni reprise ailleurs, ni explicitée.

¹² Em. Popescu, « The City of Tomis as an autocephalous Archbishopric of Scythia Minor (Dobroudja). Remarks on the Chronology of Epiphanius' Notitia », in *Christianitas Daco-Romana*, Bucarest, 1994, p. 139-156.

¹³ J. Pargoire, « Apocrisiaire », in *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* I 2, Paris, 1924, col. 2537-2555 ; A. Émery, « Apocrisiaire et apocrisiariat », *Échos d'Orient* 17, 1914, p. 289-297 ; idem, « Les apocrisiaires en Orient », *Échos d'Orient* 17, 1914, p. 542-548 ; L. Stan, « Despre apocrisiarii ori soli bisericeşti », *Ortodoxia* 6, 1954, 1, p. 81-100 ; H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 103 ; Ch. Fraisse-Coué, in *Histoire du Christianisme* III, p. 887-889.

¹⁴ *Cod. Just.* I 3, *De episcopis et clericis*, 42.

Dans une autre loi, du 26 mars 535¹⁵, sont énumérées trois catégories de dignitaires autorisés à gérer les affaires des diocèses auprès des autorités impériales et ecclésiastiques : 1. *Les apocrisiaires*, investis avec cette responsabilité par leurs Églises et dont le séjour dans la capitale est permanent, pour des périodes plus ou moins longues ; ce n'est qu'à ceux-ci que Justinien accorde le titre officiel d'apocrisiaires ; 2. Les ecclésiastiques envoyés occasionnellement à Constantinople pour des questions précises ; 3. Les économes diocésains qui, comme les seconds, recevaient des missions transitoires.

La loi de Justinien nous paraît plus sévère que la réalité, car d'habitude, tous les ecclésiastiques chargés d'une mission externe par leur Église étaient considérés des apocrisiaires ; toutefois, il n'y a que ceux qui se voyaient approuver un séjour plus long à Constantinople qui étaient pris en considération pour résoudre les problèmes apparus.

Il résulte du texte de la lettre du pape Vigile que l'ambassade de l'Église tomitaine était formée de plusieurs personnes (*cum his pro actis tuae Ecclesiae ...obseruant*), ce qui était habituel pour cette époque-là. La loi de Justinien de 528 mentionne clairement que les diocèses peuvent déléguer une ou deux personnes. Les grandes Églises, comme celle de Rome, avaient quatre, cinq personnes et même davantage, et un ou deux évêques, choisis selon le critère de la capacité multiple. De ce collège faisaient partie notamment des prêtres et des diacres et, dans des situations spéciales, des évêques aussi. Nous avons déjà montré que l'on rencontrait aussi des théologiens laïques. La fonction d'apocrisiaire à Constantinople exigeait une solide formation théologique, jointe à des qualités diplomatiques. En même temps, cette fonction pouvait lancer les anciens apocrisiaires dans des positions très hautes. Je pourrais mentionner au VI^e siècle au moins quatre papes qui eurent une telle ascension, après avoir rempli cette mission quelques années : Silverius, avant 535, Vigile entre 535 et 537, Pélage, entre 538 et 545, et le plus important parmi eux, Grégoire le Grand, entre 578 et 586. Les autres patriarchats aussi envoyaient des personnalités de marque pour occuper le poste d'apocrisiaire, et qui accédaient ensuite à des rangs importants, même de patriarche.

Il est donc à supposer que la métropole de Tomis fit de même, mais on n'en connaît pas des noms. Certains moines scythes auraient pu remplir cette fonction, et je pense à Jean Maxence, abbas, bien que les monastères eussent leurs propres apocrisiaires, de moindre importance, puisqu'ils ne représentaient que leur higoumène et non la métropole. Les apocrisiaires tomitains avaient contacté non seulement Basinianus, mais les autres membres du collège romain aussi, et parmi eux il y avait, sans doute, le prêtre apocrisiaire Jean, qui avait élaboré la lettre et l'avait envoyée à Valentinien par Maxence, sa personne de confiance (*per Maxentium hominem suum*).

La dispute autour des Trois Chapitres au VI^e siècle et les événements qu'elle a provoqués à Constantinople nous fournissent ainsi des renseignements au sujet de la métropole de Tomis, qui nous apparaît comme une Église importante, impliquée par son titulaire d'alors, Valentinien, dans la défense de l'Orthodoxie, aux côtés des autres Églises de l'Occident latin représentées par des personnalités comme Aurélien d'Arles (*Arelatae*), le vicaire apostolique de la Gaule, et d'autres. En même temps, nous apprenons l'existence d'une institution importante, celle des apocrisiaires, présente dans la capitale de l'empire et dont les membres étaient en contact avec les principales Églises, comme celle de Rome, ainsi qu'avec d'autres Églises qui y étaient représentées.

Institut Théologique, Bucarest

¹⁵ *Nou.* VI 2, 3.

AVANT-PROPOS

Dans un *Avertissement* introduisant ses *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, publiés en 1984, notre maître D. M. Pippidi caractérisait lui-même brièvement sa « carrière scientifique assez longue et mouvementée » :

« Commencée par des études d'histoire de la littérature classique et d'histoire des idées, elle s'est poursuivie par des recherches d'histoire politique et religieuse, avant d'aboutir à des travaux d'archéologie et d'épigraphie, issus de l'exploitation systématique du site d'Istros, la plus ancienne colonie grecque fondée sur la côte occidentale de la mer Noire. »

Notre recueil, consacré au centenaire de la naissance de D. M. Pippidi (1905-1993) et qui reprend le sous-titre des *Parerga*, se propose de réunir, de la plume de plusieurs savants appartenant à des générations différentes – anciens élèves, amis, collaborateurs pour les plus âgés, ou bien admirateurs et continuateurs de l'œuvre du maître pour les plus jeunes –, des contributions dans les domaines cultivés naguère par celui dont nous célébrons maintenant la mémoire. Il s'agit donc d'articles de philologie, d'épigraphie grecque et latine, d'histoire grecque, thrace et romaine et d'archéologie classique, le tout étant introduit par trois textes exhumés des archives léguées par D. M. Pippidi et généreusement mis à notre disposition par son fils et notre cher confrère Andrei Pippidi.

Que la cité d'Istros (Histria) occupe dans notre recueil une place centrale, que ce soit par des contributions épigraphiques ou archéologiques, ce n'est guère le choix de l'éditeur : c'est bien le fruit d'une tradition pieusement conservée par une bonne partie des épigones de D. M. Pippidi, et le plus bel hommage posthume que l'on peut adresser à notre maître serait – oserions-nous espérer – de le rassurer ainsi que ses successeurs poursuivent patiemment des recherches sur le site auquel il avait consacré pendant de longues décennies tant d'énergie et d'enthousiasme.

Alexandru Avram



ABRÉVIATIONS

AA	Archäologischer Anzeiger, Berlin
AAN	Atti dell'Accademia di Scienze Morale e Politiche della Società Nazionale di Scienze di Napoli, Napoli
AAWW	Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse, Wien
AC	L'Antiquité classique, Louvain
ACMIT	Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice, Secția pentru Transilvania, Cluj
ActaMN	Acta Musei Napocensis, Cluj
AEM	Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn, Wien, 1877-1897
AION (filol.)	Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ». Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, Napoli
AISC	Anuarul Institutului de studii clasice, Cluj
AJA	American Journal of Archaeology, Boston
AJPh	American Journal of Philology, Baltimore
AK	Antike Kunst, Basel
AM	Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung, Athen – Berlin
Ann. ép.	L'Année épigraphique, Paris
ANRW	<i>Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung</i> , Berlin, 1970 sqq.
ArchWarszawa	Archeologia, Varsovie
ArhMold	Arheologia Moldovei, Iași
ASNP	Annuario della Scuola Normale Superiore di Pisa, classe di lettere, storia e filosofia, Pisa
BAR	British Archaeological Reports, Oxford
BCH	Bulletin de correspondance hellénique, Athènes-Paris
BJ	Bonner Jahrbücher des Landesmuseums in Bonn und des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande, Bonn
BOR	Biserica ortodoxă română, Bucurest
BSA	Annual of the British School at Athens, London
Buletin CICSA	Buletinul Centrului de istorie comparată a societăților antice, Universităte de Bucurest, Faculté d'histoire.
Bull. ép.	Bulletin épigraphique, dans REG
C&M	Classica et Medievalia, Aarhus
CIL	<i>Corpus inscriptionum Latinarum</i> , Berlin
CIMRM	M. J. Vermaseren, <i>Corpus inscriptionum et monumentorum religionis Mithriacae</i> I–II, Leyde, 1956-1960
CIRB	V.V. Struve et alii (éds.), <i>Corpus inscriptionum regni Bosporani</i> , Moscou – Leningrad, 1965 (en russe)
ClAnt	Classical Antiquity, Berkeley – Los Angeles
CPh	Classical Philology, Chicago
CQ	Classical Quarterly, Cambridge (Mass.)
CR	The Classical Review, Cambridge (Mass.)
CRAI	Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris
Dacia NS	Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne, nouvelle série, Bucurest
DHA	Dialogues d'histoire ancienne, Paris
Dacia, N.S., tome LI	Bucarest, 2007, p. 257–259
EphemNap	Ephemeris Napocensis, Cluj-Napoca

FD	<i>Fouilles de Delphes</i> , Athènes–Paris
FHDR	<i>Fontes historiae Daco-Romaniae</i> , Bucarest, 1964 sqq.
FHG	C. et Th. Müller, <i>Fragmenta historicorum Graecorum</i> I–V, Paris, 1855-1861
FGrHist	F. Jacoby, <i>Die Fragmente der griechischen Historiker</i> , 1923 sqq.
GG	W. Peek, <i>Griechische Grabgedichte, griechisch und deutsch</i> , Berlin, 1960
GRBS	Greek, Roman, and Byzantine Studies, Durham, N. Carolina
GV	W. Peek, <i>Griechische Vers-Inschriften I. Grabepigramme</i> , Berlin, 1955
<i>Hellenica</i>	L. Robert, <i>Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques</i> I–XIII, Paris, 1940-1965 (vol. VI et IX avec J. Robert)
<i>Histria</i> VII	P. Alexandrescu et alii, <i>Histria VII. La Zone Sacrée d'époque grecque</i> , Bucarest – Paris, 2005
<i>Histria</i> IX	M. Alexandrescu Vianu, <i>Histria IX. Les statues et les reliefs en pierre</i> , Bucarest – Paris, 2000
HSCP	Harvard Studies in Classical Philology, Cambridge (Mass.)
HTHR	Harvard Theological Review, Cambridge (Mass.)
IDR	<i>Inscriptiones Daciae Romanae</i> , Bucarest, 1975 sqq.
IDRE	C. C. Petolescu, <i>Inscriptions externes concernant l'histoire de la Dacie (I^{er} – III^e siècles)</i> I–II, Bucarest, 1996-2000
IG	<i>Inscriptiones Graecae</i> , Berlin
IGB	G. Mihailov, <i>Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae</i> I–V, Sofia, 1956-1997
IGDOP	L. Dubois, <i>Inscriptions dialectales d'Olbia du Pont</i> , Genève, 1996
IGLR	Em. Popescu, <i>Inscripțiile grecești și latine din secolele IV–XIII descoperite în România</i> , Bucarest, 1976
IGR	R. Cagnat et alii, <i>Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes</i> I, III, IV, Paris, 1906-1927
IK	<i>Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien</i> , Bonn, 1972 sqq.
ILS	H. Dessau, <i>Inscriptiones Latinae selectae</i> I–III, 1892-1916
I.Olbiae	T.N. Knipovič et E.I. Levi, <i>Nadpisi Ol'vii, 1917-1965</i> , Leningrad, 1968
IOSPE I ²	B. Latyšev, <i>Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae</i> I, 2 ^e éd., Saint-Pétersbourg, 1916
IPD ⁴	A. Dobó, <i>Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes</i> , Budapest, ⁴ 1975
ISE	L. Moretti, <i>Iscrizioni storiche ellenistiche</i> I–II, Firenze, 1967–1976
ISM I	D. M. Pippidi, <i>Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine I. Histria și împrejurimile</i> , Bucarest, 1983
ISM II	I. Stoian, <i>Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine II. Tomis și teritoriul său</i> , Bucarest, 1987
ISM III	A. Avram, <i>Inscriptions grecques et latines de Scythie Mineure III. Callatis et son territoire</i> , Bucarest – Paris, 1999
IstMitt	Istanbuler Mitteilungen, Istanbul
<i>IstRom</i> I	<i>Istoria României</i> I, Bucarest, 1960
<i>IstRom</i> I ²	M. Petrescu-Dîmbovița et A. Vulpe (éds.), <i>Istoria românilor</i> I, Bucarest, 2001
JHS	The Journal of Hellenic Studies, London
JÖAI	Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien, Wien
JÖBG	Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, Wien
JRA	The Journal of Roman Archaeology, Portsmouth (Rhode Island)
LGPN	P.M. Fraser et E. Matthews (éds.), <i>A Lexicon of Greek Personal Names</i> I–IV, Oxford, 1987-2005
LIMC	<i>Lexicon iconographicum mythologiae classicae</i> , Zürich
MAMA	<i>Monumenta Asiae Minoris antiqua</i> , Manchester, 1928 sqq.
Materiale	Materiale și cercetări arheologice, Bucarest
MEFRA	Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité, Paris – Rome
MH	Museum Helveticum. Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique, Bâle
OGIS	W. Dittenberger, <i>Orientis Graeci inscriptiones selectae</i> I–II, Leipzig, 1903-1905

OMS	L. Robert, <i>Opera minora selecta</i> , Amsterdam, 1969 sqq.
PG	J. P. Migne, <i>Patrologia Graeca</i> , Paris, 1857-1866
PIR ²	<i>Prosopographia Imperii Romani</i> , editio altera, Berlin, 1933 sqq.
PL	J. P. Migne, <i>Patrologia Latina</i> , Paris, 1844-1855
PME	H. Devijver, <i>Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum</i> , Louvain, vol. I-V, 1976-1993
PZ	Praehistorische Zeitschrift, Berlin
RA	Revue archéologique, Paris
RAN	Revue archéologique de Narbonnaise, Montpellier
RBPh	Revue belge de philologie et d'histoire, Bruxelles
RE	<i>Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft</i> , Stuttgart, 1893-1980
REA	Revue des études anciennes, Bordeaux
REG	Revue des études grecques, Paris
RESEE	Revue des études sud-est-européennes, Bucarest
RevIst	Revista de istorie, Bucarest
RFIC	Rivista di filologia e di istruzione classica, Torino
RGZM	Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mainz
RhM	Rheinisches Museum für Philologie, Frankfurt am Main
RHSEE	Revue historique du Sud-Est européen, Bucarest
RMD	<i>Roman Military Diplomas I-V</i> , London, 1978-2006
RomBarb	Romanobarbarica, Roma
RPh	Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, Paris
ScA	Scienze dell'Antichità: storia, archeologia, antropologia, Roma
SCIV(A)	Studii și cercetări de istorie veche (și arheologie), Bucarest
SEG	<i>Supplementum epigraphicum Graecum</i> , Amsterdam
SGDI	H. Collitz, F. Bechtel <i>et alii</i> , <i>Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften</i> , Göttingen, 1884-1915
SIRIS	L. Vidman, <i>Sylloge inscriptionum religionis Isiacae et Sarapiacae</i> , Berlin, 1969
SNG	<i>Sylloge nummorum Graecorum</i> , London
SovA	Sovetskaja archeologija, Moscou
StCl	Studii clasice, Bucarest
Syll. ³	W. Dittenberger, <i>Sylloge inscriptionum Graecarum</i> , 3 ^e éd., I-IV, Leipzig, 1915-1924
TAM	<i>Tituli Asiae Minoris</i> , Wien
TAPhA	Transactions and Proceedings of the American Philological Association, Cleveland, Ohio (et autres)
TIR	<i>Tabula Imperii Romani</i> , Union académique internationale, Bruxelles
VDI	Vestnik drevnej istorii, Moscou
ZKG	Zeitschrift für Kirchengeschichte, Gotha, Stuttgart
ZPE	Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik, Bonn.